HAL
open science

Agglomérations rurales et terroirs du haut Moyen Âge en Ile-de-France (VIè - XIIè s.) : l'apport des grandes fouilles préventives (Plateau briard, Plaine-de-France)

François Gentili

▶ **To cite this version:**

François Gentili. Agglomérations rurales et terroirs du haut Moyen Âge en Ile-de-France (VIè - XIIè s.) : l'apport des grandes fouilles préventives (Plateau briard, Plaine-de-France). Archéologie et Préhistoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2017. Français. NNT : 2017PA01H122 . tel-02053441

HAL Id: tel-02053441

https://theses.hal.science/tel-02053441

Submitted on 1 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

Agglomérations rurales et terroirs du haut Moyen Âge en Ile-de-France (VIe-XIIe s.)

L'apport des grandes fouilles préventives (Plateau briard, Plaine-de-France)

François Gentili

thèse de doctorat d'archéologie médiévale

Volume 1 : texte

Directrice de thèse Anne Nissen, PR, Archéologie Médiévale, Paris 1, Panthéon-Sorbonne

Jury :

Brigitte Boissavit, PR, Archéologie et Histoire de l'Art Médiévales, Paris Ouest, MAE, rapporteur

Claire Hanusse, MCF, HDR, Archéologie Médiévale, Université de Caen, rapporteur

Chris Loveluck, PR, Archéologie Médiévale, Université de Nottingham, examinateur

Laurent Feller, PR, Histoire Médiévale, Paris 1, Panthéon-Sorbonne, examinateur

Laurent Schneider, DR, CNRS, DE, l'EHESS, Archéologie Médiévale, examinateur

dépôt : septembre 2017
soutenance : 18 décembre 2017

Remerciements

Je souhaite vivement remercier Joëlle Burnouf et Anne Nissen Professeures à l'Université de Paris I qui m'ont successivement encouragé à entreprendre et achever ce travail universitaire maintes fois différé. Ce mémoire qui est basé sur plusieurs décennies de fouilles doit beaucoup aux équipes qui m'ont accompagné sur les chantiers, depuis les bénévoles des JPGF au début des années 1980 aux collègues de l'Afan puis de l'Inrap ; mais aussi les personnels du SRA qui les ont permises. Une mention particulière à Rémy Guadagnin au début de mon parcours puis à Bruno Foucray, à Nadine Mahé, Gaëlle Bruley-Chabot et Séverine Hurard. Et tout particulièrement à Frédéric Epaud, Eddy Sethian, Marc Viré et Nicolas Warmé avec qui une indéfectible complicité au long cours me relie. Enfin également à Frédérique Blaizot dont les piqures de rappel « et ta thèse ! » auront fini par m'amener à conclure. Mon Institut, l'Inrap qui m'a permis d'achever ce travail en m'accordant quatre mois de congés recherche. Ma compagne, Joëlle Le Roux pour m'avoir aidé et supporté tant de fois dans les différents écueils inhérents à la rédaction d'une thèse.

Sommaire

REMERCIEMENTS 1

I INTRODUCTION 5

I-1 DEFINITION DU SUJET ET PRESENTATION DU PARCOURS 5
I-1-1 État de la recherche 9
I-1-2 Forme de la thèse 11
I-2 VOLUME DE PREUVES (PIECES PRESENTEES EN VERSION ELECTRONIQUE (PDF)) 12
I-2-1 Présentation 12
I-2-2 Plateau Briard : étude de cas de Serris/Jossigny 16
I-2-3 Pays de France 19

II LE TERROIR DE SERRIS-JOSSIGNY EN MARGE DU PLATEAU BRIARD : DYNAMIQUE D'OCCUPATION ET HIERARCHIE DE L'HABITAT 26

II-1 INTRODUCTION 26
II-1-1 Historiographie et méthodologie d'intervention dans le secteur de Serris-Jossigny 27
II-1-2 Sources écrites 33
II-2 L'OCCUPATION ANTERIEURE AU HAUT MOYEN ÂGE 35
II-2-1 La période gallo-romaine 36
II-2-2 Les données de l'occupation antique sur le site du Pré Chêne à Jossigny et au Couternois 38
II-2-3 Le hiatus du IVe siècle et les données palynologiques 38
II-2-4 Conditions et rythmes de remise en valeur des terres 39
II-3 L'OCCUPATION DU HAUT MOYEN ÂGE 41
II-3-1 Les habitats pionniers du VIe siècle 41
II-3-2 Mutations du terroir au VIIe siècle : développement des habitats existants dans une dynamique d'ouverture surtout marqué par la fondation du village des Ruelles 47
II-3-3 Evolution des trois sites durant les VIIe et VIIIe siècles 52
L'établissement aristocratique des Ruelles 53
Le pôle funéraire et cultuel 68
La question des chemins et des gués 77
II-3-4 De la période carolingienne à l'abandon des habitats (fin VIIIe- début XIe siècle) 91
II-3-5 La question de l'abandon des habitats et de la restructuration du terroir au XIe siècle 104
II-3-6 Serris et Jossigny : l'apport de l'étude funéraire et la question des lieux d'inhumation 106
II-3-7 Serris et Jossigny : l'analyse spatiale et l'apport de la répartition du mobilier et l'étude thématique par types de structures 107
II-3-8 Les bâtiments : esquisse de classement du corpus des trois sites 119
II-3-9 L'approvisionnement en eau et les puits 130
II-3-10 Synthèse 133
II-3-11 Conclusion de l'étude de cas 150

III VILLAGES ET HABITATS RURAUX EN PAYS DE FRANCE 153

III-1 INTRODUCTION : ASPECTS HISTORIOGRAPHIQUES 153
III-2 VILLIERS-LE-SEC 155
III-2-1 Historique des opérations 155
III-2-2 Ruptures et continuités de l'occupation depuis l'Age du Fer 156
III-2-3 L'Antiquité tardive et le début de la période mérovingienne 157
III-2-4 Le site durant les VIIe – VIIIe siècles : morphologie et organisation de l'habitat 158
III-2-5 Villiers-le-Sec à l'époque carolingienne 161
III-2-6 Evolution de l'habitat jusqu'au XIe siècle 166
III-2-7 La question des puits à eau et de l'approvisionnement en eau à Villiers-le Sec 167
III-2-8 Conclusion 168
III-2-9 Un autre Villiers-le-Sec ? Le site de la Croix verte « la Chapelle » au Mesnil-Aubry 171
III-3 BAILLET-EN-FRANCE ET LE SECTEUR OUEST DU PAYS DE FRANCE 173
III-3-1 Le village de la « Vieille Église » à Baillet-en-France 174
III-3-2 L'occupation médiévale du Fayel à Baillet-en-France 186

III-3-3 Le village actuel de Baillet-en-France, le parc du château et la ferme du Gournay ... *190*
III-3-4 Montsoult-Maffliers et la question de l'habitat seigneurial ... *193*
III-3-5 Synthèse ... *194*
III-4 LE SECTEUR DE BELLOY/SAINT-MARTIN-DU-TERTRE ET VIARMES ... 195
III-4-1 Belloy-en-France et les documents carolingiens ... *195*
III-4-2 La question de l'origine de Saint Martin-du-Tertre ... *198*
III-4-3 Viarmes ... *200*
III-5 VILLIERS-LE-BEL/SARCELLES ... 201
III-5-1 La fouille dans les cœurs de village du Pays de France ... *201*
III-5-2 Stabilité et continuité de la période carolingienne à la fin du XIIe siècle ... *202*
III-5-3 L'habitat du second Moyen Âge, maison-bloc et caves à cellules latérales ... *203*
III-5-4 L'œuf, la poule …et le coq : pôles funéraire, cultuel et seigneurial au cœur du village ... *204*
III-5-5 Conclusion ... *207*
III-5-6 L'exemple de Sarcelles ... *208*
III-6 L'ETUDE DE CAS DE LOUVRES ET ORVILLE ... 209
III-6-1 Le site d'Orville au haut Moyen Âge ... *210*
III-6-2 L'habitat du centre-ville de Louvres ... *211*
III-6-3 La question des voies dans la genèse et la structuration de l'habitat antique et du haut Moyen Âge ... *213*
III-6-4 Evolution de Louvres au haut Moyen Âge: essai de restitution à partir des différentes fouilles effectuées en centre -ville ... *216*
III-6-5 Le site d'Orville de la période mérovingienne au XIIe siècle ... *218*
III-6-6 Conclusion et comparaison avec les autres sites du corpus ... *223*
III-6-7 Deux autres exemples révélés par des diagnostics récents à proximité de Louvres : Moussy-le-Neuf et Marly-la-Ville ... *225*
III-7 CONCLUSION DE L'ETUDE DE CAS DU PAYS DE FRANCE ... 226
III-7-1 La question de l'église dans la formation des villages du Pays de France ... *226*
III-7-2 Héritage antique et ruptures ... *229*
III-7-3 Chronologie et organisation de l'habitat mérovingien ... *231*
III-7-4 Le village carolingien ... *233*
III-7-5 Les évolutions du IXe au XIIe siècle ... *234*
III-7-6 L'émergence de nouveaux pouvoirs politiques locaux et le déplacement des villages ... *235*
III-7-7 La question de la butte de Montsoult ... *236*
III-7-8 L'exemple de Villiers-le-Sec et Belloy-Saint Martin-du-Tertre ... *236*
III-7-9 Villiers-le-Bel, Orville : naissance d'un habitat seigneurial ... *237*
III-7-10 Chemins et structure de l'habitat ... *240*
III-7-11 Mode d'exploitation et hiérarchisation au sein de l'habitat groupé ... *240*
III-7-12 La mutation des X-XIIe siècle ... *241*
III-7-13 Une réorganisation générale du terroir ... *241*

IV SYNTHESE ET QUESTIONS RECURRENTES ... 242

IV-1 COMPARAISON ENTRE LES ETUDES DE CAS DE MARNE-LA-VALLEE ET DU PAYS DE FRANCE ... 242
IV-1-1 Villages, hameaux, fermes : problèmes de vocabulaire et de hiérarchisation de l'habitat ... *242*
IV-1-2 Quelle taille a le finage? ... *243*
IV-1-3 Une réorganisation autour de nouveaux centres de pouvoir ? ... *244*
IV-1-4 Organisation interne des habitats groupés et culture matérielle ... *245*
IV-2 LES COMPOSANTES DE L'HABITAT : STRUCTURES ARCHEOLOLOGIQUES, BATIMENTS ET ANNEXES ... 246
IV-2-1 Les bâtiments sur poteaux plantés ... *247*
IV-2-2 Difficultés d'une typo-chronologie des bâtiments ... *249*
IV-2-3 La question de la stabulation ... *249*
IV-2-4 La question des grands bâtiments carolingiens ... *249*
IV-2-5 Les greniers ... *250*
IV-2-6 La question de la couverture des bâtiments ... *250*
IV-2-7 Les celliers ... *251*
IV-2-8 Le bâti sur les habitats diachroniques ... *251*
IV-2-9 Les foyers domestiques ... *251*
IV-2-10 La question des ateliers de tissages ... *252*

V CONCLUSION GENERALE ... 254

V-1 LES HERITAGES ANTIQUES ... 254
V-2 DE NOUVELLES LOGIQUES D'IMPLANTATION ... 254

V-3 LES DEFRICHEMENTS DU HAUT MOYEN ÂGE : MODALITES ET RYTHMES 255
V-4 FORMES DE L'HABITAT 257
V-5 AUX ORIGINES DE L'HABITAT SEIGNEURIAL 259
V-6 LA QUESTION DES EDIFICES RELIGIEUX ET DES PAROISSES 260
V-7 LES MUTATIONS DES X-XIIE SIECLES : UNE MUTATION MAJEURE DANS L'ORGANISATION DES TERROIRS MAIS DES TRAITS DE CONTINUITE DANS LES FORMES DE L'HABITAT 261
V-8 COMPARAISON, MODELES ET REPRESENTATIVITE DES HABITATS ETUDIES 268
V-8-1 Les fouilles d'habitats groupés du haut Moyen Âge, autres exemples franciliens 268
V-8-2 Habitat et élites : exemples de régions voisines 271
V-8-3 Les grands sites ruraux et la question de l'organisation spatiale et des différents pôles 271
V-8-4 Questions de chronologie des implantations et modélisation chronologique des sites 274
V-8-5 Agglomération rurales, habitat groupé, villages et hameaux 276

BIBLIOGRAPHIE 284

LISTE DES FIGURES 309

CREDIT DES ILLUSTRATIONS 317

I Introduction

I-1 Définition du sujet et présentation du parcours

La vision du monde rural du haut Moyen Âge a été profondément modifiée durant ces dernières décennies grâce à l'archéologie préventive. Les grands travaux d'aménagements franciliens depuis les années 1980 ont offert l'occasion de fouiller de nombreux sites d'habitat avec plusieurs étapes dans cette exploration et un changement d'échelle dans les ouvertures. Jusqu'à cette période, les rares exemples d'habitats connus avaient nourri une vision pessimiste des historiens tels Georges Duby et Robert Fossier (Nissen sous presse) sur les conditions de vie et des pratiques agricoles durant le haut Moyen Âge.

Le site de Villiers-le-Sec, dont les premières phases de fouilles (1981-1987) valorisées dans le cadre de l'exposition *Un Village au temps de Charlemagne* (Cuisenier & Guadagnin 1988) avaient contribué à nuancer ce tableau comme le précise la préface de Georges Duby au catalogue, mais la superficie restreinte des fouilles n'avait toutefois pas permis de comprendre ni l'organisation spatiale ni les dynamiques d'occupation des terroirs et les vestiges. La prise en compte de l'archéologie lors de grands travaux linéaires comme le TGV nord à la fin des années 1980 ont permis de multiplier les fouilles d'habitats ruraux du haut Moyen Âge, notamment en Île de France. De grands aménagements de villes nouvelles comme Melun-Sénart et Marne-la-Vallée ont permis d'initier des opérations de diagnostics à l'échelle de terroirs complets, et de fouiller intégralement des sites dont les limites étaient reconnues par les sondages systématiques. Dans le secteur nord du plateau Briard, dans secteur aménagé autour du parc Disneyland, cette multiplication d'interventions a rencontré une densité assez étonnante d'habitats du haut Moyen Âge, notamment dans le secteur de Serris, avec une variété allant de grands habitats groupés polarisés diachroniques à des implantations plus modestes. Cette logique d'implantation humaine du premier Moyen Âge n'a été possible que par le recours à une archéologie environnementale.

Enfin, longtemps pièce manquante du puzzle, l'archéologie dans les villages actuels, encore lacunaire, s'est progressivement développée dans les années 2000 après quelques exemples pionniers comme Roissy-en-France, puis notamment sur plusieurs villages du Pays de France (Gentili 2014b).

Cela a permis de faire dialoguer cette archéologie des habitats ruraux dans les champs et celle des villages, ce qui constitue la trame de notre mémoire de thèse. Cette évolution colle également à mon parcours d'archéologue, qui reflète bien la manière dont s'est constitué le corpus de sites et la documentation, dont nous tentons d'extraire quelques lignes de forces. S'agissant d'une thèse sur travaux, qui repose en partie sur un volume de preuves constitué sur une longue durée, ces informations peuvent éclairer le lecteur et lui permettre un retour critique sur les pièces présentées.

Après avoir achevé en 1988 une maîtrise, puis un DEA effectués sous la direction de Léon Pressouyre, et axés sur la céramique des habitats ruraux du haut Moyen Âge ; l'étude des structures d'habitat, de leur l'organisation, que j'avais été conduit à mener à propos des premières fouilles de Villiers-le-Sec, Baillet et Belloy-en-France m'avait orienté vers l'étude de l'habitat. Mon intérêt pour la céramique tenant à vrai dire d'abord à la nécessité d'améliorer les datations typo-chronologiques, très mal appréhendées à l'époque. Après deux années d'objection de conscience au Musée National des Arts et

Traditions Populaires (1986-1988), qui avait à l'époque développé des axes de recherches sur l'archéologie médiévale, à l'initiative de Rémy Guadagnin et sous les auspices de Jacques Nicourt et de Jean Marie Pesez . Mes premiers contrats AFAN m'ont conduit à diagnostiquer puis entreprendre la réalisation des fouilles du site de Serris « Les Ruelles » comme directeur du chantier. Dès les premières campagnes de fouilles, ces deux sites sont devenus des références pour les recherches sur l'habitat rural. Le premier avait mobilisé de nombreuses études environnementales et de mobilier, dont la plupart sont présentés dans le catalogue de l'exposition mentionnée précédemment. Dans le second cas, plusieurs opérations rapprochées avaient permis d'observer les vestiges d'habitat des deux côtés d'un cours d'eau sur une dizaine d'hectares (Foucray et Gentili 1993). La superficie étudiée laissait présager que l'organisation spatiale de l'habitat était clairement définie. Cependant des opérations ultérieures que j'ai pu conduire ont profondément renouvelé la vision de l'organisation interne de l'habitat à travers le temps (Gentili in Chapelot 2010).

On peut voir les années qui ont suivi et accompagné la naissance de l'archéologie préventive comme une course permanente conduisant à des chantiers toujours plus vastes, effectués dans des conditions souvent difficiles, les moyens d'études post-fouilles étaient souvent très limités rendant très malaisée la réalisation de rapports de fouilles. Toutefois, dès cette période et de cette première expérience des fouilles effectuées avec le musée des Arts et traditions populaires alors également lieu de recherche en archéologie médiévale avec J.-M. Pesez et F. Piponnier (EHESS, CNRS), était née l'exigence de réalisation d'une archéologie environnementale, utilisant la palynologie et multipliant les prélèvements carpologiques. Cette ouverture méthodologique s'est doublée d'une volonté de suivre de façon tenace l'exploration de sites déjà fouillés en faisant en sorte de recueillir toutes les informations possibles, par exemple en faisant le maximum pour rendre jointives les différents secteurs fouillés sur les aménagements successifs.

Les principaux sites présentés ici : Villiers-le-Sec, Serris Les Ruelles, Baillet-en-France, mais aussi les fouilles sous les villages comme Villiers-le-Bel, témoignent du caractère opiniâtre de ces recherches, ce qui n'a été rendu possible bien sûr que par l'accompagnement des services prescripteurs. Néanmoins, la possibilité de pouvoir traiter de façon uniforme les différentes parties de ces chantiers successifs n'a été possible que grâce à une continuité d'équipe et à un retour possible aux archives de fouilles.

L'achèvement de la grande fouille de Villiers-le-Sec de 1995-96 (10 ha) révélait une organisation spatiale cohérente articulée autour des chemins, loin de la vision de l'interprétation issue des fouilles restreintes des années 1981-87. Ce contraste démontrait amplement que l'organisation spatiale des habitats ne pouvait être abordée que dans le cadre des fouilles étendues. En parallèle, la campagne de Serris 1997 qui achevait l'exploration du village des Ruelles, commencée en 1989, m'avaient convaincu de l'intérêt comparer les deux habitats dans le cadre d'une thèse. S'y ajoute l'introduction des outils numériques, où la mise en place d'une base de données couplée à un outil cartographique, le SIG «MacMap®», ouvrait la possibilité d'effectuer des analyses spatiales détaillées des structures et des données mobilières.

Les problématiques dominantes de la thèse présente, fondées sur une comparaison de deux sites comme des études de cas concernant des habitats groupés (villages, agglomérations rurales) en île-de-France était ainsi constitué dès cette période. Cette perspective avait déjà irriguée la réalisation des rapports de Serris et Villiers-le Sec en 1999 et 2000. Certains obstacles sont cependant apparus dès cette période : l'inaccessibilité et la perte partielle du mobilier archéologique de Marne-la-Vallée à l'issue de déménagements hasardeux et de son stockage dans des lieux ouverts et non gardiennés. Heureusement, le travail d'inventaire effectué en 1997 et 1999 avec reprise de l'ensemble des données

et mobilier des campagnes précédentes nous fournissait un outil essentiel et qui nous a permis de mener à bien cette étude. D'autre part, la poursuite des opérations archéologiques à un rythme soutenu nous a conduit à enrichir notre corpus et ouvrir des perspectives complémentaires à notre recherche. A Villiers-le-Sec et dans les alentours de Serris-les-Ruelles ont ainsi apporté des informations complémentaires sur l'environnement de ces habitats.

Sur le secteur de Serris, la fouille du vaste habitat du haut Moyen Âge du Pré Chêne (VIe-XIe s.) en 2006 et 2007,en bordure du site des Ruelles, fournissait une ouverture plus large sur le terroir environnant tout en modifiant notre vision de la chronologie d'implantation de premiers habitats et posant la question du lien et de la hiérarchie existant entre des habitats aussi proches. Enfin, la fouille de l'habitat du Couternois à Serris, en 2012-2013, effectuée comme pour Jossigny en collaboration avec Eddy Sethian (Inrap) nous a fourni un éclairage décisif sur une partie jusqu'alors inexplorée du territoire de la commune de Serris, conduisant à de nouvelles hypothèses sur la mise en valeur du terroir au haut Moyen Âge et sur l'origine du village actuel.

Ces opérations n'ont pas seulement apporté des informations cruciales sur le tissu spatial et l'insertion des habitats dans leur environnement, elles ont aussi soulevé des questions sur les statuts sociaux des habitants et la hiérarchisation interne des sites. Les interventions à Louvres, sur le site d' « Orville » d'abord comme une fouille préventive en 1997, puis programmée à partir de 2001 et au cœur du village à côté de l'église Saint-Rieul à Louvres en 2008 . Cette archéologie du village au plein sens du terme s'était aussi présentée à Villiers-le-Bel. Les aménagements dans au cœur du village ici comme ailleurs ont marqué un véritable tournant pour nos connaissances des territoires ruraux médiévaux. Les relations des habitats ruraux avec les villages actuels ont pu être étudiées non seulement à partir de leurs dernières phases d'occupation, mais aussi avec les phases les plus anciennes dans les centres anciens et autour des églises paroissiales.La question avait certes suscité de nombreux débats entre les adhérents d'une mutation de l'An mil, où l'abandon des habitats du haut Moyen Âge à l'écart des agglomérations actuelles s'expliquait par la naissance du village autour de l'église paroissiale et le château seigneurial.

Dans sa thèse intitulée *L'origine du village en Pays de France* (1982), Rémy Guadagnin s'était certes référé à des restes de murs supposés antiques dans quelques églises (Sarcelles, Roissy) ou bien la présence de tessons antiques dans leur environnement pour systématiser un modèle de création des villages à partir de sanctuaires antiques christianisés.

Les interventions au cœur des villages du pays de France dont nous présentons ici plusieurs études de cas, si elles montrent un ancrage topographique dès le haut Moyen Âge, présentent un paysage plus contrasté dans la chronologie des lieux de cultes des espaces funéraires et l'émergence de pôles de pouvoir.

Ces fouilles, ainsi que les recherches conduites à Serris et à Villiers-le-Sec, offrent des apports décisifs de la perception des habitats du haut Moyen Âge, les premiers en remontant l'origine de certains villages au haut Moyen Âge, le second en attestant une organisation spatiale rigoureuse qui n'a rien à envier aux villages du Moyen Âge « adultes ». A Serris-les-Ruelles, l'habitat comprend même un pôle religieux et un habitat privilégié qui rappellent fortement les éléments constituant du village pour Robert Fossier : l'église paroissiale et le château seigneurial. Il apparaît donc pleinement justifié de qualifier ces grands habitats de village, comme Laurent Feller, l'a d'ailleurs fait pour Serris.

La réalisation de ces fouilles et des rapports, de plus en plus volumineux compte tenu de l'évolution des normes de rendu (DFS, RFO) ont à la fois entravé et nourri le projet d'un travail académique. D'autant plus qu'à cette période, la réalisation d'une fouille programmée sur le site d'Orville,

conjuguée à un projet d'archéologie expérimentale et l'animation d'un PCR (le PCR sur l'habitat rural du haut Moyen Âge en Ile-de-France), tous deux assortis de rapports d'activités annuels (présentés en pdf dans le volume de preuves) *(PCR rapport 2003.pdf, PCR rapport 2004.pdf, PCR rapport 2005.pdf)*, ne laissaient guère de temps pour rédiger une thèse. En même temps, ces actions ont largement enrichi notre réflexion sur le sujet et conduisaient également à des publications. Par la suite, une première demande de congé-recherche auprès de l'Inrap avait été ajournée en 2008, avant qu'un congé de quatre mois soit enfin accordé en 2014. Cela a permis de réaliser le présent mémoire, en y ajoutant du temps personnel lors que les chantiers et les rapports en laissaient le loisir. La confiance de Joëlle Burnouf, puis celle d'Anne Nissen nous ont convaincu de mener à bien ce projet, envisagé de longue date, mais finalement concrétisé sur une durée restreinte. Par conséquent, je tiens tout d'abord à avertir le lecteur des faiblesses et limites de ce travail, liées à ses caractéristiques intrinsèques.

La présente thèse sous travaux se compose : d'un mémoire inédit du premier volume accompagné d'un volume d'illustration. Deux volumes numériques, sous format pdf, complètent le dossier. Le premier, le volume de preuves contient les rapports de fouilles de Villiers-le-Sec et le secteur de Serris les Ruelles. Le second contient les principales publications consacrées à ces sites ou des aspects importants, qui ont pu être étudiés à travers eux.

Les descriptions détaillées dans les rapports de fouilles regroupés dans le volume de preuves, étayent les arguments de datation et la discussion des différentes données. Toutefois, la reprise de l'étude et des dessins de certaines données dans les archives de fouilles, essentiellement du site de Serris-les-Ruelles, insuffisamment développées dans les rapports dans le cadre de la thèse justifie l'intégration de leurs descriptions dans le volume de texte. C'est le cas notamment de certains secteurs du site des Ruelles dont nous avons repris la présentation et le dessin à partir des archives de fouilles. La taille de la police et la mise en page permettent néanmoins au lecteur de séparer ces parties descriptives du reste du texte.

Serris-les-Ruelles et son environnement, situé en partie nord du Plateau Briard, constituent la première étude de cas, que nous avons cherché à traiter de la manière la plus exhaustive possible en intégrant les données de fouilles anciennes ou récentes. Le temps imparti et la nature des données nous ont conduit à nous limiter à une fenêtre d'étude correspondant à la la commune de Serris et sa périphérie immédiate, sans intégrer les secteurs voisins (Bussy-Saint Georges, Chanteloup, Montévrain, Chessy) sur lequel d'autres sites ont été fouillés, mais dont la reprise des données ne pouvait s'intégrer dans notre travail de thèse qu'il aurait ainsi déséquilibré. Ce travail de reprise de données anciennes et récentes tel que nous l'avons entrepris pour le secteur de Serris sera indispensable par la suite et ressortira d'une démarche collective.

Le second secteur groupe plusieurs fouilles effectuées en Plaine de France (nous avons préféré faire référence à cette unité géomorphologique dans l'intitulé du mémoire), dans l'ancien Pays de France, et combine des périmètres d'interventions très divers qui vont de vastes fouilles d'habitat ruraux comme Villiers-le-Sec à des approches plus restreintes combinant de petits périmètres de fouille en villages à des indices ponctuels. Néanmoins les exemples choisis permettent de faire dialoguer les fouilles sous les villages actuels avec des résultats assez aboutis comme à Villiers-le-Bel, et des habitats désertés en plein champ consécutivement à leur abandon généralement situé aux XIe-XIIe siècles. Contrairement aux exemples de Serris et ses environs, où les cœurs villages actuels n'ont pas été fouillés, ce secteur permet de mieux appréhender la question de ces déplacements d'habitat et d'en mesurer l'ampleur et les raisons possibles. Il s'agit notamment d'interroger les rapports entre espaces cultuels, funéraires et habitats élitaires dans la réorganisation des territoires et l'émergence des villages actuels. La question

se pose aussi sur les liens avec l'exploitation les pratiques agro-pastorales et les cheminements au sein des territoires ruraux et entre les espaces habités.

Comme pour le secteur de Serris, les analyses se sont concentrées sur les fouilles que j'ai conduites. L'intention n'est pas de faire une synthèse régionale, mais d'observer les dynamiques territoriales et les cadres de vie à l'échelle locale. Depuis les premières fouilles de sauvetages entreprises par les Jeunesses Préhistoriques et Géologiques de France (JPGF 2013), de nombreuses opérations ont été effectuées en Pays de France, notamment dans la commune de Roissy-en-France par Jean-Yves Dufour (Dufour 2014), ou encore dans le secteur de Villepinte, Tremblay et la vallée du Sausseron par Cristina Gonçalves et Ivan Lafarge (Gonçalves-Buissart et Lafarge 2009).

I-1-1 État de la recherche

Il convient également de situer notre travail par rapport aux travaux de thèse d'Edith Peytremann (Peytremann 2001 et 2003), et plus récemment d'Isabelle Catteddu pour le premier Moyen Âge (Catteddu 2012). Toutefois, si la thématique générale: l'habitat rural du haut Moyen Âge est commune, l'approche développée dans nos travaux est différente.

A l'issue de la thèse d'Edith Peytremann, publiée en 2003 et qui reposait sur une première génération de fouilles d'habitats du haut Moyen âge, un essai de périodisation, était proposée (Peytremann 2003). Cette division en quatre périodes très larges dont les césures pouvait correspondre à certains phénomènes impactant l'organisation, la forme et la localisation des habitats, a fourni une grille d'analyse concernant un corpus de sites déjà abondant mais inégal et dispersé dans un vaste espace géographique. Cette périodisation continue cependant à être utilisée régulièrement pour tenter de caractériser les habitats fouillés (par exemple Hugonnier et alii 2014). La question de ce découpage est plus délicate dans le cas d'occupations diachroniques ou de recherches menées à l'échelle de quelques terroirs comme dans les deux espaces que nous avons mis en dialogue : le Pays de France et le nord du plateau Briard. L'ouverture large et la perception à l'échelle du terroir nous conduisent à enregistrer des transformations profondes dans les campagnes, défrichements, mutations des terroirs qui influent sur les formes des habitats, de leur hiérarchie, et de ce qui peut les relier dans l'espace, fossés, chemins, approche environnementale. Enfin, la question de l'interaction entre les différents pôles (funéraire, cultuel, habitat) et celle de la perception de différences sociales nous permet d'aborder des questions plus complexes d'organisation. Les questions de désertions et de création d'habitats sont souvent délicates à envisager à partir de fouilles trop partielles. Nous le verrons avec les exemples de Serris et du Pays de France, le recours aux analyses environnementales, permettent de distinguer des phases d'abandon puis de création d'habitat comme lors des défrichements des VIe-VIIe siècle à Serris et celles de réorganisations et de déplacements avec maintien du nom de lieu comme l'on observe en Pays de France aux XIe-XIIe siècle.

Ce dernier point nous rapproche du travail d'Isabelle Catteddu avec une attention portée à l'archéologie environnementale, grâce à la mise en œuvre déjà ancienne d'analyses de ce type lors des premières fouilles de Villiers-le-Sec et Serris, poursuivie ensuite en privilégiant, lorsque c'était possible, le croisement entre données palynologiques, carpologiques et archéozoologiques. Contrairement au travail d'Isabelle Catteddu, notre corpus limité à un espace restreint (Nord et Est de l'Île-de-France) ne nous conduit pas à l'intégrer dans une zone géographique aussi large que dans sa thèse (de la Bretagne au Nord de la France). De fait, nous n'avons pas souhaité élargir notre recherche à d'autres secteurs géographiques ni effectuer un travail historiographique trop approfondi sur les sites

environnants nos deux fenêtres d'étude, même si certains aspects comparatifs seront évoqués en fin de volume (V-8-2 et V-8-3). Le travail de reprise critique des données anciennes, d'une part, et d'autre part, pour les chantiers plus récents, l'utilisation de données inédites, aurait été plus délicates compte tenu du temps consacré à ce mémoire. Néanmoins, nous ferons appel dans le chapitre de synthèse à quelques exemples régionaux ou d'un espace géographique plus large sur des questions pour appuyer notamment certaines questions concernant l'organisation et la dynamique spatiale des habitats et aussi de la perception de la hiérarchisation sociale au sein des habitats groupés. Nous avions déjà évoqué cette question lors du colloque sur trente ans d'Archéologie médiévale (Gentili 2010). L'évolution de l'interprétation des sites au fur et à mesure de l'ouverture de grandes superficies par la fouille et le diagnostic sur des habitats comme Villiers-le-Sec ou Serris le montrent bien. Une école de la prudence et de la modestie s'impose à nous tant les biais d'interprétation sont nombreux comme en témoigne l'évolution de la réflexion sur différents points observés. Ainsi, la fouille du Couternois à Serris, achevée en 2013 nous conduit à revisiter l'interprétation d'ensemble du terroir de Serris ; des scénarios de remise en valeur des terres dès le VIe siècle et, d'organisation des habitats dans leur finage, Jusqu'au choix de localisation du village actuel. De la même manière, mais sur des surfaces moindres, l'apport des fouilles dans les villages, par exemple à Villiers-le-Bel nous conduit à revisiter la question des transformations de l'habitat au tournant du millénaire mais aussi à remettre en question le moteur du regroupement à l'emplacement des villages actuels, et notamment la question des pôles funéraires et celle des habitats privilégiés comme facteurs d'enracinement.

Pour avoir initié, conduit et publié avec la collaboration d'autres collègues franciliens le PCR sur l'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France, j'ai conscience de l'importance mais aussi du caractère particulièrement ardu de la synthèse des données, même à l'échelle d'une région restreinte en superficie. La masse documentaire et la multiplication des données engrangées parfois qualitativement disparates nécessitent un travail considérable et mettent également en lumière les questions de méthodologie des fouilles et d'interprétation. De ce point de vue, nous verrons le caractère majeur de l'analyse du bâti sur poteaux plantés qui conditionne bien souvent notre approche et notre interprétation des habitats et nous revenons sur ce point à la fin du mémoire. L'ampleur de la tâche nous a dissuadé d'entreprendre une tentative de synthèse régionale, et nous avons préféré limiter notre corpus aux deux secteurs étudiés. La démarche que nous entreprenons dans ce travail : l'approfondissement de deux études de cas provenant de deux microrégions en prenant en compte l'ensemble des données disponibles, nous a semblé adapté à la masse de données accumulées dont nous avions au fur et à mesure fait évoluer l'interprétation et rebattu le fer. Ce *focus* n'est pas choisi au hasard et rend compte d'abord de deux secteurs ayant une place dans l'historiographie de l'étude l'habitat rural du haut Moyen Âge à savoir les fouilles de Villiers-le-Sec et celles de Serris. Enfin, mettre en parallèles les fouilles de Villiers-le-Sec et de plusieurs sites d'habitats fouillés hors des villages actuels avec les recherches, souvent plus récentes et inédites, menées au cœur de ces villages nous a semblé un point important pour une autre microrégion : le Pays-de-France, plus de trente ans après la réalisation de la thèse de Rémy Guadagnin sur « L'origine du Village en Pays de France » (Guadagnin 1982).

Loin de nous l'idée de considérer pour autant comme prématurées les synthèses régionales qui sont un exercice indispensable, et qui doivent nécessairement s'inscrire dans un cadre collectif et auquel nous avons contribué par la coordination du PCR sur l'habitat rural du haut Moyen-Âge en Île-de-France. Cette étape de publication de synthèses régionales est importante quel que soit le degré d'avancement ou la représentativité du corpus de sites et de fouilles. On peut citer dès 2001 le travail effectué en Rhône-Alpes (Boucharlat 2001), puis les deux volumes de publication du PCR de l'habitat rural du haut Moyen Âge en Île de France en 2003 et 2009 (Gentili, Lefèvre et Mahé 2003, Gentili et Lefèvre

2009), travail également initié en région Pays de Loire (Valais 2012) et région Centre (Jesset, Josset et Nissen 2012). Enfin, le développement récent d'un PCR sur l'habitat rural en Picardie fait suite à un premier travail de synthèse publié en 2005 (Blary, Derbois et Legros 2005). La publication de travaux synthétiques à l'échelle du Nord-Ouest de l'Europe discute les résultats des deux principaux sites de notre corpus au travers de quelques données publiées (Loveluck 2013 p.37, 65 et 73,) fait suite à d'autres travaux (Hamerow 2002, Catteddu et Nissen 2011) et rend d'autant plus intéressant les deux volets de notre étude. Notons également le récent travail de synthèse de Laurent Feller qui aborde l'exemple de Serris du point de vue de l'historien notamment en ce qui concerne la terminologie de l'établissement (village, manoir) (Feller 2017).

Nous le verrons plus loin dans le détail, mais l'impossibilité de retour au mobilier du site des Ruelles, compte tenu des conditions actuelles de dépôt (vandalisé après un premier déménagement, stocké dans un garde-meuble non accessible puis des containers), a constitué un obstacle dans la conduite de notre travail et nous avons dû nous contenter du travail de synthèse effectué à l'issue de la fouille de 1997. Heureusement, l'ensemble du mobilier inventorié lors des fouilles 1989-90, 1992-93 et 1997 avait fait l'objet d'un réexamen et d'une harmonisation, ce qui avait permis l'intégration des inventaires céramiques dans la base SIG du site et conduit à des publications (Mahé 2002 et Mahé 2006). À l'issue de la campagne 1997, la chronologie d'abandon du site a ainsi été légèrement modifiée, débordant sur le XIe siècle (étude du puits 8098, Mahé 2002, Mahé 2006). La mise en place de l'habitat est toujours attribuée au VIIe siècle mais probablement dès le début de ce siècle. Certains indices, comme la chronologie de l'unité nord-est (zone 2000) nous conduisent cependant maintenant à ne pas exclure une datation légèrement plus haute (charnière VIe-VIIe s.?), impliquant peut être une mise en place échelonnée sur quelques décennies des différents secteurs. En ce qui concerne Villiers-le-Sec, dont nous avions étudié la céramique en 1986 puis à l'issue de la fouille de 1995-1996, l'ensemble du mobilier étant dessiné et présenté dans le rapport (Gentili 2000), seul un contexte (puits 108) a fait depuis l'objet d'une réévaluation notable du fait de sa similitude avec des vases carénés à pâte grise décorés à la molette dont la présence en contexte funéraire a bénéficié d'une meilleure datation attribuée à la charnière V-VIe siècle. Nous le verrons plus loin, dans le détail des études de cas, mais la nature du mode de dépôt sur type d'habitat joue beaucoup. Avec beaucoup de structures seulement datées par quelques tessons et plus rarement des ensembles conséquents permettant des datations plus fines, elle nous a conduit à privilégier des phases chronologiques larges enregistrant une évolution lente et progressive des phénomènes. Ceci semble, malgré tout, adapté dans le cas d'habitats diachroniques, les principaux enjeux d'une datation fine tenant principalement dans la mise en place et l'abandon de la zone d'habitat étudiée.

I-1-2 Forme de la thèse

Ce mémoire comporte donc une première partie d'une vingtaine de pages consacrée à la présentation du volume de preuves jointes dans les annexes électroniques, permettant également, en complément de cette introduction, d'éclairer le lecteur sur le corpus de sites et sa constitution. S'agissant d'une thèse sur travaux, il nous a semblé, mais nous l'avons rappelé plus haut, que nous devions nous limiter aux opérations et rapports que nous avons nous-même effectué ou dirigé. Les deux parties consacrées aux études de cas le sont respectivement aux études de cas de Serris Jossigny et des villages du Pays de France. La partie II dédiée à Serris comporte 130 pages de textes et une centaine de pages d'illustrations qui concernent principalement les trois sites étudiés.

La partie III consacrée aux villages du Pays de France est plus synthétique que celle de Serris. Les descriptions détaillées qui sous-tendent la démonstration se trouvent dans le volume des rapports. De

ce point de vue, les rapports de Villiers-le-Sec, Villiers-le-Bel, Viarmes et Louvres totalisent 5356 pages et 5576 illustrations, alors que les deux rapports de Serris et Jossigny présentés en annexes ont un total de 855 pages et 772 illustrations. La partie IV aborde des questions méthodologiques et entreprend une comparaison entre les deux études de cas sur quelques questions récurrentes. Enfin, la partie V résume nos positions de thèse et prend la forme d'une conclusion générale. L'ensemble des figures est placé dans un volume de planches pouvant être consulté en vis-à-vis du texte.

I-2 Volume de preuves (Pièces présentées en version électronique (PDF))

I-2-1 Présentation

Les rapports de fouille et la « littérature grise (vol. 1)»

Une partie importante des travaux présentés dans le mémoire est issue de rapports de fouilles effectués sous la direction ou codirection de l'auteur. Nous y avons adjoint quelques articles publiés afin d'alléger le texte du mémoire du détail des faits présentés et afin de permettre la discussion de certains points ou idées avancées dans l'analyse par une présentation détaillée des faits. La présentation de ces documents qui sont par nature le fruit d'un travail d'équipe, de la fouille jusqu'à la production d'études spécialisés permet aussi de rendre compte de cet aspect. Chaque étape de la réflexion rend nécessaire le recours à la source et à une critique méthodologique de celle-ci. Nous souhaitons y contribuer par ce volume d'annexes présentées sous forme électronique (PDF).

Notons que pour simplifier le recours à ces documents fournis en PDF dans le volume de preuve, le nom du fichier sera indiqué dans le texte comme lien de préférence à une référence bibliographique classique qui rendrait plus délicate la consultation du document électronique.

Avant de présenter ces documents dans le détail, il convient de faire quelques remarques. L'exigence croissante formelle des rapports de fouilles, DFS, rapports finaux d'opération nous fournit des documents très complets pour les fouilles les plus récentes. En revanche, les fouilles les plus anciennes et notamment celles qui concernent les premières campagnes de Serris « Les Ruelles », moins exhaustives, ont demandé un gros travail de reprise des données qui explique le détail des informations présentées et les nombreuses illustrations effectuées dans le corps du mémoire.

Les rapports sont présentés par commune, site et année dans des dossiers correspondant aux études de cas présentés dans le mémoire. Il s'agit presque toujours de rapports de fouilles, mais nous y avons ajouté quelques rapports de diagnostic lorsqu'ils apportaient des données importantes pour l'étude des sites. Un tableau synthétique joint au dossier précise le nombre de pages et d'illustration des rapports permettant de les hiérarchiser l'importance des volumes au premier coup

d'oeil.

	rapports en pièces jointes		
	Pays de France	pages	figures
	rapport Villiers-le-Sec 2000 T1-T-3	721	975
	rapport Louvre Orville 1999	228	258
	rapport Louvre Orville 2000	54	51
	rapport Louvre Orville 2001	190	192
	rapport Louvre Orville 2002	246	240
	rapport Louvre Orville 2003	130	105
	rapport Louvre Orville 2004	164	150
	rapport Louvre Orville 2005	278	243
	rapport Louvre Orville 2006	188	210
	rapport Louvre Orville 2007	258	234
	rapport Louvre Orville 2008	185	167
	rapport Louvre Orville 2009	81	76
	rapport Louvre Orville 2010	110	130
	rapport Louvre Orville 2011	128	129
	rapport Louvre Orville 2012	106	149
	rapport Louvres 2008 Ferme Baron	262	229
	rapport Louvres 2012 Bouteiller	82	61
	rapport Louvres 2002 56 rue de Paris	28	63
	rapport Louvres 2003 Bouteiller	28	28
	rapport Villiers le Bel église 2005	144	152
	rapport Villiers le Bel St Didier 2009	782	864
	rapport Villiers-le-Bel 2004 Gambetta	176	139
	rapport Villiers-le-Bel 2005 Gambetta	250	323
	rapport Villiers-le-Bel 2012LouiseMichel	71	39
	rapport Villiers-le-Bel 2016 Gambetta	88	62
	rapport Viarmes 2016	748	673
	rapport St Martin du tertre 2004	67	93
	rapport Baillet 1996 la Vieille Eglise	120	68
	rapport LeMesnil-Aubry1998La Chapelle	121	96
	plateau Briard		
	rapport Jossigny 2007 Pré Chêne Vol1	650	594
	rapport Serris 1997	205	178
	rapport Créteil Le Fief 2000	122	123
	rapport St Pierre du Perray 2001	81	79
	Total	**7092**	**7173**

Le total de pages de rapports de fouilles présentés est de 7092 pour 7173 illustrations.

Concernant le site de Serris, nous avons joint un document de synthèse très illustré réalisé lors d'une exposition effectuée à Serris en 2004 et 2005. Ce document donne un aperçu détaillé des connaissances et des amorces de synthèses déjà entreprises à cette date.

Enfin, la fouille du site du Couternois à Serris était trop récente pour que le rapport soit joint aux pièces : pour cette raison beaucoup de documents provenant de l'étude que nous avons effectuée sont présentés dans le volume d'illustrations.

Après la première étude de cas portant sur le terroir de Serris-Jossigny (partie II), la seconde étude de cas porte sur le Pays de France (partie III) et des nombreuses fouilles effectuées dans les champs ou sous les villages actuels. Elle concerne principalement des rapports de fouilles inédits, dont seuls certains aspects ont fait ultérieurement l'objet de publications monographiques. Le principal document concerne la fouille de Villiers-le-Sec, qui réalise la synthèse de l'ensemble des opérations effectuées sur le site. La présentation de ce document qui constitue déjà une synthèse aboutie dans le volume de preuve nous a dispensé de reprendre le détail et nous a incité à développer de nouvelles réflexions et axes de recherches. C'est également le cas du site de la «Vieille Eglise» à Baillet, mais aussi de celui de Louvres Orville (rapports de fouille et article de synthèse (Gentili et alii 2011).

Dans ces deux derniers cas, ces opérations sont complétées par des chantiers effectués dans l'emprise des villages actuels. Cette question est également au cœur du site du Mesnil-Aubry, dont nous présentons l'article publié dans le premier volume de la Revue archéologique d'Ile-de-France en 2008 (Gentili 2008c).

Le deuxième volet de cette présentation de sites du Pays de France concerne l'intervention dans les villages actuels. Les rapports des différentes opérations effectuées sur la commune de Villiers-le-Bel sont présentés en contrepoint de l'étude de cas de Louvres/Orville (Gentili et alii 2011), Saint-Martin-du-Tertre et Viarmes permettant également d'aborder le rôle des habitats seigneuriaux dans la morphologie des villages. Enfin, nous développons un travail thématique sur différents domaines : fond de cabanes, stockage des grains, présentés dans les rapports du PCR sur l'habitat du haut Moyen-en Île-de-France ou dans la publication qui a suivi.

Les publications (vol.2)

Nous ne présentons que les publications en relation précise avec le sujet du mémoire. Comme dans le cas des rapports cité plus haut, et pour faciliter le renvoi aux documents électroniques nous faisons référence au nom du fichier pdf comme lien plutôt qu'aux références bibliographiques complètes.

Le Mesnil-Aubry

Gentili 2008c (Mesnil Aubry Raif).pdf

Villiers le Bel

Gentili 2012(Villiers-le-Bel chateau et prieuré).pdf

Belloy et St Martin-du-Tertre

Gentili 2003 Belloy St Martin.pdf, Gentili et alii 2009 St-Martin-du-Tertre.pdf

Louvres-Orville

Gentili et alii 2011 (Louvres Orville MedEuropeParis).pdf

Ils approfondissent la réflexion et synthétisent les données présentés dans les rapports ou bien les réactualisent à la lumière de fouilles plus récentes avec un volet méthodologique (Servon, Gentili et Blanchard 2015 ou Cergy église, Gentili et Riou 2002).

Gentili et Blanchard 2015 (Servon RAIF-S3-05-).pdf

Gentili et Riou 2002 (Cergy église) .pdf

J'y adjoins également quelques articles généraux issus de colloques, d'ouvrages de synthèses ou de catalogue d'exposition, qu'il s'agisse de synthèses effectuées en collaboration qui couvrent un horizon géographique plus vaste , d'article traitant de l'organisation de l'habitat, du mobilier ou des structures, la chronologie de publication, de 1988 à 2016 permettant d'observer l'évolution des connaissances et de la perception des différentes questions.

Un article historiographique (Chapelot et Gentili 2010) aborde notamment l'évolution de la discipline et notamment la part jouée par l'émergence de l'archéologie préventive à l'occasion du congrès bilan trente ans d'archéologie médiévale tenu en 2006.

Chapelot et Gentili 2010 (historio).pdf

Une synthèse effectuée en 2004 (Catteddu et alii 2004) à laquelle nous avons collaboré dans le cadre de l'ouvrage grand public « la France archéologique (Demoule ,dir.) met également en perspective Serris et Villiers-le-Sec avec d'autres habitats comme Saleux.

Nissen et alii 2004.pdf

Enfin, un article collectif sur les églises rurales (Catteddu et alii 2007) aborde la question à partie de fouilles normandes, picardes et franciliennes et la partie consacrée à Serris montre une évolution très nette par rapport à ce qui avait été publié précédemment avant la fouille complète du site des Ruelles (Foucray et Gentili 1998).

Catteddu et alii 2007(églises HMA).pdf

Foucray et Gentili 1998 (serris église).pdf

Plusieurs articles thématiques sur l'organisation de l'habitat mettent en parallèle les sites de notre corpus : Un article sur les villages, maison et annexes autour de l'An Mil dans le catalogue de l'exposition l'Île de France médiévale (Gentili 2001) tire alors parti de l'achèvement des rapports de Villiers-le-Sec, Serris « les Ruelles » mais aussi Baillet ainsi que les premières campagnes d'Orville à Louvres.

Gentili 2001(Village an mil).pdf

Les actes du colloque de Göttingen (Gentili et Valais 2007) mettent en perspective l'organisation spatiale des habitats et les composantes privilégiées (seule la partie francilienne, dont je suis l'auteur, est dans le volume de preuves).

Gentili et Valais 2007 (partie Gentili élites spat).pdf

Un autre article (Gentili 2010) aborde les questions de perception de la lecture et de l'interprétation des habitats en fonction des surfaces fouillées (Serris , Villiers-le-Sec) puis revient sur l'organisation spatiale (mobilier, type de structures).

Gentili 2010 (Organisation spatiale 30 ans).pdf

Un court article dans les dossiers de l'Archéologie permet de revenir sur la complémentarité d'approche entre une archéologie du village dans les champs et dans les centre-bourg (Gentili 2011b).

Gentili 2011b (archeo villageDarch 334).pdf

Enfin, la question de l'habitat privilégié du haut Moyen Âge et de l'origine de l'habitat seigneurial est abordé dans un article de 2016 (Gentili 2016a, catalogue de l'exposition « Châteaux »)

Gentili 2016a (aux origines habitat seigneurial).pdf

Enfin, quelques articles concernent les questions de mobilier et de structures d'habitat.

Nous joignons notre contribution sur la céramique des habitats ruraux dans le catalogue « un Village au temps de Charlemagne » (Gentili 1988d) qui synthétisait alors les résultats de ma maîtrise et de mon D.E.A (Gentili 1988).

Gentili 1988d (céramique).pdf

Enfin, deux courts articles abordent la question du verre à vitre et du vitrail sur les habitats ruraux du haut Moyen Âge en relation avec les contextes religieux et privilégiés (Gentili 2005 et Gentili 2010b)

Gentili 2005 (afaverre.fr/pdf/78-80).pdf

Gentili 2010b (verre architectural)

Concernant les structures d'habitat, nous joignons également notre contribution de 1988 sur les silos, fours et la transformation des grains (Gentili 1988a),

Gentili 1988a (fours silos trans grains).pdf

en regard de deux articles de synthèses issus de la publication du PCR sur les silos et greniers pour une part (Gentili 2009) et pour une autre sur les fonds de cabanes (Gentili 2009b).

Enfin un article plus méthodologique aborde la question des trous de poteaux et des bâtiments sur poteaux plantés (Gentili 2009d).

Gentili 2009d (trous de poteaux méthodo).pdf

I-2-2 Plateau Briard : étude de cas de Serris/Jossigny

Cette zone géographique correspond à l'extrémité nord du Plateau de Brie, limité par la vallée de la Marne entre Lagny et Meaux, dans un secteur ayant livré de nombreux habitats du haut Moyen Âge (secteur III et IV de Marne-la-Vallée) : l'étude de cas est inscrite sur le commune de Serris et son environnement immédiat, et notamment en relation avec le site de Serris Les Ruelles.
L'opération s'étant déroulée en plusieurs phases, quelques articles témoignent de l'évolution du regard porté au fur et à mesure de l'ouverture du site. Nous renvoyons sur cet aspect à l'article publié à l'occasion du colloque « Trente ans d'archéologie médiévale ».(Gentili 2010) évoqué plus haut.

Gentili 2010 (Organisation spatiale 30 ans).pdf

Serris Les Ruelles 1997

rapport Serris 1999 Les Ruelles.pdf

Nous produisons ensuite le rapport de fouille de la campagne 1997 de Serris (203 p.178 ill.), qui intègre une synthèse des données précédentes dont la lecture était alors renouvelée avec l'exploration de la partie ouest du site. Ce secteur présente une spécificité qui a permis de mettre en évidence la continuité d'une occupation privilégiée sur le site, tout en permettant de définir des nuances dans la caractérisation sociale de certains secteurs à l'époque carolingienne.Le réseau fossoyé complexe qui organise cette partie du site, présenté de façon détaillée, et non perçu lors des campagnes précédentes constitue un fil rouge dans l'observation des différentes occupations.Cette fouille a permis de mieux comprendre l'organisation de l'habitat aristocratique mérovingien (enclos fossoyé) et surtout l'évolution de la partie située plus au nord jusqu'à la partie attenante au cimetière, où vient s'installer un habitat élitaire à l'époque carolingienne, présenté dans le détail avec les critères qui permettent de l'identifier : faune, architecture, mobilier (p.157-168). Les études détaillées sur la céramique, présentées dans ce rapport, ont depuis été complétées et élargies par des publications (Mahé 2002, Mahé-2006). Les inventaires céramiques, réactualisés à l'occasion de la fouille 1997, tiennent compte de l'évolution des connaissances céramiques à cette date. L'étude céramique du site voisin de Pré Chêne (Lefèvre in Gentili et Séthian 2012) ne montre pas de discordance dans les datations effectuées plus récemment de ces catégories de mobilier.

rapport Jossigny 2012 Pré Chene Vol1.pdf

Ce rapport propose de surcroît un phasage complet du site et des cartes de répartitions du mobilier effectuées alors grâce à la digitalisation du plan sur SIG. Une partie importante du rapport était d'ailleurs consacrée à une première synthèse (171-192) de l'évolution diachronique de l'habitat. Une plaquette synthétique formée de 25 pages effectuées lors d'une exposition présentée à Serris en 2006.

Serris plaquette 2005 .pdf

Nous la reproduisons car elle associe à des textes synthétiques une abondante iconographie qui viendra illustrer notre propos dans le texte de synthèse du mémoire. Le contexte de réalisation de ce document est précisé dans un article effectué en collaboration avec Katalin Escher, également présenté en pièce annexe (Gentili et Escher 2009). Ces documents n'abordant pas dans le détail la totalité des données de l'habitat, un gros travail d'illustration a été effectué dans le cadre de cette thèse en même temps qu'une réactualisation de la présentation et des interprétations de certains types de vestiges et de mobiliers, qui sont donc présentés dans la synthèse et le volume d'illustration de la thèse. Nous n'abordons pas dans le détail les aspects funéraires liés à l'étude de la nécropole et des ensembles funéraires de Serris et des secteurs environnants. Nous renvoyons aux rapports (DFS 1993, 1997) et surtout à la thèse de Frédérique Blaizot soutenue en décembre 2011 à Bordeaux et actuellement en cours de publication. Nous tenons compte des acquis de cette thèse mais sans trop en aborder les aspects spécifiques, et devront faire l'objet d'une discussion commune dont ne nous prévaudrons pas dans le cadre de cette thèse.

Jossigny Le Pré Chêne 2006-2007
(Gentili et Sethian 2012)

La fouille du Pré Chêne effectuée en 2006-2007 à 400m du site des Ruelles est un élément important pour comprendre le secteur de Serris. Il conduit à élargir la vision du terroir adjacent au site des Ruelles et conduit à développer une approche non seulement comparative entre ces deux sites, mais aussi à tenter de mieux appréhender les rythmes d'évolution des habitats au fur et à mesure de l'exploitation du terroir. Ce rapport, édité en 2012 (648 p, 594 ill.), présente l'occupation du haut Moyen Âge par type de vestiges incluant une approche méthodologique, notamment en ce qui conserve les bâtiments sur poteaux (p. 42-48) et une approche spatiale des unités et de leur évolution. Une approche des silos à grains (p.143), des fours est proposée également (p. 156), à l'image du travail effectué sur le site de Villiers-le-Sec (Gentili 2010, L'organisation spatiale …) permettant ainsi de comprendre l'évolution diachroniques de ces activités d'ensilage et culinaires. Nous en reprenons le canevas sur le site des Ruelles dans le mémoire de thèse. L'apport de la fouille du Pré Chêne tient dans la confirmation des conclusions de la grosse étude palynologique effectuée sur Serris (Agnès Gauthier) avec de nouveaux échantillons (Boulen M. in rapport JPC p. 490). Elle confirme l'abandon de l'occupation du secteur durant l'Antiquité tardive, transformé en chênaie mixte. Un chapitre détaillé présente la totalité des données palynologiques et leur apport majeur à l'histoire écologique du secteur. Nous aurons recours régulièrement à cette partie dans le mémoire de thèse (p. 490-561).

Dans ce contexte, la présence d'un petit habitat du VIe siècle, peu étendu, associé à un mobilier de bonne qualité et un profil archéozoologique spécifique (porc) nous a conduit à proposer un modèle d'habitat pionnier comme premier modèle de reprise de l'activité humaine dans le secteur dans le courant du VIe siècle. Le site montre également un développement considérable de l'habitat attribuable au VIIe -VIIIe siècle avec un changement du profil des habitats, visible notamment dans le développement de l'élevage des bovidés.

À l'époque carolingienne, une organisation en unités juxtaposées marque l'évolution ultime de l'habitat. Ces données, ainsi qu'une activité spécialisée, associant forge et réduction m'ont conduit à présenter une première synthèse élargissant l'échelle à un espace plus large incluant le site des Ruelles et le petit habitat adjacent du Clos-Rose (p. 471-489). Ces données ont constitué une étape dans notre réflexion, développée dans le cadre du mémoire de thèse. Enfin, l'étude de la forge du Pré Chêne a inscrit cette question de la métallurgie du fer dans le terroir (Cabboi in Gentili et Sethian 2012 annexe 2, p. 615).

Le Master 2 de Benjamin Jagou (Jagou 2009) effectué à cette occasion a proposé des pistes de recherches avec une reprise partielle de sites voisins conduisant à mettre en évidences des complémentarités dans la chaîne opératoire du fer. Nous la prolongeons dans le mémoire de thèse avec la mise en évidence, inédite, d'une forge carolingienne sur le site des Ruelles.

Secteurs voisins du plateau Briard

Deux rapports de fouilles provenant du plateau Briard sont proposés en annexe, bien que ne se trouvant pas au cœur de l'étude de cas. Le site du « Fief « à Créteil (Gentili 2000b), à la jonction de la Brie et de la vallée de la Marne, s'inscrit plutôt dans la question du mode de développement des habitats tardifs (XIe siècle) à partir d'occupations plus anciennes.

rapport Créteil 2001Le Fief

Ce rapport trouve des points de comparaisons avec les études de cas de Baillet et Villiers-le-Bel, où il permet d'utiles comparaisons concernant les données archéozoologiques et l'organisation des unités d'exploitation. Il a fait récemment l'objet d'une publication de synthèse (Gentili et Yvinec 2015).

D'autres points de comparaisons sont avancés à propos du site du Champtier à Caille à St-Pierre-du-Perray (rapport 2001, 88 p.), notamment à propos de la méthodologie d'étude des bâtiments (cf supra, chapitre IV de la thèse).

rapport St Pierre-du-Perray 2001 CAC.pdf

Enfin, nous ferons référence au site de l'Arpent Ferret à Servon, qui montre une série d'occupations alto-médiévales dans la cour d'une villa antique.

Une publication récente effectuée dans un article réalisé en collaboration, met en parallèle les données de la fouille de cet habitat du haut Moyen Âge implanté sur une villa antique et les données du diagnostic de la parcelle adjacente. La présentation détaillée des vestiges dans cet article nous dispense de mettre le rapport de fouille en annexe *Gentili et Blanchard 2015 (Servon RAIF-S3-05-).pdf*

Nous verrons que cette fouille qui se démarque de nos autres études de cas par une continuité d'occupation de l'Antiquité au Moyen-Âge trouve des résonances avec d'autres sites franciliens par rapport aux transformations progressives des campagnes antiques vers celles du haut Moyen Âge.

I-2-3 Pays de France

Ce région historique coïncide peu ou prou avec l'unité géomorphologique de la Plaine de France qui correspond à la partie orientale du Val-d'Oise, à la Seine Saint-Denis et à la partie nord-ouest de la Seine et Marne (Guadagnin 1982). Les localités de Baillet-en-France à l'ouest, Viarmes au nord et Moussy-le-Neuf à l'est en constituent les limites.

Villiers-le-Sec

Par sa surface, cet habitat constitue un élément majeur de notre étude de cas en Pays de France. Ce site est notamment connu pour sa place dans l'historiographie des fouilles d'habitats ruraux grâce à sa publication partielle dans le catalogue d'exposition un village au temps de Charlemagne (1988).

Comme dans le cas de Serris, nous renvoyons à l'article

Gentili 2010 (Organisation spatiale 30 ans).pdf

Ce site, exploré sur quelques dizaines de m^2 en 1981-1982 (front de taille d'un secteur détruit par des travaux) avec des fouilles associatives (JPGF, responsable Rémy Guadagnin) partiellement financées par le musée des ATP avait été confronté à la réalisation d'une voie rapide aboutissant à la réalisation d'une fouille de sauvetage d'un hectare.

Participant au fouilles dans un cadre associatif puis semi-professionnel, j'avais été conduit à étudier la céramique dans le cadre d'une maîtrise puis un DEA d'archéologie effectué sous la direction de Léon Pressouyre (Gentili 1988c), tout en effectuant le plan masse de la fouille et son phasage ainsi que l'étude des structures annexes, greniers, silos fours et cabanes (Gentili 1988a), publiant d'ailleurs ces éléments dans le catalogue « un Village au temps de Charlemagne »

Gentili 1988d (céramique).pdf, Gentili 1988a.pdf

La fouille effectuée en 1995-1996 sur une assiette d'une dizaine d'hectares entourant la fouille des années 1980 a permis d'intégrer parfaitement les données des fouilles précédentes sans hiatus perceptible. (Gentili 2000). Ce rapport, (trois volumes, 722 p., 976 ill.), présente l'ensemble des données de la façon suivante :

rapport VLS 2000 Vol01.pdf

-Le premier volume fait part de l'état des connaissances sur le secteur, des sources historiques et notamment des mentions carolingiennes, puis des caractéristiques générales des vestiges et du modus operandi de la fouille. Enfin, il concerne l'étude des vestiges de l'Âge du Fer et de la période gallo-romaine.

-Le second volume traite de la description des vestiges du haut Moyen Âge secteur par secteur, traitant d'abord des vestiges mérovingiens et ensuite de la période carolingienne jusqu'au XIe siècle (p. 143-274).

-Ensuite, viennent la présentation de synthèses par types de vestiges, trous de poteaux et bâtiments (p. 272-286), fond de cabanes, foyers (p.290-313), puis une présentation typologique des fours culinaires (étude G. Bruley-Chabot)

rapport VLS 2000 Vol03.pdf

-Le troisième volume poursuit ce travail de synthèse sur les silos à grains, les puits à eau (p. 438-454) avant d'aborder une étude de l'ensemble funéraire (reprise des données des fouilles anciennes) et des sépultures dans l'habitat (C. Le Forestier). Viennent ensuite les études palynologiques (A. Gauthier), carpologiques (MP Ruas) et enfin archéozoologiques (J.-H. Yvinec), puis l'étude du mobilier (céramique, mobilier métallique). Une conclusion de 10 pages (p. 696-706) synthétise les données et compare Villiers-le-Sec à d'autres sites régionaux.Nous y renvoyons pour avoir un état correspondant à notre réflexion en 2000. Le travail de récolement et de présentation (fouilles 1981-87 et 95-96) est entièrement effectué dans le rapport. Les synthèses par type de vestiges, l'analyse spatiale (utilisation d'un SIG), la présentation du phasage du site nous dispensent d'une reprise des données dans le texte du mémoire et nous aurons donc assez souvent recours à ce document dans la discussion.

Baillet-en-France

Le site de Baillet « la Vieille Église » présente des similitudes avec Villiers-le-Sec du point de vue de l'historiographie. Découvert en prospection pédestre en 1976, le site avait fait l'objet de sondages manuels en 1977 auquel nous avions participé à l'époque dans un cadre associatif avant que la construction d'une voie express n'aboutisse à une fouille en 1987 (Gentili 1987), conduisant à la mise en évidence d'un habitat de la fin du haut Moyen Âge, partiellement publié dans le catalogue « Un village au temps de Charlemagne ». La fouille de 1996 contiguë à celle de 1987 a montré une extension importante de cet habitat étiré sur 500m. Comme à Villiers-le-Sec, la superficie fouillée a changé la perception de l'organisation de l'habitat. Le rapport de la fouille de 1996, présenté en PDF en annexe, reprend et synthétise l'ensemble des données du site (Gentili 1998).

rapport Baillet 1996 la Vieille Eglise.pdf

Effectué avant le rapport de Villiers-le-Sec, le rapport de Baillet avait permis une première approche typologique des cabanes à fosses d'ancrages (p.31-36), et permis d'aborder la question des fours à pains tardifs de grande taille (p. 41). Une synthèse sur les silos (p. 44-52) est complétée par une

esquisse de réflexion sur les greniers à six poteaux (p; 53-55). L'étude carpologique (M.P. Ruas, p.102-115) et archéozoologique, dans la foulée du travail effectué en 1987 aboutissant à une synthèse, avec, dans le cas de l'archéozoologie la mise en évidence de contextes sociaux différents (p. 94-102) entre un contexte privilégié découvert à proximité de l'église et le reste de l'habitat avec des marqueurs opposés. La présence de plusieurs opérations de fouilles et de diagnostic dans le terroir de Baillet nous fournit matière à discussion sur la question déplacement important du village et l'émergence d'autres lieux marqués par une présence seigneuriale : le hameau du Fayel fouillé en 1995 et plusieurs diagnostics dans le parc du château et de Baillet et dans la ferme du petit Gournay. Plus récemment un diagnostic effectué près de l'église par mon collègue N. Warmé confirme bien la chronologie proposée à l'issue des fouilles précédentes (Warmé 2016). Plutôt que de présenter ces rapports en pièces jointes, qui alourdiraient inutilement le corpus, nous en reprendrons quelques éléments dans le mémoire, incluant des découvertes récentes à Maffliers.

Le Mesnil-Aubry

Cette occupation carolingienne et des Xe-XIe siècles en périphérie du village du Mesnil-Aubry nous procure un exemple assez proche de Baillet, mais fouillé sur une surface plus réduite. Sa position par rapport au village actuel et aux chemins rappelle également Villiers-le-Sec. Les données carpologiques et archéozoologiques valorisent les résultat de la fouille

rapport Le Mesnil-Aubry 1998 La Chapelle.pdf

La fouille a été publiée dans le premier numéro de la RAIF auquel nous ferons référence.

Gentili (F) L'habitat du haut Moyen Âge de « La Chapelle, La Croix Verte » au Mesnil-Aubry (Val-d'Oise).RAIF n° 1, 2008

Gentili 2008c (Mesnil Aubry Raif).pdf

Belloy-en-France et Saint Martin-du-Tertre

La question de la formation du village de St Martin du Tertre est abordée via la présentation de deux articles : il s'agit de la notice de site de la fouille effectuée sur le site de Belloy « La Cave » en 1987-1988 publiée dans le premier volume de la publication du PCR (Gentili 2003) et par l'article portant sur la fouille de la maison du comte de Beaumont à St-Martin-du-Tertre (XIIe-XIVe s.) (Gentili et alii 2009) le rapport étant également présenté en annexe.

Gentili 2003 Belloy -St Martin.pdf

Gentili et alii 2009 St-Martin-du-Tertre.pdf

rapport StMartinTertre2004.pdf

Louvres/Orville

Cette étude de cas concerne à la fois un habitat du haut Moyen Âge donnant naissance à un habitat aristocratique fortifié (le « Château d'Orville ») et des interventions effectuées dans le village attenant, connu pour ses tombes aristocratiques mérovingiennes découvertes anciennement, et dont une partie de l'habitat attenant a été exploré lors d'une fouille et de plusieurs diagnostics. Ces informations étant réparties dans différents rapports, nous les présentons également en pièces justificatives, mais nous renverrons plus volontiers à l'article de synthèse publié dans le cadre du colloque *Medieval Europe 2007.*

Gentili et alii 2011 (Louvres Orville MedEuropeParis).pdf

En effet, la présentation des rapports de fouilles que nous avons effectués sur la commune de Louvres, en centre-ville ou bien lors des fouilles du site d'Orville additionnent 2608 pages et 2503 illustrations. Le DFS de la fouille préventive de 1999 (Gentili 2000b) propose une présentation par type de vestiges, Trous de poteau et bâtiments (p.14-44), fond de cabanes (p; 45-57), fours (p.59-65) et silos (78-82). Ainsi qu'une analyse spatiale du site. Les études de mobilier sont assez développées (p. 99-143) et l'économie du site abordée via des études archéozoologiques, carpologiques et palynologiques utilisant les données des campagnes précédentes.

rapport Orville 1999.pdf

La poursuite de l'exploration s'est poursuivie dans le cadre d'un diagnostic (Gentili 2001).

rapport Orville 2000.pdf

Puis dans le cadre d'une fouille programmée non encore achevée et qui a fait l'objet de nombreux et volumineux rapports. Seule une part de ces rapports concerne la période qui nous intéresse directement le périmètre de cette thèse, c'est-à-dire la période qui précède le XIIIe siècle. Le rapport de fouille 2001 (Gentili 2002) présente une poursuite de l'exploration des vestiges du haut Moyen Âge sur la plateforme du château (p.77-89) et le mobilier associé (148-160).

rapport Orville 2001.pdf

Le rapport de fouille 2002 présente à la fois une synthèse de l'occupation du haut Moyen Âge rendue possible par une reprise de l'étude du mobilier de la fouille 1997 (p. 12-27) et la présentation détaillé de deux zones d'occupation du haut Moyen Âge incluant un bâtiment en pierre carolingien (p.68-97).

rapport Orville 2002.pdf

Les autres rapports abordent principalement la période XIVe-XVe siècle du château médiéval. Toutefois, les vestiges du haut Moyen Âge et la transition avec l'ouvrage fortifié sont abordés à plusieurs reprises et détaillés.

rapport orville 2003.pdf p. 15-40

rapport orville 2004.pdf p. 81-85 et 102-111 et 131-137 (aspects funéraires)

rapport orville 2005.pdf p.156-160

rapport orville 2006.pdf 2006 p. 82-86

rapport orville 2007.pdf p.9-16 (synthèse de l'occupation)

rapport orville 2008.pdf p.25-31

rapport orville 2012.pdf p. 59-63 (bâtiment carolingien en pierre)

Le volet d'archéologie expérimentale est directement lié aux problématiques concernant la construction, les techniques de stockages et certains aspects artisanaux (plâtre, métallurgie) qui émanent des études de cas présentés dans cette thèse et ont pour but de compléter leur étude par une démarche expérimentale. Chaque rapport annuel en détaille les actions dont une partie a fait l'objet par ailleurs de publications (par exemple Epaud et Gentili 2009).

rapport Orville 2002.pdf p. 218-227

rapport Orville 2003.pdf p. 113-116

rapport Orville 2004.pdf p. 138-146

rapport Orville 2005.pdf p. 256-257

rapport Orville 2006.pdf p. 156-159

rapport Orville 2007.pdf p. 224-239

rapport Orville 2008.pdf p.97-109

rapport Orville 2009.pdf p. 9-26

rapport Orville 2010 pdf p. 11-14

rapport Orville 2011.pdf p.11-35

rapport Orville 2012.pdf p.12-31

L'autre volet de l'étude de cas de Louvres concerne le village actuel. Certains aspects présentés dans les rapports d'Orville abordent cette question, par exemple le rapport 2004, avec une présentation des données funéraires à partir des fouilles anciennes réactualisées à l'issue d'une petite intervention, inédite, effectuée en 2003 rue des deux églises (*rapport Orville 2004.pdf* p.131-137). Ces données concernant le village sont présentées dans le rapport de fouille de la rue d'Orville effectuée en 2008 (Gentili 2010c). Ce rapport fait une synthèse des interventions dans le centre-ville de Louvres et la problématique inhérente à la présence d'un édifice cultuel et d'une nécropole aristocratiques dès le VIe siècle (p. 16-23). La présentation des vestiges met notamment en évidence l'occupation de la période mérovingienne avec de nombreux fonds de cabanes, fours ainsi qu'une série de foyers caractéristiques (p. 34-63). La charnière X-XIIe siècle présente un bâti mixte, solins et trous de poteaux et un groupe de silos (p; 70-91). La synthèse des données propose également une interprétation plus large associant l'implantation des habitats du premier Moyen Âge de Louvres à l'évolution des cheminements (p.197-205).

Villiers-le-Bel

De 2004 à 2016, plusieurs diagnostics et fouilles permettent une approche qualitative deux secteurs du village, un premier noyau autour de l'église et un autre secteur en contrebas du village.

La partie aval

Les rapports de fouilles 2004 et 2005 et les rapports de diagnostic 2012 et 2016 s'inscrivent dans ce second périmètre.

Le rapport de la fouille du 69 rue Gambetta effectuée en 2004 (Gentili 2006) comprend une partie liée à une occupation de l'Âge du Fer (p. 24-66) et une forte densité d'habitat diachronique VIIIe-XIIe siècle. La présentation par types de vestiges: silos (p.67-72), des fonds de cabanes (p. 73-85) et fours

(86-98) et les fossés, à même de nous renseigner sur la pérennité des limites villageoises (101-107). Très dense, l'analyse du bâti y a fait l'objet d'une présentation méthodologique détaillée à même de justifier l'interprétation des bâtiments et le phasage du plan, point très important pour comprendre l'évolution diachronique de l'habitat de la période carolingienne au XIIe-XIIIe siècle (p.108-140).

rapport VLB 2004 69 rue Gambetta.pdf

Située sur la parcelle immédiatement en face, la fouille 2005 (Gentili 2008) doublait la zone fouillée permettant une observation plus pertinente de l'organisation spatiale des vestiges, tout en permettant une lecture des vestiges jusqu'au XVe-XVIe siècles. Le plan est assez proche de celui du rapport précédent et la présentation par type de vestige, fossés (p.30), fonds de cabanes (p.37), silos (p.52) et bâtiment (p.66) intègre les données de la fouille 2004. La synthèse générale permet de suivre l'évolution des deux parcelles du VIIIe au XIXe siècle, et plus particulièrement entre l'époque carolingienne et la pétrification progressive de l'habitat, du XIIIe au XVe siècle (223-241).

La découverte de restes humains dans un silo carolingien, présentant des restes de scalp et de cannibalisme est également à signaler (p.131-155).l'étude anthropologique de ces pratiques funéraires atypiques a fait l'objet d'un article d'Isabelle Abadie dans la RAIF auquel nous avons collaboré (Abadie et alii 2013). L'étude archéozoologique (p.156-177) pose aussi la question d'une spécialisation vers les caprinés, déjà entrevue à Créteil (Gentili et Yvinec 2015).

rapport VLB 2005 Confiserie.pdf

Un rapport de diagnostic attenant à ces deux parcelles complète les données (Warmé et Gentili 2012), car il intègre les deux nouvelles petites parcelles dans le plan phasé d'ensemble (p. 41-56) et montre également une survivance tardive de bâtiment à poteaux plantés (p. 35-38)

rapport VLB 2012 rue L Michel.pdf

Enfin, le rapport de diagnostic 2016 du 49, rue Gambetta non montre une poursuite des vestiges du haut Moyen Âge en direction de l'église et présente le dernier état du plan phasé de ce premier secteur aval.

rapportVLB 2016 Gambetta.pdf p. 60-68

Le secteur de l'église

Il s'agit de deux fouilles effectuées, l'une en 2005 à l'intérieur de l'église à l'occasion de la restauration du clocher, et l'autre en 2012 sur une parcelle attenante au nord à l'emplacement de l'école st Didier. Ce premier rapport (Gentili 2008b) met en évidence l'existence d'un cimetière du haut Moyen Âge (p. 47-53) antérieur à l'église accompagné de structures d'habitat XI-XIIe s. excluant l'existence d'un sanctuaire antérieur au XIIIe siècle sous l'église

rapport VLB 2005 église.pdf p 107.

La seconde fouille a une importance majeure dans la compréhension de la genèse du village de Villiers-le-Bel du fait des données qualitatives et quantitatives exhumées et a de ce point de vue une importance particulière dans le corpus de thèse. Ce rapport volumineux achevé en juin 2014 (Gentili 2014) est une pièce majeure dans notre réflexion car il permet de comprendre l'évolution d'un habitat du haut Moyen Âge et d'un ensemble funéraire remontant à la période mérovingienne (p. 47-62) avec l'implantation d'un habitat élitaire fossoyé aux XIe-XIIe s. (p. 63-104), évoluant ensuite en hôtel

seigneurial aux XIIIe-XIVe s.(p.107-147). L'implantation d'un prieuré dans l'enceinte seigneuriale (XIIe s.) étant le premier édifice religieux connu p. 161-190).

rapport VLB 2009 St Didier.pdf

L'étude archéozoologique permet de préciser la nature seigneuriale du site dès le XIe siècle (p. 414-432) Une synthèse générale met en lumière les rôles respectifs des pôles funéraires, cultuels et seigneuriaux dans la genèse du village médiéval (p. 701-707). La présentation de ce document dans le volume de preuves nous dispense de longs développements dans le corps de texte du mémoire. Nous renvoyons également à un article préliminaire portant sur les fouilles de Villiers-le-Bel et publié dans les actes du colloque de Chagny sur les habitats et Prieurés.

Gentili 2012 Villiers-le-Bel château et prieuré.pdf

et à un court texte sur l'étude de cas de Villiers-le-Bel dans le numéro de la revue Archéopages portant sur les villages, qui resitue ce chantier dans une problématique plus large. (Gentili 2014).

Gentili 2014b Villiers-le-Bel village archéopages.pdf

Enfin un autre article aborde la question du secteur St Didier du point de vu de l'interaction entre habitat seigneurial, funéraire églises et le reste du village;

Gentili 2016b (Villiers-le-Bel seigneurial et religieux).pdf

Viarmes

Les fouilles effectuées sur l'esplanade arrière de l'hôtel de Ville de Viarmes en 2013 fournissent un éclairage intéressant sur l'origine d'un habitat seigneurial au cœur du village et présentent des points de comparaisons très intéressants avec Villiers-le-Bel et Louvre-Orville, ce qui nous conduit à en joindre le premier volume dans les pièces justificatives de la thèse.

Il s'agit d'un habitat du haut Moyen Âge avec implantation d'un enclos seigneurial et d'un ensemble funéraire au XIe siècle, et de l'évolution des bâtiments seigneuriaux jusqu'à leurs destructions aux XIVe et XVe siècles (Gentili 2016c).

rapport Viarmes 2016

Nous renvoyons le lecteur aux pages 88-101 pour la présentation des vestiges du haut Moyen Âge et des états les plus anciens de l'habitat seigneurial médiéval.

II Le terroir de Serris-Jossigny en marge du plateau Briard : dynamique d'occupation et hiérarchie de l'habitat

II-1 Introduction

En frange nord du plateau briard, à proximité de la vallée de la Marne, la multiplicité des opérations effectuées dans le cadre de l'opération Marne-la-Vallée nous a conduit à définir un périmètre d'étude de 5 km ^{2} à l'intérieur duquel une surface sans précédents a été diagnostiquée presque intégralement incluant la fouille de trois grands habitats du haut Moyen Âge appréhendés en totalité sur de grandes superficies.

Il s'agit des sites habitats des « Ruelles » à Serris, fouillé de septembre 1989 à octobre 1997, du site du « Pré Chêne « à Jossigny fouillé de septembre 2006 à juillet 2007 et du Site du Couternois à Serris, fouillé de septembre 2012 à mai 2013 *(Fig.II-1).*

En dépit d'un échelonnement important dans les interventions, des débuts de l'archéologie préventive à Marne-la-Vallée jusqu'à aujourd'hui ; une caractéristique de cet espace concerne une certaine homogénéité dans les approches du fait d'une continuité des équipes ayant conduit et dirigé les fouilles. De ce fait, la documentation constituée au fur à mesure a échappé à la dispersion et aux problèmes de conservation inhérents aux données de fouilles et de mobiliers des débuts de l'archéologie préventive *(Fig.II-2 et Fig.II-3).* Concernant le site de Serris Les Ruelles, les premières campagnes de fouilles, en 1989-90 sur le tracé du TGV, et en 1992 était dirigées par un binôme associant un responsable d'opération de l' AFAN (en CDD), non titulaire de l'autorisation de fouille (François Gentili) et un Conservateur (Direction des antiquités Historiques puis SRA) titulaire nominatif de la fouille, Bruno Foucray.

En 1997, ce type de montage n'étant plus possible, la dernière partie de la fouille fut effectuée avec un responsable d'opération titulaire de l'autorisation de la fouille et en CDI à l'AFAN (*Fig.II-4 et Fig.II-5).* Les deux autres fouilles, plus récentes, furent effectuées en binôme (François Gentili et Eddy Sethian). La fouille de l'hôpital de Jossigny, jouxtait en fait la commune de Serris non loin (400m) des dernières structures du site des Ruelles. Par son ampleur (décapage de 5ha) il ne s'agit pas d'un simple prolongement du site des Ruelles. Son éloignement important du village actuel de Jossigny (2km) est plus du double de la distance qui le sépare du cœur du village actuel de Serris (950 m). La fouille de Serris Le Couternois, dont le rapport est sous presse à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous fournit une autre étude de cas, 1,4 km plus au sud que le site des Ruelles, et toujours sur une surface importante (6ha) qui nous permet de questionner la dynamique spatiale de ces occupations dans cette direction. Nous ferons appel ponctuellement aux données de la petite fouille de Montévrain « le Clos Rose », qui occupe l'angle nord-est de notre périmètre test, et nous ferons également référence à l'étude du prieuré des petites Hermières entre Serris et Bailly, en l'absence totale de données archéologiques sous les villages actuels.

À défaut d'une méthodologie de fouille uniforme, ce qui n'est pas possible pour des fouilles échelonnées de 1989 à 2013, ce corpus de site présente la caractéristique d'avoir été fouillé par l'auteur du présent mémoire avec parfois la même équipe, ce qui nous permet une accessibilité aisée des archives de fouilles et une compréhension des apports et des limites de l'observation archéologique du fait d'une bonne connaissance des contraintes du terrain lors des différentes campagnes. Nous verrons que ce point est important, notamment quand il s'agit d'appréhender la compréhension du bâti de ces sites qui conditionne bien souvent l'interprétation du chantier. La

fenêtre d'observation ne présente pas des limites « naturelles » et ne correspond pas non plus à une césure entre secteurs fouillés et zones non documentées : en effet, diagnostics et fouilles incluant également des sites étendus appartenant à cette période du haut Moyen Âge ont été mis en évidence et parfois explorés dans une périphérie plus large : à Montévrain, Bussy St Georges, Chanteloup-en-Brie, et plus au sud à Bailly-Romainvilliers (diagnostic). Nous n'avons pas souhaité les intégrer dans le corpus de cette thèse sur travaux. Nous ne souhaitons pas en effet nous substituer dans le cadre de ce travail à la démarche effectuée dans le cadre du PCR lancé depuis quelques années sur le territoire de Marne-la-Vallée. En revanche, nous espérons y contribuer par notre apport sur cette étude de cas quitte à ce que nos premières conclusions soient modifiées ou amendées par une réflexion sur une échelle plus large. Cette confrontation avec un territoire plus large, nous l'avons envisagé de façon différente dans le cadre de cette thèse puisque nous souhaitons mettre en dialogue les données issues du secteur Serris-Jossigny avec celle de l'autre fenêtre d'observation situées au cœur du Pays de France, dans le Val d'Oise. Nous avions déjà développé cette approche dans une comparaison entre les sites de Serris les Ruelles et Villiers-le-Sec « la Place de la ville » en 2006 (Gentili 2010), mais la fenêtre d'observation des sites du Pays de France s'est élargie maintenant à d'autres sites voisins, et notamment au travail effectué dans les cœurs de villages, ce qui n'a pu être fait à Marne-la-Vallée.

II-1-1 Historiographie et méthodologie d'intervention dans le secteur de Serris-Jossigny

Nous avions l'occasion de présenter (Gentili 2010) les différentes phases du chantier du site des Ruelles, passant d'une lecture contrainte par un tracé linéaire à une vision plus large. Exploré sur une assiette de 20 ha et un décapage de 16 ha, Serris « Les Ruelles » est un des sites du haut Moyen Âge fouillé sur une des plus grandes superficies. L'histoire de sa fouille est révélatrice de la multiplicité des aménagements réalisés sur le secteur de Marne-La-Vallée comme de l'évolution des méthodes de l'archéologie préventive. Découvert en prospection pédestre en 1986, le lieu n'était alors perçu que comme une nécropole dont la présence avait été vérifiée par un sondage manuel et des indices d'habitat limités à une faible superficie immédiatement en périphérie. Le site a révélé son importance lors des travaux de reconnaissance effectués sur le tracé du TGV en 1988 grâce à l'utilisation, pour la première fois, de tranchées de sondages effectuées à la pelle mécanique. Cette reconnaissance a débouché sur une première fouille conduisant à l'exploration exhaustive de la nécropole (952 sépultures primaires) et d'une partie de l'habitat en 1989-1990. De nouvelles fouilles réalisées en urgence à l'occasion de travaux annexes au TGV conduisirent à la découverte d'un secteur aristocratique mérovingien (fin 1990). La reprise des fouilles, liée aux aménagements du secteur IV de Marne-La-Vallée (autour de Disneyland) a été précédée par une campagne de diagnostics systématiques, effectués en quinconce sur une large surface. Ces travaux se sont échelonnés sur deux campagnes réalisées en 1992 et 1997 : elles ont permis une approche intégrale d'un village du haut Moyen Âge, de sa nécropole ainsi que des occupations qui l'ont précédé (habitats gaulois et gallo-romain) ou qui lui ont succédé (maison forte médiévale). Dès les premières campagnes de fouilles (TGV) sur tracé linéaire, Serris constituait l'un des plus grands chantiers d'archéologie jamais effectué sur ce genre de site. La lecture qui avait pu être faite à l'époque reposait sur deux axes : l'idée d'une organisation globale en unités, et celle du développement à partir d'un noyau formé par la nécropole, seulement dépassé à partir du Xe siècle par la colonisation de nouveaux espaces. Une division nord-sud était induite par la présence d'un ruisseau, mais également générée par l'axe du tracé qui contraignait la vision. La fouille, effectuée en 1992 dans le cadre de l'opération Marne-la-Vallée, portait la surface fouillée aux deux tiers du site tout en faisant exploser le schéma d'organisation

exprimé à l'issue du seul tracé linéaire. L'identification d'un pôle privilégié des VIIe-VIIIe siècles conférait au site un caractère particulier, joint à l'existence d'un espace funéraire et cultuel à l'autre extrémité du site; L'organisation en unités le long de plusieurs chemins était vérifiée, mais celles-ci possédaient un caractère diachronique et l'extension en partie sud du site n'était donc pas réservée au seul Xe siècle. Si l'on pouvait considérer alors la fouille de deux tiers d'un habitat comme représentative de son organisation spatiale, cette assertion allait être vite démentie par l'exploration du dernier tiers (5 ha) effectuée en 1997. En effet, le décapage du secteur situé entre la nécropole et l'habitat aristocratique présente une organisation d'ensemble de parcelles fossoyées avec un mode d'occupation très différent de l'organisation en unités. La mise en place au Xe siècle d'un nouvel habitat privilégié dans ce secteur, accolé cette fois-ci au cimetière, montre bien le maintien d'une division de l'espace dans le village. Une partie de celui-ci connaît le développement autonome de petites unités, tandis qu'un espace large, fossoyé, est structuré par la présence à éclipses d'un habitat aristocratique et celle continue du pôle funéraire et cultuel. L'observation d'un seul tenant d'une assiette de près de vingt hectares qui pouvait sembler suffisante à cerner l'extension maximale de cette agglomération constitue déjà un cas rarissime. La poursuite récente (2006) et l'intensification des diagnostics en périphérie de cet habitat dans le cadre de nouveaux projets d'aménagement conduisent progressivement à l'exploration extensive du terroir environnant.

Méthodologie d'intervention et d'exploitation des données

Le site des Ruelles est un bon exemple de l'évolution des méthodes engagées concernant le repérage, le diagnostic et les fouilles des sites en contexte rural. Revenir sur les conditions dans lesquelles ont été effectuées les recherches est nécessaire si l'on veut pouvoir juger les résultats obtenus en regard des efforts consentis. La découverte du site s'effectue dans un contexte méthodologique de prospection pédestre. Une opération systématique effectuée dans le cadre du projet Eurodisneyland par les Directions des Antiquités respectives (DAHIF et DAPIF), selon la dénomination de l'époque (G. Buret et G. Jacobiesky) avait permis une localisation d'une concentrations limitée, associant tessons du haut Moyen Âge et ossements humains. Un sondage manuel effectué sur la nécropole (Foucray 1987), étant conduit à confirmer l'existence du site et sa conservation, s'était révélé peu disert : la fouille ultérieure montrant qu'il était, en fait, situé à l'emplacement d'un fossé plus récent.

Serris et les opérations de diagnostic du TGV Nord

Le passage à des tranchées de diagnostic mécanique constitua à la fin des années 1980 une rupture assez franche dans les méthodes de prospections et de repérages de sites. L'exemple des prospections effectuées sur le TGV nord et l'interconnexion en 1988 constituait de ce point de vue à la fois une première en île de France, mais aussi une étape intermédiaire avec la période suivante. En effet, sur ce vaste tracé linéaire une part du temps fut réservée à la prospection pédestre. La réalisation de tranchées mécaniques étant limitée à la vérification des limites de sites et de l'état de conservation des indices découverts.

Le diagnostic de 1988

Dans le tronçon du TGV passant dans le secteur de Serris, seul le site des Ruelles, dont les données de prospections pédestres avaient été complétées par plusieurs passages, ont pu faire l'objet de tranchées de reconnaissances. L'absence de tranchées systématiques sur le tracé du TGV a bien évidemment conduit à ne pas détecter de nombreux sites non visibles en prospection pédestre, mais dont la présence, notamment sur de la commune de Serris, a été attestée par les travaux ultérieurs. Néanmoins, l'insertion du TGV sur des terrains déjà acquis par l'établissement public d'aménagement de la ville nouvelle de Marne-la-Vallée et concernés par d'autres projets d'aménagement nous avait permis de réaliser ponctuellement des tranchées au-delà de l'emprise du TGV, permettant de reconnaître dès

1988 les limites de l'habitat comme celle de la nécropole, avec les réserves liées au faible taux d'ouverture qui était d'usage alors.

La fouille de 1989-1990 : apports et limites

Le tracé linéaire du TGV coïncidait grosso modo avec l'extension de la nécropole du haut Moyen Âge et une partie de l'habitat. Le diagnostic avait supposé l'existence de près d'un millier de sépultures sur une surface légèrement supérieure à l'emprise du TGV. Les moyens alloués à la fouille fut néanmoins calculée sur la base d'environ 300 sépultures. Le total constaté à alors fouillé étant de près de 900 sépultures primaires (Gentili et Guy 2007). L'apport méthodologique de la fouille des Ruelles, dont l'exploitation de l'ensemble funéraire avait monopolisé l'essentiel de l'énergie, a constitué dans la mise en place d'un protocole de fouille et d'enregistrement spécifique tenant compte des préconisations édictées par Henri Duday et Claude Masset, accompagné d'un suivi systématique des démontages par des anthropologues (F. Blaizot et H. Guy).

La sous-estimation de l'effectif de la nécropole en dépit des données du diagnostic, a conduit à réserver l'essentiel des moyens humains à la fouille des sépultures au détriment du temps consacré à l'habitat, et surtout au détriment de la durée de la phase d'étude. Ainsi, si le traitement (lavage, données biologiques, métrique) fut effectué dans la foulée du chantier, seul un échantillon des sépultures fut présenté dans le document final de synthèse de la fouille de 1989-1990.

L'exploitation complète des données funéraires du site des Ruelles, n'étant finalement achevée qu'à la fin de l'année 2011, grâce à la finalisation de la thèse de doctorat de Frédérique Blaizot, rendue possible par l'obtention d'un congé recherche. Ce travail qui met en évidence la richesse des modes d'inhumation et leur cohérence typo-chronologique justifiait a posteriori les choix d'enregistrements taphonomiques engagés alors (Blaizot 2011).

Enfin, la logique de tracé linéaire de la fouille de 1989-1990 fut en partie rompue par la mise en œuvre d'emprises de fouilles latérales motivées par des travaux hydrauliques non prévus initialement. Ceux-ci effectuées dans l'urgence et avec les moyens prévus pour le « post-fouille » permirent néanmoins de sauver des informations majeures, rendant possible la réalisation, à l'issue des fouilles 1992 et 1997, d'un plan complet du site et permettant l'étude complète de l'établissement aristocratique mérovingien, partiellement situé dans cette emprise, comme par ailleurs d'une partie des fossés de la maison forte.

Le rapport de fouilles, édité en 1992 (Foucray et alii 1992), étant en grande partie effectué dans des temps séparant les contrats.

Etudes paléo-environnementales

L'un des apports de l'opération TGV nord et interconnexion tenait dans la présence d'une équipe de spécialistes intégrés au départ dans la coordination, et intervenant de façon globale sur les chantiers. Cette démarche a eu ses avantages et ses limites. Elle a permis de mettre en œuvre une série assez complète de prélèvements palynologiques sur le site des Ruelles (Agnès Gauthier, IPH) de même que l'ébauche d'une étude xylo-anthracologique. Le décalage de la fouille sur les sites de l'interconnexion, par rapport aux parties fouillées sur le TGV nord, a néanmoins limité cette possibilité, les très nombreux prélèvements carpologiques effectués sur le tracé du TGV n'ayant pu finalement être tamisés et traités que lors des phases de fouilles ultérieures (Hings et Bakels 1996)

Les débuts de coordination archéologique de Marne la Vallée et la fouille de 1992

La poursuite de l'exploration du site des Ruelles s'est effectuée au début de l'année 1992 dans un contexte très différent, fruit d'une avancée méthodologique comme d'un affermissement de l'archéologie préventive dans le projet d'aménagement. La mise en place en 1991 d'une coordination archéologique de Marne la vallée (Isabelle Daveau, Anne Speller, Nathalie Buchez) alla de pair avec la mise en œuvre de sondages systématiques en quinconce sur les parcelles soumises à aménagement, aboutissant à l'époque à une ouverture minimale à 5% de la surface. L'objet d'étude clairement affiché alors était une archéologie de terroir, avec une volonté d'homogénéisation des indices archéologiques, du mobilier. Une étude de photo-interprétation des clichés verticaux de l'IGN, commandée à Gérard Chouquer et à son équipe constituait une première approche archéo-géographique à l'échelle d'un territoire regroupant les secteurs III et IV de la ville nouvelle en pleine expansion urbaine. Dans ce contexte, la reprise des fouilles sur le site des Ruelles fut précédée d'une campagne de diagnostic systématique de la partie orientale du site, permettant une délimitation précise du secteur devant être fouillée. Seule la partie nord-est du site n'était pas concernée par cette phase de fouilles qui a néanmoins permis un décapage exhaustif des autres secteurs du site, y compris les zones situées entre le TGV (fouilles 1989-90) et les aménagements hydrauliques fouillés en urgence lors de l'hiver 1990-1991. La fouille ainsi dimensionnée concerna l'étude exhaustive d'un habitat de l'Âge du Fer, d'un établissement antique du Haut-Empire, d'une part majeure du village du haut Moyen Âge, incluant la partie aristocratique mérovingienne, et enfin, la quasi-totalité de la maison forte des XIVe-XVIe siècles, dont les fossés et le pont d'accès avaient été vus lors de la fouille de 1990. La totalité des moyens disponibles pour l'opération fut utilisée par la phase terrain, très dense, et le traitement basique des données post-fouille incluant l'intégration des informations recueillies lors de la fouille TGV.

L'inventaire du mobilier, des prélèvements et des diapositives fût ainsi homogénéisé et un inventaire structure très détaillé fut saisi ; l'inventaire céramique, réactualisé, permis une datation homogène des structures permettant ainsi une étude archéozoologique et carpologique incluant les deux phases de fouilles. Comme on l'a vu plus haut, le tamisage des prélèvements du TGV et celui des nouvelles zones permit d'engager une étude carpologique sur les prélèvements issus des deux phases de fouilles. (Hingh et Bakels 1996).

Aspects cartographiques et topographiques

La même méthodologie fut mise en place lors des deux campagnes : réalisations de minutes systématiques au 1/50e lors du décapage et relevés après fouilles au 1/20e à partir d'axes de relevés recalés ensuite par des topographes extérieurs. Les résultats de la campagne 1992 aboutissaient à l'issue de la session de post-fouilles à :

-la réalisation d'un plan détaillé après fouille au 1/100e recalé en Lambert avec détail et mise au net des plans et coupes après fouille.

-un inventaire structures complet, incluant une description détaillé des structures et de la stratigraphie.

-un inventaire et une description du bâtiment sur poteaux plantés.

-un inventaire détaillé du mobilier réactualisé par l'avancée des études céramologiques permettant notamment une datation précise des structures.

L'étude détaillée des ensembles céramiques fut effectuée en partie pour le haut Moyen Âge, il a partiellement été publié (Mahé 2002). Une partie du travail devait être effectué par le service régional de l'archéologie d'Île-de-France : dessin du petit mobilier, et étude de la céramique de la Maison forte (D. Orssaud). Un texte, synthétisant les données sur les différentes zones d'habitat fut rédigé dans le

cadre d'un projet de publication devant faire office de rapport de synthèse. Les résultats de différentes études de spécialistes furent menés à bien : étude carpologique, palynologique, pour partie, l'étude archéozoologique. La mise en place de moyens destinés à achever le post fouille de la partie anthropologique fut mis en place. Des moyens nécessaires à la réalisation de la publication ne purent aboutir. La baisse d'activité économique qui toucha le secteur en 1993 aboutit à la disparition de l'équipe de coordination au début de l'année 1994. La fouille de la partie nord-ouest du site de Serris, programmée en 1993 fut reportée sine die et les équipes dispersées.

La fouille de 1997, SIG et première synthèse

La fouille de la partie nord-ouest du site fut effectuée de juin à octobre 1997 avec une équipe de 5 à 7 personnes pour une superficie de 7 ha. Précédée d'une campagne de diagnostic, cette fois-ci effectuée avec des tranchées continues et une ouverture à 10% (Gentili et Mahé 1999). Cette opération a permis de mettre en évidence le caractère spécifique de la partie ouest du site, structurée par des fossés et enclos et marquée par une présence élitaire, à la fois pour le VIIe-VIIIe siècle mais aussi pour la fin de la période carolingienne. Cette spécificité constituait un élément nouveau de l'organisation spatiale de ce vaste habitat groupé, composé de plusieurs pôles et d'espaces dont le mode de constitution et le fonctionnement différaient, composant un paysage plus complexe qu'une simple division en unités d'exploitation. En dépit d'une durée de fouille et d'étude contraintes par le devis de fouilles de 1993, non réactualisé, l'opération de 1997 a permis à la fois une étude détaillée des structures et du mobilier issus de la fouille, mais aussi une intégration de l'ensemble des bases d'inventaire des campagnes précédentes. L'absence d'outils DAO comme d'outils cartographiques lors des fouilles 1989-1990 constituait un handicap pour l'étude d'un gisement de cette taille (assiette de 20 ha). En dépit d'une plan après fouille très détaillé (plan de la nécropole au 1/20e avec représentation des squelettes, plans après fouille de l'habitat au 1/100e). La numérisation de l'ensemble des plans de fouille, effectuée à l'issue de la fouille 1997 a permis la digitalisation détaillée de l'ensemble du plan, sépultures comprises, qui fut effectué sur SIG. En l'occurrence, le logiciel *mac-map*, utilisé également sur les sites de Villiers-le-Sec et du Val-d'Oise, permit immédiatement d'exploiter l'ensemble des bases de données, permettant une cartographie immédiate de cartes de répartition de mobilier et autres données déjà saisies dans les bases d'inventaires. L'utilisation systématique de la topographie et plusieurs points de recouvrement avec les zones de fouilles des campagnes précédentes ont permis d'autre part une vérification et un recalage précis du plan-masse, soumis auparavant à des risques de déformation inhérents aux techniques de réductions optique des plans.

La seconde partie du rapport se voulait donc un rapport de synthèse incluant pour la première fois un plan phasé détaillé constituant un scénario évolutif de l'ensemble l'occupation du site du néolithique jusqu'au XVIe siècle. Toutefois, certaines descriptions des zones fouillées en 1992, non traitées dans le détail dans le rapport 1997, ont été partiellement intégrées dans des publications thématiques : concernant la partie aristocratique (Gentili et Valais 2007), le verre (Gentili 2010b) et les bâtiments cultuels (Catteddu et alii 2007). Il nous a semblé nécessaire de revenir sur certains de ces aspects dans le cadre du volume de texte même si nous renvoyons, pour les autres sites, sur les rapports détaillés fournis en annexe électronique dans le volume de preuves de la thèse. À défaut de publications détaillées des fouilles effectuées sur le site de Serris, les années 2004 et 2005 ont été l'occasion de présenter ces données de fouilles au public à l'occasion d'une exposition, de la création d'un DVD grand public et d'une restitution 3D effectuée en partenariat avec l'université de Marne la vallée. (Gentili et Escher 2009). Nous produisons en annexe une plaquette effectuée à partir des panneaux et qui synthétise les principaux apports du chantier à l'issue de la fouille 1997

Serris plaquette 2005.pdf

2006, la reprise des diagnostics, la fouille de Jossigny le Pré Chêne

La réalisation de nouvelles campagnes denses de diagnostic en 2004-2006 a concerné largement les franges sud et ouest de notre fenêtre d'étude (*Fig.II-2*). Dans ce contexte, la mise au jour du vaste complexe d'habitat du Pré Chêne aux portes même du village des Ruelles, séparés d'un vide de structures d'à peine 400m. nous conduisait à considérer les deux sites dans un même canevas d'occupations proches. Ainsi la seconde partie du rapport de Jossigny le Pré Chêne *HMA* (Gentili et Sethian 2012) est une tentative de compréhension de l'évolution diachronique de l'espace dans lequel se trouvent les deux habitats en intégrant les données environnementales fournies par les études palynologiques des deux sites (Gauthier A et Boulen M. in Gentili et Sethian 2012) qui fournissent des informations convergentes grâce à la présence de mares diachroniques. L'ensemble formé par les deux gisements est l'occasion de revisiter l'ensemble des données en tentant de mieux cerner les mécanismes à l'œuvre concernant la genèse de ces habitats, la situation qui préside à leur création, la hiérarchie de ces occupations et ce qu'elle nous révèle du fonctionnement social, économique de ces établissements. Plusieurs groupes d'inhumations ainsi que la présence de sépultures dans l'habitat ont été étudiées par Frédérique Blaizot, facilitant ainsi la comparaison avec les données des Ruelles.

2011, l'achèvement de l'étude de l'ensemble funéraire de Serris

Secteur clé de la fouille 1989-1990 et l'un des plus beaux ensembles funéraires carolingiens fouillés avec les méthodes d'enregistrement « modernes » l'ensemble funéraire a pu finalement faire l'objet d'une thèse de doctorat soutenue par Frédérique Blaizot en décembre 2011,et dont la réalisation avait suscité de nombreux échanges d'informations concernant les données de fouilles, la stratigraphie et la documentation (Blaizot 2011). Ce travail, très volumineux qui intègre la question des différents espaces funéraires et de la chronologie va nous permettre une remise à plat de la question du lien entre les aspects funéraires et les indices laissés par l'étude des autres types de vestiges archéologiques. Cette question fera l'objet d'un chapitre spécifique (II-3-3-*2 le pôle funéraire et cultuel*) et sera confrontée notamment aux premières synthèses effectuées sur la question des fonctions religieuses funéraires et économiques au sein de cet habitat polynucléaire et sur les éléments architecturaux découverts (Catteddu et alii 2007). D'autres recherches universitaires avaient été lancées afin de compléter les données issues des différentes fouilles. Le mémoire de Master en paléo-métallurgie effectué par Benjamin Jagou portait sur l'articulation entre trois sites : une forge avec réduction ponctuelle du minerai (Jossigny), un site de consommation avec traces ponctuelles de forge (Serris « Les Ruelles ») et un site spécialisée dans la réduction (Bailly-Romainvilliers). Une thèse effectuée par Vanessa Chaulet (MHN, Poplin (Dir), avait pour but de compléter les études archéozoologiques réalisées par Jean-Hervé Yvinec sur le corpus de sites qui nous occupe à présent. Il s'agissait notamment de mieux cerner les pratiques agro-pastorales grâce à une mesure précise des âges d'abattage via la dentition, et d'autre part de tenter de travailler sur une cartographie plus précise des lots dans la perspective de découvrir des différences de contextes sociaux. Malheureusement, l'étudiante qui avait pris du retard du fait de l'inaccessibilité d'une partie du mobilier (Serris) a fini par abandonner sa thèse. Enfin, nous avions proposé à un autre doctorant de l'équipe Archéologie environnementale, Antoine Bourrouilh, dont la thèse avait pour objet la modélisation des systèmes agraires de tester un modèle permettant de prendre en compte l'évolution des occupations de notre secteur d'étude du plateau briard (Serris-Jossigny). Il s'agissait d'y intégrer les données paléo-environnementales, architecturales, démographiques, agro-pastorales, mais ce travail de collaboration n'a pu être mené dans des délais permettant de l'évoquer dans le présent travail.

Le manque d'accessibilité au mobilier des fouilles 1989-1997

De 1991 à 1999, une grande ferme dans le bourg de Serris, aménagée pour servir de centre archéologique et de dépôt a été mis à la disposition des archéologues de l'AFAN par l'établissement public d'aménagement de la Ville nouvelle. Un temps envisagé, la création d'un musée archéologique pouvait laisser penser à une pérennisation de cette collection. Le déménagement dans des conditions de grande rapidité de l'ensemble du dépôt archéologique dans des locaux non sécurisés à Saint-Denis au début des années 2000 a conduit finalement, après vandalisme et début d'incendie, la majeure partie des collections archéologiques entreposées à Serris, à être stockées dans un garde meuble sous palettes filmée, interdisant tout retour au mobilier avant un travail de récolement qui n'a toujours pas été entrepris. Il s'agit d'une contrainte importante dans le cadre de ce mémoire, même si la réactualisation et l'homogénéisation de l'inventaire mobilier nous a finalement suffit à mener à bien notre étude.

2012-2013, la fouille de Serris « Le Couternois »

Les données paléo-environnementales du site des Ruelles, confortées par celles de Jossigny, montraient un retour de la forêt durant l'Antiquité tardive, après une phase de paysage semi-ouvert durant le haut –Empire. Elles avait mis en évidence une ouverture rapide et définitive du paysage durant le haut Moyen Âge, au détriment de la forêt de Ferrières. L'ultime conquête au sud, documentée par les textes, étant la création de Villeneuve Saint-Denis à partie des bois de Serris à la fin du XIIe siècle. Nous reviendrons bien sûr sur cette question importante qui semble avoir conduit à un changement rapide du paysage, impliquant à la fois de nouvelles terres et des habitats pour les exploiter. La réalisation par Eddy Sethian du diagnostic de deux grandes parcelles situées au sud du site des Ruelles a conduit à la découverte d'un vaste habitat de 6 ha, prescrit et fouillé de septembre 2012 à mai 2013 (Sethian et Gentili, rapport en cours). La chronologie de cet habitat, proche de Serris et Jossigny et sa position clef dans cette partie méridionale du terroir nous ont conduit à intégrer les premières informations issues de cette fouille dans le présent travail, bien que le rapport ne soit pas encore achevé.

II-1-2 Sources écrites

Des données historiques peu disertes pour le haut Moyen Âge, dans un contexte large mieux documenté

Nous ne disposons réellement d'aucune mention assurée pour le haut Moyen Âge dans notre fenêtre d'étude, il est vrai limitée à Serris et Jossigny. Il n'en est pas de même dans l'environnement immédiat et plusieurs localités voisines ont été attribuées au haut Moyen Âge par l'Abbé Lebeuf. Les mentions du haut Moyen Âge concernant le secteur sont nombreuses. Un travail de synthèse a été proposé par Bruno Foucray (*Foucray et Gentili projet de manuscrit, 1994 inédit*) réactualise l'attribution proposée par Lebeuf.

Bussy-Saint-Georges : *Buxido villa*, 841(Archives Nationales (A.N) K9 n°1) *Buciacinse vicaris*, 855 (Don Baluze, Capitularium, II, 1464.), et son lieu-dit Violaine :*Vulina*, 841 A.N K 9 n°13., Bussy-Saint-Martin : *Buxido altero*, 841 (A.N K9 n°1/3) *Buciacum*, 869 (A.N K11 n°2/3), Lagny-sur-Marne (*Lanniaco villa*, 689(A.N K3 n°2) *Latiniaco villa*, 700 (A.N K4 n°1*Latiniacum villa*, IXe siècle (*Historia Francorum, II, Gesta Dagoberti*, 590) et 917 (A.N K16 n°7), Coupvray : *Curtis Prothasii*, IXe siècle (Polyptyque d'Irminon), Magny-le-Hongre : *Maniaco villa*, (VIIIe siècle *Acta Sanctorum Benedictorum*, III, 348.), Montry : *Montericus mansum*, 848 (A.N K 11n°6), *Montericus villa*, 853 A.N K12 n°2 bis *Mintriaco villa*, 861 (A.N K 13 n°7) et son écart Le Figuier : *Ficario mansum*, 853 (A.N K12 n° 2bis) et Coutevroult dans la ferme actuelle de Montaumer : *Montis Omeris* 990 (Cartulaire Notre-Dame de Paris, IV, 49.).

D'autre part Bruno Foucray propose une relecture détaillée du testament d'Erminthrude (*Foucray et Gentili (dir) projet de manuscrit, 1994 inédit*) permettant l'attribution des toponymes suivants : Thorigny-sur-Marne : *Tauriniacum* ; Montevrain (?) : *Monte Vultoricino* ; Violaine-Bussy-Saint-Georges (?) : *Villa Volonno* ; Bussy-Saint-Georges ou Bussy Saint-Martin : *Monte Buxata*.

Enfin, deux points méritent d'être détaillés concernant le contexte historique au début et à la fin de notre fenêtre chronologique :

- La création et le développement des abbayes mérovingiennes de la vallée de la Marne, Jouarre, Faremoutiers, Meaux, Chelles et Lagny, toutes proches du site des Ruelles : quel lien établir entre les fondations monastiques liées au groupe aristocratique des *Faronides* (Le Jan 1995) et, à la même période, la floraison considérable d'habitats du haut Moyen Âge dans le contexte de remise en valeur de la frange septentrionale du plateau briard?

- La position charnière occupée par cet espace au XIIe siècle à la frontière du domaine royal et du Comté de Champagne.

Origine des noms de lieux

Serris

La première mention de Serris est tardive et n'apparaît que dans la seconde moitié du XIIe siècle, Le document le plus ancien mentionnant le nom de Serris sous la forme de « Sarries" date de 1169 (A.N LL 1599, p.31). Le sens précis de ce toponyme semble s'apparenter aux « essarts » Lebeuf y vois une référence à une sorte de réserve (Lebeuf 1754 p.530). En fait, l'éclairage se précise à la toute fin du XIIe siècle : l'acquisition d'une partie des bois de Serris par l'Abbaye de St Denis débouche sur la création en 1192-1193 d'une Villeneuve, Villeneuve-St-Denis (Lebeuf opus cité p. 520-522). Dans ce document, apparaît un "Guibelez de Sarries", seigneur du lieu, qui apparaît comme témoin. Charles Higounet , dans son ouvrage sur les villeneuve et défrichement du bassin parisien (Higounet 1990 p. 77) précise bien le contexte de création de nouvelles terres dans ce qui va marquer la phase maximale de défrichement médiévale vers le sud avec les créations voisines de Villeneuve-St-Denis, sous l'égide de l'Abbaye San Dyonisienne à partir, donc, des bois de Serris, et celle de Villeneuve-le-Comte, un peu plus tard, sous l'égide Gaucher de Chatillon (1203). Nous reviendrons sur cette importante question du défrichement dans un chapitre spécifique car les sources archéologiques renouvellent considérablement cette question.

Jossigny

Jossigny apparaît également dans les textes dans la seconde moitié du XIIe siècle, en 1163, date à laquelle le pape Alexandre III confirme les biens que possède l'abbaye de Ste Genevieve à Jossigny (*Jausiniacum*) (Lebeuf 1754 p. 524). Le rapprochement qu'effectue l'Abbé Lebeuf entre le *Grusciniacum* mentionné par Flodoard dans son histoire de l'église de Reims et qui aurait fait l'objet d'une donation de Clovis à Sainte-Geneviève et Jossigny semble infirmé du fait de la présence d'un Cossigny (Aisne) plus vraisemblable. La Paroisse de Jossigny, comme celle, d'ailleurs de Magny-le-Hongre, sont à l'invocation de Sainte Genevieve dont l'abbaye semble fort titrée dans ces communes.

Roblin classe Jossigny dans la catégorie des toponymies latines à l'étymologie douteuse. Il propose la restitution suivante : Calciniacus Chaussigny Jaussigny. (Roblin 1970 p.65, note 10). Le terroir de Jossigny semble, à l'époque médiévale, couvrir une surface bien plus importante qu'à l'heure actuelle, puisque le fief des Ruelles, situé à l'emplacement de l'habitat du haut Moyen Âge lui était

rattaché de même que celui de Fontenelle (Chessy). La documentation concernant le fief des Ruelles aux XIVe-XVIe siècle a été retrouvée avec celle de la paroisse de Jossigny, à laquelle elle semble avoir été rattachée jusqu'au XVIIIe siècle.

Les Ruelles

Ce toponyme, encore conservé comme lieu-dit lors des fouilles de 1989-97 tire son nom du fief des Ruelles, dont la maison-forte fouillée en 1990 et 1992 se situe au cœur de l'assiette du site. La première mention du fief des Ruelles date de 1329 à l'occasion d'une vente faite par un Gillec Balars à Adam de Chantelou, écuyer de Maître Thibault de Sancerre archidiacre de Bourges et à Maître Guillaume de Monnaie, de divers biens dont certains tiennent "à la Ruelle de Sarriz". Le premier possesseur du "fief des Ruelles" dont nous avons retrouvé la trace est un laïc, Benoit de Fresnoy, seigneur de Bernay, en 1365. S'ensuit une série de documents (provenant de la paroisse de Jossigny) qui montre l'acquisition du fief par les Celestins de Paris (1369), passant ensuite, via un échange, à l'abbaye de Ste Genevieve (1380). Un tableau résume le résultat des recherches en archives qui permettent de suivre le destin de l'hôtel et du Fief des Ruelles jusqu'à sa disparition totale et sa mise en labours (1752).

Nous ignorons la date précise de cristallisation du toponyme de Serris. Nous savons seulement qu'il est lié à une phase de défrichement antérieure à la seconde moitié du XIIe siècle, mais nous sommes dans l'incapacité d'affirmer s'il a pu désigner l'un des habitats du haut Moyen Âge présentés dans le corpus avant de faire référence au village actuel, pour lequel nous ne bénéficions pas de données archéologiques. Dans ces conditions, le périmètre fluctuant de la paroisse de Jossigny peut constituer un indice intéressant. Le fait qu'un temps le fief des Ruelles en ait dépendu à la fin du moyen âge peut éventuellement indiquer que ce dernier site en ait été une composante. Toutefois, nous n'avons pas d'évidence de ce nom de lieu-dit avant le XIIe siècle, ce qui rend difficile toute conclusion. Le vaste ensemble archéologique à cheval sur les communes actuelles de Serris et Jossigny (SLR 89-97 et JPC 2012-2013) ne peut prétendre avoir un ou des noms identifiés par les documents à notre disposition. L'absence de fouilles dans les noyaux actuels de villages ne permet pas de savoir si les cœurs actuels se sont formés dès le haut Moyen Âge ou bien sont le fruit d'une réorganisation complète du terroir après l'abandon des anciens centres aux Xe-XIe siècles. Il peut être tentant également, en ce qui concerne le site des Ruelles, d'imaginer que le nom du fief constitue une mémoire du nom désignant l'habitat du haut Moyen Âge. Mais Il s'agit d'une supposition gratuite en l'absence de toute mention.

II-2 L'occupation antérieure au haut Moyen Âge

Ce secteur du plateau briard présente une occupation ancienne, très bien attestée à partir du néolithique, période qui a livré à la fois ne nombreuses concentrations de silex perceptibles dans les ramassages de surfaces effectués dans les labours, mais aussi, sur certains sites mieux préservés, des amas conservés et des structures, comme c'est le cas sur le site du Pré Chêne à Jossigny (Gentili et Sethian 2012 p.24-26). Ces implantations néolithiques témoignent d'une progression sur le plateau effectuée à partir de la vallée de la Marne via les petites vallées secondaires, ici le ru des Gassets et le ru de Longuiolle. L'occupation de l'Âge du Fer est singulièrement dense sur cette portion du plateau et correspond au modèle classique de fermes associant un ou deux bâtiments, greniers et silos au sein d'enclos quadrangulaires, illustrés parfaitement par les exemples fouillés sur le site des Ruelles comme sur le site du Pré Chêne. La carte de répartition des sites montre une répartition assez homogène sur le plateau avec des habitats échelonnés à des distances de l'ordre de 500 à 800m.

II-2-1 La période gallo-romaine

La densité en occupations ne se dément pas, mais il convient de dégager quelques traits caractéristiques à cette occupation. L'implantation d'un réseau de fossés très importants quadrillant le plateau de façon homogène, avec notamment la présence de larges fossés à fonds plats, organise le terroir dès le Ier siècle ap. JC. Les larges parcelles diagnostiquées présentent presque toujours ses réseaux denses qui associent également un nombre important de mares dont l'existence est souvent attestée dès le Haut-Empire.

Nous ne nous attarderons pas sur ce phénomène qui frappe par le volontarisme dans la mise en œuvre de terrassements considérables, attestés à la fois dans le secteur IV de Marne-la-vallée que dans le secteur III. Ils ont fait l'objet de recherches spécifiques par les archéologues qui y ont été confrontés successivement (Desrayaud 2008, Blanchard 2013, Ouzoulias 2014) notamment dans notre fenêtre d'étude de Serris-Jossigny, à la fois sur les parties décapées (Serris, rapport 97 p.15 et 171, JPC HMA p.223 et 439) mais aussi largement représentés dans les tranchées de diagnostic ou de larges réseaux peuvent être restitués en reliant les fossés dans les sondages (Fig.II.2).

Paradoxe apparent, ce système fossoyé très dense dont la mise en oeuvre semble avoir nécessité une énergie considérable n'est pas associé à une économie dominée par de grandes villas, comme c'est le cas en Brie centrale au sud ou bien au nord de la Marne, en plaine de France mais livre l'image d'exploitations modestes de type familial. Si le maillage d'établissement est aussi dense qu'à l'Âge du Fer, la majeure partie des occupations semble correspondre à des implantations modestes dont l'établissement fouillé sur le site des Ruelles semble former un archétype. Même si cette période ne constitue pas le cœur de notre réflexion, ce type d'établissement, systématiquement abandonnés à la fin du IIIe siècle mérite une description sommaire, de manière à permettre quelques traits de comparaisons avec les occupations qui lui succèdent.

L'exemple de l'établissement du Haut-Empire des Ruelles

Le décapage a permis de cerner l'extension complète l'organisation d'un petit établissement rural d'un ha *(Fig.II-6)*. Situé en bordure du ru, il est composé de quatre bâtiments (n° 48, 52 et 49) à soubassements de pierre, d'une cave et d'un cellier s'organisant autour d'une cour centrale partiellement empierrée. La disposition des bâtiments est largement contrainte par la situation du ru, celui-ci formant un coude à l'embouchure d'un ancien bras. Ce dernier détermine l'orientation du bâtiment principal, le bâtiment nord suivant le principal parcours du cours d'eau.Le bâtiment principal est une construction rectangulaire à trois nefs Celui-ci est flanqué au nord d'un autre bâtiment rectangulaire (8,5 x 12m) et au sud d'une grange à contreforts (15x9m). L'habitation et deux autres bâtiments sont disposés en fer à cheval, entourant une cour rectangulaire, d'environ 80 x 60m. (est/ouest) axé sur le bâtiment principal et délimitée par deux fossés parcellaires à l'ouest. Trois annexes de taille décroissante occupent l'espace interne, en s'alignant sur l'axe médian de la cour qu'un réseau de caniveaux vient assainir.

Description des bâtiments antiques

Le bâtiment n° 51 : une habitation

Il s'agit d'une grande construction rectangulaire orientée nord-sud et d'une dimension de 15x12m. Les fondations, constituées de pierres liées au limon mesurent environ 75cm de large. Quatre bases de piliers empierrées (trois sont conservées), d'environ 1m de côté, définissent une nef centrale de 4,5m de large pour deux nefs latérales de 2m. Le mur Est repose sur un vaste empierrement formant un véritable mur de soutènement destiné à stabiliser le niveau de colluvionnement de l'ancien bras du ru, alors partiellement comblé. L'accès au bâtiment se faisait dans l'axe de la cour, au milieu du mur ouest. Si aucun seuil n'a pu être mis en évidence (le mur ouest est presque entièrement

récupéré), un empierrement assez dense nous indique sa position : il débouche sur un chemin empierré suivi jusqu'au milieu de la cour, et bifurquant ensuite vers le nord en direction d'un gué.

Les bâtiments annexes

(bâtiment 52)

Ce bâtiment rectangulaire en pierres de 8,5 x 12,5 m est orienté nord-ouest/sud-est, 'en bordure du ru dont il reprend légèrement l'orientation. Les murs sont constitués de blocs de meulière et de calcaire liés à la terre montrant un parement régulier, sur une fondation d'une profondeur conservée de 60 cm. Le mur Sud-est a été récupéré sur la quasi-totalité de sa longueur. Une forte densité de tuiles au nord et à l'est du bâtiment, prises dans le colluvionnement de la zone basse, indiquent la aussi le mode de couverture. Nous ne disposons pas d'indices directs sur la fonction de ce bâtiment, toutefois, compte tenu de sa disposition et de la complémentarité des différents bâtiments, il pourrait s'agir d'une annexe de type bergerie ou étable.

La grange (bâtiment 49)

Il s'agit d'un bâtiment à contreforts d'un type maintenant bien connu pour la période gallo-romaine et dont l'interprétation comme grange est généralement établie. Ses dimensions sont de 15 x 9m. La maçonnerie est réalisée à partir d'une tranchée de fondation de 1m de large environ, remplie de pierres de petit module (meulière).L'élévation présente des assises régulières (un niveau partiellement conservée sur le mur ouest), constituée de gros moellons en parements et de petites pierres de blocage. Les longs côtés sont équipés de deux contreforts, équidistants, d'environ 1m de section, et les petits côtés d'un contrefort identique en position médiane. Ce dispositif permet de supposer l'existence d'un étage supérieur. Des pierres de différentes tailles ont été retrouvées sur toute la moitié Ouest du bâtiment et semblent participer à l'aménagement du sol. L'abondance des *tegulae* le long des murs nord et est, accrédite fortement là aussi l'hypothèse d'une toiture en tuiles.Trois annexes (bâtiments 48, une cave et un cellier) de taille décroissante occupent l'espace interne ; ils sont à peu près alignés sur l'axe médian de la cour.

Le bâtiment 48

Ce petit bâtiment carré à fondations de pierres a une dimension de 6 m de côté. Les murs ont été récupérés, probablement en plusieurs fois puisqu'une fosse mérovingienne, installée sur l'un des murs, est ultérieurement recoupée par une nouvelle tranchée de récupération. La faible profondeur des fondations (15 cm) peut laisser supposer une élévation en matériaux légers, probablement destinée au stockage agricole. Un caniveau de drainage empierré (4018) vient joindre le bâtiment dans l'angle nord-est assurant vraisemblablement l'assainissement d'un sol, qui ne semble pourtant pas avoir été excavé.

La cave (st. 4039)

Il s'agit d'un bâtiment rectangulaire de 4 x 3,50m orienté nord-sud avec accès saillant au sud Ce bâtiment est semi excavé ; la faiblesse du creusement observé à la fouille (30 à 60 cm par rapport au niveau de décapage) ne peut s'expliquer par un fort arasement, au regard du niveau de conservation des bâtiments de surface. le caniveau, relié à l'angle nord-est de l'édicule, souligne les problèmes d'inondations rencontrés dans cette zone proche du ru, où la nappe phréatique est presque affleurante. Il faut donc imaginer une élévation, qui pouvait se compléter d'un étage faisant office de grenier, la cave jouant alors le double rôle de réserve et de vide sanitaire.

Le cellier (st.4171)

Il s'agit d'une petite pièce excavée, de type cave, mais de taille beaucoup plus restreinte. La paroi sud comporte un petit appendice également creusé dans le limon, permettant d'accéder au fond de la structure. Le sol comporte sept cupules disposées en deux rangées de trois dans la pièce proprement dite, le dernier se trouvant le long de l'accès. La fonction de stockage ne fait donc aucun doute.

L'environnement immédiat

Les seuls vestiges gallo-romains identifiés avec certitude, en dehors de l'établissement proprement dit, ont une présence très ponctuelle au sein du décapage, indiquant une fréquentation de la zone agro-pastorale en périphérie de l'occupation. Dans la moitié nord: il s'agit d'une série de quatre fossés plus ou moins parallèles suivant à peu près la même orientation que le chemin de Bellesmes (E/O à E-NE/O-SO) qui est le seul élément du paysage à posséder cette direction, leur tracé n'a été généralement reconnu que de manière intermittente et seul le fossé nord (289) a livré un mobilier conséquent (une tèle et une cruche complètes datés des IIe ou IIIe s.). Immédiatement au sud du

chemin de Bellesmes, un fossé N/S au remplissage limoneux (6113) joue un rôle de drainage en direction du ru. Sa bifurcation vers l'Est, en jonction avec le chemin, semble indiquer son rôle dans l'assainissement de celui-ci. Son mobilier, ainsi que celui d'une fosse adjacente, indiquent une datation II-IIIe s. L'empierrement de chemin situé à proximité a également livré quelques tessons de cette période. La dernière structure gallo-romaine avérée est un fossé N-E/S-O qui rejoint une mare en bordure du ru à l'emplacement d'un gué utilisé jusqu'au XIXe siècle. Ce fossé semble bifurquer en direction d'un axe reliant l'établissement gallo-romain au chemin de Bellesmes.

La cartographie du mobilier résiduel (céramique et monnaies)

Celle-ci, effectuée au sein des structures postérieures (haut Moyen Âge et Médiéval) complète notre vision de cette périphérie large de l'établissement gallo-romain *(Fig.II-7).* Dans l'ensemble, les quantités sont faibles et seules quatre structures ont livré plus de 10 tessons. La répartition est cependant révélatrice des zones de passage. On observe une forte concentration des indices autour du carrefour formé par le chemin de Bellesmes, le chemin de Jossigny à Magny-le-Hongre et le passage menant à l'habitat gallo-romain. Ce dernier est d'ailleurs longé de plusieurs indices provenant surtout de contextes médiévaux. Ce chemin, par ailleurs contradictoire avec le système d'enclos gallo-romain précoce, est donc probablement mis en place entre le milieu du Ier et le début du IIe siècle ce qui correspond à l'installation de l'établissement; son tracé le long du ru se poursuit vraisemblablement comme le laisseraient penser les sondages réalisés au Marmouset, 900m à l'est. Enfin, les trois monnaies du Haut-Empire proviennent toutes de la bordure nord du chemin de Bellesmes. Au sud du ru des Gassets, la fréquentation de la zone semble se réaliser de façon diffuse sans concentration évidente d'indices, si ce n'est le mobilier du milieu du Ier s. provenant du premier état de la grande mare 5042, et d'un fossé drainant le trop-plein de la mare vers le ru. À proximité, un dépôt pris dans le colluvionnement du ru a livré de nombreux fragments d'amphore associés à de la céramique NPR.

II-2-2 Les données de l'occupation antique sur le site du Pré Chêne à Jossigny et au Couternois

L'Antiquité tardive n'est pas représentée au Pré Chêne. Ce hiatus était également présent sur le site des "Ruelles". Elle apparait en négatif, comme le montrent également les données numismatiques. Si l'on prend en compte les datations antiques les plus récentes, plusieurs tessons céramiques sont attribués aux IIIe/IVe siècles avec une incertitude, mais les lots caractéristiques ne semblent pas sortir du IIIe siècle, ce qui est également le cas des monnaies, la plus récente appartenant au règne de Philippe l'Arabe (244-249) (identification B. Foucray).

II-2-3 Le hiatus du IVe siècle et les données palynologiques

Aucune des trois fouilles du corpus présenté, ni par ailleurs des diagnostics qui les environnent n'ont livré de mobilier attribuable à l'Antiquité Tardive, la charnière IIIe-IVe siècle, au plus tard semblant constituer une limite. De ce point de vue, les séries monétaires découvertes sur ces sites sont parlantes et l'on n'observe nulle part les séries très abondantes de la période constantinienne sur d'autres secteurs d'Île de France. Seule exception à la règle sur le site de Serris, une monnaie de Magnence et une monnaie de Constantin proviennent, respectivement, d'une riche sépulture du VIIe siècle et d'une couche de l'habitat aristocratique mérovingien. Ce point illustre la question récurrente de la collecte et de la circulation de monnaies antique durant la période mérovingienne et leur dépôt ponctuel dans les tombes sans que celles-ci aient forcément une valeur d'échange. On notera dans la même catégorie la présence d'une monnaie antique percée dans une sépulture de Serris le Couternois (Sethian et Gentili en cours). Les éléments antiques les plus récents sur les sites des Ruelles et du Pré Chêne présentent un terminus proche : si les IIe et IIIe siècles sont bien présents, on observe la disparition d'indices postérieurs au milieu du IIIe siècle. Sur le Pré Chêne. trois monnaies très usées sont potentiellement

attribuable au IVe siècle : plutôt qu'une fréquentation discrète du secteur à cette période, il peut s'agir du même phénomène d'éléments récupérés et déplacés à une période ultérieure, classique notamment pour le haut Moyen Âge et particulièrement à la période mérovingienne où les artefacts antiques sont souvent présents à titre résiduels mais parfois aussi collectés.

Un retour complet de la forêt dans ce périmètre sur une durée supérieure à deux siècles n'est pas somme toute un phénomène surprenant. Elle est toutefois en contradiction avec les résultats d'autres secteurs franciliens où la période fin IIIe-IVe siècle est omni-présente. C'est notamment le cas du Pays de France et du secteur situé au nord de la Marne où ces points ont été établis depuis les prospections des années 1980 (Guadagnin 1982) et confirmés ensuite. En revanche, les causes de cet abandon du secteur sont obscures, surtout si l'on considère la densité en implantations de l'Âge du Fer et du Haut-Empire. Nous avancerons deux types d'arguments, probablement corrélés. La nature du mode d'exploitation du terroir, principalement constitué d'unités modestes. La mise en place d'un système complexe de drainage des terres, avec un réseau de fossés collecteurs, liés à des mares, et une multitude de fossés nécessitant un entretien constant. Les vestiges antiques du Pré Chêne sont, de ce point de vue, représentatifs des systèmes découverts sur de nombreux secteurs du plateau (Desrayaud 2008).

Le travail collectif considérable nécessaire au creusement et à l'entretien de fossés et d'autre part le semis d'unités modeste dans un espace semi-ouvert constitue un type d'exploitation du terroir particulier à ce secteur de Marne-la-Vallée. Il convient de s'interroger sur le statut juridique et social qui découle de cette exploitation puisque, ainsi que nous l'avons vu plus haut (exemple de l'habitat antique des Ruelles), les exploitations modestes renvoient plus l'image d'exploitations familiales que d'exploitations latifundiaires. Ce point, combiné à l'entretien important nécessité par le système de drainage explique peut-être que cette zone géographique ait fait les frais de la réorganisation des habitats au IVe siècle, avec un délaissement de ce secteur tandis que d'autres secteurs voisins, comme le Pays de France, voient un maintien de l'occupation humaine au IVe siècle. Nous laisserons aux spécialistes de l'Antiquité le soin de résoudre cette question : elle nous importe toutefois pour dresser le panorama précédent la remise en valeur des terres au haut Moyen Âge.

II-2-4 Conditions et rythmes de remise en valeur des terres

L'intérêt du site du Pré Chêne est de nous éclairer sur la chronologie et le rythme de réimplantation des habitats et de remise en valeur des terres. Cette constatation d'une disparition totale de traces d'occupation durant l'Antiquité tardive constatée sur le site de Jossigny et du Couternois s'est également vérifiée sur la plupart des sites fouillés sur ce secteur du plateau Briard (en ce qui concerne le site du Clos-Rose, au début du IVe siècle). Les contextes du site des Ruelles et de celui de Jossigny le Pré Chêne permettent de documenter et d'éclairer cette période d'abandon grâce à des prélèvements effectués dans des mares diachroniques. (Gauthier, Boulen in Gentili et Sethian 2012 p.490-562). L'intérêt des deux mares utilisées est de présenter un remplissage continu depuis la période gallo-romaine (Ier siècle ap J-C pour la structure 5042) et de présenter une couche intermédiaire bien datée permettant son recalage. En l'occurrence pour la mare de Serris 5042), situé dans la cour de la partie aristocratique mérovingienne du site, il s'agit d'une couche charbonneuse riche en vestiges mérovingiens (VII-VIIIe s.) et qui est en phase avec l'occupation de l'établissement privilégié. En ce qui concerne le site de Jossigny, la mare 1354, c'est la couche d'utilisation de plusieurs fours domestiques qui constitue un repère pour une mare dont le comblement final est daté du XXe siècle. Les conclusions émises par Agnès Gauthier à propos de la mare 5042 (Gauthier in Gentili et Sethian 2012 p.505) aboutissent au constat suivant, confirmé par un diagramme identique sur la mare 1054 (Boulen 2010, Boulen in Gentili et Sethian 2012 p.497). La présence d'indices archéologiques date la base du dépôt de la mare de la fin du Ier siècle ap J-C ; la première zone pollinique reflétant un

boisement peu dense et une anthropisation importante du site peut être corrélée avec l'occupation du Haut-Empire (I-IIIe siècle). En tenant compte de l'absence d'occupation du Bas-Empire (IV-VIe siècle) et de la présence de matériel mérovingien (VII-VIIIe siècle) dans les sédiments de la zone pollinique 3, la présence d'une chênaie diversifiée au cours de la zone pollinique 2 et l'absence d'indices d'anthropisation du milieu peut être attribuée à la période couvrant le IV-VIe siècle. La reconquête de terres sur la forêt (zone pollinique 3) débute avec l'occupation mérovingienne et se poursuit de façon irréversible (zone pollinique 4) jusqu'à la fin de la période du haut Moyen Âge *(Fig.II-8)*. Ces résultats concordants sont en partie applicables sur le site du Clos-Rose (Boulen 2010) et révèlent clairement un retour de la forêt sur notre fenêtre d'étude dans le courant du IVe siècle qui implique une rupture, une absence de continuité entre les occupations antiques et celles du haut Moyen Âge. Malheureusement, et en dépit de la présence de très nombreuses mares diachroniques rencontrées lors des fouilles et diagnostics effectuées dans le secteur environnant, force est de constater l'absence d'études palynologiques nous permettant d'étendre cette observation sur une surface géographique plus large. Toutefois, la mise en place sur le site du Couternois à Serris d'une politique de prélèvements a conduit à retrouver ce pic forestier au sein du remplissage de puits antiques réutilisés sans curage au haut Moyen Âge, confirmant l'existence de ce phénomène de reforestation dans ce secteur (Boulen 2015). Nous reviendrons sur cette question de retour de la forêt et des défrichements mérovingiens dans le chapitre suivant. Un premier apport de ces données palynologique tient dans la nature de l'occupation du Haut-Empire. Nous ne pouvons remonter plus haut en l'absence de données fiables pour les périodes précédentes. En l'occurrence, le modèle d'occupation s'inscrit dans un paysage mixte semi-ouvert au sein duquel les parties boisées alternent avec les prairies et les champs cultivés. Dans ces conditions, comment faut-il relier ces différents aspects qui composent le paysage original des occupations du Haut-Empire à Marne-la-Vallée. Se conjugent en effet un paysage semi-ouvert, partiellement boisé et des terres mises en valeur moyennant un effort considérable de creusement de fossés, d'aménagement de mares, exploitées par un semis de petits établissements modestes. L'absence de grandes villas dans la zone considérée et donc de centre de pouvoir important pose la question du statut de cette portion de territoire.Ces paramètres peuvent rentrer en lignes de compte pour expliquer l'abandon complet d'un territoire. Nous n'insisterons pas sur cet aspect des choses car hors de notre champ chronologique. Toutefois, l'absence d'entretien du système fossoyé et son engorgement rendant difficile le maintien des activités agro-pastorales a pu jouer un rôle aggravant dans un contexte de baisse démographique et de difficultés politiques. L'irruption brutale d'une chênaie dans les diagrammes polliniques de Serris et Jossigny correspondant à l'Antiquité tardive et sa corrélation, avec l'absence d'occupation entre le IVe et le milieu du VIe siècle pose la question du périmètre de cette forêt. En fait, la présence de sites antiques sur toute la frange sud du territoire lorsque des diagnostics ont été possibles permet de poser la question de l'existence même d'une véritable frange forestière au sud de notre zone d'étude. Nous attendons avec impatience les résultats des campagnes de diagnostic menés dans le secteur de Villeneuve-le-Comte (Berga, en cours, projet Pierre et Vacances) pour vérifier la poursuite de l'occupation antique dans ce secteur. Le modèle d'occupation semi-ouvert par un semis d'occupations modestes observé dans notre zone d'étude pourrait bien s'être prolongé bien plus au sud posant ainsi la question même l'existence de la forêt de Ferrières comme ensemble compact avant le IVe siècle. Nous espérons pouvoir compter à l'avenir sur d'autres données palynologiques que celles dont nous avons eu l'initiative pour étoffer cette cartographie évolutive de la forêt et répondre à cette question essentielle à la compréhension de l'occupation humaine dans ce secteur. Une chose est en tout cas assurée dans le secteur de Serris et Jossigny : les premières implantations du haut Moyen Âge se sont effectuées dans un contexte de défrichement. Reste à en comprendre l'origine, les conditions de mise en place et le rythme.

II-3 L'occupation du haut Moyen Âge

II-3-1 Les habitats pionniers du VIe siècle

Les analyses palynologiques des mares 1354 (JPC) et 5042 (SLR) ainsi que celles des deux puits du site du Couternois suggèrent que les premières phases d'occupation du haut Moyen Âge se sont effectuées dans un contexte de défrichement après deux siècles d'abandon. En dépit de cet important hiatus, il est frappant de noter que les habitats du haut Moyen Âge s'installent de façon préférentielle au sein d'anciens habitats antiques, ou, à défaut des cœurs d'habitats, dans des secteurs ou les systèmes d'enclos et les annexes (celliers) attestent d'une activité agricole. Enfin, il convient de noter que les axes de circulations ont également pu servir de vecteur de chronologies des implantations. De même, il convient de réfléchir, au même titre que les chemins anciens, au rôle joué par le vallon du ru des Gassets et au-delà, du ru de Gondoire, dans la remise en valeur du plateau. Si l'on considère la chronologie des trois habitats principaux du corpus, seuls les sites de Jossigny le Pré Chêne et Serris Le Couternois présentent une occupation du VIe siècle. Ce point a constitué une surprise puisque le vaste habitat des Ruelles qui semble jouer un rôle central par sa taille et ses différentes composantes dans le secteur ne démarre au début du VIIe siècle au plus tôt, ce qui montre qu'il ne joue pas de rôle au départ dans les premières implantations.

L'établissesment de l'habitat du Pré Chêne à Jossigny

L'occupation datée du milieu du VIe siècle se distingue clairement de la période suivante par une faible superficie mais un mobilier assez abondant *(Fig.II-9)*. Contrairement à la carte des structures attribuées aux VII-VIIIe siècle qui présente une extension considérable des structures, espaces bâtis, zones de fours en périphérie associés à un vaste complexe de fossés et enclos, l'occupation du VIe siècle apparaît bien plus restreinte : Il s'agit d'un habitat de surface modeste, associé à un enclos. Le mobilier recueilli, associant verrerie, objets métalliques, céramiques, ne donne pas néanmoins l'impression d'une occupation de faible niveau social. L'analyse archéozoologique confirme toutefois une économie autarcique, en vase clos, qui corrobore le caractère isolé de cet habitat dans ce secteur. La faible extension des vestiges de cette période donne l'impression, combinée aux données palynologiques, d'une ouverture restreinte, peut-être d'une installation en clairière. La seconde question posée est celle des raisons pour lesquelles cette implantation s'effectue à cet emplacement. Nous possédons de nombreux exemples de réinstallations des habitats du haut Moyen Âge au sein d'établissement ou d'enclos antiques. Dans le cas de Jossigny, la superposition est visible, mais n'est pas totale. La même observation pourrait d'ailleurs être effectuée sur le site des Ruelles où la logique d'implantation de petit ensemble antique n'a pas de lien avec village du haut Moyen Âge. Seules certaines mares continuant à jouer un rôle sur les deux périodes. L'organisation spatiale des nouveaux habitats ne sera pas contrainte par les anciens cadres, mais en revanche, la localisation générale de l'implantation peut avoir été influencée par l'état de surface des anciens habitats où les systèmes anciens de drainages conservaient encore une activité et peut être la perception de vestiges, puits et bâtiments. Autre argument qui échappe à l'archéologie, mais mériterait une réflexion : celui du statut juridique de propriété des terres dont une continuité, même durant une longue période d'abandon, a pu conduire à maintenir la connaissance des anciens habitats et influencer les réimplantations mérovingiennes.

Enfin, l'autre point qui a pu jouer dans ces implantations, est celui des cheminements, mais ce n'est pas le cas à Jossigny. Il ne semble pas en effet que le chemin fouillé sur le Pré Chêne ait préexisté à l'habitat mérovingien. Il est en tout cas postérieur aux fossés antiques. Il est possible que l'origine de ce chemin soit liée à la réimplantation ce l'habitat au VIe siècle ou bien à celle, légèrement postérieure, du site des Ruelles. La forme de cette première implantation peut être proposée en associant un groupe

de fossés, deux fours et plusieurs bâtiments dont l'attribution chronologique et le plan présentent quelques incertitudes.

Enclos et délimitations des unités d'exploitation :

Ce premier plan regroupe les structures les plus anciennes datées par le mobilier du VIe siècle et recoupées par les autres structures du haut Moyen Âge. L'ensemble de l'occupation est inscrite dans le quart nord-ouest de l'emprise des fouilles. La répartition des vestiges s'inscrit dans un espace restreint d'environ 50 m de côté, au sein d'un enclos complexe dont la surface enclose partiellement est de 0,9 ha. Le tracé de l'enclos associé à ce premier habitat présente une forme caractéristique de la période mérovingienne. Il peut être comparé notamment à l'enclos d'habitat de Villiers-le Sec pour le VIIe siècle. Des fossés curvilignes délimitent plusieurs espaces qui semblent s'articuler autour d'un axe de circulation.

> Un premier fossé semble former un enclos de plan vaguement quadrangulaire (?) dont une partie se trouve hors emprise et qui est bordé au sud par un chemin. En partie sud de cet enclos se trouvent deux bâtiments de taille modestes. Le bâtiment principal (bât 42) présente la dimension modeste de 9 x 5 mètres : il s'agit d'un plan rectangulaire pourvu d'une abside au sud-ouest, flanqué d'une petite construction de 4m de côté (grenier ?). Cette construction de 5x10 m est formée de deux rangées de quatre poteaux. Un poteau supplémentaire, équarri (2015) semble désigner une entrée. Deux poteaux situés dans l'axe complètent le dispositif. Deux autres, côté sud, pourraient indiquer une extrémité arrondie en « croupe ». La profondeur des trous de poteaux est conséquente, de l'ordre de 40 à 50 cm. Quatre trous de poteau sont datés de la période mérovingienne deux du haut Moyen Âge, sans précision. Ce qui nous oriente vers une datation mérovingienne. Au nord, deux espaces sont visibles : à l'est, un fossé au tracé courbe délimite un secteur où se retrouvent plusieurs structures dont une fosse quadrangulaire très riche en mobilier, la fosse 2055 qui associe mobilier métallique, verreries, céramique du milieu du VIe s. Au centre, un fossé dont l'orientation et le remplissage indiquent une fonction de drainage, qui présente d'ailleurs deux états à l'ouest ; nous avons associé à cette phase les deux bâtiments les plus anciens, 42 et 43a qui peuvent éventuellement correspondre à l'habitation et à une annexe.Au sud-ouest, une première parcelle, semble avoir accueilli de petits greniers (certains peuvent exister à une période plus récente). À l'est, l'angle aigu formé par deux fossés est complété par un troisième fossé au tracé courbe qui semble ménager une entrée mais sans qu'il soit possible d'établir la fonction de cet espace. Deux fours peuvent, de façon incertaine, appartenir à cette période haute : l'un près du chemin (2112) et l'autre à côté des deux greniers (1210).

Pour conclure, l'habitat qui s'implante au milieu du VIe siècle est modeste, mais présente une organisation cohérente associée à un système fossoyé caractéristique de cette période et proche de l'enclos nord du site de Villiers-le-Sec *(Fig.III-5*). Le mobilier associé, verrerie, céramique, métal suggère une certaine aisance sociale. L'existence d'un cheminement parallèle au ru des Gassets semble avérée. Il n'est pas possible de déterminer s' il est antérieur à l'habitat ou si il s'est formé avec lui. Son tracé semble toutefois contradictoire avec les états protohistoriques et antiques du site.

L'étude de la faune (Yvinec, Chaulet et Jouannin in Gentili et Sethian 2012 p.574-597) complète l'impression d'une installation en marge de la forêt, favorisant l'élévage du porc :

> Six US provenant de 3 structures datent du VIe siècle et ont livré 179 vestiges osseux dont 44.7 % ont pu être déterminés. La liste de faune ne comporte que des espèces domestiques aux premiers rangs desquelles nous trouvons le porc, suivis du bœuf et des caprinés. Avec 13.8 % des restes, la volaille est particulièrement bien représentée. Le porc domine le groupe des mammifères domestiques durant les VIe et VIIe siècles avec semble-t-il une diminution qui commence à se faire sentir durant le VIIe siècle. La très faible taille de l'échantillon ne permet pas d'être affirmatif bien que la tendance soit cohérente avec l'évolution en cours. La phase VIe se distingue par un taux élevé de suidés qui tend à diminuer pour la phase suivante et l'ensemble de la période mérovingienne.

Les données archéozoologiques issues de l'étude des différentes phases du site de Jossigny sont riches d'enseignements et mettent en lumière une première phase d'occupation VI-VIIe siècles où les choix d'élevage et d'alimentation font une large part au porc. Souvent observés au début de la période mérovingienne, ces choix évoquent un système agro-pastorale, essentiellement tourné vers la satisfaction des besoins locaux. Dès la fin de la période mérovingienne, ces choix évoluent de manière radicale et le bœuf devient prédominant. La place du cheval reste encore limitée.

En conclusion, on observe à Jossigny la mise en place d'un habitat pionnier mis en place au plus tard vers 550. Nous observons une petite différence chronologique dans le contexte le plus ancien (US 2055) entre la céramique, qui peut appartenir à la première moitié du VIe siècle, et la verrerie (Feyeux T55) qui semble apparaître au milieu de ce même siècle (*Fig.II.10)*. La reprise de l'occupation dans le secteur de Serris-Jossigny se produit donc de façon modeste, dans le courant du VIe siècle. L'amorce de chemin observé à Jossigny pour cette période, recoupant un enclos antique, semble correspondre à un nouvel axe de circulation, qui paraît privilégier un cheminement par le vallon du ru des Gassets.

Deux remarques semblent importantes :

-la taille de l'établissement est modeste : enclos inférieur à 1ha, petits bâtiments semblent correspondre à une population peu nombreuse.

-L'étude archéozoologique indique un mode de consommation autarcique privilégiant le porc.

Tout cela nous conduit à privilégier l'hypothèse d'une implantation dans un espace limité, une clairière défrichée dont les limites doivent dépasser de peu l'espace enclos. Dans ces conditions, L'élevage du porc a pu tirer parti des ressources des espaces boisés environnants. Cette reprise de l'occupation au VIe siècle est antérieure à la grande vague de créations des abbayes en vallée de la Marne (VIIe siècle). Elle semble le fait d'une population peu nombreuse mais d'un niveau social qui n'est pas misérable. Les quelques objets découverts dans la fosse 2055 montre un mobilier caractéristique de cette période, pince à épiler, verrerie, couteaux. Nous ignorons tout des conditions juridiques et la motivation de ces implantations. S'agit-il d'initiatives individuelles ? Qui est propriétaire des terres en question. Le fisc ?

L'établissement de l'habitat du Couternois à Serris

L'implantation antique cesse au troisième siècle et en dépit de la masse de mobilier résiduel antique présent dans les structures du haut Moyen Âge, aucun artefact, tesson ni monnaie attribuable de façon formelle à l'Antiquité tardive n'a été découvert sur le site alors même que la présence d'un chemin aurait pu générer l'apport modeste de mobilier.

La question de la chronologie précise et des conditions de mise en place de l'occupation du haut Moyen Âge constitue donc un point crucial dans la compréhension des modalités de mise en valeur de ce terroir. Les études palynologiques ont montré qu'elle était liée directement à un défrichement après un retour de la forêt. Les résultats des études palynologiques du site des Ruelles engagées dès 1989-1992 et lors de la campagne 1997 par Agnès Gauthier (Gauthier in Gentili et Mahé 1999, Gauthier in Gentili et Sethian 2012) ont été ensuite prolongés à l'occasion des fouilles de Jossigny (Boulen in Gentili et Sethian 2012). Elles sont confirmées sur le site du Couternois grâce à un comblement progressif de plusieurs puits antiques réutilisés sans curage durant le haut Moyen Âge et qui atteste l'absence d'activité humaine corrélée à un retour de la forêt (*Fig.II-11)*. Le début de l'implantation du haut Moyen Âge suit donc une période d'abandon de plusieurs siècles qui ne constitue pas une surprise puisque les sites voisins des Ruelles et de Jossigny le Pré Chêne présentent les mêmes caractéristiques. 45 tessons provenant de 5 contextes ont livré des indices céramiques se rattachant à des éléments caractéristiques du VIe siècle. Seul un contexte ayant livré un assemblage de plus de 10 tessons. Six autres contextes évoquent plutôt une chronologie à cheval sur la fin du VIe et le VIIe siècle. Enfin, six autres contextes ont livré un mobilier dont certains éléments présentent une incertitude entre le VIe ou la seconde moitié du VIe et des périodes plus récentes, même s'il s'agit de mobilier résiduel *(Fig.II-12)*.

La cartographie de ces quelques tessons montre une répartition homogène sur l'ensemble de la fouille sans différence notable entre les contextes ayant livré des indices du VIe siècle, ceux où la plage d'incertitude recouvre la seconde moitié du VIe et la première moitié du VIIe et ceux où des éléments du VIe s.sont seulement suspectés parmi d'autres datations.

Contrairement au site de Jossigny le Pré Chêne où une occupation localisée du VIe siècle mais riche en mobilier attestait d'un habitat pionnier ayant des caractéristiques différentes de l'occupation ultérieure (faune), Il semble que nous ayons affaire à une occupation d'ensemble de la parcelle sur tous les secteurs en même temps. La carte des indices mobiliers de l'ensemble de la période du haut Moyen Âge montre d'ailleurs la continuité d'occupation sur tous les secteurs du site jusqu'à la fin du haut Moyen Âge *(Fig.II-13).* La faiblesse quantitative de ces éléments précoces ne doit pas nous conduite à la relier à une fréquentation modeste antérieure à la mise en place d'ampleur de l'habitat. Par exemple, même si l'un des lots datés du VIe siècle correspond au comblement d'une dépression liée à un grand fossé antique, la dispersion au sein des différentes unités d'habitat du haut Moyen Âge parfois éloigné du chemin exclut un simple phénomène lié au cheminement. Toutefois Il semble peu prudent compte tenu de la faiblesse des indices mobiliers et de la taille des lots de faire remonter le début de l'occupation dès le plein VIe siècle. La présence d'indices du VIe siècle seul au sein de petits lots, comme d'ailleurs les lots à cheval entre le VIe et le VIIe siècle renvoient plus probablement à une mise en place d'ensemble de l'occupation à la charnière du VIe et du VIIe siècle.

En ce qui concerne la verrerie, les résultats sont à prendre avec prudence puisque seuls 20 tessons ont été découverts, aucun élément de verre potassique n'étant présent. Les types de bords présents existent dès de V-VIe siècle, mais dans le seul cas où de la céramique est associée au verre du contexte 3185, la céramique associée est attribuée au VII-VIIIe siècle. La chronologie donnée par les perles en contexte funéraire (sep 609) fournit un assemblage de ces périodes. Les données fournies par les datations archéomagnétiques des fours vont d'ailleurs dans ce sens. Les fours 2930 et four 2731 livrent tous deux un intervalle le plus probable à 580-670.

Il convient donc d'avancer avec prudence, mais contrairement au site de Jossigny, où un habitat pionnier marque une occupation modeste du VIe siècle qui se développe ensuite de façon spectaculaire au VIIe-VIIIe siècle, après la fondation du site des Ruelles, il semble que le site du Couternois soit dans le schéma d'une mise en place d'ensemble au plus tôt dans les dernières décennies du VIe siècle. La superposition des bâtiments, la présence de bâtiments incompatibles sont le reflet d'une occupation diachronique qui nous oblige à tenter un phasage plus précis que nous le permet la datation par le mobilier. Nous proposons donc une succession de plans phasés rendant compte de l'évolution des différents secteurs de l'habitat, sachant que le rythme de succession des différents secteurs a pu être différent. Le caractère diachronique de l'ensemble de l'habitat, mais aussi, ce qui est à souligner, de chaque zone d'habitat, est plutôt révélateur d'une évolution lente sans ruptures nettes, dont la compréhension peut s'accommoder d'une perception peu fine de la chronologie. Seule la datation du début de l'occupation et celle de l'abandon de l'habitat constituent un enjeu essentiel à la compréhension de la dynamique d'exploitation du terroir.

Le contexte de l'implantation du haut Moyen Âge

La fondation de l'habitat du Couternois semble directement associée à la mise en place du bâtiment 1. La coïncidence du bâtiment et celle de la bande de roulement du chemin antique est un fait remarquable qui indique clairement que ce chemin est probablement l'une des causes du choix d'implantation, contrairement à ce que nous avons observé à Jossigny. Le fait d'implanter un bâtiment hors norme par ses dimensions et son architecture à l'emplacement même du chemin constitue en soi une information significative. La poursuite de l'utilisation du chemin aboutit s'ailleurs à former une

dérivation au nord du bâtiment qui va se perpétuer durant tout le haut Moyen Âge. Trois puits d'origine antique sont échelonnés le long du chemin : il s'agit des puits 2096, 531 et 3415. Cette densité de puits antique surprend, mais les trois ont fonctionné un temps ensemble puisque leur réutilisation au haut Moyen Âge est attestée par le mobilier sans qu'un curage ait été nécessaire, puisque leur séquence d'utilisation antique a été préservée comme le montrent les diagrammes palynologiques qui ont enregistré les phases de reforestation du Bas-Empire. La voirie, la présence de puits ont donc pu jouer un rôle dans le choix d'implantation.

Enfin, il convient de s'interroger sur la perception des parcellaires antiques lors de l'installation mérovingienne qui s'accompagne d'un défrichement. En effet, la présence des grands fossés à fonds plats du début de la période gallo-romaine dont le système est repris par le recreusement d'autres fossés au II-IIIe siècle devait encore influencer une perception de l'espace, par le relief et aussi le contraste entre des zones bien drainées et des secteurs encore marqués par un maintien de secteurs humides, mares issues des anciens creusements protohistoriques et antiques. Cette caractéristique peut expliquer la superposition assez nette entre l'occupation antique et l'habitat du haut Moyen Âge, notamment bien mise en évidence lors du creusement du grand enclos au VIIIe siècle.

Bien évidemment, les questions de la possession des terres et du contexte politique dans les choix d'implantation ne sont pas à notre portée. La perception de l'occupation antique antérieure est vraisemblable compte tenu de l'omniprésence du mobilier antique résiduel qui marque les comblements du haut Moyen Âge, mais elle n'est pas nécessaire pour expliquer cette implantation.

Les indices de datations les plus anciens (indices remontant à la fin du VIe siècle) concernent la totalité de la surface décapée et impliquent une mise en place rapide des différentes parties de l'habitat. Nous n'avons pas affaire comme à Jossigny « Le Pré Chêne » à un habitat pionnier du VIe siècle limité en surface avec une occupation de clairière suivie d'un défrichement massif au VIIe siècle. Le modèle semble plutôt celui d'une mise en valeur à grande échelle dès l'implantation matérialisée par un habitat de grande taille. En dépit des difficultés de datations des bâtiments et du nombre limité de structures datées, il semble possible de reconstituer une première phase d'occupation en prenant en compte les superpositions de bâtiments.

Le bâtiment 1

Nous restituons un premier état rectangulaire du bâtiment sans la série d'ajouts postérieurs. En effet, la mise en place de ce bâtiment rectangulaire sur le chemin produit une modification de tracé contournant le bâtiment dans sa première forme. À l'inverse, les agrandissements successifs de ce bâtiment seront contraints par le nouveau tracé du chemin.

> La question de la fonction, du statut de ce bâtiment primitif est très importante à définir si l'on veut comprendre dans quel contexte s'effectue la fondation de l'habitat et mise en valeur de ce secteur. Nous avons vu que ce bâtiment regroupe deux parties. La partie principale de 160m^2 est de forme carrée (12x13m) avec une très forte densité de poteaux sur les quatre murs et des supports internes limités à leur plus simple expression. L'exemple le plus proche, superposable est un des bâtiments de l'ensemble domanial des Ruelles (cf. supra fig.II-88). La partie attenante présente une allure plus classique dans l'écartement de poteaux et indique de toute manière une division en deux parties du bâtiment (19 x 12 m) dont la surface primitive est de 228 m^2.
>
> Un tronçon de fossé (1084) et une palissade (10) pourraient être attribués à cette première phase délimitant ainsi une cour au sud du bâtiment. L'arrondi de la palissade et du fossé rejoignent la courbe du chemin pour définir un espace circulaire de 2000 m^2 dans lequel s'inscrivent de bâtiment et une cour arrière. Un petit bâtiment à six TP allongé (bât 112) au nord du bâtiment et qui prolonge l'alignement de la façade du bâtiment 1 et s'implante aussi sur le chemin antique pourrait appartenir à cette phase. Un autre bâtiment, antérieur au grand bâtiment carolingien (bât 8) semble fonctionner avec la palissade 10 et pourrait avoir fermé la cour au sud. Il s'agit également d'un plan six poteaux allongé mais de plus grande taille.

Au sud de cet espace circulaire se trouve une sorte de cour agricole où de nombreux bâtiments et structures se succèdent jusqu'à la période carolingienne. Nous pouvons rattacher à cette première phase plusieurs bâtiments qui correspondent probablement aux plus anciens de ceux qui se succèdent.

Il s'agit des bâtiments 36 et 33 qui possèdent des plans similaires assez atypiques pourraient correspondre à cette première phase d'occupation mais une datation plus ancienne reste possible puisque nous n'avons pas trouvé de mobilier dans les trous de poteaux ; ce qui est par contre le cas du bâtiment 39 (grenier à 4 poteaux) attribué à la période mérovingienne. D'autres bâtiments de ce dernier type situés plus au nord peuvent appartenir à ce début de l'occupation ou bien à une phase mérovingienne plus récente (bât 23, 93).

Cet espace annexe est bordé par un fossé 823 qui semble répondre au fossé 1084 par sa forme courbe. La répartition spatiale des éléments mérovingiens les plus précoces couvre un large espace coïncidant avec les différentes zones d'habitat. Un certain nombre de structures peuvent être attribuées à une phase fin VIe-VIIe siècle. Il semble, à minima, possible d'associer à ces secteurs une occupation initiale de deux « unités » composées de bâtiments de taille modeste associés à des greniers, fosses et fours et quelques silos. Elles sont réparties de part et d'autre du chemin, non en vis-à-vis mais légèrement décalées. Au sud, les silos forment une ligne parallèle au chemin, à l'arrière de l'habitat.

Ainsi défini, avec malgré tout quelques incertitudes liées à la rareté du mobilier datant, l'habitat du Couternois est à son départ structuré autour d'un très grand bâtiment proche par son architecture des grands bâtiments mérovingiens de l'établissement domanial de Serris. Son implantation sur le chemin qu'il remodèle semble marquer la prééminence.

Cet édifice s'inscrit dans un espace vaguement circulaire et associé à quelques bâtiments annexes et structures, complétées par une sorte de cour agricole qui se développe au sud de ce noyau, à l'emplacement d'une des parcelles définies par les fossés antiques, maintenant bordée par des fossés aux tracés curvilignes. Les autres parties de l'habitat, de part et d'autre du chemin, forment de petits groupes associant petits bâtiments, fours, greniers et silos sans commune mesure avec le grand bâtiment 1. Un petit secteur d'inhumation est mis en place à l'ouest du bâtiment 1, le long du chemin près du puits 531, il perdurera jusqu'à la fin de la période mérovingienne.

Compte tenu des incertitudes de datation, cette première phase d'occupation semble mise en place à la fin du VIe siècle et correspond approximativement à un état fin VIe-début VIIe siècle. Si l'on prend en compte l'absence totale d'éléments céramiques et monétaires datés de façon formelle du Bas-Empire, l'interruption totale de l'occupation est donc de trois siècles.

Modalités de défrichement du secteur de Serris Jossigny durant la période mérovingienne (VIe-VIIe siècle)

Nous savons grâce aux données palynologiques des puits d'origine antique réutilisés au haut Moyen Âge qu'une occupation humaine permanente cesse entre la fin du IIIe siècle et la période mérovingienne sur le site du Couternois, comme c'était le cas sur le site des Ruelles et du Pré Chêne.

L'étude du site des Ruelles nous indique une mise en valeur et une ouverture très rapide dès le VIIe siècle, le développement de l'habitat, la fondation d'un centre domanial allant de concert avec un changement rapide du spectre palynologique qui passe d'une forêt (chênaie mixte) à un terroir complètement ouvert. Le site du Pré Chêne nous donne l'indice d'une implantation plus précoce dès le milieu du VIe siècle mais limitée en emprise, que nous avons qualifiée d'habitat pionnier. Le développement important de l'habitat de plaçant au VIIe-VIIIe siècle. Enfin, les données du site du Couternois sont intéressantes car elles confirment à la fois celles des sites précédents tout en apportant des informations nouvelles à même d'enrichir le scénario établi à partir des deux autres sites.

Si l'on observe l'ampleur réelle des différents habitats du haut Moyen Âge du secteur sur un fond de carte matérialisant les limites de communes, on se rend compte immédiatement du lien entre le village des Ruelles, au nord, le site du Couternois, au sud, et la forme du territoire communal de Serris très clairement divisé en deux parties distinctes limitées par le chemin est-ouest qui borde le sud du bourg

actuel *(Fig.II-12)*. Cette information est importante car donne un aperçu du finage dédié à chacun des deux habitats. En l'occurrence, la partie sud qui semble dédiée au site du Couternois est de 2,25 km^2 soit 225 ha. La partie nord qui semble clairement associée au site des Ruelles est de son côté de 288 ha. L'établissement du Couternois, s'il se trouve sur la même commune que le site des Ruelles semble donc avoir un finage spécifique bien délimité au sud.

Les résultats de la fouille montrent que cet habitat est fondé par l'installation sur un ancien chemin antique d'un vaste bâtiment très vite associé à plusieurs zones d'habitat. D'autre part, la chronologie d'implantation est légèrement plus haute que sur le site des Ruelles, même si elle semble légèrement postérieure à l'habitat pionnier du Pré Chêne. L'antériorité de l'implantation du Couternois par rapport au site des Ruelles semble avérée en l'absence d'indices mobiliers antérieurs à la charnière VI-VIIe siècle sur le site des Ruelles. Cette différence peut être une génération, suffit à écarter le scénario d'une fondation du site du Couternois consécutive à la mise en place d'un centre domanial sur le site de Ruelles.

Ces différences chronologiques nous fournissent des informations sur la dynamique spatiale du défrichement mérovingien. Une direction du nord vers le sud, à partir de Meaux à l'est de la boucle de la Marne est ainsi peu logique puisque le secteur du Couternois est mis en valeur avant celui des Ruelles. En revanche, l'habitat pionnier du Pré Chêne comme l'implantation du Couternois indiquent clairement une progression Est-Ouest qui s'explique aisément par une progression depuis Lagny vers le village actuel de Jossigny. Le réseau de voirie antique, mais aussi probablement les cours d'eaux ont pu jouer un rôle dans cette reconquête, comme sembleraient l'indiquer la localisation du site du Pré Chêne puis du centre domanial des Ruelles en bordure du ru des Gassets et ru de Saint Geneviève. Ces derniers sont des affluents de la rivière Gondoire, dont la petite vallée est bien mise en valeur sur la carte de Cassini et qui, depuis Lagny jusqu'au Couternois, dont le toponyme est présent sur la carte, accrédite cet axe comme vecteur de reconquête du terroir sur la forêt *(Fig.II-14)*.

II-3-2 Mutations du terroir au VIIe siècle : développement des habitats existants dans une dynamique d'ouverture surtout marqué par la fondation du village des Ruelles

Il semble que les différentes composantes du site des Ruelles, qui est un habitat multipolaire, soient mises en place dès le début du VIIe siècle sur une assiette avoisinant les 20 ha, de part et d'autre du ru des Gassets. C'est à cette période que l'on observe également une extension considérable de l'occupation du site du Pré Chêne et les choses sont vraisemblablement liées. Bien que séparés physiquement par un secteur sondé vide de structures d'à peine plus de 300 m (de bâtiment à bâtiment), il semble délicat de définir s'il s'agit bien de deux habitats distincts ou bien d'un ensemble plus vaste dont le manoir des Ruelles aurait constitué un point central. Certaines parties du site du Pré Chêne comme la forge mérovingienne sont plus proches en distance de la partie aristocratique du site des Ruelles que cette dernière du pôle funéraire et cultuel situé au nord du site des Ruelles. La question mérite bien sûr d'être posée même si globalement, il s'agit de deux ensembles ayant leur propre cohérence spatiale si l'on prend en compte l'ensemble de la chronologie (Gentili et Sethian 2012).

Bien que moins modeste que le Pré Chêne lors de sa mise en place au VIe siècle, l'habitat du Couternois connaît une évolution similaire avec un développement considérable de l'habitat, significatif d'une ouverture progressive du terroir environnant qui semble être une caractéristique majeure des VIIe et VIIIe siècles.

La fondation de l'habitat des Ruelles à Serris

Après un abandon de près de trois siècles, On observe au début du VIIe siècle la mise en place *ex nihilo* des différents pôles composant le village du haut Moyen Âge. Le tout s'inscrit dans un plan d'ensemble dont témoigne le réseau fossoyé particulièrement organisé en partie ouest du site.

Si l'on prend la morphologie globale du site, on observe une division nord/ sud, du fait de la présence du ru des Gassets qui forme un espace inondable. À cette contrainte vient se superposer une autre division entre deux moitiés orientales et occidentales, cette fois-ci mise en évidence par la répartition des vestiges des différents pôles de l'habitat *(Fig.II-15 a et b).*

Il permet de distinguer quatre parties évidentes :

-une partie aristocratique (manoir) avec de grands bâtiments

-un secteur organisé par des fossés avec des parcelles associant bâtiments et annexes au nord-ouest

-un espace cultuel et funéraire à l'origine du cimetière au nord,

-en partie sud-est et nord-est plusieurs unités d'exploitations reliées par des chemins.

La partie aristocratique

Celle-ci forme une partie spécifique au sud-ouest du ru des Gassets et s'inscrit dans un rectangle de deux hectares. *(Fig.II-15b et 16, n°1)*

Un fossé reliant la mare d'origine gallo-romaine au ru permet d'assainir la parcelle où vont s'installer les bâtiments domaniaux, tout en organisant l'espace construit. Deux bâtiments à fondations de pierres de grandes dimensions s'implantent à l'ouest du fossé, cet espace étant lui-même séparé en deux par trois fossés parallèles. Le premier bâtiment (bât 65), d'une dimension de 30 x 11 m est divisé en deux parties égales (division communs/ pièce d'habitation ?) et semble correspondre au bâtiment d'habitation principal. La présence de verre à vitre y est attestée, et une couverture en tuiles possible. Un puits à eau se trouve à une douzaine de mètres de l'angle nord-est du bâtiment. Le second bâtiment est de plan carré (bât 59), et se trouve dans le même axe que le bâtiment principal. Immédiatement au sud de cette grande bâtisse, s'installe une zone d'inhumation où dominent les immatures et les adultes de sexe féminin. Celle-ci présente plusieurs phases perdurera probablement durant toute la période d'existence de l'établissement. De l'autre côté du fossé, une série de bâtiments annexes se développe au fur et à mesure. On observe la présence de constructions sur poteaux, de bâtiments sur solins et d'un grenier de plan rectangulaire avec appuis latéraux. À l'arrière de cette zone bâtie et séparée de celle-ci, dans un premier temps, par un petit fossé, un espace libre fait encore partie de l'établissement (jardins ?) dont la limite est marquée par un chemin nord-sud et une palissade. On y trouve ponctuellement quelques structures annexes : un grenier à quatre poteaux et un four. Une présence aristocratique est clairement associée à cet établissement par la qualité du mobilier découvert (fils d'or, accessoires vestimentaires, monnaies), l'abondance du mobilier céramique et l'originalité de la faune.

L'évolution de cet établissement qui perdure jusque dans la fin du VIIIe siècle (cf. étude dendrochronologique de la mare 8397, Gentili et Mahé 1999 p.49) va dans le sens d'un accroissement des bâtiments annexes et d'une disposition des constructions autour d'une cour centrale. Nous reviendrons dans le détail sur l'ensemble des composantes de cet habitat, structure, mobiliers.

Le système fossoyé occidental

Directement connecté au sud au système de fossés enserrant la partie aristocratique, il présente une forme complexe mais cohérente de fossés synchrones et semble clairement correspondre à une mise en place simultanée *(Fig.II-15 et 16, 2).* La logique générale d'implantation de ce système fossoyé semble être une forme globale en quart de cercle, le point d'axe de ce quadrant se trouvant à un croisement de deux chemins. Il pourrait s'inscrire dans un schéma théorique circulaire dont ils constituent la portion d'un rayon de 240 mètres. L'arc de cercle extérieur est formé par le fossé 8212, les côtés sont matérialisés par les fossés 8244 et 7257, l'angle étant de 60° soit une surface de 3 ha. Si l'on admet ce schéma, le point d'origine (choisi lors du calcul sur le terrain) coïncide avec un carrefour de chemins (chemin de Magny /chemin de Bellesmes). Cet ensemble de fossés présente un enclos annexe quadrangulaire au nord du site, et un ensemble de subdivisons internes qui délimitent de petites parcelles. Ces parcelles semblent avoir accueilli des constructions mais qui semblent plus s'apparenter à des petits bâtiments d'exploitation qu'à des habitations. Ce système de fossés aurait été impossible à restituer sur les données seules du diagnostic du fait de sa forme géométriquement complexe, en rupture totale avec les systèmes fossoyés existant sur le secteur à l'époque gallo-romaine. Cette complexité n'est pas le fruit d'une évolution hasardeuse car l'ensemble des fossés semble clairement appartenir à un schéma de départ. Cinq zones peuvent ainsi être définies.

La première, au sud de l'espace cultuel, n'a pas livré de vestiges de constructions, mais elle n'a été que partiellement explorée (piste TGV). La deuxième, immédiatement à l'ouest de la zone cultuelle, révèle un groupe de constructions sur poteaux et plusieurs fosses indiquant probablement une première unité d'exploitation.

À l'arrière de cet espace loti, la parcelle suivante est plus vaste, et n'a livré qu'une construction annexe à six poteaux associées à plusieurs fosses. Le même schéma se retrouve plus au sud, mais dans des proportions et des dimensions plus importantes. Une première parcelle accueille une grande bâtisse et présente de nombreuses fosses. Le mobilier recueilli dans ces structures et dans les fossés adjacents (notamment 8244) est assez abondant. Un lien étroit entre cet habitat et les bâtiments de l'établissement privilégié étant suggéré par le mobilier (poids monétaire byzantin, consommation d'huîtres etc.). À l'arrière de cette parcelle s'ouvre un vaste espace quadrangulaire où l'on observe une série de constructions alignées le long du fossé extérieur. Dans l'angle sud-est le fossé d'enceinte est transformé en caniveau, ménageant un passage vers le secteur du manoir. La nature des constructions sur poteaux (greniers, bâtiment allongé) et la faible quantité de mobilier découvert semblent indiquer un espace annexe à l'habitat voisin accueillant des bâtiments d'exploitation, plutôt qu'une unité à part entière.

L'enclos nord-ouest

En saillie par rapport au fossé extérieur, il s'intègre cependant dans le schéma de départ dont il constitue un élément d'origine *(Fig.II-15 et 16, 3)*. Les fossés ne présentent pas d'interruptions (pas d'entrée aménagée). Son espace interne est dépourvu de vestiges, mais est barré par un fossé, isolant ainsi une petite bande de terrain en partie sud, qui correspond peut-être à des pratiques d'élevage difficiles à restituer (tri des animaux). Un fossé qui part de la branche sud de cet enclos achève de clore totalement le site au nord.

L'espace cultuel et l'origine du cimetière

Situé en partie nord du site, un autre espace accueille plusieurs bâtiments dont deux sont à fondation de pierres, et accueille au moins une construction sur poteaux de grande taille. La disposition de ces trois bâtiments définit une cour centrale (*Fig.II-15 et 16, 4).* Cette zone bâtie est bordée à l'ouest par un large fossé, intégré au dispositif d'ensemble, et relié à une grande mare, peut-être préexistante à

l'installation du haut Moyen Âge. Ce secteur est également limité au Nord et à l'est par des fossés et bordé par un chemin de même orientation que les bâtiments (NE-SO). Les deux constructions à fondations de pierres présentent un état de conservation différent. Le bâtiment 65 est une construction de 12x7,5 m, dont les fondations de pierre sont assez bien conservées, même si un fossé médiéval oblitère une partie de son espace. Le bâtiment 66 très arasé n'a livré que peu d'indices positifs: c'est la coïncidence de lambeaux de tranchées de récupération (principalement dans l'angle sud-ouest) et des sépultures qui vont entourer cette construction au plus près (sans l'envahir) de la période mérovingienne à la fin de la période carolingienne, qui permet de définir des dimensions en négatif. (11x7,5 m). Ces deux constructions ont joué un rôle attractif dans la mise en place des inhumations les plus anciennes. C'est particulièrement le cas du bâtiment 65 et du groupe d'inhumations habillées associé à des accessoires vestimentaires de qualité (plaques boucles) qui correspondent vraisemblablement aux habitants du manoir. Les remblais des sépultures entourant ces deux constructions ont livré des fragments de verre à vitre et des éléments de luminaire. Ceci, combiné au développement ultérieur du cimetière à cet emplacement, nous conduit à leur attribuer dès le départ un rôle cultuel. Cet ensemble bien délimité semble donc avoir eu dès le départ une vocation triple.

-Un rôle économique: en effet, il intègre un habitat et des structures annexes (silos, fosses).

-Un rôle cultuel au travers des deux bâtiments à fondations de pierre.

Une explication de cette dualité, (même si nous ne sommes pas aidé par le mauvais état de conservation du bâtiment 66) peut être avancée avec prudence. Nous aurions affaire d'une part à un oratoire lié aux habitants du manoir (le bâtiment 65) ce qui explique la proximité des tombes les plus riches (grandes plaques boucles) et d'autre part à une construction dont le caractère cultuel, plus large, perdurera jusqu'à la fin du haut Moyen Âge.

-Enfin, la fonction de cimetière semblerait découler de la vocation cultuelle plutôt que la précéder. Cet espace funéraire n'a pas toutefois, au départ, un caractère exclusif. En effet, plusieurs noyaux d'inhumations existent parallèlement sur le site et dureront jusqu'à la fin de la période mérovingienne. C'est le cas de la zone d'inhumation du secteur aristocratique dont on doit cependant souligner le caractère démographique particulier. Une petite zone d'inhumation fouillée en 1997 (12 sépultures) (Guy in Gentili et Mahé 1999) est assez éloquente sur ce point: elle est située une trentaine de mètres à l'est de la nécropole, et séparée de celle-ci par le grand fossé 265. Elle présente deux phases distinctes d'orientations différentes se recoupant, ce qui semble suggérer une certaine durée, même si ces deux phases ont livré des inhumations habillées mérovingiennes. Les orientations de ces sépultures coïncident également avec celle des deux bâtiments cimetériaux : la plus ancienne est parallèle au grand côté et la seconde lui est perpendiculaire. Un autre groupe d'inhumation, 150 mètres à l'est de la nécropole (zone 2000) a eu moins de succès (trois sépultures) également attribuables à la période mérovingienne (taphonomie et mobilier résiduel) et semble associé au petit ensemble construit voisin. Cet espace, distant de 300 m au nord-est de l'établissement aristocratique correspond à l'espace où va se développer le principal espace funéraire du site : le cimetière, dont l'étude anthropologique s'est achevée fin 2011 avec la réalisation de la thèse de Frédérique Blaizot (Blaizot 2011). Il s'inscrit parfaitement dans l'espace fossoyé mérovingien dont il constitue le premier lot, au carrefour des deux chemins. Indépendamment des inhumations, cette parcelle révèle une certaine densité de vestiges non funéraires, outre les deux bâtiments à fondations de pierre évoqués, on y observe des bâtiments sur poteaux et des silos etc. Notre perception de cet espace a évolué à différentes phases de l'étude, notamment la question des bâtiments cultuels mais aussi de la fonction économique de cet espace. Un premier article (Foucray et Gentili 1998) était centré sur l'édifice mérovingien interprété comme chapelle cimetériale, Un article plus récent, prenant en compte une vision plus large à l'échelle de

l'étude d'ensemble du site (Catteddu et alii 2007). Les résultats de l'étude funéraire (Blaizot 2011) permettent de pousser l'analyse, nous y revenons de façon limitée dans un chapitre spécifique.

La partie est : plusieurs unités d'exploitation

Trois unités d'exploitation se développent dans la partie orientale du site, du nord au sud. Leur mise en place pourrait être contemporaine, sauf peut-être la plus septentrionale qui pourrait également être la plus ancienne *(Fig.II-15 et 16, 5)*.

L'unité la plus au sud est composée de deux bâtiments disposés perpendiculairement et installés dans l'ancienne cour de l'établissement gallo-romain dont puits est peut-être réutilisé (ou bien il s'agit d'une création). Le bâtiment principal est une construction à deux nefs de 15 x 6 mètres. Cet ensemble est bordé au nord-est par un fossé dont une interruption correspond à une entrée. Un autre groupe de constructions est visible au nord du ru des Gassets, bordé au nord et à l'est par des chemins, au sud par un petit fossé. Cette unité, qui perdurera sur le même emplacement jusqu'à la fin de l'époque carolingienne, semble au départ composée de deux bâtiments à deux nefs de taille voisine. (10 et 11 x 6m.). La dernière unité se situe au nord du chemin de Bellesmes. Elle a livré un mobilier céramique assez abondant confirmant bien sa datation précoce (début du VIIe siècle). Elle est composée d'un bâtiment principal à trois nefs pourvu d'un porche d'une construction annexe allongées à six poteaux d'un grenier à quatre poteaux et d'un four. Cet ensemble est limité à l'ouest par un fossé au tracé sinueux. Un autre fossé borde à l'est les deux bâtiments et le four à l'extérieur et semble former avec le précédent un enclos. Au nord-est un fossé très court (plutôt une fosse très allongée) a livré un mobilier très abondant. Immédiatement au Nord, le groupe de trois sépultures évoqué plus haut est probablement à rattacher à cette unité. D'autres constructions, lacunaires, bordent le chemin plus à l'est.

Les axes de circulation

La compréhension du système de voirie n'a été complètement appréhendée qu'à l'issue de la fouille de 1997 qui a modifié la lecture des cheminements en partie ouest et apporté des indices stratigraphiques en appui de leur chronologie *(Fig.II-15 et 16, 6)*. Le chemin de Bellesmes d'orientation est-ouest, s'il organise bien la partie orientale du site à l'époque mérovingienne n'existe pas à l'Ouest, et vient buter au Sud-est de la nécropole sur un axe nord-est/sud-ouest. L'axe principal, globalement nord-sud ne présente pas un tracé rectiligne mais s'incurve progressivement vers le nord-est, tandis qu'une branche secondaire fait office de liaison avec le chemin de Bellesmes à l'est. Ces deux axes franchissent le ru (gués) au niveau de deux coudes distincts formés par le cours d'eau. D'autres cheminements secondaires ou internes peuvent être restitués *(Fig.II-15 et 16, n° 7)*.

Un passage entre la partie aristocratique et la parcelle située immédiatement au nord (zone 8000) est confirmé par l'aménagement d'un troisième gué (surcreusements ponctuels du ru de part et d'autre du passage) et l'empierrement du fossé extérieur (aménagement caniveau).

Deux autres cheminements sont proposés à titre hypothétique: le premier passe au nord de la nécropole, et se prolonge en bordure de l'enclos nord-ouest. Le second se trouve au sud du manoir et se prolongerait vers l'Est, bordé par un fossé.

L'ensemble peut d être subdivisée en plusieurs parties distinctes: à une division naturelle nord-sud du fait de la présence de ru des Gassets et de la zone inondable qu'il génère, vient s'ajouter une différence est-ouest révélée surtout à l'issue de la campagne 1997.

À l'est où se trouvaient les noyaux des habitats protohistoriques et gallo-romains, l'installation s'est effectué dans un espace encore relativement marqué par les occupations antérieures. À l'ouest, la mise

en place du réseau fossoyé s'accompagne d'une organisation et d'une hiérarchisation de l'espace qui semble le fruit d'un plan cohérent de mise en valeur. La frontière entre ces deux espaces est matérialisée par un chemin au tracé courbe sur lequel vient buter le principal axe est-ouest, le Chemin de Bellesmes. Enfin, des indices de cheminement bordant le ru des Gassets au sud semble indiquer une jonction entre le site du Pré Chêne et l'établissement aristocratique des Ruelles.

II-3-3 Evolution des trois sites durant les VIIe et VIIIe siècles

La carte suivante *(Fig.II-16)* présente une proposition de restitution du site à la fin de la période mérovingienne et les évolutions observées durant cette période. L'évolution des constructions au sein de la ferme domaniale, très dense du VIIe à la fin du VIIIe siècle fera l'objet d'une présentation plus détaillée. On observe notamment un recentrage de bâtiments autour d'une cour centrale, le fossé qui coupait cette dernière en deux étant comblé, avec le développement important de grands bâtiments en partie orientale de celle-ci. Parallèlement, le grand bâtiment carré situé au sud (bât 59) est abandonné et partiellement envahi par les sépultures. Le fossé d'enceinte de la ferme domaniale est mis en place dans un second temps, puisqu'il vient s'appuyer sur un second état des fossés de la parcelle située au nord du ru; il peut cependant s'agir d'un ajout assez rapide après la mise en place de l'établissement.

Un long fossé, reconnu lors de la campagne 1997 borde donc le manoir à l'ouest, il franchit le ru au nord et vient se raccrocher à un fossé parallèle au cours d'eau. Au sud-ouest il forme un angle ouvert et s'interrompt pour laisser la place à un espace ouvert assez large qui correspond sans doute à une entrée formant une sorte de large baïonnette. Après cette interruption, il reprend sous la forme d'un fossé palissadé qui vient buter sur le chemin nord-sud. Ce chemin est également bordé d'une palissade qui limite l'ensemble aristocratique à l'est. Il est également bordé de constructions situées à l'intérieur de l'établissement. Une unité d'exploitation située également en bordure de ce chemin, mais à l'est, remonte à cette période. Elle compte alors un ou deux bâtiments d'habitation, un bâtiment annexe, et un groupe de fours. Immédiatement au nord de celle-ci, un large fossé, parallèle au ru, barre l'espace séparant les deux chemins et assure le drainage de la parcelle, il vient remplacer un dispositif préexistant. À côté du groupe de construction installés dans l'ancienne cour de l'établissement gallo-romain, il semble que plusieurs constructions se commencent à s'installer en bordure du chemin voisin : cette tendance dominera à la période suivante. Au nord du ru, Il ne semble pas qu'il y ait de grands changements dans les unités : tous du moins ils ne sont pas forcément perceptibles, on peut noter cependant la reconstruction et l'agrandissement du bâtiment principal pour la zone 3000, avec l'édification d'un bâtiment à trois nefs de 13 x 9 m. Un puits à eau, situé en périphérie large de cette unité, est aménagé à cette époque (datation dendrochronologique : VIIIe siècle). Au sein du pôle cultuel, les deux principales évolutions sont la mise en place d'un enclos entourant les bâtiments et le cimetière, et l'édification, au immédiatement au nord de cet enclos, d'un long bâtiment sur solins de pierres. De celui-ci n'est conservée que la file axiale de bases de piliers et la moitié du mur pignon sud. La technique utilisée pour la construction du solin se rapproche de celle qui est utilisée sur la ferme domaniale. Les dimensions de ce bâtiment : une longueur d'environ 25 mètres pour une largeur estimée entre 9 et 11 mètres font penser à une grange. Il occupe tout l'espace disponible à cet emplacement contraint à l'ouest et à l'est par la présence de deux mares. Les principaux changements observables dans le quart nord-ouest sont peu importants et témoignent d'une évolution lente. Le grand bâtiment rectangulaire est abandonné au profit d'une ou deux constructions de plan moins net. Le grand fossé 8244, dont la partie orientale, peu profonde, est déjà comblée, est doublé au sud par un long fossé vraisemblablement palissadé et qui, s'incurvant vers le nord, accompagne la bifurcation du chemin après le franchissement du ru.

L'établissement aristocratique des Ruelles

Question de définition

La dénomination de cet ensemble, cohérent de constructions en pierre et de bâtiments sur poteaux plantés, associés à des indices pertinents de consommation privilégiés, nous avait conduit à utiliser le terme de ferme domaniale (Foucray et Gentili 1993). Il convient en effet pour nous, indépendamment de la dénomination par zones de fouilles (zone 5000), et par numérotation de bâtiments de désigner cette unité par un nom spécifique. Le caractère domanial qui met en œuvre des notions de gestion du domaine, comme d'ailleurs celui de « ferme » qui fait malgré tout référence au statut juridique de l'exploitation peut prêter à discussion. Nous emploierons donc principalement le terme d'établissement ou d'unité aristocratique pour définir cet ensemble, où trois données convergent pour en définir le statut privilégié.

-le mobilier, céramique, métallique et la faune

-l'architecture des bâtiments

-l'organisation au sein de l'ensemble de l'habitat.

Il existe également pour la période, la possibilité par analogie au terme anglo-saxon de *manor house* d'utiliser le terme de manoir, ce que nous ferons de façon équivalente. Si nous reprenons à nouveau ponctuellement le terme de ferme ou de ferme domaniale, il ne faut pas y voir de références juridiques quant au statut de la propriété. Dans un premier temps, nous allons décrire l'ensemble des vestiges découverts, de façon plus détaillée que les éléments décrits jusqu'alors dans les rapports et articles publiés et présentés dans le volume de preuves.

Biais liés aux conditions de la fouille

Ce secteur du site est positionné en partie sud-ouest du gisement tel qu'il est défini dès les premières prospections de 1988. Cette partie du site avait été en partie mise au jour lors des aménagements hydrauliques du TGV et fouillée dans des conditions difficile, (aucun financement n'était prévu pour cette phase de fouilles), lors de l'hiver 1990-1991, à l'emplacement d'une tranchée de 25m de large prenant en écharpe le bâtiment principal. La fouille d'une latrine attenante au bâtiment (st 1-1001) avait alors permis de caractériser clairement le statut social privilégié de cette occupation (faune, fils d'or etc.), une grosse activité de vini-viticulture, ainsi que son attribution au VIIe et VIIIe siècle. Fort heureusement, la fouille effectuée en 1992 avait permis une exploration de part et d'autre de cette tranchée permettant l'établissement d'un plan complet de l'occupation sans hiatus entre les deux fouilles successives. Enfin, la dernière intervention effectuée en 1997 avait permis d'élargir la zone de fouille permettant la découverte de la branche nord-sud du fossé d'enceinte.

Un meilleur recalage topographique de la fouille 1990 a permis à cette occasion de corriger une distorsion du plan qui avait affecté le plan du bâtiment principal. À l'issue de cette dernière campagne, une synthèse de l'évolution de l'établissement était proposée et une partie des aspects architecturaux abordés, ces derniers ayant fait l'objet de plusieurs publications (Gentili 2010b).

Dans la mesure où la description détaillée des vestiges est insuffisamment développée dans les rapports, et compte tenu de l'importance de ces derniers dans l'interprétation générale des vestiges, il nous a semblé utile d'en reprendre la description et l'interprétation architecturale de façon détaillée dans le corps du texte du mémoire. En effet le renvoi aux rapports serait insuffisant compte tenu de l'importance de cet ensemble dans l'interprétation archéologique de l'occupation. Nous avons

également pu grâce au SIG et à l'inventaire détaillé du mobilier achevé à l'issu de la campagne 1997 produire de nouvelles cartes de répartition inédites et les intégrer à notre réflexion.

Description et chronologie de la parcelle

Etat de la parcelle avant le haut Moyen Âge

La grande mare 5042, qui occupe un large espace au sud-est de la parcelle considérée, assurait, semble-t-il, un rôle efficace dans le drainage des parcelles environnantes dès l'époque gallo-romaine (*Fig.II-17)*. Un système de trop-plein a déjà existé à cette époque (milieu du Ie s. ap J-C) grâce à un petit fossé (st.5215) reliant la mare au ru et destiné à éviter le débordement de celle-ci en période humide. Il semble que cette connexion entre les nombreuses mares et le ru soit un phénomène quasi systématique sur le site et la même observation peut être faite sur le site voisin du Pré Chêne. Cet aspect marquant, (Bauchet 2006), de fossés connectant de nombreuses mares aux cours d'eau pourrait avoir donné son nom au ru des Gassets. Cette caractéristique existe au moins dès le Ier siècle ap J-C. Un dispositif plus conséquent sera réalisé pour les mêmes raisons à l'époque mérovingienne, probablement dès la mise en place des premiers bâtiments, avec le creusement d'un vaste fossé (st.5160) à profil en V d'une largeur d'un peu plus de deux mètres pour une profondeur de 1,20m. Parfaitement perpendiculaire au ru, il relie celui-ci à la mare au plus court, sur une longueur de 110m, et a fait l'objet de plusieurs réaménagements successifs avant d'être comblé et empierré. Ces contraintes topographiques mare/fossé définissent trois zones distinctes: La partie nord-ouest (100 x 40 m) qui verra l'implantation des bâtiments principaux, la partie sud (120 x 40m) dépourvue de constructions et la partie nord-est (80 x 120 m). Cette dernière définit un espace réservé d'abord à des bâtiments annexes, et sera ensuite réunie à la partie principale après le comblement du fossé. Enfin, on observe une parcelle adjacente qui restera libre à part quelques constructions en bordure du chemin. Ceci nous donne une division en quatre parcelles d'environ un demi ha chacune deux étant consacrées au bâti et deux autres aux cultures proches (jardins? ou prairies).

Datation de la mise en place

Nous ne disposons malheureusement pas de datations dendrochronologiques pour la mise en place de l'établissement ; par contre l'abondance du mobilier céramique issu de l'occupation semble un bon critère chronologique surtout si l'on y adjoint le mobilier métallique: accessoires vestimentaires (fibules, agrafes), monnaies et armes (francisque). On n'y retrouve aucun élément appartenant aux V-VIe siècles et la présence ponctuelle d'une monnaie du IVe siècle s'effectue dans un contexte très riche en éléments métalliques des VII-VIIIe siècle. Au plus tard, la mise en place est attribuable à la première moitié/milieu du VIIe siècle. La mare 5119 beaucoup plus petite que la précédente se trouve dans l'angle nord-est de l'établissement.

> Initialement, une origine mérovingienne avait été avancée du fait du recoupement par la mare par le fossé 5215 présumé antique.Toutefois, l'observation précise de la jonction entre la mare et le fossé et l'absence de sa poursuite au-delà de la mare laisse supposer que ce fossé fonctionne avec un premier état de cette mare qui a pu être élargie et aménagée ensuite à l'époque mérovingienne. La fonction secondaire de réserve d'eau à destination du bétail peut-être accréditée par l'accès en pente douce dont le sol, irrégulier semble avoir subi des passages répétés on notera cependant la proximité immédiate du ru (30m) qui pouvait également répondre aux besoins en eau du bétail. Enfin, on observe l'aménagement d'un réservoir circulaire aménagé en bois et planches dans le dernier tiers du VIIIe siècle (st. 8398). Un abondant mobilier céramique homogène VII-VIIIe s. provient des différents niveaux; une datation dendrochronologique provenant d'un bois naturel a fourni un dernier cerne en 773 pour une date d'abattage située entre 788 et 813 (étude Bernard V. Gentili et Mahé 1999 p.49) ce qui semble correspondre à la dernière période de la ferme domaniale).

L'étude palynologique de cette mare, si elle n'a pas bénéficié d'une colonne d'échantillons aussi serrés que la mare 5042 (Gauthier in Gentili et Sethian 2012, p.508) montre un pic de reforestation attribué à l'Antiquité tardive qui semble la rapprocher des données de la mare 5042 et confirmer son existence avant l'époque mérovingienne.

L'espace attribué à la ferme domaniale était au moins en partie clos d'une palissade. Celle-ci a été mise en évidence sur deux tronçons: à l'est, en bordure du chemin de Lagny où elle a été reconnue sur 45 mètres, et au sud où elle double un fossé limitatif (597) dans ce dernier cas, la longueur reconnue approche également les 50 mètres. On peut présumer que ces deux palissades se rejoignaient, formant alors un angle à 45°, leur jonction, sous l'état actuel du chemin, n'étant pas accessible.

Ces palissades sont formées de trous de poteaux d'un diamètre moyen de 50 cm avec un espacement régulier de 2, 5 à 3 m. La présence de calages de pierres étant très couramment attestée. L'usage de ces barrières ne semble pas être défensif : l'obstacle étant dérisoire même bordé par un fossé, mais semble plutôt jouer ici un rôle à la fois symbolique de délimitation et pratique en empêchant la divagation du bétail ou l'intrusion dans les zones habitées. Compte tenu de l'écartement, le remplissage entre les poteaux était probablement réalisé par un entrecroisement de branchages comme on le voit si souvent dans l'iconographie médiévale. On ne peut préciser s'il existait une palissade à l'ouest de l'établissement, le chemin d'accès débouchant directement sur l'alignement des façades des bâtiments 59 et 64 rend son existence peu probable en bordure de la voirie. La présence du ru au nord a semble-t-il dispensé d'un tel aménagement.

Les fossés

Les contraintes de drainage liées à une implantation en bordure de ru, l'affleurement de la nappe phréatique et la présence de la grande mare 5042 ont donc conduit à la mise en place d'un réseau de fossés dont une partie joue également un rôle dans la structuration de l'établissement privilégié.

Le fossé 597: bordé par une palissade, est le seul fossé à avoir pu jouer un rôle de fossé d'enceinte puisqu'il coïncide avec la limite sud de l'occupation du haut Moyen Âge. Son tracé a été suivi sur 140 mètres. Son orientation, est-ouest dans sa partie centrale s'incurve légèrement au sud au niveau de sa jonction avec le chemin de Lagny et fait de même en direction des bâtiments de la ferme domaniale dont il devait reprendre l'orientation plus à l'ouest (zone non fouillée). Exploré par une série de sondages mécaniques prolongés par une fouille manuelle, il a livré un mobilier homogène VII-VIIIe sans éléments plus récents ce qui tient à prouver qu'il était déjà comblé lorsque s'installe l'unité d'exploitation adjacente (IXe s.). D'une largeur de deux mètres pour une profondeur conservée de 30 à 55 cm s'approfondissant en direction du ru, il a un fond plat et des bords évasés à peu près symétriques. Le remplissage très homogène correspond à un dépôt limoneux uniforme correspondant à une activité de drainage. Cette fonction drainante est complétée immédiatement au nord par un dispositif de fossés qui semblent, par leur orientation et les recoupements observés, devoir être rattachés à cette phase (ils n'ont pas livré de mobilier).

Ce type d'aménagement trahit peut-être deux phases distinctes, avec dans un premier temps un drainage parallèle aux premières constructions de l'établissement aristocratique et ensuite un dispositif associé à la clôture reprenant en partie l'ancien tracé. Cette densité de fossés et l'absence de structures d'habitat contemporaines du manoir semblent montrer que cette parcelle, englobée dans l'espace enclos, était réservée à la pâture ou aux cultures de proximité. Ce secteur sera profondément modifié la période suivante avec l'implantation d'un groupe de bâtiment et la mise en place d'un nouveau chemin de desserte. D'autres fossés collent de plus près à la zone construite.

Le fossé 5002 borde le ru assurant une protection d'une zone sujette aux inondations (l'épais colluvionnement antérieur du Ier siècle ap J-C, et celui qui est postérieur aux vestiges du haut Moyen Âge le prouve). Le fossé 5388/1015 possède un gabarit plus important. Sa longueur totale (42m) a été appréhendée. Il borde le chemin d'accès du manoir, immédiatement au sud du bâtiment 64 daté du VIIe-VIIIe siècle par le mobilier. Un four utilise d'ailleurs son excavation comme cendrier, et l'espace qui le sépare du chemin est occupé par de nombreuses sépultures de la zone d'inhumation adjacente. Contrairement à ce qui avait été supposé en 1992, ce fossé forme un angle droit vers le nord (8397) et constitue un véritable enclos, constituant la limite de l'établissement. Son orientation marquait encore le paysage au Xe siècle où elle est suivie par un grenier sur poteaux en bordure sud, mais une reconstruction d'un autre grenier de plan montre un décalage certain avec le fossé: ne compte plus alors que la présence du chemin dont on a pu souvent observer qu'ils étaient un lieu de prédilection pour ce type de constructions annexes carolingiennes. Les fossés 5021, 5022 et 5024 forment un faisceau parallèle de petits fossés de drainage entre les bâtiments 59 et 64 : ils se rejoignent ensuite pour ne former qu'un seul fossé au niveau du chemin d'accès et se jeter ensuite dans la mare 5042. Eux aussi servent de limite au groupe d'inhumation adjacEnt au bâtiment. Les modifications intervenant dans l'organisation de la cour oblitèrent ce collecteur les rendant alors inutiles. On ne peut dire s'ils avaient une matérialisation en surface, de type haie par exemple, mais cette limite entre le bâtiment principal de la ferme (59) et le bâtiment 64, peut-être l'expression d'une séparation d'espaces à vocation différente.

Le fossé 5160 Il s'agit cette fois d'un aménagement de grande ampleur dont on a vu plus haut le rôle majeur dans l'assainissement de la cour. Sa largeur varie de 2, 50m à 3m pour une profondeur de 1,20m. Il a un profil en « V » assez net et a fait l'objet de nombreux curages et creusements successifs. Un premier état, visible seulement sur deux coupes, présente un très léger décalage dans la partie centrale du tracé qui semble avoir eu dans un premier temps l'orientation du bâtiment 59. La largeur du fossé était un obstacle suffisant pour nécessiter une petite passerelle là où le franchissement était nécessaire et implique une séparation de l'espace entre les deux moitiés de la cour. Ceci pourrait indiquer une organisation somme toute assez proche des villae antiques. Le remblaiement du fossé et son empierrement partiel suite à une réorganisation de la cour pose un problème d'assainissement: qui ne semble pas avoir été résolu par le creusement d'autres fossés.

Description architecturale des bâtiments et des principales structures afférentes

Les bâtiments

Le bâtiment 59 *(Fig.II-18 et II-19)*

Il s'agit d'un grand corps de bâtiment orienté nord - sud d'une dimension de 31 x 9 m et divisé en deux parties d'égale longueur . La surface utilisable au sol étant de 230 m^2 Il s'agit d'une construction à deux nefs comme le montre une file de supports axiaux, empierrés dans la pièce sud, et simples trous de poteaux dans la pièce nord. Les murs, d'une largeur de 80 cm ont des fondations de pierres d'une profondeur de 50 cm là où cela a pu être observé. L'empierrement du mur composé de meulière, calcaire et silex, est en pierres sèches, le seul liant présent entre les pierres étant un limon argileux provenant du creusement de la tranchée. La disposition des pierres n'est pas partout identique: le dernier tiers du mur ouest et l'angle nord-ouest montrent une série de gros blocs juxtaposés ayant presque la largeur du mur tandis que les autres tronçons présentent de pierres plus calibrées organisées en parement plus ou moins réguliers et blocage. Deux gros blocs de meulière occupent les extrémités du mur de séparation à la jonction avec les parois extérieures. Ces derniers rappellent assez les pierres utilisées sur les solins des dépendances adjacentes et du bâtiment 57. Par contre la mise en œuvre de très gros blocs dans la partie nord du bâtiment est probablement liée à un renfort des fondations côté ru, ce qui n'est pas sans rappeler le dispositif d'empierrement du bâtiment antique 51 (voir supra).On notera également l'utilisation systématique en fondations de gros blocs de meulière dans un des murs carolingien de l'abbatiale de Chelles (Coxal et alii 1993). Deux coupes réalisées dans les murs de la moitié Sud du bâtiment 59 montrent également l'utilisation de pierres de plus gros calibre en fond de fondations. C'est également le cas du bâtiment 56 dans son deuxième état (cf. supra) où le contraste entre les grosses pierres de fondations et l'empierrement, plus calibré de l'élévation est particulièrement flagrant. Le bâtiment a été fouillé en deux fois, la partie sud lors de l'hiver 1990-91 effectuée dans l'urgence, a permis de dégager sommairement le quart sud-est du bâtiment et un empierrement plus ou moins structuré parmi lequel se trouvaient des éléments de verre à vitre. Il semble plus correspondre à une démolition qu'à un empierrement de sol. L'autre partie du bâtiment a été fouillé en 1992, permettant une observation complète du bâtiment, une toute petite portion de mur étant commune aux deux phases de fouilles.

Aucun seuil n'était identifiable sur les murs et le cloisonnement intérieur, ininterrompu semble exclure un passage entre les deux parties probablement indépendantes. Les supports internes de la partie sud correspondent probablement à des supports empierres non excavés: un renflement de la cloison centrale montre qu'un poteau reposait sur celle-ci en son centre, La deuxième pile, à quatre mètres de distance est la mieux conservée : elle se présente sous la forme d'une fosse quadrangulaire empierrée de 60 cm de côté. Il faut probablement restituer d'autres supports du même type plus au sud, mais seul un empierrement irrégulier avait été dégagé à cet emplacement lors de la première phase de fouille. L'existence d'une ouverture dans le pignon sud semble indiquée par la présence de plusieurs fragments de verre à vitre découverts à plat sur le sol en bordure du mur et recollant en deux morceaux d'un même carreau. Un autre fragment de verre plat provient du riche dépotoir 1001-01, adjacent au bâtiment. Ceci semble bien accréditer ici l'utilisation de fenêtres vitrées.

La façade Ouest

Elle est longée par le chemin d'accès à l'établissement, diverticule rejoignant le chemin de Jossigny à Magny-le-Hongre par un gué. Une série d'aménagements annexes sont installés contre cette façade. Un solin partiellement épierré est parallèle mur ouest à une distance de 1, 80 m et a été suivi jusqu'au bâtiment 3, formant ainsi une sorte de galerie façade devant la moitié nord du bâtiment et indiquant la présence d'un appentis. Il s'agit d'un type de solins caractéristiques, avec mise en œuvre de gros blocs de meulière calés latéralement par de petites pierres sans fondations excavées. Cette technique est utilisée sur le bâtiment 57 dont la construction est peut-être contemporaine de cet aménagement. L'abondant dépotoir 5384 /1001.01 s'explique bien par le rejet de déchets à travers les ouvertures de la galerie et suppose une entrée donnant à l'intérieur de la pièce nord. Cet aménagement permettait à la fois l'accès au bâtiment 3 et une sortie au nord, en direction du gué. Aucun indice ne permet de dire s'il existait une galerie devant la pièce sud. La volonté de symétrie induite par la position centrale du bâtiment 3 permet, semble-t-il, de le supposer.

Le bâtiment 3

Il s'agit d'une petite construction rectangulaire de petite taille (5,60m sur 3,60m) dont les fondations de pierres sont strictement identiques à celles du bâtiment, notamment le mur nord qui rappelle, avec ses grosses pierres d'angles, la cloison centrale de celui-ci. Cette construction est d'ailleurs parfaitement axée sur le bâtiment et correspond de probablement à une même phase de construction. Un empierrement est présent sur le sol en partie centrale. Le côté est n'a livré que quelques pierres sur une tranchée de fondation peu lisible : il s'agit d'un accès en direction du bâtiment 59. La fonction de cette construction reste hypothétique et deux options sont possibles : il peut s'agir d'une annexe agricole (remise?) peut être liée à une activité vinicole comme pourrait l'indiquer l'abondance des pépins de raisins découverts dans la fosse adjacente. Il peut aussi s'agir d'un porche d'entrée : il faut alors restituer la galerie façade au sud, permettant une desserte des deux parties du bâtiment par le porche. Cette dernière hypothèse a pour avantage de restituer un accès principal Ouest face au chemin et d'expliquer par sa fonction la proximité et la taille du bâtiment 3. On notera cependant que le mur Ouest de ce dernier n'a pas livré d'indices de seuil confirmant une entrée à cet emplacement. L'abondance des rejets détritiques en vis-à-vis de la partie nord du bâtiment confère peut-être à celle-ci la fonction de "communs" par opposition à la moitié sud plus résidentielle.

La structure 1-1001 *(Fig.II-20)*

Cette fosse quadrangulaire de 1,60 m x 2,60 m d'une profondeur de 1,10 m atteignait la nappe phréatique et a livré d'importants dépôts végétaux stratifiés associés à des pépins de raisins. La position de cette fosse, à côté du bâtiment pose directement le problème de la vocation viti-vinicole de celui-ci. Certaines fibres végétales ne sont manifestement pas de la vigne et indiquent peut-être une utilisation primaire comme fosse de rouissage du lin ou du chanvre. Cette pratique du tissage, classique dans les habitats du haut Moyen Âge est attestée par la présence à proximité de broches/poinçons en os et d'une fusaïole en plomb. Le remplissage supérieur a livré un épais remblai détritique cendreux débordant largement de la fosse jusqu'à combler totalement une légère dépression de 15 x 6 m (5384). L'abondant mobilier est révélateur du statut des occupants avec notamment la présence de fils d'or. Cet indice vestimentaire, comme par ailleurs les éléments parasites caractéristiques (trichuris et ascaris, découverts lors de l'étude carpologique (Hingh et Bakels 1996) indiquent une utilisation comme latrine.Il s'agit peut-être bien de l'utilisation primaire de la structure. L'abondance des tuiles de tradition antique mais dont certaines possèdent une pâte à grosses inclusions est à noter à propos de la discussion concernant le mode de couverture du bâtiment 59. Un important effondrement de pierres scelle le comblement de cette structure. En observant le pendage des pierres, il semble bien qu'il provienne du mur ouest du bâtiment 59 plutôt que du bâtiment 3 ce qui confirmerait une élévation en pierre au moins partielle des murs.

La réalisation de coupes dans l'empierrement du mur a permis la découverte de céramique mérovingienne prise dans la maçonnerie excluant toute origine antique. Le très abondant mobilier provenant des dépotoirs adjacents nous fournit une datation VII-VIIIe s. Un prolongement fin VIIIe-début IXe peut-être fourni par quelques éléments céramiques en bordure du mur 5003 Ceci milite en faveur d'une pérennité du bâtiment sans modifications notables jusqu'à l'abandon de l'établissement. Les dimensions exceptionnelles du bâtiment vont de pair avec des indices architecturaux privilégiés, notamment la présence de verre à vitre. Le gabarit des murs permet de proposer une élévation complète en pierre, même si une architecture mixte, avec soubassements en pierre et torchis est possible.

Le bâtiment 64 *(Fig.II-21)*

Ce vaste bâtiment carré de 15,5x16 m se trouve à 27m au sud du bâtiment 59 et possède la même orientation. L'axe central des deux bâtiments est d'ailleurs dans le même alignement. Les façades sud et ouest sont bordées par un chemin partiellement empierré qui s'incurve pour donner accès à la cour. Contrairement au précédent, les murs de ce bâtiment ont donné lieu à d'importantes récupérations de pierres jusqu'au fond des tranchées sur la moitié sud et plus superficiellement sur le reste du bâtiment. Des fragments de céramique carolingienne (Xe s.), issus de ces tranchées, fournissent un terminus post quem à la dernière phase de récupération, probablement liée à la collecte de matériaux nécessaire à l'empierrement du puits 5080. Les murs ont une largeur de 70 cm pour une profondeur de fondation maximum de 50cm. L'empierrement constitué comme toujours de calcaire, silex et surtout meulière, ne présente pas de très grosses pierres en fondations mais un parement et blocage assez irréguliers avec un module moyen de 20 cm. Les supports intérieurs ont tous disparu. Seul un trou de poteau était présent en bordure du mur est, mais son lien avec l'architecture du bâtiment n'est pas assuré. On peut restituer, compte tenu de la largeur de la construction, une division en trois nefs correspondant à une portée de cinq mètres.Plutôt que des trous de poteaux dont on aurait conservé la trace, on suppose plutôt sans pouvoir le prouver la présence de supports de pierre peu fondés non conservés du fait des récupérations de pierres et de l'arasement relatif du bâtiment. Nous sommes moins biens armés que dans le cas précédent pour restituer la superstructure du bâtiment. Aussi ne pourrons-nous pas trancher entre une élévation mixte (mur bahut) ou totalement en pierre. On notera cependant, l'abondant empierrement sur le chemin adjacent qui peut peut-être correspondre à la ruine des murs. Pas de tuiles par contre mais leur absence dans les remblais environnants est peut-être ici significative d'une couverture en matériaux légers. Le bâtiment 64 se conçoit donc probablement comme une dépendance agricole du bâtiment 59, ces deux bâtiments constituant alors le premier noyau de l'établissement aristocratique. La découverte de forces de grande taille près de l'angle sud-ouest est un indice à considérer en faveur d'une vocation pastorale. L'absence de mobilier dans l'empierrement des murs ne permet pas une datation directe de la construction. En revanche, le mobilier environnant issu des empierrements du chemin adjacent est attribuable au VII-VIIIe siècles. La similitude

d'orientations avec le bâtiment et l'organisation spatiale de la zone nous incite à le placer dans la même phase de construction que le bâtiment 59. La zone d'inhumation qui s'installe en bordure du chemin à côté du bâtiment est de toute évidence (cf. supra) contemporaine de l'établissement aristocratique. Trois sépultures sont installées dans le bâtiment : elles semblent s'inscrire dans les mêmes rangées qu'à l'extérieur de celui-ci. L'une d'entre elles qui utilise la bordure du mur comme calage est recoupée par les récupérations carolingiennes (IX^{e}s.) : ceci nous amène à envisager un abandon de ce bâtiment plus précoce que celui de l'établissement. Ceci se justifie bien par le recentrage des constructions autour de la cour laissant le bâtiment 64 excentré, tandis que le bâti situé de l'autre côté du fossé 5160 se développe considérablement.

Le bâtiment 55 *(Fig.II-22 et 23)*

Ce bâtiment à fondations de pierres présente deux phases de constructions distinctes avec un important remaniement doublant quasiment la surface utile. L'orientation du bâtiment (N-NO/S-SE) est identique à celle du fossé 5160 qui le sépare des bâtiments 59 et 64. Lors de la première phase, le bâtiment a un plan lacunaire, mais dont on peut restituer les dimensions (14,70m x 12,60 m) Il s'inscrit dans un ensemble de plusieurs constructions annexes dont on peut percevoir deux états.

Les tranchées de fondations d'une largeur de 70 à 80 cm ont été presque complètement épierrées ne sont conservées que sur à peine plus de la moitié du tracé des murs Leur profondeur est variable (maximum 30 cm) mais indique un arasement important qui contraste avec les zones de cour adjacentes au nord où les niveaux de sols sont conservés. Ce phénomène d'arasement s'explique par légère pente du terrain en direction du nord-ouest progressivement nivelée depuis le haut Moyen Âge. Seul subsiste de la maçonnerie un gros bloc de meulière pris dans la tranchée de fondation dont la grande taille (1m x 0,5m) qui pourrait nous indiquer un dispositif de solin fait de gros blocs de meulières alignés (cf bâtiment 57). Aucun support interne n'était conservé nous ne pouvons rien dire de l'organisation intérieure de l'édifice. L'angle nord-est du mur est relié au bâtiment 55 (deuxième état) indiquant probablement une même phase de construction, malgré une légère divergence d'orientation. Le deuxième état du bâtiment est consécutif au comblement du fossé 5160, le corps du bâtiment est alors considérablement agrandi au Sud, (16 x 23m) À l'Est, le mur vient s'aligner dans la continuité du précédent, encore conservé tandis qu'à l'Ouest, toute la façade est décalée de 1, 20m vers l'extérieur. Si l'on considère la longueur du bâtiment, on observe un changement d'orientation toit du bâtiment. Ces rajouts ne sont pas mieux conservés que l'état précédent ; la partie sud-ouest est totalement arasée et seul l'angle sud-est, non récupéré, a permis de connaître la longueur du bâtiment. L'empierrement du mur, d'une largeur de 70/80 cm est constitué de très gros blocs de calcaire ou meulière en fondation, disposées seules ou deux par deux dans la largeur de la tranchée. Les assises supérieures visibles sur les murs du porche (largeur 60 cm) sont constituées de pierres de plus faible module disposées de façon à obtenir un parement régulier de part et d'autre du mur.

Le porche

La façade ouest est agrémentée de deux petites constructions rectangulaires de dimension respectives de 3, 5 x 4, 8 m et 3, 5 x 3, 5) et placées symétriquement de part et d'autre d'une entrée empierrée d'une largeur de 2, 5 m. Ces petites constructions rappellent par leur forme l'annexe du bâtiment 59.L'une d'entre elles est subdivisée en deux parties égales de 4 m^2 La surface de l'autre ne dépassant pas les 5 m^2. Ces faibles dimensions rendent limitée la fonction directe de ces pièces (remises?) Elles correspondent surtout à l'assise d'un vaste porche d'entrée de 11 x 3,5 m Un aménagement de ce type se justifie bien dans le cas d'un étage ; il peut permettre la mise en place d'une ouverture facilitant le chargement ou le déchargement de denrées (porche de manutention). Le fossé 5160, fortement empierré devant cette entrée laisse la place à un passage densément fréquenté par les chariots (nombreuses ornières) entre la cour et les chemins de desserte Est et Ouest. Une telle installation peut indiquer le stockage de denrées à l'étage, mais ne suffit pas à caractériser la fonction du bâtiment. Toutefois, l'agrandissement du bâtiment a peut-être eu pour but de remplacer le bâtiment 64 peut-être alors déjà désaffecté? Par son architecture, il est tentant de rapprocher le porche du bâtiment 56 de l'édicule attenant au bâtiment 59 (bâtiment 3). La question de l'entrée et celle de la desserte d'un étage restent posées.

Le bâtiment 54 *(Fig.II-21)*

Toutefois la disposition et la forme des trous de poteaux nous montrent qui ne s'agit probablement pas d'une construction de plan hexagonale mais plutôt d'une ossature rectangulaire de 6 x 3m pourvue de renforts latéraux.Les quatre poteaux d'angle présentent des calages de pierre soignés réalisés à l'aide de blocs de meulière ou de calcaire parfois d'assez gros module : ils indiquent des poteaux d'une section de 45/50 cm, pour des avant-trous d'environ 1m de diamètre. Les soutiens latéraux étaient moins profondément ancrés et ont laissé des trous de poteaux légèrement ovales ; ils étaient chacun en appui sur une grosse pierre destinée à les caler obliquement. La localisation de ce bâtiment le rend incompatible avec le dernier état du bâtiment 55. Par contre, il semble parfaitement s'organiser avec les états antérieurs de celui-ci et présente la même orientation NE-SO. La céramique issue des trous de poteaux associe céramique fine, granuleuse et granuleuse/sableuse mérovingienne confirme bien l'appartenance de ce bâtiment à l'ensemble de l'établissement mérovingien. Ce type de plan n'est d'ailleurs pas représenté ailleurs sur le site et contraste par son aspect massif avec les petites constructions de stockage de la

même période qui sont majoritairement représentées par des plans à quatre poteaux. Une des restitutions possibles de ce bâtiment consiste à y voir un grenier sur poteaux renforcé de supports latéraux destinés à éviter le contreventement et les déformations liées à la charge du bâtiment. L'existence de ces supports obliques nous fournit quelques indices sur la hauteur de la plate-forme de stockage, à condition d'admettre que ceux-ci rejoignent les poteaux verticaux immédiatement sous le niveau du plancher, solution architecturale la plus probable pour contreventer la pression pondérale du chargement. Un angle d'environ 40° entre les poteaux verticaux et obliques, restitué grâce aux grosses pierres de calage, nous fournit une hauteur d'environ 1, 70m soit une construction d'une hauteur d'environ 4/5m en haut du toit. Si la forme des trous de poteaux a pu ici nous éclairer sur le dispositif architectural, les poteaux obliques peuvent dans certains cas ne pas laisser de traces spécifiques. Il convient d'envisager avec méfiance les plans hexagonaux qui ne sont pas forcements révélateurs de la forme en plan du grenier mais peuvent simplement indiquer une construction quadrangulaire à renforts latéraux. Suivant cette hypothèse, l'abandon de ce grenier est probablement en rapport avec la reconstruction et l'agrandissement du bâtiment 55 et cette vaste grange sur poteaux a peut-être hérité de la fonction de stockage du bâtiment précédent. Il convient néanmoins de proposer pour mémoire une autre explication architecturale à propos de cette construction : celle d'un pressoir à arbre. Cette explication tient à l'association de quatre supports verticaux massifs et de renforts obliques dont la fonction serait de soutenir le poids de l'arbre comme une sorte de chèvre. Cela expliquerait le caractère rectangulaire de la structure des poteaux verticaux. Toutefois, l'écartement entre ceux-ci reste excessif (2m entre les poteaux) et ils ne sont pas équarris. Nous attendons donc la découverte de bâtiments identiques pour trancher de façon plus nette entre ces deux hypothèses.

Le bâtiment 56

Ce vaste bâtiment sur poteaux plantés, de plan complexe mais cohérent succède au bâtiment 54 qu'il englobe. Il présente un premier état, lacunaire conservé sous la forme d'une tranchée de récupération de solin de pierre dont la façade a peut-être été conservée lors de la reconstruction mais dont les parties arrière sont totalement arasées et la largeur du bâtiment n'est que supposée. Ce premier état va de pair avec le bâtiment 56 (première phase) à l'angle duquel il est relié. Les murs sont matérialisés par une tranchée de fondation presque totalement épierrée qui indique un bâtiment sur solin de 15 mètres de long. La partie est du bâtiment, remaniée lors de la dernière phase de construction et arasée ultérieurement, n'a pas laissé de traces La largeur initiale du bâtiment est incertaine même si plusieurs indices convergent: l'arrêt des trous de poteaux du troisième état et la présence de deux autres poteaux indiquent une largeur de 8,5 m. On suppose une file centrale de poteaux, peut-être sur base maçonnée. Une modification de grande ampleur va transformer l'édifice en un vaste bâtiment formé d'une cinquantaine de poteaux dessinant un plan d'une dimension de 26 x 15 mètres. La façade de l'état précédent semble partiellement maintenue, avec un léger raccourcissement au nord. Le pignon sud, non conservé à la fouille, semble également avoir été maintenu comme l'indique l'absence de trous de poteaux à son emplacement. L'édifice présente deux files de poteaux extérieures formées chacune d'une dizaine de poteaux espacés régulièrement d'environ 2m et qui matérialisent les murs sud et nord du bâtiment. L'implantation des supports internes est plus complexe avec deux files de poteaux asymétriques mais qui semble bien fonctionner avec une division du bâtiment en deux modules perpendiculaires. Une première partie coïncide avec le volume du premier état, le faîtage du toi étant orienté NO-SE, et une partie arrière, imposante venant s'imbriquer avec le précédent pour former une vaste grange. La fonction de ce bâtiment reste difficile à déterminer: par sa taille, elle peut être une grange remplaçant le grenier 54 trop exigu. La présence d'une longue galerie au nord en vis-à-vis de la mare 5119 peut également indiquer une série de logements liés à l'élevage (bergerie, étable ou écurie?). La datation de ce bâtiment est fournie à la fois par le mobilier découvert dans les trous de poteaux (céramique mérovingienne) et par l'évolution architecturale de l'ensemble. Nous proposons une esquisse de restitution architecturale fruit d'un travail effectué avec Frédéric Epaud (CNRS), à l'occasion de la réalisation de maquettes pour la ville de Serris (Esher et Gentili 2009).

(Fig.II-25)

Le bâtiment 57 *(Fig.II-26)*

Celui-ci perpendiculaire au bâtiment 55, ferme la cour au nord-est. On observe trois états successifs. D'abord deux constructions sur poteaux, puis une dernière correspondant à un bâtiment mixte utilisant à la fois solins et poteaux plantés.

Le bâtiment 57-1

Deux rangées de quatre poteaux définissent un premier bâtiment carré de 8m de côté, de même orientation que le bâtiment 56, l'absence de supports intérieurs malgré une très bonne conservation de ce secteur (sols partiellement conservés) pose quelques problèmes compte tenu de la portée. La profondeur des poteaux conservée indique le rôle porteur joué par les murs. Il semble que ce plan soit le plus ancien et le trou de poteau 5433 est dès partiellement recouvert par le solin du troisième état.

Le bâtiment 57-2

Le bâtiment qui lui succède, d'une dimension de 14x12 m, présente une orientation analogue mais des dimensions plus conséquentes. Il est formé exclusivement de deux files symétriques de sept poteaux espacées de 11,60 m. L'écartement des poteaux est très restreint 1,50 à 2 m, et cette impression est renforcée par le dédoublement des poteaux du mur sud. Là aussi, il convient de noter l'absence de file axiale de poteaux destinée à compenser la portés de 11,60 m. L'absence de trous de poteaux signale peut-être un dispositif moins ancré, de type base en pierre, plutôt qu'une absence de dispositif. Les deux tiers de l'ancien bâtiment sont entourés par un solin de pierres qui longe les poteaux à l'extérieur, recouvrant une partie des avant-trous. Le solin sud ne longe pas la file de poteaux mais est en retrait de quatre mètres. Ces solins sont de construction soignée et ont un aspect caractéristique également reconnu sur l'appentis du bâtiment 59. Ils sont ici constitués de blocs de meulière et de calcaire de 50 à 80 cm de long pour 50 cm de large, posés à plat sur le sol et bordés de pierres plates servant de calage latéral Après récupération des pierres, la lecture du tracé des murs est malaisée. Dans le cas du mur sud, on ne notait qu'une trace limoneuse plus ou moins nette, contrastant avec les niveaux de sols très cendreux. Une file de quatre poteaux équidistants partage en deux nefs l'espace délimité par les solins.Très bien conservés sur les murs nord et est, ces solins de pierre sont posés sur le sol ou bien disposés dans une tranchée peu profonde. Il s'agit de blocs de meulière soigneusement sélectionnés et juxtaposés de façon à former un soubassement dont la partie supérieure est parfaitement horizontale et alignée.Ils sont calés latéralement par de petits blocs. Le diamètre des poteaux est connu grâce au négatif du poteau 5476 qui est de 45 cm. Un empierrement dense longe le bâtiment en bordure du ru, à quatre mètres du mur nord et a probablement pour vocation d'assainir et de stabiliser le sol dans ce secteur inondable, il semble délimiter un petit espace annexe au bâtiment de 12 x 3 m, où la circulation semble avoir été intense et qui était peut-être en partie protégé par le débord du toit. Datation : si dans l'ensemble le mobilier de ce bâtiment reste homogène avec les autres ensembles VII-VIIIe découverts dans la zone, quelques indices semblent devoir nous tirer vers la fin de cette période: l'un des trous de poteau a livré un bord carolingien d'un type qui dominera au IXe siècle. La répartition des éléments céramiques jugés les plus tardifs (bords carolingiens, lissée peinte) montre d'ailleurs une localisation préférentielle de ces indices autour des bâtiments 57 et 58.

Le bâtiment (?) 58, l'empierrement et le puits 5452 *(Fig.II-27)*

Au nord de la cour, l'espace entourant le puits 5452 a livré une forte densité de mobilier céramique. C'est également là que se retrouvent le plus, monnaies et accessoires vestimentaires. Plusieurs indices convergents indiquent la présence à cet endroit d'un aménagement de forme ovale, enclos, ou bâtiment (?) mal conservé.

Le mur (?) 5498

On a vu que le fossé 5160 avait été progressivement comblé puis empierré à l'occasion de l'agrandissement du bâtiment 57, c'est également le cas ici puisqu'un empierrement très structuré a été dégagé en surface du même fossé. Celui-ci forme un léger arc de cercle et est constitué d'un empierrement avec parements extérieurs et blocage sur une largeur non négligeable de 1, 50m. S'il s'agit d'un mur, l'empierrement n'est conservé de façon complète qu'au-dessus du fossé 5160, il est prolongé au nord-ouest par un lambeau d'empierrement puis une tranchée de fondation épierrée de même largeur que le mur, avant de disparaître dans un secteur plus fortement arasé (passages d'engins). Il semble que l'on puisse restituer une forme légèrement ovale. La présence de zones de torchis rubéfié nous avait incité à rechercher un bâtiment à cet emplacement.Toutefois, bien qu'homogène et régulier sur sa partie conservée, l'empierrement n'est pas forcément le soubassement d'un mur. Nous avons peut-être affaire à un empierrement soigneux de la périphérie du puits destiné à assainir et drainer l'entourage du puits, cet empierrement étant mieux conservé à l'emplacement du fossé 5160 du fait du tassement de son remplissage.

Un dépôt très dense de torchis rubéfié et de tuiles localisées sur 10 m^2 en bordure sud du secteur. Ces dernières, de traditions gallo-romaines (tegulae et imbrex), sont composées de pâtes à grosses inclusions de même type que celles qui ont été retrouvées sur les céramiques granuleuses (voir supra, la carte de répartition). Elles pourraient être de fabrication mérovingienne tandis que les autres, qui ne se distinguent pas des exemplaires antiques, ont pu aussi être récupérées sur les sites gallo-romains voisins. Nous ignorons s'il s'agit de restes de toitures employées sur les constructions ou bien de ramassages destinés à empierrer les sols.Une datation serait à envisager sur ces fragments quand le mobilier archéologique du site sera à nouveau accessible.

Le puits 5452

L'approvisionnement en eau pouvait être assuré par le ruisseau, tout proche, un puits a cependant été creusé en limite nord de la cour. Il s'agit d'un puits maçonné circulaire à base de bois d'un type identique au puits 134 (près du cimetière) et 3430 (à l'est du village) qui correspondent à la même période. La profondeur totale du puits est de quatre mètres à partir du niveau de circulation. Le creusement, d'un diamètre total de trois mètres a été, semble-t-il, réalisé en une seule fois. Un cadre de quatre poutres assemblées à mi-bois sert de fondation à la maçonnerie du puits montée à partir du fond. Cette dernière, qui part sur un plan quadrangulaire prend vite une section circulaire d'1,10m de diamètre intérieur. Entre les poutres, un réservoir, d'une profondeur de trente cm de profondeur est

creusé dans la marne. La nappe phréatique se situait lors de la fouille à 50 cm de profondeur, mais les restes végétaux et le bois n'étaient conservés qu'à partir de 2 m qui est donc le niveau le plus bas atteint par la nappe dans ce secteur. La couche d'utilisation du puits (03) a livré un mobilier céramique mérovingien contemporain de l'occupation des bâtiments, elle a également livré de nombreux restes végétaux ainsi qu'un élément de meuble (?) et une faucille, jetée après le bris de sa lame et dont le manche était conservé par le contexte humide. L'abandon du puits est marqué par le rejet d'énormes blocs de meulière provenant peut-être de la margelle (aucune trace d'usure ne le prouve) ou bien d'un bâtiment adjacent. La présence de céramique peinte dans cette couche (02) semble indiquer un abandon du puits contemporain de celui de l'ensemble de l'établissement aristocratique, à la fin du VIIIe ou au début du IXe siècle. Le reste du comblement était composé d'un remblai homogène noir riche en charbons de bois et nodules rubéfiés assez proche des niveaux de cour autour du puits (01). On note le rejet de nombreux fragments de tuiles à rebord dans cette couche. Ce remblai était scellé en surface par trois grosses pierres colmatant totalement l'orifice du puits. Un trou de poteau installé sur la maçonnerie peut appartenir au dispositif de puisage de l'eau. Compte-tenu de la position du trou de poteau, très proche du conduit du puits, il ne peut s'agir d'un puits à balancier comme cela a été proposé pour des périodes plus anciennes à Montévrain (Berga, 2012). Une trace limoneuse oblongue longeant le puits au sud pourrait correspondre à un aménagement participant à la couverture du puits. La trace est trop ténue pour pouvoir conclure. Une trace du même type, en angle, repérée grâce à la présence des niveaux de sols, correspond peut-être à une petite construction reposant sur le sol. Le creusement du puits a laissé une fine couche de sédiment marno-calcaire tassée trois mètres au nord de celui-ci et antérieur à l'empierrement. Il semble d'ailleurs logique que la mise en place du puits soit contemporaine de celle de l'établissement : la présence de céramique lissée peinte au fond du puits indique son activité se poursuit jusqu'à la charnière VIIIe-IXe siècles, son comblement ultérieur, avec de grosses pierres et des tuiles, étant probablement contemporain de la démolition des bâtiments adjacents. Il est possible que l'empierrement courbe puisse correspondre à un bâtiment dont le plan est lacunaire. Il peut également s'agir d'un muret abritant des activités et notamment le puits 5452 ou même un pavage du sol formant un cercle autour du puits.

La cour

L'abondance visible du mobilier céramique (cf. carte) dans cette zone n'est pas forcément liée au bâtiment puisque, comme le remplissage du fossé 5160 le montre, les rejets détritiques sont déjà importants avant sa construction. On notera la répartition privilégiée des éléments céramiques jugés les plus récents autour de cette construction et du bâtiment 57.

Le nombre manifeste d'agrafes, fibules etc. perdues à l'intérieur ou immédiatement autour pose le problème de l'affectation de cet emplacement : lieu d'habitation ou d'activité annexes? *(Fig. II-28 et. II-29)*

Les structures annexes

Une constatation majeure s'impose aussitôt: aucune des annexes habituelles de l'habitat des VII-VIIIe siècles n'est présente dans la cour proprement dite.

Les fours domestiques sont relégués dans une périphérie large : au sud du bâtiment 64 et dans la parcelle est, le long du chemin mais encore à l'intérieur de l'enclos palissadé. Cette position est intéressante car elle montre bien que l'activité culinaire, et notamment la fabrication du pain est effectuée en périphérie de l'établissement, ce qui se vérifie également sur les autres secteurs de l'habitat. De même les silos contemporains de l'établissement sont en position périphérique et leur présence est très ponctuelle: pas d'aire d'ensilage ni de silo de grande taille pour le stockage de la production et des redevances. Par contre, les foyers retiennent notre attention: les rejets cendreux sont présents sur tous les niveaux de cour comme dans les dépotoirs Le remplissage de la mare 5042 présente lui aussi une épaisse couche de cendres et charbons de bois associée à un abondant mobilier (couche 51).

Les foyers 5152 et 5345 *(Fig.II.17)*

Ces deux structures de combustion sont identiques par la taille comme les aménagements: il s'agit d'excavations peu profondes (20/30 cm) de forme quadrangulaire d'environ 3,5 m de côté dont le fond et trois côtés ont subi une épaisse rubéfaction. Ces foyers ont été régulièrement curés et nettoyés après leur utilisation comme le montrent leur remblai peu cendreux et surtout l'arrachement d'une partie de la sole rubéfiée. Le foyer 5152 présentait en bordure

sud un aménagement complémentaire composé d'un trou de poteau et de trois trous de piquet dont la fonction semble difficile à préciser. On observe, notamment dans le remblai de la structure 5345 de nombreux gros fragments de branches carbonisés. Aucune structure de ce type n'a été observée sur le reste du site, mais il convient de préciser que les foyers peu ou pas excavée n'ont aucune chance d'avoir résisté à l'arasement, quand, et c'est le cas ici un colluvionnement a protégé les niveaux de circulation. Il n'est pas évident d'attribuer une fonction unique, artisanale ou agricole, à ces foyers : le tamisage des niveaux cendreux de la cour n'a pas livré de concentration inhabituelle de graines carbonisées et rien ne vient étayer une utilisation métallurgique de ces foyers. Par contre: l'abondance de restes osseux carbonisés, constante sur toute la zone, peut être un indice en faveur d'une utilisation culinaire destinée au grillage ou au fumage de la viande, et peut être plus particulièrement du porc. Ceci irait bien en tout cas avec ce que l'on peut savoir des habitudes alimentaires en contexte social privilégié. Aucun foyer n'a pu être mis en évidence dans les bâtiments, mais les niveaux de circulation n'étaient conservés que dans les bâtiments 57 et 58. L'abondance des rejets de cendres associée aux déchets culinaires dans le dépotoir 5384/11001.01 ne peut s'expliquer par les foyers de la cour dont il est séparé par le corps de bâtiment Il signifie probablement l'existence d'un foyer domestique dans l'aile nord du bâtiment 59. Des zones rubéfiées ont pu être localisées ponctuellement. Elles semblent avoir été de grands foyers extérieurs : c'est notamment le cas au sud du bâtiment 64 où une sole ovale de 2,50 m a pu être observée (11019). Mais aussi en bordure orientale de la mare 5042, où une aire de combustion d'un diamètre de 3,5 m (5504) est associée à un rejet de cendres adjacent, dans une zone où l'on a déjà pu relever trois structures avec fours .

La structure 10572 : un pressoir? *(Fig.II-100)*

Immédiatement au sud de la mare, une structure semble appartenir à la dernière phase d'occupation de l'établissement aristocratique ou bien à la période qui suit immédiatement. La découverte d'un éperon damasquiné caractéristique du début de la période carolingienne semble le confirmer de même que la céramique découverte. Cette structure qui s'apparente à un fond de cabane est totalement atypique dans sa forme. En effet, le creusement rectangulaire peu profond présente un dispositif inhabituel d'implantations de poteaux. Côté sud, dans l'axe du creusement, une pièce de bois rectangulaire de forte section (45 x 25 cm) est disposée verticalement. Côté nord, deux poteaux de 30 à 35 cm de diamètre sont disposés symétriquement, seulement espacés de 1m. Le sol présente d'autre part des indices biens marqués : l'empreinte de deux montants demi-circulaires peu profonds est associée à un tassement du sol légèrement incliné vers le nord. Nous proposons, avec les réserves d'usage, d'y voir l'ancrage dans le sol d'une structure de pressage. Dans cette hypothèse, la poutre rectangulaire sud servirait de montant vertical au levier (arbre) d'un pressoir soutenu côté opposé par les deux poteaux ronds.Ce levier se prolongerait à l'extérieur de la structure et pourrait être manœuvré de diverse manière : poids ou bien système de treuil. Les traces laissées sur le sol pourraient être liées à la présence d'une table de pressage en bois reposant sur des pieds semi-circulaires (bois rond fendu) mais que la pression, différentielle, aurait plus enfoncé vers le nord.

La cour et les niveaux de sols conservés (US 5000) *(Fig.II-17)*

Une part de la zone fouillée a livré des sols conservés, car recouverte d'une couche de limon provenant des colluvions du ru des Gassets. Ces niveaux, d'allure très charbonneuse, s'apparentent aux terres noires souvent repérées dans les horizons alto médiévaux des fouilles urbaines. Malheureusement, les passages d'engins bordant le canal creusé lors des travaux de déviation du ru par la SNCF on fait disparaître une partie de ces sols d'occupation en bordure du bâtiment 59. Un carroyage de 2m de côté a été effectué afin de tenter une répartition du mobilier sur cette zone, et permettre des cartes de répartition. Enfin, une coupe effectuée sur une largeur de 10m entre le foyer 5353 et le fossé 5160 a permis d'observer la stratigraphie de cette cour. La couche d'occupation d'une l'épaisseur d'environ 20 à 30 cm est véritablement hachée par les ornières, indiquant des passages répétés d'attelages vers le bâtiment 57 et le secteur du puits, qui sont lieu desservi ou bien d'où partent les chariots puisque le fond de la cour se termine en cul-de-sac. La coupe montre ponctuellement un phénomène constaté à plusieurs reprises lors du décapage : l'existence d'une couche de limon gris provenant des débordements du ru des Gassets (ou de la mare adjacente) et venant sceller la couche d'occupation mérovingienne.

Les cartes de répartition

Accessoires vestimentaires, monnaies et petit mobilier

La répartition des accessoires vestimentaires et du petit mobilier est particulièrement révélatrice du statut privilégié de l'établissement. Il s'agit à la fois d'éléments provenant des niveaux de sols de la cour mais aussi du riche dépotoir 11001/5354, dont l'ensemble a fait à la fois l'objet de tamisages, mais aussi d'une recherche systématique au détecteur de métaux. *(Fig.II-30).* L'ensemble de mobilier

découvert présente des lots très cohérents associant quelques éléments de plaque boucle damasquinées, des fibules ansées symétriques à umbo, généralement décorées d'ocelles, à barrettes ou en tonneau, des agrafes à double crochet de type à plateau (3) ou à barrette verticale. Cinq bagues à chaton et anneaux ont également été perdues dans ce périmètre. Ces éléments ne sont pas individuellement des marqueurs de la haute aristocratie, mais leur concentration dans ce secteur fait sens.

La présence de fils d'or dans la latrine adjacente au bâtiment principal confirme bien cette tendance. D'autres éléments de toilette caractéristiques sont également présents : éléments de peignes, chaînettes, styles. Enfin, les deux seules monnaies du haut Moyen Âge (deux *sceattas*) découvertes sur les trois sites (Jossigny, Le Couternois et les Ruelles) proviennent de ce secteur, entre le bâtiment principal et le puits. Il convient de noter la découverte dans le même contexte de trois monnaies romaines dont deux petits bronzes du IVe siècle, période pour laquelle nous n'avons pas d'autres indices d'occupation. Il s'agit probablement de monnaies perdues au haut Moyen Âge après avoir été collectées. Une observation identique a d'ailleurs été effectuée dans une des tombes de la nécropole, associant riches plaques boucles mérovingiennes et une monnaie de Magnence (350-353). Ce phénomène n'est pas nouveau et nous renvoie à une pratique récurrente dans les nécropoles mérovingiennes. L'ensemble du mobilier recueilli dans la cour confirme bien une occupation centrée sur le milieu du VIIe-fin du VIIIe siècle, avec une origine remontant peut être à la première moitié du VIIe siècle et un abandon à la charnière du VIIIe et du IXe siècle. Ces objets ont été étudiés de façon détaillée par Bruno Foucray, comme tous les accessoires vestimentaires et les éléments monétaires (monnaies et poids monétaires). Nous renvoyons à cette étude (Foucray in Gentili et Mahé 1999, p.158-154).

Outillage

Une autre carte représente les outils découverts dans ce secteur et appartenant à la période VII-VIIIe siècle. *(Fig.II-31).* La découverte d'une hache dans la mare 5042 doit être soulignée dans la mesure où l'objet n'a vraisemblablement pas été utilisé comme outil, sa forme, caractéristique étant celle d'une arme de jet (francisque) que l'on imagine aisément perdue dans la mare lors d'un lancer.

Parmi les objets liés à l'agriculture, une faucille complète avec son manche provient du fond du puits 5452. Une découverte analogue a été effectuée à Jossigny le Pré Chêne. Une paire de force complète découverte en bordure du mur du bâtiment 64, à plat sur un empierrement est intéressante car elle pourrait éventuellement nous donner une piste à propos de l'utilisation du bâtiment 64 (*Fig.II-21*). Autre point intéressant, les deux seuls poinçons en os découverts sur le site proviennent de la fosse attenante à la moitié nord du bâtiment 59. Si ces objets sont liés au tissage, cette activité avait peut-être lieu à proximité. La découverte de couteaux, de fiches à bélières n'appellent pas de remarques, sinon que dans le dernier cas, ces outils sont caractéristiques de la période d'activité de l'établissement (VII-VIIIe siècle)

Éléments architecturaux

La complexité des bâtiments, leur taille et le manque de parallèles nous conduisent à interroger les matériaux de construction découverts et leur carte de répartition.

Les tuiles

Le ramassage quasi-systématique des tuiles et leur inventaire nous fournissent des informations intéressantes puisque le secteur de l'établissement aristocratique est le secteur du site ayant livré le plus de fragments de tuiles de tradition antique, dépassant même en quantité les éléments provenant de l'établissement antique du Haut-Empire fouillé en partie sud-ouest du site *(Fig.II-32).* La carte de

répartition des tuiles montre une concentration particulière entre le bâtiment 59 et le bâtiment 57 mais aussi à l'ouest du bâtiment 59. La présence au sein de ces lots de tuiles d'une production minoritaire à grosses inclusions, proche des pâtes des céramiques granuleuses a été constatée lors de l'inventaire détaillé effectué à l'issue de la fouille. Ceci accrédite l'hypothèse d'une toiture en tuiles, faite pour partie faite de réemplois antiques et pour partie de nouvelles productions effectuées au sein d'ateliers de potiers. Cette hypothèse n'est pas totalement prouvée car nous ne pouvons faute d'analyses plus poussées (le mobilier n'est pas accessible) prouver la datation alto médiévale de ces tuiles granuleuses ni en reprendre l'analyse physico-chimique. Toutefois, rappelons la découverte à Paris et St-Denis d'antéfixes mérovingiens associés à des toitures de ce type, de même qu'au sein des ateliers de Potiers de Saran. L'utilisation de toitures de tradition antique est d'ailleurs un fait bien établi à Orléans jusqu'à la période carolingienne (Mataouchek, Atlas). Ce type de matériau de couverture est également restitué pour les bâtiments mérovingiens et il en est de même pour le palais carolingien (Wyss 2001). L'absence de couches évidentes de toiture effondrée ne permet toutefois pas de prouver avec certitude que la toiture du bâtiment 59 était en tuiles et les quantités découvertes restent malgré tout modestes en regard de la surface des bâtiments. La seule explication alternative pour expliquer ces concentrations pourrait être la collecte de collecte de fragments de tuiles provenant des vestiges antiques environnants à destination d'empierrement de la cour, au même titre que la récupération de moellons et pierres meulières. Concernant les autres types de couvertures alternatives, nous en sommes réduits aux conjectures fautes d'indices archéologiques. Il est probable que la paille de seigle, bien attestée par les études carpologiques ait été largement utilisée. Il convient, bien que les différents contextes humides n'en aient pas livré de traces, de prendre en compte un autre matériau : le bois. En effet, les données palynologiques montrent que l'implantation mérovingienne s'inscrit dans un paysage conquis par une chênaie dense avec mise en œuvre rapide d'une ouverture et une mise en culture du terroir environnant par défrichement. Ceci fournit en abondance un matériau: le chêne à croissance lente, nécessaire à la réalisation de bardeaux de chêne, dont quelques exemples nous sont fournis pour la période carolingienne et qui ont pu fournir une alternative intéressante, entre les toitures en tuiles de tradition antique et le chaume (Epaud et Gentili 2009).

Le torchis

La carte de répartition des fragments de torchis collectés à la fouille montre une présence de ce matériau dans l'établissement aristocratique, mais pas plus dans ce secteur que dans les autres secteurs de l'habitat. *(Fig.II-33).*Parmi les fragments découverts, presque tous ont livré des traces de clayonnage. La principale concentration provient, comme c'était le cas pour les tuiles, du secteur du puits (5157) 6m à l'ouest du bâtiment 57. On observe également de petits lots provenant de la fouille de trous de poteaux. La question de l'utilisation du torchis de fait pas trop question dans le cas des phases de constructions sur poteaux plantés ou bien de solins bien identifiés. Dans le cas des bâtiments les plus anciens possédant des fondations en pierre assez larges, 64 et 59, nous ne pouvons pas trancher entre la présence de murs bahuts qui ont pu être surmontés de parties en bois et torchis ou bien de murs entièrement en pierre, ce qui semble tout à fait concevable compte tenu de leur gabarit.

Le verre à vitre

Cet aspect des choses, développé dans le rapport 1997 (Gentili et Mahé 1999 p.154-157), a fait l'objet de plusieurs publications (cf. Gentili 2010b et volume de preuves).

Gentili 2010b (verre architectural), Gentili 2005 (afaverre.fr/pdf/78-80).

Les fragments de verre plat retrouvés dans l'habitat aristocratique ont en commun de nombreuses traces de grugeage (découpe à la pince grugeoir) et présentent une surface fortement bullée. Le lot le plus important est constitué d'un verre translucide, bleuté à bleu-vert, parfois assez épais et souvent

veiné de brun. La bordure de la pièce, quelquefois conservée, indique que la technique du manchon, verre soufflé en cylindre puis fendu et étalé à plat, a été utilisée. Les plus gros éléments ont été retrouvés à plat sur le sol du bâtiment 59 en bordure du mur sud. Ils proviennent vraisemblablement d'une fenêtre à cet emplacement. Le verre retrouvé écrasé semble indiquer que ces feuilles étaient taillées en carreaux d'un module minimum de 10 cm de côté (tout du moins dans le seul cas où la mesure est possible). D'autres fragments ont été découverts dans le puits 5452 ou juste à côté, et dans le bâtiment 57, mais il s'agit probablement d'éléments déplacés *(Fig.II-34).*

Métal architectural

Les quelques clous et un élément de penture constituent les seuls éléments de métal architectural, encore que la fonction des clous puisse être multiple, et ne justifie pas la présentation d'une carte, tout en illustrant la grande différence avec les occupations antiques riches en clous et divers métaux architecturaux.

Synthèse sur l'évolution de l'établissement aristocratique (début VIIe-fin VIIIe siècles)

L'évolution des bâtiments de la ferme durant cette période est continue. Le schéma proposé ici est basé sur les observations stratigraphiques et une interprétation de la dynamique d'évolution de l'établissement *(Fig.II-35).*

Phase 1 : avant l'époque mérovingienne

Cette parcelle est dominée par une mare dont le creusement est daté du I er siècle ap J-C (5042). Elle influencera l'aménagement de ce secteur jusqu'à la fin de la période carolingienne au prix d'un rétrécissement progressif de sa surface. Une seconde mare, plus petite, semble exister dès cette période même si son aménagement (accès en pente douce) pourrait dater du haut Moyen Âge. La présence du même pic forestier que celui qui est visible sur la mare 5042 accrédite son existence dès le Haut-Empire.

Phase 2 : mise en place de l'établissement aristocratique

Un fossé (st 5160) reliant la mare au ru permet d'assainir à nouveau la parcelle en canalisant le trop-plein de la mare. Deux bâtiments forment la partie principale de l'établissement sont alignés suivant un axe nord/sud à l'ouest du fossé. Leur implantation est parfaitement cohérente, et leurs axes de symétrie coïncident parfaitement. Il est possible que ces deux bâtiments dont seules les fondations sont conservées aient eu des murs entièrement en pierre. Le bâtiment principal d'une longueur de 31 mètres est divisé en deux parties distinctes : l'une, au sud, d'usage résidentiel, l'autre réservée aux " communs". L'usage de verre à vitre est attesté au moins sur une fenêtre côté sud. Le type de couverture est incertain, mais l'utilisation de tuiles de tradition antique est une des options avancée.

L'autre bâtiment de forme carrée, semble correspondre à un bâtiment d'exploitation. L'empierrement qui le borde a livré une paire de forces, mais compte tenu de ses dimensions (15,5x16m) il peut avoir abrité de nombreuses activités. À l'est du fossé, deux parcelles sont délimitées par des fossés et accueillent d'autres constructions, plus modestes. La première, située dans l'alignement de la mare, voit l'implantation de constructions annexes : au nord, un bâtiment carré avec poteaux de forte section (57-1) et plus au sud-est, un bâtiment rectangulaire et deux greniers appartiennent peut-être à cette première phase. L'autre parcelle, plus vaste, est entourée de petits fossés sur trois côtés et bordée par le chemin. On y observe un bâtiment rectangulaire et un grenier à quatre poteaux. Un puits à eau est aménagé à proximité du bâtiment principal.

Phase 3

On observe la mise en place d'un fossé extérieur sur les côtés ouest et sud, ménageant dans l'angle sud-ouest une vaste ouverture correspondant vraisemblablement à un cheminement vers l'ouest. Ce

fossé est bordé au Sud par une longue palissade. Le bâtiment carré sur poteaux (57-2) est reconstruit et sa taille est doublée. Un grenier (?) de grande dimension, basé sur quatre poteaux avec deux renforts latéraux, est installé sur l'ancien fossé qui séparait les deux parcelles, désormais comblé. La partie principale de l'établissement est séparée en deux par trois fossés parallèles rejoignant la grande mare. Un groupe d'inhumations à recrutement spécialisé (majorité de femmes et d'immatures) s'installe peut-être déjà entre le grand bâtiment carré et le fossé extérieur.

Phase 4

Le grand bâtiment carré (64) est abandonné, mais les sépultures continuent à s'installer à proximité. Le fossé traversant la cour se comble progressivement, en partie avec les rejets de combustion deux larges foyers situés de part et d'autre.

Trois constructions sur solin de pierre s'installent en vis-à-vis du bâtiment principal, formant une cour plus resserrée. Cette technique de construction, mixte, est également utilisée sur le bâtiment principal pour l'agrandir, par l'installation d'un appentis de type galerie-façade à l'est, sur laquelle vient s'appuyer une petite construction rectangulaire (bâtiment 3). En limite orientale, le chemin est réaménagé et légèrement décalé, une palissade le borde. Deux nouvelles constructions sur poteaux sont installées à proximité.

Phase 5

Il s'agit de la période d'expansion maximale du manoir. L'un des bâtiments de la cour (sud) est doublé et pourvu d'un vaste porche (bâtiment 55-2) immédiatement à l'est, une vaste construction sur poteaux (25x15 m) constitue une vaste grange de 25 m de long. Un empierrement circulaire entoure le puits, soit qu'il s'agisse de l'indice d'une autre construction, soit d'un aménagement lié au puisage de l'eau. La petite mare 5119 est recreusée et réaménagée avec l'installation d'un réservoir, formé de piquets et de planches datées par dendrochronologie de la fin du VIIIe siècle. La petite zone d'inhumation s'étend peut-être à cette période en bordure du bâtiment principal. Deux bâtiments sur poteaux à deux nefs de même gabarit occupent la périphérie de la ferme, au sud et à l'est. Le premier est peut-être associé à un pressoir à vin (?). Le second, perpendiculaire à la palissade et au chemin, a peut-être généré le groupe de deux inhumations qui le borde. L'abandon de cette partie du site semble achevé au début du IXe siècle. Le comblement final du puits 5452 a livré quelques tessons de cette période. La grande mare 5042 se comble progressivement. Un chêne naturel, dont la dernière cerne a été datée par dendrochronologie de 877 atteste de cette sédimentation. L'absence d'exutoire à cette mare provoque peut-être l'abandon de l'établissement, en relation avec une activité plus importante de la zone humide du ru des Gassets. Elle peut expliquer en tout cas l'absence de réinstallation entre la mare et le ru à l'époque carolingienne.

Synthèse architecturale

L'architecture des bâtiments de l'établissement aristocratique du site des Ruelles présente peu de points communs avec les constructions contemporaines étudiées sur le reste du site et même sur les sites voisins. Ils déconcertent par leurs dimensions hors normes et les techniques employées. Des bâtiments à murs en pierre (mur bahut avec architecture mixte ou bien mur entièrement en pierres) avec utilisation de verre à vitre, et peut-être l'utilisation de toitures en tuiles. Des constructions sur solins de pierre semblent intervenir dans un second temps, vraisemblablement associées à des élévations en torchis. Contrairement aux murs en pierre bien fondés, les tranchées de fondations des solins étaient superficielles, la compréhension et l'identification des bâtiments n' a pu être possible que grâce à une bonne conservation des niveaux de circulation sur une partie de la zone fouillée. Enfin, le bâti sur poteaux plantés présente des plans atypiques par leurs dimensions (bâtiments 56-3, 57-1 et 2) ou leur dispositif (54). Sur plusieurs bâtiments, il est nécessaire de restituer des supports

intérieurs disparus pour compenser les trop grandes portées. Manifestement, certains de ces supports ne devaient pas être excavés mais reposer sur des blocs de pierre posés sur le sol ou à peine fondés puisqu'ils n'ont pas laissé de traces.

Fonction des bâtiments

L'absence de corpus de comparaisons est un handicap important pour tenter de comprendre la fonction des bâtiments. Nous pouvons supposer par ailleurs que ces bâtiments devaient abriter les activités connues par la faune, le mobilier et les restes végétaux. Le bâtiment servant d'habitation ne prête guère à la discussion : il s'agit du bâtiment 59, divisé en deux ailes égales reliées par une galerie. La présence d'un riche dépotoir attenant à l'aile nord, et celle de verre à vitre en partie sud conduit à attribuer des fonctions différentes à ces pièces, sorte de division entre les communs et l'espace résidentiel. L'existence d'un étage reste ouverte. Le gabarit des murs (80cm de large) et la profondeur des fondations (50 cm) le permettent sans que ce soit prouvé. Nous n'avons pas retrouvé de traces évidentes d'escalier ou de dispositif d'accès à un étage. À moins d'interpréter comme tel le bâtiment 3, placé au centre de la façade orientale. La galerie rajoutée a également pu abriter un escalier en bois desservant un éventuel étage. La question restera ouverte. Aucun indice en tout cas ne nous indique que la pièce nord ait abrité du bétail.

Le dépotoir (5354/11001)

Présentes des rejets directs de cuisine, faune, mais également des éléments de toilette, des poinçons en os (tissage?).Autre point qui mériterait d'être éclairci : il est possible qu'une partie de la population dépendante (serviteurs esclaves?) soient logés dans un autre bâtiment. Dans ces conditions, les seuls candidats restants sont dans un premier temps le bâtiment 64, sorte de vaste grange carrée, qui constitue le pendant du bâtiment 59, ou bien, séparés par un fossé, des constructions sur poteaux de taille plus modeste. Le fait que le bâtiment 64 ait attiré l'implantation de sépultures, probablement avant même son abandon et surtout après, a peut-être un lien avec l'utilisation de ce bâtiment, mais ce lien nous échappe. Le maintien jusqu'à la fin du bâtiment 59 semble indiquer une stabilité dans le lieu principal d'occupation même si l'adjonction d'une galerie agrandit légèrement le bâtiment. L'abandon du bâtiment 64 a pour corollaire un accroissement considérable des autres constructions. Si l'on prend en compte l'évolution en quatre étapes proposée plus haut, le calcul de surface cumulée des bâtiments attribués par phases nous fournit la mesure suivante : on passe de 772m^2 à 848m^2 puis 993m^2 pour finir à 1350m^2 soit un accroissement de 175% en dépit de l'abandon du bâtiment 64. Parmi les bâtiments d'exploitations, les activités suivantes doivent être abritées : écurie, étables, bergerie, porcherie, équipements liées à la brasserie, à la vini-viticulture, grange et grenier, éventuellement logement des personnes directement attachées à l'établissement (*Fig.II-36)*.

L'apport des données carpologiques et archéozoologiques

Les données archéozoologiques (Yvinec in Gentili et Mahé 1999 p. 147-153) ont permis de caractériser les ensembles (dépotoir 1-1001) et l'ensemble des lots issus de cet établissement comme un contexte de consommation privilégié, tout en le distinguant nettement des autres secteurs contemporains du site. La proportion du porc parmi les trois espèces principale, la présence d'espèces rares comme le paon, le castor, la consommation d'huîtres donnent à cette consommation un profil caractéristique *(Fig.II-37).* Une politique très dense de prélèvements carpologiques effectuée sur le site fournit des données abondantes pour toutes les périodes d'occupation du village.

Les ensembles de l'établissement ont profité de contextes humides et nous fournissent des données de très bonne qualité sur les espèces cultivées. (Anne de Hingh et Corrie Beakels 1994 et 1996). Logiquement, ces données représentatives des cultures exploitées dans le terroir ne présentent pas de différence entre la partie aristocratique et le reste du village. Il n'en reste pas moins que certaines

concentrations, comme c'est le cas des pépins de raisins (11001) indiquent une activité » vitivinicole dans l'établissement lui-même. La présence de houblon conduit à réfléchir aux indices archéologiques liés à la fabrication de la bière. Les deux larges foyers situés dans la cour ont peut-être eu une fonction liée au grillage-maltage, mais aucun reste carpologique n'a été observé à la fouille dans leur remplissage.

Discussion

La zone 5000, fouillés en trois campagnes a livré un ensemble de vestiges dont les éléments architecturaux, le mobilier, les données archéozoologiques et carpologiques montrent l'originalité et le caractère privilégié de l'implantation. En l'état actuel des datations, la fourchette la plus large qui puisse être retenue pour cette occupation va du début du VIIe siècle à la charnière VIIIe-IXe siècle, les éléments les plus caractéristiques étant surtout attribuable à la seconde moitié du VIIe siècle et au VIIIe siècle. L'ensemble s'inscrit dans un espace rectangulaire desservi par des chemins et occupant une place contrainte par le ru des Gassets et les petites mares qui le bordent. La physionomie de cet établissement semble évoluer dans le temps. Celui-ci est au départ composé de deux grands bâtiments de pierre alignés, flanqué de deux parcelles annexes séparées par des fossés comportant des bâtiments sur poteaux plantés. Ce mode d'organisation change de façon progressive avec une organisation de grands bâtiments organisés autour d'une cour centrale. Dans le même temps, on observe de façon massive le recours à des constructions mixtes dont les murs en torchis reposent sur des solins de pierre formés de gros blocs de meulière calés par de petits blocs Les bâtiments en pierre d'époque mérovingienne sont peu nombreux en contexte rural, et il faut envisager un horizon géographique plus large pour trouver des exemples significatifs. L'existence de simples solins de pierre, associés à une architecture sur poteaux plantés est attestée ici ou là (Goudelancourt-les-Pierreponds (Nice 1994), Villiers-le-Sec (Gentili 2000 p.281) mais ne semble pas spécifiquement liée à un statut particulier du bâtiment. La présence de grands bâtiments à fondations de pierre peut correspondre également à des particularités régionales, comme cela semble être le cas dans l'arc Jurassien (Billoin 2010). Enfin, sur certains sites particuliers, comme l'habitat perché de Larina (Porte 2011) associent grands bâtiments de pierre et contexte privilégié, mais l'éloignement géographique et les caractéristiques spécifiques de cette occupation limitent la portée des comparaisons.

Deux exemples fouillés ces dernières années correspondent à une catégorie supérieure : un niveau social plus élevé et une chronologie un peu plus tardive puisqu'il s'agit du « palais carolingien « de St Denis (Wyss 2001) et de celui de Nevers (Saint-Vitus 2006). Ces bâtiments en pierre présentent des caractéristiques communes, formées de grandes pièces en enfilades bordées de galeries avec des indices d'étages, la présence de verre à vitre. Leurs dimensions sont légèrement supérieures à celle du bâtiment 59, de l'ordre de 45-50m pour 31 m à Serris, mais les largeurs sont comparables de même que le gabarit des pièces qui s'apparentent à de grandes salles disposées en enfilades *(Fig.II-38).*

Le pôle funéraire et cultuel

Plusieurs secteurs d'inhumations existent, notamment durant les premières phases (VII-VIIIe siècles). Mais celle-ci vont se concentrer principalement dans un seul secteur en partie nord de l'habitat. La fouille de la nécropole a permis la mise au jour de restes de bâtiments et de nombreuses structures d'habitat contemporaines de certaines phases d'inhumations. La durée de vie de cet ensemble paraît, d'après le mobilier découvert, aller du VIe au milieu du XIe siècle, tout comme le reste de l'habitat. Deux bâtiments, par leur position au sein du cimetière, leur architecture, et leur interaction avec les sépultures sont interprétés comme des édifices religieux, en dépit d'un mauvais état de conservation dû pour partie à la présence d'un fossé du XIVe siècle traversant en enfilade les deux édifices. Bâtiments et sépultures s'inscrivent dans un espace enclos, pour lequel trois phases ont été observées (VIIe, VIe et Xe siècle). L'un de ces bâtiments (le mieux conservé) a fait l'objet d'une publication

partielle en 1998 dans Les premiers monuments chrétiens de la France, (Foucray et Gentili 1998). Comme nous l'avons évoqué plus haut, une nouvelle présentation, renouvelée étant proposée en 2006 dans un article collectif sur les édifices du haut Moyen Âge fouillés dans le nord de la France (Catteddu et alii 2007). L'étude des modes d'inhumations effectuée par Fréderique Blaizot (INRAP) en 1995 et aboutie en 2011 dans le cadre d'une thèse permet de mettre en regard ces restes de bâtiments avec une première proposition de phasage liée au croisement entre les données stratigraphiques et les modes d'inhumations. Ces données apportent une chronologie relative assez bien assurée mais pas une chronologie absolue qui mériterait d'être étayée par une série de datations au radiocarbone. Le mobilier des sépultures les plus anciennes, étudié par Bruno Foucray (SRAIF) nous apporte une précision sur les inhumations les plus anciennes, attribuées au milieu du VIIe siècle.

De même, la prise en compte du mobilier résiduel, notamment architectural, issu du remblai des sépultures, permet d'apporter quelques lumières qui contrebalancent la médiocrité de l'état de conservation des vestiges Enfin, la fouille complète de l'habitat achevée en 1997 permet de mieux comprendre la relation entre ces édifices et leurs interactions avec les différentes composantes de l'habitat grâce à l'évolution du réseau fossoyé*(Fig.II-39).*

Les deux édifices religieux

Le bâtiment 65

Dans l'angle sud-est du cimetière, fut découvert un premier bâtiment possédant des fondations de pierres. D'orientation NE/SO, il semble s'aligner sur la voie qui traverse le village du NE au SO. Il est fortement dégradé par un fossé du XIVe siècle, en relation avec le terroir de la maison forte, et par une dizaine d'inhumations tardives, venues en partie oblitérer les traces des aménagements internes. Cependant, l'angle sud-ouest du bâtiment a été en partie préservé, permettant une restitution certaine des dimensions d'origine. Le bâtiment est rectangulaire avec des murs de pierres sèches de 80 cm de large). Un petit mur de refend part du centre du mur nord ; long d'environ 1,35m et un peu moins large que les murs du bâtiment (70 cm), il était fortement dégradé par l'installation d'une sépulture. On observe La présence de trous de poteaux à l'intérieur du bâtiment : un dispositif axial et, d'autre part, deux poteaux près des parois ne semblent pas nécessaires à l'architecture du bâtiment sinon pour des raisons d'aménagement interne qui seront difficiles à interpréter en l'absence d'une lecture totale de cet espace. L'existence d'un premier état de bâtiment sur poteaux plantés est peu probable. D'autres trous de poteaux situés dans l'environnement du bâtiment appartiennent, quant à eux, à une phase postérieure à l'abandon du bâtiment, voire au cimetière, puisqu'ils recoupent des sépultures de la phase tardive.L'absence de relations stratigraphiques et l'état général de conservation du bâtiment ne permettent pas de distinguer d'éventuels remaniements. Le démontage et la fouille des murs ont permis de recueillir quelques rares tessons de céramique, tous attribuables au haut Moyen Âge. Toutes les sépultures appartenant à la phase ancienne (VIIe-VIIIe siècles) se distribuent autour, à une certaine distance, alignées sur le grand axe du bâtiment et située pour la plupart au S-O de celui-ci. Elles ont pu être identifiées grâce à sept plaques-boucles en fer damasquinées, une fibule ansée symétrique, une paire de boucles d'oreilles et deux bagues datés de la deuxième moitié du VIIe siècle jusqu'au VIIIe siècle. Cinq de ces tombes sont illustrées par des coffres de bois de forme trapézoïdale) Dépourvues de mobilier mais également placés en base de stratigraphie, se trouvent des contenants étroits, probablement de type monoxyle, posés sur cales et installés dans une large fosse ovoïde Plusieurs sépultures se rapportant aux deux types déterminés, et systématiquement situées en base de stratigraphie, sont relevées autour de chacun des deux édifices 65 et 66. Une seule sépulture est située dans le bâtiment et peut avoir fonctionné avec celui-ci : elle appartient à un type plus récent, à contenant étroit mais toujours antérieur aux sépultures anthropomorphes qui dominent sur le site à l'époque carolingienne.En grande partie, ces tombes sont orientées E-O et s'implantent plus à l'est du bâtiment. Deux sépultures de ce type se trouve toutefois dans le bâtiment 65 et une autre recoupe son mur septentrional ce qui indique bien un abandon au plus tard au début du IXe siècle. De plus, les sépultures qui sont venues s'implanter à l'intérieur ou sur les parements mêmes sont toutes attribuables à la phase tardive de la nécropole (Xe siècle) et s'inscrivent dans la concentration de sépultures entourant l'autre bâtiment.

Le bâtiment 66 : un bâtiment mal conservé mais d'une longue durée d'existence

À six mètres au nord du bâtiment 65 se dessine un espace approximativement rectangulaire vide d'inhumations. D'orientation identique à la construction précédente, il voit se concentrer à sa périphérie un nombre important

d'inhumations. Ce sont ces dernières qui définissent, en négatif, ses contours en s'alignant sur les grands et petits côtés. Des traces de fondations peu lisibles ont été également observées à la fouille. À la lumière des renseignements recueillis sur les autres bâtiments en pierre du site, il semble aujourd'hui évident que nous avons affaire ici à une construction de même type, peu fondée dont les murs ont été totalement arasés, et sans doute récupérés. Ainsi on remarque, en périphérie de cet espace, un ensemble de structures de forme aléatoire, présentant un même comblement limoneux, assez pauvre en charbon de bois, mais riche en "nodules calcaires". Celles-ci, interprétées comme des fosses de récupération de matériaux, définissent un espace de 11m x 8,5m environ. La présence d'une sablière ancrée dans le limon permet de restituer une sorte de bas-côté au sud-est. Contrairement au bâtiment 65, qui, abandonné, a servi de lieu de sépulture, cet espace s'est maintenu libre jusqu'à l'abandon du cimetière. Plusieurs sépultures de la première phase se trouvent collées autour du bâtiment. La sépulture 498 comportait une fibule ronde estampée, caractéristique de la seconde moitié du VIIe siècle. C'est aussi le cas de sépultures anthropomorphes carolingiennes et également celui de tombes en fosse et en coffrage de bois attribuables aux dernières phases du cimetière et qui se concentrent tout particulièrement sur les grands et petits côtés du bâtiment. Nous avons donc affaire à l'un des bâtiments ayant eu la plus grande durée de vie sur le site, du VIIe au Xe siècle. Il s'agit donc très vraisemblablement d'un édifice cultuel, qui, compte tenu de sa permanence correspond probablement à l'église du village.

Répartition du mobilier : verre et tuiles

La carte de répartition du verre à vitre *(Fig.II-40)* a été particulièrement révélatrice de la présence de vitraux sur les deux bâtiments. La présence de vitrail est documentée par de nombreux fragments découverts dans le remblai des sépultures jouxtant le bâtiment 65. De couleur bleutée, ce verre plat s'apparente parfaitement à celui qui a été observé sur le secteur aristocratique et notamment les gros fragments provenant du grand bâtiment, même si la découpe irrégulière au grugeoir suggère plutôt ici du vitrail. Les éléments de verrerie découverts dans les remblais de sépultures entourant le bâtiment 66 montrent indubitablement la présence de vitrail coloré avec des découpes au grugeoir complexes associant verre brun-jaunes et verre vert bleuté, d'un type assez proche de ceux qui ont été découverts en contexte mérovingien à Hamage (Louis 20009) et N-D de Bondeville (Le Maho, Langlois 2005).

La découverte de fonds de luminaires est intéressante même s'il peut exister un risque de confusion avec des gobelets en forme d'entonnoir. Deux fragments de fond de luminaires ont été découverts : l'un provient du remblai d'une sépulture attribuée au VIIIe siècle et située dans l'angle sud-ouest du bâtiment 65 : il est en verre sodique et était associé à deux fragments de verre plat. L'autre fragment de fond de luminaire a été retrouvé dans un remblai immédiatement face au bâtiment 66. Il est en verre potassique et appartient plus probablement à la période carolingienne ou au X-XIe s. La carte de répartition des fragments de tuiles a été tentée, bien que plus incertaine, du fait de la difficulté de distinguer par des fragments les tuiles du haut Moyen Âge de celles de la période gallo-romaine fréquentes à l'état de mobilier résiduel. Il convient de mentionner deux éléments découverts autour des bâtiments cultuels, malheureusement égarés avant d'avoir pu être inventoriés et que j'indique de mémoire faute de mieux. La présence d'un tesson de bord de vase ollaire en schiste est à rattacher au découvertes effectuées sur l'Abbaye de Chelles (Coxal et alii 1993). Un petit bloc de marbre blanc décoré d'un ombilic est peut-être lié également aux édifices, à moins qu'il ne s'agisse d'un résiduel antique.

La carte de répartition des tuiles *(Fig.II-41)* s'avère néanmoins intéressante car elle montre une concentration de fragments immédiatement au sud-ouest du bâtiment 65 incluant des fragments à gros dégraissants déjà observés à proximité des bâtiments aristocratiques du site. Une autre zone de concentration, située entre l'enclos et le chemin, ne semble pas, par contre concerner les bâtiments. Les mêmes cartes avait été faite sur les bâtiments aristocratiques et présentent des résultats proches, mais sans verre coloré. L'architecture des bâtiments de ces deux secteurs présente des points communs (murs, solins) qui différent totalement du reste de l'habitat dans le village.

Les autres bâtiments et structures d'habitat dans le cimetière

Le bâtiment 67 : un grand bâtiment rectangulaire à fondation de pierre incomplet

Les seuls éléments subsistants de cet édifice sont un reste d'empierrement, un angle de mur et une file centrale de bases empierrées. En fonction des données précitées, il est possible de restituer un bâtiment de 9 à 11m de large (soit deux fois le tronçon de mur conservé, de part et d'autre des piliers) pour 25m de long environ (en ajoutant au dernier pilier nord une distance égale à celle observée au sud). Le bâtiment est postérieur au premier état de l'enclos sur lequel il empiète et est incompatible avec deux silos dont le comblement a été daté des VII-VIIIe siècles. Le bâtiment fonctionne de toute évidence avec le second état de l'enclos daté du VIIIe siècle. D'autre part, un certain nombre de sépultures investissent cet espace dès le courant du IXe siècle (sépultures anthropomorphes) dont certaines le recoupent, montrant ainsi que le bâtiment est déjà abandonné à cette période. Le dernier état de l'enclos (Xe s.) recoupe à la fois le bâtiment et les sépultures. Les dimensions très importantes de cette bâtisse ne trouvent de parallèle que dans deux autres cas, au sein de l'habitat aristocratique, et semblent démesurées en comparaisons des bâtiments cultuels 65 et 66. D'autre part, sa situation immédiatement en dehors de l'enclos du cimetière tend à lui donner un statut d'annexe qui pourrait se comprendre, par exemple, dans le cas d'une grange. La portion conservée de mur, prise initialement pour un caniveau, s'apparente beaucoup aux solins fouillés sur l'établissement aristocratique, dont la période de mise en place, le VIIIe siècle, est compatible avec l'argumentaire développé ici.

Autres indices de construction dans l'espace cimetérial

Si l'on considère l'intérieur de l'enclos au sud-est des deux édifices, on observe clairement la présence d'autres constructions matérialisées par des trous de poteaux.

L'un de ces bâtiments, recoupé par les très nombreuses sépultures anthropomorphes qui occupent son espace à l'époque carolingienne, a pu être partiellement restitué, même si de nombreux trous de poteaux manquent. Il présente une orientation identique à celle des édifices religieux. Une autre construction formée de cinq poteaux de fort gabarit appartient à une phase plus récente. Elle s'apparente aux greniers retrouvés en grand nombre dans l'habitat et appartient vraisemblablement aux IXe-Xe s. On observe dans ce secteur des silos appartenant à toutes les phases d'occupations du haut Moyen Âge. On peut également noter, cette fois-ci immédiatement au sud-ouest du bâtiment 65, la présence au IXe siècle d'un puits accolé au cimetière et d'une vaste structure de combustion peut être liée au traitement des grains ou au fumage(?) (st.556) Ce point sera abordé plus loin. L'espace délimité par l'enclos formait initialement une surface importante qui n'a été que progressivement lotie par les sépultures ; une partie de cet espace libre a livré de nombreuses structures recoupées par les inhumations postérieures: c'est notamment le cas dans la partie est de la nécropole.

Le bâti sur poteaux

Plus d'une cinquantaine de trous de poteaux, associés à d'autres types de structures dessinent une zone bâtie dans le tiers est de l'enclos, dans un espace carré d'environ 20m de côté. Les sépultures anthropomorphes de la phase 2 occupant ensuite densément cet espace, un nombre très important de trous de poteaux ont été détruits, rendant hasardeuse la restitution de plans. Les alignements repérés indiquent deux orientations possibles, communes, respectivement, au chemin de Bellesmes et au chemin de Lagny. À l'Ouest de cette concentration, un espace demeuré peu dense ménage une cour centrale devant le bâtiment 66, il restera ensuite relativement dégagé, si ce n'est une étonnante concentration de sépultures diachroniques localisée en son centre. Un grenier sur poteaux (5,50m x 6,50 m) est implanté en limite nord de l'enclos, vis-à-vis de cet espace: il s'agit d'une variante du type à six poteaux courant aux IXe-Xe siècles. Le rare mobilier et surtout le calage stratigraphique entre deux phases d'inhumations nous conduisent à l'attribuer aux IXe début Xe siècles. Cet espace de stockage peut avoir pris le relais du bâtiment 67 (grange?). Bien que rares sur le site, la nappe phréatique affleurante ne leur étant pas favorable, trois fonds de cabane excavés sont présents dans le cimetière, associés au bâti sur poteaux. Ils appartiennent aux VIIIe et IXe siècles. L'absence de poteaux intérieurs rend leur interprétation délicate.

Les cabanes excavées

Elles sont toutes les trois recoupées par des sépultures pour les deux derniers cas le remblai meuble de la cabane a pu encourager l'implantation de sépultures.

La cabane 125

De forme sub-rectangulaire, elle a une dimension de 3x1,60 m pour une profondeur de 60 cm et une surface utilisable de 4m2. Son orientation est identique à celle des bâtiments 65 et 66. L'accès, creusé dans le limon, est légèrement en pente et se faisait au sud-ouest.

La cabane 152

De forme carrée (2,20 x 1,90 m) elle est particulièrement profonde (95 cm) et n'a pas livré d'accès Une fine couche cendreuse au contact du sol semble corroborer une utilisation en fond de cabane mais le problème du dispositif de couverture reste posé ; le mobilier, peu abondant, est datable des VII-VIIIe siècles

La cabane 532

Située en bordure immédiate du chemin de Bellesmes, cette structure présente un accès au sud. Un four arasé, lui est adjacent à l'est et a pu fonctionner avec elle. Un empierrement situé en contrebas du four recouvre une couche limoneuse avec de gros charbons de bois ce qui confirme la fonction culinaire. La couverture semble être supportée par deux poteaux extérieurs, située symétriquement de part et d'autre de l'accès.

Les silos

Deux silos mérovingiens (st.72 et 118) sont installés au nord de l'enclos: et sont les seuls de cette période dans le secteur de la nécropole. Le silo 72 a une taille considérable avec trois mètres de diamètre, pour une profondeur de 130 cm volume inégalé sur le site. Adjoint au silo 118, plus modeste, il confère à cet espace une vocation de stockage avant même l'implantation du bâtiment 67.

Pour les périodes suivantes, la répartition des silos se fait en périphérie proche du bâti; c'est le cas des silos 261 et 270 (IXe s.) qui appartiennent à la zone d'habitat située dans la partie Est de l'enclos cimetérial.

Le remblai 261 était à peine tassé lorsqu'une sépulture d'enfant s'est installée au-dessus (Sep 418) Deux autres silos de plus grande taille (262 et 334), de datation plus incertaine (IXe-Xe siècles ?) peuvent également être attribués à cet ensemble. Le silo 262, s'il recoupe trois sépultures, est lui-même recoupé par un grenier sur poteaux.

Les autres silos carolingiens se localisent dans les marges de l'espace cimetérial. À l'est, en bordure du chemin de Lagny, comme les structures 460 (Xe s.), 190 (IXe s.) et 157 (?).

Cet espace adjacent au carrefour a d'ailleurs livré d'autres indices liés au stockage des céréales, avec une série de trous de poteaux de greniers (IXe s.) associés à d'épaisses couches de graines carbonisées. A l'ouest, les silos 500 (IXe s.) et 377 (Xe s.), alignés le long du fossé sont à mettre en relation avec la zone d'habitat adjacente.

L'apport de l'étude des pratiques funéraires et de la topo-chronologie des tombes

L'étude très détaillée des modes d'inhumations effectuée par Frédérique Blaizot dans le cadre d'une thèse de doctorat (Blaizot 2011) enrichit considérablement cette analyse issue de l'étude des constructions et structures du pôle funéraire et cultuel. Si elle ne modifie pas l'interprétation globale présentée plus haut, elle en étaye bien la chronologie et le fonctionnement.

«Les tombes de la phase 1, dernier tiers VIIe-1er tiers VIIIe s. sont majoritairement situées à proximité des bâtiments, avec les plus anciennes, auxquelles est associé du mobilier, préférentiellement placées au sud et au sud-est du sanctuaire en pierres. L'ensemble funéraire primitif pourrait se composer de deux pôles : l'un situé autour du bâtiment 65, avec certains défunts accompagnés de somptueuses plaques-boucles, et l'autre autour du deuxième édifice, 66, au moins sur ses côtés sud, est et nord pour autant qu'on puisse en juger (destruction par le fossé 231). On peut également n'y voir que l'éparpillement des tombes d'un seul groupe, résultant d'une progression à distance du bâtiment en dur sur une courte durée. Quatre tombes se situent à distance de cet ensemble ; la sépulture SP939 à

l'ouest du fossé 265 en fonction à cette époque, et trois autres situées au nord du fossé 254/256/412 qui marque la limite de cet ensemble. Si les tombes inscrites à l'intérieur du réseau de fossés s'orientent globalement sur l'axe des édifices et forment des alignements parallèles, ce n'est pas le cas de celles-ci.

Un dispositif de surface correspondant aux tombes privilégiées peut également être proposé (Blaizot 2011, fig. 183).

Nous reprenons les lignes suivantes de son travail :

« Durant la phase II, ce sont globalement les mêmes secteurs qui sont occupés. Toutefois, les tombes datées du IXe s. ou de sa fin, s'étendent vers le nord, au-delà du fossé 254/256/412, colonisant les bâtiments mérovingiens A et C, et elles commencent à envahir le fossé ouest 265 également en phase de comblement. La tombe SP787, attribuée à la séquence II-b (IXe s.) se situe dans le bâtiment UF65, parallèlement à la tombe SP786 de la phase précédente ; par ailleurs, la tombe SP791, mal datée entre le deuxième tiers du VIIIe s. et la fin du IXe s. recoupe son mur oriental. Il faut donc envisager que l'édifice n'était plus en fonction au plus tard à la fin du IXe s. »

Durant la phase III (X^{e}-début XIe s.), l'expansion spatiale continue. Les tombes considérées comme appartenant exclusivement à la phase III se trouvent au S-E et sur le fossé 265 à l'ouest ; sur ce dernier et à l'ouest du bâtiment 65, l'occupation se développe dès le début du Xe s. Certaines sépultures s'étendent même au-delà du fossé 265, vers le noyau d'habitation qui se développe à l'ouest du fossé 378 nouvellement creusé à partir de la mare. Hormis ces extensions, l'occupation ne diffère guère de la précédente ; celle du nord s'intensifie un peu, et une à deux tombes apparaissent au nord de la mare, parallèles au nouveau fossé 94. Deux nouvelles tombes recoupent le mur de l'édifice ruiné 65. Plusieurs sépultures sont implantées contre le mur sud du deuxième édifice (66), dont l'espace est maintenu à l'exception de l'exèdre comme dans la phase précédente. »

On peut résumer à grands traits l'évolution du cimetière de la façon suivante :

«Les sépultures sont placées autour des bâtiments du VIIe s. jusqu'au moins la fin du VIIIe s. (phases I à II-a). Ensuite, on observe une importante expansion vers l'est, début du développement vers le nord durant le IXe s. (phase II-b). Enfin, le développement vers l'ouest dès le tout début du Xe s., et poursuite de l'extension vers le nord (phase III) ; à la charnière des IXe-Xe s. et sans doute jusque dans la première partie du Xe s., le cimetière est occupé sur une surface maximale.»

Pour synthétiser les informations issues de l'étude funéraire (voir lignes précédentes) , et les apports de l'étude des vestiges d'architectures, d'activités et de mobilier, on peut résumer nos connaissances de la façon suivante :

Un ensemble bâti est constitué au carrefour de deux axes de circulation, Il comporte deux édifices pour lesquels des indices, présence de vitrail, relation avec les sépultures, indiquent une vocation funéraire et cultuelle. L'un, à fondations de pierres, semble lié à une zone d'inhumations privilégiée, est abandonné dès la période carolingienne. L'autre, conservé en négatif par les sépultures et quelques lambeaux de récupérations de murs, possédait vraisemblablement une élévation en matériaux légers reposant sur des soubassements peu ancrés. L'édifice semble cependant influencer l'implantation des tombes jusqu'au XIe siècle. Cet espace, organisé au sein d'un ensemble complexe de fossés dès le VIIe siècle, est bien individualisé par rapport aux autres secteurs d'habitats. Sa vocation économique est suggérées par la présence diachronique de structures de stockage, silo, grange (?) espace peut être dédié au traitement des grains(?) attesté par les macro-restes végétaux carbonisées retrouvées dans plusieurs tombes.

Les techniques de construction utilisées, murs, solins s'apparentent à celles qui sont utilisées dans les bâtiments aristocratiques du site évoqués plus haut. Nous sommes toutefois dans l'incapacité faute de datations très précises de savoir lequel de ces deux ensembles (la partie aristocratique ou bien la partie

cultuelle) est établi en premier, et s'il s'agit d'une fondation simultanée. L'analyse de l'ensemble fossoyé occupant la partie nord-ouest du site, avec cette curieuse forme en quart de cercle intègre en tout cas cet espace conduit à devenir progressivement le cimetière du village et dont la jonction avec le chemin semble avoir été le point d'origine, d'axe, lors de la création de ces parcelles et du creusement des fossés. Pour résumer sur les points qui semblent établis, ces bâtiments, proches des constructions aristocratiques cumulent à la fois une fonction cultuelle, économique, et attirent progressivement la majorité des inhumations de l'habitat. Leur lien avec l'établissement aristocratique, en dépit de l'espace qui les sépare et évident de par la nature des indices architecturaux et de mobiliers découverts. Il convient d'y ajouter un autre aspect : le lien évident qui semble exister entre le bâtiment 65 et un groupe d'inhumations ayant livré un mobilier (accessoires vestimentaires) de qualité. Ces points montrent sans doute un lien très fort entre les deux ensembles, et une complémentarité dans les fonctions. Cela peut s'expliquer aisément si l'on considère que cet ensemble a une vocation cultuelle, et progressivement funéraire, sans que cette dernière soit au départ exclusive.

Deux points restent cependant importants à saisir : il s'agit aussi d'une unité économique axée en partie sur le traitement et le stockage des grains. Plus difficile à restituer, des bâtiments sur poteaux plantés existent durant la longue existence du cimetière, et notamment lors de la première phase d'utilisation du cimetière, ce qui suggère l'existence possible d'un moins un bâtiment ayant pu servir d'habitation. Ce lien fort entre l'établissement aristocratique et les bâtiments du cimetière est également révélé par la coïncidence de l'abandon du bâtiment 65 et de l'habitat privilégié à la charnière du VIIIe et du IXe siècle. Quelle est la nature de cette unité, qui joue un rôle clé dans l'organisation de la partie nord-ouest du site (système fossoyé)?

L'étude de Frédérique Blaizot avance des hypothèses, fragiles, mais qui doivent être prise en compte et discutées. La surreprésentation féminine (ou sous-représentation masculine d'une soixantaine d'individus) lors de la première phase pourrait laisser supposer l'existence d'une petite communauté féminine monastique pouvant expliquer ce déséquilibre. Nous nous heurtons bien entendu à l'absence de sources écrites mentionnant le site pour confirmer tant soit peu cette hypothèse, et aucun groupe « uniquement féminin » ne se distingue dans les groupes de tombes. La présence de plusieurs bâtiments en complément des bâtiments 65 et 66 rend toutefois possible cette explication. Un bâtiment sur poteaux situé dans l'enclos cultuel et bordé par une rangée de tombe de la première phase peut avoir eu un usage d'habitation (*Fig.II-39, C*) Mais nous pensons également à un groupe de trois bâtiments situés à l'est du cimetière, dans la parcelle adjacente. Cet espace se trouve dans un espace entièrement fermé de fossés avec une entrée spécifique donnant vers le nord-est avec un curieux système d 'accès en entonnoir (*Fig.II-15 et 16*). Une palissade semble également clôturer en partie cet espace. Un empierrement installé sur le fossé 265 peut avoir désigné un passage reliant directement cet espace aux deux édifices religieux. Cette partition par des fossés, une palissade isolant de petits bâtiments attenants aux deux édifices reliés aux deux édifices religieux aurait le mérite d'être expliqué par la présence d'une petite communauté soumise à la clôture. L'argumentation reste trop fragile pour que l'on puisse l'affirmer sans nuance. Une petite zone d'inhumation des VIIe et VIIIe siècles attenante ne présente d'ailleurs pas de surreprésentation féminine. Toutefois, des exemples contemporains pris dans le même secteur géographiques permettent néanmoins de discuter de la nature de cette implantation cultuelle. Le contexte de fondations monastiques en Brie est bien documenté avec la fondation de cinq monastères dans un périmètre d'une dizaine de kilomètre. La création de ce maillage monastique se Briard bénéficie du soutien intense d'une aristocratie locale fournissant à ces jeunes communautés tout à la fois biens et recrues. En l'occurrence, Il semble que la dynastie des « Faronides » famille aristocratique au sens germanique du terme (Sippe) ait joué un rôle majeur dans ces fondations monastiques (Majewski 2003).

Si l'on s'en tient à la période mérovingienne, et en considérant l'importance des fondations monastiques dans la vallée de la Marne et la Brie, on peut noter aussi des créations de chapelles liées à l'érémitisme. En effet, on observe que de nombreux ermites d'origine aristocratique se sont retirés sur leur propre domaines La villa constituant notamment un lieu de retraite privilégiée pour les femmes (Heuclin 1988) On signalera l'exemple de Ste Bertille qui , après le décès de son mari, distribua ses biens et conserva l'usufruit du domaine de Mareuil (Marne), où elle fonda une église et se fit construire un reclusoir contigu à celle-ci:". . . *cellulam parietibus ipsius basilicae haerentem sibi fecit construi* (Heuclin 1988 p. 201).

Les descriptions abondamment commentées du polyptyque d'Irminon nous fournissent un éclairage plus récent, mais révélateur d'une organisation de ce type : "Il y a à Villeneuve (. . .) une église bien construite avec tout son mobilier, avec une habitation et autres bâtiments en suffisance. En dépendent trois manses" (Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, éd. A Longnon Paris 1886 p. 218). On note la même chose pour Palaiseau: "*Habet ibi ecclesiam I, cum omni apparatu diligenter constructam*"(opus cité TII p. 7). L'église constituant alors elle-même un "petit domaine satellite » (Duby 1962p. 288) dont dépendent plusieurs manses. Compte tenu de la fragilité des indices archéologiques et de l'absence directes de sources historiques, nous ne pourrons pas trancher cette question de la nature précise (monastique, érémitique?) de l'établissement mérovingien à l'origine du cimetière. Notons cependant qu'il est en lien avec la partie aristocratique et semble organiser une partie de l'habitat (l'angle nord-ouest). Il possède à la fois des bâtiments dont la vocation religieuse est probable, et d'autres composantes lui conférant le caractère d'une unité économique à vocation agricole avec un caractère particulier lié au traitement et à la conservation des grains. La fonction funéraire du lieu si elle semble établie rapidement avec la présence notamment de tombes « privilégiées » n'est pas forcément un choix initial mais a pu découler du caractère attractif du lieu. Notons parmi les indices matériels qui semble confirmer le caractère religieux des bâtiments la présence de verre à vitre coloré , et notamment de verre brun-jaune grugé identique à celui qui a été découvert et d'ailleurs fabriqué sur le site d'Hamage, dans le nord, justement en relation avec une église monastique (Louis 2010). L'interprétation des deux pôles principaux de l'habitat mérovingien de Serris, aristocratique et « cultuel » nous conduit à tenter de comprendre le statut des parcelles les séparant en partie ouest du site. On ne peut faire abstraction dans cette organisation des contraintes topographiques et hydrologiques. La zone humide du ru et l'existence de mares reliées au ruisseau par des fossés fournissent un cadre obligé. L'observation de l'établissement aristocratique et son évolution sur près de deux siècles se présente comme un tout cohérent, qui se suffit à lui-même. Les parcelles situées au nord du rue dans le système en quart de cercle et délimitées par des fossés semblent plus organisées en fonction du pôle « cultuel ». Nous avons vu plus haut le détail de son organisation. La présence de bâtiments agricoles, fenils ou greniers; mais aussi un habitat. Il convient de noter la présence d'indices de consommation privilégiée dans une fosse attenante à cet habitat et fouillée en 1997 (st 8197) et correspondant à un riche dépotoir. Nous y trouvons associés un poids monétaire d'origine byzantine, des huitres et un riche lot de céramique et de faune (Yvinec in Gentili et Mahé 1999 p.148). La part relativement élevée du porc et un os de sanglier semblent confirmer le caractère privilégié du contexte. Comme il semble peu probable que ces déchets proviennent directement des bâtiments aristocratiques situés au sud du ru aient franchi aisément ce dernier, il est possible que l'habitat situé dans cette parcelle ait accueilli au moins ponctuellement un habitant au statut social aisé. L'étude du poids monétaire mérovingien (voir Bruno Foucray in Gentili et Mahé 1999 p. 165) oriente son utilisation dans la fourchette fin du VIIe / 1ère moitié du VIIIe siècle. Difficile, dans ces conditions de définir si l'espace fossoyé nord-ouest constitue une dépendance de l'espace cultuel dont il prolonge l'enclos ou bien s'il s'agit de parcelles directement liées a l'exploitation de l'établissement

aristocratique. Mais peut être cette question n'a pas lieu d'être au sein d'un ensemble fortement imbriqué.

La partie orientale du site des Ruelles et la question des unités agricoles

Une part de l'habitat du haut Moyen Âge fouillé sur le site de Ruelles a été interprété, dès les fouilles de 1990 puis en 1992 comme une juxtaposition de plusieurs unités d'exploitation paysannes organisées en bordure de chemin, cet aspect des choses étant fortement nuancé ensuite avec la découverte de la partie nord-ouest du site dont nous venons d'aborder la question. Nous aurons par ailleurs l'occasion de revenir sur ce schéma d'organisation de l'habitat en unités identiques juxtaposées le long de chemins, dont les termes doivent être rediscutés au regard d'études de cas plus complexes. En partie orientale du site, quatre groupes distincts de structures semblent clairement organisées et desservies par des chemins. Toutes présentent un caractère diachronique, du VII-VIIIe siècle jusqu'aux X-XIe siècles. Il convient toutefois d'en comprendre les formes et la chronologie plus précise afin de tenter de comprendre le rapport quelles peuvent avoir avec le reste du site.

L'unité nord-est (zone 2000)

Il s'agit l'ensemble le plus cohérent *(Fig.II-42)* puisqu'il associe un bâtiment d'habitation et un panel de bâtiments annexes assez caractéristiques de cette première phase : des plans à quatre et six poteaux (fenils ou petits greniers) fours, silos au sein d'un espace de 3700m^2 entouré de fossés.

Compte tenu de la nature des structures, le mobilier permettant la datation est peu nombreux et fragmenté et nous conduit à conserver une fourchette large VII-VIIIe siècle. Seul un contexte, beaucoup plus riche en relation avec cette unité nous fournit plus d'informations : Il s'agit d'un fossé très court et très riche en mobilier (st 2409) qui trahit peut être un usage spécifique qui nous échappe. La nature du mobilier nous donne quelques indications supplémentaires. Le lot céramique composé de céramique fine mérovingienne, de céramique granuleuse et de céramique granulo-sableuse appartenant aux productions dite de Serris (Mahé 1998, Lefèvre in Gentili et Sethian 2012), la présence de deux céramique fine décorée à la molette, avec pour l'une des décors d'oves inversée et pour l'autre des carrés à décors de chevrons et oves à décors de chevrons permet d'envisager une utilisation assez haute de ce dépotoir (VIIe siècle). La présence d'une boucle de ceinture et d'un peigne décoré d'ocellés est à signaler, même si ce mobilier ne confère pas à ce contexte la caractéristique d'un contexte privilégié. Il est donc possible que la mise en place de cet habitat soit contemporaine de celle du pôle aristocratique pour une part et des bâtiments cultuels d'autre part. On ne peut exclure même une mise en place légèrement antérieure qui conférerait à cette unité un statut pionnier : sa morphologie, avec un petit enclos à l'intérieur on trouve bâtiments et annexe rend l'hypothèse crédible. Nous n'avons pas assez de précision par le mobilier pour pouvoir trancher cette question et les choses se sont peut-être jouées sur quelques années. Cet enclos d'inscrit à l'angle de deux chemins contemporains mais les constructions ne sont pas influencées dans leur disposition par le chemin. A l'inverse, dès le début de la période carolingienne (VIIIe-IXe s.) l'habitat s'inscrit en bordure directe du chemin et déserte les parties situées à l'arrière. Nous verrons avec l'étude de Villiers-le-Sec que cette évolution est caractéristique d'un changement de gestion de l'espace proche de l'habitat au sein des unités.

L'unité au sud du chemin de Bellesmes (zone 3000)

Au sud du chemin de Bellesmes, l'unité de la zone 3000 marque une grande différence avec l'unité de la zone 2000. Il s'agit réellement d'une unité diachronique avec une remarquable superposition de

bâtiments couvrant toutes les phases d'occupation du village des VII-VIIIe siècles au XIe siècles. En dépit de cet enchevêtrement, il a été possible de proposer une chronologie des bâtiments. La première phase d'occupation mérovingienne comporte deux bâtiments situés en retrait du chemin et qui sont bordés à l'arrière par un fossé rectiligne qui délimite la zone d'habitat, bordée au nord et à l'est par deux chemins et à l'est par une grande mare. Comme dans le cas précédent il n'est pas possible de préciser plus que la fourchette VII-VIIIe siècle pour la datation de mise en place de ces constructions. La présence de molettes caractéristiques du VIIe siècle a été observée dans ce secteur, mais, résiduelle, dans un contexte carolingien. Là aussi, nous n'imposons pas d'arguments suffisants pour discerner une antériorité ou postériorité de cette unité par rapport au reste du site.Son évolution jusqu'au XIe siècle présente une étonnante stabilité dans l'organisation, qui montre notamment la permanence de l'organisation de la voirie à cet emplacement. Les bâtiments ne borderont jamais exactement le chemin, mais l'implantation des structures annexes, fours, cabanes, greniers, la mise en place de zones d'ornières qui coupent l'angle formé par les deux chemins montre bien le lien organique existant entre cette unité et les axes de circulation. Bien que situé en périphérie sud-est de l'unité, le creusement du puits 3430 daté par dendrochronologie de la fin du VIIIe siècle ou du début du IXe (le dernier cerne du cadre de poutres de fondation du puits est daté de 772) en est à mettre relation avec la montée en puissance de cette unité plutôt que son installation.

L'unité au sud-est du ru des Gassets (zone 4000)

Cette unité est formée au départ (VII -VIIIe siècle) de deux bâtiments sur poteaux plantés disposés perpendiculairement en recoupant l'emplacement d'un bâtiment carré à fondation de pierre daté du Haut-Empire. Ce secteur est bordé par la poursuite du même chemin sud-ouest/nord-est que celui qui desservait l'unité précédente. Là aussi les bâtiments se trouvent légèrement en retrait et sont bordés par un fossé. Un puits, peut-être réutilisé de la période antique, a livré des couches d'utilisation mérovingiennes (VII -VIIIe siècle.). Un glissement semble se produire à l'époque carolingienne avec une organisation de bâtiments, plus nombreux que précédemment disposés directement en bordure de chemin et alignés.

L'unité au sud du ru des Gassets (zone 10000)

D'un simple bâtiment annexe de type grenier séparé de l'établissement aristocratique par un fossé exutoire de la mare 5042, on passe peut-être dès le VIIIe siècle (les datations sont imprécises sur cette zone) à une enfilade de bâtiments bordant strictement le chemin, et encadré par des fours.

Synthèse

Quatre secteurs d'habitats distincts reliés par un réseau de chemins de part et d'autre du ru des Gassets s'implantent dès le VII-VIIIe siècle. Il est difficile d'avoir une plus grande finesse dans les datations, mais il est probable que l'unité située la plus au nord (2000), qui présente la plus grande cohérence au départ (bâtiment et annexes complètes au sein d'un enclos, soit la plus ancienne (début du VIIe s. ?). On ne peut donc en aucun cas expliquer la présence de ces unités comme une évolution ultérieure de l'habitat par démembrement d'un ensemble initial. Toutefois, il convient de remarquer quelques constantes de départ dans l'organisation de ces petits groupes d'habitat : bien que desservis par les chemins, les axes de circulation ne contraignent pas directement l'implantation des bâtiments, généralement situés en retrait. Enfin, ces différents pôles d'habitat seront tous diachroniques et vont évoluer entre le VIIIe-IXe siècle dans le sens d'une organisation en village-rue. Nous verrons plus loin les implications de cette évolution.

La question des chemins et des gués

Les chemins

Une partie du réseau de chemins*(Fig.II-15)* de desserte du village du haut Moyen Âge a subsisté jusqu'au siècle dernier. C'est l'organisation de l'habitat du haut Moyen Âge par rapport à ces chemins qui permet d'identifier leur ancienneté. Toutefois, certaines modifications de tracé ont eu lieu durant l'existence du village ou bien sont consécutives à son abandon: elles ont fossilisé certains tronçons, permettant ainsi d'en observer les aménagements. Globalement, le site des Ruelles se comporte comme un point nodal au sein marqué par le croisement de plusieurs chemins et le franchissement de la zone humide du ru des Gassets via trois gués. Ce contexte topographique et hydrographique a généré au cœur du nœud de circulation plusieurs branches permettant de relier au plus court les différents chemins. Une partie de ces jonctions explique la forme particulière en V qui était encore bien visible sur les plans anciens (*Fig.II-3*) et qui existant déjà au haut Moyen Âge comme le montre la présence d'unités d'habitation bordant ses chemins. Cette physionomie présente si l'on ne prend en compte que les chemins visibles sur les plans anciens (Minutes d'état-major) est celle de deux chemins perpendiculaires organisés à son carrefour en une desserte de deux branches utilisant deux gués distincts. Le premier chemin relie au sud Villeneuve-St Denis longe le bourg actuel de Serris à l'ouest et se dirige ensuite vers Chessy au Nord. L'axe perpendiculaire, relie à l'est du site des Ruelles, la motte de Bellesmes et se dirige vers Montevrain et Lagny au nord-ouest. Entre ces deux chemins, deux branches symétriques utilisant deux gués différents étaient utilisés en fonction de la direction recherchée. Le fait que ces deux branches aient chacune servi à structurer des unités d'habitat montre l'ancienneté du dispositif. Toutefois, la fouille de 1997 en partie nord-est du site, et les données issues des diagnostics et de la fouille du Pré Chêne conduisent à montrer une réalité plus complexe au départ, et une évolution durant tout le haut Moyen Âge. Ceci nous conduit également à réfléchir au statut de ces cheminements, axes secondaires de long court ou bien liaisons locales variant en fonction de l'importance relative des habitats qu'elles relient.

Le chemin de Jossigny à Magny-le-Hongre

Ce chemin avait totalement disparu du réseau actuel. Il a été mis en évidence sur le site des Ruelles par la fouille, repéré en direction de Magny-le Hongre (Maniaco villa) par les sondages et l'interprétation des clichés IGN. Le tracé en direction de Jossigny étant visible sur les plans d'intendance. Ce chemin se retrouve sur la fouille du Pré Chêne à Jossigny et joue un rôle dans l'organisation du site du haut Moyen Âge. Il est possible qu'il appartienne à un itinéraire secondaire reliant Meaux à Brie-Comte-Robert mais cette hypothèse reste à confirmer. Sur le site des Ruelles, il joue un rôle majeur dans l'organisation du village dès sa fondation, reliant notamment le pôle funéraire et cultuel au manoir. La partie fouillée de ce chemin a livré partiellement les restes d'un empierrement et d'ornières mais qui peuvent être plus récents que le haut Moyen Âge, son tracé étant repris pour accéder à la maison forte du second Moyen Age (XIV-XVIe). Dans le détail, son tracé à l'emplacement du site semble avoir connu des variantes lié aux passages à gué pour une part et à la nature des cheminements.

Le chemin de Bellesmes

Son tracé nord-ouest/sud-est est parfaitement rectiligne sur un tronçon de trois km au milieu duquel se trouve le site, il s'incurve ensuite vers le nord en direction de Montévrain (Monte Vultoricino ?) (2, 5km) et de Lagny (Latiniacum) (6,5 km); Son parcours vers l'Est est plus malaisé à restituer. Tel qu'il a pu être observé sur les plans d'intendance et les traces parcellaire fossiles, il semble remonter progressivement vers le nord en direction de Montry/Meaux. À l'issue des fouilles 1989-1992, ce chemin avait été considéré comme un des axes les plus anciens, avec peut être une origine antique. Il est vrai que sa portion orientale organise parfaitement l'habitat du haut Moyen Âge et structure l'habitat dès le VII-VIIIe siècle. En revanche, la fouille de 1997 montre très clairement que poursuite vers l'ouest en direction de Montévrain puis Lagny n'existe pas avant le Xe siècle, étant contradictoire avec le système fossoyé mérovingien et son tracé recoupant plusieurs structures de cette période. À l'inverse, l'organisation de l'enclos fossoyé mis en place au Xe siècle s'appuie sur ce nouvel axe qui prolonge un chemin qui venait jusqu'alors simplement buter contre le chemin de Jossigny à Magny-le-Hongre.

Le chemin de Lagny

Cet itinéraire part du chemin de Bellesmes et se dirige vers le sud-est. La jonction avec le village se réalise à travers deux branches traversant le ru des Gassets et le long desquelles s'organise l'habitat. Ces deux branches se rejoignent à la sortie sud du village et le chemin se poursuit en direction du village actuel de Serris et de la forêt. C'est à partir de ce chemin, tel que l'on peut le voir sur les plans anciens que sera créé le village de Villeneuve Saint-Denis (1192-1193) dans les bois de Serris. Une bifurcation de ce chemin au sud-ouest du bourg actuel de Serris semble connecter ce chemin au vaste habitat mérovingien et carolingien du Couternois. Dans ce dernier cas, la voirie utilisée au haut Moyen Âge existe déjà au Haut-Empire, à une petite variante de tracés près. Ce chemin est le mieux documenté par la fouille au niveau du site des Ruelles. Il a pu, en effet être fouillé sur un tronçon de 70m, car son tracé médiéval et moderne était décalé à l'est suite à la construction d'un pont sur le ru (avant, le franchissement se faisait à gué) et a laissé intacts les niveaux d'empierrement carolingiens. Le soin porté à son empierrement montre bien son importance au moins locale dans les cheminements à l'époque carolingienne. Ce chemin semble prolongé au nord du chemin de Bellesmes en direction de Chessy (« Chemin de Chessy ») et du franchissement de la Marne à Trilbarldou et Meaux mais l'ancienneté de ce tracé est plus difficile à attester.

La question du maillage de chemins traversant ce secteur et desservant ses habitats est une question complexe qui mérite un travail spécifique, à une plus large échelle de lecture que celle à laquelle nous nous sommes contraint. Il convient, en attendant, de résister à la tentation d'interpréter de façon trop prématurée ces chemins sur de trop longs tronçons en leur attribuant la fonction de cheminements au long cours. Il semble toutefois possible en utilisant uniquement les données des fouilles sur notre périmètre d'étude de proposer une évolution de cet écheveau de chemins et leur interaction avec les structures d'habitat.

Les gués

Bien que modeste, le ru des Gassets se conjugue à une nappe phréatique très active rendant les zones basses, particulièrement humide à la mauvaise saison. Trois franchissements ont pu être identifiés. Deux étaient à coup sûr des gués au haut Moyen Âge, ils se positionnent chacun dans les coudes que forme le ru des Gassets dans son cours sinueux. La branche est du chemin de Lagny n'a jamais cessé d'être utilisée jusqu'au XIXe siècle, le creusement séculaire du chemin dépasse d'ailleurs le mètre; à la jonction du ru, les niveaux d'ornières successives forment au contraire une stratigraphie d'une épaisseur de 0, 8 à 1m. Mais l'absence de mobilier si ce n'est un nombre appréciable de fers à chevaux ne permet pas de savoir si les niveaux de circulation du haut Moyen Âge étaient conservés. Le franchissement du chemin de Jossigny, commun à la branche ouest du chemin de Lagny a également été exploré de part et d'autre du ru indiquant lui aussi un passage à gué visible dans la pente progressive du chemin. Un pont sera construit à la fin de l'époque médiévale ou moderne(?), décalant le chemin de quelques mètres vers l'Est. Des fers à chevaux ont été retrouvés dans la partie nord-ouest du gué fouillée en 1990. Le troisième franchissement du ru se faisait à l'aplomb de l'établissement aristocratique.La fouille de 1997 a permis de mettre en évidence son aménagement en relation avec le système fossoyé mérovingien impliquant notamment la présence de caniveaux empierrés permettant le franchissement des fossés (Gentili et Mahé 1999).

Les aménagements des chemins, les ornières

Les fossés bordiers

Ceux-ci n'existent pas systématiquement sur tous les chemins. Le chemin de Bellesmes et sa jonction avec le chemin de Jossigny montrent des fossés bordiers antérieurs à la maison forte et qui remontent vraisemblablement au haut Moyen Âge. Le cas du chemin de Jossigny est le plus explicite car bordé des deux côtés par des fossés à fond plat espacés de 8 à 10 mètres.

Mares et chemins

Plusieurs mares ont joué un rôle dans l'assainissement des chemins. C'est notamment le cas autour du carrefour des chemins de Bellesmes et de Jossigny. Ce n'est pas forcément la motivation première de leur creusement excepté peut-être la Mare 2010, qui vient prolonger le parcellaire carolingien (fossés 2019 et 2071) qui borde le chemin de Jossigny à Magny et a livré un mobilier céramique attribuable au Xe siècle (*Fig.II-51b)*.

La largeur des chemins proprement dit a pu être calculée L'empierrement du chemin de Bellesmes fait 2, 40m de large dans le sondage réalisé au sud-est de la nécropole, mais il n'est pas daté avec précision à cet emplacement, par contre, le tronçon du haut Moyen Âge de ce même chemin, repéré au carrefour avec la branche Est du chemin de Lagny fait également 2, 40 m. Le chemin de Jossigny a un empierrement de 3, 50 m le large le long de la nécropole, un peu plus au nord, il laisse une trace d'environ 4/5 m, en direction du sud, les traces d'ornières s'élargissent progressivement en direction du gué. Au sud de ce gué, Une partie de la branche Ouest du chemin de Lagny est datée: un premier état sans empierrement est antérieur au Xe siècle et existe déjà à l'époque mérovingienne, (il est bordé alors par une palissade). Sa largeur reconnue est de cinq mètres Il est ensuite réaménagé avec une légère variation de tracé puis la construction d'un empierrement soigné consécutive à de profondes ornières. Son tracé est alors plus calibré avec une largeur de 2, 50 m environ. D'importants rejets de matériel au-dessus de cet empierrement permettent de le dater de la dernière période d'occupation du village (X-XIe s.). La largeur de la branche Est du chemin de Lagny ne nous est connue que dans son état ultime (XIXe s.), Ce chemin s'étant progressivement érodé jusqu'à devenir un chemin creux; il avait alors une largeur de 8 m. en surface pour une largeur utilisée de 6 m. Le chemin reliant l'établissement aristocratique à la nécropole possède un empierrement de 2, 20m de large recouvrant un niveau d'ornières de 2,40 m. Une hiérarchie des chemins fonction de leur largeur semble difficile à établir et une largeur de l'ordre de 2, 40 m revient le plus souvent pour les lambeaux d'empierrement du haut Moyen Âge.

Les ornières

Les ornières, datées du haut Moyen Âge car fossilisées par un empierrement ou par l'abandon d'un tronçon nous fournissent des indications complémentaires : une largeur de 1 à 1,20 m revient le plus souvent et semble avoir été le gabarit de véhicules le plus courant. Des écartements de roues plus importants ne sont pas à exclure mais dans les cas de chemins suffisamment creusés comme c'est le cas du chemin de Lagny (branche Ouest) on imagine mal le passage d'écartements supérieurs à 1,40m.

À titre de comparaison, on peut rapprocher le gabarit des chemins de Serris avec la largeur coutumière des voiries telle qu'elle est définie dans les Coutumes de Beauvaisis rédigées par Philippe de Beaumanoir vers 1280. Celui-ci distingue en effet des sentiers, larges de 4 pieds (1, 19m), des carrières, larges de 8 pieds (2, 40m) et des chemins de liaison large de 16 pieds (4, 75). Excepté le chemin de Jossigny, un peu plus large, nous aurions donc ici surtout affaire à la catégorie de carrière "où les charrettes peuvent rouler en file, sans possibilité de croisement, le bétail devant cheminer à la queue leu leu. (Mesqui 1994 p.42-44).

On connaît peu de chose sur l'écartement des roues des véhicules du haut Moyen Âge.

Des études récentes sur les orniérages de chemins médiévaux dans le midi et le Jura semblent indiquer une constante sur une longue période des écartements de roues de 1, 05m à 1, 15m ce qui est proche des observations faites à Serris. Ce calcul mériterait d'être effectué sur un nombre plus important de sites, mais en s'assurant de la datation précise des ornières. L'ensemble du site des Ruelles est confronté à la superposition de plusieurs axes de circulations qui semblent avoir évolué durant le haut Moyen Âge en fonction de l'environnement du site et qui sont localement influencés par trois gués

placés à des coudes du ruisseau. L'axe SO/NE, de Jossigny à Magny-le-Hongre, semble jouer un rôle important dès la création de l'habitat des Ruelles. Il est connu immédiatement au nord du site où son orientation en direction de Magny-le-Hongre est nette et semble relier directement la nécropole au bâtiment aristocratique. La fouille du Pré Chêne nous permet de reconnaître une portion substantielle de son tracé du haut Moyen Âge, qui se prolonge ensuite en direction du village de Jossigny. Cette portion étudiée nous aide à comprendre son tracé aux abords du site des Ruelles. Sa jonction a lieu immédiatement au sud de l'établissement aristocratique moyennant une légère bifurcation par rapport à son tracé théorique. Une variante plus linéaire qui aurait longé le ru au nord n'a pas été observée lors de la fouille des secteurs protohistoriques et néolithiques de Jossigny le Pré Chêne. Cette contrainte s'explique probablement par le franchissement du gué, mais pourrait également être liée à l'existence préalable d'un habitat à desservir. L'évolution des cheminements au sein du site des Ruelles nous montre cependant la montée en puissance de deux autres axes : la poursuite du chemin de Bellesmes en direction de Montévrain marque un glissement progressif au profit de la partie nord du site, où se trouvent associés à partir du Xe siècle à la fois le cimetière, l'église et un habitat privilégié.

D'autre part, le cheminement vers le sud dont une portion de chemin est réaménagée et empierrée au Xe siècle. Le chemin passe encore à cette période au cœur de la cour de la partie privilégiée du site, et un système de fossé circulaire contrôlé par une robuste construction à quatre poteaux massifs

Dès son origine, le site des Ruelles se retrouve au cœur d'un écheveau de chemins liés à un franchissement du cours d'eau via trois gués. Il semble que ce réseau de chemins, dont certains peuvent avoir une origine plus ancienne, soient modelés par l'organisation du bâti qui à la fois en modifie le tracé, les accès. Il est par exemple frappant de voir le chemin de Jossigny s'inscrire dans le système d'entrée (fossé et palissade) de l'établissement aristocratique mérovingien puis, à l'époque carolingienne, bifurquer pour contraindre le cheminement au sein de la cour de l'établissement privilégié du Xe siècle.

Cette inflexion ainsi que la métamorphose durant les VIIIe-IXe siècles des unités d'habitats situées à l'est du site, dont l'implantation s'apparente progressivement à celle d'un villages-rue. Ainsi, indépendamment des lieux plus éloignés que peuvent relier ses chemins, c'est leur interaction avec les différentes parties de l'habitat qui frappe en premier, et dans un second temps la relation avec l'environnement proche, dont les modifications semblent influencer les cheminements. D'autre part, le recentrage du village vers sa partie nord va de pair avec un lien plus direct avec les occupations carolingiennes de Montévrain ; tandis que les rapports avec le site du Pré Chêne semblent distendus après l'abandon de l'habitat aristocratique au sud-ouest du site des Ruelles.

Sans en tirer de conclusions hâtives, l'imbrication très nette de la voirie et des zones bâties, accentuées encore à l'époque carolingienne par le développement des unités le long des chemins semble être à l'origine du toponyme « les Ruelles ». Le maintien du système de voirie hérité du village du haut Moyen Âge peut avoir, en dépit de la disparition des habitats associés, avoir contribué à nommer la Maison forte qui en occupait le centre. A moins que la cristallisation de ce nom de lieu soit plus ancienne et désigne l'habitat du haut Moyen Âge lui-même, le terme de Ruelles pouvant désigner à la fois une voirie et une rangée de maisons (Bauchet 2007). L'ancienneté de l'abandon du site des Ruelles (XIe siècle) et la première apparition du toponyme (XIVe siècle) rendent toutefois le lien difficile à établir.

Organisation spatiale du site des Ruelles aux VIIe-VIIIe siècles : quelques réflexions

Nous avons vu avec l'exemple de Jossigny l'implantation d'un habitat, de taille modeste, dès le courant du VIe siècle, après un abandon total des occupations depuis le début du IVe siècle qui, couplé

aux données palynologiques nous montre au moins localement (Serris et Jossigny) l'implantation d'une forêt. Nous espérons que la multiplication des études palynologiques dans les mares diachroniques permettra de compléter ces informations limitées pour l'instant au secteur de Serris/Jossigny. Les indices d'une remise en valeur massive de ce territoire se multiplient durant les VIIe et VIIIe siècle, la création d'un petit habitat au Clos Rose (Poyeton 2004), le développement conséquent du site de Jossigny le Pré Chêne, celui, plus au sud du Couternois, montrent un changement de situation radical dans l'occupation humaine du terroir et conduit à un paysage plus ouvert que la situation qui avait prévalu au Haut-Empire où un paysage semi ouvert de type bocage semblait la règle. Ce changement brutal qui semble s'être effectué seulement sur quelques décennies, bien que précédé d'initiatives pionnières, plus modestes, aboutit à la création et au développement de toute une hiérarchie d'habitats impliquant une occupation humaine dense. L'habitat qui s'implante sur le site des Ruelles présente toutes les caractéristiques d'un centre de pouvoir et de ce qui pourrait être une tête de domaine. Comme nous l'avons exposé en détail, nous sommes dans l'incapacité de déterminer si les différentes composantes de cet habitat se sont implantées simultanément ou bien se sont échelonnées sur une durées assez courte. Par exemple, il n'est pas impossible qu'une implantation d'un petit habitat pionnier (unité d'exploitation en zone 2000?) ait précédé la mise en place de l'établissement aristocratique. Si aucune source ne permet de documenter l'origine du site au haut Moyen Âge, les données archéologiques sont beaucoup plus parlantes et associent directement un contexte aristocratique, un espace à vocation cultuelle dans les premières décennies, au plus tard le milieu du VIIe siècle. Si les textes mentionnant le site sont absents, le paysage politique est particulièrement bien documenté à cette période. Un groupe aristocratique puissant, les Faronides domine la frange nord de la Brie et est à l'origine de la fondation des Abbayes du secteur (Le Jan 2003). La mise en place d'une habitat multipolaire incluant un habitat privilégié, un pôle cultuel, qui semble s'apparenter à une centre domanial, une vague de défrichement assez étendue impliquant probablement une main-d'œuvre nombreuse, la créations de plusieurs habitats, ne peuvent être qu'associés à ce groupe puissant, au cœur de leur territoire de prédilection, et durant une période très favorable pour eux, la première moitié et le milieu du VIIe siècle. Le site des Ruelles présente une physionomie complexe liée à sa nature multipolaire. Cette organisation semble apparue très vite dans le courant du VIIe siècle et semble reflet de la structure sociale et du fonctionnement économique de cet habitat dans son terroir. L'habitat aristocratique, manoir et annexes semble organisé de façon à se comporter comme un ensemble cohérent, mais qui domine largement l'ensemble de l'habitat par l'ampleur de ses bâtiments. Il nous est difficile faute d'avoir pu effectuer des mesures de phosphates, de définir précisément la fonction de ces différents bâtiments qui étonnent par leur surface. L'un des outils à notre disposition, tributaire de l'interprétation et la datation du bâti, consiste à mesurer la surface bâtie dans les différents pôles de l'habitat. Ce calcul *(Fig.II-43)* ne tient pas compte de la nature et la fonction des bâtiments, trop difficile à établir, mais on peut considérer qu'il est significatif de la part des différents pôles d'habitats entre eux.

De ce point de vue, la domination de la partie aristocratique est considérable dans le calcul total. Si l'on suit cette logique, il faut considérer que la majeure partie des activités, des animaux, des habitants gravitent autour de cet établissement, pour une minorité dans les petits groupes d'habitat. Ce mode d'organisation héritier de la villa gallo-romaine, l'essentiel des habitants étant réunis au sein de l'établissement pose la question du statut social des populations qui entourent les habitants dont le privilégié est attesté par le mobilier. Le statut servile étant le plus probable.

Parallèlement, les quelques groupes d'habitations qui ne s'inscrivent pas dans l'établissement privilégié indiquent peut-être une population de statut différent, au même titre que celle des habitats qui gravitent en périphérie de cet habitat. L'évolution durant le VIIIe siècle montre une augmentation

des surfaces bâties de l'établissement aristocratique, dont les vastes constructions sont centrées autour d'une cour, renforçant son caractère fermé. C'est également le cas dans le cimetière avec la construction d'une grange qui accroît la surface bâtie mais cette accroissement des surfaces construites se remarque aussi sur les autres secteurs de l'habitat, et principalement en partie est divisée en unités. Il semble que dans ce dernier cas, le développement de ces habitats s'effectue par une extension de certaines unités en bordure de voie. Ce phénomène semble surtout significatif à la période suivante.

Durant les VIIe-VIIIe siècle, l'allure générale du « village » des Ruelles présente un caractère fortement hiérarchisé avec une domination de l'établissement aristocratique qui semble avoir joué un rôle moteur dans la remise en valeur des terres, avec probablement encore maintien d'une population servile hébergée dans les vaste bâtiments « domaniaux » ou dans des parcelles attenantes. Néanmoins, la présence d'autres composantes nous fait sortir d'un schéma qui pourrait être une simple réédition du modèle antique.

-La présence d'un pôle cultuel qui constitue également une unité économique associées au stockage, transformation agricole et dont la fonction funéraire s'impose progressivement.

-La présence de petites unités, groupant habitations et annexes.

Ce type d'unité apparaît sur le site voisin du Pré Chêne dès le VIe siècle, associé à un mode de consommation autarcique mais d'un niveau de consommation correct. Il est possible que ce type de petits établissements ait joué un rôle dans cette première vague de défrichements. L'unité mérovingienne de la zone 2000 pourrait faire partie d'un habitat de ce type. Les évolutions perceptibles durant le VIIIe siècle montrent très nettement un développement des différentes parties de l'habitat mais sans remise en question de leur équilibre. La moitié de la surface bâtie de l'habitat correspond à l'établissement aristocratique. Si l'on additionne celui-ci aux constructions du pôle cultuel et à l'espace fossoyé ouest qui semble directement en dépendre, on arrive à un total de 82% de la surface bâtie qui semble appartenir à un espace directement contraint par la présence aristocratique. Le reste de l'habitat, divisé en petites unités, ne correspondant qu'à 18% du total.

Serris Les Ruelles et sa périphérie immédiate : le site de Jossigny le Pré Chêne à l'époque mérovingienne

Nous l'avons vu plus haut, la fouille de Jossigny le Pré Chêne nous fournit l'évolution d'un habitat contemporain du site des Ruelles sur une superficie conséquente de près de 5,5ha. Plutôt que d'aborder séparément la présentation de ces deux sites, ce qui peut être fait en consultant les rapports de fouilles joints, Il nous a semblé utile de discuter des liens qui peuvent exister entre ces différentes occupations contemporaines. Ce point de vue est renforcé par le caractère particulier du pôle aristocratiques des Ruelles aux VII-VIIIe siècle et sa proximité géographiques avec l'habitat du Pré Chêne. Globalement, la limite de commune Jossigny/Serris n'apparait pas forcément pertinente comme séparations entre ces deux habitats. Deux points peuvent être avancés pour proposer une appartenance à deux ensembles distincts :

-le site du Pré Chêne prend naissance dans le courant du VIe siècle et naît donc au moins un demi-siècle avant l'habitat des Ruelles.

-Il existe entre les deux habitats une zone de 400m libre de vestiges.

Ces éléments doivent cependant être nuancés par d'autres arguments qui au contraire nous montrent des interactions entre les deux espaces.

La question des distances dans le cas d'un habitat multi-polaire

En ce qui concerne le site du Pré Chêne, la proximité immédiate du site des Ruelles constitue une originalité du fait de l'ampleur de ce village mais aussi de son caractère multipolaire qui associe plusieurs habitats privilégiés successifs, et un ensemble funéraire et cultuel majeur dont des données récentes renouvellent les problématiques (Blaizot 2011, Catteddu et alii 2009). Les distances observées entre les différents noyaux contemporains du site des Ruelles sont les suivantes.

Nous prenons comme point d'origine le bâtiment 59 de la ferme aristocratique (ou domaniale) du site qui semble le point le plus significatif pour les VIIe et VIIIe siècles. Une rapide recherche des différentes composantes des habitats mérovingiens des Ruelles, du Pré Chêne, auxquels nous joignons ceux de Montévrain Le Clos Rose et enfin le site de Pré de la Fontaine à Serris (diagnostic) permet de classer ces différents lieux en fonction de leur distance avec le point de départ défini (bât 59 de Serris). Le résultat, résumé dans le tableau *(Fig.II-44)* est assez parlant et montre que la distance entre l'habitat privilégié des Ruelles et différents secteurs de l'habitat de Jossigny est souvent inférieure aux distances intra-site à l'intérieur même du village des Ruelles. Ces mesures nous montrent deux choses : l'ambiguïté de la notion de limite concernant un habitat groupé comme celui des Ruelles, ceci malgré le fait, confirmé par les diagnostics, d'un hiatus entre le site des Ruelles et le Pré Chêne. D'autre part, l'influence entre les deux habitats compte tenu des interactions privilégiées : lorsque l'on est à l'emplacement de l'habitat aristocratique des Ruelles, il est plus court de se rendre à la forge du Pré Chêne, que d'aller dans le cimetière et la partie nord de l'habitat.

Donc globalement, les distances entre la ferme domaniale et le Pré Chêne sont identiques à celles reliant diverses parties du site des Ruelles. Si l'on prend les bâtiments aristocratiques comme point de référence, certaines parties de l'habitat du Pré Chêne sont plus proches de l'habitat privilégié des Ruelles, que ce dernier d'autres secteurs du site, comme le pôle cultuel ou les unités situés au Nord-Est.

La présence d'une forge entre les deux sites permet d'envisager une complémentarité des deux habitats. La phase de décollage du site du Pré Chêne, avec une extension considérable de l'habitat coïncide avec la fondation et la phase d'activité maximale de l'habitat privilégié des Ruelles. Reprenons dans les détails quelques points clés de la chronologie de l'occupation mérovingienne du Pré Chêne. Comme on l'a expliqué plus haut, l'Antiquité tardive n'est pas représentée au Pré Chêne. Ce hiatus était également présent sur le site des "Ruelles". Elle apparait en négatif, comme le montrent également les données numismatiques. L'ensemble mérovingien le plus ancien, la structure 2055, est attribué au VIe siècle. La céramique est attribuée principalement à la première moitié, mais la verrerie n'est pas antérieure aux années 540. Le hiatus est donc, au maximum, de près de 300 ans (mi IIIe-mi VIe), plus vraisemblablement de la fin IIIe au premier tiers du VIe s. Nous avons vu plus haut le détail de l'occupation restreinte du VIe-mi VIIe siècle avec l'existence d'un habitat peu étendu, peut être encore contraint par l'omniprésence des zones boisées et qui d'après l'étude archéozoologique semble fonctionner en autarcie mais avec un bon niveau de consommation, qu'il s'agisse de l'alimentation carnée (porc) ou du mobilier.

La phase d'expansion de l'habitat du Pré Chêne, mi VIIe-VIIIe siècle

Il n'existe pas de hiatus avec la phase précédente et il est possible que le statut des occupants soit resté le même en dépit des modifications observées. Les datations archéomagnétiques et céramiques semblent montrer cependant une nette domination du VIIIe siècle. L'extension considérable de l'habitat à cette période est donc tardive, probablement fin VIIe et durant tout le VIIIe siècle. L'unité

de la période précédente s'étoffe avec la mise en place de nouveaux bâtiments. Une grande bâtisse (bât 51) qui recoupe la fosse 2055 (VIe s.) domine par ses dimensions cet ensemble, encadrée par un large fossé qui prend la succession de l'enclos précédant en unifiant l'espace. Un bâtiment (bat 49) se trouve en vis-à-vis, ménageant une sorte de cour centrale, bordée de palissade et formant le cœur de l'unité. À l'extérieur de cette cour, d'autres constructions annexes sont visibles. Deux plans à six poteaux allongés (44 et 46) correspondent bien à la typologie des constructions de cette période (Gentili 2009). Un groupe de trous de poteau marque peut-être une succession de constructions (47) annexes ou plusieurs petites palissades. Cet ensemble est bordé au sud par un chemin maintenant bien attesté. L'orientation de la grande bâtisse qui le borde marque bien son rôle dans l'organisation du bâti.

L'enclos se poursuit au sud et englobe une parcelle déjà occupée à la période précédente. Un petit groupe de constructions à quatre poteaux occupe une partie de cet espace, mais certains peuvent appartenir à la phase précédente (VI-VIIe s.) À l'est, un groupe de construction borde le chemin. Les plans ne sont pas toujours aisés à démêler, mais l'on observe des récurrences avec des constructions carrées ou rectangulaires à quatre poteaux. Un bâtiment de plan rectangulaire allongé, (bât 34) associé à deux constructions à quatre poteaux (35 et 36) constitue un ensemble cohérent. Il est placé perpendiculairement au chemin *(Fig.II-45).* Ce développement vers l'est le long du chemin est prolongé par la mise en place d'une forge. Elle existe probablement déjà dans le courant du VIIIe siècle, mais compte tenu des incertitudes, nous avons préféré l'attribuer à la phase suivante (VIIIe-IXe s.). Cette progression vers l'est le long du chemin, s'accompagne d'une extension spectaculaire de l'habitat vers le sud. Celle-ci passe par la mise en place d'un système fossoyé associé à des constructions. Une grande bâtisse, le bâtiment 5, orientée nord-sud comme le bâtiment 34, est au cœur de cette nouvelle unité. Celui-ci est accompagné d'un bâtiment d'orientation différente (bâtiment 12).

Le fossé qui borde à l'ouest ces deux constructions (1537) conjugue ces deux orientations, il fonctionne avec un autre fossé nord-sud (1506 / 1129) qui lui est perpendiculaire, les deux bâtiments occupant l'angle de l'enclos. Ce dernier présente à cet emplacement une large ouverture vers le nord. Le même système est visible immédiatement à l'est avec une nouvelle parcelle fossoyée pourvue d'un bâtiment dont l'orientation coïncide avec la branche nord du fossé (1521), l'autre branche du fossé présente une orientation est-ouest perpendiculaire au fossé 1129 avec lequel il fonctionne. Enfin, la colonisation de l'espace, intègre la mare 1354 dont l'existence est attestée depuis la période gallo-romaine, et dont la cavité se trouve alors utilisée pour le creusement de quatre fours culinaires. Un fossé, daté par la céramique de la période mérovingienne, part de la mare forme un angle droit puis s'oriente au nord. Il semble former un enclos avec le fossé 1570, est-ouest, non daté. Les fours culinaires, nombreux à cette phase, présentent trois localisations principales : le long du chemin est-ouest, en périphérie, en limite de l'enclos nord, au sud-est, près de la mare et au sud près de l'entrée de l'enclos à l'angle des fossés 1129 et 1136. Pour conclure, l'occupation mérovingienne, restreinte aux VIe-VIIe siècle, change d'échelle pour aboutir au VIIIe siècle à constituer un véritable hameau, associant deux unités situées en profondeur au nord et au sud du chemin, et d'un habitat bordant l'axe de circulation est-ouest qui s'infléchit légèrement vers le nord.

Evolution de l'habitat aux VIIIe-IXe siècles sur les sites du Pré Chêne et du Couternois

On observe une accentuation des évolutions précédentes. Au nord, il semble que le grand bâtiment 51 ait pu perdurer une partie de la période, avec adjonction d'autres annexes dont un plan à six poteaux qui s'apparente déjà aux greniers carolingiens (Gentili 2009). À l'est du bâtiment 51, un enclos carolingien se présente sous la forme d'un "U" ouvert (ou arasé ?) au nord *(Fig.II-46).* Le bâti bordant la voirie au sud s'étoffe considérablement, à la fois à l'ouest avec plusieurs constructions disposées perpendiculairement (bât 25) ou parallèlement (bât 22) au chemin. Un puits (3218) existe probablement dès cette période. En partie centrale, on observe une autre unité, puis, à l'est, en limite

de décapage, un bâtiment lié à une activité de forge et de réduction du fer. Au sud, l'unité représentée par le bâtiment 5 s'étoffe avec le dédoublement de l'édifice par l'adjonction du bât 8. Une construction annexe, le bâtiment 10, est bordée par les deux seuls fonds de cabanes découverts sur ce site. Deux fossés nord-sud semblent prolonger l'alignement de l'enclos présent au nord du chemin. Deux fours utilisent le creusement de ce dernier fossé comme cendrier. D'autres se trouvent dans la cour ou plus préférentiellement en bordure de chemin. Les tendances précédentes sont amplifiées avec cette division tripartite : unité nord, habitat bordant la voirie (3 ensembles inégaux dont une partie ouest très importante) et unité sud qui semble se développer. Le système d'enclos semble se simplifier, par comblement des fossés, ce qui ne signifie pas forcément que leurs limites ne soient pas en partie maintenues par exemple par des haies.

La réorganisation des habitats voisins et la mise en valeur du terroir consécutifs à la création des Ruelles

L'expansion considérable du site du Pré Chêne coïncide avec la période qui suit la fondation du site des Ruelles (courant du VIIe s.) On observe à la fois une extension des constructions et des enclos largement vers le sud, jusqu'à la mare 1354 (fours) et aussi vers l'est, le long du chemin qui le relie au site des Ruelles. La mise en place d'un large enclos délimitant à la fois l'habitat, mais englobant aussi de nombreux espaces adjacents s'apparente au large système fossoyé englobant la partie occidentale du site des Ruelles. Ce dernier intègre différents pôles du village, habitat aristocratique, nécropole et pôle cultuel, et de petites parcelles associant fossés et petites constructions sur poteaux disséminées sur une surface assez large.

L'habitat du Clos Rose

À cette époque, on observe également une nouvelle implantation : celle du Clos Rose à Montévrain. Elle aussi s'installe dans le périmètre d'un établissement du Haut-Empire déserté après le IIIe siècle. Le mode d'organisation de l'habitat mérovingien des VIIe-VIIIe siècle de Montévrain, petites constructions, greniers le long du fossé rappellent celle de la partie occidentale du site des Ruelles à la période mérovingienne : la faible distance avec l'espace des Ruelles pourrait nous conduire à y voir une dépendance agricole du site des Ruelles liée à une phase de remise en valeur du terroir au nord du ru des Gassets. Les liens entre le Pré Chêne et le site des Ruelles sont plus complexes à établir dans la mesure où le site évolue à partir d'un établissement sensiblement antérieur à la fondation du village (au moins un demi-siècle), et où son développement s'effectue à partie de ce premier habitat, de façon non jointive avec la partie privilégiée du site des Ruelles que séparent 300 m de vide. L'analyse des distances entre différents habitats et pôles des trois sites utilisés dans l'étude montre cependant, pour l'époque mérovingienne, une grande proximité entre le Pré Chêne et le manoir domanial des Ruelles. De même, malgré le maintien d'inhumations dans l'habitat, il est probable que le recrutement de l'ensemble funéraire des Ruelles ait associé progressivement l'habitat du Pré Chêne. L'attractivité du centre formé par l'habitat aristocratique, le mode d'organisation qui transparaît des formes de cet habitat complexe nous conduit de toute manière à intégrer l'habitat du Pré Chêne dans cet ensemble. L'implantation d'une forge associée à une pratique de réduction du fer à mi-chemin de l'habitat de Jossigny et de la ferme domaniale confirme que cet espace "vide" lui-même entre les deux secteurs n'empêche pas un lien fort, fonctionnel et complémentaire entre les différentes composantes de l'habitat. Le développement de constructions le long du chemin reliant les deux espaces jusqu'à la fin du VIIIe s. confirme bien cette liaison. Nous avons bien affaire, à cette période, à un même complexe d'habitat moteur d'une vaste remise en valeur du terroir, bien visible dans les données palynologiques (études palynologiques de Gauthier et Boulen in Gentili et Séthian 2012 p. 490-561).

L'apport des données archéozoologiques

L'étude archéozoologique montre un changement radical des choix avec une part prédominante du bœuf, selon un profil identique à celui des zones d'habitat non privilégiées du site des Ruelles, ce qui est rupture assez nette avec le mode de consommation observé lors de la première phase mérovingienne. Cette évolution se renforce à l'époque carolingienne dans deux sens : l'accroissement de la part des équidés, mais pas autant que dans d'autres secteurs d'île de France, et celui des besoins en traction animale, notamment concernant les bovidés (Yvinec et alii in Gentili et Sethian 2012 p.574).

Quels enseignements tirer de l'observation groupée des sites des Ruelles et du Pré Chêne aux VIIe-VIIIe siècle?

Comment intégrer l'évolution croisée du site des Ruelles, celle du Pré Chêne et des petits secteurs d'habitats périphériques à ces sites dans un schéma explicatif cohérent? Nous ne prenont pas en compte dans cette première tentative d'explication les données, abondantes issues d'autres opérations menées à Marne-la-Vallée hors de notre fenêtre d'étude. Nous proposons sur la foi des données palynologiques alliées à la raréfaction des indices matériels de cette période une avancée de la forêt dans ce secteur du plateau briard. Le massif forestier dont la lisière constitue un enjeu durant toute la période médiévale n'est pas réellement documenté à l'époque romaine et l'on ignore où se trouvait la limite de la forêt de Ferrières / Crécy, et il est possible que l'habitat antique avec un modèle d'exploitation adaptée aux terres lourdes et humides (drainages avec grands fossés, mares, petits habitats) ait existé bien plus au sud. On peut proposer une première phase d'implantation de petits habitats de taille modeste centrés sur une activité agro-pastorale autarcique mais correspondant à une population dont le mode de consommation n'est pas misérable. Nous ne connaissons pas le statut des terres concernées (fisc?) ni celle des populations. Toutefois les indices laissés par l'archéologie collent plutôt avec des initiatives individuelles, d'impact limité en surface et dont le profil correspondrait plus, par exemple, à des paysans libres exploitant terre et forêt. Une seconde étape, majeure, se produit durant la première moitié du VIIe siècle. Elle se produit dans un contexte très favorable, celle de la création des abbayes briardes sous l'impulsion de la dynastie des Faronides (Le Jan 1995 p. 290) dont celle tout proche de Lagny (644). La présence d'un pôle aristocratique révélé par l'archéologie nous montre l'implantation d'un centre de domaine avec des bâtiments hors norme par leurs dimensions comme leur architecture. Il existe probablement une corrélation directe entre ces habitants et le groupe aristocratique dominant ce secteur, par des charges laïques ou ecclésiastiques. L'implantation de cet établissement s'accompagne de la création d'un pôle cultuel dont la nature reste à préciser mais qui est bien distinct de l'établissement aristocratique, et d'un espace fossoyé abritant des constructions annexes liées à ces deux pôles. Cette création de nouveaux habitats joue un rôle majeur dans l'ouverture du terroir, comme le montrent principalement les données palynologiques et aboutissent à un éloignement rapide des zones boisées dans des proportions bien plus importantes à ce qui existait au Haut-Empire avant l'abandon du secteur. La part de l'habitat aristocratique, sorte de « cour domaniale » , de manoir, et l'espace qu'elle contraint directement (partie ouest de l'habitat) semble avoir été fondamentale dans cette phase de défrichement, 80% de la surface bâtie dépendant de ce « centre de pouvoir » dont on peut imaginer donc une exploitation des terres en faire valoir direct par une main d'œuvre dépendante probablement servile. Toutefois, l'existence d'unités réparties en périphérie du village nous donne une image différente, celle de petites unités paysannes cultivant leurs propres lopins, et ayant donc comme composante de l'habitat le panel habituel des structures annexes, silos, greniers, fenils, fours culinaires. Bien évidemment, ces descriptions nous renvoient aux fondamentaux biens connus de l'économie domaniale telle que décrite de longue date par les historiens (Doevrey 1985), avec une réserve cultivée en faire-valoir direct par les d'esclaves au sein d'une cour domaniale, des « manses » associant bâtiments et lopins de terres exploités par des serfs, colons ou paysans libres suivant les cas. En dépit de son caractère minoritaire sur le site des Ruelles

jusqu'au VIIIe siècle, le rôle joué par les unités d'exploitations dans l'économie globale du site ne doit pas être sous-estime si l'on considère le caractère, en grande partie diachronique, de ces unités et leur développement ultérieur. De même, l'habitat du Pré Chêne, issu d'un petit établissement du VIe- début VIIe siècle, donne naissance à un ensemble beaucoup plus étoffé durant la mi-VIIe-VIIIe siècle, occupant une superficie importante et contribuant largement à la mise en valeur de cette portion de territoire. Ainsi, tout en tentant de franchir l'écueil du vocabulaire des historiens et la tentation de faire coller la réalité archéologique complexe à ces définitions, force est de constater une convergence de vue entre une définition classique du système domanial et les données qui concernent le site des Ruelles, aidés en cela par la caractérisation des milieux sociaux par le mobilier, l'alimentation et l'architecture. S'il semble acquis que l'établissement aristocratique des Ruelles constitue un centre de domaine, et qu'il s'est établi dans un contexte de mise en valeur du terroir par défrichement, il nous est difficile de définir de quel territoire il est le centre et quelle est le périmètre de son influence. Au nord du ru des Gassets, plusieurs habitats fouillés dans une périphérie large attestent de la remise en valeur rapide de ce secteur par plusieurs sites comme Montévrain, les Bois de Paris à Chessy. Rappelons que le toponyme de Chessy (Cassiacus) désigne une chênaie. Dans le cas de Montévrain, la chronologie d'implantation rejoint celle de Jossigny le Pré Chêne (milieu du VIe siècle) et est antérieure à celles des Ruelles. Il convient plus d'observer la situation au sud du ru des Gassets, sur le territoire actuelle de la commune de Serris.

Dans ce secteur, les diagnostics n'ont pas livré d'habitat correspondant à la première vague d'occupation du VIe siècle. Il convient cependant de ne pas exclure la présence potentielle de petits habitats isolés. S'il s'agit d'un modèle d'implantation en clairière, il ne s'agit pas forcément d'un front de colonisation. D'autre part, plus nous nous éloignons des secteurs documentés par les études palynologique, plus notre restitution du paysage est aléatoire. L'étude palynologique du site du Couternois, réalisé trop récemment pour être présentées dans le volume de preuves de la thèse (Boulen in Sethian et Gentili en cours), confirme en tous cas les observations des Ruelles et Jossigny. L'ouverture large et définitive du terroir situé dans l'environnement des Ruelles est bien documentée, on l'a vu plus haut à la fois par les données palynologiques mais aussi par une large extension de l'habitat sur le site des Ruelles comme à Jossigny à partir du VIIe siècle. Cette ouverture du terroir durant le haut Moyen Âge nous est connue, indirectement, en direction du sud par l'ultime extension au sud à la fin du XIIe siècle avec, la création de la Villeneuve St Denis à partir des bois de Serris (Higounet 1990 p. 77). Le large territoire situé au sud du village des Ruelles sur les communes de Serris mais aussi de Bailly s'avèrent des espaces clef pour mieux appréhender ce phénomène. La seule fouille médiévale effectuée à proximité du bourg actuel de Serris, en limite avec la commune de Bailly est la fouille du prieuré des » Petites Hermières » (Bergot 2012) nous fournit des indices médiévaux également datés du XIIe siècle. De ce point de vue, le bourg actuel de Serris constitue une zone complète de vide archéologique, aucun diagnostic ou fouille n'ayant eu lieu dans ce périmètre en dépit d'une urbanisation importante liée à la ville nouvelle. La titulature de l'église du bourg actuel de Serris dédicacée à St Michel (Roblin 1971 p.187) ne semble pas devoir indiquer une datation haute et n'apporte pas d'indices plus ancien que les premières mentions du lieu au XIIe siècle.

L'apport de la fouille de Serris « Le Couternois »

Description de l'occupation VIIe-VIIIe s (phase 2)

En fait, en partie sud du territoire de Serris, le secteur clé semble être fourni par la fouille du vaste habitat de Serris Le Couternois, fouillé en 2012-2013 sur 5,5 ha dont nous avons abordé plus haut le début de l'occupation au VIe siècle avec la mise en place d'un bâtiment de grande taille et d'une occupation beaucoup plus étendue que celle du Pré Chêne.

Il nous est difficile de restituer le rythme d'évolution de l'habitat durant la période mérovingienne pour ce qui semble correspondre à un processus continu en relation avec la dynamique spatiale d'exploitation du terroir : en l'occurrence un contexte de large défrichement confirmé par les analyses palynologiques. Cette évolution *(Fig. II-47)* est surtout marquée par une montée en pression considérable de l'habitat, largement étoffé qui passe d'une organisation bipolaire largement dominée par le bâtiment 1 et sa cour agricole à une organisation multipolaire. Le noyau d'habitat principal s'étoffe déjà de façon très nette.

> Le bâtiment 1 présente un premier état d'agrandissement à l'ouest avec l'édification d'une aile dont les dimensions en largeur sont contraintes par le retour du chemin. À l'est un nouveau bâtiment est accolé au bâtiment 1, mais le tracé courbe du chemin à cet emplacement influe sur l'orientation du bâtiment, légèrement infléchie vers le sud. Ce bâtiment à une nef possède une entrée (poteaux carrés) en vis-à-vis et collée à celle du bâtiment 1, ce qui semble indique une communication directe entre les deux. Il semble de ce point de vue utile d'additionner les surfaces cumulées qui portent cette partie principale de l'habitat à une surface de 325m^2.Un autre bâtiment annexe (bât 5) complète cet ensemble en fermant la cour à au sud-est.
>
> Il s'agit d'un bâtiment à deux nefs pourvu d'un appentis au nord.
>
> Le bâtiment 9 implanté au fond de la petite cour au sud a pu également exister à cette période, complété par une autre construction (bât 7?). Dans ces deux derniers cas, les datations sont floues, et c'est l'allure générale de l'unité qui rend probable leur appartenance à cette phase. La partie attenante au sud s'étoffe également puisque l'on voit la mise en place de plusieurs bâtiments. Le bâtiment 31 est attribué à cette phase par le mobilier issu de deux trous de poteaux dont l'un est précisément daté du VIIe siècle. Il s'agit d'un bâtiment assez important, de 18 x 8m avec appentis à l'ouest. Il est bordé par un fossé palissadé dont il épouse la forme très légèrement curviligne qui se trouve parfaitement dans l'axe du fossé 823, qui limite l'occupation mérovingienne à l'est. Le bâtiment 37, qui lui est parallèle est un plan allongé à six poteaux qui complète cet ensemble associé à quelques fosses et un silo. Au nord du bâtiment 31 et dans son alignement, le bâtiment 25, dont la datation mérovingienne fournie par un trou de poteau, est proposée pour cette phase du fait de son alignement avec le bât 31. Cet ensemble associant deux bâtiments et quelques structures environnantes peut avoir été une unité à part entière. Toutefois, sa position par rapport à l'ensemble du bâtiment 1 nous encourage à y voir une dépendance agricole de l'unité principale. L'accès vers le chemin semble d'ailleurs s'effectuer par un espace contraint entre le bâtiment 5 et le fossé 1084. Le puits 3415 très bien situé dans la cour attenante au bâtiment 1 et le puits 2096 à l'ouest continuent à jouer un rôle important dans l'approvisionnement en eau. Il convient peut-être de s'interroger sur le rôle joué par les puits antiques dans le choix d'implantation de l'habitat mérovingien. En revanche, le puits 531, également d'origine antique et encore en fonctionnement lors de l'implantation de l'habitat mérovingien ne semble pas avoir perduré, ce qui s'explique aisément par son caractère redondant, 531 n'étant qu'à une vingtaine de mètres du puits 2096. La cruche mérovingienne découverte dans les niveaux d'utilisation marquant cependant son fonctionnement jusqu'à cette période.

Cette partie attenante à l'unité principale va acquérir très vite une autre fonction : avec le développement du petit secteur funéraire qui semble implanté peu après le début d'occupation du site. On y retrouve au total une vingtaine de sépultures, ce qui est insuffisant par rapport à la taille de l'habitat et indique probablement l'inhumation d'une partie de la population dans un autre ensemble funéraire (cimetière des Ruelles?) mais montre néanmoins un choix d'implantation sur un secteur bien déterminé seulement contrebalancé par deux sépultures situées à proximité du bâtiment 31. Cette partie nord-est de l'habitat mérovingien paraît bien structurée et semble s'être étoffée de façon très nette mais en continuité avec les cadres définis initialement. L'une des mesures de cette évolution consiste à prendre en compte la surface des bâtiments associés à cette partie de l'habitat. On obtient une surface au sol cumulée de 640 m^2 soit exactement un doublement de la surface bâtie. Cette augmentation est probablement une résultante de l'ouverture dynamique du terroir et son incidence sur la population, les besoins en surfaces d'habitation et en bâtiments d'exploitation. Ce dynamisme s'observe également sur le reste de l'habitat qui se développe également de façon importante notamment par un dédoublement de grands bâtiments qui organisent la partie ouest de façon plus structurée. Nous avions proposé une organisation initiale de cette partie de l'habitat avec deux petits noyaux d'habitats disposés de part et d'autre du chemin.

Une seconde unité ?

L'évolution de ce secteur semble plus radicale encore puisque nous observons la mise en place de grands bâtiments au nord-ouest du chemin et au développement du bâti et d'annexes de l'autre côté.

> Le petit bâtiment initial 116 est reconstruit sur place avec une dimension proche du grand bâtiment 1 mais selon une architecture plus habituelle, à deux nef plus appentis, du même type que le bâtiment 31. La partie principale à deux nefs de 20 x 10m est complétée par un appentis ou galerie le long de tout le mur sud en vis-à-vis du chemin. Par sa surface (250 m^2), elle semble avoir une importance analogue au premier état du bâtiment 1. Le mobilier issu d'un trou de poteau est attribué à la seconde moitié du VIIe ou à la première moitié du VIIIe siècle ce qui nous conduit à attribuer sa mise en place à la phase 2. Comme à la période précédente, on note la présence de fours en périphérie des bâtiments. La structure 2897 au nord semble séparée du grand bâtiment 117 par une palissade, au sud le four 2397/2500 appartient peut être à la phase 1. Plusieurs bâtiments de moindres dimensions sont disposés en éventail au nord et au sud-est du chemin : les bâtiment 42 et 45 présentent une orientation commune nord-sud spécifique et sont attribués à cette phase avec prudence. Les bâtiments 40 et 75 disposés perpendiculairement, de l'autre côté du chemin présentent des caractéristiques communes avec des poteaux axiaux très ancrés semblent délimiter l'angle de cette nouvelle unité en limite avec le secteur nord-est de l'habitat. Au nord du grand bâtiment, un nouvel enclos se poursuit hors emprise. Il présente la même orientation que la majorité des bâtiments et que l'ancien système parcellaire antique, qui n'a rien à voir avec le chemin. Il marque le retour à des formes de fossés utilisant à nouveau l'angle droit. Nous l'attribuons à cette phase ou à la suivante. Cet enclos présente ensuite une évolution rapide avec une densification du bâti. Nous rattachons avec prudence le bâtiment le plus ancien à cette phase chronologique. Un autre ensemble bâti de grande dimension possède une disposition analogue au bâtiment 117. Il s'agit de deux bâtiments accolés dont le plus grand, le bâtiment 61 possède des dimensions importantes de 22 x 9 m, avec une implantation très régulière des poteaux. Ce grand bâtiment à deux nefs possède un appentis ou galerie au sud côté chemin, comme le bâtiment 117. La différence de largeur de l'appentis indique peut-être une division du bâtiment en deux parties distinctes. Le bâtiment 60 accolé au bâtiment 61, partage son orientation et les même alignements de poteaux à tel point que l'on peut poser la question le leur relation : juxtaposition simple ou bien raccords de toitures et communication directe. Si l'on additionne les deux surfaces, on aboutit à une surface de 230 m^2 ce qui n'est pas très éloigné du bâtiment 117.

Peu de structures environnent les deux bâtiments jusqu'au chemin. En revanche, de l'autre côté du chemin, l'occupation de la phase 1 semble se développer dans la continuité. Pour conclure sur cette phase 2 : on observe un développement considérable de la surface bâtie (bât 34) avec la densification de l'unité principale (bâtiment 1) qui garde cependant son organisation, et la modification des petites zones d'habitat situées plus au sud, de part et d'autre du chemin aboutissant à la création de grands bâtiments à deux nefs au nord du chemin mais aussi alignés sur le bâtiment 1.

La phase 3

Accolé au bâtiment 1 dont il prolonge l'aile, le bâtiment 2 présente une forme légèrement trapézoïdale : en effet, le mur sud prolonge la façade méridionale du bâtiment 1 alors que le mur nord s'adapte au tracé du chemin. Cet agrandissement est daté du VIIIe siècle par le mobilier d'un trou de poteau (678) et atteint les limites possibles d'extension du bâti dans cette direction, entre le chemin et jusqu'à la mare 1325 issue d'un grand fossé antique à fond plat *(Fig.II-48)* .

Cette phase montre l'extension maximale du bâti du secteur du bâtiment 1.

> À l'est, le bâtiment 3 est agrandi de façon importante et mesure 14 x 9 m. Un porche formé de deux poteaux équarris se trouve au sud-ouest du bâtiment, on ne sait s'il s'agit d'un portail extérieur ou bien d'une aile du bâtiment. Il est possible que le puits 3415 soit abandonné à cette période, mais il est encore compatible avec le bâtiment. Le four 804-805 situé en bordure du chemin est la structure du haut Moyen Âge la plus septentrionale est le premier four associé à cette unité. À la phase précédente, seule la partie sud-ouest de l'habitat avait livré des fours, ce qui implique une complémentarité des espaces en ce qui concerne la fabrication du pain. Le fossé 808 non daté, est attribué à tire hypothétique à cette phase et indique peut-être un élargissement de l'enclos. Côté opposé, une sole rubéfiée sans indice de cendrier ni de voûte est inscrite dans la bordure d'une mare qui est une cuvette résiduelle d'un ancien fossé à fond plat. Il s'agit probablement d'un autre type de structure de combustion peut être liée à des pratiques agricoles. En partie sud de cette unité, le bâtiment 38 remplace le bâtiment 31 et est construit à l'emplacement du bâtiment 37. Les bâtiments 31 et 38 ont pu coexister un temps ensemble, mais l'un semble fait pour remplacer l'autre. Ils présentent des dimensions analogues (16x7m) mais le bâtiment 38 possède une structure architecturale différente puisqu'il s'agit d'un bâtiment à une nef dont la partie sud, légèrement arrondie, suggère un pan coupé. L'un des trous de poteaux du bâtiment 38 a livré du mobilier mérovingien, mais un autre recoupe le comblement final d'un silo daté de la fin du VIIe ou du début du VIIIe siècle. Ce bâtiment est également bordé de plusieurs bâtiments de taille inférieure. Pour certains d'entre eux, l'attribution à cette phase tient dans

l'incompatibilité avec le bâtiment 31 (bât 34). Les bâtiments 28 et 29 alignés, s'inscrivent bien au nord du bâtiment 38 sans que leur relation soit certaine, ce qui est le cas du grenier 14, antérieur au bâtiment carolingien 15 et proposé également à cette phase.

À l'ouest de cet ensemble, on observe l'évolution de la seconde unité.

Le bâtiment 117 semble reconstruit puisqu'un plan plus long et plus étroit de 24x10m se superpose exactement au bâtiment (bâtiment 118). Il est toutefois possible qu'une partie des poteaux du bâtiment 118 aient été réutilisés car les nouveaux trous de poteaux présentent des distances parfois importantes donnant un plan un peu lacunaire pour une construction aussi importante. De la même manière, l'implantation des bâtiments 76, 75 et 41 s'inscrit dans la continuité de la période précédente (bât 40 et 74). Il semble que ce soit également le cas de la troisième unité auxquels se rattachent un grenier (bât 62) et un bâtiment modeste (bât 63). Dans l'angle nord-ouest de la zone décapée, l'angle droit de l'enclos s'apparente au fossé 808 et semble indiquer un retour aux tracés d'enclos à angle droit. Nous n'avons pas d'information sur les dimensions totales de cet enclos. La présence d'une entrée au sud semble indiquer une relation avec le bâtiment 117-118. Deux bâtiments peuvent éventuellement avoir fonctionné avec cet état de l'enclos : le grenier 72 et le petit bâtiment 68 qui succède au bâtiment 70.

Comme dans le cas du Pré Chêne, le site du Couternois s'étoffe de façon importante durant les VIIe-VIIIe siècles. Mais contrairement à Jossigny, qui semble fortement influencé par site des Ruelles, l'habitat du Couternois qui préexiste également au site des Ruelles semble avoir une dynamique propre, centrée sur l'unité principale du site et son grand bâtiment qui semble avoir présidé à la fondation de l'établissement au VIe siècle. L'émergence du nouveau centre domanial des Ruelles ne se fait pas au détriment de l'habitat du Couternois et les données environnementales (palynologie, archéozoologie, carpologie) donnent l'image d'une ouverture rapide du terroir qui s'accompagne sur les trois sites d'un développement du bâti et des structures. C'est particulièrement le cas du site du Couternois marqué par un nombre significatif de bâtiments (cf. supra). Néanmoins, la question du lien entre ces habitats ne peut que se poser.

II-3-4 De la période carolingienne à l'abandon des habitats (fin VIIIe-début XIe siècle)

Les sites des Ruelles, Le Couternois comme le Pré Chêne présentent des occupations diachroniques jusqu'à un abandon complet qui semble s'étager sur quelques décennies entre la fin du Xe et la première moitié du XIe siècle. Nous pouvons ainsi observer les mutations de ces habitats dans leur organisation et aussi dans leur importance respective, révélatrices de mutations dans l'exploitation du terroir.

Le site des Ruelles à l'époque carolingienne

Un événement majeur touche le site des Ruelles à la charnière du VIIIe et du IXe siècle : l'abandon de l'habitat aristocratique. *(Fig.II-49a et b .).*Nous ne reviendrons pas sur le détail des datations précisées plus haut, globalement, les datations dendrochronologiques montrent l'aménagement d'un réservoir en bois dans la mare 5119 à la toute fin du VIIIe siècle (abattage 788-813). Le comblement du puits adjacent ainsi que quelques éléments découverts ici et là montrent quelques fragments de céramique lissée peinte qui nous orientent vers une désaffection totale de l'établissement au plus tard au début du IXe siècle. L'espace occupé par les bâtiments domaniaux ne sera pas occupé ensuite sinon dans sa marge sud-est. Un colluvionnement scelle par endroits les niveaux de la cour (*Fig.II-28*) : il est difficile de dire s'il provient d'un débordement du ru ou bien du manque d'entretien du système de vidange du trop-plein de la grande mare 5042. Il est possible qu'un changement dans le régime hydrologique du ru des Gassets consécutif à la réduction des zones boisées ait rendu difficile la réoccupation de l'espace. Par contre, l'espace situé au nord de la mare est densément occupé : plusieurs constructions sur poteaux sont entourées par un fossé de plan semi-circulaire et plusieurs

annexes, mais plus rien dans le mobilier n'indique un niveau social différent des unités « paysannes » du site (Yvinec in Gentili et Mahé 1999). Cette disparition du pôle aristocratique conduit à une réduction de l'occupation sur le site marqué par une contraction d'un tiers de la surface bâtie sur le site qui passe de 3025 à 1925 m^2. Au sein du cimetière, l'un des bâtiments à fondation de pierres est abandonné, de même que la grange située au nord de l'enclos. Le second bâtiment à fondations de pierre semble toujours fonctionner, et est flanqué au nord-est d'une construction de type grenier à cinq poteaux, ménageant toujours face à lui une sorte de cour au milieu du cimetière. Le fossé d'enclos du cimetière fonctionne toujours globalement comme limite, mais est déjà comblé et ponctuellement recoupé. Immédiatement à l'ouest, le bâti semble se développer à cette période avec la construction de deux grands bâtiments sur poteaux à deux nefs disposés perpendiculairement. Il semble qu'il faille établir une corrélation entre l'abandon du bâtiment cultuel 65 et celui de l'habitat aristocratique. La typo-chronologie des tombes en relation avec cet édifice confirme ces indices (Blaizot 2011). C'est également le cas de la grange 67 qui occupait la partie nord du cimetière. À l'inverse, le bâtiment 66 continue à attirer les sépultures sur son pourtour. Le cimetière semble avoir accru son pouvoir attractif à cette période avec une désaffection progressive des groupes d'inhumation concurrents qu'il s'agisse du groupe présent dans la partie aristocratique, ou de celui qui existait aux VII-VIIIe siècle à l'ouest du cimetière. Le grand fossé qui borde le cimetière à l'ouest est presque entièrement comblé, on y installe une grande structure de combustion formée de soles rectangulaires entourées de murets. Leur fonction précise n'est pas connue, mais n'a pas laissé d'indices artisanaux, nous orientant vers un usage lié au séchage ou au fumage (utilisation privilégiée du hêtre comme combustible). Un puits à eau est installé à proximité en dépit de l'usage funéraire de la parcelle attenante. Deux bâtiments de fort module s'implantant immédiatement à l'ouest du cimetière, avec une orientation et un positionnement qui tient compte encore du système de fossés précédent et de l'orientation de l'édifice cultuel. Ils semblent donner naissance à un habitat au statut social privilégié, plus évident durant la dernière période d'occupation du site des Ruelles X-XIe siècle, mais dont la structure semble mise en place dès la période carolingienne. Au sud, le réseau fossoyé en bordure nord du ru est totalement recreusé, mais suit toujours la même logique, longeant le ru et s'incurvant vers le nord au niveau du gué. Il s'accompagne de l'installation d'un nouvel enclos, de forme vaguement quadrangulaire, mais légèrement arrondi et ouvert au nord. Il semble dépendre d'un groupe de deux bâtiments juxtaposés, eux aussi disposés perpendiculairement en bordure de l'enclos. Il s'agit de deux bâtiments à deux nefs, dont le premier, de plan rectangulaire, est constitué de gros poteaux, tandis que le second, plus carré, est ancré moins solidement.

En partie est, le développement des unités paysannes

Le mode d'organisation en unité semble se développer en partie est du site mais en continuité avec les noyaux d'habitats déjà existants qui s'étoffent. Au nord du chemin de Bellesmes, les constructions se cantonnent à la bordure du chemin et correspondent en majorité à des annexes (greniers à six poteaux), la partie centrale de la parcelle n'étant plus lotie comme à l'époque mérovingienne. Cette parcelle est partagée en deux par un fossé perpendiculaire au chemin. L'un des greniers à six poteaux situé à l'ouest de cette enfilade a livré des restes carpologiques provenant de son chargement primaire, confirmant sa fonction de stockage (Hingh et Bakels 1996). Au nord-est, la grosse unité d'exploitation ne subit pas de changement important si ce n'est la reconstruction des bâtiments à la même place avec une disposition perpendiculaire au chemin *(Fig.II-50)*. Elle accueille de nombreuses annexes; greniers, silos et fours. Il est possible que les bâtiments situés au nord du chemin face à cette unité soient de simples dépendances de cet habitat. Au sud du ru, on observe un renforcement assez net des unités d'exploitation qui se développent en bordure de chemin. Cette évolution est assez nette en zone 4000

(sud-est du site) où l'on passe de bâtiments situés en retrait du chemin à un alignement assez net de constructions bordant directement la voirie. Cette évolution s'observe également sur l'autre unité, située sur la branche perpendiculaire et peut-être implantée auparavant, mais pour laquelle les indices de datations sont moins assurés. À mi-chemin de ces deux unités, un groupe de fours culinaires semblent correspondre à un secteur spécialisé. Nous verrons plus loin avec Jossigny, qu'il peut s'agir d'une évolution caractéristique de la période carolingienne.

La fin de la période carolingienne (X^e^-1ere moitié du XIe siècle)

Le principal bouleversement vient de la partie nord du site qui est totalement réorganisée au Xe siècle, à partir toutefois d'éléments mis en place à la période précédente, et notamment la construction de grands bâtiments à l'ouest du cimetière *(Fig.II-51a et b).* Le chemin de Bellesmes, principal axe est-ouest, qui venait simplement buter contre le cimetière se poursuit désormais clairement vers l'ouest en direction de Montévrain, où se développe un important habitat à l'époque carolingienne (Berga 2012), ce qui explique probablement cette évolution. Deux fossés parallèles viennent partent du chemin et entourent l'unité d'habitat accolée au cimetière. On y retrouve notamment une vaste construction sur poteaux qui correspond probablement au doublement d'un bâtiment existant. Ses dimensions 37x8m, s'apparentent à celles du bâtiment principal de la ferme domaniale mérovingienne, déjà exceptionnelles avec des surfaces avoisinant les 300m^2. Le grand fossé qui bordait la nécropole à l'ouest est remblayé et envahi par les sépultures qui se développent surtout au sud et autour du bâtiment cultuel (bâtiment 66). Il est remplacé par un fossé moins large et peut-être doublé. La limite cimetière/habitat restant strictement respectée. L'enclos entourant le cimetière est remplacé par deux fossés non-jointifs, mais qui encadrent bien les sépultures de la dernière phase. Au sud du chemin de Bellesmes, l'espace est totalement réorganisé. Les fossés bordant le ru sont recreusés et modifient légèrement l'emplacement du gué. La portion de chemin située immédiatement au sud du gué est d'ailleurs soigneusement empierrée à cette époque. Le gué débouche sur un dispositif fossoyé original canalisant le passage vers un large fossé circulaire fait de tronçons rectangulaires séparés par des banquettes et probablement destinés à maintenir le fossé en eau. Une forte construction basée sur une ossature de quatre poteaux (5 x 7mètres) est peu près centrée à l'intérieur de l'enclos. Cet enclos est (ultérieurement?) partitionné par une palissade et semble avoir abrité un bâtiment, mais la relation d'antériorité n'est pas connue *(Fig.II-52)* . À l'ouest et au nord de l'enclos, une vaste cour est bordée par un fossé nord/sud qui vient s'appuyer sur un bâtiment carré (grenier?). On y trouve également un puits qui prend la succession d'un autre, plus ancien, bordant le cimetière et abandonné probablement du fait de la proximité immédiate des inhumations. À l'est, un autre enclos semble constituer le pendant du fossé circulaire. Installé au cœur d'un carrefour, il possède une forme trapézoïdale influencée par les chemins qui l'entourent. Plusieurs constructions sur poteaux occupent l'intérieur de cet espace, mais aucun plan complet n'a été recueilli. Ainsi, l'espace nord-ouest du village, au nord du ru et incluant le cimetière présente une organisation spécifique basée sur la réunion du cimetière où un édifice cultuel semble maintenu avec un nouvel habitat formé de grands bâtiments sur poteaux plantés.

Un système d'enclos réuni les deux ensembles bordés au sud par un chemin qui sépare ce noyau d'une vaste cour au sein de laquelle l'installation d'une sorte de tour de bois entourée d'un fossé circulaire matérialise vraisemblablement un pouvoir et matérialise un contrôle direct sur la voirie. Les données archéozoologiques de la fouille 1997 confirment un profil spécifique à ce secteur. En effet, les lots issus de ce secteur se démarquent par une proportion de porc supérieure aux autres secteurs, où domine le bœuf *(Fig.II-53)*. C'est notamment le cas des lots issus du fossé circulaire (st 8075) qui présentent des taux de porc supérieurs à ceux des bovins (Yvinec in Gentili et Mahé 1999 p.152). La présence de verre à vitre potassique découvert dans le puits de la cour (*Fig.II-54)* nous apporte également des indices de confort pour cette période, accompagnée d'indices plus ténus : travail du bois

de cerf, imposant lot de céramiques. Les indices d'un contexte privilégié apparaissent cependant beaucoup plus ténus qu'à l'époque mérovingienne *(Fig.II-55)*. Les indices archéozoologiques comme la découverte de verre à vitre potassique concernent également l'unité située en zone 3000 (L'unité au sud du chemin de Bellesmes).

L'indice le plus spectaculaire, la fibule monétiforme argentée Caput Regis, provenant quant à elle de la partie sud (puits 5080). Cette fibule ronde, d'un diamètre de 5 cm, deux rangées concentriques de grainetis près du bord; profil au centre, portant une couronne surmontée d'une fleur de lys (type Chatel Tournoi) avec légende rétrograde "CAPVT REGIS », semble appartenir à un souverain de la seconde moitié du Xe siècle (Bruno Foucray, inédit). Dans un article plus récent, Michel Hourlier (Hourlier 2008) utilise le portrait de cette fibule pour contribuer à interpréter la forme de la couronne royale dans certains types de monnayages. Le caractère privilégié de cet habitat pose la question de la réémergence d'un centre de pouvoir sur le site au Xe siècle. Mais la question ne se pose pas forcément dans ces termes. En effet, les principaux éléments de cette unité semblent mis en place à la période précédente et les vecteurs de continuité dans la moitié ouest du village semblent frappants depuis la période mérovingienne en dépit de l'abandon de l'habitat aristocratique. Au sud du ru l'emplacement de l'ancienne ferme domaniale est réorganisé avec l'installation d'un nouvel enclos qui recoupe les anciens bâtiments. La grande mare se limite désormais à un creusement rectangulaire peu important mais qui possède un exutoire le reliant au ru des Gassets. Un puits à eau entouré d'un large empierrement est creusé à proximité. A proximité du chemin, il semble avoir une fonction plus collective que le puits situés dans la cour. L'unité d'exploitation adjacente s'agrandit avec l'installation d'un bâtiment de plan carré (13x11m.). Les autres unités restent identiques dans les grandes lignes, organisées en bordure des chemins. Parmi les annexes, on note la multiplication des plans à six poteaux souvent installés en périphérie, et la raréfaction des fours domestiques. L'unité de la zone 3000 (L'unité au sud du chemin de Bellesmes) par exemple, s'étoffe d'un nouveau bâtiment et d'une parcelle annexe organisée autour d'un grenier.

Synthèse

L'évolution du site des Ruelles à l'époque carolingienne nous montre à la fois des évolutions nettes : abandon de l'établissement aristocratique, développement de l'habitat en unités bordant les chemins, mais aussi des traits de continuités particulièrement visibles dans l'évolution de la partie occidentale du site. À l'est, l'organisation de l'habitat en bordure des chemins s'accentue à l'époque carolingienne, mais cette évolution semble remonter un peu plus haut. Ce phénomène de mise en ordre de l'habitat en « village-rue » est une rationalisation de l'espace qui ne signifie pas que les chemins ne jouaient pas un rôle précédemment, mais le fait d'aligner les constructions en bordure de voirie va de pair avec une gestion différente de l'espace qui concerne également une localisation plus pérenne des fours. L'unité de la zone 4000, qui passe de deux bâtiments situés en retrait sur les vestiges antiques arasés à une série de bâtiments alignés le long du chemin, constituent un exemple significatif. Néanmoins, ce sont plutôt les indices de continuité qui frappent, à l'image de l'unité de la zone 3000, qui s'étoffe lentement avec reconstruction successive des bâtiments d'habitation les uns sur les autres. La découverte d'un fragment de verre à vitre en verre potassique dans un silo à côté de ce bâtiment et les données archéozoologiques confirment ce niveau de consommation assez proche du secteur attenant au cimetière. Les importantes mutations que connaît la partie occidentale du site avec l'abandon de l'établissement aristocratique nous avait conduit à plusieurs reprises à conclure à l'éclipse d'une présence privilégiée sur le site, dont les structures auraient ré-émergé au Xe siècle sous une forme un peu différente.

La question mérite d'être réexaminée sur plusieurs points.

-L'espace occupé par les bâtiments privilégiés mérovingiens est totalement abandonné à partir du IXe siècle et l'on n'observe pas de reconstruction à son emplacement.

-Toutefois l'habitat qui se développe situé au sud-est présente des traits très différents des autres unités du village, avec une disposition particulière des bâtiments, en fer à cheval et entourés d'un fossé au tracé curviligne, doublé par endroit d'une palissade. Il est disposé relativement à l'écart du chemin, ce qui n'est pas le cas des autres unités qui adoptent plutôt un faciès de village-rue.

L'étude archéozoologique de cette partie de l'habitat à l'époque carolingienne marque à la fois une rupture avec le profil de consommation privilégié de la période mérovingienne, mais aussi inférieur (proportion porc -bœuf, consommation d'animaux de réforme) aux contextes carolingiens étudiés en partie nord du site. Cette partie de l'habitat conserve donc une spécificité avec une organisation différente des bâtiments mais un mode de consommation cette fois-ci inférieur au reste de l'habitat. Au nord du ru, l'implantation des deux bâtiments carolingiens s'effectue à l'emplacement de bâtiments plus anciens, non loin d'un contexte qui avait livré des indices de consommation privilégié mérovingien (huître, poids monétaire byzantin). Ces deux bâtiments sont associés à un large enclos qui accueille des structures annexes. L'implantation au Xe siècle à cet emplacement du fossé circulaire 8075 associé à une sorte de tour flanqué d'un enclos trapézoïdal présente ainsi des traits de continuité avec la période précédente. De même, la construction de deux grands bâtiments dans l'espace situé à l'ouest du cimetière s'inscrit encore dans la trame fossoyée de la période mérovingienne, les changements perceptibles au Xe siècle concernent l'extension de la voirie, l'agrandissement du bâtiment principal et la mise en place d'un double fossé entourant cette unité. Ainsi, les traits de continuité semblent l'emporter sur le scénario une rupture carolingienne suivie d'une ré-émergence au Xe siècle. Il est probable que ce maintien, dans le temps, de spécificités dans l'organisation de l'habitat (unités à l'est, habitat organisé différemment à l'ouest avec secteurs privilégiés) indique une stabilité dans la possession des terres durant cette période. L'abandon de l'établissement aristocratique marque la fin d'une présence privilégiée sur le site, mais implique aussi un changement dans son organisation socio-économique, puisque cet établissement n'est pas seulement une résidence mais comportait de nombreux bâtiments d'exploitations avec une population dédiée.

Un tiers de la surface bâtie du village disparaît ainsi au début de la période carolingienne. Faut-il conclure à la disparition du modèle économique qui sous-tend cette organisation de l'habitat ? C'est à dire une part importante des terres cultivées directement par un centre domanial ?

La question doit être nuancée par certains indices. L'unité carolingienne située au sud-est de l'ancien habitat aristocratique, dont on a vu qu'elle était spécifique dans son organisation et présentait un niveau de consommation plus faible que d'autres secteurs. Elle correspond peut-être au maintien d'une population spécifique différente de celle qui est organisée dans les unités à l'est de l'habitat. Les deux unités carolingiennes qui s'implantent au nord du ru et à côté du cimetière répondent à l'organisation de la période précédente et peuvent fournir des indices du maintien d'un pouvoir sur place, après disparition d'une présence aristocratique directe. La fusion de ces deux unités au Xe siècle, qui forment alors un ensemble cohérent intégrant le cimetière et le lieu de culte, correspondent alors peut-être à l'émergence d'une nouvelle élite. Celle-ci est marquée par un niveau de consommation légèrement supérieur au reste de la population et diffère de cette dernière par avec un mode d'organisation de l'habitat spécifique, grands bâtiments, cour, contrôle du chemin par une tour entourée d'un fossé circulaire indiquant son emprise sur le lieu. La présence d'un insigne émanant du pouvoir royal, la fibule *Caput regis*, nous donne peut-être un indice sur la nature du pouvoir à l'œuvre sur le site des Ruelles et son environnement à cette période pour lesquel nous n'avons pas de renseignement sur le statut des terres ni sur la nature des pouvoirs locaux à l'œuvre. Le choix de

regrouper le cimetière avec lieu de culte dans ce que l'on pourrait qualifier un ensemble proto-seigneurial constitue en tout cas un fait significatif. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question complexe des relations entre cimetière, édifice cultuel et habitat des élites à propos de l'étude de cas de Villiers-le-Bel, dans le Pays de France.

Evolution de l'habitat à l'époque carolingienne sur les sites du Pré Chêne et du Couternois

Le Pré Chêne

Organisation de l'habitat en unités distinctes et liens distendus avec les Ruelles

On avait vu à la charnière de la période mérovingienne que le bâti bordant la voirie au sud s'étoffait considérablement, à la fois à l'ouest avec plusieurs constructions disposées perpendiculairement ou bien parallèlement au chemin. À l'époque carolingienne l'évolution se poursuit de la façon suivante. Les unités qui bordaient le chemin ont disparu *(Fig.II-56).* Nous attribuons à cette phase deux plans de greniers à six poteaux de part et d'autre du chemin et quelques structures, fours et silos. L'habitat se développe également en partie sud. Les bâtiments de l'unité 5 sont reconstruits avec un changement d'orientation. Un bâtiment principal formé de trous de poteau de fort diamètre (bâtiment 4) flanqué de deux annexes au nord (bât et 9b). Une autre unité (unité 6) est créée en limite d'emprise. Elle est constituée de deux gros bâtiments (bâtiment 14 et 20 prolongé d'annexes au sud (bât 17, 18 et 19), formant ainsi une cour centrale. Cette cour est reliée au chemin par l'Est, comme le montrent les nombreuses ornières ayant creusé de sol. La localisation des fours change avec la mise en place d'un secteur spécialisé regroupé entre les deux unités, selon un schéma également observé en partie sud du site des Ruelles à la même période *(Fig.II-56)*.

La fin de l'occupation de l'habitat du Pré Chêne (X^{e}-début XIe s.)

Les unités 5 et 6 sont les seules parties de l'habitat à subsister au Xe siècle. L'unité 5 voit le remplacement de deux constructions annexes par des bâtiments plus grands, mais qui semblent s'inscrire dans une même typologie de forme que les précédents *(Fig.II.57)*.

> Le bâtiment 6 présente toutefois une dimension importante et cette construction peut avoir eu également fonction d'habitation. Le grenier à 6 poteaux s'inscrit dans les schémas habituels. L'unité 6 se développe de façon considérable à cette période. Le bâtiment 16, construit au sud du bâtiment 20 en reprend la morphologie générale, tandis que le bâtiment 15 de gros gabarit lui aussi, vient s'accoler au nord du bâtiment 20. La disposition des trous de poteau montre que ces deux bâtiments coexistent un temps. Le puits 3128 dont une majeure partie du mobilier appartient aux VIIIe-IXe siècle, fonctionne peut-être encore au Xe siècle comme semble le montrer un pot globulaire à bord rectangulaire découvert dans le conduit du puits Deux fours appartiennent à cette période : le four 1214 / 2871 situé en bordure de l'accès de l'unité 6 est un four à pain de type classique qui s'inscrit dans la lignée des fours carolingiens de ce petit secteur. Le four 2016 / 2017 daté par archéomagnétisme, correspond à une structure particulière, peut être liée au traitement des grains.

Il est difficile de déterminer avec précision les conditions d'abandon du site. Les éléments de la fin du Xe s. sont peu nombreux et ceux du début du XIe s. quasiment absents. Il est probable que l'unité 6 soit la dernière à subsister. Nous manquons toutefois d'indices pour préciser les choses. Le Pré Chêne connaît une évolution lente durant la période carolingienne : une part de celles-ci est commune aux changements des formes régionales de l'habitat où l'organisation en unités semble se développer, une autre tient vraisemblablement aux mutations du village des Ruelles et au lien unissant les deux habitat L'habitat carolingien se regroupe progressivement en deux unités bien délimitées en partie occidentale du site. Les fours culinaires se regroupent dans des espaces dédiés plus restreints contrairement aux périodes précédentes où leur répartition est plus extensive. *A contrario*, le chemin reliant Le Pré Chêne aux Ruelles perd son importance dans l'organisation de l'habitat. Cette mutation semble corrélée avec la disparition de la partie aristocratique au sud-ouest du village et des modifications qui conduisent, à

terme, à regrouper l'habitat privilégié au pôle funéraire et cultuel en partie nord. Le percement d'un chemin vers le nord-ouest en prolongation du chemin de Bellesmes, au Xe siècle marque un rééquilibrage au nord qui semble privilégier les liens entre le nouveau cœur de village des Ruelles et les habitats carolingiens de Montévrain la Charbonnière. L'habitat du Clos Rose n'existe plus à cette période et cette réorganisation s'effectue au profit de ces habitats. Les liens entre les habitats du Pré Chêne et le centre de pouvoir des Ruelles semblent ainsi se distendre, en tout cas, dans l'organisation spatiale des vestiges. Globalement, cette évolution semble révéler une mutation dans l'organisation de l'habitat qui met maintenant en avant une juxtaposition d'unités distinctes y compris dans des secteurs où auparavant une organisation d'ensemble dans un vaste espace, d'une trame lâche et organisé par des enclos, donnait un sentiment d'un ensemble hiérarchisé et complexe, mais unifié.

Le Couternois

La phase 4 fin VIIIe-IXe siècles

La période carolingienne ne constitue pas une rupture dans l'occupation du site, comme le montre l'unité principale en partie orientale du site. Le vaste ensemble bâti des bâtiments 1, 2 et 3 semble abandonné au début de la période carolingienne. Il est remplacé par une vaste construction carolingienne présentant des poteaux carrés de gros modules, et qui est implanté en partie sud de la cour *(Fig.II- 58)*. Le fait que cette nouvelle construction ait été édifiée au sud et non à l'emplacement des bâtiments 1, 2 et 3 indique de toute évidence une coexistence même limitée dans le temps entre les deux. Il s'agit d'un phénomène classique dans le cas d'une continuité d'occupation conduisant à maintenir l'ancien bâtiment à côté du nouveau au moins le temps de la construction. La mise en place d'un nouvel enclos acte cette nouvelle organisation de l'habitat du VIIIe-IXe siècle.

> Cet enclos retrouve une forme quadrangulaire au sud et apparaît très bien centré sur l'une des parcelles antiques définies par les fossés antiques. En revanche, l'angle nord-est du fossé présente un tracé courbe dans la continuité des formes courbes de la période mérovingienne. Contrairement au fossé 808 que nous avons attribué à la phase 3, il ne prend plus en compte le secteur du bâtiment 1 et ne rejoint pas le chemin. Enfin, cet enclos fossoyé vient s'interrompre sur l'ensemble bâti de la période carolingienne qui forme un ensemble carré compact de 50m de côté au centre duquel domine le bâtiment 8. Le bâtiment 6 qui remplace le bâtiment 5 est un bâtiment allongé formé lui aussi de poteaux carrés, il prolonge l'alignement du fossé au nord. Immédiatement à l'ouest du bâtiment 6, un porche d'entrée (7) donnant sur la cour, est bien matérialisé par deux larges trous de poteaux profondément ancrés et qui ont laissé d'importants calages de pierre. La fermeture de la cour à l'ouest est assurée par un fossé doublé d'une palissade. Il semble qu'une variante de la palissade 10 entoure le bâtiment 8 sur trois côté, avec une entrée matérialisée par deux poteaux de section carrée. Entre le bâtiment principal (bât 8) et le bâtiment 6, un plan à six poteaux de 5x4 m s'apparente bien au type classique de grenier carolingien. Au nord, l'espace occupé par l'immense bâtisse mérovingienne finit par être désaffecté. Nous ignorons la durée de la coexistence de l'ancien et du nouveau bâtiment, mais cet abandon est sanctionné par l'implantation d'un grenier à six poteaux (bât 4) à cheval sur les anciens bâtiments 1 et 3. Ce secteur devient alors une sorte de place attenante au chemin. À l'ouest de la cour, le bâtiment 18 est une large construction à une nef, identifié des états postérieurs par ses poteaux équarris (le bâtiment sera fortement agrandi et modifié à la phase suivante). Trois bâtiments s'étagent au centre de la cour dans l'axe du bâtiment principal. Le bâtiment 15 présente plusieurs états de réfection, peut-être de construction. Le bâtiment 114 présente un plan plus incertain et le bâtiment 29 appartient peut être à une phase antérieure (nous l'avons proposé également pour la phase 3). Ces deux derniers bâtiments s'inscrivent dans un espace délimité au sein de la cour par un petit fossé carolingien à angle droit 1723-1729. Derrière le bâtiment 29, un espace très restreint est occupé par le nouveau puits à eau, dont le creusement doit être consécutif à l'abandon du puits 3415.

Un groupe de silos dont certains ont des volumes sans équivalent sur le site, et un four dont le cendrier est lui-même transformé en silo. Ils occupent un espace resserré autour du puits, ce qui montre une organisation de l'espace plus stricte que ce qu'on observe habituellement. Les changements visibles dans l'organisation de l'unité principale sont donc importants, mais ne signifient pas une solution de continuité avec la période précédente et l'idée d'une continuité prévaut. Le nouvel enclos fossoyé est attribué à cette phase carolingienne car il recoupe deux silos attribués à la période précédente et son interruption au nord-ouest coïncide parfaitement avec le secteur du puits et du groupe de silos.

Toutefois les seuls tessons découverts dans les fossés (835, 2120) appartiennent exclusivement à la période mérovingienne. La mise en place de l'enclos peut probablement être proposée à la charnière de la période mérovingienne et carolingienne, dans le courant du VIIIe siècle. Enfin, reste à décrire rapidement le seul bâtiment carolingien (bâtiment 29) subsistant au centre de l'enclos.

> Il s'agit d'un plan isolé, cohérent daté du IXe siècle par le mobilier issu du gros trou de poteau d'angle nord-est. Il s'agit d'un plan de 6m de côté avec une partie principale de 6 x 4 m présentant un pan coupé vers l'ouest et un appentis au sud. L'originalité tient dans la présence de deux poteaux situés en avant et indiquant peut-être, là aussi, un porche. Les modifications de l'unité principale de l'habitat semblent lui conserver une prééminence en dépit de l'abandon du groupe de bâtiments principaux situés en bordure du chemin et qui avaient présidé à l'installation de l'habitat mérovingien. Le bâti se décale un peu vers le sud avec une organisation bien structurée par un enclos fossoyé, des palissades, la disposition des bâtiments et une zone d'ensilage localisée. La réduction relative de taille du bâtiment principal doit être nuancée. En effet, le recours systématique à des bois équarris et l'ampleur du gabarit de poteaux peuvent nous permettre d'envisager des assemblages plus complexes et probablement un étage.Toutefois, comme nous l'avions vu aux deux phases qui précèdent, le reste de l'habitat montre également un développement considérable du bâti et notamment celle de grands bâtiments, ce qui atténue la différence entre l'unité principale et le reste de l'habitat. L'abandon du bâtiment 117-118 semble coïncider avec une modification de l'enclos situé immédiatement au nord de celui-ci, dont le premier état est élargi pour laisser place à un grand bâtiment. Le bâtiment 67 est une construction à deux nefs avec appentis (ou galerie) complète au nord donnant sur une cour centrale bordée de bâtiments. Il s'agit d'un plan spectaculaire de 28 m de long pour une largeur de 8,50 à 9m. Il présente de façon très nette deux extrémités arrondies et son insertion dans l'angle sud-est de l'enclos est évidente. Il est flanqué au nord de deux bâtiments délimitant une cour centrale rectangulaire (Bât 69 et 71) Le bâtiment 69 est une reconstruction agrandie du bâtiment du bâtiment 68, ce dernier a d'ailleurs pu fonctionner aussi en même temps que le grand bâtiment 67. En revanche, nous hésitons à placer le bâtiment 70 dès cette phase du fait de son orientation différente qui ne semble pas influencée par l'enclos mais par le bâtiment 96, plus tardif. Nous le placerons donc en phase 5. Dans l'alignement de cette cour, un porche de deux poteaux profonds semble signaler une entrée face au fossé (73).

Au sud de l'enclos, une branche de fossé perpendiculaire borde un secteur d'inhumation regroupant une quinzaine de sépultures attribuées à la période carolingienne, alors que l'autre ensemble funéraire occupé précédemment n'existe plus, son emplacement étant colonisé par des bâtiments postérieurs aux sépultures. Le troisième secteur bâti montre une évolution assez nette marquant une influence croissante du chemin dans l'organisation de l'habitat. On passe d'une disposition des bâtiments répondant à un alignement donné par le bâtiment 1, lequel suit d'ailleurs l'orientation globale du parcellaire antique, à une disposition commandée par une organisation spécifique liée au chemin.

> Le bâtiment 55-56 fournit un bon exemple puisqu'il s'agit d'une construction à une nef étirée sur près de 27 m pour une largeur de 8m et directement bordé par des ornières. Ce long bâtiment est complété à l'arrière par d'autres constructions, comme le bâtiment à deux nefs de 11 x 5,5 m (bât 51) dont la file axiale faite de très gros avant-trous, a livré des éléments céramiques le rattachant à la première moitié du IXe siècle, bâtiment qui semble dédoublé avec la construction du bâtiment 50 dont le plan est toutefois moins lisible. Le chemin structure parfaitement cette unité ménageant une sorte de petite cour circulaire au milieu de laquelle passe le chemin. Une structure présentant 3 fours appartient à cette période et/ou à la suivante (IXe-X^{e} s) associé à des fosses et silos limite au nord cette « placette ». Au nord-ouest du chemin le bâtiment 120 (16x9m) d'orientation strictement est-ouest, semble avoir subi des réfections multiples qu'indiquent les recreusements de trous de poteaux dont deux ont livré du mobilier carolingien. Plus au sud, le bâtiment 59 fait l'objet d'une réfection avec des poteaux carrés. Il présente une disposition symétrique avec le bâtiment 55.

De part et d'autres deux bâtiments plus modestes complètent cette unité : au sud-est, le bâtiment 111, dont le trou de poteau axial, profondément ancré, est daté de la période carolingienne et est prolongé par une longue palissade qui délimite forme un angle fermant la cour au sud-est.

> Au nord, un plan de grenier supposé dont un trou de poteau est daté de la seconde moitié du IXe siècle, ressort de l'enchevêtrement des bâtiments 117 et 118. Un quatrième secteur jusqu'alors délaissé par les bâtiments se trouve immédiatement au nord-ouest du chemin et du bâtiment 1, dans un secteur ou le puits antique 531 utilisé jusqu'au VIIe siècle, avait laissé la place à un ensemble funéraire désormais abandonné au profit d'un autre lieu. Le bâtiment 100 est une construction à deux nefs de 14 x 6m disposée nord-sud qui recoupe les sépultures. Profonds, les 6 trous de poteaux ont livré pour 8 d'entre eux des éléments de datation carolingiens pour lesquels une datation seconde moitié VIIIe-début IXe peut être proposée. Avec le bâtiment 108 situé dans le même alignement au nord et de part et d'autre deux groupes de bâtiments situés perpendiculairement (bât 104 et 103 à l'est et bât 97 et 98 à l'ouest). Ils forment une unité située immédiatement face à l'unité principale immédiatement au sud du chemin.

La phase 5 : fin IXe-début XIe s.

Il s'agit de la dernière phase d'occupation du site. Nous avons regroupé ici les évolutions qui de la fin du IXe siècle jusqu'à l'abandon du site au début du XIe siècle. Cette amplitude chronologique reflète nos difficultés à dater précisément ces évolutions qui de toute manière ont été progressives sans ruptures évidentes *(Fig.II-59)* .

L'unité principale

Il semble que le cadre général : enclos, bâtiment principal (bât 8) semble perdurer jusqu'à la fin de l'occupation. Le groupe de silos et le puits adjacents sont utilisés jusqu'au courant du Xe siècle ce qui montre une continuité de l'organisation des espaces. Une partie de bâtiments annexes sont reconstruits, mais par leur nature et leur position, ils donnent l'impression d'une évolution naturelle.

Le bâtiment 11 reconstruit à la place du bâtiment 12 dont il présente les mêmes caractéristiques mais en un peu plus grand. Il empiète également sur l'assiette du bâtiment 6 par ailleurs recoupé par la grande fosse 730. Le point le plus remarquable est le développement du bâti au sud-ouest du bâtiment 8. En effet, un grand bâtiment (bât 20) se développe perpendiculairement au bâtiment 18 peut-être en partie conservé. Un porche d'entrée fait de deux gros poteaux équarris est parfaitement aligné avec l'extrémité nord du bâtiment 20, qui est par ailleurs flanqué d'un autre bâtiment à deux nefs le bâtiment 16 dont un des trous de poteaux a livré du mobilier du Xe siècle. Ces deux bâtiments confèrent à cet ensemble un bâti encore très développé. La coexistence entre le bâtiment 20 et le bâtiment 8 est probable et rien n'indique que l'un remplace l'autre. Nous préférerons distinguer à minima une palissade (17) à l'ouest du bâtiment 20 et au sud du bâtiment 18, formant une sorte de cour intérieure autour du bâtiment 20, plutôt que d'imaginer un bâti encore plus important ce qui paraît déraisonnable. Au centre de l'enclos, on observe encore deux bâtiments annexes, les bâtiments 30 et 25. L'un s'apparente à un plan de grenier à six poteaux mais probablement rallongé, il présente des rajouts de trous de poteaux. L'autre est un plan irrégulier que nous proposons à cette phase car l'un des trous de poteau (1917) a livré un mobilier fin X^{e}-XIe s. Au nord du chemin, il semble que l'unité mise en place à la période précédente en recoupant l'ancien secteur funéraire mérovingien se soit bien développée puisque le bâtiment 100 est remplacé par une bâtisse beaucoup plus massive de 22 x 8,5 m, implantée comme le bâtiment 8 : il s'agit du bâtiment 102 qui présente beaucoup de similitudes avec le bâtiment 20. Mais l'évolution des bâtiments qui les entoure, d'orientations identiques aux bâtiments 100 et 102 est difficile à restituer et leur partage entre les phases 4 et 5 repose sur peu d'éléments Nous nous contentons ici d'attribuer le bât 109 à cette phase. En revanche, le bâtiment 96 présente une orientation différente, proche du bâtiment 20 et surtout identique au bâtiment 71. Un tesson, attribué à la fin du Xe ou X^{le} s. nous permet de l'associer à la fin de l'occupation de l'habitat. Il peut s'agir d'un ensemble pouvant initialement se poursuivre hors emprise au nord dans un secteur déjà détruit anciennement par la route actuelle.

La partie sud

Le grand bâtiment 120 disparaît dans le courant du IXe siècle car un puits creusé à son emplacement (2516) prend le relais du puits 2096 abandonné auparavant. Au sud du puits, le bâtiment 119 présente quant à lui un dispositif identique au bâtiment 29 mais son attribution à cette phase est incertaine. Un alignement de trous de poteaux dessine une sorte de quadrilatère lâche (bât 122) ayant livré quelques élément s tardifs. Le long bâtiment 55-56 finit lui aussi par être abandonné puisque le petit bâtiment 57, dont un trou de poteau est daté du Xe-XIe s. le recouvre en partie. Il est probablement remplacé par le long bâtiment 52 dont le trou de poteau le plus récent (2253) est attribué à la seconde transition fin X^{e}-XIe siècle. Or ce bâtiment respecte parfaitement le bâtiment 51 qu'il borde et qui est donc encore présent à cette période. La variation de largeur du bâtiment 52 en partie nord, est liée directement aux contraintes liées à sa localisation entre deux bâtiments. Nous proposons, sans certitude, un deuxième état de la palissade 80 éventuellement associé au bâtiment 79 pour lequel nous n'avons pas d'indices de datation.

Comme pour le début de l'occupation mérovingienne du site, nous avons cartographié les indices les plus récents de l'occupation du haut Moyen Âge c'est-à-dire les contextes pour lesquels une datation fin X^{e} ou XIe siècle est proposée *(Fig.II-60)*. Force est de constater que tous les secteurs sont concernés et, bien entendu, tout particulièrement ceux que nous avons retenus pour la phase 5. Il n'en reste pas moins que comme pour les indices du VIe siècle, les éléments attribués au XIe s. sont très peu nombreux, souvent indiqués en transition avec le Xe siècle. Plus qu'un abandon qui s'étiolerait sur une longue durée, nous y voyons plus l'image de l'incertitude chronologique de petits lots, et ceci nous conduit plutôt à restituer un abandon total et rapide à la charnière du Xe et du XIe siècle, à la même période que le site de Jossigny le Pré Chêne, mais plusieurs décennies avant le village des Ruelles.

La question des unités et de l'organisation interne de l'habitat du Couternois

La question de l'organisation de l'habitat se pose de façon très nette compte tendue la taille et de la densité en bâtiments, souvent de grande taille de l'habitat du Couternois. L'émergence de cet habitat s'effectue de façon spectaculaire avec la mise en place d'un très grand bâtiment qui implique par sa taille et sa mise en œuvre des moyens et une capacité substantielle d'hébergement. Nous observons dans la durée d'occupation du site un maintien du rôle moteur joué par l'établissement qui se développe autour de ces bâtiments même lorsque le bâtiment principal est reconstruit. À côté de cet ensemble qui semble avoir conservé sa prééminence au sein de l'habitat, d'autres groupes émergent, échelonnés en bordure du chemin mais leurs limites et leurs parts respectives fluctuent. La question du statut de ces petits groupes par rapport à l'unité principale est posée mais il est difficile de les désigner de façon très claire comme des unités d'exploitation autonomes. L'association fours/bâtiments de petite taille de type greniers à des constructions à peines plus vaste à déjà été observés sur d'autres sites pour la période mérovingienne. Si l'on considère la première phase de l'habitat mérovingien, on peut diviser l'habitat en quatre parties *(Fig.II-61)*. D'une part le secteur de l'unité principale lié au grand bâtiment fondateur (A), dont le plan domine l'ensemble par sa taille et sa localisation en bordure de chemin, inscrit au sein d'une cour circulaire bordée de petits bâtiments annexes. Le second ensemble au sud-est du précédent ensemble (B) se trouve éloigné du chemin forme un groupe à part qui semble évoluer de façon continue en s'étoffant de nouveaux bâtiments. Cet ensemble est intéressant dans la mesure où son lien avec l'habitat principal s'inscrit bien dans la durée et semble confirmé au VIIIe-IXe siècle avec la mise en place du grand enclos fossoyé. L'assemblage observé (bâtiment 31 ou bâtiment 38 et des bâtiments annexes associés, silos etc) conduit à y voir une unité complète, Il est intéressant de noter la présence de deux sépultures en bordure du bâtiment 31, alors que l'ensemble funéraire le plus étoffé se trouve en bordure du chemin face au grand bâtiment 1, ce qui a probablement une signification. Sa localisation à l'arrière de l'habitat principal loin du chemin, et l'intégration ultérieure de ce secteur dans l'enclos fossoyé attenant nous conduit à voir dans cette unité un ensemble annexe à l'unité principale. Deux autres ensembles semblent exister dès le départ : leur localisation est très lié au chemin. L'un se développe le long du chemin associant un bâtiment modeste à des greniers, fours et silos alignées en bordure de la parcelle. L'autre, composée des mêmes éléments adopte une position perpendiculaire au chemin (D) mais avec une superficie équivalente. L'émergence spectaculaire de bâtiments de grande dimension constitue une confirmation évidente le développement de ces pôles d'habitat alternatifs à l'unité principale et donnent l'impression d'un rééquilibrage.

> Dans le cas du groupe D l'adjonction du grand bâtiment 117-118 aligné avec le bâtiment 1 Puis l'émergence du groupe E, de même alignement avec le grand bâtiment 61 modifient l'allure générale d'ensemble. Il convient de noter que l'orientation générale qui reste proche du parcellaire antique joue plus dans l'orientation des bâtiments que le tracé sinueux du chemin. Le groupe F, constitué de deux bâtiments de taille moyenne s'inscrit dans cette logique mais nous n'arrivons pas à déterminer à quel unité l'associer. Si l'on considère la situation à la phase 3, les ensembles D, E et F ménagent une sorte de cour rectangulaire traversée en oblique par le chemin. Cette phase donne clairement l'impression d'un dédoublement de l'habitat entre l'unité principale A et son annexe B d'un côté, et du reste de l'habitat groupé à l'ouest. L'enclos fossoyé installé à l'arrière du groupe D et qui part hors emprise peut avoir désigné un espace annexe lié au bâtiment 117/118.

L'observation de l'habitat du Couternois à l'époque carolingienne présente des modifications qui prouvent la continuité d'occupation : la « cour »située en bordure de chemin au sud de D devient un nouvel espace de constructions cette fois-ci beaucoup plus influencée par le tracé du chemin que par une orientation générale. Cette évolution très nette voit l'émergence d'une nouvelle unité formant une cour centrale très resserrée au niveau du chemin mais inscrite dans un espace rectangulaire en partie délimité par une palissade. Selon un principe analogue, de nouvelles constructions d'ampleur voient le jour dans des secteurs auparavant non ou peu lotis, ce qui est le cas de la partie nord de D. Cette substitution s'observe également en partie nord (G) avec le lotissement d'un nouvel espace au

détriment du petit ensemble funéraire, un autre lieu (D) étant désormais réservé aux sépultures. L'évolution de l'unité principale présente également des caractéristiques proches puisque les nouvelles constructions s'implantant dans la cour tandis que l'ancien espace bâti principal est désaffecté. Ce type d'évolution de l'habitat est assez clair : la construction de nouveaux bâtiments se fait dans des espaces non occupés par les précédentes constructions et permet d'ailleurs une coexistence de l'ancien et du nouveau avec un effacement progressif des premiers. Reste à savoir à quel modèle il faut rattacher ces constructions nouvelles dans les cours arrière ou autres espaces voisinant les constructions : précédente : remplacement au sein d'une même unité, l'ancien bâtiment déclassé pouvant changer de fonction au profit du nouveau, apport de nouveaux venus, ou bien dynamique interne de la population, le renouvellement de génération dans un contexte d'accroissement démographique aboutissant à des nouvelles constructions attenantes aux anciennes.

Fonction des bâtiments et composition des unités

Cette question reste délicate à trancher car elle pose la question de la fonction des différents bâtiments, de leur polyvalence éventuelle. Nous avons vu que même dans le cas de petites constructions stéréotypées comme les plans à quatre et six poteaux, usuellement qualifiés de greniers, il pouvait exister d'autres usages possibles, par exemple liés au stockage du foin. La question principalement posée à propos des autres bâtiments concerne les usages de stabulation du bétail, la présence de bâtiments mixtes ou de bâtiment spécialisés. Enfin, dans le cas des grands bâtiments, la question de la fonction de grange ou de celles d'habitation mérite d'être posée même si nous ne sommes pas en mesure de la trancher. Concernant la présence de bétail, le recours à l'analyse des phosphates avait été engagé sur le site du Pré Chêne, sur des secteurs sans superposition de bâtiments. Il s'agissait d'un test dont les résultats positifs auraient pu être précisés par une étude plus complète mais qui n'a pu être effectuée faute de financement. Les exemples observées lors du test montraient des différences entre intérieur et extérieur des bâtiments indiquant une propreté intérieure par rapport à l'extérieur. Pas d'indices de stabulation donc. Dans le cas du site du Couternois, l'enchevêtrement des bâtiments et la superposition des plans rendaient inopérante l'interprétation du dosage des phosphates et nous n'y avons donc pas eu recours. L'observation de l'unité principale du site du Couternois et de son évolution peut nous fournir quelques pistes. Si l'on prend la phase 1, telle que nous pouvons la reconstituer, l'impression très nette est que les fonctions sont essentiellement réunies dans le grand bâtiment 1 qui domine largement par sa surface. À côté, de petites constructions s'apparentent plus à des annexes liées au stockage du grain ou du foin (bât 9, 23, 112). Il faut donc voir dans cet ensemble bâti divisé en deux parties inégales une fonction d'habitation et de stabulation. La phase 2 voit l'arrivée d'autres bâtiments et un allongement progressif du bâtiment 1 pose la question de leur complémentarité. L'association régulière d'un bâtiment principal pour lequel la fonction d'habitation est logique et de deux ou trois bâtiments annexes rend plus vraisemblable une répartition des fonctions différentes au sein de bâtiments différents.

> Le bâtiment 3 et le bâtiment 5 directement associés au bâtiment 1 peuvent ainsi avoir eu un rôle complémentaire. Leur forme différente : l'un un bâtiment à une nef et l'autre allongé mais avec un appentis ne sont toutefois pas caractéristiques d'un usage particulier. La présence de greniers et de petites constructions est également observée

Si l'on observe l'unité à la période carolingienne, l'organisation reste similaire. Un grand bâtiment semble avoir fonction d'habitation principale, associé à un bâtiment à une nef (bât 18) et un bâtiment allongé (bât 6) et flanqué d'un grenier. Cette organisation répond probablement à une distinction entre plusieurs fonctions parmi lesquelles la stabulation des bovidés, de chevaux, et peut être également dans le cas de l'unité principale, le logement de serviteurs, mais nous sommes démunis, à l'exception notable des greniers associés aux bâtiments à six poteaux, pour établir un lien entre la forme du bâtiment et sa fonction. L'observation des autres secteurs de l'habitat du Couternois nous permet

d'observer des associations récurrentes, notamment en ce qui concerne des bâtiments clairement associés dans leur installation.

> Ainsi, les bâtiments 61 et 60, les bâtiments 67 et 68 montrent l'association entre un bâtiment de grande taille et un bâtiment annexe plus restreint.

On pourrait envisager que le grand bâtiment est une habitation principale et le petit bâtiment une annexe de type étable. Cette interprétation est toutefois difficile à prouver. Il existe en effet la possibilité que le grand bâtiment ait fonction de grange et le petit d'habitation. Là encore il nous sera difficile de trancher faute d'indices. Nous l'avons vu plus haut, parmi les grands bâtiments mis au jour sur le site du Couternois, on observe des cas de figures différents. Le bâtiment 1 est un plan atypique dont une partie, de forme carrée constitué de poteaux rapprochés s'apparente à un des bâtiments de l'habitat domanial des Ruelles. Il nous est difficile de donner une fonction à l'un comme à l'autre, mais dans le cas du bâtiment 1, la mise en place de nombreux poteaux peut être en relation avec le soutien d'un étage. Il est également intéressant de comparer trois plans de grands bâtiments (bâtiments 61, 67 et 8) d'une vingtaine de mètres de long appartenant à des périodes successives à l'aune de cette réflexion *(Fig.II-62).*

> Dans les trois cas on observe une structure à deux nefs avec file axiale alignée sur les poteaux des murs, complétée sur un côté par un appentis (ou galerie) total ou partiel. Dans le cadre du bâtiment le plus ancien (61) une différence dans les alignements de l'appentis suggère une division possible en deux moitiés, ce qui est également suggéré dans le cas du bâtiment 67 par la présence de deux entrées, mais pas dans le cas du bâtiment 8. Le traitement des pignons est également différent mais présente des ressemblances Dans le cas du bâtiment 61, une travée plus courte à l'ouest indique peut être une toiture à pan coupé de ce côté. Dans le cas du bâtiment 67, deux absides montrent clairement que les deux extrémités du bâtiment sont terminées par des croupes. Dans le cas du bâtiment 8 le dédoublement des poteaux sur les petits côtés indique également une toiture à pan coupé des deux côtés.

La superposition des trois plans montre en dépit de différences nettes dans la taille des poteaux une parenté dans la structure des trois bâtiments en dépit de leurs différences chronologiques, ceux-ci s'étageant au minimum du VIIe à la fin du VIIIe siècle. Il n'est pas impossible d'ailleurs que chacun de ces bâtiments ait été contemporain d'un autre qui lui ait servi de modèle. La question de la fonction d'habitation de ces grands bâtiments, sur tout ou partie de ceux-ci pose immédiatement celle de la possibilité de chauffer ou maintenir une température suffisante dans un grand volume. Cela pose immédiatement la question du comble et accessoirement celle d'un étage. Dans les trois cas, la présence d'un étage est difficile à prouver, mais dans le cas du bâtiment 8, le faisceau de présomption est plus favorable. L'ancrage de poteaux est massif et ceux-ci, totalement équarris ont pu recevoir des assemblages complexes. Un porche saillant situé au sud-ouest en vis-à-vis avec deux poteaux situés dans le bâtiment, pourrait trahir un dispositif d'accès à l'étage dont le détail reste à comprendre.

L'histogramme (*Fig.II-63)* résume l'évolution perçue à partir de l'observation du plan phasé.

Bien que contraint par de nombreux biais d'interprétation, la surface bâtie par phases constitue un repère intéressant à la fois comme marqueur d'évolution du site, mais aussi comme comparaison avec les deux sites voisins pour lesquels l'approche du bâti a été équivalente.

Hiérarchie de l'habitat et évolution respective des trois sites

Nous avons, pour les trois sites, cumulé les surfaces des bâtiments présentés sur les plans phasés par périodes. En ce qui concerne le Couternois, après une surface de départ correspondant à moins de 500m^2 correspondant surtout à un grand bâtiment, l'image est celle d'une augmentation rapide avec une surface importante atteinte autour de 2000m^2 avec un maximum à la charnière des VIIIe-IXe siècle. Mais la décrue est faible et donne l'image d'un habitat encore important à la veille de son abandon (1500m^2). L'observation effectuée sur les deux habitats voisins du Pré Chêne et des Ruelles est intéressante et montre une évolution très proche *(Fig.II-64).* Sur le site des Ruelles, le début de

l'occupation plus tardif (autour de 600) présente une surface bâtie très importante liée à la présence de l'établissement domanial. Là aussi, le VIIIe siècle marque une augmentation très nette pour arriver au maximum de plus de 3000m^{2} au début de la période carolingienne. Une baisse consécutive à l'abandon des bâtiments domaniaux est contrebalancée par l'émergence d'un nouveau pôle privilégié qui explique la surface élevée à la veille de l'abandon du site, dans la première moitié du XIe siècle. Le site du Pré Chêne présente un résultat analogue. L'habitat pionnier du VIe siècle a un impact très faible et la surface bâtie décolle à la même période que les deux autres sites, à partir du VIIe siècle, ce qui ne nous surprendra pas compte tenu de la proximité géographique avec le site des Ruelles et de son ensemble domanial. La création de ce nouveau centre ne se fait donc pas au détriment des deux autres sites par un déplacement des populations mais à l'inverse, cette création semble s'accompagner d'une intensification de l'activité dont la surface bâtie (habitation, exploitation) restituée par l'interprétation archéologique nous fournit un reflet. La tendance des trois sites est la même, après un démarrage échelonné dans le courant du VIe siècle, un décollage très net, intensif marque les VIIe et VIIIe siècles. Il semble que l'établissement domanial des Ruelles soit au cœur de ce phénomène de « décollage » et son abandon à la charnière du VIIIe et du IXe siècle semble indiquer un changement dans le mode d'exploitation du terroir. L'impact de ce changement se perçoit sur le site du Pré Chêne avec une baisse de la surface bâtie qui suit celle du site des Ruelles.

Le cas du site du Couternois, présente une continuité plus évidente et semble moins impacté par les variations observées sur le site des Ruelles (baisse lié à l'abandon de l'établissement domanial, hausse liée au développement d'un nouveau pôle d'habitat des X-XIe s.) même si globalement les tendances à l'œuvre sont proches et reflètent très probablement l'état de l'exploitation du terroir lors de ces différentes phases. L'histogramme de la surface bâtie nous révèle également un point important que nous avions bien perçu : l'importance considérable du bâti sur poteaux plantés sur le site du Couternois, matérialisé par le nombre et la taille des bâtiments. De ce point de vue, et abstraction faite du caractère monumental de certains bâtiments domaniaux sur les Ruelles, le site du Couternois fait presque jeu égal en surface avec le site des Ruelles. La surface bâtie en question implique un accès massif au bois d'œuvre et une population importante, les deux conditions étant réunies dans un contexte dynamique de défrichement. Si l'on considère une taille des finages respectifs des Ruelles et du Couternois de 288 et 225 hectares, fournie par l'interprétation des limites communales, on peut considérer à son maximum c'est à dire à la fin du VIIIe siècle, une surface bâtie moyenne avoisinant les 10m^{2} par hectare. Né avant le site des Ruelles, le site du Couternois est marqué par la mise en place d'un habitat dont le vaste bâtiment principal indique un statut éminent. Il semble marquer une étape dans la reconquête des espaces abandonnés durant l'Antiquité tardive par une campagne de défrichement. La nature de l'établissement et la montée en pression rapide de cet habitat montre qu'il s'agit d'un phénomène rapide et de grande ampleur, qui va être prolongé et largement amplifié peu de temps après avec la fondation du site des Ruelles. La question du lien entre ces deux vastes habitats est posée clairement et présente une ambiguité certaine. D'un côté, l'ensemble du Couternois semble évoluer de façon autonome avec une structuration interne spécifique : une unité principale qui s'étoffe en même temps que se développent d'autres pôles en bordure de chemin avec des traits de continuité jusqu'à la fin de l'époque carolingienne. Mais le site du Couternois s'il présente quelques traits villageois dans son organisation ne possède ni lieu de culte ni ensemble funéraire en relation avec sa population. La présence de petits groupes funéraires mérovingiens et carolingiens, montre certes la volonté de regroupement des inhumations, mais l'effectif est très largement insuffisant en regard de la population que laissent deviner les bâtiments.

De ce point de vue, et à moins d'imaginer un autre pôle funéraire et cultuel sur un secteur non découvert par les diagnostics, il semble vraisemblable d'imaginer un lien entre l'habitat du Couternois

et l'ensemble funéraire et cultuel des Ruelles. Les indices de présence privilégiés sur le site des Ruelles sont d'un niveau largement supérieur à ce qui peut être observé du point de vue mobilier, architecture sur le site du Couternois et l'on imagine clairement ce que cela doit impliquer dans la hiérarchie des pouvoirs locaux. La création site des Ruelles ou celle du Couternois, témoignent d'une même démarche de fondation d'habitat probablement corrélé à un centre de pouvoir. Nous avons affaire très probablement à deux étapes dans un même mouvement associant un pôle d'habitat au défrichement et à la mise en valeur d'un territoire. Bien que situé plus au sud, l'antériorité du site du Couternois n'est pas incohérente et nous oriente plutôt vers une hypothèse de progression partant de Lagny et ayant pour vecteur la vallée du Gondoire et de ses deux affluents. L'absence de texte constitue un obstacle mais, explique qu'un phénomène aussi massif d'abandon puis de reconquête des terres durant la période mérovingienne soit passé totalement inaperçu, seulement révélé par l'archéologie préventive et les études paléo-environnementales. La densité en habitats du haut Moyen Âge et parmi ceux-ci, la présence de vastes habitats tels que les sites des Ruelles, Le Couternois, le Pré Chêne, dénote d'une volonté concertée de mise en valeur. Reste à comprendre qui se trouve à l'initiative mais si la chronologie se confirme, ce phénomène précède de peu le grand mouvement de création des Abbayes de la Vallée de la Marne, et semble coïncider avec l'émergence politique de la *Sippe* des *Faronides* dont le pouvoir dans le secteur s'accroit surtout dans la première moitié du VIIe siècle (Le Jan 1995 p. 88).

L'étude archéozoologique comparée de l'habitat du Couternois et des sites voisins, notamment le site des Ruelles, nous fournit des indications intéressantes : le profil des ensembles les plus anciens (VIe-début VIIe s.) ressemble par la proportion de porc aux contextes de consommation de la partie aristocratique du site des Ruelles. Sur ce dernier site, des différences substantielles existent entre plusieurs secteurs du site reflet de différences sociales. Un changement rapide semble s'effectuer au profit du bœuf dès le VIIe siècle dans les contextes du Couternois. À cette période, on observe une extension de l'habitat et ce changement dans les pourcentages de faune est peut être le reflet d'une modification sociale au sein de l'habitat. Toutefois, l'explication la plus logique tient dans le caractère dynamique de la mise en valeur du finage. Lors de la mise en place de l'habitat, dans un contexte de défrichement, et de clairières la proximité de la forêt favorise l'élevage du porc. À l'inverse, l'ouverture du terroir qui laisse la part belle aux prairies, comme l'indiquent clairement les données palynologiques, incite à l'élevage des bovidés et explique son développement important à la période carolingienne.

II-3-5 La question de l'abandon des habitats et de la restructuration du terroir au XIe siècle

L'abandon de ces habitats ne se produit pas à une période de déprise, de baisse de l'activité humaine sur le secteur et, en tout cas, ne semble pas correspondre à abandon progressif. Cette question est irritante car nous manquons cruellement de données directes pour l'analyser. L'abandon du site des Ruelles est documenté par le comblement des structures les plus récentes, notamment le puits 8098 dont le lot céramique, massif, est daté de la première moitié du XIe siècle, milieu du siècle au plus tard. Le site du Pré Chêne comme le Couternois s'interrompt au plus tard à la même période mais plus vraisemblablement au tout début du XIe siècle.

Villages actuels et maisons fortes

Dans le cas des Ruelles, une maison forte prend le relai de l'occupation du haut Moyen Âge, mais il s'agit d'une implantation tardive *(Fig.II-65)*. L'étude dendrochronologique du pont-levis de la maison forte indique une phase de construction à partir de 1310 avec une réfection en 1331. La première mention du fief des Ruelles remontant à 1329. Le hiatus est donc de près de 250 ans entre les deux occupations ce qui ne nous aide pas à comprendre quelles implantations ont servi de relais sinon

l'emplacement du village actuel. Plusieurs autres maisons fortes sont identifiées dans notre zone d'étude : le château de la motte à Jossigny, La motte de Bellesmes à Serris, mais nous n'avons pas d'indices antérieurs au XIIIe-XIVe siècle. Pour ces sites, en l'absence de données archéologiques, il n'est pas possible de connaître l'origine de ces implantations, ni de déterminer s'il existe à cet emplacement des occupations des XIe-XIIe siècle qui auraient pu prendre le relai des habitats adjacents.

Le village de Serris : données historiques et archéologiques

Nous l'avons vu plus haut, la première mention de Serris est tardive et n'apparaît que dans la seconde moitié du XIIe siècle soit plus d'un siècle après l'abandon du site des Ruelles. La mention la plus ancienne sous la forme de « Sarries" date de 1169 (*A.N LL 1599, p.31*). Nous n'avons pour l'instant aucune donnée archéologique à l'emplacement du bourg actuel. En revanche, un petit établissement qui associe des bâtiments et des sépultures, le site des « Petites Hermières », a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles, mais ne présente une occupation structurée qu'à partir de la fin du XIIe siècle. L'hypothèse d'un prieuré ou bien celle d'un établissement hospitalier ont été avancées peut-être en relation avec l'itinéraire des foires de Champagne (Bergot 2012). Le candidat le plus sérieux pour identifier un lieu d'habitat faisant le relais avec les sites du Couternois et de l'ensemble Les Ruelles/le Pré Chêne est très probablement l'emplacement du village actuel de Serris, mais nous n'avons aucun indice archéologique pour le prouver sinon, par défaut, l'absence de solution alternatives crédibles.

La question du toponyme de Serris

Lebeuf dans sa notice sur Serris, effectue un long développement sur l'origine du toponyme

« *…dès que l'on est instruit que les bois venaient jusqu'au territoire où est ce village, qu'il y a eu une portion de forêt appelée Nemus de Sarriis, Essarta de Sarris, et que le village même de Villeneuve-Saint-Denis qui est contigu se trouve dans l'ancienne forêt de Soriis ou de Sarris, il est assez évident que ce nom a été formé de ce que, dans plusieurs cantons de la forêt, on avoir autrefois des réserves fermées de branchages.* » (Lebeuf 1754, vol IV, p. 530).

La parenté entre le terme d'essart et Serris est évidente si l'on considère son étymologie, issue du bas latin exsartum « défrichement » issue du latin classique sarrire « sarcler ». (Dictionnaire d'étymologie, Trésor de la langue française). Si l'on considère le contexte, ce lien vaut explication : le toponyme Sarris désigne une terre défrichée. En fait, l'éclairage se précise à la toute fin du XIIe siècle : Gaucher III de Châtillon, grand feudataire du comte de Champagne mais aussi du roi de France, donne en 1192 à l'abbaye de Saint-Denis l'autorisation de défricher les bois de la gruerie de Serris afin d'y établir une villeneuve, Villeneuve-St Denis (Lebeuf opus cité p. 520-522). Dans ce document, apparaît un "Guibelez de Sarries", seigneur du lieu, qui apparaît comme témoin. Charles Higounet, dans son ouvrage sur les *Villeneuve et défrichement du bassin parisien* (Higounet 1990 p. 77) précise bien le contexte de création de nouvelles terres dans ce qui va marquer la phase maximale de défrichement médiévale vers le Sud. Avec les créations voisines de Villeneuve-St Denis, sous l'égide de l'Abbaye San Dyonisienne à partir, donc, des bois de Serris, et celle de Villeneuve-le-Comte, un peu plus tard, sous l'égide Gaucher de Chatillon (1203).

Le toponyme Serris/Sarris, terres défrichées colle parfaitement au terroir environnant, fruit de défrichements qui semblent entrepris, d'après les données archéologiques que nous venons de décrire, aux VIIe-VIIIe siècle après une amorce dans la seconde moitié du VIe siècle. Nous avons vu par la chronologie de ces implantations que l'essentiel du terroir semblait ouvert avant même la période carolingienne si l'on considère l'ampleur des habitats du Couternois, des Ruelles et du Pré Chêne et sans compter les occupations connues uniquement par les diagnostics, notamment dans le secteur de

Bailly ou celle du « Pré de la Fontaine » à l'est des Ruelles. La densité d'habitat du haut Moyen Âge autour du village actuel y compris au sud (*Fig.II-2* carte des indices de sites) exclut que ce toponyme puisse désigner une phase de défrichement postérieure au haut Moyen Âge. La cristallisation du toponyme doit donc s'être effectuée à une période où la mémoire de ces défrichements existait encore. Dans ces conditions, il est possible que l'ensemble des terres entourant les sites des Ruelles et du Couternois, fruit de défrichement des VIIe et VIIIe siècle ait été désignée ainsi, sans que l'on puisse savoir si ce terme a pu à un moment ou l'autre désigner spécifiquement l'un ou l'autre de ces habitats. Faute de le trouver ailleurs, l'emplacement du village actuel de Serris est vraisemblablement le lieu de regroupement principal de l'habitat dans le courant du XIe siècle, mais nous ignorons quelle cause précise préside au choix du bourg actuel, et quel est le moteur de ce déplacement : fondation d'une nouvelle église, implantation d'un habitat privilégié. Le seul argument que nous pouvons avancer à l'heure actuelle préside dans une logique de topographie des habitats. Il semble que le territoire actuel de la commune de Serris émane de deux territoires distincts dont les habitats des Ruelles et celui du Couternois constituent les centres, même si d'autres habitats plus modestes existent en périphérie. Nous ignorons faute de documents si le toponyme Serris s'applique à l'un ou l'autre de ces habitats. Ce dernier peut n'avoir désigné au départ que la partie sud et le site du Couternois, Les Ruelles pouvant avoir été un toponyme désignant le village du même nom, mais il s'agit simple d'une spéculation.

Le phénomène observé ici s'inscrit dans un contexte plus large de regroupement de l'habitat conduisant à restreindre l'habitat dispersé. L'originalité tient dans la disparition de centres comme le site des Ruelles en dépit de l'existence d'un lieu de culte et d'un habitat privilégié jusqu'au XIe siècle. La localisation du village actuel à la jonction des deux secteurs sud et nord semble une réponse logique au regroupement des deux parties dont la forme cumulée forme un rectangle étiré du sud au nord. Il est possible que ce phénomène de glissement ait d'abord débuté avec l'abandon du site du Couternois et son glissement vers le bourg actuel au tout début du XIe siècle, puis dans un second temps le déménagement complet du site des Ruelles dans le second quart du XIe siècle, alors que celui-ci constituait un village complet qui aurait pu perdurer. Nous ignorons faute de documents le contexte politique et probablement foncier qui prévaut à ces changements. La découverte en tout cas d'indices archéologiques correspondant à la fin du Xe siècle ou à la première moitié du XIe siècle sous le village actuel constitueraient en tout cas une preuve formelle qui manque à ce faisceau de présomptions. La question se pose alors du recrutement du nouveau centre villageois par rapport aux villages voisins. Cette question est délicate à trancher faute d'une connaissance précise des limites de territoires à cette période. Globalement, le nouveau village est bordé à l'est par le chemin reliant les Ruelles à Villeneuve St Denis auquel est connecté l'ancien habitat du Couternois. Son centre est déporté vers l'est, mais correspond peut-être à la volonté d'intégrer la série d'habitats situés en limite des territoires de Serris et de Bailly (fig.II-3).

II-3-6 Serris et Jossigny : l'apport de l'étude funéraire et la question des lieux d'inhumation

Ces questions ont fait l'objet de questionnements successifs depuis la fouille du vaste cimetière en 1989-1990 (un millier d'individus), la découverte en 1990, 1992 d'un autre secteur funéraire au sein de l'habitat aristocratique, puis en 1997 celle d'un petit ensemble funéraire situé à l'ouest du cimetière et présentant deux états distincts respectivement attribués au VIIe et au VIIIe siècle. Enfin, les fouilles de Jossigny le Pré Chêne en 2007 permettent de comparer certaines sépultures découvertes dans les habitats adjacents au site à celles du cimetière. La mise en place de méthodes d'enregistrement novatrices pour l'époque et le très bon état de conservation des ossements ont fait de la nécropole de Serris un ensemble de référence. Néanmoins, le manque de moyen récurrent sur les phases successives

de l'opération n'avait pas permis l'aboutissement de l'étude de l'ensemble funéraire. En dépit de ce travail inachevé alors, certains aspects touchant à la question des édifices religieux avait fait l'objet de publications. Une proposition schématique d'évolution topo-chronologique des tombes (Foucray et Gentili 1993; L'Ile-de-France de Clovis à Hugues Capet du Ve siècle au Xe siècle p. 229) basée exclusivement sur le mobilier funéraire, résiduel et la stratigraphie a été largement modifié à l'issue de l'étude. La finalisation de la thèse de Frédérique Blaizot, soutenue en décembre 2011 permet maintenant de confronter les données de l'habitat à celle de l'étude des sépultures. Nous renvoyons à ce travail très volumineux pour l'argumentaire typo-topochronologique ancré sur une étude très détaillée du mode d'inhumation, qui constitue le point d'orgue de ce travail.

II-3-7 Serris et Jossigny : l'analyse spatiale et l'apport de la répartition du mobilier et l'étude thématique par types de structures

Le fait d'avoir homogénéisé et remis à plat l'ensemble des bases de données d'inventaires issues des campagnes de fouilles 1989 à 1997, et la mise sur SIG (mac map) de l'ensemble du plan nous a fourni un outil d'analyse permettant d'observer rapidement la répartition de différents types de mobilier. Plusieurs cartes de ce type ont été présentées dans le chapitre de synthèse du rapport 1997 (p.175, fig.168, p.179, fig 171, p.188, fig 176). La question était ensuite de définir la pertinence de certains tris, certains mobiliers étant significatifs et d'autres non.

rapport Serris 1999 Les Ruelles.pdf

Le mobilier

La céramique

L'inventaire des céramiques par catégories permet de générer aisément des cartes de répartition en vue proportionnelles par poids ou nombres de restes. Certaines catégories ne présentent pas d'intérêt car elles sont présentes durant tout le haut Moyen Âge. C'est le cas par exemple des céramiques granuleuses. En revanche, l'utilisation de certaines catégories céramique permettant un tri plus pertinent du point de vue chronologique a été privilégiée. Par exemple les productions « fines mérovingiennes, ou la catégorie particulière des productions à pâte sableuses mérovingiennes (céramique dite de Serris ». Mais c'est aussi valable pour les périodes suivantes, les productions fines peinte et polies carolingiennes, les granuleuses peintes, puis les sableuses et sableuses peintes produisent des cartes significatives du périmètre d'occupation pour chaque période. Elles mettent aussi en exergue certains secteurs clés ayant livré des concentrations spécifiques.

Toutefois, les limites de cette approche cartographique tiennent dans la présence de modes de dépôt divers lié à des natures de structures très différentes.

La céramique fine mérovingienne

Cette catégorie céramique se retrouve de façon minoritaire dans les contextes mérovingiens à côté des céramiques granuleuses et des productions sableuses spécifiques (céramique dite de Serris, *Fig.II-66).* La carte de répartition en vues proportionnelles prend en compte à la fois le caractère minoritaire de ces productions et de son poids relativement faible (parois fines, céramiques de petites dimensions. Cette production existe avant le VIIe siècle mais semble à Serris surtout caractéristique du VIIe siècle avec des prolongements au VIIIe siècle. La carte de répartition couvre l'ensemble des zones d'habitat par une série de petits lots. Trois concentrations sont assez nettes. L'une correspond à la cour de l'établissement aristocratique, ce qui semble assez logique compte tenu de la nature du contexte et de sa datation. L'autre secteur correspond à l'espace situé immédiatement au nord du ru et correspond à

des contextes proches du niveau social de la partie aristocratique (poids montétaire byzantin, huîtres etc.). Enfin, le dépotoir de la zone 2000 (nord-est du site) présente un lot supérieur à la moyenne correspondant à l'implantation d'une (première?) unité du village. Rappelons toutefois que l'échelle proposée rend très visibles des différences de poids peu importantes.

La céramique sableuse mérovingienne

Ces productions particulières d'aspect et de forme ont pu être distinguées des pâtes sableuses tardives (X-XIe s.) lors de l'inventaire. Nous pouvons ainsi produire une carte qui donne des résultats proches de la céramique fine mérovingienne. Les deux productions sont contemporaines même si il est probable qu'il existe un léger décalage, ces productions semblant plus orientées vers la seconde moitié du VIIe et le VIIIe siècle. La carte de répartition montre la présence d'une occupation sur tous les secteurs du site. Sans surprise, les contextes de la partie aristocratique présentent des densités beaucoup plus importantes que sur le reste du site. Les effectifs étant beaucoup plus important que pour la catégorie précédente, la visualisation en vue proportionnelle est plus représentative de grosses différences de poids. Ces deux catégories céramiques correspondent bien à la vision donnée par le plan phasé du site pour les VII-VIIIe siècles. La première permet de visualiser des différences peu marquées entre différents secteurs est semble surtout marquer le début de l'occupation du site au VIIe siècle, L'autre marque très bien la différence quantitative de rejets entre la zone aristocratique et le reste de l'habitat.

La céramique fine carolingienne

L'identification des céramiques fines peintes et polies peut se faire grâce à un simple tesson, et cette catégorie céramique est donc bien individualisée dans les inventaires céramiques des fouilles 1989-1997. Ces productions semblent se diffuser dans le courant du VIIIe siècle et perdurer jusqu'au Xe siècle mais restent principalement centrées sur le IXe siècle. La carte de répartition en poids présente une répartition assez égale sur l'ensemble des zones d'habitat avec deux densités importantes correspondant à la découverte de cruches complètes en partie nord-ouest du site qui semble être privilégiée à cette période. La multitude de petits lots au sein du cimetière marque le nombre important des sépultures carolingiennes. Elle est aussi le reflet de la masse des volumes de remblais de sépultures fouillés manuellement et fournissant plus d'occasion de découvertes que les trous de poteaux. Cette carte rejoint bien le plan phasé carolingien montrant un maintien de l'ensemble de l'occupation du site (sauf la partie aristocratique abandonnée à cette période). La grosse densité au nord-ouest surreprésente la découverte de cruches mais correspond bien néanmoins au recentrage de l'habitat élitaire au sud et à l'ouest du cimetière *(Fig.II-67)*.

La céramique sableuse des Xe-XIe siècles

Nous intégrons dans cette catégorie les céramiques à pâte sableuse qu'elles soient peinte ou non. Cette carte reflète bien l'occupation de cette période avec, là aussi, un très grand nombre de petits lots datés montrant la dernière phase d'occupation du site à la fin du haut Moyen Âge. Comme dans le cas précédent, le cimetière livre une multitude de petits lots. La partie ouest du site a livré trois lots très importants qui tranchent avec le reste du site. Le puits 8098 avec une cinquantaine de kg de céramique est installé dans la cour de l'habitat privilégié désormais accolé au cimetière. Plus au sud, la découverte correspond à deux lots complémentaires : celui du lot de cruches découvert dans le puits 5080 et d'autre part, la masse de tessons très fragmentés découverts sur l'empierrement bordant ledit puits *(Fig.II-68)*.

Le fer

La question de l'emploi du fer au haut Moyen Âge, notamment dans le cadre de l'économie domaniale a occupé une place importante dans l'historiographie de la période. Plus largement, la question de l'artisanat associé à des habitats privilégiés a fait l'objet de synthèses récentes auxquelles nous renvoyons (Bourgeois 2014) Nous disposons avec l'étude de plusieurs sites d'habitats diachroniques de points de référence et de comparaison concernant l'utilisation du fer, et sa fréquence au sein des contextes archéologiques. Nous disposons également d'indices sur la chaîne opératoire du fer, à la fois sur les habitats fouillés, sur le site du Clos-Rose à Montévrain (forge), mais aussi sur le site du Pré Chêne en limite avec la partie aristocratique des Ruelles (forge et réduction ponctuelle). Enfin, avec une zone artisanale spécialisée dans la réduction du fer existe au nord de la commune de Bailly mais à proximité immédiate de la commune de Serris.

Le fer sur le site des Ruelles

En excluant les contextes non datés ou contemporains (lots de fer à chevaux dans les chemins), 683 objets ou fragments d'objets en fer ont été inventoriés. Le poids total étant de 15 kg. Cette dernière indication étant à nuancer car le pesage n'a pas été effectué sur certains objets partis immédiatement en restauration (*Fig.II-69 et Fig.II-70)*. Si l'on considère les grandes périodes chronologiques présentes sur le site, l'observation suivante peut être effectuée.

Concernant le pourcentage par période en NR, si le fer de l'Âge du Fer est négligeable (1%), en revanche, la part du fer antique (occupation I-IIIe siècle) est importante avec 29% du lot, pour 59% correspondant aux différentes occupations du haut Moyen Âge, et 10% est lié à l'occupation de la Maison forte des Ruelles durant le Bas Moyen Âge, 1% correspondant à l'occupation moderne de cette même maison forte. La carte de répartition montre bien la coïncidence entre ces différentes occupations et la densité de découverte des éléments en fers. Concernant la période antique, les découvertes ont été effectuées dans moins de contextes, plus riches et leur poids moyen est plus important (32 grammes) qu'au haut Moyen Âge où le celui-ci est de 17 grammes. La carte de répartition des objets en fer du haut Moyen Âge montre une diffusion sur toute l'aire d'habitat avec une multitude de petits lots. Ce point est conforme au reste du mobilier. Il est à noter l'importance des éléments provenant des sépultures, mais qui concernent beaucoup plus des éléments de clouterie que du mobilier funéraire, très limité en nombre et peu significatif sur la mesure globale. Peu de lots importants ont été découverts et l'effet de masse donné par certains contextes pour la céramique n'apparaît pas pour le fer. L'observation par périodes chronologiques est plus intéressante pour nous.

Nous avons regroupé les lots en trois groupes, l'un associe les datations VIIe, VIIIe et VII-VIIIe, l'autre associe les datations IXe, X^{e} et IX-X^{e} et le dernier regroupe les datations X^{e}, XIe et X-XIe . Enfin, une part des lots conserve une datation plus floue, « HMA » qui correspond en général à l'association de ces lots à des tessons de panse de granuleuse dont ne peut dire s'ils sont mérovingiens ou carolingiens. Si l'on observe l'histogramme en nombre de restes, on observe que la période mérovingienne (199) domine largement et fait jeu égal avec la période gallo-romaine (200), il est vraie plus limitée en superficie (surface bâtie de 460m^{2} au Haut-Empire pour 3000m^{2} au VIIIe siècle). La période suivante; IX-Xe siècle (35) marque un recul, mais qui doit être nuancé car une part des datations HMA (74) non différenciées doit lui échoir, une remontée correspondant ensuite aux contextes attribués aux X-XIe s (92). Même si l'on regroupe les deux phases carolingiennes (127), on obtient une baisse assez nette par rapport à la période mérovingienne. On peut donc dire que si le mobilier en fer n'est pas aussi répandu que durant le Haut-Empire, (ce qui est une constatation générale) il reste largement utilisé sur le site dès la période mérovingienne et durant tout le haut Moyen Âge. L'importance relative du fer aux VII-VIIIe siècles est probablement corrélée à la présence de l'établissement aristocratique. Les choses sont peut êtres liées, mais la mise en place d'une production locale a pu jouer également un

rôle dans l'approvisionnement du site, en limitant ainsi les échanges plus distants. Nous avons également travaillé sur le type d'objets découverts, en le comparant au lot antique, numériquement assez proche. En regroupant les lots en grandes périodes chronologiques, et en catégories larges d'objets (nous n'avons pas pris en compte les objets non identifiés), on peut observer les données suivantes :

-Pour la période gallo-romaine, la clouterie (clous/tiges/anneaux) dominent l'ensemble largement avec 95% du lot.

-En ce qui concerne la période mérovingienne (VII-VIIIe s.), on observe encore une nette domination de cette catégorie (78%) mais les catégories accessoires vestimentaires (plaques boucles, fibules mixtes fer-alliages cuivreux) sont à 7%, suivies par les couteaux (6%) et les outils (5%). En ce qui concerne la période carolingienne au sens large (IX-XIe s), la part de la clouterie chute encore (62%) au profit des outils et des couteaux (11% chacun), les éléments liés au cheval (fer, éperon étant à 5%) de même que les objets domestiques et les accessoires vestimentaires.

On peut tirer de ces évolutions en pourcentage des informations intéressantes significatives de l'évolution générale de l'utilisation du fer mais aussi caractéristiques du contexte local à Serris. Le lot antique montre une utilisation massive de la clouterie à cette période. Durant l'époque mérovingienne, le fort taux de clouterie peut recouvrir diverses utilisations (clous de fer à cheval etc.) mais indique probablement une utilisation encore importante dans l'architecture, peut être lié à l'établissement aristocratique. La part des accessoires vestimentaires (plaques-boucles, fibules) en contexte non funéraire s'explique peut-être aussi par cette présence. Les tendances montrent une augmentation relative des outils et des couteaux. Cette évolution se poursuit à l'époque carolingienne qui voit se développer également d'autres types d'objets comme les clefs et les éléments liés au cheval.

La question de l'approvisionnement et de la chaîne de production du fer

Deux des sites du corpus, Jossigny le Pré Chêne et le petit habitat du Clos-Rose à Montévrain on fait l'objet d'études paléo-métallurgiques effectuées respectivement par C. Dunikowski et S. Cabboi. Parallèlement, un travail universitaire effectué par B. Jagou a contribué à l'étude du matériel de Jossigny et a également permis la reprise de données d'opérations de fouilles plus anciennes en effectuant l'étude d'une partie du mobilier. Il s'agit du site du Bassin, à Bailly-Romainvilliers et d'une partie du matériel du site des Ruelles (zone 5, partie aristocratique) ceci en dépit de la difficulté d'accès à la collection (Jagou 2009). L'apport de l'étude de B. Jagou concernant la relation des ces différents sites concernant le fer et les différentes étapes (extraction, réduction, affinage forge, consommation). Concernant le site des Ruelles, nous lui avions fourni un extrait de l'inventaire et une carte de répartition générale mais seule une petite partie du matériel était accessible. La reprise du mobilier n'a donc concerné que la zone 5000 (fouilles 1992) avec les contextes mérovingiens de la zone aristocratique, et des scories épandues sur un chemin et des empierrements carolingiens. Bien que n'ayant pas accès au reste du mobilier, ces premiers résultats nous ont incités à effectuer un travail plus détaillé concernant la chronologie et l'analyse spatiale des rejets métallurgiques. Le site des Ruelles a livré près d'un millier de fragments de scories ce qui représente en poids (une petite partie n'a pas été pesée lors de l'inventaire) environ 50kg. La comparaison entre la fréquence du mobilier métallique et celle des scories nous a réservé des surprises : en effet, les scories sont presque totalement absentes des contextes antiques pourtant riches en objet métalliques. À l'inverse, les contextes de l'Âge du fer livrent une présence discrète mais récurrente de scories de fer alors que les objets sont presque absents. Si l'on prend uniquement les contextes du haut Moyen Âge, on observe

des quantités assez faibles pour la période mérovingienne qui est pourtant celle qui a livré le plus de mobilier métallique. En revanche, la période carolingienne voit un accroissement considérable du nombre de scories avec 528 unités dont 503 attribués au Xe et X-XIe siècles *(Fig.II-71)*.

La carte de répartition montre des concentrations distinctes suivant les deux périodes considérées. Pour la période mérovingienne, la dispersion de petits lots ne semble pas significative, à l'exception d'un contexte (st 10.912), situé en limite orientale de l'établissement aristocratique et qui a livré à la fois des fragments de plaque boucle damasquinée parmi un lot de déchets de métal (fer) associé à une centaine de scories de fer associées à des scories d'alliage cuivreux. Ce contexte pourrait indiquer une activité limitée, mixte alliage cuivreux dans le cadre de l'établissement aristocratique sans forcément qu'il s'agisse d'une activité pérenne de forge. Pour la période carolingienne, on observe une diffusion des petits lots de scories sur à peu près tous les secteurs de la fouille. Néanmoins, deux concentrations sont visibles. L'une, au nord du site au sein de l'unité de la zone 3000. Elle montre la présence de petites scories de fer dans de nombreux trous de poteaux du bâtiment principal de l'unité mais aussi dans les annexes adjacentes. Il est possible d'expliquer cette petite densité par l'existence ponctuelle d'une activité de forge dont l'essentiel des traces auraient disparu. Toutefois, aucun lot plus conséquent ne vient accréditer la présence d'un atelier ou d'une forge dans cette zone, et nous avons peut-être affaire à la dispersion de déchets issus d'un autre secteur et ayant pu par exemple servie à empierrer les chemins. Le cas semble différent si l'on considère l'unité carolingienne de la zone 4000 et tout particulièrement le cas du bâtiment 46. En effet, on observe la présence de scories dans 8 trous de poteaux du bâtiment mais également dans une fosse et trois autres trous de poteaux situés immédiatement au nord du bâtiment *(Fig.II-72)*. Ces indices ne seraient pas toutefois décisifs si nous n'avions pas l'existence d'une fosse en cuvette, au fond irrégulier, située à l'intérieur du bâtiment et datée de la même période que les trous de poteaux (Xe s.). Cette structure a livré une série de rejets de matériaux rubéfiés avec une concentration importante de déchets métallurgiques associant scories, culots de forge, scories coulées et parois de fours, dont 132 éléments ont été collectés pour un poids total de 17 kg. La rubéfaction observée en coupe de la structure montre qu'une partie de ces rejets étaient suffisamment chauds lorsqu'ils ont été rejetés dans la fosse. Une couche charbonneuse est également bien visible dans le comblement de la structure. Si l'on ne prend compte que seule la moitié de la structure a été fouillée, cela indique un poids en scories d'une trentaine de kg pour cette simple fosse, ce qui est proche du poids découvert individuellement dans plusieurs fosses de la forge du site du Pré Chêne (Cabboi S. in Gentili et Sethian 2012 p.629-630).

rapport Jossigny 2012 Pré Chêne Vol1.pdf

Cela correspond également au poids total découvert sur le site de Montévrain les Clos-Rose (Jagou 2009 p 25). L'absence de prélèvements effectués à l'époque ne permet pas de rechercher la présence de battitures et, comme aucun foyer de forge n'était conservé à l'intérieur ou autour du bâtiment, nous nous limiterons à une forte présomption d'activité de forge à cet emplacement. On peut imaginer une forge en plein air précédant de peu l'installation du bâtiment 46 et dont les rejets auraient en partie pollué le remplissage de certains trous de poteaux, ou bien, et la position de la structure 4060 accrédite cette hypothèse, une installation au sein du bâtiment lui-même. La forme en cuvette de la structures 4060 et avec un fond comportant de petits creusements est difficile à interpréter, mais rappelle fortement les fosses complexes fouillées sur l'atelier de Jossigny (Cabboi S. opus cité p. 630, fig. 589) ou à Montévrain (Jagou 2009).Toutefois, les faibles quantités de rejet conservées dans les structures en creux montrent qu'il s'agit d'une activité peu importante en terme de production et qui a pu avoir un caractère ponctuel ou bien intermittent. Cette analyse de la consommation du fer et de sa production sur le site des Ruelles est à mettre en regard avec les données de l'étude de Benjamin Jagou (Jagou 2009) et celles des études paléo-métallurgiques de Sandra Cabboi et Denis Dunikowski à

Montévrain le Clos Rose et Jossigny le Pré Chêne. L'occupation du site du Clos Rose à Montévrain nous montre une activité métallurgique liée à la forge attribuable à la période mérovingienne, ce petit habitat étant abandonné ensuite. Le site de Jossigny le Pré Chêne connaît quant à lui une activité plus intense de forge et, plus discrète de réduction dans le cadre d'un atelier situé presque à mi-chemin entre l'établissement aristocratique des Ruelles et le reste de l'habitat du Pré Chêne. L'étude du site du Bassin constitue un élément fondamental dans ce maillage d'activités de métallurgie du fer (Barbey 1992) et Jagou 2009 vol 2 p.73 fig. 98). Cet habitat se trouve à 2km à l'est du site des Ruelles, auquel il est relié par le chemin de Bellesmes. Cette voirie existe déjà à l'époque mérovingienne puisqu'elle joue un rôle dans l'organisation de l'habitat des Ruelles à cette période, mais, on l'a vu plus haut, ne se poursuit pas à l'ouest vers Montévrain, avant le Xe siècle. Vers l'Est, il dessert d'abord le petit habitat du Pré de la Fontaine, connu uniquement par un diagnostic et non fouillé ; son tracé se perd au-delà de la motte de Bellesmes, mais son axe se dirige vers le site du « Bassin » au nord de la commune de Bailly-Romainvilliers (cf plan de localisation *Fig.II-3*). Ce site présente une activité métallurgique ayant livré des rejets massifs rejetés dans une mare et des structures adjacentes. Malheureusement, seul un diagnostic (Speller 1991, Barbey 1992) a permis son exploration, le site étant maintenant détruit. Toutefois, les observations effectuées lors du diagnostic et l'étude paléométallurgique des 46 kg de matériel sidérurgique conservé du diagnostic, effectuée par Benjamin Jagou à l'occasion de son mémoire (Jagou 2009) nous offrent des informations importantes pour comprendre la chaîne opératoire du fer dans le secteur. En effet il réoriente totalement l'analyse des restes dans le sens d'une activité directement liée à la réduction, ce qui n'avait pas été observé lors des premières études (Barbey 1992 p.58) Globalement, l'évolution du site perçue lors du diagnostic, et l'interprétation du mobilier à l'issue de l'étude paléo-métallurgique permettent de proposer l'évolution suivante :

-Une occupation antique diffuse ne présente aucune trace d'activité métallurgique.

-Une occupation plus structurée correspondant à un habitat est attribuée à la période mérovingienne. C'est elle qui a livré cette activité métallurgique.

-Parmi les structures découvertes, B. Jagou propose d'identifier les restes arasés d'un bas-fourneau. Au vu de l'étude du matériel, il semble que l'essentiel de l'activité (72% des vestiges étudiés) soit centrée sur la réduction du minerai, l'activité d'épuration et de forge étant plus difficile à prouver (huit culots de forge découverts).

-Le minerai exploité correspondrait à la limonite présente localement dans les limons, et qui aurait pu être extrait lors du creusement de la mare (Jagou 2009 p. 66).

-Le comblement final de la mare et l'implantation d'un chemin recouvrant ces vestiges à l'époque carolingienne marquerait l'abandon de cette activité.

Ainsi, on peut résumer l'état actuel des données paléo-métallurgiques de la façon suivante. En dépit d'un mobilier abondant, aucune activité métallurgique n'est documentée pour la période romaine sur les sites de notre fenêtre d'étude à l'exception, peut-être, de rares indices tardifs sur le site du Clos Rose (IIIe s.). En revanche, on observe la mise en place de l'ensemble de la chaîne opératoire à l'époque mérovingienne, mais sur les sites différents donc complémentaires. Un lieu d'extraction du minerai et de réduction est associé à un petit habitat situé en frange orientale du terroir de Serris. L'essentiel de l'activité de réduction et probablement une part de l'épuration et de forge a lieu sur place. La forge installée à l'ouest de l'habitat aristocratique des Ruelles, sur le site du Pré Chêne présente un profil complémentaire du site du Bassin, centré sur l'activité de post-réduction et de forge mais comportant également une part de réduction. Cette dernière est toutefois insuffisante à expliquer

l'importance des autres parties de la chaîne opératoire, sans recours à l'importation de produits semi-finis. Une complémentarité semble donc exister aux VIIe-VIIIe siècle entre un lieu d'extraction et de réduction situé en limite orientale du terroir de Serris et la suite de la chaîne opératoire poursuivie dans une forge située en frange orientale de l'habitat du Pré Chêne, non loin du pôle aristocratique des Ruelles. On note cependant que la totalité de la chaîne opératoire est présente sur les deux sites, mais de façon totalement inversée en proportion, ce qui indique probablement l'existence d'un lien entre les deux lieux. Le cas du Clos-Rose, sur une quantité très faible, semble montrer également une activité marginale, couvrant toute la chaîne opératoire, mais qui pourrait correspondre à un besoin occasionnel lié à la réparation d'objets ou d'outils (Jagou 2009 p. 46). En dehors du cas de la structure 10912, dans le secteur du manoir, qui semble correspondre à une activité mixte de travail du fer (réparation d'outils?) et des alliages cuivreux au sein de l'habitat aristocratique, aucune activité permanente de forge n'a lieu dans le village même de Serris à l'époque mérovingienne. L'approvisionnement local en fer est néanmoins pourvu localement par des habitats situés en périphérie dans une organisation effectuée à l'échelle du terroir.Il est possible que cette localisation des activités corresponde à une étape dans la dynamique d'exploitation du terroir. La localisation des phases d'extraction et de réduction sur le site du bassin pourrait être liée à une localisation en lisière forestière, répondant ainsi directement aux besoins en combustible de cet artisanat. La même remarque peut prévaloir peut-être dans l'implantation de la forge dans un secteur isolé en limite des sites du Pré Chêne et des Ruelles. Cette organisation ne survit pas à la période carolingienne. Les vestiges métallurgiques du Bassin sont recouverts par une extension de la voirie à l'époque carolingienne. Il est probable que cet abandon soit lié à une extension des zones cultivée vers l'Est, les activités gourmandes en bois, situées en forêt ou en lisière se trouvant déportées d'autant. C'est également le cas de la forge du Pré Chêne, mais cela tient aussi peut être aux modifications inhérentes à l'abandon de l'habitat aristocratique des Ruelles. À l'époque carolingienne, l'utilisation du fer diminue très légèrement sur le site des Ruelles avant de reprendre en fin de période. On observe toutefois l'augmentation relative des restes métallurgiques à cette période, même mis les quantités restent faibles. Un ensemble de restes, associés à un bâtiment permet néanmoins de proposer la localisation d'une forge d'importance modeste en partie sud-est du site. Nous ne pouvons pas dire si cette unité est en capacité de couvrir tous les besoins en fer du village. Les 17 kg de restes métallurgiques collectés à la fouille dans la principale structure de cet atelier associent d'après l'inventaire mobilier, «un gros ensemble avec fragments coulés scories, culots de forge (?) et parois de four. ». Malheureusement, ce lot n'était pas accessible lors de l'étude effectuée par Benjamin Jagou en 2008-2009 (Jagou 2009 p.52-55), et l'étude du matériel ne peut donc pas préciser ces informations.

Analyse spatiale par type de structures

Les fours

Serris les Ruelles

Nous reviendrons plus loin sur l'analyse spatiale des fours et structures de combustion au sein des habitats du haut Moyen Âge à propos du site de Villiers-le-Sec en partie III du mémoire. Ici, il s'agit d'observer et de comparer la répartition de ce type d'équipement sur les sites diachroniques des Ruelles et Du Couternois à Serris et du Pré Chêne à Jossigny. Soixante-deux fours culinaires ont été fouillés sur le site des Ruelles à l'occasion des différentes campagnes. Plusieurs sont regroupés au sein de mêmes structures, et l'on peut considérer le chiffre d'une quarantaine de structures distinctes dont une vingtaine ont pu faire l'objet d'une datation plus précise que le haut Moyen Âge. Si l'on considère les groupes de fours, on comptabilise 17 fours appartenant au VII-VIIIe siècle et 1 four daté plus

précisément du VIIIe siècle.Une douzaine de fours sont datés du haut Moyen Âge sans précision du fait d'une incertitude entre le VII-VIIIe et la période carolingienne (le X-XIe s. est alors peu probable). Onze sont attribués au IXe, et seulement 3 au X-XIe siècle. En dépit des fours non datés, la répartition chronologique des fours montre bien un pic aux VII- VIIIe siècle avec une diminution légère du nombre de fours au début de la période carolingienne, très fortement accentuée aux X-XIe siècle. L'observation de la carte de répartition des fours nous apporte de surcroît des informations intéressantes *(Fig.II-73, Fig.II-74 et Fig.II-75)*. Si l'on observe la localisation des fours aux VII- VIIIe siècle, plusieurs points peuvent être soulignés. Il s'agit de la période de plus grande dispersion des fours. Au nord du site, l'alignement des fours de cette période marque les limites de l'habitat. On n'observe pas de fours dans la cour de l'établissement aristocratique, un four placé au sud du bâtiment 64 utilise le fossé d'enceinte de l'établissement comme cendrier. Toutefois, dans son alignement, une série de quatre fours borde la frange sud de la grande mare 5042. Elle correspond vraisemblablement aux fours liés à l'établissement, ce qui est peut-être aussi le cas du four 5475. La même observation est visible dans le pôle funéraire et cultuel, avec un groupe dédié de grands fours disposés en périphérie au nord-ouest de la mare attenante. Il est intéressant de noter que les espaces bénéficiant d'un statut social spécifique maintiennent éloignés en périphérie les activités de cuisson du pain, ce qui n'est pas le cas des autres secteurs d'habitat même si proximité des fours et des habitations n'est pas recherchée. À l'inverse, on observe la présence de structures de combustion atypiques au sein de ces ensembles : les deux large foyers rectangulaires dans la cour de la ferme domaniale, et le grand four à chambres accolées 556 au sud du cimetière. Un changement très net se produit à l'époque carolingienne avec la mise en place d'aires spécialisées en relations avec les unités d'habitat. Elles se cantonnent dans des espaces relativement contraints qui aboutissent à de nombreux recreusements de fours. Deux exemples sont frappants. Au sud, à mi-chemin entre les deux unités bordant les chemins, l'espace médian est occupé par une série de seize fours regroupés au sein de cinq structures distinctes. La plus importante comportant six fours successifs. Au nord-est, au sein de l'unité de la zone 3000, on observe également un regroupement des structures avec fours entre les bâtiments et le chemin qui les borde. Les fours les plus récents (X-XIe s.) sont présents à deux emplacements. Un groupe de deux fours s'inscrit dans la continuité du groupe de fours carolingiens de l'unité nord est (zone 3000). Un troisième four se trouve immédiatement au nord de l'enclos circulaire de la cour de l'habitat « proto-seigneurial » accolé au cimetière. Cette évolution peut être corrélée à la dimension des fours. Le calcul de la surface de la sole a été effectué systématiquement. La surface moyenne des 51 fours mesurés est de 1,4m^{2}, avec une évolution continue de 0,8 à 2 m^{2}. Au-delà un petit groupe présente des surfaces situées entre 2,1 et 2,5 m^{2}. Enfin, une structure, 11019, présente un caractère atypique : il s'agit d'une sole arasée dont l'aire de rubéfaction a une surface de plus de 4m^{2}, sans fosse attenante. Peut-être s'agit-il du reste arasé d'un four construit ou bien simplement une sole de foyer. Si l'on prend en compte les fours datés, la surface moyenne et de 1,60m^{2} pour le VII-VIIIe siècle, de 1,28 m^{2} aux IX-Xe et 1,20 m^{2} pour les fours les plus récents Xe siècles.La diminution du nombre de fours n'est donc pas compensée par une augmentation de leur taille. Enfin dernière remarque, on note une différence très nette d'effectifs entre la moitié ouest du site, marqué par la présence d'habitats élitaire, où l'effectif toutes périodes confondues est de 17 fours et la partie orientale, organisée en unités ou l'on retrouve une quarantaine de fours.

Jossigny le Pré Chêne et de Serris le Couternois

Le même travail a été effectué sur les sites du Pré Chêne et du Couternois (Gentili et Sethian 2012 p. 156-198). Nous ne présentons ici que les cartes de répartition et l'analyse spatiale. Concernant l'évolution des effectifs sur le site du Pré Chêne, la situation est très proche de celle du site des Ruelles avec une nette baisse des effectifs pour la dernière période d'occupation (Xe s.). La moyenne de surface des fours présente peu de différences (1,50 m^{2} à Jossigny, 1, 45 m^{2} à Serris les Ruelles) et est conforme à la moyenne régionale (Bruley-Chabot 1997). En revanche, des différences mineures

sont observables si l'on considère l'évolution de la taille des fours ; à Jossigny, la taille augmente légèrement sur les trois périodes qui nous intéressent (Gentii et Sethian 2012 p.198), passant de 1,30 m^2 (VII-VIIIe) à 1,47 m^2 (VIIIe-IXe) à 1,74m^2 (IX-X^e). À Serris, l'évolution inverse est perceptible avec une superficie légèrement supérieure des fours mérovingiens, mais qui est influencée en partie par l'existence d'un four de fort gabarit (2,4 m^2) dans le groupe situé au nord-ouest du cimetière. Des traits communs peuvent cependant être mis en avant entre les deux sites : Il semble que l'implantation des fours se fasse un temps en périphérie immédiate de l'habitat, conférant peut être à ces activités de cuisson un rôle de marqueur, de balise entre les zones habitées et d'autres espaces. Cette implantation de périphérie disparaît ensuite et les fours s'implantent dans des secteurs préférentiels, plus proches de l'habitat, avec maintien de zones spécifiques durant un temps assez long. Cette évolution est flagrante sur les deux sites et semble se placer entre le VIIIe et le IXe siècle. Deux exemples en tout point comparables ont été découverts sur le site des Ruelles et sur le site du Pré Chêne : il semble que cette modification soit liée à un changement dans l'organisation spatiale des sites avec une prévalence accrue d'une organisation en unités bordant des chemins. Dans le cas du site du Couternois, l'effectif total est beaucoup plus faible, surtout en regard du nombre de bâtiments et de la surface bâtie. Il est donc probable que les fours, moins nombreux, ont eu une utilisation plus longue et mutualisée. Globalement, le chemin qui traverse l'habitat semble influencer la majeure partie des localisations, l'effet de halo périphérique étant peu visible d'autant que les fours sont moins nombreux. En effet, les seuls fours éloignés des chemins s'insèrent parfaitement dans l'organisation d'espaces annexes, ce qui est le cas à l'époque carolingienne d'un secteur situé au sud de l'unité principale associant puits, silos et un four. Les données du Couternois bien que marquées par une stabilité relative des effectifs confirment un démarrage plus soutenu de l'occupation du site avec moins de contraste qu'à Jossigny entre le début de l'occupation du VIe siècle et le boom des VII-VIIIe siècles. Il reste malaisé de relier directement les tendances observées : accroissement de la surface des soles et positionnement plus spécialisé à l'époque carolingienne avec un usage collectif accru de ces fours. En effet, la dispersion des structures et les exemples de faibles diamètres ne sont pas contradictoires avec une utilisation collective des fours et ces modifications dans les localisations indiquent plutôt une meilleure gestion de l'espace qu'un changement dans les pratiques. En revanche, la raréfaction des fours à partir du Xe siècle est patente sur les trois sites pose obligatoirement la question de l'utilisation collective des fours subsistant pour l'ensemble du groupe, à moins d'imaginer une structure de substitution n'ayant pas laissé de traces archéologiques (four construit?) ce qui semble peu probable. En tout cas, sur le site des Ruelles, les fours qui subsistent encore au Xe siècle ne présentent pas de capacité supérieures ni de traces d'une utilisation plus intensive.

La question des foyers

Peu de foyers ont été mis au jour sur le site des Ruelles. Ceux qui existaient au sein des bâtiments d'habitation n'ont pas laissé de traces directes fautes de sols conservés. D'autre part, il convient de noter l'absence de foyers excavés pourtant fréquents sur d'autres sites à la période mérovingienne au moins. Seuls deux foyers en cuvette ont été observés sur le site (Gentili et Mahé 1999 p.34 et 57).

rapport Serris 1999 Les Ruelles.pdf

Trois structures retiennent notre attention dans cette catégorie de par leur nature et leur localisation.Nous avons vu plus haut le cas des grands foyers de forme carrée 5345 et 5152 placés dans la cour de l'établissement aristocratique. L'activité de ces foyers semble avoir été une des raisons du caractère très charbonneux des niveaux de cours et de rejets dans la mare adjacente. Une autre structure de combustion, de nature plus complexe, provient de la limite orientale du cimetière nous conduit à une réflexion plus approfondie en dépit du fait qu'elle soit recreusée par de nombreuses sépultures et donc incomplète.

La structure 556: un séchoir-fumoir-grilloir?

La limite ouest du pôle funéraire et cultuel est marquée un temps par un large fossé reliant la mare 1, située au nord. Il fait de facto usage de délimitation primitive de la nécropole à l'ouest même si sa fonction évidente, consiste à éviter un débordement de la mare par son drainage. Ce large fossé traverse le cimetière du Sud au Nord, et fonctionne avec la mare 1 : sa fonction drainante est incontestable ; son remblai, limoneux et cendreux, montre plusieurs dépôts en eau successifs, et un niveau de remblaiement final. Celui-ci est lié à l'installation d'une vaste structure de combustion partiellement conservée car perforée de nombreuses sépultures de la dernière période du cimetière (*Fig.II-76)*. Celle-ci comprend plusieurs aires de chauffe (soles de limon rubéfié) ; très mal et partiellement conservées. L'aménagement comprend d'importantes recharges de limon argileux parfois stabilisées par un lit de pierres, encadrées par des murets de pierres sèches qui délimitent des chambres rectangulaires de 2 x 1,40 m. Son fonctionnement a donné lieu à de très importants rejets cendreux ayant pollué les alentours. Les couches caractéristiques de cet ensemble (limon rubéfié, cendres...). Plusieurs chambres séparées par un muret en pierre sèches sont bien identifiables. La chambre occidentale est la plus facile à identifier : elle est formée d'une couche de limon (567) formant une longue bande dans une masse de limon argileux installée sur un lit de pierres (568) destiné à stabiliser le remblai et entourée par les murs 560, 569 et 570; les restes d'une sole (rubéfaction intense) étaient visibles (567-01). Les murets de pierres sèches partiellement entamés par une tranchée de récupération (561) ont une largeur d'assise de deux rangs de pierres et forment un parement plus ou moins régulier avec des recharges limoneuses de part et d'autre. Le mur nord semble séparer les foyers d'une "aire de travail" ; les assises sont composées de deux rangs de pierres formant un parement plus ou moins régulier. L'espace situé au nord comporte un foyer (570) calé contre le mur dans l'axe du mur de séparation des deux chambres : il s'agit d'une dalle avec entourage de pierres ayant subi le feu, recouverts d'une couche d'argile rubéfiée et d'une couche cendreuse très riche en charbon de bois ; entre ces deux couches se trouvaient les restes d'une sole de foyer composée de *tegulae* posées à plat ; cette structure se trouve contre le mur 569 et est associée à une vaste couche cendreuse. La limite de cette structure coïncide avec la limite ouest de l'ancien fossé. En revanche, et malgré les destructions liées aux sépultures postérieures et aux fossés médiévaux, on observe clairement la poursuite d'un empierrement à l'est jusqu'à un alignement de blocs de même orientation que les murets. Si on prend en compte la dimension de ce muret, il est possible de restituer de façon très hypothétique deux autres chambres rectangulaires. Enfin, les reste d'un autre muret a été observés au nord, dans l'alignement des murets de séparation des deux chambres sud rend possible un dispositif symétrique au nord. Cette version, maximaliste donnerait un ensemble de plan carré rendant possible la présence de huit chambres de chauffe alimentées par un couloir central. Les dimensions de cette construction sont alors imposantes, de 8m de côté. *A minima*, on peut avec certitude proposer un dispositif à deux chambres formant une construction plus restreinte de 4,60 x 3 m ou bien le cas échéant dédoublée, à quatre se faisant vis-à-vis, ce qui aurait le mérite d'expliquer les indices de murets en partie nord tout en faisant coïncider la structure avec le tracé du fossé sur lequel elle s'installe.

Le combustible

Ce four a bénéficié d'une étude anthracologique (Dietrich et Solari 1992) montre une différence assez nette par rapport aux essences utilisées pour la combustion des fours domestiques classiques, où dominent le chêne et les rosacées. Ici, le bois utilisé pour la combustion est principalement le hêtre accompagné du frêne élevé et du charme. Le choix de ces essences peut être un indice d'une utilisation liée au fumage. En dépit de la mauvaise conservation des vestiges du fait de l'extension du cimetière à son emplacement au Xe siècle, cette vaste structure de combustion formée de petites chambres juxtaposées présente une parenté certaine avec les séchoirs-fumoirs à chambres principalement documentés pour l'Antiquité tardive. (Van Ossel 1992). Nous manquons toutefois d'exemples de cette

dimension pour le haut Moyen Âge, les exemples les plus nombreux correspondant à des foyers oblongs souvent très rubéfiés (Gentili 2010c p.45-64), ou bien des fours en T (Gentili 2011 p. 23). Un exemple récent (Viarmes, val d'Oise) montre une structure de fumage maçonnée datée du VIIe siècle, mais il s'agit d'une structure de faible dimension comparativement à l'installation de Serris.(*fig.III-39*). L'exemple le plus proche est un four carolingien fouillé à Mondeville (Calvados) interprété comme un four à griller le grain (Nissen 2006 p. 180). La technique utilisée comme les dimensions présentent une parenté indéniable, notamment avec la présence de mur en calcaire séparant la chambre de l'aire d'activité. Des restes carpologiques ont été observés dans les remblais des sépultures adjacentes et aussi des couches du fossé 265 adjacentes au four, malheureusement, l'étude de ce secteur (campagne 1989, fouille de la nécropole) étudiés dans le cadre de l'opération TGV n'ont pas donné lieu à un rendu, contrairement aux autres secteurs de la fouille. Le sac de prélèvement d'une sépulture, récupéré de la phase TGV étudié avec le matériel de 1992 atteste de la présence importante de restes de grains carbonisés dans les comblements de sépultures carolingiennes (Beakels et Hingh 1996), ce qui pourrait être le reflet d'une activité de traitement des grains dans le périmètre immédiat.

L'étude carpologique des différents secteurs du site et notamment celui de l'établissement aristocratique nous fournit cependant un autre domaine d'utilisation possible pour ce four : il s'agit de la fabrication de la bière évoquée à propos de la découverte de houblon dans le puits 5452. Une installation de maltage fait donc partie des interprétations envisageables, avec une utilisation comme touraille. (Laubenheimern et alii 2003 p.51, fig 3). Il est possible que les deux foyers rectangulaires fouillés à proximité du puits 5452 au sein de la cour de l'établissement domanial aient eu une fonction analogue, la partie excavée ayant alors été surmontée d'une superstructure. Il convient en tout cas de noter la proximité de puits dans les deux cas, l'eau étant indispensable à cette activité. Nous ne pourrons pas trancher entre les différentes utilisations possibles liées au séchage des grains, au maltage ou bien au fumage de la viande voire d'autres denrées (fruits). La localisation de cette structure en bordure sud-ouest du cimetière montre l'importance de ce secteur dans l'économie de l'habitat. Nous ignorons la durée d'utilisation du four. Le mobilier et notamment la présence de céramique lissée peinte nous permet de l'attribuer à la période carolingienne, fin VIIIe-IXe siècle. Il est tentant de l'associer au vaste bâtiment 67 (grange ?) qui occupe le nord du cimetière à cette période. L'installation de grands bâtiments carolingiens immédiatement à l'ouest du four va d'ailleurs conférer à ce secteur un statut particulier à cette période. La localisation d'un équipement substantiel à cet emplacement n'a donc pas un caractère fortuit et participe à l'importance de cette partie du site à l'époque carolingienne. On peut éventuellement relier cette interprétation à la mention au haut Moyen Âge des installations liées au maltage et à la transformation des grains entrant dans la fabrication de la bière. Celle-ci concerne une datation contemporaine de la structure 556, puisqu'il s'agit des documents d'intendance de l'abbaye de St Denis concernant les redevances en malt (*bracii*) dues à la mense conventuelle de l'abbaye dans les villas du Pays de France, fabriqué dans les malteries (*camba*) des *villae* (Sarcelles, Fontenay-en-Parisis, Goussainville, Gonesse, Luzarches).

Cette question de la fabrication du malt sur les villas du pays de France nous avait déjà conduit à l'époque de la publication d' « un village au temps de Charlemagne » à nous interroger sur les structures de combustions pouvant réaliser ce travail, foyers, fours, découverts sur les sites de Villiers-le-Sec et Belloy (Gentili 1988 a).

Gentili 1988a (fours silos trans grains).pdf

Dans leur article sur la bière (Laubenheimern et alii 2003) les auteurs avancent un calcul. On apprend ainsi que la villa de Sarcelles doit 5 muids de malt (2,6 hl). Pour obtenir cette quantité de malt, il faut récolter environ 160 kg d'orge. Cela représente environ 620 l d'orge germée à malter. Avec une

touraille disposant d'un plancher de 2 m2, on peut traiter environ 300 l d'orge, il faut donc un peu plus de deux touraillages pour traiter les 620 l de la villa de Sarcelles. Avec cette quantité de malt l'abbaye de Saint-Denis peut brasser plus de 700 litres de bière (Guadagnin 1988 p.124-125).

Les silos

Nous avons eu l'occasion d'aborder cette question dans le cadre d'une publication (Gentili 2009 p. 97-123) avec un développement assez long sur l'exemple de Serris.

Gentili 2009 (Silos greniers).pdf

Cet article nous évite de développer notre propos sur la question de la typologie des structures et des volumes des silos. Nous renvoyons à ce texte présenté dans les annexes électroniques du mémoire pour plus de détail. En complément de cette étude, nous présentons ici une analyse spatiale plus détaillée des silos, les plans proposés dans l'article de 2009 étant partagés seulement en deux phases mérovingienne et carolingienne.

Fig.II-77 Serris Les Ruelles schématisation de la répartition diachronique des silos à grains

Nous pouvons nous appuyer sur une quarantaine de silos pour lesquels nous avons une datation plus précise (nous avons écarté les datations HMA indéterminé).L'attribution chronologique est variable et nous pouvons effectuer des regroupements en périodes inégales, dans la mesure ou près de la moitié des datations donne une mesure avec une incertitude mordant sur deux siècles, comme VII-VIIIe siècle ou X-XIe. Un histogramme utilisant cette attribution valorise ces catégories qui correspondent simplement à des regroupements larges. Il permet néanmoins de montrer l'existence de silos dès le VIIe siècle et met très nettement en valeur l'effectif des silos VII-VIIIe siècle. Ce point est important car l'étude d'autres sites met souvent en évidence un pic attribuable à la période carolingienne ou même plus tardif, aux Xe et XIe siècles. Afin de comparer des périodes équivalentes, nous avons regroupé l'effectif en trois ensembles, ce qui montre une très légère décroissance du nombre de silos dans le temps mais donne aussi une impression de stabilité relative puisque l'on passe de 17 items pour la première période (VIIe, VII-VIIIe, VIIIe s.) à 15 pour la seconde (VIII-IXe, IXe, IX-X^{e}) puis 12 (X-XIe s.). Nous n'insistons pas sur cette baisse d'effectif, la différence étant peu marquée et peut être un effet de délimitation chronologique des périodes. En revanche, le point qui semble singulariser le site des Ruelles est l'effectif important des silos pour le VII-VIIIe siècle. Nous avons tenté de questionner la répartition de silos au sein de l'habitat pour en comprendre la logique. Pour la première période, dont on a vu plus haut qu'elle était marquée par l'importance de l'établissement aristocratique, il ne semble pas absurde d'associer l'effectif conséquent de silos à une activité agricole importante qui lui est associée. Toutefois la carte de répartition ne montre aucun silo dans la cour de l'établissement, mais seulement deux en partie arrière de la cour. Cela rejoint l'observation effectuée sur les fours. Il semble que les structures annexes habituelles dans les habitats paysans soient exclues de l'habitat aristocratique et localisées dans une partie arrière de celui-ci en bordure du chemin, hors de la cour centrale telle qu'elle est progressivement établie par la construction de grands bâtiments. En revanche, on observe nettement une concentration au nord-est du site associé aux deux unités qui s'y trouvent à cette période. Notons également présence de deux silos de cette période dans l'espace funéraire et cultuel qui confirme la vocation économique et notamment agricole de cet espace. On n'observe pas spécifiquement d'aires préférentielles mais une répartition assez lâche et de petits regroupements de 2-3 silos maximums qui peuvent être successifs. L'impression donnée aux périodes suivantes est celle d'une continuité dans les unités diachroniques. Toutefois deux secteurs semblent privilégiés : d'une part, l'unité de la zone 3000 où des groupes de silos suivent la répartition des

bâtiments, et, d'autre part, au sens large, la partie nord-ouest du site avec le maintien de l'ensilage dans le secteur du cimetière mais aussi dans l'habitat attenant (grands bâtiments carolingiens) et sa cour sud. Les localisations ne sont pas exactement les mêmes entre le début et la fin de la période carolingienne mais la même logique semble prévaloir. Les silos ne semblent pas présenter d'évolutions significatives du VIIe au XIe siècle sur le site des Ruelles. L'effectif atteint à la période mérovingienne reste stable aux périodes suivantes, ce qui ne correspond pas aux observations effectuées sur d'autres sites. En fait, c'est cette augmentation du nombre de silos à partir du VIIIe-IXe siècle constatées sur des sites comme Villiers-le-Sec qui n'a pas lieu ici conduisant à un nombre total de silos largement inférieur. Cette absence de « boom » des silos à l'époque carolingienne ne doit pas pour autant nous conduire à imaginer une stabilité dans les volumes de denrées à stocker. Les difficultés inhérentes aux contraintes locales, notamment hygrométriques (nappe phréatique affleurante) ont pu conduire à favoriser d'autres modes de stockage des grains, avec notamment la multiplication des greniers.

II-3-8 Les bâtiments : esquisse de classement du corpus des trois sites

Esquisse de typologie et logique de classement

La première constatation évidente en regardant les différents plans de bâtiments interprétés sur ces trois sites tient dans la faible standardisation des bâtiments sur poteaux du haut Moyen Âge et la grande variété des dispositifs et plans observés. Une part de cette hétérogénéité peut provenir d'une mauvaise conservation des bâtiments ou d'interprétations fautives aboutissant à des plans peu fiables ou incohérents, mais force est de constater que cette variabilité s'observe sur un corpus important incluant de nombreux plans indiscutables. La présentation des plans avec coupes montre d'ailleurs que des plans irréguliers ne correspondent pas toujours à des trous de poteaux mal conservés laissant soupçonner des manques. Enfin, un point important qui explique assez souvent des irrégularités de plans tient dans l'adaptation des constructions à des contraintes extérieures : le bâti existant, les chemins. D'autre part, il convient de prendre en compte les modifications nombreuses, adjonctions, réfections visibles sur les bâtiments et qui peuvent leur conférer au bout du compte un aspect complexe. Ces points sont importants car ils sont la mesure, sur un site diachronique, d'une continuité et d'une stabilité des occupants *(Fig.II-78)*.

Surface des bâtiments : ébauche de classement

Avant d'aborder la question de la typologie des plans, un critère intéressant peut être pris en compte, directement lié à l'identification et l'interprétation des plans : il s'agit de la surface bâtie. Cette donnée est intéressante car elle peut permettre d'observer des seuils entre différents types de bâtiments en fonction de leur fonction (greniers, maisons, très grands bâtiments). Nous avons effectué le même calcul sur les deux sites voisins de notre corpus : Serris Les Ruelles et Jossigny le Pré Chêne, pour lesquels nous tenterons de comprendre les points communs et différences. La figure II-78 présente le corpus des trois sites qui montre la variété considérable des types des bâtiments étudiés.

Serris le « Couternois » Serris « les Ruelles » et Jossigny « le Pré Chêne » sont désignés respectivement comme SLC, SLR et JPC. Dans certains cas, où une hésitation existait sur certains plans, c'est l'option la plus restreinte en taille qui a été retenue.

Sur les trois sites, la moyenne de surface des bâtiments est de 60,64m^2

SLC = 55 m^2

SLR = 71 m^2

JPC= 52m^2

On voit aisément que la moyenne plus élevée sur les sites des Ruelles est liée à la présence des vastes constructions de l'établissement domanial. Nous avons observé l'histogramme des surfaces de bâtiments, site par site (*Fig.II-79 à 81)* puis, afin d'avoir un aperçu des évolutions, en divisant en deux parties l'occupation du haut Moyen Âge *(Fig.82 et 83)* nommées par commodité et sans allusion dynastique « méro » et « caro » (cette dernière intégre le début du XIe siècle sur le site des Ruelles). Sur le site du Couternois, nous avons intégré dans la mesure les datations hypothétiques en fonction de leur attribution dans le plan phasé.

Les seuils de catégories

On observe sur les trois sites un pic correspondant à des bâtiments d'une surface inférieure à 50m^2 avec une prédilection pour les surfaces allant de 10 à 30m^2. Cela correspond de façon évidente à la fréquence de petites constructions de type grenier à quatre et six poteaux dans cet effectif. Des petites différentes sont visibles entre les sites, par exemple, les surfaces inférieures à 10m^2 sont moindres sur le site des Ruelles. En prenant en compte à la fois les pics et les seuils visibles sur les histogrammes, il semble possible de classer l'ensemble des bâtiments en 7 catégories de surfaces.

Les petits bâtiments, greniers et petites annexes

Si l'on cumule les données des trois sites pour accroître l'effectif tout en prenant en compte l'évolution une chronologique schématique en deux phases, on observe clairement un accroissement des surfaces des petits bâtiments entre la période « méro» et la période« caro ». Cette évolution est due pour une large part à l'accroissement et à la standardisation des greniers avec la généralisation des plans six poteaux de 5 à 6m environ de côté qui explique le passage d'un pic des 10m^2 à un pic des 20-30 m^2.

Les bâtiments de taille moyenne

On observe ensuite un autre pic autour de 60m^2 (Cela fait par exemple un bâtiment de 12x5m) qui semble plus étalé à la première période (60 à 80m^2) et plus centré sur 60m^2 à la seconde période.Comme on le verra plus loin, cette catégorie de bâtiments de taille similaire regroupe des dispositifs architecturaux différents : bâtiments à 1 nef, bâtiments à deux nefs avec files axiales complètes, partielle, à trois nefs avec porche. Des bâtiments de taille plus importante se regroupent ensuite en deux catégories distinctes : la première de 90 à 120 m^2 (3) et la seconde de 130 à 190m^2 (4).

Les bâtiments de grande taille

Les bâtiments à deux nefs parfois pourvus d'un appentis, parfois d'une aile dominent cette catégorie, mais sans exclusive puisque l'on y observe des bâtiments à 1 nef avec appentis et des bâtiments à 3 nefs. Il s'agit de grands bâtiments pour lesquels les plans allongés dominent. Il peut s'agir de plans à une nefs parfois pourvus que quelques poteaux axiaux ou, le plus souvent de plans à deux nefs pourvus d'une appentis, qui peuvent être parfois confondus avec des plans à trois nefs. Il convient d'ajouter le cas de constructions à fondations de pierres ou solins provenant de l'établissement domanial des Ruelles.

Les très grands bâtiments

La dernière catégorie marque des constructions exceptionnelles par la taille. Il s'agit pour une part également de constructions à fondations de pierre ou sur poteaux plantés de l'établissement domanial des VII-VIIIe siècles des Ruelles avec deux explications divergente quant à la taille : la fonction de grange et la fonction d'habitation privilégiée. En ce qui concerne les autres bâtiments, il peut s'agir de

constructions à deux nefs, parfois avec appentis mais l'on observe également les cas de constructions à une nef avec quelques poteaux axiaux ou bien de bâtiments à deux nef dédoublés comme le bâtiment carolingien de l'unité principale du site des Ruelles à la fin de l'époque carolingienne. Ce classement par surface permet déjà d'envisager plusieurs catégories qui regroupent des formes, dispositifs et probablement fonctions différentes mais qui nous servent de fil conducteur pour observer les différents cas de figures et composantes des bâtiments. Enfin, il convient de traiter à part le cas des palissades et celui, problématiques des couples de poteaux pour lesquels nous avons proposé des dispositifs de type porche extérieur. Ces questions nous conduisent à une observation plus large, au niveau des unités et de leurs évolutions.

Les petits bâtiments, greniers et petites annexes et la question du stockage aérien

Il s'agit de la seule catégorie de bâtiments pour laquelle une synthèse a été tentée (Gentili 2009b p. 97-123).

Gentili 2009 (Silos greniers).pdf

Nous avons repris l'ensemble des bâtiments des trois sites de notre corpus, en sélectionnant les surfaces inférieures à 50 m^2 et en les regroupant par type large *(Fig.II-84).*

Les plans à quatre poteaux et assimilés

Ce type de plan du fait de sa simplicité est le plus sujet à des risques d'erreur par regroupement fortuit. Toutefois, le regroupement des trois sites permet de distinguer un groupe homogène de bâtiments dont la surface varie de 4,6 à 13 m^2, avec une moyenne de 8m^2. On observe quelquefois la présence de poteaux surnuméraires sur les parois ou à proximité sans que cela semble avoir d'incidence sur leur architecture. À côté de ce groupe, on observe 3 exemples de taille très restreinte (1 à 2 m^2) pouvant correspondre, au même titre que les petites fosses à quatre poteaux, à des petits édicules tels que l'on retrouve dans l'habitat vernaculaire pour diverses fonctions. Enfin, à l'autre extrême, un bâtiment à quatre poteaux massifs de près de 50 m^2 correspond très probablement à la base d'une tour de l'habitat privilégié de la fin de l'époque carolingienne sur le site des Ruelles. D'autre part, un plan rectangulaire bien marqué à 19 m^2 de surface est probablement à rapprocher aux types des plans à 6 poteaux allongés (voir infra). L'effectif des bâtiments à 4 poteaux est équitablement réparti entre les 3 sites du corpus. Si l'on prend en compte les datations hypothétiques et celles qui sont assurées, plus des trois quarts des bâtiments de cette catégorie sont attribués à la période mérovingienne et seulement 2 à la période carolingienne.

Les plans carrés à six poteaux

L'autre groupe évident correspond à des plans à six poteaux de plans carrés et assimilés puisque nous y associons également quelques plans à cinq poteaux qui présentent des dispositions et taille similaires L'effectif est supérieur (47 items), avec une légère surreprésentation du site des Ruelles : 14 SLC, 22 SLR, 7 JPC. La taille moyenne est de 21,7 m^2 avec un fort pic de fréquence de 21 à 25 m^2. Il convient de traiter à part un plan à 6 poteaux mérovingien par le positionnement hexagonal des poteaux qui masque en fait un plan rectangulaire avec deux appuis latéraux : il s'agit d'un des bâtiments de l'établissement domanial. De la même manière, il convient de noter pour la période carolingienne deux bâtiments d'une surface supérieure au reste de l'effectif : l'un provient du cimetière (70) et l'autre ferme la cour de l'habitat proto-seigneurial du X-XIe siècle (72). Si l'on prend en compte la datation, on obtient un résultat en miroir des plans à 4 poteaux puisque la période carolingienne correspond aux deux tiers de l'effectif, les trois quarts si l'on ne tient pas compte des plans non attribués. Si l'on prend en compte la surface et la datation, la moyenne des plans à 6 poteaux attribués

à la période « méro » est de 19m^2 pour un effectif de 11 items, elle est de 25 m^2 pour les plans carolingiens avec un effectif de 28, ce qui montre une évolution nette, tant en effectif qu'en surface, des bâtiments de ce type. L'étude détaillée de ces deux premiers types en prenant en compte de façon sommaire la chronologie montre en première période une complémentarité assez nette des plans à 4 et 6 poteaux avec des surfaces assez faibles. À ce stade, il est prématuré de déduire une fonction stricte de ces bâtiments nous ne savons pas si le nombre de poteaux détermine des usages différents : 4 poteaux pour le stockage du foin et 6 trous de poteaux pour des greniers à blé par exemple. L'évolution durant l'époque carolingienne montre une diminution progressive des plans à 4 trous de poteaux de forme carrée au profit des plans à 6 trous de poteaux carrés dont le module se standardise. L'utilisation d'un corpus de trois sites nous a permis un effectif suffisant pour effectuer ces observations. Il convient toutefois de préciser que les exemples provenant du Couternois présentent des évolutions moins nettes probablement du fait d'un nombre élevé de plans non ou mal datés.

Les plans à 6 trous de poteaux allongés

Bien que l'effectif total soit plus faible, il convient de séparer les plans à 6 TP allongés voire parfois très étroits et dont le ratio L : l avoisine les 2 pour 1. Sur les trois sites, une quinzaine de bâtiments rentrent dans cette catégorie, dont 9 sont attribués à la période mérovingienne et 2 à la période carolingienne. Cette catégorie n'est pas totalement homogène puisqu'on observe un petit groupe de faible surface (5 à 7 m2). Ensuite, un ensemble plus cohérent avec une surface variant de 15 à 30 m^2 et un rapport L/l variant de 1,5 à 2. Enfin, il convient de mettre en exergue deux bâtiments des Ruelles et un du Couternois qui surprennent par leur caractère étroit et allongé qui semble désigner un type spécifique. La même remarque est perceptible avec cette catégorie fréquente à la période mérovingienne et qui diminue ensuite progressivement. Si l'on caricature l'évolution des bâtiments annexes possédant les tailles les plus restreintes (en mettant à part la catégorie de très petits édicules) on observe à l'époque mérovingienne un triptyque composé de trois types de constructions :

-des plans carrés à quatre poteaux d'angle d'un gabarit d'environ 2m de côté

-des plans à 6 poteaux qui s'en démarquent légèrement par une taille plus grande mais sans différences spectaculaires

- des bâtiments allongés, également à 6 poteaux mais quelquefois plus.

L'évolution se fait au détriment du premier et du troisième type au profit des plans à 6 poteaux de plus forts gabarits, qui tendant à une standardisation vers des modules avoisinant les 5m de côté. Cette tendance a déjà été observée sur d'autres sites d'Île de France, mais l'intérêt est ici de le vérifier sur un corpus assez abondant, qui permet de restreindre le biais de l'interprétation quelquefois incertaine des plans et de leur datation.

Comparaison entre les trois sites

L'évolution observée sur le site des Ruelles, à savoir le développement important des plans à 6 poteaux carolingiens de grande taille, est assez nette et se retrouve assez bien à Jossigny en dépit d'un effectif plus faible. Sur le site du Couternois, les évolutions sont moins marquées. Ceci peut s'expliquer par deux facteurs : une attribution chronologique moins précise pour de nombreux bâtiments, et d'autre part une évolution continue des différents secteurs d'habitat entre les deux phases qui se prête moins à une observation binaire « méro/caro » des phénomènes.

La question du stockage aérien des grains

La question est celle de l'attribution d'une fonction à des bâtiments ou des parties de bâtiments en fonction de leur plan, et de la récurrence de types. Nous avions notamment abordé la question de la

coexistence des plans à 4 et à 6 poteaux à l'époque mérovingienne et la possibilité de rechercher d'autres fonctions possibles que de simples greniers, avec la possibilité par exemples de fenils. Dans les bâtiments hors norme de la partie aristocratique (bâtiments 64, 56 et 57) et du cimetière (bâtiment 67), la question de l'existence de granges se pose également et nous renvoie aussi directement à celle du séchage préalable des récoltes pour ce type de stockage (fours 556, 5342 et 3152). L'un des points réconfortant est la remarquable stabilité du bâtiment à six poteaux carolingien, véritable « marronnier » sur les sites d'Île-de-France et très bien représenté à Serris (*Fig.II-50*). Dans un cas à Serris, la découverte de grains dans le comblement de trois des six poteaux semble provenir directement de la denrée stockée dans le grenier. Il s'agit en l'occurrence de froment *triticum aestivum*, mais avec quelques éléments discrets de légumineuses et d'orge.

Dans l'étude carpologique, l'hypothèse d'un stockage primaire lié à la destruction par incendie du grenier est posée. Mais la présence de grains dans les trous de poteaux d'un grenier ne correspond pas forcément au contexte d'abandon de la structure. Les expérimentations menées sur le site d'Orville avec la construction d'un bâtiment analogue (Gentili 2009c) ont montré que le pourrissement de l'aubier du poteau pouvait générer un vide à la périphérie du poteau susceptible de recevoir des indices (restes végétaux, tessons) pendant la phase d'utilisation du grenier. En tout cas, ce témoignage associant un plan à six poteau et un stock de céréales est le bienvenu pour témoigner de la fonction de ce type de bâtiments. Autre cas intéressant, le remblai de la sépulture 206 (IX-Xe s.) qui jouxte un bâtiment à cinq poteaux interprété comme grenier a livré un lot de grains carbonisés où l'on retrouve des éléments de froment et quelques éléments d'avoine, de seigle et de légumineuses. Cette présence dans le remblai de sépulture témoigne d'une activité de manipulation des grains à proximité du grenier au sein de l'enclos du cimetière (*Fig.II-85)*.

Les bâtiments de taille moyenne

Cette catégorie, qui correspond à la mesure médiane des surfaces, correspond bien à un pic dans les valeurs mesurées sur les trois sites.

Nous avons regroupé les bâtiments des trois sites n'appartenant pas aux catégories précédentes et dont la surface est inférieure à 90 m^2 ce qui semble correspondre à un seuil sur l'histogramme de surface des trois sites *(Fig.II-86)*. L'observation rapide des différents plans correspondant à cette catégorie nous montre de façon évidente l'importante variété des formes qui ne semblent pas du tout répondre à une standardisation tant dans la taille que dans les schémas architecturaux adoptés. Notamment, le regroupement entre bâtiments à une, deux et trois nefs ne semble pas adapté aux cas observés. Passons en revue ces différents exemples.

Les bâtiments à une nef et leurs variations

Une première catégorie montre des bâtiments sans supports ou poteaux internes formés de deux files de poteaux en vis-à-vis. Dans plusieurs cas, cette disposition en vis-à-vis semble primer sur l'alignement des murs, ce qui laisse supposer que les entraits reposent directement sur les poteaux sous les sablières (SLC79, SLR12 et 44, JPC4). Ces cas fournissent souvent des poteaux de murs fortement ancrés (JPC4 SLR44, 12) ce qui s'explique par leur rôle porteur. Si les largeurs les plus fréquentes vont de 4 à 6m, il convient de signaler qu'en dépit de l'absence de supports internes, des largeurs de 7m ont été observées (JPC 4, SLC 18). Il convient de noter une parenté entre ce type et les bâtiments à six poteaux, ces plans ressemblant à deux bâtiments à 6 poteaux dédoublés. On observe quelquefois la présence ponctuelle de poteaux dans l'espace intérieur (SLR 12 et 49) mais leur fonction reste difficile à définir (partition, renfort de plancher?). On observe également souvent la présence de poteaux supplémentaires sur les petits côtés. Comme sur d'autres types de bâtiments, la présence d'un appentis sur tout ou partie de la longueur d'un côté est fréquente (SLC 18). Ils peuvent

aussi désigner une porte (SLR 44, SLC 18) ou bien, s'ils sont axés, être l'indice d'un pignon droit (SLR11). Sur ce premier type, les travées définies par l'espacement des poteaux des murs sont approximativement égales, en général d'un peu moins de 2m à 3m. On observe quelquefois des formes plus rectangulaires et des murs alignés avec des poteaux des murs latéraux moins ancrés avec moins de symétrie dans l'implantation des poteaux des murs (SLR 11). Quelquefois, la position des poteaux des petits côtés peut laisser imaginer une extrémité arrondie du bâtiment (SLC14), ou bien une toiture à pan coupé (SLC 13) ou en croupe (SLC98, JPC42, JPC 30). Enfin, il convient d'aborder un dispositif assez fréquent : La présence d'un poteau intérieur dans l'axe du bâtiment, quelquefois à la moitié, aligné avec les poteaux des murs (SLC 116, SLR 47), le plus souvent aux deux tiers de la longueur du bâtiment (SLC40, SLR45, SLR9). Quelquefois ce poteau semble fonctionner avec un autre poteau axial pris dans un pignon, ce qui semble confirmé lorsque leur gabarit commun est particulier (SLC 40). Mais ce dispositif existe même en l'absence de poteau sur les petits côtés (SLC 119, JPC 37, SLC 29). Ce dispositif asymétrique peut indiquer des bâtiments possédant d'un côté un pignon droit, de l'autre un pan coupé (SLR9, SLR45, SLC 119). On observe dans deux cas la présence d'un appentis (SLC 29 et 119). Nous verrons qu'une partie des bâtiments « à deux nefs » possédant une file axiale plus fournie ont cette caractéristique. On observe également plusieurs cas d'extrémités arrondies dont la récurrence semble indiquer qu'il ne s'agit pas que d'une coïncidence (SLC14, SLC 98, JPC 42, JPC 30, SLC 40). Certains cas de plans irréguliers ont été relevés (SLC36, SLC 33) sur des plans de petite taille, il est vrai incertains (SLC36 et 33). Pour conclure sur ces bâtiments moyens, la seule catégorie bien identifiée correspond à des bâtiments à une nef possédant deux files de poteaux fortement ancrés en vis-vis dont le gabarit permet de supporter une largeur avoisinant les 7m.

Sur les 5 exemples proposés, 4 sont carolingiens, mais l'exemplaire mérovingien possède déjà toute les caractéristiques du type. Les autres exemples montrent des cas assez variés tant dans le gabarit des poteaux que de la présence ponctuelle de poteaux intérieurs, parfois axiaux. La question des extrémités de toitures est aussi complexe puisque nous avons des indices de pignons droits, d'extrémité arrondies (en abside) et de pans coupés, ces différents types se retrouvant quelquefois sur le même plan.

Les bâtiments à une file axiale

Plusieurs bâtiments sont basés sur trois files de poteaux à peut près équivalentes de trois, quatre et plus rarement cinq poteaux. Dans certains cas les poteaux des trois files sont en vis-à-vis ce qui confère quelquefois une grande régularité au plan qui va du carré au rectangulaire allongé (SLR42, SLR 46, SLC116, JPC49). Quelquefois, une file possède plus de poteaux, ce qui peut désigner des aménagements spécifiques (portes, murs) ou bien des réfections. Dans certains cas, la file axiale, bien que complète, présente un tracé irrégulier (SLC 100, SLC 63, JPC 12). Un autre cas de figure tient dans la présence d'une file axiale non complète dont l'interruption peut indiquer un pan coupé (JPC34, JPC3, SLC 104) parfois sur les deux côtés (SLC 104, SLC 51) Sur ce dernier cas de figure, la file axiale se démarque des poteaux des murs par des avant-trous et des poteaux massifs (SLC 51). Sur ces exemples, la file axiale peut être alignée sur les poteaux des murs (SLC 104) ou à l'inverse présenter une implantation différente.

Dans deux cas, qui peuvent être fortuits, la file axiale est légèrement décalée (SLC89 et JPC 10). Dans deux autres, la file axiale dépasse des deux côtés ce qui pourrait indiquer une extrémité arrondie du bâtiment (SLC68, SLC 49 et SLC 69). Un aménagement similaire est également possible sur deux autres bâtiments (SLC106 et JPC 29a)

Les bâtiments à trois nefs

Le bâtiment SLR 17 avec son porche axial constitue le seul bâtiment à trois nefs de cette catégorie et présente un caractère original dans le corpus. Le bâtiment JPC6 peut prétendre à cette définition mais sa structure l'apparente plus à un bâtiment à une nef dédoublé. Ces deux cas, qui ont plus de 80m^2 de surfaces sont d'ailleurs plus probablement à rattacher à la catégorie de taille supérieure. Enfin, en ce qui concerne les formes générales de bâtiments, on observe quelques cas de rectangles bien réguliers mais aussi des implantations plus irrégulières, qu'il s'agisse des files des poteaux ou bien de la forme générale qui peut prendre une allure trapézoïdale (SLC 76, JPC 34, SLC 104). Ou tout simplement comme on l'a vu plus haut avec le grenier SLC 62, ne pas attacher une grande importance à l'orthogonalité du plan (JPC 3). Concernant la chronologie, force est de constater que les différentes variantes se retrouvent aux deux grandes périodes définies. Tout juste peut-on s'apercevoir que les exemples de beaux bâtiments à une et deux nefs sont plus fréquents à la seconde période. Pour conclure sur les bâtiments de taille moyenne, la distinction entre les bâtiments à une et deux nefs, dont les cas archétypaux et réguliers sont représentés par JPC4 et SLR 40, s'accompagne de cas nombreux cas intermédiaires. Ceux-ci, souvent plus irréguliers, témoignent d'aménagements spécifiques, toitures à plan coupés, extrémités arrondies, appentis, porches d'entrée, donnant à ce corpus une impression de variété peut-être également accrue du fait de l'incertitude de certains bâtiments. Nous verrons plus loin, en travaillant sur l'évolution générale du bâti, les unités, comment la topographie générale et les contraintes du bâti, des chemins peuvent quelquefois expliquer certaines irrégularités.

Les grands bâtiments

Nous regroupons dans cette catégorie les bâtiments d'une surface supérieure à 90 m^2 qui semblent constituer un seuil sur l'histogramme des trois sites. Nous verrons néanmoins qu'il convient de mettre à part les bâtiments les plus vastes par leur nature exceptionnelle *(Fig.II-87)* . Il convient tout d'abord de mettre à part par leur architecture spécifique les constructions à fondations de pierre de l'établissement domanial des Ruelles (SLR 1 à 5). La vaste grange sur poteaux plantés (SLR 6) possède, elle aussi, un plan atypique, avec une ossature à une nef pourvue d'une file de renforts internes non centrés et d'un appentis. En revanche le plan sur poteaux plantés SLR7, qui correspond à un état antérieur au bâtiment SLR1 est intéressant car il est formé de deux files très serrées de trous de poteaux, avec une espace important entre deux files (10m) dont on ne sait s'il nécessitait des supports internes.

La question du bâtiment 1 du Couternois

Cette question nous ramène au bâtiment le plus étendu du site du Couternois qui forme un ensemble complexe, bien conservé et qui montre une évolution assez complexe partant d'une superficie de 260 m^2 pour aboutir à une surface bâtie de 364 m^2 dont l'évolution est contrainte par le chemin, courbe, qui la borde. Sur une construction de cette taille et compte tenu des contraintes de son évolution, il est difficile de trouver des parallèles. Toutefois si l'on considère les différentes parties du bâtiment, des remarques peuvent être effectuées. En effet, la partie orientale du bâtiment présente une forme carrée marquée par des poteaux très resserrés (écartement de 1,50 m) qui présente les même caractéristiques que le bâtiment SLR 7 tant dans les dimensions que par cette écartement très faible des trous de poteaux. Dans le cas du bâtiment 1, quelques poteaux internes appartient peut être à un état initial, remplacés ensuite par une file de poteaux plus fournis. L'originalité du plan et sa position éminente dans l'organisation spatiale du site (voir supra les unités et le plan phasé) font dans tous les cas du bâtiment 1 et plus particulièrement de cette partie carrée formée de poteaux rapprochés un élément clé, probablement fondateur sur le site. Le fait de retrouver une architecture et des volumes similaires sur un des bâtiments de l'établissement domanial *(Fig.II-88)*, daté de la même période mérovingienne n'est pas forcément une coïncidence, même s'il convient de rechercher d'autres parallèles. Sur le site

de Jossigny le Pré Chêne, un bâtiment de forme carrée (JPC8) présente des points communs avec ces bâtiments même si l'espacement des poteaux des parois est beaucoup plus lâche. La présence d'un seul poteau dans l'espace interne constitue un minimum puisque l'espacement entre les murs est de 9m. Un autre exemple (SLR 14) montre un autre cas bâtiments présentant un espacement de 9m entre deux files, et donc de la longueur de bois nécessaire et celle d'éventuels supports intermédiaires disparus. Enfin, nous avons l'exemple d'un bâtiment à une nef très long (28m) formé principalement de deux files de poteaux (SLC 55/56) avec seulement deux poteaux axiaux. La partie nord du bâtiment, moins large et formée de poteaux équarris est peut-être une adjonction postérieure. De forme différente, on peut imaginer également un grenier accolé au bâtiment ce qui pose la question de la jonction des toitures (*Fig.II-89)*. Les cas les plus fréquents correspondent à des bâtiments à deux nefs, mais comme dans le cas des bâtiments moyens, les variantes sont nombreuses. On observe d'abord des plans rectangulaires réguliers ou les trois files de poteaux bien en vis-à-vis, mais le rythme des poteaux définit généralement des travées d'inégales longueurs. Une certaine parenté s'observe donc sur les bâtiments (JPC 51, SLR 36, SLR 29) et sur les grands bâtiments SLC117 et SLC 61 qui présentent toutefois une travée supplémentaire de poteaux qui semble plutôt associée à un appentis. Le seul bâtiment pouvant être une construction à trois nefs (SLR 8) répond peut-être à cette catégorie. Le bâtiment possédant la plus grande surface (SLR 35) possède une longueur de 37 m et semble en fait le résultat de deux bâtiment du module de SLR 35 accolés. Bien qu'il s'agisse de la construction principale du site des Ruelles à l'époque carolingienne, il s'inscrit bien dans la même parenté technique que des bâtiments présents sur les trois sites.

Le site du Couternois nous fournit des exemples particuliers de grands bâtiments à deux nefs.

Le bâtiment SLC 67 daté du VIIIe siècle présente une forme très allongée avec une partie principale de 28 x 6 m complétée au nord par un appentis. L'originalité de ce bâtiment est de présenter deux extrémités en abside très caractéristique, ce qui semble conforter a posteriori les indices plus ténus de ce type d'extrémité observés sur des bâtiments plus modestes (JPC 42, SLC 98 40 et 106). À noter que ce type d'extrémités n'a pas été identifié sur le site des Ruelles. Le grand bâtiment à deux nefs SLC 8 présente quant à lui deux autres caractéristiques évidentes : il est entièrement construit à partir de poteaux équarris ce rend possible des assemblages plus complexes sur les poteaux.

D'autre part, la forme des extrémités semble indiquer non des pignons droits mais des toitures à pan coupé. Diachroniques par leurs datations, les trois grands bâtiments SLC 61, SLC 67 et SLC 8 montrent l'évolution de ce type de construction du VII-VIIIe siècle jusqu'au Xe siècle Un autre exemple intéressant de bâtiments à deux nefs long et étroit est le bâtiment SLC 52 lui aussi daté de la période carolingienne. La partie sud du bâtiment est relativement régulière avec une largeur de 5 m et s'apparente fortement aux exemples de SLR 36, JPC 25, Mais la suite se réduit fortement en largeur à un peu moins de 4 m. Cette irrégularité du bâtiment peut sembler surprenante si l'on ne prend en compte que le plan de bâtiment. Elle trouve une explication dans l'environnement bâti immédiat du bâtiment avec la présence contraignante de deux autres bâtiments qui obligent à cette adaptation. D'autres plans à deux nefs présentent des formes irrégulières, comme SLC 15, d'autres ont un plan carré (SLR 38). Enfin, on observe fréquemment l'adjonction d'ailes dont le caractère souvent irrégulier trahit des évolutions postérieures du bâtiment (JPC 16, JPC 20, SLC 3, SLR 52). Comme dans le cas des bâtiments moyens, on observe des cas fréquents de files axiales partielles indiquant probablement des pans coupés sur un ou deux côtés (bat SLC 41, SLC 101, JPC 5, SLC 101, SLC 31). Sur certains bâtiments, l'implantation des poteaux dans l'espace interne paraît plus anarchique et donne l'impression de renforts ponctuels. Le caractère incertain de certains plans joue également un rôle. La comparaison des trois sites permet de mettre en évidence le caractère atypique des bâtiments de l'ensemble domanial des Ruelles, mais une fois ce constat effectué, on observe la présence de

bâtiments de grandes superficies sur les trois sites. C'est le cas du site de Jossigny le Pré Chêne, notamment avec le bâtiment JPC 51 associé à une vaste unité du VIIe-VIIIe s. Mais le cas est encore plus flagrant sur le site du Couternois qui présente un nombre conséquent de très grands bâtiments : qu'il s'agisse de l'ensemble évolutif (SLC 1/SLC 2) ou des longues constructions à une (SLC 55/56) ou deux nefs (SLC 31, 117,61, 67, 52, 101). La question de la fonction de ces grandes bâtisses est posée : il s'agit en effet de grandes surfaces bâties qui posent la question de l'utilisation des espaces, de leur partition et dans le cas d'habitations de leur chauffage. Si dans le cas d'une grange, l'absence de comble ne pose pas de problème ; dans le cas de bâtiments d'habitation, la présence d'un comble et possiblement d'un étage permet d'isoler la partie habitée et le cas échéant de le chauffer. L'observation de l'organisation des bâtiments et des autres structures associées au sein des unités peut nous conduire à cerner des complémentarités permettant d'avancer sur cette question.

La question des négatifs de poteaux

Nous avons vu que la recherche en coupe comme en plan des négatifs de poteaux avait fait l'objet d'une recherche attentive. Ce genre d'indices s'observe assez souvent lors du décapage, l'emplacement du poteau se voyant souvent mieux que les bords de creusement de l'avant-trou qui pour leurs parts apparaissent généralement mieux lors de la fouille.L'absence de relevé des structures au décapage ne nous a pas permis d'enregistrer la forme des négatifs en plan à cette phase du chantier. Cet inconvénient a été compensé par un enregistrement photographique systématique des zones les plus favorables. Surtout, une attention a été portée tout particulièrement à la forme en plan des négatifs des secondes moitiés des trous de poteaux : les informations à l'issue de la fouille de la première moitié montrent que cette information est souvent mal perçue. Cette recherche systématique explique pour une part une très riche information concernant la forme en plan des poteaux, ce qui est rarement effectué, le relevé en coupe étant généralement considéré comme suffisant. Même si 100% des trous de poteaux ne livrent pas de négatifs, l'observation de leur fréquence et leur forme sur deux secteurs s'avère intéressante. Tout d'abord, nous avons recherché ces indices sur le vaste ensemble bâti mérovingien correspondant au bâtiment 1,2, 3 et 5. On observe que près de la moitié des trous de poteaux de cet ensemble a livré des poteaux ronds, un quart des poteaux carrés et un quart n'a pas livré de négatif ayant une forme lisible. Cette coexistence de poteaux ronds et carrés sur les mêmes bâtiments pose la question du choix effectué lors de la construction.

Fig.II-90 exemples de bâtiments avec négatifs de poteaux carrés

Le taux élevé de négatifs conservés permet d'avancer une hypothèse: celle de l'utilisation de poteaux équarris sur certaines parties spécifiques du bâtiment.

Dans le cas du bâtiment 1 le plan schématique montre la mise en œuvre de poteaux carrés par couple à plusieurs emplacements pouvant correspondre à des portes. Ce choix permet probablement une réalisation plus soignée de la porte et du linteau. Dans le cas du bâtiment 1, le statut du bâtiment à pu jouer en faveur d'un aménagement soigné. Si l'on observe le bâtiment 3 dans son état initial, ce qui frappe c'est la mise en œuvre de deux poteaux carrés en vis-à-vis de ceux du bâtiment 1 situés en face et qui nous incite à voir une sorte de communication entre les deux bâtiments.

Le bâtiment 5 qui appartient au même ensemble mérovingien semble formé de poteaux ronds à l'exception de deux poteaux carrés de l'appentis qui semblent désigner l'entrée du bâtiment. L'observation de la même unité à l'époque carolingienne nous fournit d'autres exemples.

Le cas des bâtiments 8,12, 18 et 6

Le grand bâtiment carolingien n° 8 à la particularité d'avoir les deux tiers de négatifs conservés, ce qui n'est pas très éloigné des observations précédentes, sauf que la totalité des négatifs sont carrés. Nous

avons donc probablement affaire à un bâtiment entièrement construit avec les poteaux équarris. Si nous laissons de côté le bâtiment 12, sans négatifs conservés, l'exemple des bâtiments 6 et 18 qui semblent en phase avec la même campagne de construction confirme ces observations. Le bâtiment 18 et le bâtiment 6 présentent les deux tiers de négatifs conservés (9/12), tous ont une section équarrie. On peut considérer que ces trois bâtiments sont tous trois construits uniquement avec des poteaux équarris doivent appartenir à une même phase de construction. La raison présidant à la mise en œuvre d'un équarrissement des bois, qui apporte un surcroît de travail est probablement à rechercher dans une volonté de faciliter les assemblages. Cette mise en œuvre systématique a pu avoir pour corollaire la réalisation d'une architecture plus soignée. Dans le cas du bâtiment 8, l'une des motivations de ce changement technique tient peut-être à la présence d'une élévation plus importante due à la présence d'un étage. Autre point intéressant : on observe pour le porche extérieur (19) associé à ces ensembles la présence de deux gros poteaux carrés. C'est également le cas de la palissade 10 devant le bâtiment 8, où compte tenu du faible module des avant-trous, on soupçonne plutôt des poteaux ronds à l'exception de deux poteaux carrés bien placés pour accueillir une porte.

Autres exemples

Malheureusement, les autres secteurs ont un pourcentage de négatifs conservés insuffisants pour s'assurer de la fonction des poteaux de sections carré par rapport aux poteaux ronds.

Chronologie

Peu de trous de poteaux sont datés directement par le mobilier, mais leur interprétation au sein de plans de bâtiments a permis d'associer un grand nombre d'entre eux à des plans datés et conduit à la proposition d'un plan phasé qui est présenté dans la suite du texte. En dépit des incertitudes, nous avons recherché la part des négatifs de poteaux ronds par rapport aux négatifs carrés en les classant par périodes. Ces chiffres (*Fig.II-91)* sont à prendre avec précaution, mais semblent révélateurs d'une évolution. Durant les trois premières phases, les poteaux carrés sont pratiquement absents et les effectifs identifiés (phase 1 et 2) concernent l'ensemble des bâtiments 1/2 3 et 5 de l'unité principale. En pourcentage, le ratio carré/rond est de 7 et 8% pour les deux premières phases et passe à 2% à la phase 3. La rupture se produit à la phase 4 (fin VIIIe-IXe s.) puisque l'effectif atteint 20% ratio confirmé à la phase 5 avec un taux de 16%. Mais cette augmentation de la période carolingienne correspond très exactement à la construction des bâtiments 8, 18 et 6 qui expliquent à eux seuls cette augmentation. L'observation en plan des négatifs de poteaux fournit des informations intéressantes sur les techniques de construction. Bien que marginales, cette présence de poteaux équarris ne semble pas fortuite. Deux cas de figure ont pu être mis en évidence.

-L'utilisation préférentielle de poteaux équarris pour des portes, des porches d'entrée a pu faciliter les assemblages liés à la porte et à la réalisation du linteau, qui ont pu faire l'objet d'une préparation spécifique plus soignée.

-Le fait de retrouver systématiquement ce type de dispositif sur le bâtiment principal (bâtiment 1) est peut-être lié au statut du bâtiment et à la qualité de son architecture et des assemblages.

Des cas moins évidents ont pu être observés, par exemple l'utilisation de poteaux carrés lors de la réfection d'un bâtiment (bât 59). Dans le cas du bâtiment 55/56 l'utilisation de quatre gros poteaux massifs à l'extrémité du bâtiment peut avoir une signification dans son élévation. Dans d'autres cas, la présence ponctuelle de poteaux carrés est difficile à interpréter parce le nombre de négatifs conservés sur le bâtiment ne permet pas de comprendre leur rôle (bâtiment 51 et 52). Enfin, l'utilisation systématique de poteaux carrés sur les bâtiments carolingiens de l'unité principale (bât 8, 6 et 18) ne

semble pas fortuite et nous ouvre des pistes de réflexions sur des changements techniques et la mise en œuvre d'assemblages plus élaborés qui peuvent s'expliquer notamment par la présence de façades plus hautes et des architectures plus complexes de type pans de bois. La question est de savoir s'il s'agit d'un marqueur chronologique dans les techniques architecturales de construction ou bien l'indice d'une mise en œuvre plus élaborée liées au statut social. On ne peut totalement exclure une pratique préalable d'équarrissement des bois d'œuvre pour une même phase de construction sans relation avec les techniques de constructions. Mais quelle serait alors la motivation de ce surcroît de travail? Assainissement des parties enfouies par enlèvement de l'aubier ? Ce type d'observation est trop souvent négligée et mériterait plus d'attentions portée lors de la fouille. L'absence systématique de relevés au décapage, une fouille à 50%, où seule la coupe fait l'objet d'un enregistrement précis nous privent généralement de ce type d'information.

Les palissades

Une part des alignements de trous de poteaux ne correspond pas à des bâtiments, mais peut être interprétée comme des ancrages de palissades*(Fig.II-92)*. Il peut s'agir de tracés longs et rectilignes comme de petites portions parfois successives souvent placées en bordures de bâtiments. On observe quelques exemples de palissade linéaire ou formant en angle droit (palissade 80) mais dans le cas le plus fréquent les tracés sont relativement irréguliers et bordent souvent les bâtiments. Nous avons mesuré systématiquement l'espacement entre chaque poteau des tronçons identifiés comme palissades. Les distances varient d'1 à 4 m mais la moyenne, sur une cinquantaine de mesures est de 2,5m. Le même calcul effectué sur la quarantaine d'occurrences des sites des Ruelles et du Pré Chêne aboutit à la mesure assez proche, de 2,7m.

Les fossés palissadés

Le cas le plus évident de fossé palissadé, le fossé 2152 borde le bâtiment 31. Les poteaux présents dans le fond du fossé ont de 20 à 30 cm de diamètre et sont espacés de façon variable de 1 à 2 m. Il remplace (ou est remplacé) par une autre palissade qui le borde (palissade 32) et qui possède un écartement de 2 à 3 m *(Fig.II-93)*.

La question des porches

A plusieurs reprise, des paires de poteaux situées à l'écart de bâtiments ont été mise en évidence par leur caractère particulier, souvent un ancrage profond, un diamètre conséquent indiquant qu'il ne s'agit pas d'un rapprochement hasardeux. Plutôt que d'imaginer qu'il s'agisse de la base d'une structure bâtie quelconque à usage vernaculaire, meule à foin, métier à ferrer, pressoir, explications qui semblent peu crédibles, leur localisation nous oriente vers une autre explication : celle de porches d'entrée qui matérialisent un espace spécifique dans l'habitat. Ils peuvent s'articuler avec une palissade ou se trouver devant un bâtiment *(Fig.II-94)*. Sur le site des Ruelles, l'exemple le plus flagrant se trouve contre le fossé palissadé 8344 (VIIIe s.) et présente quatre poteaux fortement ancrés alignés en bordure du fossé (*fig.II-93*)

Les fonds de cabanes

Structure récurrente de l'habitat du haut Moyen Âge, les fonds de cabanes sont pour ainsi dire absents des sites de notre fenêtre d'étude de Serris/Jossigny. Sur le site des Ruelles, seules 8 structures ont été identifiées à ce type d'installation, mais aucune n'en possède des caractéristiques évidentes. Nous verrons vu plus loin un cas (st 10572) pour lequel nous suspections plutôt une installation de base de pressoir. Dans quatre autre cas, il s'agit de creusements rectangulaires réguliers généralement peu profonds dont aucun n'a livré de trous de poteaux et pour lesquels il n'existe pas d'indices assurés

d'une superstructure (152, 3037,10570, 2159). Deux autres cas présentent des creusements irréguliers avec quelques trous de poteaux placés de façon anarchique et sont des cas litigieux (8297 et 1128), le dernier cas étant vraisemblablement lié à un four (532). En ce qui concerne le site de Jossigny le Pré Chêne, comme le site du Couternois, on peut effectuer les mêmes remarques si ce n'est la présence sur ces deux sites de petites fosses quadrangulaires à poteaux attribuées à la période carolingienne et correspondant au type P proposé à Villiers le Sec (Gentili 2009b).

Gentili 2009b (fond de cabanes).pdf

On peut donc considérer l'absence totale de fonds de cabanes de type classique, certaines fosses rectangulaires peu profondes pouvant à la limite avoir une utilisation similaire aux IX-Xe siècles, mais sans livrer d'indices de couverture. Les raisons pour expliquer cette absence sont vraisemblablement à rechercher dans une trop forte humidité du sol lié à la présence d'une nappe phréatique superficielle. Rappelons que la seule cave fouillée sur le site date de la période gallo-romaine et a fonctionné avec un système élaboré de vidange permettant de drainer l'eau vers le ruisseau. La question des fonds de cabanes n'est pas innocente dans la mesure où ces installations présentent souvent des indices de métiers à tisser.La localisation de cette activité doit donc être recherchée ailleurs.

II-3-9 L'approvisionnement en eau et les puits

Cette question est intéressante car le ru des Gassets qui traverse entièrement le site des Ruelles et borde le site du Pré Chêne permet déjà un approvisionnement en eau. Parmi les neuf puits découverts, trois sont attribuables à la maison forte médiévale des Ruelles et ne seront donc pas abordés dans cette étude. Restent six puits découverts dans l'habitat et appartenant au haut Moyen Âge. Ce nombre important est probablement lié à la facilité de creusements de puits lié à une nappe phréatique affleurante. Les profondeurs de puits varient de 3 à 6 m. La technique de creusement et d'aménagement des puits est strictement identique à celle de la période antique avec un creusement coïncidant à peu près au diamètre externe de la maçonnerie et l'utilisation de cadres de poutres à la base lorsque le substrat était trop meuble pour soutenir celle-ci. Voir par exemple Servon (Dietrich et Gentili 2000, et Gentili et Blanchard 2015)

Gentili et Blanchard 2015 (Servon RAIF-S3-05-).pdf

La fouille des puits a été effectuée de façon différente : le puits 134, dans le cimetière et le puits 5452 dans la cour de l'établissement aristocratique ont été fouillés manuellement sans démontage des maçonneries. Les puits 5080, 4430 et 3430 ont été fouillés à la pelle mécanique avec simple mesure des dimensions générales mais avec une politique importante de prélèvements. Le puits 8098 comme le puits 3218 du Pré Chêne ont été d'abord coupés à la mini-pelle avec réalisation d'une coupe, puis après ouverture large avec paliers, le fond a été fouillé manuellement. En dépit de ces techniques différentes, une présentation synthétique permet de comparer leurs profils.

Par ordre chronologique, il s'agit des puits 4430, 5452, 3430, 134, 5080 et 8098 *(Fig.II-95 et Fig.II-96).*

Les puits mérovingiens

Le puits 4430

Le puits 4430 se trouve dans un petit enclos à proximité d'une petite unité en partie sud est. Sa localisation peut nous permettre d'envisager une origine antique, à proximité de l'établissement du Haut Empire. Six tessons antiques ont été découverts avec la céramique VII-VIIIe siècle, et ont donc un caractère résiduel. L'utilisation du

puits n'est certaine que pour cette dernière période. Profond de plus de six mètres, ce puits n'a pas livré de base en bois, sa maçonnerie extérieure à un diamètre de 2,10 et son conduit de 1m.

Le puits 5452

La profondeur totale du puits est de quatre mètres à partir du niveau de circulation Le creusement, d'un diamètre total de trois mètres a été semble-t-il réalisé en une seule fois Un cadre de quatre poutres assemblées à mi-bois sert de fondation à la maçonnerie du puits montée à partir du fond. Cette dernière, qui part sur un plan quadrangulaire prend vite une section circulaire d'1,10m de diamètre intérieur. Entre les poutres, un réservoir d'une profondeur de trente cm de profondeur est creusé dans la marne. La nappe phréatique se situait lors de la fouille à 50 cm de profondeur, mais les restes végétaux et le bois ne se situaient qu'à partir de 2 m, niveau le plus bas atteint par la nappe dans cette zone. La couche d'utilisation du puits (03) a livré un mobilier céramique mérovingien contemporain de l'occupation des bâtiments, elle a également livré de nombreux restes végétaux ainsi qu'un élément de meuble (?) et une faucille, jetée après le bris le sa lame et dont le manche était conservé par le contexte humide L'abandon du puits est marqué par le rejet d'énormes blocs de meulière provenant peut-être de la margelle (aucune trace d'usure ne le prouve) ou bien d'un bâtiment adjacent. La présence de céramique peinte dans cette couche (02) semble indiquer un abandon du puits contemporain de celui de l'ensemble de l'établissement aristocratique, à la fin du VIIIe ou au début du IXe siècle. Le reste du comblement, était composé d'un remblai homogène noir riche en charbons de bois et nodules rubéfiés assez proche des niveaux de cour. On note le rejet de nombreux fragments de tuiles à rebord dans cette couche et qui est à mettre en relation avec l'important niveau de démolition (tuiles et torchis) Ce remblai était scellé en surface par trois grosses pierres colmatant totalement l'orifice du puits. Un trou de poteau installé sur la maçonnerie peut appartenir au dispositif de puisage de l'eau.

Nous avons donc deux puits sur le site à l'époque mérovingienne : l'un correspond au puits de l'établissement aristocratique et sa localisation au fond de la cour ne suggère pas une utilisation autre que celle des besoins de celui-ci. L'autre puits qui *de facto* dessert la partie sud-est de l'habitat n'est peut-être qu'une réutilisation opportuniste d'un puits antique. Il se trouve à proximité de l'embranchement des deux chemins desservant respectivement l'est et l'ouest du village, et a probablement de ce fait une vocation collective, et ouverte sur la voirie. L'abandon de ces deux puits à la fin du VIIIe siècle et la localisation des deux puits qui lui succèdent nous permettent d'observer des changements dans l'organisation de l'habitat.

Les puits carolingiens

Le puits 134

Un nouveau puits est creusé en limite ouest du cimetière à proximité du grand four « séchoir » 556. Son utilisation au IXe siècle est bien attestée par les céramiques perdues dans le fond du puits. Le diamètre extérieur du creusement correspond à la maçonnerie, d'un diamètre de 2,10 m pour un conduit étroit de 80cm. Celle-ci reposait sur un cadre de poutre en bois d'orme à 4,80 m de profondeur. Cet aménagement coïncide très probablement avec le renforcement de l'habitat attenant au cimetière qui semble avoir pris la prééminence sur le site après l'abandon du secteur aristocratique au Sud-Est. L'extension du cimetière au détriment du four 556 ayant rapproché les tombes du puits, son abandon peut être lié à une mesure d'hygiène.

Le puits 3430

Ce puits présente une localisation très excentrée à l'est, à une cinquantaine de mètres du chemin. Sa localisation s'explique probablement par une volonté de limiter la profondeur en installant le puits dans un secteur favorable, ce qui explique sa faible profondeur (3m). Le diamètre de la maçonnerie est de 2,10m pour un conduit de 80cm et la maçonnerie repose sur un cadre de poutre en chêne. Son aménagement est daté par dendrochronologie (Bernard, rapport 1993), la dernière cerne conservée de la poutre date de 772, avec une date d'abattage estimée entre 788 et 813. Le modèle observé durant la période précédente semble encore prévaloir, avec un puits directement installé dans la cour de l'habitat principal, et un autre dans un espace de périphérie suggérant un usage collectif. Ces deux puits n'ont pas livré de tessons à pâte sableuse caractéristiques de la dernière période d'occupation du site et sont donc abandonnés dans le courant de la période carolingienne.

Les puits de la fin de l'époque carolingienne

Le puits 8398

Comme la fois précédente, le relais est pris par deux autres puits. Ces deux puits se situent tous les deux dans la partie ouest du site. Le puits 8398 succède au puits 134 mais se trouve décalé en partie sud de la cour. Il s'agit d'un puits à eau dont le cuvelage maçonné reposait sur une base de quatre poutres assemblées à mi-bois. Le creusement est circulaire légèrement plus carré en surface où il mesure à peu près 2,50m de côté. Le profil est tronconique, pour éviter les effondrements avant la mise en place du cuvelage. On distingue ainsi très nettement en coupe les limites du creusement de celles de la maçonnerie, qui présente une épaisseur moyenne de 50cm, dégageant un espace central variant de 55 à 80cm de diamètre. Le cuvelage est essentiellement constitué de blocs de meulière et de quelques blocs calcaires d'assez gros module, liés à la terre ; l'irrégularité de l'ouverture centrale, tant au niveau de la forme que des dimensions, nous incite à penser que ce puits a été monté sans grand soin. Il est relativement peu profond, avec seulement 3,80m sous le niveau de décapage, ce qui s'explique par la présence d'une nappe affleurante. L'assemblage de poutres soutient le départ de maçonnerie à environ 3,10m de profondeur, dégageant ainsi un petit réservoir simplement conique de 0,60m de haut. Chaque poutre est une portion de grume de frêne « Fraxinus excelsior ». Ce bois n'est pas d'une qualité adaptée à la construction. Il résiste mal à la compression et pourtant il est choisi ici pour servir de cadre lors du montage des parois du puits. Le travail des grumes est réduit au minimum. Il n'y a pas de conversion, l'aubier est toujours présent et les poutres ne sont pratiquement pas équarries (Dietrich in Gentili et Mahé 1999). Le mobilier retrouvé en remblai, notamment dans le réservoir est riche en mobilier (verre à vitre, fond de seau, des éléments de cerclage en bois (cuve ou tonneau), chaussure à bout pointu, manche de couteau en bois de cerf gravé associées à un important lot céramique de plus de 50kg. Ce puits se trouve à proximité de l'enclos circulaire 8075 dans une cour fermée à l'Ouest par un fossé à l'extrémité duquel se trouve un grenier, ce qui semble lui conférer un usage dédié à cette unité privilégiée.

Le puits 5080

Celui-ci est installé en bordure de la mare 5042 et sa périphérie a fait l'objet d'un empierrement soigné destiné à stabiliser le terrain, très riche en nombreux tessons fragmentés. La maçonnerie du puits, avec notamment la mise en œuvre de très gros blocs de meulière, suggère une récupération de pierres sur les bâtiments voisins, notamment le bâtiment 55. Le mobilier issu du fond du puits, est particulièrement riche en céramique (39kg), et a livré également des éléments mobiliers en matériaux organiques: cordelette, fragments de seaux ainsi que deux serpettes de vigneron. Mais la découverte la plus significative est celle de la fibule monétiforme *CAPUT REGIS* représentant un portrait royal de la fin du Xe siècle celle-ci par son caractère d'insigne officiel, ne se conçoit que par la présence au moins ponctuelle d'individus de milieu social privilégié. Sa profondeur importante (5m) n'a pas justifié l'implantation de cadre en poutre la maçonnerie ayant atteint un banc solide de meulières. De facto, la proximité de la mare, du chemin et le large empierrement du puits indiquent une utilisation intensive du puits. Il se situe à proximité d'un petit groupe de constructions attenant à cette mare dans un espace qui semble encore directement marqué par la présence aristocratique même si le profil de consommation révélé par l'étude archéozoologique indique un milieu pauvre (Yvinec, in Gentili et Mahé 1999).

Puits « privé », puits « public »

Il semble donc qu'à chaque période, deux puits aient coexisté sur le site avec à chaque fois un puits « privatif » dédié à l'habitat privilégié et situé dans la cour de celui-ci, et d'autre part un puits situé non loin des axes de circulation et dont l'usage semble plus collectif. Pour la dernière période, les deux puits livrent des marqueurs d'une occupation privilégiée sur le site : dans le cas du puits 8098, par sa situation dans la cour et le mobilier découvert. Dans l'autre cas, la présence de la fibule monétiforme atteste plus d'une fréquentation d'un homme bénéficiant d'un statut officiel lié à cet insigne. Ce secteur sud-ouest semble avoir conservé une grosse activité agricole (cf restes végétaux et outils trouvés dans le puits) mais n'a pas livré d'indices de consommation privilégié (la faune montre un profil inverse). Il pourrait s'agir d'un secteur d'activité encore directement lié à l'habitat privilégié, ce qui explique les indices découverts) mais avec une population de statut social inférieur. Cette existence de puits collectifs et de puits privés dédiés à une partie privilégiée du site nous rappelle un mode d'organisation visible à la fois dans les villas antiques comme à Servon (Dietrich et Gentili 2000, Gentili et Blanchard 2015). C'est aussi le cas sur la maison forte des Ruelles où deux puits successifs (1043,1165) sont utilisés dans la cour de la maison forte tandis qu'un autre puits se trouve à l'extérieur (2370) en bordure d'un chemin.

L'exemple de Jossigny

Le puits 3218

Sur le site du Pré Chêne, seul un puits maçonné a été découvert entouré d'un large empierrement et installé en bordure de chemin, son caractère collectif ne fait donc guère de doute. Profond de 6,50m, il présente une maçonnerie d'un diamètre extérieur de 1,80m pour un conduit intérieur qui varie de 60-70 cm en surface à 85 cm en partie inférieure.

En dehors des variations légères de diamètre et d'épaisseur de maçonnerie, il semble que les mêmes techniques prévalent : creusement immédiat jusqu'au fond, maçonnerie coïncidant peu ou prou avec le creusement. Enfin, il convient de noter que le recours aux cadres de bois n'ont eu lieu que dans le cas des puits peu profonds; les puits creusés plus profondément n'en ayant pas eu besoin car retrouvant une assise suffisamment stable dans le substrat calcaire dense. Cette technique de puisatier ne semble pas présenter de grandes variations depuis la période antique et se retrouve identique sur le puits de la maison forte (1165) avec un cadre de poutres de récupération.

II-3-10 Synthèse

La question de l'artisanat sur le site des Ruelles

La question de l'artisanat du fer a été évoquée plus haut : il semble qu'une part non négligeable du fer utilisé ait pu correspondre à une production locale organisée à l'échelle du terroir, avec une activité de forge située à l'écart du village des Ruelles au moins au VIIIe siècle, et avec une petite forge attestée dans une unité du village à l'époque carolingienne. Une fosse a livré quelques restes associant scories d'alliages cuivreux et de fer associés à un lot de déchets de métal dont des fragments de plaque boucle, mais il peut s'agir du témoignage d'une activité très ponctuelle et non pérenne. C'est également le cas du plomb qui n'a pas laissé de traces de fonte (plomb fondu) les éléments retrouvés, étant des éléments de plomb de fenêtre et des poids monétaires.

L'artisanat textile

Nous avons vu plus haut que les fonds de cabanes ne nous seraient d'aucune utilité sur le site de Serris pour répondre à cette question. Nous verrons plus loin que dans le cas de Villiers-le-Sec (Gentili 2009b), l'idée avancée par l'étude typologique et l'analyse spatiale des fonds de cabanes était celle d'une zone spécialisée dans l'habitat à l'époque mérovingienne, d'un regroupement au sein de l'unité principale du village à l'époque carolingienne, et d'une dispersion au sein des unités aux X-XIe siècles. En ce qui concerne Serris, nous ne pouvons argumenter que par les restes d'outils ou les indices végétaux liés à la production textile. Ces indices sont toutefois loin d'êtres négligeables.

La période mérovingienne : indices importants au sein de l'établissement aristocratique

Concernant la production de laine, la présence d'une paire de forces abandonnée sur l'empierrement attenant au bâtiment 64 nous fournit un indice de production de laine. L'étude carpologique de deux contextes humides très proches du bâtiment principal de l'établissement : la latrine 1-1001 et le puits 5452 ont livré des restes de chanvre et de lin. La présence de capsules de lin en grand nombre dans le puits 5452 confirme à la fois la culture et la transformation sur place. (Hingh et Bakels 1996). La présence de pollens de cannabacées est également documentée dans le puits 5452, mais compte tenu de la présence de graines de houblon, dans ce contexte, il ne s'agit pas forcément de chanvre. Les restes de cultures et de traitement des plantes textiles sont également présents dans deux autres puits du village (3430 et 4430) pour la même période, confirmant cette activité de culture et de traitement primaire (lin) sur les différentes parties du village, ce qui semble logique.

L'outillage lié au textile

En l'absence d'indices de métiers à tisser dans les structures, il convient de se poser celle de l'outillage ayant pu participer à la chaîne opératoire de l'artisanat textile. L'un des outils avancé pour cet artisanat est le « poinçon en os « également dénommé broche de tisserand (Un village au temps de

Charlemagne 1988). Des recherches effectuées depuis dans le cadre du PCR HMA d'Île-de-France ont montré (Goret 2004 et Chaoui-Derieux et Goret 2010) que l'utilisation pour le tissage qui restait l'hypothèse la plus sérieuse d'utilisation de ce type d'outil pouvait masquer une utilisation plus polyvalente.

PCR rapport 2004.pdf

Néanmoins, il convient de noter que les deux seuls poinçons découverts sur le site de Serris proviennent justement de la latrine 11001. Enfin, la seule fusaïole, en plomb, découverte sur le site provient de la cour attenante au bâtiment (us 5000A). D'autre part, il convient de signaler la découverte à proximité de deux pesons de métiers à tisser en terre cuite. Ceux-ci n'ont pas été découverts dans l'établissement aristocratique mais dans le secteur situé immédiatement au nord du ru au sein d'un groupe de structures attribués à la période mérovingienne *(Fig.II-97).*

La teinture

La découverte de restes de semences de gaude (Reseda luteola), dans la latrine 11001 semble indiquer également une utilisation comme plante tinctoriale : En effet, elle produit un colorant jaune, la lutéoline. Elle est encore présente à la période carolingienne (puits 3430 fin VIIIe-IXe s.) à l'est du site. Donc, en dépit d'une absence de fonds de cabanes avec fosse d'ancrages de métiers à tisser, il semble qu'une activité recouvrant toute la chaîne opératoire de l'artisanat textile (laine, lin, chanvre) soit présente au sein de la partie aristocratique sur site des Ruelles aux VII-VIIIe siècles, l'ensemble du village produisant du lin et du chanvre. L'existence de métiers à tisser est supposée immédiatement au nord de l'établissement aristocratique, lieu de la découverte de deux pesons. Autre objet classiquement attribué à l'artisanat textile ou bien à l'entretien du textile, les lissoirs en verre sont caractéristiques de la période carolingienne. La période carolingienne est moins documentée encore concernant le textile sinon par le maintien de cultures de lin et de chanvre. Le seul indice concernant une activité textile, en l'absence de cabane avec métiers à tisser, tient dans la distribution des lissoirs en verre. Il faut le prendre avec précautions dans la mesure où ces objets peuvent avoir une utilisation liée à l'entretien des textiles et pas seulement à leur fabrication. De plus, la carte de répartition ne repose que sur la découverte de cinq lissoirs. Néanmoins il convient de noter qu'aucune découverte n'a été faite en partie orientale de l'habitat, où se trouvent les unités paysannes. Trois des cinq fragments découverts proviennent de zone d'habitat carolingienne implantée au sud de l'ancien établissement domanial, et les deux autres dans le secteur en partie nord-ouest du village. L'argument est délicat, mais peut signifier un maintien de l'activité textile à l'époque carolingienne, mais uniquement dans les parties directement liées à la « réserve ». En tout cas, nous n'avons aucun indice de diffusion de l'activité dans les unités comme cela a été observé à Villiers-le-Sec (voir *supra*).

Le travail de la peau, de l'os

L'étude archéozoologique montre une série de restes osseux dans le comblement de la cuve 8398 (Yvinec in : Gentili et Mahé 1999 p.149). Plusieurs témoignages de récupération ou de travail de matière première osseuse ont été observés. Deux grandes paires de cornes de mouton et de chèvres appartenant à des individus mâles ont été rejetées là, en plus d'une corne de mouton immature et de celle d'un bélier. Une cheville osseuse de boeuf, présentant à la base des traces de coups de couperet, atteste du prélèvement de l'étui corné. Un frontal et un occipital de cerf portait des bois en velours comme l'indique leur forte porosité. Ces bois ont été largement découpés au vu des traces de taille. Le peu de valeur de la matière et l'aspect de la découpe incitent à penser au prélèvement du velours à défaut d'autre explication plausible. Ces éléments indiquent une probable activité de travail de l'os et de récupération de cornes dans ce secteur. Le rejet de cornes dans les quartiers artisanaux est souvent associé à l'abandon des cuves ou structures en creux des tanneries. Même si ici nous n'avons pas

affaire aux grosses accumulations courantes à la période médiévale, l'aspect de l'aménagement de la structure et son implantation font penser à une cuve de traitement des peaux.

La cuve 8398

Le réaménagement de la petite mare 5119 attenante aux bâtiments privilégiés a été daté par dendrochronologie de la fin du VIIIe siècle. Il s'agit de la construction d'un réservoir d'eau de 3,70m de diamètre qui devait contenir compte tenu du niveau de la nappe environ 1,50m d'eau soit environ 5 m^{3} d'eau. Cet aménagement est formé de piquets de chênes épointés espacés de 30-40 cm. La construction utilise des piquets régulièrement fichés au sol tous les 40cm. Leur fonction est de bloquer des planches horizontales posées sur chant. Seuls quelques éléments de planche étaient encore en place, l'essentiel ayant été récupéré lors de l'abandon de la structure, de nombreux fragments de planches étant encore visibles dans le remplissage.Un gros trou de poteau, situé en partie nord participe à cet aménagement, mais sa fonction reste obscure. Il est donc possible que cette cuve ait eu une fonction artisanale liée au traitement de la peau ou bien à la teinture? Si c'est le cas, on doit noter la dimension importante de cette structure en regard d'une activité probablement limitée et correspondant au fonctionnement relativement autarcique de l'établissement.

D'autres indices du travail de l'os sont avancés : un radius de cheval provenant de la structure 8398 semble avoir servi de « billot » dans le cadre du travail de l'os. Un fémur et un humérus de bœuf présentent des traces de découpes (8378,8197) spécifiques qui pourraient correspondre à la fabrication des manches de couteau. (Yvinec in Gentili et Mahé 1999 p. 148). Aucun manche de couteau de ce type n'a été retrouvé sur le site pour cette période. En revanche, on retrouve des indices d'artisanat du bois de cerf à la période carolingienne et plus précisément le Xe siècle *(Fig.II-55)*. Les trois contextes concernés sont très proches et se trouvent dans un secteur spécifique. Il s'agit de l'enclos circulaire 8075 dont provient un « pommeau » décoré ». Du puits 8098 dont provient un manche d'outils et d'un bois de cerf qui présente le prélèvement de ses andouillers par sciage. Enfin, dans cet enclos, une fosse (8245) a livré un bois de cervidé complet si l'on excepte le prélèvement de cinq andouillers dont les traces de sciage sont bien visibles. Les deux andouillers de l'enfourchement, jugés probablement trop petits ont été dédaignés. Le manche d'outil (couteau?) retrouvé dans la vase du puits 8098, il présente une belle patine brune. L'objet est conservé aux deux tiers, la partie correspondant à la pointe de l'andouiller étant brisée au niveau d'une perforation ou d'une rainure réalisée dans le sens de la courbure de l'andouiller, un décor gravé est formé de trois registres sommairement hachurés et bordés de traits. Cet objet provient du fossé circulaire 8075. Il est taillé dans la base d'un andouiller, présente un décor finement gravé formé d'une alternance de zigzag en relief bordés de lignes parallèles, et de lignes d'ocelles et terminé par une simple ligne. La surface extérieure est soigneusement polie (lors de la fabrication et/ou par l'usage) surtout Au niveau de la base. La hauteur de l'objet est trop faible (52mm) pour y voir un manche d'outil. L'intérieur est partiellement creusé de façon conique, ce qui laisse supposer qu'un manche en bois y était inséré en force. Le bord supérieur présente un plan horizontal parfaitement régulier. Par sa forme, cet objet évoque un pommeau d'une canne ou bien d'une arme, le traitement du décor s'apparente bien aux pièces de jeux découvertes en contexte seigneurial à cette période (*fig.II-55*).

En conclusion, en dépit de traces discrètes, il semble que l'ensemble de la chaîne opératoire du travail textile soit présent sur le site à la période mérovingienne dans le cadre de l'établissement aristocratique. En revanche, si la culture des plantes textiles est attestée sur l'ensemble de l'habitat, ce qui semble logique, nous ignorons si le travail de tissage était pratiqué dans les unités paysannes du village à cette période. Le travail de la peau et du cuir est également attesté au sein de l'établissement domanial par le comblement du réservoir 8398, à la toute fin de l'existence de cet établissement. S'agit-il d'une cuve lié à une activité de tannage, de teinture, installée en bordure de ru avec les nuisances qu'elle entraînait

Conclusion

Le site des Ruelles a livré peu de traces d'artisanat. Il semble néanmoins qu'une organisation à l'échelle du terroir existe dès le VII-VIIIe siècles et permette un approvisionnement en objets en fer produits localement par une spécialisation de lieux situés dans l'environnement, probablement sous le contrôle direct des détenteurs du domaine, dont on peut supposer qu'ils résident dans l'établissement aristocratique des Ruelles. Bien entendu, cette production ne répond pas à la totalité des besoins et notamment en ce qui concerne certains objets métalliques, comme les accessoires vestimentaires, plaques boucles damasquinées, de niveau technique spécialisé, on peut supposer que la fabrication n'a pas eu lieu sur le site, à moins d'imaginer la venue très ponctuelle d'un artisan. La présence de trois poids monétaires, notamment un d'origine byzantine, deux monnaies et d'un élément de balance dans le « manoir » attire en revanche l'attention. Il s'agit là d'objets qu'on trouve soit en contexte urbain ou dans des résidences privilégiées. Leur présence constitue un indice complémentaire statut social élevé des habitants et certains produits consommés qui nécessitent le recours aux échanges marchands. En dépit de l'absence de cabanes avec fosses d'ancrage de métiers, compte-tenu des problèmes d'humidité du terrain, il semble évident que toutes les étapes de la chaîne opératoire de l'activité textile soient effectuées au sein de l'établissement domanial, de la culture à la teinture des tissus, mais pas au sein des unités attenantes. Il est possible que ce mode de fonctionnement avec une production textile liée à la partie « domaniale » ait subsisté à l'époque carolingienne, dans la partie nord -ouest du village. Le maintien d'une petite forge au sein de l'habitat carolingien (partie sud-est du site, zone 4000) montre l'existence d'une production ou de réparation d'objets répondant aux besoins du site. Cette activité artisanale s'inscrit dans une notion de recherche d'autosuffisance, mais sans conduire à l'implantation de secteur artisanal dont la production aurait dépassé la simple satisfaction des besoins locaux.

Activités agro-pastorales

Avant de revenir sur les résultats des études qui permettent de cerner ces activités, il convient de dire deux mots sur le contexte de prélèvements et d'études. Les différences campagnes archéologiques menées sur le site des Ruelles, le site du Pré Chêne et maintenant le Couternois, nous ont conduit à entreprendre une politique ambitieuse de prélèvements palynologiques, carpologiques et anthracologiques. Ce travail s'inscrit dans la continuité de travail effectué à Villiers-le-Sec et Baillet dans les années 1983-1987 et qui avaient abouti à de premières études carpologiques publiées sur les sites d'habitat ruraux du haut Moyen Âge en île de France. La première campagne, 1989-1990, effectuée sous l'égide de l'opération TGV nord, bénéficiait un temps de spécialistes pour les différents chantiers. Une étude anthropologie et xylologique a pu ainsi être menée sur certains ensembles de cette première phase. En dépit d'une problématique liée à la forêt, aucune étude anthracologique n'a pu être financée par la suite. A notre connaissance, l'ensemble des refus de tamis des campagnes 1992-1997 existe encore et pourrait faire l'objet d'études ultérieures. L'étude carpologique des campagnes 1989-1990, surtout intéressante pour le secteur de la nécropole n'a pas en revanche bénéficié d'une étude achevée, le financement du TGV n'ayant pas couvert les études des chantiers effectués en dernier. L'étude n'a donc pas été achevée. En revanche, la masse des tamisages effectués lors de la campagne 1992-1993 accompagnée de quelques tamisages de 1990 permettent une étude des différents secteurs du site, effectuée par Corrie Beakels et Anne de Hingh dont nous pouvons exploiter les résultats, publiés en 1996 (Beakels et Hingh, 1996) et dont nous utiliserons les tableaux détaillés. Concernant le site du Pré Chêne à Jossigny, le gros travail de prélèvements et de tamisage effectué confirme un potentiel important lié à la présence de contextes humides.Néanmoins, l'étude n'a pu être menée à bien pour l'instant faute de financements (cf. S. Preiss in Gentili et Sethian 2012 p.571).

Nous renvoyons également aux études palynologiques effectuées par Agnès Gauthier (IPH) effectuées sur le site des Ruelles de façon massive, et par Muriel Boulen sur le site du Pré Chêne, et dont les résultats sont synthétisées dans le rapport du Pré Chêne (Gauthier et Boulen, in rapport JPC p.490-561). Les études menées sur le site du Couternois sont trop récentes pour être intégrées à notre étude mais nous ferons appel ponctuellement à leur résultats préliminaires. Les informations concernant les espèces cultivées mais aussi les pratiques agricoles ont laissé des traces dans des contextes secs, par le biais en général d'une carbonisation et d'une minéralisation, et de façon moins biaisée dans les contextes humides, mares, fossés, fonds de puits et latrines. Dans le cas des contextes humides, les données palynologiques, carpologiques et xylologique peuvent être parfois croisées. L'étude carpologique (Bakels et Hingh 1996) nous fourni un bilan complet des espèces végétales cultivées et consommées sur le site des Ruelles. Concernant la période mérovingienne, les lots appartenant à l'établissement privilégié ont été étudiés à part, afin de voir si des différences pouvaient être mis en évidences dans les résultats en fonction du contexte social. Les résultats montrent la même richesse, qu'il s'agisse de l'établissement domanial ou bien de l'habitat paysan.

Ces résultats étaient prévisibles puisque les rejets sont les reflets des pratiques agricoles qui engagent les cultures alentours, et seul le contexte de latrine 1-1001 attenante au bâtiment aristocratique mérovingien, a livré des restes consommés. On y observe en grand nombre la présence de restes de grains fragmentés (mouture ou mastication) associés à des restes de nielle une plante messicole dont les graines toxiques sont difficiles à écarter de provisions de blé. Il s'agit probablement d'avoine (*Avena sativa*), orge (*Hordeum vulgare*), millet (*Panicum miliaceum*), seigle (*Secale cereale*) et froment (*Triticum aestivum*). La nature des restes végétaux découverts, avec une grande quantité de plantes adventices des champs témoigne d'une activité agricole importante au sein de la cour domaniale. Mais les taxons identiques découverts sur le reste du site montrent que les mêmes cultures étaient pratiquées dans les unités paysannes. La plupart des contextes de découverte sont issus de rejets liés au traitement des grains mais ne peuvent nous donner des différences dans la consommation, par exemple, de seigle par rapport au blé tendre.

Principales cultures

Concernant les principales cultures céréalières le froment est la céréale dominante suivie par le seigle, l'orge et l'avoine. Mais les légumineuses sont également bien représentées avec le pois, la fève, le vesce cultivée, de même que les plantes textiles, le chanvre et le lin, les raisins et d'autres fruits. L'évolution perceptible durant la période carolingienne ne bouleverse pas l'ordre de fréquence de ces cultures, mais on note clairement une augmentation de fréquence du seigle et de l'avoine au détriment du froment.

Légumes et condiments

Parmi les légumes et condiments cultivés, on note la présence de la carotte (*Daucus Carotta*) présente également dans les phases tardives de l'occupation (X-XIe s.). Mais aussi la coriandre bien attesté dans les contextes de l'habitat aristocratique mais aussi en partie est du site où elle est présente jusqu'au début de la période carolingienne (puits 3430). Un article récent Julian Wiethold 2010 p.141-159 aborde la question de l'utilisation de la coriandre depuis l'Age du Fer jusqu'à l'époque moderne. L'auteur énumère les découvertes qui concernent le haut Moyen Âge, notamment dans quatre structures sur trois sites fouillés dans l'Est de la France, mais ne fait pas référence aux résultats pourtant publiés de Serris (Bakels et Hingh 1996) ce qui aurait pourtant doublé son corpus pour le haut Moyen Âge avec quatre structures concernées (latrine 1-1001; puits 5452, puits 3430, puits 4430).

La coriandre est mentionnées dans le *capitulare de villis* de Charlemagne, mais aussi dans les jardins de du Plan de St Gall, d'Annapes et de Treola (Jean Barbaud 1989). Parmi les condiments, la moutarde (*Brassica nigra* et *Sinalpis Alba*) est présente également durant toute la période y compris dans les contextes tardifs de même que l'Amarante livide (*Amaranthus lividus*). L'étude palynologique nous renvoie à une autre utilisation de certaines brassicacées comme plantes fourragères : la présence massives de pollens de brassicaceae dans le puits 134 et dans le silo 261 permet également d'envisager, à proximité de ces deux structures, la présence de champs cultivés avec ces plantes fourragères. On ne peut toutefois les distinguer des légumes/condiments par les seuls pollens (Gauthier in : Gentili et Sethian 2012 p.534).

rapport Jossigny 2012 Pré Chene Vol1.pdf

Enfin, dans cette catégorie, il convient d'ajouter le houblon *Humulus lupulus*, dont nous avons parlé plus haut à propos de la bière et présent jusqu'au début de la période carolingienne (puits 5452, puits 3430, puits 4430). Dans le puits 5452, la présence de pollens de *cannabacea* n'a pas permis de distinguer le chanvre et le houblon. Nous avons abordé plus haut à propos des activités artisanales l'importance de la culture textile du lin et du chanvre, représentées sur toute la période, et auquel il convient de rajouter la gaude (*Reseda luteola*) présente à la fois dans la latrine 1-1001 (VII-VIIIe) dans l'établissement aristocratique et dans le puits 3430 (fin VIIIe-IXe s.) à l'est du site.

Proche du lin, la cameline (*Camelina sativa*) est présente dans la latrine 1-1001, plante oléagineuse, a probablement été utilisée pour produire de l'huile mais a également pu servir de plante fourragère. Elle n'est pas présente ensuite. D'autres plantes sont connues pour leurs vertus médicinales. La verveine sauvage est largement représentée dans les différents puits étudiés Sans forcément qu'elle soit cultivée ou utilisée. Elle n'est présente en tout cas dans la liste des plantes du capitulaire *de Villis*. La même remarque vaut pour la jusquiame noire même si celle-ci est mentionnée dans les formulaires carolingiens (Barbaud 1989 p.304).

Les Fruits

L'étude de la latrine 1-1001 nous fournit une liste des fruits consommés en contexte aristocratique mérovingien : la pomme (*Malus domestica*), la poire (*Pyrus communis*), la nèfle (*Mespilus germanica*), la prune (*Prunus domestica*), la prunelle (*Prunus spinosa*), la fraise de bois (*Fragaria vesca*), la mûre sauvage (Rubus fruticosus), le sureau (Sambucus nigra), la noix (Juglans regia) et la noisette (*Corylus avellana*) et baie de rose (*Rosa Sp*). La présence de la figue est possible parmi les éléments mal déterminés de la latrine 1-1001(*ficus/fragaria*) mais reste incertaine. La plupart de ces fruits est également présent en dehors de l'habitat aristocratique, dans les deux puits du village (4430 3430), noix, fraise de bois, pomme, prune et poire. Le pin, documenté par la palynologie l'est également par des restes de cônes de pin découverts dans le réservoir 8398. Le cas du puits le plus tardif 5080 (X-XIe s.) est intéressant car le cortège de fruits retrouvés présente un spectre aussi large : pomme, poire, nèfle, prune, baies de roses, mais il convient d'y ajouter la présence d'un noyau de pêche (*prunus persicus*) (Hingh et Beakles 1996 p. 119, tab 2). La pêche est un fruit consommé à l'époque gallo-romaine et le pêcher mentionné parmi les 16 arbres fruitiers mentionnés dans le capitulaire *de Villis* Bien que situé hors de la partie privilégiée du site, ce puits a livré des éléments (fibule monétiforme) qui semblent le corréler avec cette occupation.

Si l'on considère les listes d'arbres fruitiers présentes dans les documents carolingiens comme le capitulaire *de Villis* et le fisc d'Annapes (Derville 1999) on note une nette correspondance avec les taxons présents à Serris *(Fig.II-98).* La fraise sauvage n'ayant pas spécifiquement à être mentionnée dans les documents carolingiens, les espèces présentes à Serris se trouvent toutes dans la liste du

capitulaire *de Villis*. Manquent en revanche le cognassier absent des sources archéologiques, le sorbier est également absent à Serris mais présent dans son environnement large puisque des restes xylologiques proviennent du site voisin de Jossigny le Pré Chêne (Dietrich in Gentili et Sethian 2012 p.566).

rapport Jossigny 2012 Pré Chene Vol1.pdf

Il est difficile de dire si ces arbres fruitiers correspondent à un verger spécialisé et d'en percevoir la localisation, les restes de fruits consommés révélant plus les lieux de consommation. La même remarque vaut pour le potager, le jardin, dont l'existence est inscrite en filigrane de la liste des espèces cultivées mais dont la localisation est difficile à établir, même si l'observation du plan du site peut permettre d'avancer des hypothèses, elles resteront dans le champ de la conjecture.

La vigne et la viticulture

Le terroir de Serris n'est pas spécifiquement favorable à la culture de la vigne et dans sa description du lieu au XVIIIe siècle, L'Abbé Lebeuf indique que « sa situation est dans une plaine qui ne contient que des terres labourables et des prés » (Lebeuf 1754, XV p. 18). La situation est très différente au haut Moyen Âge, la vigne étant présente durant toute la période. Le raisin d'ailleurs est encore présent sur la table seigneuriale au XIVe siècle (latrine 1051 de la maison forte) mais l'on ne peut savoir s'il s'agit d'une production locale. C'est en revanche le cas sur le site à l'époque mérovingienne où se conjuguent les données palynologiques et carpologiques. La latrine 1-1001 a livré un important stock correspondant à des centaines de pépins de raisins fragmentés (*vitis vinifera*) Ceux-ci peuvent refléter la consommation directe de grappes, mais, compte tenu de la quantité observée, provenir plus probablement de rejets liés à la production de vin. Le puits voisin 5452, toujours pour le VII-VIIIe siècle, a livré aussi de très nombreux restes carpologiques de vigne (plus de 2000). La grande mare adjacente (5042) a également livré quelques restes de même type qui confirment la vocation vitivinicole du lieu. Cela n'est point exclusif quoique deux puits situés en partie est du site, 3430 et 4430 ont également livré chacun plusieurs centaines de pépins de raisins. Les contextes secs sont moins parlants, avec deux découvertes ponctuelles dans l'habitat (IXe-Xe s.) auxquels il faut ajouter des restes minéralisés découverts dans un silo du cimetière (Xe s.) confirment la poursuite de ces cultures durant la période carolingienne. Mais le cas le plus évident est le puits 5080 (X-XIe siècle) qui a d'ailleurs livré à la fois une serpette à vigne caractéristique et un lot d'une centaine de pépins de raisin. L'autre puits situé dans la cour de l'habitat privilégié du X-XIe siècle, le puits 8098 fouillé en 1997 a également livré des restes de grains de raisins avec leur enveloppe, observés à la fouille. Malheureusement cette campagne de fouille n'a pas pu financer d'études carpologique en dépit de prélèvements effectués. L'étude palynologique nous permet également la découverte de pollens de vigne. Il s'agit de la mare 5119/8398 (Gauthier in : Gentili et Mahé p.48) mais aussi dans les structures 5452 et 1-1001 où ils complètent la découverte de pépins. Ces découvertes resserrent malgré tout la majorité des indices autour de l'établissement aristocratique mérovingien même si les découvertes concernent également le reste du village. Il est fort possible que cette activité vitivinicole se soit poursuivie dans le secteur durant la période carolingienne, au sein du petit secteur d'habitat qui subsiste à proximité du puits 5080. Indépendamment de la découverte de la serpette à vigne, l'hypothèse de pressoir avancé pour la structure 10-572 peut nous conduire dans ce sens. Autre indice possible, la découverte dans le puits 8098 d'un cerclage de tonneau en bois d'environ 60 cm de diamètre, mais ce puits se trouve un peu plus au nord, dans la cour du secteur privilégié du X-XIe siècle. Une carte résume les indices liés à la viti-viniculture*(Fig.II-99 et Fig.II-100).* Elle montre à la fois une présence des restes carpologiques sur l'ensemble du site, avec une surreprésentation logique des contextes humides. Néanmoins, cette activité (pollens, restes carpologiques) semble bien représentée au sein de l'établissement aristocratique mérovingien qui pourrait avoir connu l'ensemble

de la chaîne opératoire vitivinicole. La question est plus complexe à l'époque carolingienne avec des indices présents dans la partie nord du site, et peut être aussi un maintien de l'activité vitivinicole dans l'unité attenante à l'ancien établissement domanial mérovingien.

La question des plantes adventices et de la rotation des cultures

Sur cette question, nous pouvons nous appuyer sur les données de l'étude carpologique (Beakels et Hingh 1996): L'observation des plantes adventices permet de distinguer, d'une part, des espèces liées aux céréales d'hiver comme la nielle des blés, le brome seigle (*Bromus secalinus*), l'orlaya (*Orlaya grandiflora*), la petite oseille (*Rumex acetosella*) et d'autre part des plantes qui accompagnent les moissons d'été et le sarclages comme l'arroche (*Atriplex patula/prostrata*), le chénopode blanc (*Chenopodium album*), le chénopode polysperme (*Chenopodium polyspermum*) et le mouron des oiseaux (*Stellaria media*). Deux phases d'ensemencement sont donc pratiquées sur les terres cultivées autour de l'habitat des Ruelles. Le froment, l'orge et le seigle sont semés en automne. L'avoine, le millet, les légumineuses, le chanvre et le lin semés au printemps. Il semble logique d'en déduire une rotation probable des cultures, mais cette question ne peut être tranchée à Serris du fait de l'absence de restes directs de stock ou de dépôts primaires. Les restes retrouvés dans les silos témoignent généralement de mélanges associant différentes plantes sans que cela soit significatif d'assemblages de cultures. Ceci reflète plutôt les manipulations et traitements des récoltes. Ainsi, le silo carolingien 6193 associe ainsi l'avoine, l'orge et le froment. Le Silo 6300 (IXe siècle) le froment, l'orge et le seigle, avec la vesce cultivée et quelques mauvaises herbes. Dans le silo 6184 (Xe siècle) un nombre important de grains d'avoine carbonisés en balle mélangés avec de l'orge, du pois et des herbes messicoles correspondent à un stock d'avoine non battue carbonisées accidentellement. Paradoxalement les seuls indices de stockages primaires proviennent de trous de poteaux. C'est le cas évoqué plus haut du grenier 14 avec un chargement de froment. La découverte en grande quantité de froment et de seigle (accompagnés de nielle dans un trou de poteau 1029 (IXe s.), en limite est du cimetière, évoque un méteil. Mais une grosse quantité de pois dans le même contexte indique une deuxième origine.

Essai de spatialisation des données environnementales

Les données palynologiques sont très nombreuses sur le site des Ruelles et couvrent toute la durée d'occupation du site. La superficie fouillée permettant d'autre part de tester des différences, nous avons synthétisé par période les principaux apports de l'étude d'Agnès Gauthier, présente dans les rapports de Serris 1997 (Gauthier in : Gentili et Mahé 1999 p.48-53 et Gauthier in : Gentili et Sethian 2012 p.505-562). Nous renvoyons le lecteur à ces études pour plus de précisions.

rapport Serris 1999 Les Ruelles.pdf, rapport Jossigny 2012 Pré Chene Vol1.pdf

Nous présentons l'évolution entre la période gallo-romaine et le XIV-XVIe siècle.Cette dernière période sort de notre période d'étude mais elle nous donne des indices intéressants de continuité dans la mise en valeur du terroir après l'abandon du village des Ruelles. La carte 1 *(Fig.II-101)* représente les résultats des échantillons correspondant à la période gallo-romaine (I-III ^{e} siècle). Les données sont issues des mares situées en sud-ouest du site dont les résultats convergent pour montrer un paysage relativement déboisé, marqué par la présence de bosquets, des taillis en bordure de la mare et le long du ru Avec une rudéralisation du site, des zones de pâturages et une culture de céréales relativement éloignée. La carte 2 nous montre de façon spectaculaire la période d'abandon total de l'occupation et de retour de la forêt, perceptible dans trois mares situées au nord et au sud du site. La mare 3154 de Jossigny présente les mêmes caractéristiques et confirme cette couverture forestière vers le sud-ouest. Ces couches sont postérieures au Haut-Empire et recouvertes par les niveaux mérovingiens (VII-VIIIe siècles).

La carte 3 (*Fig.II-102)*synthétise les informations correspondant à l'occupation mérovingienne. Les échantillons couvrent tous les secteurs du site. Le retour au paysage du Haut-Empire est rapidement dépassé par un déboisement complet visible dans tous les échantillons. La présence de parcelles cultivée est attestée partout, mais les prairies semblent dominer l'environnement immédiat. La carte 4 montre les évolutions rapides de la fin de la période mérovingienne et du début de la période carolingienne qui confirme un déboisement intégral du secteur et une pression anthropique accrue. L'environnement immédiat semble marqué par les pâturages, les champs de céréales semblent un peu plus éloignés.

La carte 5 (*Fig.II-103)* montre la dernière période d'occupation du haut Moyen Âge (carolingien à XIe siècle). La disparition de tout boisement est confirmée et les vastes espaces découverts. Une partie de ces prairies occupée par des pâturages, avec des indices de cultures de plantes fourragères, notamment au nord du site. Les indices liés à la circulation, rudérales, montrent une anthropisation importante du secteur. Les champs de céréales semblent plus éloignés que les prairies et cultures fourragères (ou légumes?). La carte 6 résume les informations contemporaines de la maison forte médiévale, l'étude des fossés de la maison forte (XIVe s.) et de fossés adjacents. Le paysage est déboisé, avec quelques bosquets de Saules en bordure des zones humides. On observe une activité anthropique intense, avec mise en pâturages et en cultures des terres et une forte fréquentation du chemin de Bellesmes. La culture d'arbres fruitiers est bien attestée (prunus). La situation est semblable dans ses grandes lignes à celle de l'occupation carolingienne du site, avec des activités pastorales et agricoles pratiquées dans un environnement très déboisé. La différence tient dans la présence de plantations d'arbres fruitiers aux environs de la maison forte, avec le Noyer et le prunier confortées par les études anthracologiques et xylologiques. (Dietrich et Solari 1992).La culture de plantes fourragères (Brassicassées) est également bien attestée à proximité. Toutefois, plusieurs faits botaniques permettent de distinguer la période du XIV-XVIe siècle. Si des occurrences isolées de *Juglans* se signalent à partir du Bas-Empire, l'abondance locale de *Juglans*, largement favorisée par l'homme, et le développement des *Rosaceae t. Prunus* sont systématiquement associés aux dépôts de cette période. La corrélation de ces événements avec les résultats des études carpologiques, anthracologiques et xylologiques permet d'envisager des plantations d'arbres fruitiers aux environs de la maison forte. Enfin, l'importance des *Brassicaceae* signale que la culture de ces plantes était pratiquée localement et correspondent à des légumes et condiments plutôt que des plantes fourragères. La destruction de la maison forte au XIVe siècle et le comblement partiel des fossés précède une nouvelle occupation aux XVe-XVIe siècle. Cette phase de moindre activité se signale au sommet des couches organiques du fossé par la disparition de t. Cerealia et par une baisse importante des indices de rudéralisation. Toutefois, cette phase d'abandon, moins longue que celle de l'Antiquité tardive impacte beaucoup moins l'environnement du site, et l'augmentation des arbres reste anecdotique. L'évolution dynamique du paysage donnée par l'étude palynologique est cohérente avec les données archéologiques et montre bien que l'implantation du site au haut Moyen Âge s'inscrit dans un contexte de défrichement, avec une mise en valeur et une ouverture rapide, allant très rapidement au-delà de la situation antérieure du haut -Empire pour aboutir à une ouverture très large du secteur, probablement en quelques décennies, et acquise de façon complète dès le VIIIe siècle. Nous avons plus de mal à corréler les données abondantes concernant les plantes cultivées, où dominent le froment, apportées par l'étude carpologiques et une localisation précise des champs cultivés. En revanche, l'impact des prairies cultivées est beaucoup plus net. Il convient probablement d'expliquer ce fait par la topographie du site et la large zone humide du ru des Gassets qui a favorisé la présence de prairies associées aux pratiques pastorales. La mare 1354 sur le site du Pré Chêne (Boulen in Gentili et Sethian 2012 p.495-502) montre un diagramme pollinique identique à celui des mares diachroniques de Serris avec un pic forestier en nez de Pinocchio suivi d'une ouverture définitive du terroir. La localisation de cette mare est nettement décalée vers le sud

par rapport au ru des Gassets et à la zone humide. Il est intéressant de noter que les indices de parcelles cultivées, les céréales représentent 11,5 % ce qui est supérieur au taux de céréales observées sur les mares des Ruelles à la même période (5042/8397) avec des taux à 2-3%. Seuls les taux provenant de puits et latrines, qui reflètent plus l'impact anthropique des remplissages que celui de l'environnement ont des taux supérieurs à 10%.

La mare 1, située le plus au nord fourni pour la même période (VII-VIIIe s.) le plus fort taux de céréales (5%). Ces résultats nous indiquent une disposition logique des cultures, la zone humide étant réservée aux prairies et les parcelles de céréales dans des parties mieux drainées, à quelque distance au sud et au nord. En revanche, nous n'avons pas d'indices évidents pour localiser les jardins et potagers dont nous avons remarqué l'importance dans le contexte de l'établissement aristocratique. La présence d'une parcelle vide entre les grands bâtiments et le chemin nous avait conduit à poser la question d'une parcelle de jardins attenante, mais l'absence d'indices polliniques semble devoir l'écarter. La concentration de rejets de brassicacées dans trois contextes carolingiens proches, en partie ouest du cimetière, permet de toute évidence de localiser une culture de ces taxons à proximité immédiate du lieu de prélèvement. Reste à savoir s'il s'agit de plantes fourragères, ce qui est l'hypothèse privilégiées par Agnès Gauthier ou bien des plantes destinées directement à la consommation humaine légumes ou condiments ce qui ne peut être distingué par les seuls pollens? Les graines de ce type retrouvées dans les contextes du haut Moyen Âge correspondent à de la moutarde. En revanche, au XIVe siècle, la culture des brassicacées relève plus sur le site des légumes et condiments ainsi que l'indiquent les découvertes effectuées dans la latrine 1051 qui confirment une consommation humaine. Il en va de même des fruitiers, dont la culture est bien établie au XIVe siècle sur le site même par les pollens (prunus). Ce qui n'est pas le cas pour le haut Moyen Âge où leur emplacement n'est pas identifié. En conclusion, si les habitats des Ruelles sont marqués une polyculture complète axée sur les céréales dominée par le froment et le seigle, ils le sont également par l'abondance des prairies cultivées qui marquent de par sa topographie l'environnement direct du site. Ces points sont directement à mettre en relation avec la pratique pastorale dont les traits principaux sont brossés par l'étude archéozoologique effectuée par Jean-Hervé Yvinec lors des différentes campagnes. Une première étude menée à l'issue des campagnes 1989-1992 avait conduit à étudier la faune de Serris en distinguant deux grandes phases, l'une mérovingienne et l'autre carolingienne. L'étude des lots mérovingiens avait notamment permis d'identifier des dépotoirs correspondant à l'habitat aristocratique et à distinguer clairement des contextes privilégiés ou le porc domine, accompagné d'espèces rares d'autres contextes dans le reste du village plus ancré sur un taux important de bovins. Il est à noter que l'identification des contextes privilégiés avait été au départ effectuée en aveugle sans disposer des autres indices, évidents donnés par l'architecture et le mobilier. La campagne 1997 qui a porté sur la partie ouest du site a permis de compléter cette première approche, montrant également des différences durant la période carolingienne entre certaines parties du site. Un important travail méthodologique sur le mode de dépôt. L'étude de la faune du site du Pré Chêne et du petit site de Montévrain le Clos-Rose permet de comparer les pratiques d'élevage et les contextes de consommation entre ces sites (Yvinec et alii in Gentili et Sethian 2012, p.595, tableau fig. 565-566).

rapport Jossigny 2012 Pré Chene Vol1.pdf

Malheureusement, le projet d'étude des âges d'abattage par séries dentaires, et la recherche de regroupements plus fins sur le site de Serris, qui étaient inscrits dans le projet de thèse de Vanessa Chaulet au muséum n'ont pu être achevés du fait de l'inaccessibilité d'une partie de la collection, et de l'abandon de la thèse par Vanessa Chaulet. À l'issue des nombreux rapports archéozoologiques, nous pouvons résumer la situation sur le site des Ruelles de la façon suivante. Les dépotoirs attenants au bâtiment principal de l'établissement aristocratique : latrine 1-1001 et le dépotoir adjacent 5354 sont

marqués par un pourcentage très important de porc et la présence d'espèces rares, paon, castor. Les autres contextes de l'établissement aristocratique présentent les mêmes caractéristiques aux VII-VIIIe siècle. À l'inverse les autres secteurs présentent des données très différentes avec notamment un taux de bœuf beaucoup plus élevé. Trois contextes mérovingiens se distinguent de ce lot par leur abondance et la part de porc.

La fosse 8197, fosse rectangulaire de même type que la latrine 1-1001, se trouve immédiatement au nord du ru en partie ouest du site, à proximité d'un bâtiment. Le lot de faune est assez important (NR=134). Le taux de porc important et la présence de sanglier sont à mettre en regard du mobilier découvert : poids monétaire byzantin, perle, et indique une présence aristocratique associée à ces rejets. Deux structures situées en partie nord-est du site présentent un fort taux de porc. Le contexte 2196, une sorte de tranchée rectangulaire (latrine?) a livré un mobilier abondant (NR faune = 249) attribuable au VIIe siècle associée à l'unité mérovingienne installée en zone 2000. Dans une moindre mesure, la structure 1136 (nr= 49) également daté du VIIe siècle peut rejoindre cette catégorie.

Dans ces deux derniers contextes, il ne s'agit pas forcément de milieux privilégiés du même niveau de ceux de l'établissement aristocratique. Le contexte 2196 livre malgré tout un mobilier assez abondant. Nous pouvons avoir affaire à profil proche de celui de l'unité mérovingienne des VIe-début VIIe s. de Jossigny Le Pré Chêne, c'est-à-dire un modèle d'élevage peut être marqué par la proximité de la forêt(?) et correspondant au tout début de l'occupation du site au VIIe siècle.

La fin de la période mérovingienne et la plupart des contextes carolingiens (jusqu'au X-XIe siècle) montrent un taux très important de bovins. Ce constat rejoint les observations effectuées sur le site de Jossigny. Il s'agit d'une évolution radicale qui semble attribuable à la fin du VIIe et VIIIe siècle où le bœuf devient prédominant. La place du cheval reste encore limitée et nous citerons ici directement Jean-Hervé Yvinec plutôt que le paraphraser : « *À partir de la période carolingienne, la suprématie des bovins devient écrasante et le taux d'équidés s'accroît fortement. Tout concourt à penser que cela correspond à de profondes modifications des objectifs de l'agrosystème qui nécessite visiblement beaucoup plus de forces de travail* » (Yvinec et alii in Gentili et Sethian 2012 p.596). On peut rapprocher ces conclusions de l'étude archéozoologique des données environnementales (*supra*) autour de deux aspects majeurs : l'importance des pâturages et prairies cultivées, et l'ouverture large du terroir qui peut être directement corrélé à l'augmentation des bovins et liés à un besoin accru en traction animale pour les labours. Cet aspect semble se développer nettement à l'époque carolingienne et s'observe avec une part croissante des bovins de réforme (plus de 9 ans) qui forment pour la période carolingienne plus de 30 % de l'effectif à Jossigny. L'augmentation des équidés peut avoir répondu à ce besoin, mais peut être lié également à la présence d'un habitat privilégié sur le site des Ruelles et l'existence de cavaliers (découverte d'un éperon damasquiné). La consommation du cheval est bien attestée par ailleurs à l'époque carolingienne par de nombreux restes de boucherie découverts dans le puits 134 attenant au cimetière. L'apport de la campagne de 1997 (zone 8000/Secteur 8) en partie nord-ouest du site tient dans l'identification d'un nouveau secteur privilégié pour la période carolingienne. L'étude archéozoologique étaie cette interprétation, toujours dans les rapports porc/bœuf. L'enclos circulaire 8075 a ainsi livré un taux de porc inhabituel (Yvinec in Gentili et Mahé 1999 p.152. Les structures carolingiennes de ce secteur S8 fournissent près de deux fois plus de porc que sur le reste du site, au point que porc et bovins arrivent au même niveau. L'unité situé en zone 3000 présente un taux encore élevé de porcs. Rappelons que ce secteur d'habitat a livré des indices d'un niveau de consommation de qualité avec par exemple la présence de verre à vitre. À l'inverse, l'unité d'habitat situé à l'emplacement de l'ancien établissement aristocratique présente des taux inverses avec une forte proportion de bœuf (Zone 5000/secteur 5). Pourtant, quelques indices d'une présence privilégiée proviennent de ce secteur, avec notamment le puits 5080 (fibule monétiforme,

fig.II-55). Ce paradoxe n'est qu'apparent et l'on pourrait avoir affaire à cet emplacement à une population ayant un faible niveau de consommation, mais néanmoins située dans la dépendance directe de la partie privilégiée du site. Cette hypothèse renforce l'idée d'un maintien de cette zone dans le fonctionnement de la partie privilégiée du site, perpétuant cette partition est-ouest du site. Les données archéozoologiques présentent un apport majeur dans deux domaines eux-mêmes corrélés. Combinées aux données environnementales, elles nous montrent l'évolution du système agro-pastoral durant le haut Moyen Âge. Les prémices de l'exploitation au VIe-début VIIe siècle avec une occupation pionnière autarcique avec forte proportion de porc dans un espace encore marqué par la forêt. Sur le site du Couternois, les données palynologiques de plusieurs puits antiques réutilisés sans curage au haut Moyen Age confirment le retour de la forêt durant la période d'abandon du site, aux IVe et Ve siècles (Boulen in Sethian et Gentili rapport du Couternois, en cours).L'implantation mérovingienne s'effectue donc dans un contexte de défrichement. Les résultats récents de l'étude archéozoologiques du site du Couternois confirment ces observations (Yvinec in Sethian et Gentili rapport du Couternois, en cours) avec une première phase d'occupation proche de celle de la partie aristocratique des Ruelles, avec un fort taux de porc qui peuvent également être lié avec une utilisation de la lisière forestière. Un développement considérable de l'élevage bovin orienté vers le trait est ensuite favorisé par le développement de vastes pâturages à partir de la fin du VIIe s et du VIIIe siècle, tandis que les terroirs environnants défrichés augmentent les besoins et la pression démographique. Une accentuation de ces tendances à l'époque carolingienne va de pair avec le développement de la part des équidés. Elle renvoie mais dans des proportions plus faibles à l'augmentation considérable de l'élevage des équidés dans la micro-région voisine, le Pays de France à l'époque carolingienne et au XIe siècle. Ceci nous renvoie directement à l'apport de l'archéozoologie dans le domaine de la caractérisation sociale, combinée cette fois-ci à l'étude du mobilier et de l'architecture. Une première phase, encore un peu difficile à cerner, voit l'installation de premiers habitats relativement prospère initiant une remise en valeur d'un terroir entièrement envahi par la forêt, avec la fondation du grand habitat du Couternois au VIe siècle puis l'ouverture vers le nord-est avec l'implantation de petits habitats pionniers (Jossigny, Serris zone 2000?). Cette première phase est suivie, dans la première moitié du VIIe siècle, par l'installation d'un vaste habitat hiérarchisé au sein duquel les différences sociales sont perceptibles entre un habitat aristocratique dominé par le porc et certaines espèces particulières et le reste de l'habitat. L'évolution à l'époque carolingienne montre à la fois des traits de continuité, avec le maintien de secteurs privilégiés, mais une forte atténuation des inégalités dans les marqueurs, qu'il s'agisse des indices architecturaux comme de ceux qui sont laissés par la faune. Une hiérarchie sociale plus subtile semble mise en place (Frère et Yvinec 2010), qui mériterait peut-être un travail plus approfondi sur les regroupements. La partie ouest du site se signale par un secteur privilégié au nord mais dans des proportions plus faibles qu'à la période précédente mais aussi par rapport à ce que l'on peut observer sur des sites urbains. Et une zone plus pauvre au sud, les deux semblant fonctionner de façon complémentaire. En partie orientale, les secteurs d'habitat organisés en unités semblent gagner en importance. L'une d'entre-elle (zone 3000) présente un profil d'alimentation carnée avec un taux de porc à peine en deçà de la partie privilégiée du site. Le rapide survol des différentes sources archéologiques disponibles, l'étude des structures, de l'architecture, du mobilier avec les cartes de répétition, et une approche spatiale entre plusieurs sites, nous livrent des résultats concordants à même de conduire une réflexion sur le modèle économique et social qui sous-tend au fonctionnement de ces habitats dans leur terroir.

Serris : une mise en valeur du terroir dans le cadre d'une économie domaniale ?

L'ensemble des étapes qui conduisent à l'interprétation des vestiges, à leur datation, à l'élaboration d'un phasage chronologique, au croisement des données intégrant le mobilier, les aspects funéraires, l'artisanat, l'architecture (l'interprétation des bâtiments), la consommation, les données environnementales, constituent un édifice fragile mais néanmoins conforté par la convergence de différents types de sources. Il faut néanmoins garder à l'esprit un risque inhérent à l'archéologie qui est la surreprésentation de la source correspondant aux vestiges matériels conservés, en regard de l'ensemble des éléments disparus. Ainsi, dans le cas de Serris, la présence d'architectures peu fondées, reposant sur des solins, observée dans l'habitat aristocratique où les sols sont en partie conservés et dans le cimetière où les tombes dessinent les limites d'un bâtiment cultuel, nous montrent que de telles constructions ont pu exister ailleurs sans laisser forcément de traces. Il convient toutefois de mener le processus jusqu'au bout, avec la production de scénarios à même d'expliquer l'ensemble des données disponibles, mais en gardant à l'esprit à chaque étape les risques liés à la masse des données disparues. Dernière difficulté dans la production d'un schéma explicatif : le rapport aux sources écrites ou plus particulièrement l'intégration des résultats archéologiques dans un schéma historiographie issu de l'étude des sources écrites (Zadora-Rio 1995). Dès la mise en évidence de la partie aristocratique du site et sa caractérisation par le mobilier et la faune, en 1992, le terme de ferme domaniale a été utilisé pour désigner cet établissement, prenant comme référence l'article de JP Devroey sur l'économie domaniale dans le catalogue « la Neustrie » (Devroey 1985). Nous avons conscience du caractère délicat de ce terme; en effet, la notion de ferme fait référence à un modèle juridique anachronique. Il est vrai que les notions de ferme et de village ne posent guère de problème d'utilisation aux néolithiciens ou aux protohistoriens.

Quant au « domaine », nous n'avons pas de sources écrites permettant d'en définir le périmètre, et nous ne connaissons pas le statut juridique des terres avant le XIVe siècle. Faute de textes, les indices sont donc fragiles. La fibule monétiforme *caput regis*, semble désigner un personnage détenteur d'une autorité liée au pouvoir royal. Si l'on postule que cette découverte est significative de la présence permanente d'un tel individu, celle-ci pourrait s'expliquer par l'appartenance des terres au fisc royal. L'argument est faible mais d'autres indices vont dans ce sens, sans constituer pour autant des preuves. L'étude environnementale montre un traumatisme majeur dans l'histoire du paysage du secteur étudié entre le IVe et le VIe siècle. Le secteur, défriché au Néolithique est densément occupé dès l'Âge du Fer par une multitude de fermes réparties sur le plateau, et c'est encore le cas durant la période gallo-romaine mais avec une originalité : un semis d'exploitations petites et moyennes et un terroir fortement humanisé par la mise en œuvre d'un réseau très dense de fossés dont la mise en œuvre et l'entretien ont nécessité un effort et une main d'œuvre considérables. Sur les zones documentées par la palynologie, en l'occurrence notre fenêtre de travail, l'ensemble de l'occupation humaine disparaît au profit de la forêt au plus tard dans les premières décennies du IVe siècle avec un retour modeste au milieu du VIe siècle. Nous ignorons si le statut juridique de ces terres a changé durant cette période. Il est possible que l'abandon de ce secteur après la période de troubles du IIIe siècle soit liée au mode d'occupation original plus fragile (petite exploitations, nécessité importante de drainage), mais aussi au mode de possession de la terre (marge d'un domaine ?). La transformation du paysage durant l'Antiquité tardive avec la « pousse » d'une forêt sur une partie importante du territoire (pour l'instant le secteur documenté par les études palynologiques) peut également expliquer son intégration au sein du fisc à cette période. (Barbier 1982 p. 11). L'appartenance de ces terres au fisc mérovingien ne repose sur aucune source directe, mais semble bien répondre à deux caractéristiques de celui-ci, avancées par Josiane Barbier à propos du fisc en Parisis : « le fisc franc, successeur du fisc romain, dispose comme lui d'un droit éminent sur les espaces sauvages. les terres fiscales se trouvent dans des parties du pagus anciennement conquises à la culture (Vallée de la Marne, de l'Yerre, Pays de France)

» Barbier 1988 p. 82 , Picard 1998 p.427. Si le statut juridique des terres peut faire l'objet de supputations, le mode d'exploitation des terres et le statut social des habitants ne peuvent être étudiés que par les indices laissés dans l'organisation de l'habitat, et la nature des activités ayant laissé des traces archéologiques. Une confrontation est alors possible avec les termes décrits dans les documents carolingiens qui ont servi jusqu'alors à décrire le domaine mérovingien et carolingien. L'habitat du Couternois, crée autour d'un bâtiment de grande taille au VIe siècle nous fournit un premier exemple d'établissement qui s'étoffe progressivement à partir de cette première unité au fur et à mesure de l'ouverture de son finage (la partie sud du territoire communal de Serris) mais qui conserve la trame de son organisation jusqu'à son abandon à la fin de la période carolingienne. Cet habitat a livré de très nombreux bâtiments sur poteaux plantés qui attestent de son dynamisme même si le mobilier, relativement peu abondant rend difficile la perception du statut social des occupants, en dépit du développement et de la création d'unités en grappe autour du chemin qui structure le site. La carte suivante schématise l'évolution du site du Couternois du VIe siècle au début du XIe siècle *(Fig.II-104)*.

> La hiérarchie interne de l'habitat est assez évidente à percevoir en phase 1 (VIe-deb VIIe s.) avec une unité (A) formée d'un très grand bâtiment sur poteaux plantés et associé à de petites annexes au sein d'un enclos palissadé et partiellement fossoyé. Trois groupes « satellites » formés de petits bâtiments et annexes (silos, fours) sont perceptibles (C, B et D). En phase 2 (VIIe, VIIe-début VIIIe s.), l'unité dominante A présente une organisation identique, mais le bâti s'est fortement étoffé, ce qui est également le cas dans les unités B et D avec la construction de grands bâtiments qui rivalisent presque avec le bâtiment de l'unité A. On observe également dans les secteurs intercalaires la création d'autres unités, elle aussi marquées par des grands bâtiments (E et F). La phase 3 (VIIIe s.) présente les mêmes traits de continuité avec la période précédente avec une poursuite des tendances précédentes. En phase 4 (IXe s.) l'unité 4 se décale plus au sud avec l'abandon du bâtiment fondateur, mais le bâti reste imposant, associé à un vaste enclos et de nombreuses annexes, intégrant l'ancienne unité B. Ces évolutions touchent aussi les unités D et C, l'une au nord au sein d'un enclos et l'autre s'organisant autour du chemin formant une sorte de cour. Ces deux unités rivalisent par la taille de leurs bâtiments avec l'unité A. Enfin, une nouvelle unité est créée dans un espace intercalaire au nord (G). Une part de ces évolutions des unités avec de faibles déplacements s'inscrit néanmoins dans une continuité, en effet, la reconstruction de nouveaux bâtiments à côté des précédents est un phénomène classique qui implique un temps un maintien de l'ancien bâtiment, ce qui semble logique dans le cadre d'une continuité d'occupation. La dernière phase d'occupation (X^{e}-début XIe s.) présente les mêmes caractéristiques. La légère prééminence de l'unité A est perceptible mai elle coexiste toujours avec deux unités (G et C).

L'habitat du Couternois présente donc une organisation hiérarchisée mais dont la partie principale, bien organisée, est contrebalancée largement par d'autres unités. En cela le Couternois se rapproche de certains aspects du site de Villiers-le-Sec (95) dont nous verrons l'exemple avec l'étude de cas du Pays de France. Cette organisation pose quelques questions quant au statut des populations occupant le site, des différences entre les unités et de la hiérarchie entre les occupants de l'unité A et ceux des autres unités, phénomène à évaluer peut être dans le contexte de défrichement et d'ouverture du terroir qui accompagne la mise en place et de développement de cet habitat et qui a pu influencer le statut des habitants?

Le secteur nord : Le Pré Chêne et les Ruelles

En ce qui concerne la partie nord du terroir qui nous intéresse, la situation est plus complexe. Nous avons vu qu'un petit habitat mi VIe-début VIIe s, identifié sur le site du Pré Chêne en limite communale Serris/Jossigny constitue une première étape dans la remise en valeur par défrichement du secteur boisé qu'était devenu le secteur au IVe siècle. Il est possible que ce modèle de reconquête par une petite unité agricole, autarcique mais avec un bon niveau de consommation (verrerie, mobiliers divers) et un taux de porc assez important, soit également présent au début du VIIe siècle à Serris (unité de la zone 2000)

Interprétation spatiale de l'habitat polarisé des Ruelles

Immédiatement après, dans la première moitié du VIIe siècle, on assiste à l'implantation d'un vaste habitat polarisé qui va servir de moteur à l'exploitation de ce nouveau terroir. Un chemin au tracé

courbe sépare deux parties est et ouest et peut avoir été un temps une limite de défrichement. À l'est, trois unités échelonnées du Nord au Sud, semblent correspondre à des tenures. Au Nord-Est, l'unité décrite plus haut semble former un tout, bâtiment et annexes, avec un mobilier et un niveau de consommation (porc) corrects. Le statut n'est pas connu, colons, paysan libre, mais semble avoir fonctionné de façon autonome et peut avoir conservé ce statut un temps? Deux autres unités, composées chacune de deux bâtiments avec annexes, fours présentent des localisations similaires, légèrement en retrait du chemin, respectivement au nord et au sud du ru. À l'ouest du ru s'étend un ensemble complexe s'inscrivant dans un réseau de fossé cohérent de part et d'autre du ru. Le vaste établissement aristocratique au Sud combine des marqueurs privilégiés dans l'architecture, le mobilier et la faune. Les deux grands bâtiments et les nombreuses annexes semblent répondre à une triple fonction : le logement du maître, le logement des dépendants (probablement des esclaves) et les bâtiments d'exploitation *(Fig.II-105)*. La réalité est probablement un peu plus complexe. La présence possible d'une salle nord de 140m^2 dépourvue d'ouvertures vitrées suggère que ce grand bâtiment remplissait aussi bien des fonctions représentatives que résidentielles ainsi qu'une partie de communs (salle sud, flanquée d'une latrine), indiqués par l'existence d'un abondant dépotoir adjacent. La taille du bâtiment et notamment la présence possible d'un étage soulignent le caractère exceptionnel de cette exploitation. Il est très difficile d'évaluer l'importance réelle des habitants, mais leur importance a du dépasser le cadre villageois. La taille considérable des bâtiments fouillés et pour lesquels nous ne disposons pas réellement de parallèles bibliographiques ni d'indices clairs de leurs fonctions (pas d'étude de phosphates) rend de nombreux scénarios possibles. Cet ensemble déjà bien individualisé au départ évolue vers une forme fermée, centrée sur une cour.

Un vaste espace immédiatement au nord du ru des Gassets semble lui être lié par son organisation interne et d'enclos qui le structure. Le système de fossés, en forme de quart de cercle englobe plusieurs parcelle, dont une qui accueille deux édifices religieux et un secteur d'inhumation incluant des sépultures privilégiées. Cet espace présente un bâti sur poteaux et des structures qui témoignent d'une activité agricole, notamment de transformation et de stockage des grains. Les marqueurs architecturaux sont liés aux bâtiments religieux du fait de la présence de vitraux. Par ailleurs, des tombes privilégiées ont livré du mobilier de qualité (grandes plaques boucles damasquinées) de la seconde moitié du VIIe et du VIIIe siècle. Cette partie du site semble ensuite avoir attiré des sépultures plus communes pour devenir le principal espace funéraire. Mais, le secteur accueille aussi une activité agricole et les bâtiments situés dans son périmètre et dans les petites parcelles adjacentes correspondent vraisemblablement à une exploitation distincte liée au pôle religieux du site, probablement doté d'une autonomie économique mais peut-être aussi tourné sur le stockage et la transformation des grains). Entre les deux, dans la partie sud de l'enclos en quart de cercle (*fig. II-15*), un habitat présente des critères de consommation (porc, huîtres) et de mobilier (poids monétaire byzantin, perles) directement corrélé à l'habitat aristocratique. La présence de sanglier renvoie à la chasse, et rapproche les personnes occupant cet espace (bâtiment sur poteaux, fours) à une vie élitaire séculière comme autour du grand bâtiment situé de l'autre côté du ru. Peut-être a-t-on affaire à un habitat dédié à une personne de statut intermédiaire, ayant une fonction spécifique dans l'organisation du domaine, mais ne résidant pas au sein de la partie aristocratique ?

Les évolutions durant la période mérovingienne

Bien que les incertitudes de datations (la fourchette VIIe-VIIIe est très courante), une importante phase d'activité du VIIIe s. s'observe sur l'ensemble des secteurs, et des évolutions marginales dans son organisation générale peuvent être constatées (cf. plan phasé fig. II-16). La partie aristocratique est désormais organisée autour d'une cour centrale qui renforce son individualité et son caractère fermé et en dépit de l'abandon d'un grand bâtiment, des reconstructions importantes accroissent la surface

bâtie. En bordure du chemin qui longe l'établissement, mais toujours à l'intérieur de son enclos, la construction de bâtiments similaires à ceux du village marque peut être une réorganisation dans le logement des dépendants. En face, toujours su sud du ru, on observe la création d'une nouvelle unité d'exploitation bordant le chemin, avec bâtiment, fours et grenier. Au nord du cimetière l'implantation d'un grand bâtiment, peut-être une grange suggère l'importance économique du secteur religieux. S'il s'agit d'un espace de stockage des productions de la réserve et des redevances seigneuriales, pourquoi cet emplacement? S'il s'agit des productions liées au secteur cultuel, la taille de l'édifice semble importante et pourrait s'explique également par la conservation de surplus, de redevances. Cette relation entre lieux de stockage et églises déjà observé dans le sud de la France (Schneider 2010 p.147) mériterait d'être approfondie. Durant la période carolingienne, la disparition de l'établissement aristocratique semble constituer un tournant dans le mode d'organisation de l'habitat et probablement dans la gestion et l'exploitation des terres. Nous avons eu tendance à l'occasion de textes précédents à insister sur cette rupture. Il convient cependant d'en nuancer la portée. En effet, l'observation du site durant la période carolingienne et jusqu'à son abandon au XIe siècle, montre un maintien de la partition est-ouest telle qu'elle était définie au départ, et qui semble, au niveau de l'habitat, refléter la partition réserve/tenures. Dans ce contexte, la disparition de l'établissement domanial pose la question du maintien sur le site de ses différentes composantes. L'accroissement du pôle d'habitat attenant au cimetière laisse à penser qu'un relai a pu être pris concernant l'habitat élitaire. Les marqueurs par le mobilier, le ratio porc/bœuf favorable, l'architecture (grands bâtiments) sont nettement moindre qu'à la période précédente. Un groupe de deux bâtiments situé en bordure nord du ru semble perpétuer l'habitat qui présentait précédemment des indices privilégiés. Il est possible que la partie des bâtiments d'exploitations et les populations liées à l'exploitation de la réserve soient restées sur place au sein d'une unité qui conjugue un niveau de consommation faible (le ratio porc/bœuf défavorable) et des indices ponctuels de présence élitaire (éperons damasquinés fin VIIIe-IXe s.) et fibule monétiforme (Xe s.). En partie est, il semble que les unités soient de plus en plus organisées en bordure de voirie. Une légère différentiation s'effectue au sein de ces unités, au profit de l'ensemble fouillé en zone 3000, avec un ratio porc/bœuf plus favorable, et la découverte de verre à vitre. Il est possible d'ailleurs que les bâtiments (essentiellement des greniers) bordant le chemin au nord (zone 2000) lui soient rattachés. On peut donc considérer que les marqueurs de continuité dominent concernant l'organisation générale de l'habitat, avec maintien des unités d'exploitation pouvant correspondre à des tenures ainsi qu'un équilibre entre la répartition des espaces dédiées à la réserve et celles correspondant aux unités. Ce qui semble en revanche avoir nettement changé, c'est le statut social des élites résidant sur place, les marqueurs sociaux, architecture, consommation n'étant plus du tout les mêmes. Cela nous renvoie à plusieurs explications :

1: les *possessores* ne sont plus présents sur place. Cette absence conduit à l'abandon rapide de leur lieu d'habitation tout en perpétuant la partie dédiée à l'exploitation des terres.

2 : Le maintien d'une élite sur place s'effectue par une relocalisation de celle-ci à côté du pôle ecclésial, mais avec une différence sociale moins marquée qui s'explique soit par une chute du niveau social des maîtres du domaine, soit par l'émergence sur place d'une élite intermédiaire ayant par exemple des fonction de gestion et de représentation de propriétaires absents (ou dans le cas d'une appartenance du domaine au roi).

Peut-être y a-t-il également un lien avec la petite zone d'habitat (unité nord-est, zone 2000) située au nord du ru et pour lequel nous avions déjà des marqueurs d'occupation privilégié à l'époque mérovingienne. La dernière période voit le caractère élitaire de ce nouveau secteur s'affirmer par l'organisation de l'habitat en partie nord-ouest du site, et un système fossoyé associé à des bâtiments de grande taille, un fossé circulaire associé à une tour (?). Le reste du site présente une stabilité assez

nette dans l'organisation avec néanmoins une plus grande densité de l'unité de la zone 3000 (au sud du chemin de Bellesmes), qui s'étoffe d'espaces annexes et compte plus de bâtiments. Ainsi décrit, le site des Ruelles semble correspondre à une caricature du schéma historiographique de l'économie domaniale, avec une organisation bipartite matérialisée de façon nette et durable entre les parties est et ouest de l'habitat. Dans la partie divisée en unités et qui peut correspondre aux tenures/manses paysans, l'évolution très nette va vers une organisation des bâtiments et annexes en bordure de chemin et la mise en place d'acteurs spécialisés, qui peuvent être mutualisés (fours à pains). Une hiérarchisation semble s'observer. Nous avons vu qu'au départ, l'unité de la zone 2000 présentait des indices supérieurs (consommation/mobilier) qui peuvent correspondre à une implantation plus précoce dans un contexte environnemental et social différent (habitat pionnier?). Le cas de l'unité situé en zone 3000 semble différent et semble plus une montée en charge progressive qui la conduit à un niveau assez proche de l'habitat élitaire adjacent.

À ces unités d'exploitation proches, faisant corps avec l'exploitation domaniale, il convient d'ajouter la hiérarchie d'habitats plus ou moins éloignés qui présentent des cas très différents. Rien en tout cas dans cette évolution n'indique un démembrement de la réserve, en tout cas pour ce qu'il nous est donné de voir, c'est-à-dire l'habitat qui l'exploite. En revanche les modifications des différents secteurs qui lui correspondent sont plus flagrantes. L'espace dédié à la *réserve* intègre dès le départ dans son organisation spatiale un secteur cultuel qui constitue une unité économique autonome, marqué par le stockage et la transformation des grains. Il semble composé d'une église et d'un édifice cultuel (Les deux sont dotées de vitraux) en relation avec la population aristocratique, mais aussi de bâtiments d'exploitation et d'habitation. Le lien organique entre l'habitat élitaire et le secteur cultuel tient aussi dans la fonction funéraire du lieu avec l'association entre le groupe de tombes privilégiées et le bâtiment 65 « chapelle »? Ce dernier édifice semble disparaître peu de temps après l'abandon de l'établissement aristocratique. En dépit de cette disparition, l'étude de Frédérique Blaizot (Blaizot 2011) sur l'ensemble funéraire tend à montrer un maintien d'inhumations favorisées dans la partie ouest du cimetière, autour du bâtiment 66 (« église »). Le rapprochement entre l'habitat élitaire, le cimetière et le lieu de culte dans un espace cohérent, hérite certes d'une organisation antérieure, mais semble aussi significative d'une tendance à l'œuvre à la fin de la période carolingienne et aux X-XIe siècle *(Fig.II-106).* Reste à savoir qui est le moteur dans ce rapprochement entre l'habitat de l'élite locale, l'édifice cultuel et le cimetière, devenu progressivement le seul espace funéraire de la communauté : c'est un point que nous pourrons également évoquer avec l'exemple de Villiers-le-Bel et que nous reprendrons dans la conclusion du mémoire .

Changement d'échelle de lecture : saltus, forêt, espaces cultivés, habitats périphériques

Les fouilles ne permettent pas de préciser l'extension réelle des terres cultivées dans les alentours de l'habitat. Les études palynologiques témoignaient d'une omniprésence des pâturages, liés à la zone humide du ru, et d'un relatif éloignement des cultures céréalières. Sans données textuelles, il est impossible d'identifier les terres dépendantes du manoir. Ses dimensions et son caractère exceptionnel laissent penser qu'il s'agit d'un centre domanial d'une certaine importance, qui selon toute vraisemblance dépasse le cadre villageois observé lors des fouilles. La présence de diagnostics sur une part importante du terroir environnant nous permet aussi de localiser, même lorsqu'ils n'ont pas été fouillés, les habitats voisins. La position de ces habitats mais aussi les contraintes topographiques et hydrographiques sont les seuls outils à notre disposition pour évaluer la taille du finage.

Les habitats voisins comme borne au finage

Le Bois de Paris à Chessy

Nous ne revenons pas dans le détail sur ce site qui a déjà fait l'objet de publications alors qu'il était fouillé sur la moitié de sa surface (Bonin 1993, Bonin 2000) avant qu'un redécapage ne soit effectué dans la partie non fouillée du site ce qui nécessiterait une réactualisation des données publiées.

> Il s'agit d'une implantation mérovingienne implantée à l'emplacement d'un établissement rural antique assez proche de celui des Ruelles dont il partage des caractéristiques (cave-cellier avec caniveau de vidange). L'enclos de l'établissement est partiellement surcreusé en fossé collecteur dont l'ampleur du creusement est assez classique (voir depuis la fouille de Nadine Mahé sur le site de Chanteloup ,Mahé-Hourlier 2012) et dont subsistait encore un reliquat de cavité à l'époque mérovingienne, Le site a livré également une sépulture en cercueils trapézoïdaux successifs proche du site des Ruelles. Seulement une petite dizaine de bâtiments sur poteaux ont été identifiés, et la chronologie d'occupation semble aller jusqu'au Xe siècle mais la continuité d'occupation n'est pas certaine. Le plan schématique (Bonin 1993 p. 213) propose, toutes périodes confondues, trois bâtiments à deux nefs, cinq greniers, plus deux plans incertains. Une « étable » est signalée . Quatre structures avec fours, trois silos sont également signalés sur le plan. Une quinzaine de sépultures dont un groupe se trouve à proximité d'une ancienne grange gallo-romaine a été observé. Il semble que cet habitat se développe en concentration nord-sud, comme le site du Clos-Rose.

Il est possible que le site du Bois de Paris se soit trouvé dans la dépendance de l'habitat des Ruelles à l'époque mérovingienne, mais nous ne pouvons l'affirmer. Du point de vue densité, il semble à mi-chemin entre l'exemple du Pré Chêne, diachronique, et celui du Clos-Rose limité à la période mérovingienne. La présence de cet habitat, peu après le ru des Longuiolles et la limite communale Serris -Chessy pourrait indiquer une limite septentrionale des terres exploitées par la réserve des Ruelles.

Les autres habitats

C'est également le cas du site du Clos Rose à Montévrain, au nord-ouest au moins jusqu'au VIIIe siècle. À l'ouest, les champs viennent buter contre l'habitat du Pré Chêne, à 300 à 400m des Ruelles. À l'est, la disposition des unités d'exploitations du village laisserait imaginer que les terres cultivées sont attenantes mais la réalité est certainement plus complexe. À 800 m à l'est le relais est pris par un petit habitat « les Prés de la Fontaine » seulement perçu lors des diagnostics mais non fouillé. Au Sud-est, si l'on poursuit l'observation jusqu'à la commune de Bailly-Romainvilliers, On observe un semis d'habitats du haut Moyen Âge répartis de façon assez régulière tous les 500-600m, mais leur hiérarchie et le détail de leur organisation demandent à être précisé car ils ne sont connus que par des diagnostics (*fig.II.3*). Ainsi, sur le territoire de la commune de Serris, la répartition des habitats, leur hiérarchie, semble corrélée à la forme étirée, du nord au sud, de la commune. Nous ne savons pas si la limite actuelle de commune Serris-Jossigny est pertinente pour le haut Moyen Âge, mais elle peut coïncider grosso-modo à une frontière possible entre les terres attenantes à l'habitat du Pré Chêne, et celle qui pouvaient être exploitées directement par la réserve liée à l'habitat aristocratiques des Ruelles.

II-3-11 Conclusion de l'étude de cas

Cette reprise des données collectées progressivement depuis les années 1989-1990 par une série d'opérations récurrentes a été facilitée par une réactualisation des données effectuée lors des principales opérations. Notamment à l'occasion de la campagne 1997 qui a achevé l'exploration du site des Ruelles et rendu possible le traitement du plan et des inventaires par un SIG. Les fouilles du Pré Chêne en 2007 et celle du Couternois en 2013 ont permis d'élargir l'espace d'étude à l'échelle du terroir exploité l'intégration de ces nouvelles fouilles nous a fourni le cadre de la fenêtre d'étude. La reprise des données de la fouille de 1989-1992 dont tous les éléments n'étaient pas présentées en détail dans les rapports de fouilles nous a permis de réactualiser notre réflexion sur les différentes composantes de l'habitat, même si nous n'avons pas pu reprendre et mettre au propre les dessins de

détails effectués à l'époque du rotring. L'impossibilité d'avoir accès au mobilier a constitué également une difficulté. Nous espérons dans un proche avenir que ce problème d'accès aux collections qui a déjà empêché la réalisation de C14 sur les sépultures étudiées par Frédérique Blaizot et bloqué de nombreuses autres études sera levée. Il pourrait permettre un récolement entre les inventaires très détaillés effectués à l'occasion des différentes campagnes et le mobilier subsistant. En effet la réactualisation des inventaires de mobilier 1980-1997 effectuée en 1997 avait déjà permis une réévaluation et homogénéisation des datations; et si des progrès ont été effectués depuis dans ce domaine; elles ne sont pas à même de bouleverser la chronologie du site. L'aboutissement de l'étude de l'ensemble funéraire en 2011 par Frédérique Blaizot nous a encouragé à reprendre ce travail de synthèse sur l'habitat de Serris et des habitats environnants. Et les échanges effectués à l'occasion de la reprise de l'étude de l'ensemble funéraire ont été d'un mutuel apport. Il n'entrait pas dans notre propos de pousser au bout la confrontation entre l'habitat et les données funéraires, travail qui devra se faire en commun. L'apport des données carpologiques, palynologiques, archéozoologiques a également été au cœur de notre réflexion en dialogue avec l'étude des structures et du mobilier pour tenter de cerner les mécanismes à l'œuvre dans la création et l'évolution de ces habitats et leur impact dans le terroir. La taille des sites et le croisement des différentes données nous ont également conduit à tenter une interprétation sociale des composante de ces habitats. Quelques regrets émaillent également cette recherche et constituent des limites à notre étude. Excepté une petite étude anthracologique effectuée en 1989-90, la masse imposante de prélèvements tamisés n'ont pas fait l'objet d'études des charbons de bois qui auraient pu permettre de conforter les hypothèses d'évolution dynamique de la frange forestière durant le haut Moyen Âge sur le site documentés par ailleurs par les études palynologiques. Les échantillons existent encore mais sont pour l'instant, inaccessibles, comme le reste du mobilier. L'étude palynologique du secteur initiée par Agnès Gauthier avait fourni d'excellents résultats mais il a fallu attendre une décennie avec la reprise d'échantillons et études par Muriel Boulen pour que les résultats du site des Ruelles soient confortés par des analyses similaires dans un espace plus large. Entre-temps, de très nombreux contextes favorables (mares, puits) accessibles par les diagnostics et fouilles n'auront pas été traités. L'étude archéozoologique, dont l'apport a été fondamental pour l'étude du site des Ruelles devait faire l'objet d'une approche complémentaire sur les âges d'abattages et également la recherches de nouveaux regroupements pour affiner la caractérisation sociale, dans le cadre d'une thèse au muséum (V. Chaulet, Poplin, dir) qui restée inachevée en partie du fait de la difficulté d'accès au mobilier. Certaines parties, concernant le Pré Chêne ont été intégrées dans l'étude archéozoologique du site. (Yvinec et alii in Gentili et Sethian 2012). Enfin l'étude carpologique de Jossigny le Pré Chêne, avec des riches ensembles humides provenant de puits n'a pu être achevée faute de financements et s'est limité à une simple évaluation du potentiel (Preiss in Gentili et Sethian 2012 p.571-573). Dernier point, certaines données du site du Couternois, dont nous venons d'achever le rapport, ont été intégrées au dernier moment dans notre rédaction finale, mais il s'agit principalement des éléments dont nous avons effectué directement l'étude et la rédaction, concernant l'étude des bâtiments et la synthèse sur le haut Moyen Âge. Pour le reste, nous tirons parti des principales conclusions des autres études mais sans rentrer dans le détail (Sethian et Gentili, en cours). Ce dernier site dont la fouille s'est achevée en juin 2013 a considérablement fait évoluer notre perception de plusieurs aspects majeurs concernant les modalités de mise en valeur du terroir et de hiérarchie des habitats. À ces limites inhérentes à l'évolution de la recherche et au rythme des chantiers viennent se superposer une autre, volontaire celle-ci. Nous avons limité notre étude de cas à un secteur géographique restreint, où notre implication personnelle permettait un accès direct à la documentation de fouille. De très nombreux autres habitats du haut Moyen Âge ont fait l'objet de diagnostic et de fouilles sur le secteur de Marne la Vallée depuis 1988, Avec des secteurs particulièrement explorés comme les territoires des communes de Bussy-St Georges, Coupvray, plus récemment Montévrain, Magny-le-Hongre et Chanteloup en Brie. Beaucoup

de données anciennes sont à réexaminer et d'autre part en même temps, il est logique que pour les fouilles récentes, les auteurs souhaitent exploiter eux-mêmes leur corpus de données. De ce point de vue la mise en place du PCR Marne la vallée est à même de fournir le cadre de réflexion commune sur le sujet. Nous espérons avoir contribué à cette démarche par notre étude de cas, en espérant approfondir encore les recherches sur le secteur de Serris avec la poursuite de l'intégration des données de fouilles anciennes et récentes incluant, lorsque les conditions seront réunies, un retour au mobilier et aux échantillons inaccessibles lors de la réalisation du présent travail.

III Villages et habitats ruraux en Pays de France

L'autre secteur géographique auquel nous allons nous intéresser se trouve dans la partie orientale du Val d'Oise et au cœur de la plaine de France, dans l'ancien Pays de France. Il offre la possibilité de conjuguer des fouilles d'habitats ruraux du haut Moyen Âge fouillés dans les champs, dont Villiers-le-Sec et plusieurs interventions dans les villages actuels *(Fig. III.1).*

III-1 Introduction : aspects historiographiques

On ne peut parler de la question du village du Pays de France sans faire d'abord référence à la thèse de Rémy Guadagnin sous la direction de Jean-Marie Pesez : *L'origine du Village en Pays de France (Guadagnin 1982)*. Ce travail, antérieur au développement de l'archéologie préventive, reposait sur des prospections pédestres et des observations ponctuelles dans les églises qui mettaient en évidence une forte densité d'établissements antiques. Une des marques de ce secteur, étant le maintien d'une occupation importante durant l'Antiquité tardive, bien attestée par les monnaies et tessons de productions d'Argonne découverts en prospection pédestre qui servent de pièces justificative à la chronologie des occupations. À partir de ses observations, Rémy Guadagnin proposait de lier l'abandon de ces nombreux habitats du IVe siècle à un regroupement précoce autour de certains habitats, sous les villages actuels, avec un rôle moteur joué par l'église dont l'origine supposée serait un oratoire de villa ou bien un fanum christianisé (Guadagnin 1982). L'autre aspect caractéristique de ce secteur étant l'abondance des documents du haut Moyen Âge grâce entre-autres à ceux qui sont liés à la gestion domaniale de l'abbaye de Saint-Denis qui avaient de nombreuses possessions en Pays de France (Guadagnin 1988, Brunterch 1988). L'important travail de détection de sites effectué dans les années 1970-1980 en contexte associatif a permis la constitution d'une carte archéologique riche en établissement antiques, cette période étant surreprésentée en prospection pédestre. Ce double constat, mentions anciennes des villages dans des documents carolingiens, et présence importante de l'habitat dispersé tardo-antique, conduisant à imaginer un regroupement précoce des habitats, dès le Ve siècle, sous les villages actuels.

La découverte, fortuite de plusieurs habitats du haut Moyen Âge a conduit néanmoins dès le début des années 1980 à nuancer le propos. Celle du site de Villiers-le-Sec, en 1981, s'est faite lors de travaux de voirie mettant au jour une partie du cimetière et des structures du haut Moyen Âge, seul un habitat antique ayant été retrouvé à proximité en prospection. La mise au jour de l'occupation du haut Moyen Âge du site de la Cave à Belloy-en-France s'est faite également en surveillant la destruction par une carrière, seule l'occupation antique ayant été perçue également en prospection pédestre (Gentili 2003). Cette difficulté à détecter les occupations du haut Moyen Âge en prospection pédestre tient à un double facteur. La céramique de cette période était mal connue jusqu'au début des années 1980 et souvent attribuée à l'Antiquité tardive (céramique granuleuse /céramique dite de « Mayen »). Les indices laissés dans les labours beaucoup plus discrets étaient souvent confondus, par leur superposition courante, avec des habitats antiques. La prise en compte de l'habitat du haut Moyen Âge hors des villages actuels a donc été d'abord de résultats de découvertes fortuites puis d'une première génération de « fouilles de sauvetage » dans les années quatre-vingt. Ensuite, le développement de l'archéologie préventive, des diagnostics archéologiques, a permis par un élargissement de l'ouverture une meilleure compréhension de l'évolution de l'occupation humaine, de l'habitat dispersé antique aux villages actuels. En plaine, l'ampleur des diagnostics consécutifs à des grands aménagements : pistes de Roissy, carrières du Plessis-Gassot/Mesnil-Aubry montre bien un modèle différent de l'occupation de Marne-la-Vallée (notre première étude de cas) et valide en grande partie les données de prospections pédestres concernant l'abandon des la plupart des sites antiques durant l'Antiquité tardive. Cela donne de ces deux secteurs géographique une image inversée en miroir. Sur Marne-la-

Vallée l'absence d'occupation du Bas-Empire mais un foisonnement d'habitats du haut Moyen Âge hors des villages actuels, et en Pays de France, une occupation de l'Antiquité tardive très bien représentée par une multitude d'habitats mais assez rarement poursuivie durant le haut Moyen Âge. Dans les petites vallées, le phénomène est bien différent et présente une densité considérable d'occupations du haut Moyen Âge formant des ensembles quelquefois contigus. Par exemple, la vallée du Sausseron entre Tremblay-en France et Villepinte, avec de très nombreux habitats fouillés dans les années 1990 par la JPGF puis par la mission archéologique de Seine-St Denis. Nous verrons, dans le détail, le cas de la vallée du Croult et plus particulièrement celui de la commune de Louvres ou plus à l'est, celui de Moussy-le-Neuf. Enfin, on observe également de nombreux noyaux d'occupations du haut Moyen Âge en périphérie des villages actuels, voire de très grands habitats, véritables agglomérations rurales, décalées de quelques centaines de mètres par rapport au village du second Moyen Âge, laissant supposer qu'il s'agit bien des habitats mentionnés dans les documents carolingiens. C'est particulièrement dans le cas de Baillet-en-France et de Villiers-le-Sec. D'autres découvertes de villages complets ont été effectuées récemment, notamment à Bonneuil-en-France en bordure des pistes du Bourget montrant ainsi que des habitats de plus d'une dizaine d'hectares dans des secteurs fortement prospectés pouvaient passer inaperçus avant qu'un diagnostic archéologique ne les révèle.

Cette approche de l'occupation du haut Moyen Âge en Pays de France et de l'évolution de cet habitat vers la constitution des villages médiévaux ou d'autres formes d'habitats, sera effectuée par le biais de plusieurs études de cas complémentaires. La fouille de Villiers-le-Sec effectuée sur une grande superficie (10 ha) permet de saisir l'évolution interne d'un grand site et d'en questionner la forme, la structuration sociale, et le mode d'organisation par la répartition du mobilier, des structures. D'autres sites, explorés de façon moins importante permettent de saisir des traits d'évolutions de ces habitats entre la période carolingienne et les XI-XIIe siècle permettant de questionner le mécanisme conduisant à la création des villages actuels. L'exemple de Belloy-Saint-Martin-du-Tertre, montre l'ancrage d'un habitat du haut Moyen Âge sur un important établissement antique. Une autre fouille illustre les conditions de fondation du village par contrat de pariage entre l'abbaye de St Denis et le Comte de Beaumont au milieu du XIIe siècle. Les sites du Mesnil-Aubry et de Baillet nous montrent la forme de développement, d'étirement d'habitats le long des axes à la fin du haut Moyen Âge, dans une phase ultime d'extension de ces habitats. La question de l'abandon du site de la Vieille église et celle de localisation du village actuel de Baillet, sera abordée via des découvertes concernant l'origine des habitats seigneuriaux de ce secteur (Fayel/Montsoult/Maffliers) y compris des découvertes très récentes (novembre 2015) en centre ville *(Fig.III-2).* Cette question du rapport entre habitat, lieux élitaires et ensemble funéraires est au cœur de deux exemples en relation avec la genèse des villages actuels. L'exemple de Villiers-le-Bel, et l'étude de deux secteurs du village permettent d'observer l'évolution des différentes composantes de l'habitat depuis le VII-VIIIe siècle jusqu'à la période moderne et la part jouée par l'habitat seigneurial dans la structuration du village.

L'étude de cas de Louvres/ Orville nous permet d'étudier ensuite l'évolution des deux habitats proches et tenter d'en comprendre le mécanisme d'implantation et d'évolution respective, en relation avec la topographie, les axes de circulations, mais aussi en tentant de mieux caractériser le statut social des occupants.

III-2 Villiers-le-Sec

III-2-1 Historique des opérations

L'habitat de Villiers-le-Sec est connu dès les années 1980 suite aux travaux de terrassement, suivie des premières fouilles de sauvetage, mais sa véritable nature et son organisation spatiale n'ont pu être perçues correctement qu'en 1995-1996 lors de la construction d'un vaste échangeur de la Francilienne, qui coïncidait avec l'assiette du village d'environ 10 ha. Villiers-le-Sec est un bon exemple de l'évolution de la pratique de l'archéologie et de la mise en place de l'archéologie préventive.

Nous renvoyons pour plus de détail à l'introduction du rapport de fouille (Gentili 2000, vol 1 p.19-28) présentée dans le volume de preuves et à l'article paru dans les actes du colloques sur trente ans d'archéologie médiévale (Gentili 2010 a).

rapport VLS 2000 Vol01.pdf

Gentili 2010 (Organisation spatiale 30 ans).pdf

Premières fouilles (1981-1987)

La découverte de l'habitat rural du haut Moyen Âge lors de travaux de terrassement, en mai 1981 a été suivie d'une fouille effectuée sur le talus d'un secteur détruit révélant des structures et sépultures en coupe , lors de campagnes de week-end. Cette première étape motivé par la rareté de découverte d'habitats du haut moyen Âge à cette période, a conduit à la réalisation d'une fouille programmée réalisée sous la direction de Rémy Guadagnin par une association locale d'archéologie, la JPGF de Villiers-le-Bel, avec la collaboration du Musée National des Arts et Traditions Populaires (MNATP). Son emprise était modeste, correspondant à la fouille manuelle des structures coupées par les travaux. La construction d'une voie rapide à proximité immédiate à conduit à la réalisation d'une fouille de sauvetage en urgence, dès Juillet 1983, avec la réalisation d'un décapage archéologique de près d'un hectare. Les fouilleurs, d'abords bénévoles, firent l'objet de vacations : on passait d'un modèle d'archéologie bénévole de week-end portant sur de très faible surface à un début de professionnalisation et à la pratique du décapage préalable. En 1986-1987, cet acquis méthodologique permis une reprise des fouilles programmées dans les années 1981-1987. Leur superficie avoisinait un hectare, qui à l'époque constituait l'une des plus grandes fouilles d'habitat en France pour cette période avec celle de la Grande Paroisse (Seine-et-Marne). La collaboration avec le MNATP (Musée National des Arts et Traditions Populaires, aujourd'hui disparu) et l'équipe de J.M. Pesez favorisa une sensibilité aux questions agro-pastorales conduisant à un fort recours aux prélèvements carpologiques et à une approche archéozoologique. Elle conduisit également à une forte valorisation de ce chantier et de fouilles voisines grâce à un projet d'exposition et à la rédaction d'un épais catalogue. La publication de ces premières fouilles avait permis de présenter à l'époque une première typologie de la céramique et des structures d'habitat et des données touchant l'économie du site (archéozoologie et carpologie). La présentation des fours culinaires, le recours à l'archéomagnétisme sur ces structures, l'étude des volumes de silos (Gentili 1988a), constituait une première approche de ces structures encore peu connues à l'époque). L'étude de la céramique était l'occasion d'une première synthèse sur la céramique du haut Moyen Âge en Île-de-France (Gentili 1986 et Gentili 1988c).

Gentili 1988a (fours silos trans grains).pdf, *Gentili 1988d (céramique).pdf*

En revanche, deux hypothèses avancées en 1988 ne sont révélés inopérantes à l'issue de la fouille d'ensemble du site en 1995-1996. La division entre « unités », dénommées manses et réparties en couronne autour du cimetière s'est révélée un leurre. Aucune de ces délimitations n'était validée à l'issue de la fouille d'ensemble. Seul un bâtiment sur poteaux proposé à l'issue de cette fouille a été confirmé ensuite : il s'agit d'un bâtiment à six poteaux de type grenier, dont la présence récurrence dans les contextes carolingiens était proposée pour la première fois. Enfin, l'idée d'un glissement progressif vers le village actuel a dû être révisé : la dynamique spatiale de l'habitat privilégiant le chemin menant à la localité voisine de Villaines et non le village actuel de Villiers-le-Sec. Les fouilles de 1995-96 ont donc constitué un jalon important dans la connaissance des sites de cette période. Elle a permis de sortir d'une vision tronquée par une perception du peuplement uniquement centrée sur les données de prospection pédestre et mis en place des méthodes certes déjà utilisées ailleurs de décapage archéologique, de sensibilité aux données environnementales et agraires. Les équipes formées à cette occasion contribuant ensuite dans un contexte professionnel à l'étude des habitats ruraux franciliens à partir des années 1990. La continuité de lecture des emprises de fouilles 1981-87 et celles de 1995-96, jointives, mais aussi le fait que l'enregistrement et les études aient été effectué en partie par les mêmes personnes ont facilité la présentation de l'ensemble des données dans le rapport de 2000.

Le diagnostic 1994 et les fouilles 1995-1996`

La présence du projet de Francilienne, l'existence d'un échangeur centré sur le site de Villiers-le-Sec conduisit à un diagnostic par tranchées effectué en 1994 nous donnant les limites du site, seule une petite partie (0,8ha) se trouvant hors emprise). Nous ne reviendrons pas dans le détail sur le déroulement des fouilles 1995-1996, effectué en deux campagnes correspondant à deux phases du chantier autoroutier, et largement évoqué dans le rapport 2000 (Gentili 2000 p 24-31) Pour résumer simplement, la moitié sud qui concernait un ouvrage d'art et le tracé proprement dit de la voie a été fouillé en 1995, et la moitié nord, qui correspondait à l'échangeur a été fouillée en 1996 *(Fig.III-3)* .

rapport VLS 2000 Vol01.pdf

Nous renvoyons pour plus de détails aux textes de synthèses par types de structures (vol II et III) , mais aussi à la conclusion générale (Gentili 2000 vol III p. 696) dont nous prolongeons la réflexion dans les lignes qui suivent

rapport VLS 2000 Vol03.pdf

III-2-2 Ruptures et continuités de l'occupation depuis l'Age du Fer

Deux enclos ont été observés à la fouille et se rattachent à une occupation centrée sur La Tène C2-D1. Si l'enclos situé en limité nord-ouest de la fouille 1983 ne présente pas de lien avec les occupations postérieures, il convient à l'inverse de revenir sur l'enclos situé au centre de la zone de fouille *(Fig.III. 4)*. Il s'agit d'un enclos quadrangulaire ouvert au nord qui présente de nombreuses structures en son sein dont des silos. Il est associé à une occupation où dominent l'élevage des caprinés et les chevaux. Ce premier enclos du IIIe s. av. J-C va conditionner la localisation des occupations successives jusqu'à l'abandon du site au XIe siècle. En dépit d'une rupture dans l'occupation au plus tard à la Tène D1, on observe une superposition parfaite entre cet enclos et un nouvel enclos gallo-romain précoce. La partie sud de cet enclos vient parfaitement s'emboîter dans l'enclos de l'âge du Fer. Plusieurs structures riches en mobilier de la période augustéenne, de type cellier et une cave de facture soignée sont associé à cette occupation qui n'a pas révélé de bâtiments d'habitation en dehors de ces annexes. Toutefois la richesse du mobilier et la faune confirment une occupation privilégiée pour cette période, avec une abondance de porc et encore plus de volaille, type de consommation des urbains ou des privilégiés (Yvinec in Gentili 2000, vol 1, p.95). Ce système d'enclos fonctionne de façon certaine

avec une voirie nord-sud qui sépare l'enclos principale d'autres éléments parcellaires. Une autre modification s'observe cette fois-ci sans rupture dans l'occupation mais avec un changement dans le système fossoyé qui organise le site. Au Ier siècle ap. J-C et sans modifications substantielles jusqu'au IIIe siècle, un système d'enclos différent se superpose à l'ancien, décalé légèrement vers l'Est, il tient compte d'une modification majeure : la création d'une nouvelle voirie perpendiculaire qui se dirige en direction du village voisin de Villaines. Comme dans le cas précédent, nous ne percevons pas de bâtiment sur la fouille sur la seule partie non fouillée se trouve une concentration repérée en prospection pédestre indiquant vraisemblablement l'existence d'un bâtiment antique. La partie orientale occupée par une large dépression ayant fonctionné un temps comme mare. Deux celliers détruits par incendie au IIIe siècle et un puits à eau sont les seules structures conservées (Gentili 2000, vol 1, p. 76-92). Le décalage de l'enclos vers l'est fait passer les deux chemins perpendiculaires à l'intérieur de l'enclos. Les niveaux empierrés des chemins ont été fouillés à leur l'embranchement et le mobilier découvert confirme leur origine antique. Ainsi, le cadre dans lequel s'implante l'habitat du haut Moyen Âge s'inscrit déjà dans l'organisation de l'habitat du Haut-Empire : une large cour agricole traversée par deux chemins perpendiculaires, héritière d'une occupation de la Tène moyenne modifiée marginalement, à la fin du Ier siècle ap. J-C.

III-2-3 L'Antiquité tardive et le début de la période mérovingienne

Nous sommes moins bien armés pour définir clairement l'occupation du site durant le Bas-Empire. Si la seconde moitié du IIIe siècle semble constituer une césure, l'incendie du cellier-grenier 1448 ne peut constituer à lui seul l'indice d'une destruction brutale ou d'un abandon réel du secteur. Les seuls vestiges attribués à cette période sont des fours creusés dans le talus de la mare 1050, datés par archéomagnétisme. Le mobilier attribuable au Bas-Empire est en grande partie résiduel car provenant de contextes du haut Moyen Âge. La série monétaire issue du site montre une continuité réelle jusqu'au milieu du IVe siècle. L'étude des molettes sur sigillées d'Argonne va également dans ce sens, excluant la période la plus tardive. Ces indices, comme l'absence de structures du haut Moyen Âge antérieures au VIe siècle pourraient montrer une solution de continuité entre l'établissement gallo-romain et le village du haut Moyen Âge, en tout cas sur la zone fouillée. Les raisons de l'absence presque totale de structures datés de l'Antiquité tardive peuvent s'expliquer par plusieurs facteurs :

-l'habitat se restreint peu-être au secteur hors emprise évoqué plus haut comme possible partie résidentielle de l'établissement.

-le site n'est peut-être l'objet que d'une occupation marginale ou d'une fréquentation liée à la voirie, et à l'environnement immédiat de plusieurs habitats.

La découverte de mobilier du Bas-Empire lors de prospections pédestres ou de fouilles partielles (Mareil-en-France «la Haie Rapine», «les Rôtis», Villaines sous Bois «le Paradis», Villiers-le-Sec «Beaupuits»), atteste en effet d'une occupation tardive dans les environs. Quelle que soit la nature de l'occupation du Bas-Empire, l'influence de l'établissement gallo-romain dans l'implantation de l'habitat mérovingien confirme un maintien global du paysage et du souvenir des lieux. Après la destruction des celliers au IIIe siècle, les seules structures postérieures sont deux fours installés en bordure de la mare occupant l'enclos et datés du IVe siècle par archéomagnétisme. Les découvertes monétaires montrent également une occupation jusqu'au milieu du IVe siècle, mais une part de ces monnaies, présentes dans des contextes du haut Moyen Âge, peut avoir un caractère résiduel ou être le fruit de réemploi. Les éléments attribuables aux Ve et VIe siècles sont extrêmement rares, à l'exception d'un contexte : le comblement de puits 108 dont l'attribution chronologique, initialement placée dans le dernier quart du VIe et maintenant attribuée au début de ce même siècle. Du IVe au VIe siècle, on observe donc une occupation en pointillé, peu marquée en nombre de structures. Parmi les très

nombreux fours culinaires fouillés, une partie ont fait l'objet de datations archéomagnétiques. Excepté les deux fours du IVe siècle, le plus ancien four mérovingien daté par la céramique mi VIe-VIIe s., mais il a livré un intervalle de datation archéomagnétique 610-640 qui le place au début du VIIe siècle. Deux autres fours sont datés par approximation VI-VIIe siècle sans précision. Globalement, l'occupation du VIe siècle, si elle a laissé des indices ponctuels, est très peu présente en regard du nombre de structures datées des VIIe-VIIIe siècles qui correspond à un véritable « décollage » dans l'occupation du site.

III-2-4 Le site durant les VII ^{e} -VIII ^{e} siècles : morphologie et organisation de l'habitat

La répartition des structures archéologiques attribuées au VIIe et VIIIe siècles amène plusieurs remarques.

Les voiries

La présence des deux chemins antiques qui traversent l'établissement comme c'était le cas de l'enclos gallo-romain est bien attestée, notamment par la forme et l'interruption des fossés en partie nord du site dont les extrémités viennent coïncider à chaque fois avec les bordures de chemins *(Fig.III-5)* .L'implantation de *Villare* (832,ANK9 n°5, Guadagnin 1988, Bruntech 1988, cat 33 et 35)/ Villiers-le-Sec, à l'emplacement de l'établissement antique, peut-être vers la fin du VIe siècle et son développement aux VIIe-VIIIe siècles s'expliquent probablement par une convergence de plusieurs facteurs. Le chemin de Paris à Luzarches (ces deux lieux étant respectivement capitale et palais des rois mérovingiens), qui traverse le site, constitue une alternative au tracé de la route principale de Paris à Senlis, et a probablement été l'objet d'un regain d'activité à l'époque mérovingienne, ce qui a pu jouer un rôle dans la remise en valeur des terres et dans la réinstallation d'un habitat à cet emplacement. La découverte d'un nouveau chemin (2438) utilisé à l'époque mérovingienne (denier du VIIe siècle) en bordure orientale du site, mais dont le tracé reste problématique, montre en tout cas l'importance et la complexité du réseau de voirie local à cette période. Le *Villare* mérovingien habitat et terres, est par ailleurs, comme *Vithlena*/ Villaines le fruit d'un démembrement du territoire de Belloy (*Bidolidi villam*), encore bien visible dans le découpage actuel des communes et qui, acquis dès le IXe siècle, pourrait remonter à la période mérovingienne.

Une organisation encore influencée par le cadre antique

La physionomie de l'établissement mérovingien est influencée par l'enclos gallo-romain, mais la nouvelle cour matérialisée par une palissade et de grands bâtiments sur poteaux est plus étendue et déborde largement les anciennes limites. Cette organisation témoigne bien d'une nouvelle implantation ou fondation plutôt que d'une occupation résiduelle. Au nord, un nouvel enclos qui n'a plus rien à voir avec l'orthogonalité antique, couvre approximativement le même espace. L'implantation du cimetière au niveau du carrefour, constitue un trait nouveau et attesté au moins à partir du VIIIe siècle. L'allure précise du cimetière nous restera inconnue du fait de la destruction de la partie centrale de celui-ci. Toutefois, un fait reste original : le cimetière se développe de part et d'autre de la voirie (chemin de Villaines) et est donc partagé en deux par celle-ci.

La fondation du cimetière, quelques hypothèses

Une des hypothèses de travail, il est vrai difficile à vérifier, peut être avancée pour expliquer cette séparation du cimetière en deux en partant du postulat de l'existence d'un édifice cultuel ou funéraire. Une chapelle aurait pu exister exactement au carrefour des deux voies, calée contre le chemin de Villaines, contraignant alors le développement ultérieur des inhumations à la fois au sud et au nord du chemin. Même si l'arasement de ce secteur permet toutes les suppositions, la découverte d'un élément de sarcophage en pierre dans le comblement du puits 108 (daté du VIe siècle), à proximité immédiate

de cet emplacement pourrait aller dans ce sens. «Il s'agit d'un fragment de cuve de sarcophage en pierre. Les pans obliques des côtés indiquent une cuve de forme trapézoïdale. Le fond, épais, est surélevé au niveau du pied, dont le panneau, brisé, a disparu» (Un Village 1988 p.173, cat. 57). Il n'existe autrement aucune tombe en sarcophage dans le cimetière.

Cette explication éclairerait d'un jour nouveau la forme et la disposition de l'enclos nord comme limite d'une unité à vocation cultuelle et funéraire. Le puits 108, dont l'abandon est antérieur à l'essentiel de l'occupation mérovingienne du site, serait en ce cas directement associé à un petit ensemble qui jouerait un rôle dans l'ancrage initial de l'habitat. Les rares contextes ayant livré des éléments mérovingiens clairement antérieurs au VIIe siècle (four 1017) se trouvent d'ailleurs à proximité immédiate, le long du chemin. Plusieurs éléments constitutifs du *Villare* mérovingien en font plus un vaste établissement qu'un village formé d'unités juxtaposées : la cour formée par la palissade et les bâtiments qui la bordent, un secteur de fonds de cabane bien localisé (tissage?), et enfin, la localisation des nombreux fours domestiques formant un vaste halo en périphérie de l'habitat.

Dans cet ensemble cohérent semble manquer un élément : malgré leurs grandes dimensions, les bâtiments bordant la cour ne semblent pas correspondre à l'habitation principale de l'établissement. Les constructions situées au centre de la cour appartiennent quant à elles à la période carolingienne. L'absence de gros dépotoirs dans la cour à la période mérovingienne (le plus gros dépotoir pour cette période est issu du puits 101, en partie nord) semble confirmer ce point. Les niveaux de comblement de la grande mare 1050, au centre de la cour, ont livré surtout des rejets mobiliers gallo-romains et carolingiens, et semblent exclure une habitation d'ampleur à proximité immédiate durant les VII-VIIIe siècles. Un début de réponse vient peut-être de l'observation de la partie sud-est du site : le chemin 2260 qui semble correspondre à une desserte interne, est bordé par plusieurs constructions immédiatement au nord de la zone des cabanes. Ce chemin, qui a livré par ailleurs une fibule ansée symétrique, se dirige au nord-est hors emprise, à l'emplacement des constructions gallo-romaines présumés repérées en prospection pédestre. La partie principale de la villa mérovingienne est probablement à chercher à cet emplacement.

Ainsi décrit, l'établissement mérovingien présente encore de nombreux traits de l'établissement antique, les deux axes de circulation perpendiculaires passant à l'intérieur de l'habitat jouent probablement un rôle important dans l'implantation et l'économie du site, mais ne contraignent pas directement la topographie des constructions, plus influencée de fait par les dessertes internes. En effet, au centre de la cour, le petit groupe de structures mérovingiennes suit les ornières provenant de l'entrée sud-ouest, et à l'est, le chemin 2260 est bordé par des constructions et la zone de cabanes. Si l'on schématise l'habitat mérovingien de Villiers-le-Sec, on peut distinguer cinq composantes distinctes dont une, absente de la zone fouillée, est supposée mais nécessaire à l'interprétation.

-Une vaste cour (A) bordée au nord et à l'est par des chemins montrant une densité de structures réparties de façon assez lâche, avec, fours, cabanes , silos, et petites annexes.

Elle possède globalement une forme rectangulaire et mesure environ 3 ha.

Un espace bâti (B) formant l'angle sud-est de cette cour, incluant de grands bâtiments sur poteaux plantés avec une surface bâtie de 500m^{2}. Un espace spécialisé (C) regroupant une douzaine de fonds de cabanes dont plusieurs révèlent des indices de métiers à tisser qui pourrait désigner un regroupement de l'activité de tissage sur un secteur du site, quelques bâtiments bordant un chemin empierré. Cet espace semble se prolonger au nord comme le chemin qui le borde et pourrait se prolonger hors emprise vers un espace « fantôme, non fouillé (D) qui pourrait avoir accueilli une partie (privilégiée?) de l'habitat.

La surface de cette partie principale délimitée au nord et au sud par l'arrêt des structures pourrait être d'environ 2 ha. Face à lui, à la croisée des deux chemins, un ensemble funéraire mis en place progressivement mais qui pourrait avoir pour origine un moins une inhumation en sarcophage de pierre (E). Enfin, en partie nord, une unité bien délimitée par les chemins et un fossé (F) curviligne, semble dissociée du reste du site, même si la nature des structure est identique, avec une très forte représentation des fours culinaires. La surface entourée de fossés est de 1,2 ha, le bâti, difficile à dissocier des constructions postérieures, est implanté en bordure de chemin, de nombreux fours et quelques fonds de cabanes occupant les parties arrière. L'exemple de Serris nous inspire plusieurs réflexions concernant Villiers-le-Sec. Premier point, le réseau fossoyé, l'enclos nord de Villiers, rappelle, avec une forme différente, le système complexe de fossés et d'enclos imbriqués entourant le cimetière et la zone d'habitat adjacente. La question posée ici est la spécificité de cet espace mais aussi les raisons de la forme complexe, curviligne, de ces fossés qui contraste avec la partie sud marquée par une organisation orthogonale (palissade) héritière de l'enclos antique. Ici comme à Serris, cette organisation pose des problèmes d'interprétation que nous ne pouvons résoudre de façon catégorique. Cet espace nord-ouest ne se distingue pas par sa chronologie ni la nature de l'occupation puisqu'on y retrouve la même proportion de fours, cabanes, silos. Elle est donc distinguée pour une autre raison. La présence du cimetière, celle d'un édifice cultuel, plus hypothétique, peuvent rapprocher les deux cas de figures. En l'occurrence il pourrait s'agir d'une unité ayant pour fonction de pourvoir au fonctionnement de la partie cultuelle supposée du site. ; mais cette hypothèse reste très fragile. Autre solution, la présence d'une unité distincte témoignerait de la présence dès cette période, d'une « tenure » adjointe à l'établissement principal. La forme des fossés pourrait être liée au mode d'installation de cet espace peut être pris sur une zone en friche ou boisée. La présence d'une unité distincte de l'établissement principal au VIIe siècle marquerait le début d'une évolution qui deviendra spectaculaire à partir de la fin du VIIIe siècle.

Revenons maintenant à cette partie principale qui semble fonctionner sur une bipartition avec d'une part, une large cour à l'ouest accueillant diverses activités, bordée au sud de grands bâtiments et d'autre part une partie orientale seulement en partie fouillée mais qui livre un espace spécialisé (fonds de cabanes) et peut être, hors emprise une partie qui semble, par sa localisation à la croisée de plusieurs chemins, jouer un rôle clé dans le dispositif. Nous n'avons pas d'arguments plus poussés pour caractériser une différences sociale dans les espaces contrairement au site des Ruelles où la présence d'un établissement aristocratique est bien attesté avec de grands bâtiments à fondation de pierres et un mobilier significatif (poids monétaires, fils d'or, accessoires vestimentaires, faune particulière etc..). Une organisation d'ensemble prévaux néanmoins à Villiers-le-Sec à l'époque mérovingienne : une vaste cour, bordée de grands bâtiments avec un semis lâche de vestiges annexes (cabane, fours). Cependant, on n'observe pas de dépotoir important (sauf en partie nord, associé à des activités de combustion) ni de construction pouvant correspondre à la partie principale de l'établissement. La position de la voirie principale et des dessertes interne, et l'inflexion nette du bâti et du groupe de cabanes au sud-est du site nous amène à émettre l'hypothèse d'une partie principale, tête de l'établissement, en partie orientale du site, à l'intersection de l'axe des voiries de Villaines, et des chemins 2260 et 2431 repérés à la fouille. Si l'on suit ces hypothèses, l'organisation tripartite mise en évidence à Serris : pôle cultuel/cimetière, partie principale avec espace de cour et bâtiments d'exploitation, et amorce de petites unités bordant la voirie, semble être également présente à Villiers-le-Sec. Si la présence d'une chapelle au milieu du cimetière de Villiers reste et restera une supposition incertaine, du fait de la destruction du cœur du cimentière en 1981, ce n'est pas le cas de la petite zone non fouillée où semble se poursuivre la partie principale de l'habitat mérovingien et qui se trouve encore dans des champs.

L'idée qui prévaut donc jusqu'à la fin du VIIIe siècle est celle d'une exploitation directe du terroir environnant part un établissement unique très dilaté en surface, mais ancré dans une continuité spatiale avec l'habitat du Haut-Empire où les chemins et les voiries sont à la fois omniprésents mais n'ont pas une influence directe dans la répartition de l'habitat. Le modèle d'une organisation en unités d'exploitation alignées le long de chemins n'est pas opérant pour cette période. Les choses vont évoluer de façon spectaculaire à la période suivante.

III-2-5 Villiers-le-Sec à l'époque carolingienne

L'évolution perceptible au début de la période carolingienne est très nette et peut être résumée en deux points essentiels (*Fig.III-6*). D'une part la mise en place d'une importante unité d'habitat au centre de la cour, qui semble constituer le cœur de l'habitat et d'autre part le développement de l'habitat et des constructions en bordure des deux axes principaux. Cette évolution va de pair avec une extension considérable de l'habitat en vers l'ouest, le long du chemin de Villaines, hors du cadre de l'ancien établissement gallo-romain. L'habitat s'organise désormais selon un schéma proche du village-rue, avec des habitations encadrées par des structures annexes (greniers, cabanes, silos), occupant une mince bande bordant le chemin. À l'arrière, de petites parcelles sont délimitées par des fossés parallèles au chemin. En l'absence de séparations perpendiculaires nettes, le découpage en unités de ce bâti juxtaposé est toutefois difficile à effectuer même si nous allons essayer d'en discuter la pertinence. Ce schéma, particulièrement visible à l'époque carolingienne le long du chemin de Villaines, n'est pas exclusif puisque l'espace central nous indique une autre organisation.

L'unité principale : organisation et critères de caractérisation sociale

Les limites de cet ensemble sont déjà données par l'organisation de l'espace à la fin de l'époque mérovingienne grâce d'une part à la présence d'une grande palissade au sud, et aussi à celle des chemins. Toutefois, si le chemin de Villaines constitue une limite pertinente au nord, il semble que le chemin sud-nord bordé de part et d'autre de structures denses, passe à l'intérieur de l'habitat. L'ensemble s'inscrit dans un espace de trois hectares si l'on prend en compte la périphérie, mais la partie bâtie la plus dense tient dans un carré d'un hectare. La grosse unité située au centre de la cour est principalement composée d'un bâtiment en "L " associé à d'importantes structures annexes dont de grands fonds de cabanes. L'un d'entre eux est pourvu, semble-t-il, d'un métier à tisser de grande dimension. Le bâtiment principal s'apparente par son dispositif et sa taille à un groupe de grands bâtiments sur poteaux et se rapproche également de celui en L de Louvres «Orville» (X-XIe s.) dont nous parlerons un peu plus loin. Il se rapproche également du grand bâtiment carolingien de Serris «les Ruelles» (bâtiment 37), de taille sensiblement identique, et également divisé en deux parties mais dans le prolongement l'une de l'autre. Les cartes de répartition du mobilier confirment la prééminence de l'unité située dans la cour.

La carte des accessoires vestimentaires (Gentili 2000 fig 878 p. 669) montre une nette différence entre la période mérovingienne (VII-VIIIe s) où les découvertes sont réparties sur tous les secteurs, et la période carolingienne fin VIIIe-X^{e}, avec une concentration dans la cour de l'unité principale.Si l'on considère les poinçons en os, la même remarque peut être effectuée.

La carte de répartition de déchets métallurgiques montre une concentration spécifique dans la cour à l'époque carolingienne, associant des activités de forge, de travail des alliages cuivreux et du plomb (Gentili 2000, vol 2, p.313).

rapport VLS 2000 Vol02.pdf

L'étude archéozoologique a été effectuée par des regroupements par périodes, mais n'a pas distingué des secteurs à l'intérieur du site. Nous ne disposons donc pas d'arguments basés sur les différences entre les trois principales espèces, et notamment le ratio porc/bœuf pour tester le niveau de consommation entre les différents secteurs du site.

Le projet de reprise des données en effectuant des regroupements plus fins par secteur n'a pu aboutir, la thèse d'archéozoologie portant sur ce sujet ayant été abandonnée.

Restent les critères qualitatifs. En l'occurrence la cartographie des découvertes de faune sauvage que nous avons effectué à partir de la liste fournie par Jean-Hervé Yvinec dans le rapport de fouille (Yvinec in Gentili 2000, vol. 3 p.570-573).

rapport VLS 2000 Vol03.pdf

Pour la première phase, mérovingienne, le seul animal sauvage présent est un grand corbeau (*Fig. III-8)*. Pour les seconde et troisième phases, la carte de répartition est beaucoup plus significative. La partie nord du site qui présente une occupation carolingienne très dense en bordure du chemin de Villaines n'a livré qu'un fragment de putois, peut-être prélevé pour sa peau. C'est également le cas d'un blaireau en périphérie sud-ouest de l'habitat. En revanche, la cour de l'établissement et notamment un petit secteur d'activité situé au cœur de la grosse unité » carolingienne concentre dans un rayon de 20m les découvertes pour la période des IXe et Xe siècles (*Fig.III-9 et 10)*.

On y trouve les restes d'espèces chassées comme le cerf, de sanglier ou bien le loup. Les restes d'une chasse associant de jeunes cigognes et des grues ont également été retrouvés. Cette présence se confirme également à la dernière période avec la présence de sanglier dans un contexte voisin daté X-XIe siècle. Ces indices numériquement faibles ont une signification particulière du fait de la concentration des découvertes dans un périmètre très restreint qui se superpose aux autres indices, architecturaux et mobiliers. Ils révèlent une pratique de la chasse peu importante et qui a donc peu d'incidence alimentaire compte tenu du faible nombre de restes, mais qui semble exclusive de cette unité, si l'on élimine les récupérations de peau sur des putois ou des blaireaux. L'exemple du loup mérite d'être souligné compte tenu de la rareté des découvertes, en l'occurrence sur le site de la Halette à Compiègne pour la même période (phase IV, fin IXe début Xe s.) (Yvinec 1997 pp. 171-210). L'animal n'étant pas consommé, la présence de restes (en l'occurrence une dent) est probablement liée au prélèvement de la peau. Pour mémoire, Charlemagne dans le capitulaire *de Villis* mentionne la chasse au loup, et ordonne que l'avertisse quand un loup a été tué et que l'on lui apporte la peau.

« *De lupis omni tempore nobis adnuntient, quantos unusquisque con praehenderit et ipsas pelles nobis praesentare faciant…* » Capitulaire *de Villis* LXIX.

La présence discrète de la chasse n'implique pas forcément la présence d'une population de statut aristocratique. On peut noter la découverte de quatre pointes de flèches sur le site, du mérovingien au Xe- XIe siècles , mais sans localisation spécifique. En revanche, un fer de lance découvert en contexte carolingien dans un contexte daté du IXe siècle s'inscrit dans le même périmètre que les restes de faune chassée (*Fig.III-9*).

Ces indices, discrets ajoutés aux autres critères d'organisation de l'habitat, de taille des bâtiments et annexes, architecture et mobilier, confortent l'idée d'une population au statut social plus élevé que dans le reste de l'habitat.

La question du plâtre

Le plâtre est utilisé régionalement dès la période gallo-romaine grâce aux ressources abondantes en gypse dans les buttes témoins environnantes, qui ne sont qu'à quelques kilomètres, la plus proche étant la butte de St-Martin-du-Tertre, au nord-ouest de Belloy-en-France. L'utilisation funéraire du plâtre est très développée par la réalisation de sarcophages moulés présents dans de nombreux cimetières du haut Moyen Âge environnant. Nous n'avons en revanche aucun indice de son utilisation dans le cimetière de Villiers-le-Sec. Dans les secteurs situés à proximité immédiate de la ressource en gypse, par exemple à Villiers-le-Bel, il est utilisé dès le IXe siècle en substitution du torchis pour se répandre de façon importante au XIe siècle (voir supra, étude de cas de Villiers-le-Bel).

À Villiers-le-Sec, deux contextes ont livré des gros éléments correspondant à une démolition ou bien une réfection de murs impliquant le rejet de très nombreux éléments.

La localisation du dépotoir 1048 d'où proviennent une masse de gros éléments de murs en plâtre sur clayonnage désigne le bâtiment sur poteau immédiatement adjacent comme provenance de ces éléments. L'utilisation du plâtre à l'époque carolingienne est attestée également dans l'architecture religieuse, comme à Beaumont-sur-Oise, quelques kilomètres au nord de Villiers-le-Sec, avec l'exemple de la collégiale St Leonor (Xe s.) (Toupet et Blondeau 2012 pp. 71-89). Ce bâtiment de 18 x 9 m est le seul du village à posséder des murs en plâtre. Ce matériau en soi n'est pas particulièrement coûteux et sa mise en œuvre ne change rien aux autres aspects architecturaux du bâtiment. En revanche, son utilisation a nécessité un approvisionnement spécifique à une échelle d'une dizaine de kilomètres. Le fait qu'il soit le seul à bénéficier de ce matériau dans le village au IXe siècle correspond vraisemblablement à un choix dont on doit définir les motivations. Si les avantages pratiques du plâtre sont indéniables, il convient d'y ajouter un aspect ostentatoire : des murs de couleur claire imitant la pierre devaient trancher par rapport aux autres bâtiments du village. Il existe plusieurs façons de mesurer l'importance de cette unité principale par rapport aux autres secteurs d'habitat. Nous proposons la surface bâtie cumulée utilisée précédemment sur les sites de Serris et Jossigny, même si celle-ci est soumise aux incertitudes de restitution des plans de bâtiments et à celle de leur datation. En l'occurrence, la surface cumulée sur l'unité principale est de 1540 m^2 à laquelle il faut rajouter 260 m^2 de fonds de cabanes soit 1800 m^2 .Dans ce calcul, nous incluons dans l'unité principale les deux bâtiments situés au sud-est près du chemin 2260 mais nous excluons le bâtiment situé immédiatement au sud du cimetière Pour le reste de l'habitat, la surface est de cumulée de 1650 m^2 pour les bâtiments et 80m^2 pour les fonds de cabanes, ce qui indique une parité parfaite entre les deux secteurs. Ce calcul aboutit à une surface cumulée de 3500m^2 à parité entre l'établissement principal et les unités. C'est grosso-modo le même résultat qu'à Serris au VIIIe siècle en dépit des différences chronologiques et dans la nature de l'établissement lui-même. Cette parité se retrouve également dans le nombre de structures. Les silos à grains se prêtent également à ce type d'observation. Si l'on prend le chemin de Villaines comme limite nord de l'unité principale, ce qui inclut une zone vague entre les bâtiments de celle-ci et le chemin, le décompte des silos assurés ou incertains, l'effectif est de 53 silos pour l'unité principale, et de 60 pour le reste de l'habitat. À la période précédente, le calcul de surface cumulée des bâtiments nous donne des résultats largement inférieurs avec 1080 m^2. Ce résultat conjugue probablement plusieurs phénomènes : l'absence d'une partie significative des bâtiments mérovingiens dans l'emprise, un problème d'identification en partie nord, mais indique malgré tout un accroissement certain de la population entre les deux périodes. Si l'on s'en tient au nombre de silos, l'augmentation est encore plus flagrante, avec un effectif de 14 silos mérovingiens contre près d'une centaine de silos carolingiens, mais il s'agit aussi d'un changement de pratique. Si l'on réfléchit aux mécanismes économiques sous-jacents à l'organisation spatiale du site de Villiers-le-Sec, si tant est que la forme de l'habitat soit le reflet du mode d'exploitation du terroir, alors on observe à la période

mérovingienne une gestion directe par le biais d'un établissement dédié. Même si l'on observe des secteurs distincts dans l'habitat, on peine à distinguer des unités d'exploitation spécifiques.

On peut rapprocher ce cas de celui de Serris, mais dans ce dernier cas, l'établissement principal laisse une place à d'autres unités dès le départ et rapidement. D'autre part nous n'avons pas d'indices de présence privilégiée sur le site de Villiers-le-Sec à la période mérovingienne. La situation à l'époque carolingienne est plus claire à Villiers-le-Sec dans la mesure où l'implantation de l'unité principale dans la cour et le développement de l'habitat au nord-ouest, donnent l'impression que nous avons affaire à un ensemble complet en dépit des petits secteurs non fouillés.

Le plan phasé carolingien (fig.III-6) nous donne une perception très nette d'expansion de l'habitat en densité et en superficie, notamment par le biais d'une densification de la cour centrale par de grands bâtiments, mais aussi par le biais du lotissement de la bordure nord du chemin de Villaines par plusieurs unités disposées de façon contiguës. Le mode d'exploitation du terroir qui en découle indique une certaine parité dans l'importance de l'exploitation directe par l'établissement principal et ce qui peut avoir été indirectement confié à des unités secondaires. La nature de l'unité principale elle-même peut être mieux appréhendée qu'à la période précédente. Les critères de distinction sociale sont concordants même si les différences ne sont pas spectaculaires. Ils concernent l'architecture : la taille des bâtiments, le matériau utilisé (le plâtre) et les indices mobiliers, comme la concentration de restes d'accessoires vestimentaires. Certains outils, comme les poinçons en os, peuvent être rapprochés de l'activité de tissage. La présence du travail des métaux montre également l'existence d'une activité artisanale. Enfin, la variété des constructions au sein de la cour montre un panel d'activités difficile à restituer dont témoignent par exemple les vastes fond de cabanes mais aussi des espaces d'activité bordés de bâtiments qui distinguent nettement cette partie de l'habitat des unités situées au nord du chemin de Villaines. Si la *villa* de Villiers-le-Sec est mentionnée dans les documents carolingiens nous n'en n'avons pas de description susceptible d'être comparées aux éléments archéologiques. La présence d'une unité principale peut éventuellement correspondre à ce que l'on peut désigner comme *mansum indominicatum* dans les textes, en tout cas, la partie habitat qui pourrait en être le reflet. Bien que les deux ensembles ne soient pas contemporains, on peut le comparer à l'ensemble « manorial » des Ruelles*(Fig. III-11)*. Les différences architecturales sont considérables, notamment dans la taille des bâtiments et leurs matériaux. En revanche, les dimensions de l'unité sont identiques, de l'ordre d'un hectare au plus près des bâtiments. La surface bâtie étant elle-même similaire (1640/1800). Cela ne nous informe pas pour autant sur le statut des habitants même si certains éléments discrets comme la chasse, la présence de murs en plâtre sont des indices relatifs de différentiation ou d'ostentation.

La question des unités d'exploitation

L'organisation du bâti au nord du chemin de Villaines présente une régularité dans son organisation. Les bâtiments et les structures annexes occupent une bande régulière de 35 m à partir du bord du chemin. Aucune structure isolée ne déroge à cette règle qui implique directement une utilisation intensive de cet espace proche pour autre chose. Une série de fossés parallèles au chemin, mais qui présentent aussi des retours perpendiculaires délimitent des parcelles, identiques en profondeur à celle de la surface bâtie, c'est à dire 35 m. Derrière ces parcelles, aucun indice n'a été observé. On peut imaginer que la partie enclose désigne des parcelles directement associées à la maison. Le fait de ne plus y voir de structures annexes, de silos, comme c'était le cas à la période précédente montre une rationalisation de l'espace. Cette nouvelle pratique est de toute évidence liée à une culture intensive de ces petites parcelles (jardins, potagers) qui sinon auraient été le réceptacle d'activités ayant laissé des traces. Les champs situées au delà, probablement des parcelles cultivées leur sont nettement séparées et ne bénéficient pas de matérialisation visible comme des fossés à la différence des parcelles situées à

l'arrière des maisons. Cette délimitation homogène fonctionne de façon horizontale si l'on prend le chemin pour abscisse mais est plus difficile à percevoir du point de vue vertical, dans une séparation peu aisée entre les unités. La présence de quelques limites perpendiculaires dans les fossés nous fournit des arguments permettant de définir des modules de séparation réguliers. L'espace loti est bordé par trois chemins, dont un le plus à l'ouest est créé à cette occasion. Le rythme donné par ces séparations indique une séparation en six parcelles, la partie située la plus à l'est étant réservée au cimetière. Les lignes de séparation restent toutefois difficiles à établir (*Fig. III-12)*. La mise en place d'une palissade entre le cimetière semble bien s'inscrire dans le rythme donné par les retours des petits fossés. Cette délimitation semble fonctionner comme séparation entre les unités, mais si l'on observe la densité du bâti et le nombre de structures elles ne sont pas égales. Ainsi, si le lotissement de cette partie du site semble répondre à un schéma initial, nous n'avons pas affaire à des ensembles de même taille et une hiérarchisation entre les unités se dessine.

> Si l'on considère la partie ouest, il semble que l'unité s'inscrive dans un double module. Il semble en effet difficile de la séparer en deux parties. Immédiatement à l'ouest, une rangée de sépultures prolonge la limite donnée par le fossé. L'unité suivante fait parfaitement coïncider les retours de fossés et l'organisation de l'habitat composé au départ de trois bâtiments entourés de fours et silos, il fait l'objet d'une reconstruction aboutissant à nouveau à trois bâtiments avec silos mais implantés de façons différente et associés à des fonds de cabanes avec fosses d'ancrages de métiers. Le dernier ensemble, le plus vaste présente un nombre importants de bâtiments, et nombreuses structures annexes. Les bâtiments montrent de très nombreuses réfections, ajouts indiquant une longue durée d'utilisation avec une stabilité évidente dans l'organisation.

Cet ensemble par sa taille se distingue des autres parties de l'habitat et semble former une catégorie intermédiaire entre l'unité principale du village et les autres groupes. Si l'on prend en compte le module ainsi défini, nous aurions une surface de base de 3000m^2 pour moitié bâtie et occupée par les structures annexes, et pour moitié occupée par les jardins.

Gestion de l'espace et statut des unités

L'organisation de la partie nord du site semble bien correspondre à un lotissement de l'espace entrepris à la fin du VIIIe siècle et dont l'organisation est perceptible jusqu'à l'abandon du site au XIe siècle. Il est intéressant de comparer la gestion de l'espace visible en partie sud, au sein de l'unité principale et au nord du chemin. Au sud, si l'on observe une structuration de l'espace autour des grands bâtiments : un secteur préférentiel mais non exclusif réservé aux fours, aux cabanes ; la périphérie de la zone d'habitat est encore occupée par de nombreuses structures d'habitat. Ainsi, la limite entre la cour et les parcelles cultivée n'est pas rigoureuse et dénote une gestion non contrainte de l'espace dans la continuité de la période précédente. Dans les unités situées au nord, c'est beaucoup plus cette contrainte qui prévaut : l'arrêt parfaitement linéaire des structures d'habitat à une trentaine de mètres du chemin laissant la place à des petites parcelles limitées par des fossés en est l'aspect le plus spectaculaire, seulement transgressé par l'implantation de quelques sépultures. Cette contrainte semble avoir une explication évidente : celle de laisser une place maximale à des parcelles cultivées à l'arrière des zones bâties.

Ceci passe par un changement des pratiques de dispersion des structures comme les fours ou les silos et aboutit à une concentration de la totalité des aménagements liés à l'habitat dans une bande restreinte en bordure de chemin. Dans ces conditions, l'organisation progressive du bâti en bordure du chemin est une nécessité qui découle de ce besoin de laisser une surface suffisante à la culture de petites parcelles attenantes à l'habitat et non l'inverse. Cette différence entre l'unité principale qui n'hésite pas à occuper largement un espace vague, intermédiaire occupé par diverses activités; et à l'inverse ce contraste net désignant une barrière invisible entre la partie occupée par les structures et un espace totalement vierge mais délimité par des fossés nous révèle un rapport à l'espace totalement différent.

Il semble possible d'y voir une réponse directe à une contrainte de surface. L'explication peut être assez simple à comprendre. Le lotissement et la division en *tenures* d'une partie des terres de la *villa* concernent à la fois des champs et parcelles de différentes natures inscrites dans le finage, mais aussi des parcelles directement liées à l'habitat. Une rationalisation de cet espace restreint aboutit à accroître la surface cultivable de jardins, potagers et autres cultures proches, favorisées par les apports fertiles liés au fonctionnement de cet habitat (fumure, déchets divers) et dont les revenus ne sont pas nécessairement soumis à redevance. Cette rationalisation de l'espace qui aboutit à une forme de « village-rue » s'explique donc moins par la nécessité de laisser plus de place aux champs « en général » que de rationaliser l'espace proche qui permettent les cultures les plus productives pour les paysans.

Cela s'inscrit aussi dans un contexte de terroir plein, avec une pression croissante sur l'espace cultivé. Mais cette exigence, nouvelle, de contrainte dans l'organisation de l'espace aboutit à des changements intéressants dans la pratique de différentes activités. Celle-ci est nettement perceptible dans la localisation des trois principales structures annexes : fours, silos et fonds de cabanes.

III-2-6 Evolution de l'habitat jusqu'au XIe siècle

L'évolution perceptible entre les IXe et XIe siècle *(Fig.III. 7)* n'est pas spectaculaire et semble être le reflet d'une certaine stabilité qui tient aussi pour une part à des incertitudes de datation. Celle-ci est notamment observable dans le bâti : les constructions semblent évoluer souvent par l'adjonction d'ailes, la reconstruction sur place ou à proximité sans rupture radicale dans l'implantation du bâti. L'unité principale située au centre de la cour semble perdre progressivement de l'importance, même si un petit ensemble annexe regroupant cabane, grenier et silos est mis en place au sud-ouest de la cour. À l'inverse, sa frange nord voit l'implantation d'une nouvelle unité, composée de deux bâtiments de cabanes et de silos. Le grand bâtiment (bat 60) de l'unité principale semble d'ailleurs être abandonné avant la fin de l'occupation du site (incompatibilité avec la cabane 1749 datée du XIe siècle). Parallèlement, le bâti situé le plus à l'ouest en bordure du chemin de Villaines s'étoffe (ensemble bâti 30/31, bâtiment 29), rééquilibrant ainsi l'ensemble. Nous avons effectué le même calcul que pour la période précédente. En additionnant la surface des bâtiments attribués à cette période en distinguant l'unité principale du reste de l'habitat. Nous avons conservé dans le calcul le grand bâtiment 60 bien qu'il soit abandonné au XIe siècle, ce qui n'empêche pas de constater de façon nette un déséquilibre entre l'unité principale qui n'a plus que 658m^{2} de surface bâtie à l'avantage net de l'habitat qui borde le chemin de Villaines, avec 1137 m^{2}. La surface totale est réduite avec 1795 m^{2} En revanche, si on prend en compte les silos, on observe une parité avec respectivement une quarantaine de silos dans chaque secteur. Une part de la baisse de la surface bâtie comme des silos doit être liée à une durée plus courte de cette phase de l'ordre d'un siècle, la phase précédente étant plus longue. Certaines activités comme le tissage semblent aussi plus réparties, les cabanes avec métier à tisser étant associées à chaque ensemble de constructions, au même titre que les greniers à six poteaux. Parallèlement, certaines structures, comme les silos à grains présentent une stabilité inattendue entre le IXe et le XIe siècle, tant du point de vue de la localisation que du volume observé. Deux silos sont hors normes de par leurs dimensions. L'un, daté du IXe siècle, se situe dans la cour. L'autre, daté du XIe siècle, se trouve dans la dernière unité à l'extrémité ouest du site. L'évolution du four à pain, structure particulièrement bien représentée à Villiers-le-Sec, constitue également un point intéressant dans l'évolution et dans l'organisation interne du village. Les fours, très nombreux aux VII-VIIIe siècles forment une sorte de couronne en périphérie du site ou dans la cour. Durant la période carolingienne, leur nombre décroît, et leur localisation colle plus à l'habitat, particulièrement en partie nord du site. Ce processus trouve un aboutissement durant la dernière période du village. On observe alors un accroissement du diamètre du four et de sa durée d'utilisation, mais il n'existe alors plus qu'un ou

deux fours pour tout le village, d'usages clairement collectifs. Cette observation trouve son prolongement sur plusieurs sites voisins, notamment Baillet-en-France (95) avec un grand four daté du XIe siècle, l'aboutissement du phénomène étant perceptible avec les grands fours collectifs de Wy-dit-Joli-Village (95) (XIIe siècle) (Bruley 1997). Enfin, il convient de dire deux mots d'un type de structure très dépendant des contraintes géologiques et par la difficulté de sa mise en œuvre, intéressante par l'investissement collectif qu'elle implique : il s'agit des puits à eau.

III-2-7 La question des puits à eau et de l'approvisionnement en eau à Villiers-le Sec

Nous avons largement évoqué l'apport de l'étude des fonds de cabanes, des silos, des fours culinaires pour tenter de saisir des évolutions diachroniques sur le site, révélateurs de changements de pratique, de différences entre différents secteurs (Gentili 2010). Un autre type de structure s'avère intéressante à aborder sur cette question : il s'agit des puits à eau, indispensables du fait de l'absence de cours d'eau dans le finage de Villiers-le-Sec. Deux aspects se conjuguent à propos des puits : l'importance de la mise en œuvre liée à la technique utilisée, et le choix de leur localisation. Dix puits à eau (achevés ou inaboutis) ont été mis au jour lors de fouilles de Villiers-le-Sec. L'un est gallo-romain, et neuf d'entre eux appartiennent au haut Moyen Âge*(Fig.III-13)*.

> Quatre puits ont fait l'objet d'une fouille complète (107,1609, 2140 et 1609) ou quasi complète (366) , effectuée à la pelle mécanique avec enregistrement partiel ou complet de la stratigraphie. Un autre puits (101) a été fouillé intégralement à la main.Trois autres puits ont fait l'objet d'une fouille mécanique du cône supérieur (108, 1132, et 3081) enfin deux autres n'ont fait l'objet que d'une fouille manuelle de la partie supérieure du conduit,(1241 et 3237). L'altitude des fonds observée sur les puits 101, 2140, et 1609 est identique, à 114 m NGF, alors que leur profondeur par rapport à la surface varie en fonction de la topographie (respectivement 15,5, 11 et 12 mètres). La nappe phréatique a été atteinte lors de la fouille à une profondeur variant entre 8 m (366) et 10 m. Il s'agit d'une nappe secondaire affleurant au niveau des sables de Beauchamps , et largement soumise aux aléas climatiques. En effet, on constate l'absence de restes organiques et notamment de bois naturels dans les différents fonds de puits fouillés, même lorsque ceux-ci ont livré un abondant mobilier comme 2140.

L'examen des puits de Villiers-le-Sec permet de suivre les différentes techniques employées par les puisatiers entre la période gallo-romaine et le XIe siècle. Nous renvoyons au chapitre consacré à ce sujet dans le rapport de fouille (Gentili 2000, vol 3, p.438-454) pour le détail des structures, révélateur de techniques de creusement différentes. Le puits gallo-romain 1241, implanté dans l'enclos du Haut-Empire présente un faible diamètre avec un creusement coïncidant avec la maçonnerie en pierre sèche du puits. Cette technique qui est la plus répandue quelque soit la période considérée permet de limiter le volume de terrassement lors du creusement du puits. Ce n'est toutefois plus la technique utilisée sur le site entre le VIe et le Xe siècle. Elle est abandonnée au profit de larges creusements aux bords évasés des couches géologiques meubles, limons et marne, jusqu'à ce que, le banc calcaire atteint, le creusement reprenne un diamètre étroit. Des paliers, creusés dans la paroi permettant l'accès aux niveaux inférieurs. Cette technique présente de nombreux inconvénients, dont un volume de terrassement considérable, et un taux d'échecs élevé dont nous avons pu mesurer la part. Les deux puits les plus récents découverts sur le site reprennent les techniques précédentes. Le contraste entre les puits de type habituel, étroit, d'époque gallo-romaine ou de la fin du haut Moyen Âge, et les puits à larges creusements mérovingiens et carolingiens, est particulièrement saisissant. En terme de volume de terre remuée, la comparaison entre les puits 1609 et 2140 est éloquente. Pour arriver au même résultat, un conduit empierré de 12 m pour un diamètre interne de 1 m, il aura fallu remuer 800m^{3} de sédiments pour l'un contre 240 m^{3}, c'est-à-dire moins du tiers. Un des points les plus étonnants tient dans la présence de puits mérovingiens non empierrés, et qui n'ont vraisemblablement pas fonctionné bien que deux d'entre eux au moins aient atteint la nappe phréatique. Le puits 108, le premier au creusement large, présente un effondrement de sa maçonnerie, le comblement final étant attribué au VIe siècle. Trois tentatives ont été également été observées en partie nord du site. Le puits 107 à

proximité, vient buter sur une dalle de grès et n'est pas poursuivi. La cuvette de son comblement étant utilisée pour aménager un four. Tout proche, le puits 101, fouillé manuellement, révèle un profil complet jusqu'à la profondeur de 15,50m.(il a été fouillé manuellement en 1987) En dépit du fait qu'il ait atteint la nappe phréatique, il n'a jamais été maçonné et semble abandonné suite à la création d'un fontis. Le creusement résiduel du puits sera utilisé progressivement par de nombreux fours et foyers durant le VIIe et jusqu'au début du VIIIe siècle. La même observation peut être effectuée sur le puits 366 *(Fig III-16)*. Le cône d'abandon du puits étant utilisé également comme aire d'activité de fours. Deux autres puits dont les larges creusements présentent la même caractéristique ont abouti avec la mise en œuvre d'un large conduit maçonné. Ils sont attribuables à la période carolingienne. Le surcroît de travail impliqué par les creusements à ouverture large ne semble pas avoir eu d'avantages dans la solidité des aménagements, en effet, dans les trois cas de puits larges pourvus d'un conduit empierré (108, 1609 et 1132), l'abandon est consécutif à l'effondrement de la maçonnerie *(Fig.III-15)*. À l'inverse les trois puits "étroits" (1241, 2140 et 3237) semblent avoir conservé leur empierrement en bon état et n'ont probablement été désaffectés que suite à l'abandon des habitations qu'ils desservaient. L'effondrement ou l'affaissement des maçonneries des puits 108, 1609 et 1132 s'explique peut-être par l'instabilité du niveau de la nappe phréatique issue des sables de Beauchamps, dont le battement en période sèche peut avoir provoqué des assèchements ponctuels favorisant un affaiblissement des parois.

Répartition spatiale des puits

Tous les puits ou tentatives de puits sont implantés en partie orientale du site et se développent globalement selon un axe nord/sud qui suit le chemin de Paris à Luzarches*(Fig.III-14)*.Le puits mérovingien 108 et les tentatives de puits mérovingiennes restent groupés au nord, à proximité du carrefour et du cimetière. On observe l'absence de puits dans la partie occidentale, le long du chemin de Villaines, où l'habitat est pourtant particulièrement dense à la période carolingienne. Les trois puits carolingiens ayant fonctionné sont décalés d'une centaine de mètres au sud, toujours en bordure du chemin de Paris à Luzarches. Ce décalage s'explique probablement par une plus grande proximité de la nappe liée à une altitude moindre d'environ deux mètres (127 NGF). La proximité de la principale unité d'habitat carolingienne a vraisemblablement joué un rôle dans cette implantation, même si le caractère collectif de ces puits placés en bordure de chemin semble évident.

> La tentative de puits 3081 excentrée au sud-ouest. Elle pourrait malgré tout s'expliquer par l'altitude moindre (125 NGF) et la proximité du chemin de desserte 3040/3072 menant au centre de la cour. Bien que plus tardif que les tentatives de puits mérovingiennes, on observe encore la réutilisation du cône résiduel par des fours culinaires.Le puits 3237, tardif, semble localisé de façon à desservir plus volontiers la partie nord du site, ce qui s'explique par un rééquilibrage des deux parties du village à l'avantage de la partie nord

La chronologie des puits présente des vides : il est probable que les tentatives des puits aient abouti à un puits fonctionnel en partie nord du site, probablement hors emprise de la fouille. Si l'on considère les tentatives de puits et les puits carolingiens au large creusement, on mesure l'ampleur de la mise en œuvre accrue par le recours à une technique inadaptée et néanmoins employée au moins pendant trois siècles. A Serris, on observe à chaque fois deux puits contemporains, l'un lié à l'habitat privilégié et l'autre plutôt lié à un emploi collectif.

III-2-8 Conclusion

Le site de Villiers-le-Sec montre très nettement une évolution résumée dans les trois étapes du plan phasé. L'établissement mérovingien se superpose à une partie de l'enclos gallo-romain. Après une occupation sporadique à la fin de l'Antiquité tardive et au début du haut Moyen Âge, l'occupation semble importante à partir du VIIe siècle. À cette période, l'habitat n'est pas divisé en unités, même si les chemins et les fossés désignent des espaces différents. L'implantation d'un cimetière associé à

l'habitat constitue également une différence majeure avec les périodes précédentes. Un changement spectaculaire apparaît à la fin du VIIIe siècle, avec l'implantation très dense d'un gros habitat dans la cour de l'établissement mérovingien qui va constituer l'unité principale du village, associant différents marqueurs qui montrent un statut social plus élevé que le reste de l'habitat, par la taille des bâtiments, le mobilier, mais assieds différences plus discrètes comme la présence d'une activité de chasse. Le lotissement de la partie nord bordant le chemin de Villaines s'inscrit dans une expansion de l'habitat organisé en village-rue et va de pair avec une rationalisation progressive de l'espace. Cette hiérarchie nette entre l'unité principale située dans la cour, correspondant grosso-modo à ce que l'on désigne comme manses indominicatum dans les textes carolingiens, et les autres unités du village, de taille et d'importances différentes, s'amenuise à la période suivante. Certaines activités centralisées dans l'unité principale se dispersent ensuite dans les unités. À l'inverse, la gestion des fours à pain, gros mangeurs d'espace, se rationalise d'abord avant d'aboutir à la mise en commun de cette structure qui va de pair avec l'accroissement de ses dimensions. La pratique collective autour des fours a peut être précédé la diminution en nombre et l'accroissement en taille des fours car elle répond à une économie en combustible et à une certaine logique. Elle est en tout cas évidente à la dernière période. La capacité de stockage liée aux silos s'équilibre entre les deux parties du site et la présence de silos de très gros volumes change de secteur, montrant vraisemblablement un tassement dans la différence sociale entre les occupants de la « cour » et ceux de l'unité nord-ouest du village. Il est intéressant de noter des points communs entre Villiers-le-Sec avec Serris, ce dernier site voyant également une des unités du village (zone 3000) se rapprocher par son niveau de consommation et certains indices mobiliers (verre à vitre) de l'unité principale du village. La période qui précède l'abandon du site de Villiers-le-Sec voit donc un léger tassement dans la hiérarchie sociale de l'habitat par émergence de certaines parties de l'habitat et perte de substance de l'habitat dominant. Il n'en reste pas moins un objet composite associant deux types d'organisation : une grosse « ferme » organisée dans une cour, et un habitat formé d'unités réparties en bordure de chemin. Dans cette évolution progressive, la question de désignation de cet habitat groupé se pose. S'il s'agit de placer un curseur, plusieurs étapes peuvent être prises en compte : l'implantation d'un ensemble funéraire attenant à l'habitat, associé ou non à une fonction cultuelle constitue un premier volet dans le chemin qui mène à la définition du village.

Une étape plus décisive tient dans la matérialisation évidente d'une division de l'habitat entre plusieurs groupes distincts présentant une hiérarchie perceptible, et une organisation spatiale montrant une importance croissante des chemins et une rationalisation entre l'habitat, les activités agricoles et artisanales, les cultures proches et le finage exploité. De ce point de vue, l'observation des certaines activités, comme le tissage, la cuisson du pain, sont des marqueurs intéressants, témoignage des modes d'organisation des communautés paysannes malgré tout toujours marquées par une tension entre une organisation inégalitaire et les solidarités horizontales.

À cet égard, la fin du VIIIe siècle constitue à Villiers-le-Sec un moment charnière. Par ses dimensions et son organisation l'habitat du haut Moyen Âge peut pratiquement se superposer au village actuel de Villiers-le-Sec, situé 250m au nord du site, tel qu'il apparaissait encore au milieu du XXe siècle, dominé par sa grosse ferme seigneuriale et des maisons de journaliers. Si l'on laisse de côté la question de la paroisse et de l'édifice cultuel, la question de savoir si l'habitat carolingien de Villiers-le-Sec est un village dans l'acceptation médiévale et moderne du terme ne se pose même pas (cf. conclusion du volume).

Le déplacement du village

Les causes de l'abandon du site sur lequel s'était formé le village de Villare, dans le courant du XIe siècle, ne sont pas clairement expliquées par la fouille. L'incendie de trois bâtiments tardifs (bâtiments

10, 33 et 28) attesté par la carbonisation des poteaux et la forte rubéfaction des fragments de torchis, provient peut-être d'un même événement, qui ne saurait en ce cas, compte tenu de la distance entre ces trois constructions, être accidentel. Elles ne peuvent cependant expliquer à elle seules le déplacement du site au profit de l'assiette du village actuel. D'autres facteurs peuvent également être pris en compte : l'absence d'une paroisse et d'une église proprement dite ont probablement facilité ce déplacement de l'habitat, ou en tout cas, ne l'ont pas gêné. L'émergence enfin d'un pouvoir seigneurial laïc se substituant à l'abbaye de Saint-Denis peut avoir favorisé le regroupement autour d'un nouveau pôle d'autorité (Villiers-le-Sec a peut-être fait partie du fief concédé par l'abbaye de Saint-Denis aux Lebel, seigneurs de Villiers), situé probablement à l'emplacement de l'église et de la grosse ferme seigneuriale du village actuel. L'absence de documents pour les X-XIe siècles, comme de données archéologiques fiables concernant le village actuel nous interdisent toute conclusion définitive sur ce point. Le déplacement du village au nord de l'Avenue de Beaumont, en bordure de laquelle existait peut-être une motte féodale (cf. Gentili 2000 vol 1, chapitre 1.2), implique en tout cas un éloignement entre Villiers-le-Sec et Villaines, dont le chemin avait constitué le principal axe de développement du village à l'époque carolingienne, au profit, peut-être, d'une plus grande ouverture vers le Mesnil-Aubry.

La question de la paroisse dans le déplacement du village

Nous en avons parlé plus haut, la forme des territoires des communes de Belloy, Villaines et Villiers-le-Sec semble former un ensemble fantôme, au centre duquel se trouve le village actuel de Belloy. La découverte d'indices mérovingiens lors de travaux effectués sous l'église St Georges de Belloy accrédite une occupation ancienne sous le village actuel, même si la question de l'habitat de « la Cavée » en limite nord de la commune, mérite également d'être discutée. Nous aborderons cette étude de cas un peu plus loin à la lumière des documents carolingiens. En revanche, à Villiers-le-Sec, la titulaire tardive de l'église St Thomas Beckett mort en 1170 laisserait entendre une implantation tardive de l'église au moins un siècle après le déplacement du village dont elle ne saurait alors avoir été le moteur.

Pratiques agricoles, élevage et la question des redevances

Deux silos de grande contenance datés respectivement des IXe s. et fin X-XIe siècles signalent peut-être un usage spécifique, en relation avec la perception des redevances (?). L'étude des pratiques agricoles indique une importante activité autour du séchage/grillage de grandes quantités de récoltes de céréales et de légumineuses. Une grande partie des contextes de découverte de grains, secondaires, serait le reflet de ce type d'activité. Ce traitement, n'est toutefois directement attesté que dans un cas par les structures de combustion (st.1281). Les fours culinaires, si nombreux à Villiers-le- Sec n'ont pas livré de traces tangibles de cette activité. La production agricole telle qu'elle transparaît de l'étude carpologique montre un système de cultures rationalisé (pratiques de fumure, d'alternance des saisons de semis, de production fourragère) comparable à ce que nous pouvons savoir des grands domaines royaux et ecclésiastiques par les documents carolingiens (Durliat 1988, Toubert 1990). Elle est basée sur une polyculture où prédomine la culture des céréales (seigle et blé), et inclut des productions de lin et de chanvre, exigées par l'artisanat textile en essor à l'époque carolingienne, une partie au moins de la transformation ayant lieu sur place, comme en témoignent les fonds de cabane avec aménagements de métiers à tisser. Si l'on suit certaines hypothèses avancées dans l'étude des fonds de cabanes, la présence d'un atelier de tissage de grande dimension est attestée au sein de la principale unité du village au début de la période carolingienne. Cette activité, dont témoigne par ailleurs le mobilier, se répartit progressivement au sein de chaque unité familiale à la fin de la période carolingienne.

À côté de plantes soumises à la redevance, sont exploitées des espèces appartenant au cercle domestique (millet, lentilles), la culture de la vigne, représentée à l'époque carolingienne à Villiers-le

Sec, s'inscrit probablement dans le même cadre. La place de l'élevage est suffisamment importante pour des productions (avoine, vesce) lui soient consacrées. Les bovins paraissent être l'espèce la plus importante dans le système agro-pastoral du haut Moyen Âge (cf. conclusions de l'étude archéozoologique, Yvinec in Gentili 2000) et leur part s'accroît entre la période mérovingienne et carolingienne. Ceci, ajouté à l'augmentation du taux d'équidés, déjà supérieur à la moyenne, indique vraisemblablement une augmentation des besoins en force de travail (traction et transport), également perceptible sur les sites voisins de Baillet et du Mesnil-Aubry. La part importante des chevaux à Villiers-le-Sec est d'ailleurs peut-être également à mettre en relation avec une demande extérieure, liée à la proximité de centre de pouvoir aristocratique. On observe toutefois que la part de la production de viande dans l'élevage est prédominante : la moitié de la viande bovine consommée sur place, à laquelle s'ajoute le porc et la consommation plus étonnante, d'équidés encore jeunes. La consommation importante de volaille est peut-être à mettre en relation avec les redevances en oeufs dues au monastère de Saint-Denis.

III-2-9 Un autre Villiers-le-Sec ? Le site de la Croix verte « la Chapelle » au Mesnil-Aubry

L'apport des fouilles de Villiers-le-Sec tient en grande partie à la surface ouverte et fouillée. La lecture de petites superficies rend difficile la compréhension de l'organisation des habitats et même une partie de la chronologie des occupations peut échapper. Nous avons vu comment l'interprétation de l'organisation du site avait évolué entre les premières fouilles des années 1981-87 sur un hectare et celles de 1994-95 sur une assiette dix fois plus large. Le déplacement d'à peine 500m entre l'habitat alto-médiéval et le village actuel, avec maintien du nom de lieu, a permis l'observation de cette première forme de village dans les champs. L'exemple du village voisin, Le Mesnil-Aubry, est intéressant en dépit de la faible surface fouillée (0,5 ha) et montre là aussi des déplacements entre l'habitat du haut Moyen Âge et le village actuel*(Fig.III-17)*. Dans le cas du Mesnil-Aubry, l'exemple est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un des rares villages du secteur à n'être pas mentionné à l'époque carolingienne dans les documents d'intendance liés à la mense conventuelle de l'Abbaye de St-Denis. Le Mesnil-Aubry se présente de façon spectaculaire comme un long village-rue implanté le long de la RN n°16, l'église occupant l'extrémité sud du village (Gentili 2008c)

Gentili 2008c (Mesnil Aubry Raif).pdf

Les vestiges fouillés en 1996 sont implantés de part et d'autre d'un chemin perpendiculaire au tracé ancien de la RN16 et se croisant au centre du village. Cet habitat est bordé par un carrefour de chemins appelé « Croix verte. » L'un de ces chemins est un axe antique secondaire : l'avenue de Beaumont qui dessert également les villages de Belloy, St Martin-du-Tertre et Villiers-le-Sec. L'autre relie Montmorency au sud à Mareil-en France. Les vestiges mis au jour vont de la période gallo-romaine au XIIe siècle. La forme de l'emprise permet de saisir l'organisation de l'habitat fin X-XIe siècle qui se développe lui-aussi en village-rue en bordure du chemin blanc. Les vestiges antérieurs montrent une occupation antique qui semble bordée par des fossés (enclos?) *(Fig.III-18)*. La prospection pédestre de la parcelle environnante confirme l'existence d'une concentration à cet emplacement sur une surface d'environ 3,5 ha de part et d'autre du Chemin Blanc ont permis de recueillir des tessons de céramique gallo-romaine et du haut Moyen Âge. Les vestiges mérovingiens et carolingiens s'inscrivent dans ce périmètre. L'habitat carolingien est très dense mais se trouve à l'emplacement où la fouille est la plus étroite. Il s'insère dans un enclos pourvu d'une entrée bordée d'un grenier. Plusieurs fonds de cabanes

ont été fouillés un four, de nombreux silos et des plans incomplets de bâtiments. L'habitat fin X-XIe se décale légèrement vers l'ouest de part et d'autre du chemin blanc, ce qui permet de l'observer sur une emprise plus large. Les constatations effectuées à Villiers-le Sec à propos des unités situées au nord-ouest du site se vérifient même si cette organisation en unité est plus récente au Mesnil-Aubry.

La concentration des structures sur une bande de 20 à 30 m en bordure du chemin s'apparente à celle de Villiers-le-Sec et Baillet-en-France pour la même période avec une composition assez proche avec des bâtiments sur poteaux bordant le chemin et fosses d'ancrage de métiers à tisser. En dépit de données lacunaires, l'habitat du haut Moyen Âge s'ancre sur un habitat antique (Haut et Bas-Empire) positionné à proximité de l'Avenue de Beaumont non loin d'un carrefour. L'occupation carolingienne est très dense, mais reste dans l'emprise globale de l'habitat antique. En revanche, l'habitat X-XI ^{e} organisée en village-rue transgresse ces limites en direction du village actuel. Ainsi décrit, cet habitat présente de nombreux points communs avec Villiers-le-Sec, mais nous n'avons que peu d'éléments pour en vérifier son extension, sinon les observations de prospection pédestre (3,5 ha).

La richesse du Mesnil Aubry en restes carpologiques apporte des informations importantes sur la vocation agricole de l'habitat. Les nombreuses semences carbonisées, parfois minéralisées, proviennent de contextes secondaires. Elles sont parfois accompagnées d'agglomérats de paille brulée. Les principales plantes cultivées attestées sont le seigle, le froment, la vesce et le pois, suivies par l'orge vêtue, l'avoine, le lin, le chanvre, la lentille et la féverole.

Aucune association culturale entre les céréales n'est révélée, mais des mélanges entre les restes d'avoine et de vesce paraissent récurrents. Les déchets céréaliers de décorticage montrent le rôle polyvalent de la paille de seigle pour l'habitat (chaume) et l'élevage. Plantes cultivées et cortèges de plantes sauvages du X-XIe s. éclairent un système agro-pastoral à cycle probablement complexe (Ruas et Pradat 2008). Notons la découverte, comme à Villiers-le-Sec et à Baillet de fragments de grandes meules en meulière qui indiquent une pratique de la mouture sur le site. L'étude de la faune (Yvinec 2008) fait ressortir l'absence de consommation de gibier et la part prépondérante des bovins dans l'alimentation et le système agro-pastoral. La très forte proportion d'équidés (eux aussi par ailleurs consommés) tant au niveau du secteur que du site montre un élevage équin très dynamique. La découverte d'un éperon est d'ailleurs à souligner. D'un point de vue global, on observe un accroissement des besoins en force de travail animale (traction et transport) qui suggère que, dans ce secteur, durant la période carolingienne, se mettent en place de nouveaux choix agro-pastoraux (Yvinec 2008). La faible emprise de la fouille et l'absence de données dans le village actuel ne permettent pas de conclure de façon décisive sur le périmètre de l'habitat de la fin du haut Moyen Âge. Nous pouvons dire que l'habitat de « la Chapelle » semble se développer à partir d'un établissement antique dont la nature n'est pas documentée, *villa* ou simple ferme. La présence d'une occupation mérovingienne est documentée de façon discrète, mais l'occupation carolingienne semble rester grosso-modo dans l'assiette de l'habitat antique, le développement linéaire de l'habitat à partir de ce centre ancien par création d'unités bordant le chemin étant une évolution de la fin du Xe et du XIe siècle. La présence de contextes du XIIe siècle, notamment en bordure ouest de l'emprise semble montrer un maintien de l'occupation plus tardif qu'à Villiers-le-Sec. Il est possible que cet habitat ait donné naissance au village du Mesnil-Aubry, dont la mention en 1150 explique le toponyme, par un document confirmant la jouissance de la dîme à l'évêché de Paris (*Decimam terras quam Albéricus Melenutrius tenet*). L'église actuelle remonte au XVIe siècle, mais la paroisse semble exister dès le XIIIe siècle, date où apparaissent les premiers seigneurs (Lebeuf 1754 Volume 5 p. 385). L'absence de fouille dans le village ne nous permet pas de saisir si d'autres habitats de ce type ont coexisté dans le périmètre du village actuel, ou bien si nous avons affaire au même modèle que Villiers-le-Sec, c'est-à-dire un habitat du haut Moyen Âge greffé sur un établissement antique, avec une occupation étirée le

long de chemins, avant un déplacement au profit du village actuel. Ce dernier est organisé également en village-rue mais selon un axe perpendiculaire au précédent : celui de la route de Paris à Amiens (RN 16). Cet axe existe depuis l'Antiquité, mais son tracé semble avoir connu plusieurs fluctuations ou variantes avant sa fixation définitive comme route royale qui sert d'ossature au village actuel (Gentili 1998b p.9).

rapport Le Mesnil-Aubry 1998 La Chapelle.pdf

Une autre interrogation nous est donnée par la présence du toponyme « La Chapelle », dont la localisation fluctue un peu mais semble coïncider avec le site sur les minutes d'état-major du début du XIXe siècle, et à proximité sur le plan d'intendance de 1784 qui est la plus ancienne carte à notre disposition. (Gentili 2008c p. 266). Nous n'avons pas d'indices archéologiques pour localiser ou dater cette chapelle. Toutefois, cette mention d'un édifice cultuel attesté par la toponymie, associé à un habitat médiéval déserté nous renvoie directement à une autre étude de cas : celle de Baillet-en France.

III-3 Baillet-en-France et le secteur ouest du Pays de France

De 1977 à 2015, la commune de Baillet a fait l'objet de plusieurs interventions archéologiques touchant la période médiévale et moderne, voire contemporaine. Il s'agit de sondages archéologiques, de diagnostics, de fouilles programmées et de fouilles préventives. Les résultats de ces fouilles ont fait l'objet de rapports et de publications partielles dont certains sont présentés en annexe dans le volume de preuves, mais n'ont pas fait l'objet de présentations récentes, contrairement à l'exemple du Mesnil-Aubry pour lequel un article de synthèse nous dispensait d'une présentation détaillée.

Nous avons donc choisi de faire une présentation détaillée des vestiges médiévaux du site de la « Vieille Église » et de ceux du hameau du Fayel. Le village actuel de Baillet présente une localisation singulière, à l'extrémité occidentale du Pays de France aux confins de la plaine de France et du massif forestier de Chauvry sur les formations limoneuses de la plaine de France, qui réalisent ici une avancée vers le nord-ouest, entre la butte stampienne de Montsoult et la vallée du Petit Rosne. Le village actuel se présente sous la forme d'un modeste village-rue bordant l'actuel chemin départemental n°9 qui sépare la plaine d'un côté de la pente méridionale de la butte stampienne de Montsoult. Le village est flanqué de part et d'autre de deux fermes seigneuriales : au sud-ouest, la ferme du Fayel, qui a donné un temps naissance au XIIe siècle à un hameau partiellement fouillé en 1996. Au nord-est, la ferme du Gournay, séparée entre le Grand Gournay au nord qui se trouve actuellement sur la commune de Montsoult et le Petit Gournay, au sud, sur commune de Baillet, actuellement détruit et dont une partie a fait l'objet d'un diagnostic en 2004. Entre ces deux points, s'étendent les constructions du village-rue dominé par le vaste parc seigneurial de Baillet dont le château XVIIe correspond à un dédoublement d'un habitat seigneurial déjà mentionné au XIVe siècle. La première mention de Baillet remonte au IXe siècle, avec l'acte constitutif de la mense conventuelle du monastère de Saint-Denis établie par l'abbé Hilduin, le 22 janvier 832. La moitié de la villa de Baliolo y est désignée, avec d'autres villae voisines, pour servir aux vêtements et aux chaussures des moines: "*ad se pertinentibus nucitum superiorem cum appendiciis suis, Francorum-villam, Maflare, medietatem de Baliolo...*» Un diplôme de Charles-le-Chauve, rédigé à Compiègne le 19 septembre 862 confirme cet acte: «*...quam cum medietate de baliolo...*» L'existence d'un important site archéologique médiéval à l'emplacement du lieu-dit « La Vieille Église » (sondages 1977, fouilles 1987 et 1996), plus d'un kilomètre à l'est du village actuel, pose la question de la localisation de la *villa* carolingienne mentionnée dans les documents précités, et donc de celle du déplacement du village durant la période médiévale. Ces quatre *loci*, qui ont fait l'objet d'investigations archéologiques : le

village de la « Vieille Église »,le hameau et la ferme du Fayel, la ferme du Gournay et le parc seigneurial de Baillet seront présentés successivement avant une discussion intégrant la question des communes de Montsoult/Maffliers.

III-3-1 Le village de la « Vieille Église » à Baillet-en-France

Présentation

L'ancien village de la "Vieille Église" est situé en limite nord-ouest de la plaine de France, à 500m au sud de la butte de Monsoult, à 1 km à l'est du village actuel de Baillet-en-France, sur une épaisse couverture limoneuse. Il se développe sur une légère éminence, entre l'ancien chemin de Pontoise à Moussy-le-Neuf (devenu depuis 1987, la déviation du CD n°3), et l'ancien CD n° 3 qui traverse le village actuel de Baillet *(Fig.III-20a).*

Surface estimée du site

La superficie totale du site est difficile à déterminer précisément : l'extension est-ouest (500m de long) et sa limite sud définie par la fouille allant bien au-delà des zones reconnues en prospection pédestre. Si l'on considère le CD.3 comme limite septentrionale, on obtient une assiette d'environ une douzaine d'hectares. Il convient cependant de souligner que l'effet d'étirement est-ouest du site lié à l'organisation des vestiges le long du chemin de Pontoise à Moussy-le-Neuf peut nous amener dans ce cas à surestimer l'étendue du gisement, particulièrement au nord-ouest (*Fig. III-19 et III-20*). Nous sommes néanmoins proches de l'exemple de Villiers-le-Sec en terme de surface.

Historique des découvertes

Le site de Baillet-en France "La Vieille Église" a été découvert en 1976 par des membres de l'association archéologique locale JPGF de Villiers-le-Bel à l'occasion de prospections pédestres. Il a fait l'objet d'une série de sondages manuels en 1977 et d'une fouille de sauvetage en 1987, que nous avions alors dirigé, à l'emplacement du tracé de la déviation du CD n°3. Les fouilles réalisées en 1996 dans le cadre de la Francilienne, également sous notre direction, correspondent au doublement de cette déviation et sont donc jointives à la fouille de 1987, ce qui permet de les présenter ensemble, sans hiatus de plan. Les prospections au sol, complétées par l'observation de photographies aériennes réalisées par R. Guadagnin ou par nos soins en 1996 apportent quelques renseignements sur l'organisation du site et les périodes représentées.

Un établissement gallo-romain ?

D'après les données de prospection pédestre, Il semble qu'un habitat antique ait préexisté aux vestiges médiévaux. Il s'étend de part et d'autre du chemin d'exploitation reliant la voie de Pontoise à Moussy-le-Neuf à l'ancien CD n°3.

> L'organisation des vestiges semblerait indiquer une villa gallo-romaine dont la partie résidentielle se situe à l'ouest (lieu-dit «Les Quatre Ormes), la *pars agraria* se trouvant à l'est (lieu-dit "La Vieille Église"). L'enclos visible sur les photos aériennes réalisées en 1976 par R. Guadagnin pourrait correspondre à cette dernière. Le mobilier céramique recueilli en prospection pédestre indique une occupation d'une fourchette allant du IIe au Ve siècle.

Le site du haut Moyen Âge

L'habitat du Haut Moyen Âge semble occuper la même assiette mais là aussi, les indices sont peu nombreux. Une nécropole du Haut Moyen Âge semble néanmoins localisée près de l'église présumée révélée aux données du sondage de 1977 (plâtre et tuiles plates relevées en prospection pédestre) dans ce qui pourrait être l'angle sud-est de l'enclos présumé de la villa.Tout ce secteur livre également en

ramassage de surface de nombreux tessons du Haut Moyen Âge (granuleuse) dont certains appartiennent clairement à la période carolingienne.

Les sondages réalisés par Daniel Baduel en 1977 (Baduel 1983) ont permis de préciser la localisation de la nécropole et d'attester de l'occupation du site jusqu'au XIIe siècle. L'intervention de 1977 était trop réduite dans l'espace pour pouvoir apporter des éléments sur l'édifice cultuel et sa chronologie. De même, aucun élément tangible ne vient confirmer le maintien d'une occupation, même réduite à l'église et au cimetière, jusqu'à la guerre de Cent ans.

L'édifice religieux de «La Vieille Église»

Les photographies aériennes réalisées en mars 1996 lors de la fouille *(Fig.III-19)* ont pour la première fois permis la localisation précise d'un bâtiment pouvant correspondre à l'église. En effet, une anomalie clairement visible au début de la pousse du blé permet de distinguer un bâtiment de plan rectangulaire orienté est-ouest, se détachant d'un halo blanchâtre qui correspond, après vérification au sol, à une zone de tuiles et plâtras. Ces traces n'apparaissaient pas aussi clairement dans le labour auparavant sont peut-être dues à un approfondissement des techniques aratoires. Un cliché vertical IGN de 1996 permet également d'observer cette anomalie confirmant son positionnement. La trace a été visible plusieurs années lorsque la parcelle était semée en blé, au moment du basculement de couleur des céréales. Elles se sont atténuées depuis ce qui pourrait indiquer une destruction au moins partielle des fondations par les labours profonds. La photo oblique a pu être redressée et sa position précise a pu être établie. Cette construction se situe au cœur de la zone sondée en 1977 et était donc entourée de sépultures.

Les dimensions générales de cette construction ont pu être déterminées approximativement : la largeur est d'environ 10 à 11 m, pour une longueur située entre 15 et 20 m. Le corps principal de l'édifice est de plan rectangulaire. Une extension à l'ouest semble visible, mais il peut également s'agir de niveaux de démolition. La position du chevet est plus difficile à déterminer. Il semble toutefois qu'une excroissance de forme carrée, de faible dimension, puisse correspondre par sa forme, au chœur de l'édifice (?). Compte tenu de l'imprécision de la vue, on ne peut trancher en ce cas entre un chevet plat ou bien une abside. Les fragments de tuiles plates retrouvés à maintes reprises dans le labour à l'emplacement du bâtiment montrent bien sa perduration au-delà du XIIe siècle, au moins jusqu'au XIIIe-XIVe siècle. L'absence de céramique ne nous permet pas toutefois d'en préciser plus la datation.

Le mobilier issu des sondages 1977 ne permet pas d'aller au-delà du XIIe siècle (Baduel 1983 p.97). Toutefois la faible surface touchée par cette intervention ne nous permet pas d'exclure un maintien de l'église jusqu'à une époque plus récente et donc de trancher la question déjà soulevée par Daniel Baduel à l'issue des sondages de 1977.

Les sépultures

L'existence de sépultures mérovingiennes est plus que probable : en effet, on note la découverte hors stratigraphie d'une stèle attribuée à l'époque mérovingienne mais dont l'attribution reste hypothétique compte tenu de son caractère fruste. D'autre part, un fragment de vase caréné décoré à la molette (VII^{e}s.) découvert dans le sondage 6 provient probablement d'un contexte funéraire. Une des sépultures (sép n°3) est recoupée par un silo dont le matériel est attribuable au XIe siècle : elle appartient donc probablement au Haut Moyen Âge. Sur cinq inhumations découvertes, quatre ont livré un encagement de pierres au moins partiel. Sur une sépulture (sép n°3), «un mince filet noirâtre, épais d'un millimètre environ, courant sur le côté gauche et sur le squelette» s'avère bien, après analyse, être du bois. Cette dernière inhumation semble associer à la fois un calage de pierres (encagement à la tête), et un coffrage (?) de bois (un clou près de la joue droite), ce dernier détail pourrait nous orienter vers une sépulture médiévale, plus récente. L'absence de décapage de la terre végétale, et la qualité médiocre de la fouille des sépultures (ayant participé à la fouille d'une sépulture en 1977, à quatorze ans, je plaide coupable) limite cependant le recours au mode d'inhumation comme argument chronologique.

La fouille de 1987

Le projet de voie rapide Cergy-Roissy, réalisé de 1984 à 1987, avait été légèrement incurvé vers le Sud afin d'éviter le site de "La Vieille Église", dont les limites, uniquement déterminées par les prospections de surface,

n'étaient pas très précises. Un décapage, réalisé sur deux cents mètres de long pour une trentaine de large, face au site, en bordure du chemin de Moussy-le-Neuf à Pontoise, a révélé une partie du village de la fin du Haut Moyen Âge (Xe-XIe siècles) qui correspond à l'extension maximale du site vers le Sud. Les vestiges, organisés par groupes de structures répartis d'est en ouest, correspondent à plusieurs unités d'exploitation. 87 structures dont 40 silos à grains, 2 fonds de cabanes et plusieurs bâtiments sur poteaux (2 maisons et 2 greniers à six poteaux) ont livré un abondant mobilier (céramique, faune, métal) des Xe-XIe siècles. Une première publication a eu lieu à l'occasion d'une exposition portant sur le millénaire Capétien (Gentili 1987). L'étude du mobilier, ainsi que les études carpologiques et archéozoologiques ont été publiées en leur temps (1988) dans le catalogue de l'exposition «Un village au temps de Charlemagne» accompagné d'une présentation de certaines structures.

La fouille de 1996

Dans ce secteur, l'emprise de la Francilienne correspond à un simple doublement, ce qui signifie ici une nouvelle bande d'une trentaine de mètres de large immédiatement au nord de la fouille 1987, c'est-à-dire en direction du centre du village du Haut Moyen Âge. Un décapage total de la zone archéologique d'un peu plus d'un hectare (11 418m2) a été effectué. Avec la surface fouillée en 1987, l'ensemble de la zone décapée d'un seul tenant fait 1,6 ha. À l'issue du décapage, on pouvait souligner les points suivants. L'étendue du site vers l'est, et surtout vers l'ouest est deux fois plus importante (500m) que celle observée en 1987. Le développement de l'habitat s'effectue le long du chemin de Moussy à Pontoise. La largeur du chemin, visible au décapage, montre bien l'importance de cet axe dont l'origine antique a été évoquée mais non prouvée. Le plan des unités d'exploitation déjà observé en 1987 est complété et d'autres apparaissent montrant bien l'organisation des vestiges en chapelet le long du chemin.Parmi les 200 structures archéologiques observées après le décapage, 7 étaient identifiées comme fonds de cabanes et l'on notait au moins un four, artisanal ou domestique, le reste se répartissant entre silos, trous de poteaux, fossés et structures excavées indéterminées. Au total, 86% des structures, tous types confondus, ont fait l'objet d'une fouille totale ou partielle (Gentili 1998 p. 24).

Datation

L'homogénéité chronologique des structures constatée en 1987 a été confirmée lors de la campagne 1996 : l'essentiel du mobilier céramique recueilli appartient principalement au XIe siècle avec quelques éléments antérieurs, et une poursuite, peut-être, au début du XIIe siècle. Une seule structure a livré un mobilier céramique légèrement antérieur (IXe siècle), mais au nord du chemin, en limite de décapage et en direction du cœur du village, où une occupation mérovigienne et carolingienne est clairement établie par les prospections et les sondages de 1977.

Organisation des vestiges

Le chemin de Pontoise à Moussy-Le-Neuf, qui organise clairement les vestiges médiévaux, présente plusieurs états successifs, mais sans varier sensiblement de son axe *(Fig.III-20 à 22).* Dans plusieurs cas, des structures des Xe-XIe siècles recoupent ornières et fossés bordiers. Ceci semble suggérer que ce chemin existait déjà avant l'implantation des constructions sur sa bordure sud, mais aucun indice tangible ne permet toutefois de le faire remonter avec certitude à l'époque gallo-romaine.

Un puits à eau est creusé au milieu du chemin à la fin de l'époque carolingienne, son creusement recoupe clairement plusieurs ornières. Un petit chemin empierré est construit consécutivement, il se dirige, hors emprise, vers le cœur du village. Mêlés au cailloutis de cet empierrement, de très nombreux tessons de céramique fortement fragmentés constituent un lot homogène datable de la première moitié du XIe siècle. La fouille 1996 a permis d'attester une plus grande extension du site à l'est comme à l'ouest, le décapage de 1987 ayant laissé de côté plusieurs unités. Grâce au rapprochement des fouilles de 1987 et 1996, plusieurs constatations peuvent être faites. On note un écartement à peu près régulier d'une centaine de mètres entre chaque groupe de structures. Le premier ensemble, le plus à l'est, n'est que partiellement conservé et n'a livré qu'un groupe de poteaux formant un alignement en bordure du chemin. Le second associe deux greniers sur poteaux, un fond de cabane et un groupe de silos dans un espace au moins partiellement limité par un fossé double, peut-

être palissadé. La partie centrale apparaît comme la plus complète: elle associe cinq bâtiments sur poteaux (trois ont pu fonctionner ensemble) dont un seul se démarque par une taille un peu plus importante (9mx5m), mais encore assez réduite pour un bâtiment d'habitation. Deux fonds de cabane et surtout un vaste four domestique (d'usage collectif?) complètent ce groupe. Légèrement à l'ouest, un embranchement du chemin vers le nord est matérialisé par deux fossés et des ornières se dirigeant vers le cœur du village. Face au puits décrit plus haut, le quatrième ensemble a livré un grenier, deux fonds de cabanes et une dizaine de silos; il convient d'y ajouter un alignement de poteaux de forts diamètres, d'une longueur de 12m, en limite de la zone détruite en 1987, et qui, s'il possédait un vis-à-vis au sud, aurait pu correspondre à un bâtiment d'habitation.

La dernière unité, 120m à l'ouest, est localisée à un autre carrefour: le chemin s'incurve légèrement vers le sud tandis qu'une nouvelle branche semble partir vers le nord, peut-être en direction du centre du village (cet embranchement n'est pas visible sur les plans d'intendance du XVIIIe siècle). Un fond de cabane et un grenier sur poteaux sont bordés par une petite palissade et entourés de quelques silos. Le fond de cabane recoupe un fossé double palissadé. Les seuls vestiges postérieurs au XIe siècle recueillis au décapage sont associés au chemin, utilisé comme voie agricole jusqu'en 1987. Il s'agit pour l'essentiel de 13 fosses quadrangulaires liées à la plantation d'arbres. Très régulières par leur forme, ce type de structure est souvent visible à l'emplacement d'anciens vergers ou comme ici en bordure de route ; plusieurs exemples ont été observés lors de fouilles récentes Le plan d'intendance de 1784 indique d'ailleurs clairement ce chemin comme étant bordé d'arbres. Le site de Louvres Orville présente le même type de traces (Gentili 2000b). Un empierrement incluant de gros éléments de plâtre et des tuiles plates correspond à l'emplacement du calvaire de la «Croix de Baillet», bien localisé à la jonction du chemin de Pontoise à Moussy-le-Neuf et de la voirie du Cercelet. Rien ne permet de présager de son ancienneté.

Les structures

La part des différents types de structure rencontrées à Baillet est caractéristique des sites du Haut Moyen Âge, et tout à fait comparable aux proportions rencontrées sur le site du Mesnil-Aubry. On notera la faible part des fours domestiques (0,5%) par rapport à Villiers-le-Sec (6%), mais ce dernier site présente une occupation plus diachronique et la plupart des fours sont antérieurs au X-XIe siècles.

Les fossés

Deux catégories de fossés apparaissent : d'une part, les fossés bordiers liés au chemin, d'autre part, des fossés perpendiculaires à celui-ci, donc d'orientation nord-sud.

> Les fossés nord-sud se répartissent en trois groupes espacés respectivement de 180m et 173m et délimitant probablement des parcelles. Le mobilier recueilli et les recoupements montrent qu'ils sont antérieurs ou contemporains aux vestiges des Xe-XIe siècles. Seul le fossé 1020 a livré un mobilier plus récent (grès) mais perpétue une limite marquée antérieurement par les fossés 1019 et 1020 qui sont associés au fond de cabane 1212. Ces trois limites sont à chaque fois matérialisées par plusieurs fossés parallèles (116/110/119 puis 1019/1020/1021 et enfin 1167/1201) qui trahissent peut-être la superposition de limites parcellaires successives, décalées de quelques mètres.,Dans ce dernier cas, le plus à l'ouest, la mise en place d'un fossé (1202) doublé d'une palissade (surcreusement de poteaux sur le fond du fossé 1175) est antérieure au petit groupe de construction avoisinant (cabane/grenier/silo), le fossé étant recoupé par la cabane 1169. Le fossé 1020 a quant à lui, livré une coupelle en grès du XIVe siècle. À proximité, le fossé 1167 a livré un passage empierré matérialisé par un petit caniveau mais n'a pas pu être daté faute de mobilier. Ce type d'aménagement est connu durant la période gallo-romaine mais peut également appartenir à une période plus récente. La présence d'un passage à cet emplacement est probablement liée à la proximité de l'embranchement de chemins. D'autres départs de fossés sont visibles au nord du chemin. Une légère inflexion au nord-est de leur orientation est perceptible et pourrait correspondre à un tracé parallèle au chemin dont le départ est reconnu au niveau du puits. La faible longueur reconnue sur l'emprise ne permet pas d'en dire plus.

Trous de poteaux et bâtiments

Sur 310 trous de poteaux découverts, 12 plans de constructions peuvent être proposés *(Fig.III-23)*, dont 5 sont lacunaires. Neuf de ces constructions correspondent à des bâtiments de petite taille (15m^2 à 25m^2) pouvant être interprétés comme des greniers sur poteaux. Deux autres plans de dimensions légèrement plus importantes (29m^2 et 31m^2) appartiennent à une catégorie intermédiaire dont la fonction peut prêter à discussion. Enfin, on observe un bâtiment d'habitation de dimensions moyennes (43m^2) auquel on ajoutera un plan incomplet mais de plus grande taille (Bâtiment 8) dont la largeur et donc la surface 73m^2, ne sont que supposées. Cette surreprésentation des structures de stockage confère à cette partie du village un caractère agricole fortement marqué mais pose le problème des lieux d'habitations correspondants.

Les greniers et petites constructions

Les bâtiments de faible taille découverts à Baillet se répartissent en trois types principaux. Dans le premier cas (Bâtiments 5 et 11), l'orthogonalité du plan n'est pas parfaite et l'on note l'existence de poteaux centraux et latéraux. Ce type ne se distingue pas spécifiquement par sa taille même si le plus petit grenier découvert à Baillet en fait partie (Bâtiment 11: 14m^2).

Le second type correspond à un bâtiment carré à 6 poteaux, particulièrement répandu à partir des IXe-X^e. siècles sur les sites carolingiens d'Ile-de-France (Gentili 2009).

La cohabitation grenier/silo qui montre bien le caractère complémentaire des deux types de stockage est bien visible à Baillet (cf. supra les silos). Les restes carpologiques découverts dans les remblais de silos ne proviennent d'ailleurs pas forcément de stockage enterrés mais peuvent également provenir de la transformation ou du rejet de produits stockés en greniers, jonchant ensuite le sol environnant.

Les bâtiments d'habitation

Les bâtiments 7 et 8 sont relativement de petite taille pour des bâtiments d'habitation: ils correspondent cependant à une catégorie de constructions à une nef avec quelquefois un ou deux supports internes, courants à la fin de l'époque carolingienne.

Le déficit en bâtiments d'habitation peut s'expliquer de diverse manière : à plusieurs unités liées au stockage et à l'artisanat, peut ne correspondre qu'une seule unité d'habitat. Il est également possible que des bâtiments contemporains, situés au nord du chemin aient fonctionné

Les regroupements peuvent se faire en subdivisant d'est en ouest les structures et bâtiments découverts, de façon à définir des unités d'exploitation complètes: un premier ensemble grouperait ainsi les bâtiments 1 à 7 et les structures environnantes, un autre plus à l'est, les bâtiments 8 à 10. L'ensemble occidental (Bâtiment 11) semble par ailleurs bien isolé et dépourvu d'une habitation.

Les embranchements de deux chemins, fouillés au centre et à l'ouest du décapage, se dirigeant vers le nord, structurent probablement aussi l'espace construit, influencé par la présence de la nécropole et du sanctuaire. Dans ce dernier cas, les sondages de 1977 montrent en effet la présence de structures d'habitat (silo) au sein du cimetière. Le mobilier céramique découvert en 1987 et en 1996 présente une parfaite homogénéité typologique. En l'absence d'éléments de datation absolue, la fourchette retenue ira de la fin du Xe à la fin du XIe siècle. Nous reviendrons plus loin sur les arguments chronologiques.

Les fonds de cabanes

Chaque unité possède un fond de cabane *(Fig.III-24)* qui malgré leur apparente homogénéité présente plusieurs variantes. Sur sept fonds de cabane, six ont un dispositif de couverture reposant sur deux poteaux médians. Dans deux cas, on observe des poteaux supplémentaires. La cabane 1055 possède des poteaux corniers faiblement creusés et des traces de clayonnage indiquant la présence de murs sur les grands côtés. La cabane 1169 possède également un dispositif de deux trous de poteaux encadrant

l'accès. Des aménagements internes ont été systématiquement observés : ils renvoient tous à une utilisation artisanale de type métier à tisser.

Ces aménagements prennent plusieurs formes avec deux, trois ou quatre fosses de calages, qui peuvent correspondre à des métiers verticaux ou inclinés. Les aménagements à deux fosses de calage sont représentés par un seul exemple à Baillet. Au Mesnil-Aubry «La Croix Verte/La Chapelle», une cabane datée du IXe siècle, en livre deux exemples successifs. Le site voisin de Villiers-le Sec en a livré quatre, dont deux appartiennent aux VIIe-VIIIe siècles, 1 au IXe siècle et 1 aux Xe-XIe siècles. Pour cette dernière période, ce sont les aménagements à 3 fosses qui prédominent (quatre exemples à Villiers-le-Sec, quatre également à Baillet). Au Mesnil-Aubry, toujours pour la même période, les deux types coexistent également. Un point est important à signaler : aux Xe-XIe siècles, on remarque que les fosses de calages ont des dimensions plus importantes et sont mieux marquées qu'aux périodes précédentes. La majeure partie des cabanes excavées des Xe-XIe siècles possèdent des aménagements de ce type -c'est particulièrement le cas à Baillet, contrairement aux périodes précédentes, où l'usage du fond de cabane apparaît plus polyvalent (Gentili 2009b).

Gentili 2009b (fond de cabanes).pdf

La cabane 1079

Cette cabane de forme presque carrée (2,50 m x 2,70 m) et une surface de 6,4 m^2 possède deux poteaux axiaux (ou faîtiers). Trois cavités alignées le long de la paroi est peuvent indiquer la présence d'un mur en torchis sur ce côté mais pas sur le côté opposé (comme pour la cabane 1055). Seulement deux fosses d'ancrage de bâti sont visibles sur le sol de la cabane. Elles ne sont pas dans l'axe de la faîtière mais disposées de biais, décalées au nord-est; leur écartement entre axes est de 1,60 m. L'accès de la cabane n'est pas déterminé par un creusement mais seulement signalé par un léger dénivelé dans l'angle nord-est. Le comblement est formé d'une couche noire charbonneuse avec scories et nodules de torchis, surmontée de limon brun avec nodules de limon orange.

La cabane 106

De forme rectangulaire (270 cm x 240 cm) et d'une profondeur conservée de 75 cm (soit environ 1 mètre à l'origine), elle dispose d'un alignement axial de quatre trous de poteaux, dont deux de section circulaire sont pris dans les parois, tandis que les deux autres de section pseudo-rectangulaire semblent réservés à une autre fonction que celle de soutien de la couverture Cette cabane est également équipée d'un accès, sorte d'escalier à deux marches conservées, creusé dans le limon et débouchant dans l'angle nord-est. Le sol de la cabane correspond au limon en place, fortement tassé (une empreinte de pied était nettement discernable à la fouille) et recouvert d'une fine pellicule charbonneuse, d'une épaisseur d'un à deux centimètres.

La cabane 416

Fouillée en 1987, elle présente les caractéristiques stéréotypées du modèle à trois fosses. Les dimensions de la cabane sont de 3 m x 2,50 m pour une surface utile de 6,2 m^2. L'écartement entre axe des fosses d'ancrage est de 1,80m. De forme rectangulaire (270 cm x 250 cm) et d'une profondeur conservée de 45 cm, elle dispose de deux trous de poteaux axiaux de section circulaire pris dans les parois. Trois trous de poteaux sont ménagés dans l'espace intérieur de la cabane: deux suivant l'axe central (mais avec un léger décalage de 20 cm vers le sud), distants l'un de l'autre de 170cm, et le troisième près de la paroi nord (20 à 90 cm de l'axe des deux autres trous de poteaux) et équidistants à ceux-ci. Ces trous de poteaux sont de forme ovale et moins profonds que les trous des faîtières. Stratigraphie: le sol de la cabane correspond au limon en place (plus celui lié au creusement des trous de poteaux), piétiné, et laisse apparaître une couche d'occupation d'environ 3cm à 5cm avec plusieurs pierres liées à la phase d'utilisation (l'une d'entre elles montre des traces d'usure liées à l'aiguisage d'un outil pointu). Le reste du remplissage apparaît homogène avec assez peu d'effondrements et semble indiquer un comblement rapide en dépotoir (faune, céramique). Un peson (contrepoids de métier à tisser?) en grès a été découvert à quelques centimètres du niveau d'occupation au début de la phase de comblement.

La cabane 1169

Située en limite ouest du village, cette cabane présente également un aménagement à trois fosses, mais légèrement décalé par rapport à l'axe de la faîtière. L'écartement entre les fosses est de 2m, ce qui est supérieur à la moyenne habituellement constatée (1,30 m-1,40 m). L'accès de la cabane est bien visible au centre de la paroi nord-est et correspond à un léger dénivelé à l'intérieur de la cabane. Deux trous de poteaux peu profonds situés de part et

d'autre de cet accès, sont vraisemblablement utilisés pour protéger cette entrée. Le remblai est composé de limon brun un peu charbonneux, de pierres calcaires, torchis et céramique.

La cabane 1213

Elle se démarque des autres par sa taille plus importante (3,70 m x 3,80 m), mais pour une profondeur assez faible (20 cm à 30 cm.). La couverture repose sur deux poteaux faîtiers et les aménagements internes sont habituels: 3 fosses d'ancrage de bâti légèrement décalées au nord-est, et dont l'écartement entre axes est de 2,40m. Face au bâti, le sol est déformé en une cuvette aux bords irréguliers qui marque l'espace de travail proprement dit.

La cabane 1050

Cette cabane se démarque du lot par son aménagement à quatre fosses de calage. Il pourrait s'agir de deux aménagements successifs incluant à chaque fois deux montants; un examen attentif des trous d'ancrage nous incite plutôt à rapprocher cet exemple des modèles inclinés à trois fosses. En effet, les fosses F et G sont, comme bien souvent, de forme rectangulaire, le plus grand côté étant perpendiculaire à l'axe de la cabane: il s'agit de l'ancrage du bâti du métier (?) proprement dit. Les deux autres fosses, C et D, près de la paroi nord, ont une orientation opposée ce qui est habituellement le cas de la troisième fosse dans les modèles inclinés les plus courants: elles auraient donc pour but de soutenir l'inclinaison du métier. Dans ce cas l'espace de travail se situerait à l'opposé de l'accès de la cabane, situé au nord et matérialisé par une marche creusée dans le limon. Dernier point: la présence manifeste de poteaux d'angle sur le pignon ouest est étonnante car non visible sur le côté opposé. L'ancrage d'un mur en torchis est visible côté est avec un léger surcreusement linéaire et trois trous de piquets entre les deux poteaux corniers.

Interprétation des aménagements internes

Les fonds de cabanes de Baillet appartiennent à la même période, des X-XIe siècles. Les différences dans les aménagements internes indiquent donc, soit une utilisation différente, soit une certaine variabilité dans leur mise en œuvre (inclinaison, largeur). L'activité la plus souvent évoquée sur ce type de cabane est le tissage, par ailleurs bien attesté dès l'époque mérovingienne dans ce type de structure. La présence de pesons est souvent un indice déterminant pour identifier cette activité. Ils ne sont toutefois pas forcément indispensables au fonctionnement d'un métier à tisser. Par exemple, lors de la reconstitution du métier à tisser vertical dans la cabane 106, le système de tension de la barre inférieure par une mortaise incluse dans les montants verticaux a été retenu, ce type de technique étant présent dans l'iconographie. À Baillet, on note la présence d'un peson en grès provenant de la cabane 416 (remblai de la structure). À titre de comparaison, Villiers-le-Sec n'a livré qu'un seul peson attribuable au haut Moyen Âge (str.1985, inv.1303, IXe siècle), contre trois au Mesnil-Aubry (str. 463, inv.368, str.126, inv.365 et str.383, inv.367). Deux autres outils sont à mettre en relation avec le travail du tissage: les poinçons en os interprétés généralement comme broches de tisserands, fréquents sur le site de Villiers-le-Sec (16 exemplaires) sont absents du site de Baillet-en-France, et les fusaïoles, également absentes à Villiers-le-Sec. Les lissoirs en verre sont présents (deux exemplaires), mais aucun ne provient d'une cabane; l'utilisation de ce type d'objet (repassage des fibres) ne concerne d'ailleurs pas seulement la fabrication du textile mais aussi son entretien dans un cadre domestique. Le seul élément reconnu en place et lié à une utilisation artisanale dans une cabane est un bloc de grès servant à l'affûtage d'outils pointus et placé immédiatement à droite de l'espace de travail, face au présumé métier (cabane 416). Ce type de bloc destiné à l'affûtage des outils a été également remarqué plusieurs fois à Villiers-le-Sec, notamment réutilisé en pierre d'entrée de four.

À Baillet, pour une série de cabanes appartenant à la même période, on observe une variation dans les types d'aménagements représentés. C'est également le cas à Villiers-le-Sec et au Mesnil-Aubry. Il ne semble pas toutefois que deux familles d'aménagement différentes désignent des usages différents. La largeur du bâti, calculée à partir des deux montants principaux est variable (1,25m à 2,20m pour une moyenne de 1,50m) et ne dépend pas du type rencontré mais plutôt de la taille du fond de cabane. Dans les cas à trois ou quatre fosses, l'explication la plus logique est celle de métiers inclinés: ceux-ci

ont pour avantage un gain important dans l'espace intérieur de la cabane, sans modifier notoirement le fonctionnement supposé du métier. Nous renvoyons à l'article de synthèse publié sur ce sujet (Gentili 2009). La répartition spatiale des fonds de cabane de Baillet est remarquablement parallèle à celle des greniers. Ils s'intègrent au sein de petites unités régulièrement espacées, groupant silos, greniers, cabanes, mais pas systématiquement de bâtiment d'habitation. Cette association directe grenier-cabane-silos, est également visible à Villiers-le-Sec pour la même période au sein d'une aire spécifique et dépourvue de bâtiment d'habitation (sud-ouest du décapage). La juxtaposition d'unités groupant à chaque fois la même association d'activités différentes (Conservation des denrées, activités agricoles et, artisanat) semble indiquer une division de l'espace par «familles» et non pas en aires spécialisées. Ce dernier point conforte l'idée que ces fonds de cabanes ont une même vocation, au-delà des quelques variantes constatées dans les aménagements.

Face à cette redondance des greniers et cabanes, deux équipements diffèrent par leur probable utilisation collective : il s'agit du puits 1213 et du four 1046. Le premier, par la difficulté de sa mise en œuvre, le second par une évolution perceptible de ce type d'installation durant la période carolingienne.

Le puits du village?

Le puits 1213

Implanté sur le chemin, il se situe à mi-distance des limites est et ouest du site, en bordure d'un embranchement, bien matérialisé par les fossés, qui se dirige au nord vers le cœur du village. L'accès qui mène directement au puits a été partiellement empierré, on y retrouve surtout de très nombreux fragments de céramique des Xe-XIe siècles utilisés comme recharge des ornières (71kg pour 1347 fragments soit un poids moyen par tesson à peine supérieur à 5g.). Le creusement du puits recoupe clairement deux ornières du chemin, ceci d'autant plus qu'il s'installe en plein milieu du passage. On ne saurait mieux à ce titre exprimer le caractère collectif de l'installation. Soigneusement appareillé, le puits a un diamètre extérieur de 3,30m pour un conduit interne variant de 96cm à 1,05m. L'empierrement est réalisé à 70% à l'aide de blocs de meulière, les 30% restants étant constitués de calcaire d'un module moyen de trente centimètres pour le parement. Le reste de l'appareillage est constitué de blocs de module irrégulier associés aux déblais provenant du creusement du puits. Le puits a été fouillé manuellement et mécaniquement en alternance, par tronçons successifs à l'aide d'un palier réalisé à la pelle mécanique, ceci jusqu'à une profondeur de 5,40m. Au-delà, la fouille a été interrompue pour des raisons de sécurité, la profondeur de la nappe (environ 20m) laissant peu d'espoir d'arriver au fond par cette méthode. En effet, passé le calcaire de Saint-Ouen, la nappe disponible se trouve à la base des sables de Beauchamps au contact du Lutétien. Les données des sondages conduisent à estimer celle-ci à une profondeur située entre -23m et -27m. Le comblement du puits s'est révélé parfaitement homogène sur toute la profondeur fouillée, constitué d'un remblai brun avec pierres et faune. Le mobilier issu du comblement est identique à la céramique retrouvée en surface du puits et place son abandon à la même époque que les constructions avoisinantes, dans le courant (ou la fin?) du XIe siècle, ce qui peut paraître surprenant si l'on envisage un maintien au moins partiel d'un noyau villageois, même limité à l'église, jusqu'à la guerre de Cent ans. Malheureusement, le mobilier provenant de la maçonnerie fait presque totalement défaut puisque seul un tesson de céramique gallo-romaine en provient. Plutôt qu'une origine gallo-romaine -qui, après tout, n'est pas totalement exclue- nous inclinerions à placer la construction du puits à la même période que les constructions qu'il vient alimenter en eau, c'est-à-dire dans le courant du Xe siècle.

Les fours et foyers

Deux petits foyers (st 1215 et 1227) découverts en bordure du chemin présentent des caractéristiques communes, visibles malgré un mauvais état de conservation lié aux ornières postérieures. Ils possèdent une sole plane, d'une rubéfaction épaisse d'environ 3cm, sorte de banquette entourant un foyer central dont les bords sont fortement rubéfiés et dont le fond, légèrement en cuvette, a livré cendres grises, gros charbons de bois, et quelques os calcinés. Dans le cas du foyer 1228, il apparaît clairement que le fossé adjacent a servi de cendrier. Une troisième structure (st 1228) montre un foyer ouvert de forme circulaire aménagé sur une banquette en bordure d'un silo; une couronne rubéfiée visible en surface et

légèrement en retrait semble indiquer que nous avons affaire au même type que 1215 et 1227. La fonction de ce type de foyer, tantôt rattaché à la métallurgie, tantôt au traitement des grains ne peut être précisée ici, compte tenu du mauvais état de conservation des structures. Tout au plus pouvons-nous noter l'absence de battitures.

Le grand four 1046

Le four 1046 *(Fig.III-25)* qui a été mis au jour sur la surface décapée en 1996 se distingue par ses dimensions importantes avec un diamètre de 2,15m offrant ainsi un espace de cuisson de forme circulaire d'environ 3,60m2. La longueur jusqu'à l'extrémité de la bouche est quant à elle égale à 2,60m.

> Une seule sole a été reconnue, elle est légèrement concave et en pente douce vers l'extérieur. Celle-ci était constituée d'un radier de scories (environ 70kg) surmonté d'un aplat de limon épais de 3cm à 4cm. Celui-ci a rubéfié sur toute son épaisseur. Un autre exemple en Ile-de-France montre un four avec un tel radier, il s'agit de Saint-Maurice-Montcouronne (91). Ce site daté des X-XIe siècles, se caractérise par une activité artisanale métallurgique; la production importante de déchets explique ce phénomène de récupération. Cela tendrait à penser qu'une activité similaire aurait existé à Baillet-en-France, mais ici, les scories découvertes se limitent à une activité de forge. Le four n'a pas trop souffert du phénomène d'arasement; la voûte offre une hauteur maximum de 85cm. L'épaisseur des parois peut atteindre 10cm (au sommet de la voûte). Seul le limon naturel en place a servi pour les parois. Des traces d'outils ont été remarquées à quelques endroits de la voûte. Le remplissage du four montre qu'une partie du dôme s'est effondrée sur la sole au cours du comblement. Le conduit de bouche et la bouche sont également bien conservés. La fosse attenante de forme ovale (2,90m sur 2,30m) présente un surcreusement circulaire sur le côté droit. Son fond est tapissé d'une couche charbonneuse stratifiée, épaisse d'une quinzaine de centimètres. Celle-ci est significative d'utilisations successives. Il est à remarquer que le four se situe légèrement en contrebas de la fosse attenante. Ce qui n'est pas le cas le plus fréquent. L'emplacement du four domestique n°1046 ne paraît pas aléatoire. Il se localise à quelques mètres de la voie de Moussy-le-Neuf à Pontoise qui organise l'ensemble des unités d'habitation et de stockage fouillé. Des cas semblables ont été observés localement à Villiers-le-Sec (95), Le Mesnil-Aubry (95) (voir supra) et Villiers-le-Bel (voir infra), La proximité de chemins semble bien être un facteur d'implantation.

La surface importante de la sole et la position isolée du four sur le site se rapproche des hypothèses en cours concernant ce type de structure de combustion. En effet, il semble qu'à l'époque mérovingienne, ces fours aient été nombreux avec des dimensions généralement inférieures à l,60 m. Durant la période carolingienne, les dimensions restent sensiblement les mêmes, mais le nombre commence à décroître. Ce n'est réellement qu'aux X-XIe siècles que le changement se fait sentir: le four est alors quasi-unique et ses dimensions dépassent régulièrement les 2m. Le cas de Baillet-en-France paraît donc étayer ces observations qui font penser que cet élément appartenant de prime abord au type «familial» ou «pluri-familial» s'est élevé au rang d'unité villageoise (Bruley-Chabot 1997).

Les silos

Sur trente-deux structures interprétées par leur forme comme étant des silos, 30 ont fait l'objet d'un calcul de volume: celui-ci a d'abord été réalisé à partir du profil conservé, quelquefois fortement dégradé puis ensuite estimé à partir d'une restitution graphique du profil initial du silo.

> Celle-ci a été basée sur l'observation de la stratigraphie et notamment du volume des effondrements de parois souvent nettement perceptibles, même pour les exemples les plus dégradés (Gentili 2009). Le calcul du volume a été réalisé en décomposant le silo en formes élémentaires et en utilisant la formule du cylindre, de la sphère et du tronc de cône. Pour les silos où il existait plusieurs profils, une moyenne a été effectuée. La courbe ci-jointe montre une dispersion des volumes assez importante, de 0,4m3 à 3,6m3. Les silos dont le volume à la fouille est supérieur au volume initial estimé sont ceux dont les parois étaient les plus dégradées. Dans le volume initial conservé, nous avons tenu compte d'un arasement homogène du site d'environ trente centimètres. Nous n'avons toutefois tenu compte, dans le calcul, que des quinze centimètres au-dessus du rétrécissement, le reste du «goulot» servant plus probablement au bouchon (paille).

L'histogramme ci-dessus indique la fréquence des tailles de silos répartie par classe de 0,1m^{3}. Deux pics peuvent être observés: l'un situé autour de 0,75m3, et l'autre pour le double (1,5m^{3}). On n'observe pas de grandes aires d'ensilage isolées et spécifiques, mais plutôt une association avec les fonds de cabane et les greniers, par groupes. On notera cependant que les plus grands silos (112 et

114) sont regroupés dans la partie est. Les associations de deux à quatre silos contemporains sont les plus courantes: nous sommes cependant souvent démunis pour prouver leur contemporanéité stricte, notamment en l'absence de remontage céramique inter-contextes, et il peut s'agir dans certains cas de silos creusés successivement au même emplacement, sur quelques années ou décennies.

Le mobilier

La céramique

Le mobilier issu de la campagne 1987, principalement de silos et de remblais de cabanes, a livré quelques ensembles conséquents, déjà partiellement étudiés en 1988 (Gentili 1988 a). Le mobilier des fouilles 1996 *(Fig.III-26)* est plus inégal dans sa répartition: en effet, il y a moins d'ensembles «moyens» (il y a moins de silos) mais, d'une part, un mobilier peu abondant provenant pour l'essentiel des trous de poteaux, et d'autre part, un contexte très riche provenant du puits 1213.

Les pâte

La part des pâtes sableuses est considérable par rapport aux autres catégories (98%). La différence est bien visible par rapport au Mesnil-Aubry (Gentili 2009c), où l'importance des granuleuse et granulo-sableuses s'explique par une chronologie plus large, incluant au moins une partie du IXe et la totalité du Xe siècle.

À Baillet, le pourcentage de céramique peinte est important et concerne la majorité du lot étudié (51% en poids). Cette proportion est plus importante qu'au Mesnil-Aubry où le ratio sableuse peinte/sableuse est de 39% pour 61% en poids. Cette importance croissante de la peinture dans les contextes X^{e}-XIe siècles contraste avec l'absence totale de céramique glaçurée.

Les formes

La proportion des types de bords, calculée en nombre de fragments montre une parité parfaite entre les lèvres rectangulaires (dénomination prise dans un sens large) et les bords en bandeaux. Dans le premier cas, il s'agit pour l'essentiel de cruches à bec tubulaire, tandis que les bords en bandeaux appartiennent le plus souvent aux oules. La rareté des formes ouvertes a conduit à la réutilisation de fonds de cruches ou d'oules en écuelles après découpe, comme le montrent bien les traces observées sur les chutes. Un type de cruche à bord éversé et bec pincé, col bien individualisé et panse globulaire s'apparente plus au pichet. Ce type de forme semble caractéristique des contextes les plus récents et pourrait appartenir à la seconde moitié du XIe siècle. Les lampes sur pied constituent la dernière catégorie de forme bien représentée à Baillet. Ce type de lampes, bien caractéristique des X-XIe présente ici quelques variantes typologiques: corps plein ou semi perforé.

Le mobilier métallique

Les principales pièces provenant des fouilles de 1987 ont été publiées dans le catalogue «Un Village au temps de Charlemagne».

Le matériel métallique du site de «la Vieille Eglise», provenant de la fouille de 1996, se compose de 20 objets en fer et d'un seul en bronze, un fil, dont une extrémité est recourbée en crochet et qui présente une forme semi-circulaire, peut-être une boucle d'oreille. Parmi les objets en fer, on remarque une pointe de flèche, une lame de couteau et deux fers à chevaux (un complet et la moitié d'un autre). Un objet en os décoré mérite l'attention: il s'agit probablement d'un manche de couteau, monobloc. De section rectangulaire, il est évidé à l'intérieur pour recevoir la soie d'un couteau ou d'un outil. La soie est non traversante, car l'extrémité du manche est pleine, et non rivetée. On aurait affaire à un montage de type soie cimentée (l'évidement, égalisé et poli, s'interrompt à 2cm de l'extrémité, il affecte un ovale d'environ 0,9cm sur 0,6cm) ; cette extrémité est cependant incomplète. Le manche pourrait avoir été fabriqué dans un métapode de bovidé ou d'équidé. Le décor incisé qui le revêt se compose, sur les deux faces, de groupes opposés de 5 à 6 stries obliques et parallèles formant des

chevrons, dont les pointes sont ponctuées sur le bord opposé par 3 petites incisions parallèles et droites. Les côtés du manche sont décorés de groupes de 4 à 5 stries parallèles et droites.

La faune

Nous renvoyons pour détail à l'étude de Jean-Hervé Yvinec dans le rapport de fouille 1998 (Yvinec in Gentili 1998 p.94-101).

rapport Baillet 1996 la Vieille Eglise.pdf

L'étude archéozoologique des structures de la fouille 1987-1996 montre une nette domination de l'élevage bovin avec également une très forte proportion de chevaux qui marquent bien la spécialisation de cette partie du Pays-de-France dans l'élevage des équidés. Le réexamen par J H Yvinec d'un lot de faune issu du silo n°1 de la fouille 1977 permet de comparer deux ensembles contemporains présentant des profils très différents (XIe s.).La faune des unités d'habitat bordant le chemin se diffère peu des contextes contemporains du Mesnil-Aubry et Villiers-le-Sec, si ce n'est un plus fort taux d'équidés déjà élevés sur ces sites et reflète un mode de consommation non privilégié axé sur un élevage répondant aux besoins de traction animale. L'étude du silo n°1 (XIe s.), qui s'avère être localisée à proximité immédiatement au nord-est de l'église livre des indices de consommation privilégié avec une forte proportion de porc, la présence de poissons ainsi que celle de coques, de coquilles Saint-Jacques et d'huîtres et à l'inverse du reste du village, l'absence totale d'équidés consommés.

Conclusion

Comme dans le cas de Villiers-le-Sec, la jonction de plusieurs fouilles (1987 et 1996) a permis d'obtenir une surface suffisante pour permettre une analyse spatiale de l'habitat montrant ici l'étirement considérable d'unités du X-XIe siècles en bordure d'un chemin. Le cœur du site lui-même a pu être appréhendé de façon nouvelle grâce à l'interprétation des clichés verticaux ou obliques et leur croisement avec les données issues d'anciens sondages (1977) qui ont pu être repositionnés. Ces indices, si ténus soient-ils, nous apportent une meilleure vision d'ensemble et permettent de comprendre la nature de l'habitat groupé.

Statut du site : un village

La présence d'un cimetière du Haut Moyen Âge et celle d'un édifice cultuel, qui a donné son nom à la parcelle a été clairement établie au nord de la zone fouillée. Son origine mérovingienne semble vérifiée au moins pour les sépultures (stèle et vase caréné). Cette implantation semble se superposer à un établissement antique reconnu en prospection pédestre. L'origine de l'édifice religieux est plus problématique faute de fouilles, et l'on ignore s'il s'agit d'une implantation tardive à l'emplacement d'un cimetière du haut Moyen Âge, comme à Villiers-le-Bel, ou bien si un sanctuaire du haut Moyen Âge a pu exister à cet emplacement. Le silo (XIe s.) fouillé dans l'un des sondages de 1977 montre, par l'abondance du mobilier recueilli et l'analyse des données archéozoologiques, la présence d'un contexte de consommation aisé qui semble cadrer avec une présence seigneuriale ou ecclésiastique et contraste avec les ensembles recueillis sur l'habitat fouillé en 1987-96. Malgré des données lacunaires, la présence de tessons du Haut Moyen Âge recueilli dans le labour dans un large périmètre autour de l'édifice cultuel et du cimetière, révèle vraisemblablement l'existence de l'habitat associé. L'ensemble forme un village (habitat, lieu de culte, cimetière, chemins de desserte interne) dont la partie fouillée en 1987 et 1996 constitue l'extension maximale au sud et à l'ouest.

Statut de la zone fouillée

L'homogénéité chronologique de la zone fouillée, qui s'étend probablement sur moins d'un siècle, et son développement particulier, étiré longuement d'est en ouest en bordure d'un chemin, lui confère une spécificité par rapport au reste du site. La présence d'un grand puits à eau maçonné et celle d'un four culinaire de grand diamètre indiquent une organisation collective dans la réalisation, et le fonctionnement de ces équipements. La présence d'embranchements de chemins perçus en bordure de la fouille confirme par ailleurs les liens avec la partie centrale du village. La prédominance des silos et greniers dans les petites unités montre bien leur vocation agricole centrée sur la culture des céréales. L'artisanat textile est représenté également de façon systématique avec les fonds de cabane avec ancrages de métiers qui se répètent également de façon régulière. Les bâtiments d'habitation sont plus difficiles à caractériser. Certaines constructions d'un module proche des greniers ou à peine rallongés ont pu répondre à cette fonction (bât 6 et 7). Le bâtiment le plus long (bât 8), malheureusement à moitié détruit, est le seul à avoir une dimension habituelle pour une maison. Il est d'ailleurs au moins partiellement entouré d'un fossé. Le mobilier découvert (faune, céramique), notamment dans les silos avoisinant les constructions indique un contexte de consommation habituel pour un site d'habitat. L'abondance du torchis, la présence d'un cadenas, de lampes, indiquent plus un habitat complet que de simples annexes agricoles. Les types de bâtiment reconnus ici ne sont d'ailleurs pas forcément représentatifs de l'ensemble de l'habitat : son organisation en partie centrale nous échappe totalement; la présence d'une occupation diachronique et de statuts sociaux différents peut impliquer une réalité archéologique plus complexe. Le développement à la fin du Xe siècle et au XIe siècle, de ces petites unités à vocation agricole et artisanale en périphérie immédiate de la villa de Baillet, est un phénomène à replacer dans un contexte géographique un peu plus large. L'étirement le long d'un axe est-ouest illustre l'importance croissante des chemins dans l'organisation de l'habitat. Un autre facteur apparaît également en filigrane: La situation de Baillet, aux frontières de la plaine de France, et du massif forestier de l'Isle-Adam, en fait une zone frontière. L'extension vers l'ouest à partir du noyau carolingien reflète peut-être un mouvement de mise en valeur du terroir, dont la mise en place de la villa du Fayel et le développement de l'abbaye du Val à Mériel constitueront les étapes ultérieures.

L'origine du village de "La Vieille Église" peut répondre à un schéma observé sur plusieurs sites voisins, dont Villiers-le-Sec: installation dans la cour agricole d'un établissement gallo-romain, à proximité d'un axe de circulation, importance progressive de ceux-ci dans l'organisation de l'habitat. La chronologie du cimetière (nécropole mérovingienne) et celle du sanctuaire restent des paramètres qui nous échappent et sans lesquels toute conclusion sur ce point n'a pas de sens.

L'abandon et le déplacement du village de Baillet ne présentent pas un caractère isolé mais s'inscrivent dans un phénomène plus large de réorganisation du terroir au début de la période médiévale. La tradition place la destruction et l'abandon du village pendant la guerre de Cent ans et l'occupation anglaise. Les deux sources concernant ces événements sont récentes, puisqu'il s'agit du répertoire archéologique du canton d'Ecouen de 1883 "Dans le chemin Vert, nommé avenue d'Attainville, une croix marque l'emplacement de l'église et de l'ancien village détruit pendant l'occupation anglaise (1420-1436). Le marquis d'O donna aux habitants la chapelle de son château pour en faire la nouvelle église" et d'un registre de la fabrique de 1847. Si le lieu décrit correspond bien à l'emplacement du site archéologique, rien ne permet pour l'instant de confirmer le maintien d'une occupation sur le site jusqu'à la guerre de Cent ans, aucun mobilier archéologique postérieur à la fin du XIIe siècle n'ayant été recueilli à l'occasion des sondages de 1977 ni des fouilles de 1987.

L'argument n'est pas pour autant décisif compte tenu de la faible zone sondée en 1977 et de l'aspect périphérique des unités d'exploitation du XIe siècle fouillées en 1987 qui sont surtout caractéristiques d'une phase d'expansion maximale du village au sud et à l'ouest. Le maintien du lieu de culte et du

cimetière, au moins un certain temps, après l'abandon de l'ancien village est également un scénario envisageable et qui semble confirmé par la découvertes de tuiles plates en prospection pédestre à l'emplacement présumé de l'église.

Il est également possible que des habitations plus resserrées aient été associée à cet ensemble. Nous avons vu que l'étirement de l'habitat du XIe siècle le long du chemin de Pontoise constituait un fait marquant de l'habitat du XIe siècle. Si l'on poursuit le long de cet axe, on aboutit face au hameau du Fayel mentionné à la fin du XIIe siècle et dont le hameau, partiellement fouillé en 1996, semble en partie prendre le relai de l'habitat de la Vieille église. Il présente en effet une occupation à partir de la fin du XIIe siècle et une succession de bâtiments d'exploitation à partir du XIVe siècle.

Il convient également d'envisager les indices présents dans le village actuel de Baillet, et notamment les indices d'habitats seigneuriaux susceptibles d'avoir motivé le déplacement du village. Des découvertes récentes effectuées lors d'un diagnostic (octobre 2015) semblent conforter cette chronologie.

III-3-2 L'occupation médiévale du Fayel à Baillet-en-France

Si l'on poursuit vers l'Est le tracé du chemin de Pontoise à Moussy-le-Neuf qui semble générer la dynamique spatiale de l'habitat du XIe siècle, on observe la présence d'une grosse ferme seigneuriale, la Ferme du Fayel, mentionnée au XIIe siècle et qui semble un candidat possible pour succéder au village de la « Vieille Eglise ».

Fig. III-27 Plan masse du diagnostic et de la fouille du Fayel à Baillet-en-France

Une opération archéologique effectuée en 1995 permet d'en connaître plus sur son occupation. Le doublement du CD n°3 à partir de la Croix Verte qui forme un tronçon de la Liaison Cergy-Roissy (Francilienne Nord) débouche à la sortie est de Baillet-en-France sur un vaste échangeur (7 ha), point de départ du nouveau tracé qui traverse la vallée de Chauvry pour rejoindre la R.N 184. Cet échangeur se situe immédiatement face à la ferme du Fayel et au hameau du même nom. Un groupe de bâtiments encore visibles sur les documents de la première partie du XIXe siècle étant inclus dans l'emprise des travaux autoroutiers. Le Fayel se situe à l'interface de deux zones géographiques distinctes: les riches terres limoneuses de la plaine de France, d'une part, et le massif forestier de l'Isle-Adam et de Montmorency, d'autre part, formant véritablement la porte du Pays-de-France, ce qui a valu à l'extrémité ouest de son terroir la dénomination de «détroit de Baillet» (Marot P. 1987). Le Fayel, situé à la sortie ouest de l'actuel village de Baillet-en France apparaît pour la première fois dans les textes au XIIe siècle. La campagne de sondages réalisée sur l'échangeur du Fayel a été l'occasion d'observer une vaste surface (7 ha), quelques centaines de mètres plus à l'ouest le long du même axe de circulation.

Plus limitée dans l'espace (1500m^{2}) la fouille s'est attachée à la partie du hameau du Fayel proche de la ferme; c'est l'occasion d'en préciser l'évolution aux périodes médiévales et modernes. Nous nous limiterons dans le cadre de cette étude de cas à la description rapide des vestiges médiévaux sans évoquer l'occupation moderne et contemporaine qui la prolonge.

Les sources figurées

Plans terriers, plans d'intendance, minutes d'état-major et cadastre Napoléonien Le premier document représentant la ferme du Fayel est un plan terrier de 1638: il s'agit d'un document d'arpentage des biens de l'abbaye du Val aux religieux Feuillants (ADVO 44H.913140). Celui-ci apporte de nombreuses informations sur les micro-toponymes du terroir de Fayel (Marot, 1993) mais n'offre que des renseignements limités sur le bâti.

Le cadre général de l'occupation

Les chemins

Deux remarques peuvent être faites concernant les voies de circulation. D'une part, l'ancien chemin est-ouest retrouvé en fouille (cf. supra Str.50), n'apparaît pas sur le document de 1638 et est donc probablement déjà abandonné à cette période. D'autre part, le chemin de Baillet à Chauvry n'existe pas encore, puisque le cheminement est-ouest s'interrompt au carrefour face à la ferme du Fayel, et ne longera la ferme au sud pour poursuivre vers l'Est que sur le plan d'intendance de 1781.

Le véritable carrefour dit «carrefour du Fayel», flanqué d'un calvaire (représenté sur le document de 1638) se situe en fait quelques centaines de mètres plus au sud où l'on retrouve le «Grand chemin de la seigneurie à Pontoise «, principal axe est-ouest. Au sud, le chemin se prolonge en direction d'une éminence ou se trouvait le moulin de Balesmont appelé ultérieurement moulin de Chauvry. Au nord, le chemin qui rejoint la ferme du Fayel est également nommé «rue de la Ferme menant au grand chemin de Pontoise».

La ferme

Le premier document utilisable sur ce point est un plan de 1727-1730 provenant du Musée Condé de Chantilly (AMMC.115C 8). Les bâtiments de la ferme sont clairement identifiés ainsi que plusieurs maisons du hameau. Face à la ferme, les bâtiments fouillés apparaissent sous la forme d'une construction en L, bien séparée des autres maisons. Les documents du XVIIIe siècle et particulièrement le plan d'intendance de 1781 sont suffisamment précis pour tenter une comparaison, certes risquée, avec les descriptions du 13e siècle « un hôtel entouré de petits murs de haie, il comporte une maison, deux granges, des étables, un puits, un jardin clos de cinq arpents, une petite maison dénommée chapelle".

Le hameau

Les bâtiments qui nous intéressent plus particulièrement dans le cadre de cette fouille sont situés immédiatement au sud du carrefour du chemin de Baillet à Fayel et du chemin du bois des Noues appelé rue du Fayel. Ce carrefour forme une petite place où siégeaient les audiences de la justice du Fayel. La représentation des bâtiments reste à peu près stable sur les documents du XVIIIe siècle malgré le schématisme de la représentation et les variations également visibles sur le plan de la ferme. On note toujours la taille plus importante du bâtiment nord-sud, situé en bordure du chemin. Les minutes d'état-major de 1819 et le cadastre de 1827 apportent quelques indications complémentaires. La petite place existe toujours, mais l'entrée de la ferme n'est plus à l'est, le long de la rue du Fayel mais au sud, le long de la nouvelle route de Baillet à Chauvry. La surface de l'échangeur (7,8 ha) a fait l'objet de sondages systématiques réalisés au mois de novembre 1995. Sur la partie sud de l'échangeur, 38 tranchées d'orientation est-ouest ont été ouvertes dont 4 se sont révélées positives. Deux fenêtres ont été réalisées à l'emplacement de deux d'entre elles : la première, en bordure du chemin de a livré une concentration de structures en creux, médiévales et modernes, incluant plusieurs foyers. L'autre ouverture réalisée 100 mètres plus à l'est, autour d'un autre foyer n'a pas livré de structures supplémentaires. Sur la partie nord de l'échangeur, 22 tranchées nord-sud, quasi-continues ont été ouvertes. À l'exception de deux, elles se sont toutes révélées positives: en effet, un ancien chemin creux antique et médiéval qui traverse d'est en ouest la zone considérée, est visible dans 16 sondages et a pu être suivi sur 380 m. Il poursuit le tracé du chemin qui organise le site de la Vieille église. Un petit décapage, réalisé sur la partie ouest du chemin, a permis de mieux l'appréhender et surtout de vérifier l'absence de liaison avec l'enclos actuel de la ferme. Les deux tranchées bordant le chemin qui lui est perpendiculaire et menant face à la ferme du Fayel («Rue de la Ferme menant au Grand Chemin de Pontoise») sont elles aussi bordées de structures en creux médiévales ou modernes.

Enfin, trois tranchées touchant le secteur bâti visible sur les plans d'intendance et le cadastre napoléonien (cf. infra) ont mis au jour des niveaux d'occupation, pavages et murs, médiévaux et modernes qui ont fait l'objet d'une fouille limitée à une ouverture de 1500m^{2}.

En périphérie du Fayel : concentration de fosses et foyers en lisière

Ce secteur situé au niveau d'une légère bifurcation vers l'ouest du chemin visible sur les plans d'intendance du XVIIIe siècle, a livré 12 structures en creux dont 3 sont attribuables au XVIe siècle (St. 71, 74, et 78), et deux au bas Moyen-Age (St. 81 et St. 75, respectivement fin XIVe s. et XVe s.). Il s'agit pour la plupart de fosses peu profondes dont le remblai est généralement riche en charbons de bois. Une dizaines de foyers excavés ont été découverts dans les sondages. Plusieurs d'entre eux présentent des caractéristiques identiques: forme ovale, bords rubéfiés, remplissage très charbonneux. Seul l'un d'entre eux a livré un tesson de céramique médiévale (XVe s.). Les charbons de bois provenant de l'un des foyers ont été identifiés sommairement, il s'agit en majorité de chêne (Quercus sp.), dont les cernes, serrées et fines, indiquent une croissance lente. Aucune trace d'éclatement ni de vitrification n'a été observée sur ces charbons, ce qui semble exclure une montée en température très importante. L'homogénéité des taxons rencontrés pourrait indiquer une activité de lisière forestière voire de défrichement liées aux pratiques agricoles au sud de la ferme du Fayel.

Un chemin antique ?

La parcelle nord est traversée dans sa totalité par un chemin est-ouest visible dans la totalité des tranchées de sondage. Ce chemin n'est pas visible sur les documents les plus anciens consultés (XVIIe s.). Il se trouve en totale continuité avec le chemin de Pontoise à Moussy dont un tronçon de cinq cent mètres a été fouillé 1 km plus au sud, sur le site de «la Vieille Église». Indépendamment des coupes réalisées dans les tranchées de sondage, deux tronçons de trente mètres ont été décapés dans l'axe du chemin et une grande coupe réalisée à l'endroit le plus large. Celui-ci se présente sous la forme d'un chemin creux d'une profondeur de 2 mètres par rapport au sol actuel et d'une largeur de 4 mètres, fossés latéraux compris. La partie réservée à la circulation mesurant environ 2,50 mètres. Ce chemin est doublé au sud par un fossé plus conséquent (1,5 m de large pour une profondeur égale). Le mobilier recueilli, peu abondant, associe quelques fragments de céramique gallo-romaine à des fragments de céramiques du haut Moyen Âge, ou du début de la période médiévale (tessons de granuleuse et de sableuse < Même si ce matériel est insuffisant pour dater indiscutablement ce chemin de la période gallo-romaine, une origine antique n'est pas à exclure et son existence est évidente pour la période médiévale. L'existence d'un tracé direct entre le site du Fayel et l'ancien village de la «Vieille Église» peut être un élément important dans la compréhension de la genèse du premier et l'abandon du second.

La zone Nord : concentrations de structures part et d'autre du chemin

Les deux tranchées de sondages qui bordent le Chemin de la Ferme du Fayel sont bordées de fosses et de structures en creux médiévales et modernes. Cette concentration est limitée en largeur puisque les tranchées suivantes sont négatives. La plupart de ces structures sont des fosses circulaires peu profondes au remplissage charbonneux. Deux structures, 17 et 18 ont livré un mobilier céramique attribuable aux XI-XIIe siècles.

La zone des bâtiments

À l'issue du décapage, la zone fouillée présentait un état de conservation inégal: la partie centrale est bien stratifiée et l'épaisseur du niveau archéologique bien visible dans les tranchées de sondages (qui atteignaient toutes le limon géologique). Au niveau supérieur, un sol pavé de grès apparaît nettement. Autour de cette zone, protégée par un profil en cuvette, l'arasement est plus important. L'angle nord-ouest est particulièrement touché puisque ne subsiste même plus aucune fondation de mur (Bâtiment 1). Dans la partie est, les niveaux sont fortement remaniés par des fossés et associés à des couches de démolition, comportant tuiles et plâtre. Le décapage est partagé en deux par un large caniveau nord-sud recoupant les murs. Au sud du décapage, une série de structures en creux prolonge la zone de fosses bordant le chemin et visible dans les tranchées adjacentes. À l'ouest, le grand bâtiment nord-sud visible sur les plans d'intendance est en partie détruit par le caniveau, mais son plan reste perceptible et semble montrer des évolutions (agrandissement au nord, présence de caves). À l'est, trois bâtiments d'orientations différentes se succèdent, le dernier état étant fortement dégradé par la récupération systématique des pierres.

Évolution du site à l'époque médiévale

(Fig.III-28)

Quelques fragments de céramique gallo-romaine ont été découverts en prospection pédestre en périphérie de la ferme, mais sans concentration particulière. La présence de mobilier gallo-romain résiduel a été observée sur la zone fouillée (sigillée, tegulae) et des éléments lacunaires peuvent peut-être lui être rattaché.

Le bâtiment 5: un bâtiment sur solin ?

En limite sud de décapage, un lambeau de mur (M 115) est constitué de gros blocs de calcaire et de grès calés avec des petites pierres; il est conservé sur une longueur de 3 mètres, pour une largeur de 45 cm. Deux retours permettent de connaître la largeur du bâtiment (5m); à l'est, seules quelques pierres matérialisent l'angle, très arasé. Le mur ouest, conservé sur deux mètres, est partiellement récupéré, ne laissant subsister qu'un lambeau de maçonnerie incluant calcaire, grès et imbrex. L'arasement du bâtiment plus au sud, et la limite de la fouille ne nous permettent pas de connaitre sa longueur. Deux trous de poteaux situés à l'angle nord-ouest du bâtiment lui sont peut-être associés. Nous ne disposons pas d'éléments de datation directs pour ce bâtiment. Toutefois, il convient de noter qu'une fosse (st.109), tangente au mur 115, qu'elle recoupe contenait plusieurs fragments de tegulae et d'imbrex (610 grammes) qui pourraient provenir de la couverture du bâtiment. Seule une datation large incluant la période gallo-romaine (tardive?) et le haut Moyen Âge semble devoir être retenue, mais sans certitude.

XIe-XIIIe siècles: une occupation en périphérie de la ferme (?)

Plusieurs fosses situées au sud du décapage ont livrées des éléments céramique appartenant à la fin du XIe et au XII-XIIIe siècles (St.17, 13, et 15), période où apparaissent les premières mentions de la «villa du Fayel». Le cœur de cette occupation n'a pas été observé sur la zone fouillée et pourrait être situé à l'emplacement de la ferme du Fayel-elle-même.

XIVe-XVe siècles: premières constructions

Un bâtiment d'exploitation (stabulation?) (bâtiment 3)

Il s'agit d'un bâtiment rectangulaire de 13 x 7 m, d'orientation nord-ouest/sud-est. Le sol du bâtiment, composé d'un cailloutis de silex et de plaquettes calcaires de faible module, est conservé sur un peu plus de la moitié de sa surface.La moitié orientale du bâtiment a été largement bouleversée par le creusement de la fosse 194 et des fossés agricoles adjacents. Les différents éléments de mobilier retrouvés associés à ce bâtiment appartiennent à la fourchette fin XIIIe s?-XIVe siècle, (des fragments de céramique très décorée ont été découverts sur le sol 195, et une anse de pichet «parisien» glaçuré jaune provient du mur 208). La fonction du bâtiment est difficile à déterminer faute d'indices pertinents. On notera l'absence de foyers sur la partie conservée, il est vrai limitée à la moitié de la surface.La profonde altération du sédiment immédiatement au nord et à l'ouest du bâtiment, où il a pris une coloration verte, est peut-être dûe à la présence de stabulation et à la vidange de déjection animales, ce qui pourrait plutôt nous orienter vers un usage de bâtiment d'exploitation, ou bien mixte habitation/stabulation. On ne note cependant aucune partition de l'espace intérieur. La couverture du bâtiment n'était pas forcément en tuiles. En effet, peu de tuiles ont été découvertes dans les niveaux associés au bâtiment. Compte tenu de la période et des caractéristiques de l'édifice, une couverture en chaume est plus que probable.

Une grange (bâtiment 1)

Ce grand bâtiment nord-sud, présent sur les plans d'intendance, et encore visible sur le cadastre Napoléonien, présente un état de conservation inégal: le mur ouest (M125), bien préservé au sud avec ses contreforts, est totalement arasé au nord. Le mur est (M126) présente des caractéristiques opposées: bien conservé au nord, il est ensuite pris en écharpe par le caniveau 102 et le puisard 103. Le retour au sud est matérialisé par un petit lambeau de mur et l'angle sud-ouest, en meilleur état. Les dimensions du bâtiment sont de 35 x 13 m, il semble toutefois qu'il ait subi plusieurs modifications ou agrandissement en partie nord. La position du pilier 227 suggère une division en trois nefs avec deux travées de six piliers; cette interprétation est confortée par la trace d'une autre base de pilier dans l'angle sud-ouest du bâtiment. Si l'on tient compte des deux bases subsistant, on observe de légères différences de largeur entre la nef orientale, large de 5 m, et les deux autres plus étroites. L'interprétation de la fonction du bâtiment découle directement du plan, assez caractéristique. L'indice d'une entrée latérale, entre le dernier contrefort et l'angle sud-ouest est fourni par la présence d'une pierre creusée d'une crapaudine trouvée en place, légèrement en retrait du mur. Le sol de la grange n'est conservé que dans le quart nord-est, entre les murs 228 et 126. Celui-ci est installé sur le remblai 163/154 bien daté du XVe siècle. Ce premier niveau de circulation (162/176) a livré un mobilier céramique en majorité médiéval (XVe s.), avec toutefois quelques éléments plutôt attribuables au XVIe s

La campagne de sondages et la fouille réalisées en 1995-1996 ont permis d'apporter quelques lumières qui complètent les données historiques, relativement abondantes et dont nous avons présenté plus haut les principaux éléments. Les fouilles n'ayant pas touché la ferme proprement dite, des informations déterminantes manquent concernant la genèse de la villa du Fayel. Toutefois quelques points peuvent être précisés.La présence d'un chemin Est-Ouest, vraisemblablement d'origine antique et disparu à l'époque Moderne, a son importance: il prolonge en effet le tracé du chemin de Pontoise à Moussy-le-Neuf qui organise toute la partie nord du village de la "Vieille Église" aux Xe-XIe siècles, période d'extension maximale de l'agglomération carolingienne. Les restes d'un bâtiment sur solin arasé et mal daté, associé à des *tegulae* semblent témoigner d'une petite occupation de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge sur la zone fouillée (bât 5).

Si le mobilier découvert lors de la fouille présente quelques éléments céramiques caractéristiques des XI-XIIe siècles, coïncidant avec les premières mentions du Fayel. La parcelle fouillée n'est réellement bâtie qu'au XIVe siècle, avec un petit bâtiment entouré de structures en creux, à vocation agricole avant une phase de construction plus importante à la fin du XVe ou au début du XVIe siècle (édification d'une grange puis d'un nouveau bâtiment d'habitation), puis une dernière phase de construction (XVIIIe s.) correspondant à peu de chose près à l'état visible sur les plans d'intendance et le cadastre de 1827. Le hameau du Fayel, situé sur le même axe de circulation que le site de la Vieille église, semble prendre la suite de l'habitat à partir du XIIe siècle. Son implantation semble liée à une extension des terres cultivables vers l'ouest au détriment de la forêt. Cette progression vers l'est le long d'un axe dont les fouille du Fayel ont montré l'origine antique, nous explique peut-être l'étirement des unités d'exploitations du site de la Vieille église : l'extension du terroir au XIe siècle étant corrélé à l'installation de nouvelles unités. Ainsi le décalage progressif de l'habitat à partie d'un centre carolingien issu d'un habitat antique se serait effectué durant le XIe siècle dans un contexte de

dilatation des terres cultivées au détriment du massif forestier, l'étape suivante étant la création d'un nouvel habitat, au Fayel, associant un hameau à un habitat seigneurial. Ce n'est toutefois pas dans cette direction que va se déplacer le village de Baillet dans sa configuration connue à la fin du Moyen Âge avec maintien du toponyme malgré un déplacement considérable de 1,3km, largement supérieur à ce que l'on observe à Villiers-le-Sec (400m).

Il nous faut donc revenir dans le village actuel, pour tenter d'en comprendre les modalités de déplacement.

III-3-3 Le village actuel de Baillet-en-France, le parc du château et la ferme du Gournay

Le village actuel est implanté le long d'un axe reliant le Fayel et l'actuelle Ferme du Gournay qui semble acquérir une importance croissante dans l'organisation de l'habitat au détriment du chemin de Pontoise à Moussy le Neuf. La présence de vestiges du Bas Moyen-Age a été reconnue très ponctuellement, lors du suivi des travaux du lotissement Chantegrive (1988) mais des sondages effectués à cette date n'ont pas permis de caractériser les vestiges. L'église actuelle, ancienne chapelle des seigneurs d'O n'est église paroissiale qu'à partir du XVIe siècle (dédicace de 1529, Lebeuf Diocèse de Paris, Vol. 2, p. 147). Une intervention réalisée en 2003 en bordure de l'actuelle ferme du Grand Gournay, mentionnée au XIVe siècle est plus particulièrement localisée à l'emplacement du Petit Gournay, arrière-fief probablement tardif d'un ensemble plus ancien, mais pour lequel aucune source archéologique n'était disponible. Un fossé daté du XIIIe siècle y a été observé : il présente un tracé courbe, formant un arc de cercle d'un rayon de 35m qui semble occuper le sud de la parcelle de l'actuelle ferme du grand Gournay.

Au cœur du village

Un diagnostic, effectué fin octobre 2015, motivé par l'agrandissement du cimetière a permis d'explorer la parcelle attenante au sud à l'église actuelle (Warmé 2016). Les premiers résultats montrent un premier groupe d'inhumations attribuable au XIIe et XIIIe siècle qui semble à l'origine du cimetière actuel, la progression se faisant vers l'est, les tombes postérieures se trouvent donc à l'emplacement du cimetière actuel*(Fig.III-29 b).*Une zone bâtie du XIVe siècle flanque immédiatement cette zone d'inhumation.Rien ne permet d'attester de l'existence de l'église à cette période, l'orientation de l'édifice actuel du XVIe siècle ne correspond pas aux tombes les plus anciennes. Bien que restreint en dimensions, le diagnostic 2015 prouve l'existence dès le XIIe siècle, c'est-à-dire au moment du déplacement du site de la « Vieille Église », d'un cimetière au cœur du village actuel de Baillet. La découverte ponctuelle d'un fossé d'orientation différente documente un fossé plus ancien, qui pourrait remonter à la fin du haut Moyen Âge. Il est probable que l'ancienne église du village de la « Vieille église » et son ensemble funéraire aient fonctionné concurremment, et nous n'avons aucun indice de lieu de culte associé au nouveau cimetière avant la consécration de l'église en 1529. Cette coexistence n'est pas sans rappeler l'exemple du grand cimetière de Villiers le Bel distinct de l'église et du petit cimetière qui l'entourait au moins dès le XIIIe siècle. La présence d'un bâtiment entre le cimetière et la rue principale du village accrédite l'idée d'un habitat groupé au moins dès le XIIIe siècle. Deux habitats seigneuriaux bornent le village dès le XII-XIIIe siècle au nord (Gournay, XIIIe s.) et au sud (Fayel, XIIe s.). Mais l'élément structurant à même d'expliquer le déplacement et la fixation du nouveau centre pourrait être un habitat seigneurial situé au cœur même de Baillet et donnant naissance au vaste parc du château de Baillet.

La "motte" de Baillet

Des allusions sont faites à une motte castrale à Baillet dans plusieurs ouvrages publiés, ce qui aurait pu nous orienter vers une origine ancienne de l'habitat seigneurial expliquant ainsi le déplacement du village de Baillet par l'existence dès le X-XIe siècle d'un habitat seigneurial fortifié.

"Il n'existe aucun village (Montmorency) à cet endroit lorsque l'on édifie, sans doute alors dans le courant du IXe siècle, la fortification primitive, probablement une motte castrale. Elle fait alors partie d'un vaste réseau défensif et constitue avec celle de l'Isle-Adam, ***Baillet-en-France****, Saint-Brice, Sarcelles, Gonesse, entre autres, une ligne de défenses en avant de la capitale dont elle contrôle au nord, nord-ouest, les principaux accès. »*

(Chairon 2001) Chairon (F.), La vie de château. Le château féodal de Montmorency, in catalogue L'Île-de-France médiévale, t. 2, Somogy, 2001, p. 145-147.

Cette allusion à une motte castrale à Baillet-en-France est reprise dans un autre article sur les mottes castrales en pays de France. "*Les mottes issues des campagnes de défrichement.* ***Baillet*** *en est l'exemple, cette motte attestée par la toponymie, détruite au XVIIe siècle lors de la construction d'une nouvelle résidence seigneuriale*" (Garcia1994). Ce dernier auteur fait figurer Baillet-en-France sur la carte d'implantation des mottes féodales en Pays de France vers les Xe et XIe siècles (Garcia 1994). D'après cette description, cette citation concerne des indices toponymiques de motte dans le parc du château et plus particulièrement la moitié du parc du château où est édifié le château du XVIIe siècle.

"*Les prospections dans le parc du château ...ont au moins permis de repérer les vestiges d'une éminence ayant toute l'apparence d'une construction." La toponymie, c'est-à-dire les noms de lieux relevés dans les terriers, nous montre un certain nombre de lieux dits contenus dans le parc CNPO attestant la présence d'un lieu chargé d'une grande mémoire : La glacière, La salle, Le Fossuet, Fromont, Le Gros-Chêne, le Grand Parquet, la grande -Cour, l'Allée de la Salle, la Salle, mémoire à très forte connotation féodale.Tous ces toponymes sont concentrés dans une même zone du parc CNPO, précisément non loin des vestiges de l'éminence repérée.*(…)" Marot 1997 p. 191

La structure mentionnée est donc facilement identifiée : il s'agit du tertre surmontant le dôme d'une glacière interprétée fautivement comme une motte. Cette confusion, reprise sans vérifications, a donc conduit à faire figurer de façon erronée une motte féodale à Baillet dans les cartes et articles plus large, jusqu'à la faire figurer dans une "ligne de défense"carolingienne. La glacière en question est un ouvrage du premier tiers du XIXe siècle ayant connu une notorité récente, du fait de la découverte des restes de sculptures du pavillon soviétique de l'exposition internationale de 1937 (Gentili 2010d).

Aux origines de l'habitat seigneurial de Baillet

Les seigneurs de Baillet

Des seigneurs de Baillet sont mentionnés dès la seconde moitié du XIIe siècle. Une généalogie partielle est proposée par B. Bedos (Bedos 1980 p.158). Celle-ci est complétée par Marot (Marot 1997 p.60) qui collationne des mentions de membres de cette famille entre 1160 à 1303.

L'Hostel de Baillet et la famille Le Baveux

En 1377, Louis II de Bourbon, comte de Clermont donne en fief à Hutin le Baveux, son chambellan, les seigneuries de Baillet et Franconville (Franconville-sous-Bois). Ce document est le premier à mentionner un « Hostel », à Baillet.

"*Salut savoir faisons que nous pour considération des bons et agréables services que notre féal chevalier Messire Hutin le Baveux, notre chambellan, nous a rendu.A iceluy Messire Hutin, de notre bon vouloir et en grâce spéciale avons donné, cédé, quitté et transporté pour simple donation en la meilleure des formes et manières qu'elle peut et doit valoir; Hostel, manoir et seigneurie de Baillet es France et seigneurie chastel et manoir de Franconville aux Bois comme il se comporte avec toute justice seigneuriale haute, moyenne et basse et tous les droits et appartenant sur les bois, buissons, taillis, terres gagnables, champs, jardins, friches, droit, profits des sens et émoluments quelconques appartenant auxdits lieux de Baillet et Franconville*". (AD.A 1292, transcription P. Marot, Marot 1997 p.66)

La famille d'O : La fille de Hutin le Baveux, Jeanne la Baveuse épouse Robert d'O, à la charnière du XIVeet du XVe siècle (Marot 1997 p. 68). La famille d'O possédera le fief par mariage, dans sa totalité. En 1620, Jacques III d'O et Charles IV d'O se partagent la seigneurie de Baillet. Charles IV, seigneur d'un tiers de la seigneurie, se fait construire un nouveau château. A sa mort, la part qu'il détient sera saisie et vendue et passa à la famille Du Bois (1645).

Les bâtiments

Les deux édifices seigneuriaux apparaissent déjà sur les premiers documents cartographiques en notre possession.Tous deux ont entièrement disparu. Le premier édifice, situé au sud, en bordure de la voie, correspond à l'hôtel seigneurial. Sur le document de 1737, on observe une grande construction en L dont la partie centrale présente une forme presque carrée. À l'extrémité de l'aile sud, une croix indique une chapelle. Marot dans sa monographie (Marot 1999 p. 12) propose de l'attribuer à la fin du XVe ou du début du XVIe siècle., probablement pour le faire coller à l'acquisition de la seigneurie par la famille d'O. Il est toutefois vraisemblable que cet édifice soit plus ancien : la partie centrale de l'édifice d'environ 16 x 12m, compte tenu des incertitudes du plan, pouvait éventuellement avoir une origine plus ancienne et correspondre à l'hostel mentionné dès le XIVe siècle. Il est d'ailleurs intéressant de constater que cette partie centrale qui semble être le bâtiment original ultérieurement pourvu d'ailes est le seul détruit dans l'intervalle du plan terrier de 1737 et du cadastre de 1823 En comparaison, c'est exactement la dimension de l'hôtel seigneurial de Villiers-le-Bel au XIVe siècle (Gentili 2014). La nature de ce premier hôtel seigneurial reste toutefois inconnue, et notamment son caractère fortifié. La présence de Baillet dans une liste de lieux forts au début de la guerre de Cent ans mentionné au même titre que l'hôtel seigneurial de Villiers-le-Bel (Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque par Siméon Luce, *La jeunesse de Bertrand* (1320-1364) Paris 1876. Lieux forts français : Baillet (Xi'20, f° 383 v). La comparaison du plan terrier de 1737 avec le cadastre napoléonien montre la disparition de la partie centrale, l'aile nord subsiste encore à cette époque.

En dépit d'éléments lacunaires, présence d'un habitat seigneurial dans le village actuel de Baillet est bien attestée dès le XIVe siècle, et la localisation de l'hôtel seigneurial ne semble pas faire de doute à cette période. En revanche, nous ne pouvons affirmer que les premiers seigneurs de Baillet, dans la seconde moitié du XIIe siècle possèdent un habitat à cet emplacement, la motte mentionnée dans plusieurs études n'étant qu'une méprise liée à l'interprétation erronée d'une glacière (*Fig.III-29 et Fig.III- 30)*. La présence d'un contexte privilégié au XIe siècle sur le site de la « Vieille Église » et bien caractérisé par l'étude archéozoologique correspond peut-être à un ecclésiastique mais peut également désigner un mode de consommation seigneurial. Nous ne pouvons donc savoir avec précision à quel moment l'habitat seigneurial de Baillet s'implante en limite ouest du terroir et s' il est à l'origine du nouveau point d'ancrage du village ou si à l'inverse, il ne fait qu'accompagner un mouvement général lié à un déplacement du centre de gravité du terroir vers l'ouest, bien attesté au XIe siècle par l'étirement de l'habitats le long du chemin de Pontoise, et par la création de l'habitat du Fayel. La création de la ferme du Grand Gournay, dont les traces archéologiques du fossé (XIIIe siècle) sont antérieures aux premières mentions (1357) s'inscrit dans ce contexte. Bien que conservés sur une assez faible profondeur ces fossés ont un profil en V et les deux tronçons découverts dans le diagnostic dessinent un tracé courbe, peut être circulaire. Ils peuvent s'inscrire dans un tracé plus complexe mais le diamètre théorique s'apparente bien à celui de plusieurs habitats seigneuriaux. De même, le fossé en V bien que moins profonds se rapproche bien des premières phases de l'habitat seigneurial de Villiers-le-Bel (Gentili 2014) et Viarmes (Gentili 2016c). Il convient par ailleurs de noter que la distance entre le site de la « Vieille Église » et le centre du village de Montsoult est inférieur (1km) à celui qui le sépare du village actuel de Baillet (1,6 km) et mérite donc d'être abordé dans le cadre de cette étude de cas.

III-3-4 Montsoult-Maffliers et la question de l'habitat seigneurial

Nous n'aborderons que très succinctement la question des villages de Montsoult et Maffliers faute de données archéologiques suffisamment explicites. La proximité du village de Montsoult et du site de la « Vieille Église » nous incite à le faire dans la mesure où la réorganisation du terroir qu'implique le déplacement de la villa de Baillet doit s'envisager dans un contexte plus large.

Les deux villages de Maffliers et Montsoult sont également présents dans les même documents carolingiens que nous avons mentionné pour Baillet et Villiers-le-Sec ayant trait aux revenus de la mense conventuelle de l'abbaye San-dionysienne (Brunterch 1988 p. 128 et 132). Maffliers est mentionné en 832 et 862 sous la forme de Mafflare et Monsoult en 862 seulement sous la forme de *Monticellis*. Maffliers s'inscrit dans une énumération de villae dont les revenus doivent servir à l'habillement et aux chaussures des moines. La mention de Montsoult en 862 est plus intéressante dans la mesure où elle fait référence à la fourniture de vin. Il existe un lien évident entre la topographie de la butte de Montsoult et la culture de la vigne. Il est à noter, qu'en dépit de la découverte d'une serpette de vigneron en contexte du XIe siècle, aucun taxon de vigne n'a été découvert à Baillet-en-France lors de l'étude carpologique (Ruas, in Gentili 1998 p 106). La question de la localisation précise des habitats désignés par les mentions carolingiennes n'est pas forcément évidente comme le montrent les exemples de Baillet et de Villiers-le-Sec. Si nous ne disposons pas de sources archéologiques pour Montsoult. En revanche, des découvertes anciennes effectuées à Maffliers lors du creusement de tranchées de 1914 ont montré l'existence de vestiges antiques de sarcophages en plâtres associés à la chapelle Notre-Dame-des-Champs détruite à la Révolution. Celle-ci était située à l'écart du village près de l'actuelle RN1, qui reprend le tracé du chemin antique de Paris à Beauvais (Beau 1995). Plus récemment, en 1997, ce site pourtant bien localisé par les découvertes anciennes a été détruit par la réalisation d'une zone pavillonnaire. Un sauvetage partiel réalisé en urgence par des archéologues bénévoles de l'association JPGF a permis de reconnaître des vestiges d'habitat, trous de poteaux, fours et des sépultures (CAG95 2006 p. 328). Force est de reconnaître les points communs avec l'exemple de Baillet : l'existence d'un habitat du haut Moyen Âge associé à un édifice cultuel et un cimetière, les deux derniers éléments survivant un temps au déplacement assez important du village. Comme à Baillet, le mécanisme de ce déplacement peut être recherché en tentant de rechercher des indices d'occupation privilégiée et de lieux de pouvoirs associés aux nouvelles localisation de l'habitat *(Fig. III-31).*

Les habitats seigneuriaux de Montsoult et Maffliers

L'éminence formée par la butte de Montsoult qui culmine à 192 m domine largement la plaine. L'actuel château de Maffliers, situé en retrait de l'éminence » sommitale de la butte témoin, a été désigné comme château de Montsoult. Cette confusion qui donne lieu à un procès à la fin du XVIIe siècle. Les descriptions montrent l'importance du bâtiment à la fin du Moyen Âge : 1412 : « premièrement un châtel fermé de murs et de fossés, séant au-dessus dudit lieu avec douze arpents de jardin autour » (Beau 1995 p. 151-152). Une découverte fortuite vient en 2012 apporter un éclairage nouveau à ce secteur: un trésor monétaire du Xe siècle mis au jour par un prospecteur clandestin a pu être intercepté par les autorités et localisé précisément, son emplacement faisant l'objet d'une fouille de sauvetage ayant permis de découvrir un reliquat de monnaies fragmentées (Gentili 2015). Il s'agit de plus de trois-cents monnaies d'argent (deniers et oboles) datées pour l'essentiel de la fin du Xe siècle frappées par Hugues Capet comme *Dux franciae,* avant son élection comme roi de France à Senlis en 987 *(Fig.III-32).* Ces monnaies sont actuellement en cours d'étude par Bruno Foucray (CNRS, Tours),(Foucray, à paraître). La présence de micro-reliefs en sous-bois a été observée à proximité du lieu de découverte sous la forme d'une légère éminence circulaire d'environ 80 m de diamètre inscrite dans un rectangle de 180x 85m. Cette interprétation basée sur une image Lidar

(Fig.III-33), devrait être vérifiée ultérieurement par des sondages mais pourrait accréditer la présence d'un habitat privilégié de la fin du Xe siècle en relation avec le trésor monétaire dans le parc de l'actuel château de Maffliers dont on a vu plus haut qu'il était fortifié au XVe siècle.

III-3-5 Synthèse

L'étude de cas de Baillet constitue donc un mécano complexe qui indique des mutations et des déplacements importants d'habitats entre le XIe et le XIIIe siècle. La distance entre le village actuel de Baillet et l'habitat de la « Vieille Église », de 1,3 km montre l'ampleur de ces bouleversements qui s'effectuent néanmoins avec un maintien des toponymes. L'exemple de Maffliers est également parlant même si les données archéologiques sont insuffisantes pour nous permettre de préciser le scénario de déplacement. Dans ces deux cas, la présence d'un édifice religieux associé à un cimetière a prolongé l'existence des habitats anciens. Dans l'exemple de Baillet, nous pouvons avancer une explication plausible pour comprendre l'ampleur du déplacement : un recentrage du terroir consécutif à la mise en valeur de nouvelles terres. En l'occurrence il pourrait s'agir du défrichement progressif de la forêt vers l'ouest le long de la route de Pontoise à Moussy-le-Neuf qui expliquerait par ailleurs l'étirement du village de la Vieille Eglise au XIe siècle. L'autre élément moteur, corrélé au premier, tient dans l'implantation de nouveaux centres de pouvoir, qui sont aussi des unités économiques.

Le secteur nous en montre quatre échelonnés en bordure de la plaine ou sur la butte de Montsoult. L'habitat du Fayel, associé à un hameau semble fournir un relais en limite ouest du finage de Baillet le long de l'ancien axe antique, dès les XIIe siècles. La question de l'origine de l'habitat seigneurial de Baillet suscite plus d'interrogations faute de sources archéologiques, la présence d'un contexte privilégié étant attestée sur le site de la « Vieille Eglise » au XIe siècle (laïc ou ecclesiastique ?) et l'emplacement de l'hôtel seigneurial du XIVe siècle étant identifié au cœur du village actuel.

La ferme seigneuriale du Gournay à cheval sur les communes de Baillet et Montsoult semble bien s'inscrire dans ce nouveau dispositif nord-sud. L'axe générateur de cette implantation, qui correspond à la rue principale du nouveau village de Baillet rejoint au sud l'ancien axe antique au niveau de la ferme seigneuriale du Fayel. Au nord, ce chemin grimpe le flanc de la butte de Montsoult en évitant son sommet et se poursuit, de façon discrète sur les cartes anciennes, en direction de Presles et Beaumont-sur -Oise. Au sud, plusieurs tracés semblent le relier à Domont et Montmorency qui sont les points fortifiés du secteur. La découverte du trésor monétaire de la seconde moitié du Xe siècle (Maffliers) et les anomalies qui semblent s'y rattacher se trouvent exactement en bordure de ce chemin. Cette portion de voirie et la zone correspondant aux vestiges se trouvent précisément sur une petite avancée en pointe du territoire de la commune de Montsoult.

La présence d'un habitat privilégié, fortifié sur la butte de Montsoult peut avoir influencé l'implantation topographique des habitats aux XI-XIIe siècle. Ce tracé reprend en partie un axe antique reliant Paris à Beauvais, le chemin de Montmorency (Robert 2007), dont il pourrait constituer une variante longeant la butte de Montsoult par l'ouest, reliant ainsi Montmorency à Beaumont passant par les lieux fortifiés de Domont et Maffliers (Robert 2007). Si la topographie du village de Montsoult, en bordure de côteaux sud et est de la butte, est cohérente avec la mention carolingienne de vignobles (862), le cas de Maffliers est différent. L'habitat d'origine (Notre Dame des champs) est parfaitement centré sur le territoire de la commune, partagé en deux par la route de Paris à Beaumont. Tandis que le village actuel est excentré par rapport à son territoire, pour se nicher sur le flanc nord-est de la butte de Montsoult. Dans le cas de Baillet et Maffliers, une première localisation des villages associe habitat, espaces funéraires et édifices religieux, mais selon des modalités d'antériorité/postériorité difficiles à établir. En dépit de données lacunaires, il semble que ces habitats soient nés à l'emplacement

d'établissements antiques. Le déplacement de ces villages avec maintien de leur nom s'effectue peut-être dans un contexte de changement de centre de gravité du terroir vers l'ouest.

L'un des moteurs tient peut-être dans l'influence croissante d'habitats fortifiés lié à l'émergence de nouveaux pouvoirs. Dans ce contexte local, l'habitat fortifié qui domine le sommet de la butte de Montsoult constitue une pièce centrale du dispositif.

Mais ces déplacements ont été longtemps incomplets, le maintien du cimetière et de l'église sur l'ancien emplacement montre un maintien d'une fonction religieuse et funéraire des anciens villages en dépit du déplacement de l'habitat. La conservation des toponymes malgré les déplacements importants s'est peut-être effectuée au prix du maintien de ces éléments de continuité symboliques. Nous manquons de précisions sur la chronologie de ces édifices religieux. Dans le cas de Maffliers, la chapelle a été détruite par une zone pavillonnaire. Dans celui de Baillet, l'emplacement de l'ancienne église est connu grâce aux photographies aériennes et est accessible à une fouille éventuelle qui permettrait peut-être d'en comprendre la chronologie.

L'exemple de Villiers-le-Bel que nous abordons plus loin nous invite en effet à la prudence dès qu'il s'agit de démêler l'origine du trio seigneurial funéraire et cultuel dans l'émergence de l'habitat groupé.

III-4 Le secteur de Belloy/Saint-Martin-du-Tertre et Viarmes

Nous avons évoqué plus haut la question de Belloy-en-France en regard de Villiers-le-Sec dont le territoire semble issu, tout comme le celui de la commune de Villaines, du démembrement d'un vaste ensemble dont la commune de Belloy-en-France occupe la majeure partie, et dont le village actuel occupe le centre. Ce démembrement du territoire de la commune au profit de Villiers-le-Sec et Villaines mérite que l'on s'y attarde même si il paraît difficile de le dater avec précision.

La mention claire des deux lieux, Villaines, *Villena in Parisiaco*, au IXe siècle dans le testament de Saint-Aldric, evêque du Mans (testament confirmé en 839 par Louis-le-Pieux, (Piolin1854 p.232 ?) Et d'autre part les mentions de la villa de Villiers-le-Sec, dans le document de 832, laisserait entendre que ce démembrement est antérieur à ces deux dates. La présence de possession de l'église du Mans à Villaines pose la question de l'identification des terres de St Gervais à Belloy (voir *infra*). Si l'on considère l'importance du site de Villiers-le-Sec à partir du VIIe siècle, peut-être faut-il envisager qu'il possède un finage propre dès cette période. En ce qui concerne Villaines, la question est plus délicate. La présence de quelques tessons du haut Moyen Age découverts lors de travaux dans l'église (renseignement Nicolas Warmé, Inrap) et l'existence d'un habitat du Bas-Empire détruit par la réalisation d'une zone pavillonnaire au lieu-dit « le Paradis » ne suffisent pas à caractériser un habitat du haut Moyen Âge. Il convient cependant de noter la part croissante du chemin de Villaines dans la structuration de l'habitat de Villiers-le-Sec à partir de la fin du VIIIe siècle, chemin qui se poursuit ensuite jusqu'au site de « la Vieille Église des Champs » à Maffliers dont nous venons de parler. La question de Belloy-en-France mérite que l'on s'y attarde un peu, car des découvertes du haut Moyen Âge ont été effectuées à la fois sur le site antique situé au nord de la commune (site de « la Cavée », mais également à l'emplacement du village actuel.

III-4-1 Belloy-en-France et les documents carolingiens

Belloy est mentionné sous la forme de *Bidolitum* en 828 (AN. K 9 n°3) à l'occasion d'un échange de terre entre le propriétaire, Landfred et l'Abbaye de St-Denis. Il est déjà fait mention du lieu dans un document de 775 (AN K6 n°4). D'autre part, on dispose d'un document précieux, la *Charta Lantfredi*, qui est une donation, en 840, sous le règne de Louis le Pieux, d'un nommé Lantfred et de sa femme

Teutegilde en faveur de l'Abbaye de St Denis. Ce document déjà longuement évoqué par l'Abbé Lebeuf (Lebeuf 1754 Vol 2, p. 193). Il a fait l'objet d'une transcription et d'un commentaire très détaillé dans l'une des notices du catalogue « un village au temps de Charlemagne » accompagnant la présentation de l'original dans l'exposition (opus cité p.123 et 128-131, cat 34). L'acte, effectué dans l'église St Georges de Belloy, permet d'identifier l'église actuelle qui a conservé sa titulature. La découverte d'une boucle en bronze du VI*e* siècle lors de la surveillance de travaux aux pieds de l'église en 1985 accrédite cette localisation (un village au temps de charlemagne 1988 p. 187, cat 72).

Le document de 840 permet qui fait part de la donation par un certain Lantfred et sa femme Teutgilde de trois manses et d'une série de terres de la villa de Belloy correspondant à plus de 30 bonniers, soit plus de 40 ha. Douze ans auparavant, un autre document témoignait d'une action inverse, l'Abbaye de St Denis donnant des terres de Belloy à Lantfred (en échange de terres situées à Houdancourt dans le Beauvaisis).

-828, 26 février. - Palais d'Aix-la-Chapelle. - *Confirmation par les empereurs Louis et Lothaire, d'un échange d'une quinzaine de bonniers de terre et bois sis en Parisis, à Belloy (Seine-et-Oise) et en Beauvaisis, à Houdancourt (Oise), conclu avec licence impériale entre Hilduin, abbé de Saint-Denis, et un certain Lantfred*. - Arch.nat., K9, n° 3. Tardif, Mon.hist., n° 120; Böhmer-Mühlb., n°846.

L'échange de 828 concernait 11 bonniers de terre arable (14ha, 12 a) et trois bonniers de forêt (3ha, 85 a). Le don de 840 conduit à un doublement de la surface considérée qui passe à 40 ha. L'énumération de 840 décrit dans le détail la localisation des manses et des parcelles composant la donation. Nous en synthétisons les données dans le tableau suivant *(Fig.III-34)*. Trois manses sont concernés par le document, plus une série de parcelles de champs et de bois. Il s'agit du manse principal (mansum indominicatus) composé des bâtiments, des terres arables et des bois 14 bonniers, ce qui équivaut à 18 ha.

L'absence de distinction entre les différentes composantes du manse ne nous permet pas de connaître la surface de l'établissement par rapport aux terres, ce qui aurait pu nous intéresser en comparaison avec les unités fouillées à Villiers-le-Sec. La part des bois par rapport aux terres n'est pas non plus calculable au sein de la réserve. Si l'on considère que l'ensemble de la donation est représentative du domaine de Lantfred, le manse indominicatum et la réserve composent 46% de la surface.

L'autre manse indiqué dans la donation est un manse « bloc » dans la mesure où une seule parcelle est associée au manse. Nous connaissons donc la surface du manse et celle de la parcelle qui sont respectivement de 3 arpents et 4 bonniers. La conversion en mesure actuelle de 3 arpents correspond à une surface de 3800 m2. Il est intéressant de comparer cette mesure avec celle des unités nord-ouest du site de Villiers-le-Sec (parcelle bâtie et jardin attenant) qui font respectivement 6120, 3860, 3182 et 3650 m^2. La position de ce manse bordé par deux côtés par des chemins, s'apparente d'ailleurs à l'une de ces unités nord-ouest de Villiers-le-Sec.

Sur ce second manse, le rapport entre la petite parcelle bâtie et la parcelle cultivée (3 arpents pour 4 bonniers) est de 1 à 13. Dans le troisième cas, il est question d'un troisième manse, mais le texte, lacunaire ne le décrit pas. Suivent ensuite une multitude de parcelles qui témoignent d'un important morcellement des terres entre différents propriétaires. Le schéma suivant *(Fig.III-35)* est une représentation graphique de la surface des parcelles combinée à leurs indices de localisation permettant de prendre en compte l'ensemble des données du document. Plusieurs constatations peuvent être effectuées.

-La présence de terre fiscales est mentionnée trois fois dans les descriptions (pour 3 faces/côtés) ce qui laisse supposer que les terres de Belloy appartenaient initialement au fisc.

-L'abbaye de St Denis est mentionnée 9 fois (pour 23 faces/côtés) et est donc le principal propriétaire.

Les terres données aux églises se répartissent de façon moindre, mais montrent bien que plusieurs églises environnantes ont fait l'objet de donations successives au détriment du fisc. Il semble qu'il s'agisse essentiellement d'églises parisiennes (Périn 1985 p.799) à l'exception de St Saulve/St Sauveur?, non identifié avec certitude

Il s'agit de :

-St Germain des Prés (?) : 2 fois (2 côtés)

-St Gervais (Paris? Le Mans?) : 4 fois, (4 côtés)

-St Pierre (de Montmartre ?) : 4 fois, 5 côtés.

-St Saulve/St Sauveur? :

Enfin à côté des possessions écclesiastiques sont mentionnés d'autres propriétaires laïcs: Eracre, (2 fois, 2 côtés) Theutard (1 fois) Nictaire (1 fois). Par le recoupement des descriptions, Il semble qu'il s'agisse de terres de taille modeste, situées en bordure de voirie *(Fig. III-35).* En dépit de leur superficie conséquente, les terres de Lantfred, dominées par un manse dominical assez important, mais cultivées avec l'aide de 4 tenanciers ne constituent qu'une part de la villa de Belloy. Pour s'en convaincre, il convient de rappeler la surface du territoire actuel de la commune qui est de 9 km^2 soit plus de 20 fois les terres de Lantfred. Ce document nous est également précieux pour comprendre la variété dans la propriété des terres fiscales, ecclésiastiques, laïques, avec une part impressionnante des différents établissements religieux à commencer par St Denis, propriété établie au détriment du fisc et très largement avancée au IXe siècle. Mais le document précise aussi le mode d'exploitation de la réserve avec l'aide d'hospites pour le premier manse dominical, mais aussi avec la présence de 5 *mancipiis*. Il montre également une situation diverses des terres cultivés, avec une seule parcelle de quatre bonniers pour le second manse, mais ensuite pour une multitude de parcelles réparties dans un patchwork de possessions diverses réparties dans le terroir de Belloy. Autre mention précieuse du document : la description sommaire des bâtiments et du matériel ; fours, cuves, bâtiments attachés à la réserve, mais aussi la composition de celle-ci, prés, vigne, bois, chemins. Cette description est à mettre directement en dialogue avec la physionomie archéologique non pas de la villa de Belloy, mais de son voisinage immédiat, Villiers-le-Sec.

Les sources archéologiques présentes à Belloy-en-France permettent cependant également d'aborder la question de la localisation du village du haut Moyen Âge tel qu'il transparaît dans le document de 840. Celle-ci n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Nous avons vu plus haut que la découverte d'une boucle du VIe siècle dans les remblais de travaux de l'église St Georges accréditait l'existence d'un ensemble funéraire de cette période sous l'église actuelle. L'identification de la basilique St Georges présente dans le texte de 840 comme lieu de rédaction de l'acte, avec l'église St Georges actuelle ne fait donc guère de doute.Toutefois, l'essentiel de l'occupation du haut Moyen Âge découverte sur la commune de Belloy provient d'un autre site, situé au nord de son territoire, à la limite de la commune de St Martin du Tertre *(Fig.III-36).* Ce vaste site antique est connu à la fois par la prospection pédestre qui a permis d'en percevoir une partie de l'organisation grâce à la présence de nombreuses concentration révélant l'emplacement antique mais aussi par l'observation des nombreuses destructions

archéologique dont le site a fait l'objet durant les années 1980 par une extraction de limon destinée à alimenter une briqueterie (Gentili 1988 p. 146-147, Gentili 2003 p.46-52).

Gentili 2003 Belloy -St Martin.pdf

La découverte de nombreux éléments lapidaires, notamment des éléments de colonnes antiques en calcaire montre l'importance de cet établissement bordant l'avenue de Beaumont. Deux campagnes de fouilles effectuées en 1987 et 1988 ont permis, en dépit de la faible surface ouverte de mettre en évidence une occupation du haut Moyen Âge assez dense, avec la présence de fours, de bâtiments, à fondation de pierre, mérovingiens et carolingiens. Cette occupation a été fouillée jusqu'à la limite de commune avec St Martin du Tertre, qui constituait la limite de la zone d'extraction de limon de la briqueterie qui avait motivé la fouille. Mais le site se poursuit vers le nord sur la pente exposée au sud-ouest. Il existe donc au moins deux sites du haut Moyen Âge distincts à Belloy-en-France susceptible de correspondre aux documents carolingiens. Le site de la « Cavée » ancré sur un établissement antique de taille importante montre un maintien de l'habitat à cet emplacement jusqu'à la fin de la période carolingienne. L'organisation de l'établissement antique transparaît des prospections pédestres, l'emplacement de bâtiments implantés de part et d'autres de l'avenue de Beaumont est assez nette et a conduit à l'interpréter comme un *vicus* routier. La présence d'un bâtiment avec colonnades en partie sud (destructions de 1985) indique des constructions d'un certain niveau architectural. Il est également possible de proposer l'hypothèse une grande villa sont la partie résidentielle serait située au sud (là où nous avons retrouvé les colonnades) , mais en ce cas, le chemin antique passerait dans la cour agricole, ce qui est par ailleurs le cas à Villiers-le-Sec. En dépit de la très faible surface fouillée, on observe l'utilisation de solins de pierre au VIIe siècle comme aux IX-Xe siècles, mais aussi les autres structures caractéristiques de la période: silos, fours, trous de poteaux. Il est donc possible que les descriptions de la villa de Belloy désignent à la fois le bourg actuel, du fait de la présence de l'église St Georges mentionné dans le bâtiment, mais aussi un habitat situé en limite nord de finage et implanté à l'emplacement d'un important habitat antique installé sur le flanc de la butte de St-Martin-du-Tertre. La question de l'origine de cette dernière localité nous permet d'avancer une autre piste *(Fig.III-37)*.

III-4-2 La question de l'origine de Saint Martin-du-Tertre

La "*cella Sancti-Martini in monte Jocundiaco*" est mentionnée dans la mense conventuelle de l'abbaye de Saint-Denis en 832, confirmée en 862 par Charles le Chauve. Ce nom de lieu a longtemps été attribué à Saint-Martin-de-Montjavoult (Oise), par rapprochement toponymique. Cette interprétation a été remise en cause au profit d'une attribution à Saint-Martin-du-Tertre. L'argument repose sur le fait que les *villae* citées dans le texte immédiatement après cette mention sont indiscutablement attribuables à des villages environnants. En effet, dans le document de 832, la « *cella Sancti Martini in monte Jocundiaco* » est énumérée après Mours/Celle St-Denis, et avant Presles, Prérolles, Franconville-sous-bois, Maffliers, Baillet, Moisselles Belloy et Villiers-le-Sec. Ainsi l'argument de proximité des noms de lieux dans le déroulement de la description semble prévaloir sur l'argument d'une plus grande proximité toponymique qui prévaut avec Montjavou/monte Jucundiaco.(Brunterc'h 1988, Baduel 2000). De fait, cette attribution à Saint-Martin-du-Tertre nous indique le nom antique de la Butte comme étant le « mont Jupiter ». La présence d'une *cella* appartenant à l'abbaye de Saint-Denis à l'époque carolingienne est vraisemblable (malgré I'attribution ancienne à Saint-Martin-de-Montjavout), elle semble confortée par les documents plus récents qui signent la mise en place du village de Saint-Martin-du-Tertre sous l'égide du comte de Beaumont qui a pour corollaire la construction d'un édifice seigneurial sur le tertre.

La fondation du village est attestée par un document daté de 1153. Saint-Martin-du-Tertre y apparaît dans un contrat de pariage conclu entre Eudes II de Deuil, abbé de Saint-Denis, et Mathieu II, comte de Beaumont, et qui a trait à la fondation d'une *villa* sur une terre inculte appartenant à Saint-Denis près de la maison de Saint-Martin sur la colline. « *Postulavit preterea idem çomes ut sibi villam liceret construere, non longe illinc, in terra sancti Dyonisii inculta juxta locum qui dicitur Ad domnum Martinum in Colle* ») (AN : J 168, no 3l cité par Douët d'Arcq 1855, p. LIV et p. l0 et par Baduel 2000, p. 143). L'attribution de la mention carolingienne de la *Cella Sancti-Martini* à St Martin-du-Tertre pose la question de la localisation précise et de la nature de l'établissement.

Dans ce contexte, il peut être tentant d'attribuer les vestiges du haut Moyen Âge du site de « la Cavée », en limite de commune entre Belloy et St Martin-du-Tertre, à la *Cella-Sancti Martini* plutôt qu'à la villa de Belloy. L'implantation d'une *cella* a pu s'effectuer, comme sur la commune voisine de Mours, à l'emplacement d'un habitat antérieur et en substitution d'une dénomination antérieure. En l'occurrence liée au culte de Jupiter. La création du village de St Martin au XIIe siècle s'inscrit, tardivement-au milieu du XIIe siècle, dans un modèle maintenant bien observé de déplacement d'habitat en lien avec un habitat seigneurial.

Ce schéma présente toutefois de nombreuses zones d'ombres.

La première tient dans la localisation in *Monte Jucundiaco* qui suggère une implantation sur les hauteurs et non sur la pente, en contrebas de la butte comme c'est le cas du site de la cavée. Ce pourrait être le cas du secteur de l'église actuelle de St Martin mais les indices sont biens ténus : l'édifice est une construction du XVIIIe siècle, et les mentions de découvertes anciennes (tuiles gallo-romaines tessons de type « mayen » mentionné par R. Guadagnin en 1975.

La mention en 1936 de la découverte près de l'église d'une cuve de sarcophage en pierre avec des sépultures pourrait indiquer l'existence d'une nécropole plus ancienne. La maison St Martin du XIIe siècle héritière d'une possible *cella* carolingienne pourrait bien se trouver à cet emplacement, ou à proximité dans les parties hautes du village actuel. En 1170, une charte précise les droits du comte de Beaumont Mathieu II et les fiefs qu'il tient de l'abbaye de Saint-Denis. Elle indique que celui-ci possède une maison fortifiée « *Ad hoc, quiquid apud Sanctum Martinum de Colle, domum videlicet munitam, et sine exceptione aliqua, omnia que ibidem habet*» (AN J 16B, no I, cité par Douët d'Arcq (p. 18-21) et Baduel (Baduel 2000 p. 146 note 15).

La fouille de 2004 effectué au lieu-dit le Vieux château a permis la découverte de la maison du comte de Beaumont sur le tertre dominant le village. La chronologie mise en évidence à l'occasion de ces fouilles confirme bien une création du XIIe siècle et une occupation centrée sur le XIIe -XIIIe siècle, le bâtiment étant détruit par incendie au XIVe siècle (*fig.III-30*). Nous renvoyons pour plus de détail au rapport et à l'article présentés dans les pièces annexes de la thèse (Gentili et alii 2009).

rapport StMartinTertre2004.pdf

Gentili et alii 2009 St-Martin-du-Tertre.pdf

L'acte de fondation par contrat de pariage s'inscrit bien dans le contexte de mise en valeur de nouvelles terres, déjà abordé dans ce mémoire avec les exemples de Serris et de Villeneuve Saint-Denis. On trouve toujours St Denis à la manœuvre en accord avec le Comte de Beaumont qui va ainsi s'implanter sur un lieu stratégique dominant la plaine de France. Sans commune mesure avec les fortifications du château de Beaumont, la maison du comte de Beaumont présente des éléments de décors ostentatoires, peintures, décors utilisant à plein une ressource locale : le plâtre. La localisation

de la maison du Comte, sur un tertre naturel aménagé dominant le village immédiatement en contrebas présentent bien les traits d'une villeneuve (Higounet 1990 p.33, fig. 6).

III-4-3 Viarmes

Pour conclure sur cet examen de la frange occidentale du Pays de France, Il convient d'aborder à la lumière de fouilles récentes (Gentili 2016) l'exemple de la localité de Viarmes, attenante à Belloy et St-Martin-du-Tertre sur le versant oriental de la butte-témoin de la forêt de Carnelle, à la vallée de l'Ysieux et de la plaine alluviale de l'Oise. Michel Roblin est le premier à identifier *Vetermas* (867) à Viarmes dans les documents carolingiens. (Roblin 1971 p. 398 et Roblin 1978, p. 28 et note 17, p. 307). Il s'agit de la confirmation par Charles le Chauve d'un échange de droits où l'abbaye de Saint-Denis acquiert des terres dans différentes localités du "Pagus Cambliacum" (Pagus de Chambly). Il s'agit de 13 arpents "*de concidis*" de terres à mettre en valeur en un lieu qui s'appelle *Vetermas*. Roblin propose également, de façon plus hasardeuse, d'identifier la villa de *Worma*, lieu de séjour du roi Charles le Simple, en 908, à Viarmes. Après ces mentions carolingiennes, dont seule la première semble clairement identifiée, il faut attendre la charnière du XIe et du XIIe siècle pour retrouver des traces de cette localité. À la fin du XIIe siècle, la paroisse de Vuirmas est donnée au prieuré de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs de Paris par Renaud de Clermond, et Guillaume de Garlande est seigneur de Viarmes. Les fouilles effectuées en 2013 à l'emplacement de la mairie, ancien hôtel du XVIIIe siècle, ont permis de mettre en évidence les bâtiments seigneuriaux des XIIe-XVe siècle attenants à l'église St Pierre-St Paul. L'étude montre plusieurs états de construction du château et d'un manoir seigneurial attenant *(Fig.III-38)*. Le premier état de construction seigneurial observée est un grand édifice du XIIe siècle avec de larges murs en moellons pourvu de gros contreforts. Cet édifice est partiellement reconstruit à la fin du XIII ^{e} siècle avec un embellissement visible également sur plusieurs parties de l'édifice encore conservées dans le bâti adjacent (tours, caves). Le château, comme le manoir seigneurial adjacent, décoré de sols pavés de carreaux historiés, de peintures murales, de vitraux décorés correspondant au statut du seigneur de Viarmes, Pierre VI de Chambly, chambellan du roi Philippe IV le Bel. Des destructions du milieu du XIVe siècle (Jacquerie?) conduisent à la mise en œuvre de larges fossés alimentées en eau par un étang, incluant à la fois l'église et les bâtiments seigneuriaux dans une même enceinte Bien que restreinte en surface, la fouille a également permis de découvrir une occupation antérieure au XIIe siècle. Quelques structures protohistoriques et un mobilier résiduel antique montrent une occupation ancienne du secteur, et en dépit de leur caractère lacunaire, nous pouvons observer une occupation du haut Moyen Âge dès la période mérovingienne et l'émergence d'un habitat seigneurial et d'un ensemble funéraire au XIe siècle *(Fig. III-39)*.

L'occupation du haut Moyen Âge à Viarmes

La courbe du fossé permet une restitution approximative d'un diamètre d'une quarantaine de mètres.

Si cette enceinte est circulaire, le point d'axe se situe grosso-modo sous le bâtiment seigneurial du XIIe siècle associe cette enceinte fossoyée à un premier état de l'habitat seigneurial. Plusieurs sépultures groupées en bordure d'emprise indiquent vraisemblablement la périphérie d'un cimetière même si la présence d'un édifice cultuel n'est pas documentée avant la charnière XI-XIIe siècle. Cet habitat seigneurial s'inscrit dans un espace déjà occupé par des occupations antérieures. Les rares surfaces non bouleversées par les vestiges des XII-XVe siècle ont livré quelques structures en creux. Quelques trous de poteaux et un fond de cabane présumé ont été repérés en partie nord, sur une zone non prescrite plus au sud, Une structure remarquable nous fournit des renseignements intéressants sur les activités de l'habitat qui s'y rapporte. Il s'agit un four mérovingien maçonné, de forme rectangulaire et pourvu d'une sole rubéfiée présentant une épaisse couche de bois carbonisé associé à un important lot de faune. Son usage est vraisemblablement lié au fumage de la viande et la structure est datée du VIIe siècle par la céramique et l'archéomagnétisme

rapport Viarmes 2016.pdf

Il est possible que cette structure marque une activité liée à l'élevage du porc. Nous savons que la consommation du porc est un marqueur social dans les contextes du haut Moyen Âge. Ici, il peut également choisir d'une orientation d'élevage lié à la proximité de la forêt qui fournit une partie des ressources alimentaires pour ces animaux. En dépit d'une faible surface fouillée, le cœur du village de Viarmes nous montre la présence d'un habitat du haut Moyen Âge, au moins dès le VIIe siècle. La présence d'un cimetière et celle d'un habitat seigneurial fossoyé sont perceptibles à la charnière du Xe et du XIe siècle, mais la présence d'un édifice cultuel n'est attestée par les textes qu'à la charnière du XIe et du XIIe siècle. Nous n'avons pas eu le loisir de reprendre l'étude architecturale de l'église, mais dans une monographie récente (Lours 2008) le premier état encore visible est attribué à la fin du XIIe siècle, qui concerne la base du clocher et le vaisseau central. Or, les premières mentions du sanctuaire sont antérieures à cet état de construction, avec des documents concernent l'attribution de la dîme par Dreux de Pierrefonds au prieuré de Saint-Martin des champs. Il s'agit de plusieurs confirmations d'une première cession qui émane de Nivelon II de Pierrefonds, mort en 1102 ou 1103. Il y a donc probablement un premier sanctuaire à la fin du XIe siècle, mais celui-ci n'est pas visible dans l'architecture du bâtiment actuel. La question qui est posé est celle de la genèse de cet édifice en regard de l'enclos seigneurial primitif. Il est possible que nous ayons affaire à une création postérieure à l'implantation seigneuriale, sous influence de cette dernière. On peut imaginer une construction plus modeste que l'état le plus ancien connu par l'architecture. En effet, si l'on considère le tracé probablement circulaire de l'enclos, celui-ci serait empiété par l'état de la fin du XIIe siècle de l'église et il faut donc imaginer un édifice plus en retrait implanté face à l'habitat seigneurial dont il dépendait jusqu'à la donation de Nivelon II.

Aux origines de l'habitat seigneurial

La phase suivante, au XIIe siècle montre la construction d'un grand édifice à contreforts qui fait face à l'église. On peut penser que cimetière, habitat seigneurial et église associés dans un lieu suffisamment restreint pour être inclus dans une même enceinte constituent le noyau primitif du village. Bien que très restreinte et surtout centrée sur les vestiges de XIIIe-XIVe siècles, la fouille de Viarmes nous apporte des renseignements sur l'origine du village qui nous ont manqué dans les études de cas précédentes. Toutefois, la faible surface fouillée permet, certes, la production d'hypothèses mais avec une part importante d'incertitude dans l'ordre d'apparition des trois éléments, funéraires, seigneuriaux et cultuels. L'étude de cas de Villiers-le-Bel, présente un cas de figure proche de Viarmes nous permet d'aborder cette question avec plus de ressource du fait de la multiplication des interventions dans cette commune de 2004 à 2012 et notamment celle de Îlot de l'église.

III-5 Villiers-le-Bel/Sarcelles

III-5-1 La fouille dans les cœurs de village du Pays de France

Nous l'avons vu avec les études de cas de Serris et Villiers le Sec, le développement de l'archéologie préventive a permis depuis plusieurs décennies de mieux comprendre l'émergence de grands habitats groupés durant le premier Moyen Âge. La fouille de sites complexes associe parfois ensembles funéraires, lieu de culte, habitat privilégié jusqu'à former de véritables agglomérations rurales dépassant la dizaine d'hectares insérés dans un terroir exploité par un maillage d'habitats plus modestes. Néanmoins, la plupart des sites étudiés sur de grandes superficies, notamment en île-de-France, sont abandonnés entre le Xe et XIe siècle et ne permettent pas d'étudier l'évolution des formes villageoises durant les siècles qui suivent. Cette question ne saurait être traitée sans avoir recours à l'exploration du sous-sol des villages actuels. Elle nous permet également d'appréhender l'évolution

de ces habitats et de leur culture matérielle à la charnière des deux Moyen Âges, période souvent absente des habitats fouillés dans les champs (Gentili 2011b).

Gentili 2011b (archeo villageDarch 334).pdf

Fig.III-40 Villiers-le-Bel : localisation des interventions archéologiques

Au nord de Paris, plusieurs communes présentent des cœurs de villages anciens où dominent des constructions rurales utilisant massivement le plâtre du fait de la proximité des ressources en gypse. La dégradation de ce bâti ancien faute d'entretien, et la pression immobilière conduisent souvent à des chantiers de reconstruction touchant le bâti ancien et ses jardins sur des surfaces significatives qui commencent à donner des résultats. Depuis une quinzaine d'année, des bourgs comme Roissy-en-France, Tremblay-en France, Sarcelles, Villiers-le-Bel, Louvres (Île-de-France) fournissent une image foisonnante et complexe des habitats qui précèdent une « pétrification » (mise en place d'un habitat en dur plus resserré) souvent tardive du village. À Villiers-le-Bel (Val d'Oise), six opérations menées depuis 2004 illustrent bien le potentiel archéologique de cette archéologie villageoise mais aussi sa complexité (Gentili 2012) (fig.III-40).

Gentili 2012(Villiers-le-Bel château et prieuré).pdf

Cette commune située à une vingtaine de kilomètres au nord de Paris, au cœur de l'ancien Pays de France est implantée sur le flanc oriental de la butte témoin d'Ecouen où présence de bancs de gypse a favorisé de longue date la fabrication du plâtre et son utilisation dans l'architecture rurale de ce secteur. Deux secteurs, occupés dès la période carolingienne, et distants de 500m, dans le secteur aval et autour de l'église permettent d'observer l'évolution du village et de ses différentes composantes sur une longue durée *(Fig.III-41)*.

III-5-2 Stabilité et continuité de la période carolingienne à la fin du XIIe siècle

Trois fouilles contiguës (2004, 2005 et 2011) et deux diagnostic (2012 et 2016) ont été effectués en partie aval du village, sur une superficie avoisinant 1 ha (parcelle de « la Confiserie") située de part et d'autre de l'ancienne « rue d'Aval ». Nous renvoyons pour plus de détails aux deux rapports de fouilles et à deux rapport de diagnostics , présentés dans le volume de preuves (Gentili 2006, Gentili 2008 et Warmé et Gentili 2012 et Gentili 2016).

rapport VLB 2004 rue Gambetta .pdf

rapport VLB 2005 Confiserie.pdf

rapport VLB 2012 rue L Michel .pdf

rapportVLB 2016 Gambetta.pdf

On y observe l'implantation dès la fin du VIIIe siècle d'un habitat très dense sur poteaux plantés, accompagné de fonds de cabanes, fours, silos *(Fig.III-42 et Fig.III 43)*. Cet habitat s'installe en bordure de voirie et se développe également plus en profondeur d'un côté, organisés au sein d'un enclos fossoyé. Le point le plus remarquable est la stabilité de cette occupation depuis la période carolingienne jusqu'à la fin du XIIe siècle. On observe parfois avec superposition des bâtiments de

même fonction, greniers, habitations, cabanes avec fosses d'ancrage de métiers, et silos ; seuls les fours culinaires disparaissent des dernières phases (XI-XIIe siècles). Le plâtre est utilisé pour la réalisation des murs à partir du IXe siècle mais son emploi se généralise au XIe siècle, où il se substitue simplement au torchis sur les murs en clayonnage. Sur le site de Villiers-le Sec, voisin d'une dizaine de km, la présence d'un bâtiment carolingien aux murs plâtrés (nous en avons parlé plus haut) constituait un indice social; à Villiers-le-Bel, près de la ressource, il semble qu'il se soit démocratisé. Il nous semble intéressant de comparer dans la forme l'habitat carolingien de la Confiserie à Villiers-le-Bel à l'occupation carolingienne de Villiers-le-Sec, en dépit de la différence de surfaces fouillée, quelques constatations peuvent être effectuées. L'habitat se développe à Villiers-le-Bel de part et d'autre du *grand chemin d'Aval* actuellement rue Gambetta. Au nord du chemin, l'habitat s'inscrit parfaitement dans une logique de village-rue, avec une concentration des structures d'habitat sur une bande de 30 m (au VIIIe-IXe s.) et 40 m (ensuite). Cette limite entre la partie bâtie où se trouvent toutes les structures et la partie arrière (parcelles proches, jardins, potagers?) est rapidement délimitée par des fossés. La position des fours, en bordure de chemins est assez caractéristique de cette organisation. Ce mode d'organisation est identique à ce que nous avons pu observer à Villiers-le-Sec, le long du chemin de Villaines, où nous l'avons expliqué par une utilisation optimale de l'espace valorisant la surface cultivée, au sein des parcelles attenantes à l'habitat. À Villiers-le-Bel, la limite de l'unité d'exploitation est clairement perçue à l'ouest par un espace vide à l'exception de quelques silos bordant immédiatement le chemin, tandis qu'à l'est l'emprise de fouille ne nous fournit pas la marge nécessaire pour s'assurer que l'unité ne continue pas au-delà. Cet ordonnancement de l'habitat bordant directement le chemin tout en contenant les annexes dans une bande de terrain proche du chemin n'est pas un modèle exclusif. Comme à Villiers-le-Sec, une autre partie de l'habitat possède une organisation différente avec une implantation des bâtiments et des annexes dispersées en profondeur au sein d'un large enclos. Cette différence est probablement liée à une hiérarchie dans l'habitat entre des unités contraintes à de petites parcelles bordant le chemin et utilisant parcimonieusement un espace contraint et une unité principale s'inscrivant dans une cour. À Villiers-le-Bel, ce cas de figure correspond bien à l'habitat situé au sud de la rue d'Aval, puisque l'habitat se développe en profondeur dans un enclos quadrangulaire carolingien, aucun arrêt de structures n'étant visible au sud jusqu'à la limite de fouille située à 60m au sud du chemin. Nous ne pouvons pas établir la surface complète de cette unité « en profondeur » dans la mesure où nous ne disposons pas de ses limites orientales et méridionales. Toutefois, si nous postulons que l'entrée nord est axiale et la forme de l'enclos est carrée, nous obtenons une superficie de 2500m^{2}, ce qui semble une surface minimum. Le départ d'une autre unité est visible au nord. Notons qu'elle conduit au creusement d'un autre fossé laissant un temps une bande de terre étroite vide de structures entre les deux unités. Cette parcelle étroite et longue, perpendiculaire à la voirie rappelle les « ouches » encore visibles dans l'habitat traditionnel.

III-5-3 L'habitat du second Moyen Âge, maison-bloc et caves à cellules latérales

La mutation majeure se produit au XIIIe siècle avec l'apparition sur une surface plus restreinte, en bordure de voie, de constructions avec fondations de pierre liées au plâtre. En même temps que le bâti sur poteaux plantés disparaîssent également silos et fonds de cabanes avec fosses d'ancrage, les seuls annexes excavées étant des cabanes de formes allongées peut-être liées à la stabulation et un type récurrent: les caves à cellules latérales. L'habitat en dur qui fait suite à l'occupation VIIIe-XIIe siècle reprend la trame parcellaire précédente qui était délimitée par des fossés et l'est maintenant par des murs. Une maison-bloc, construite sur un cellier semi-excavé, présente au moins un étage et un comble. Il donne sur une cour dans laquelle se trouve une cave entièrement creusée dans le substrat limoneux, et maçonnée avec les murs en plâtre. Un autre habitat en dur du bas Moyen Âge (XIII-XIVe s.) a été repéré en partie nord, plus à l'ouest, sur la parcelle voisine. Il est également associé à une cave

à cellules latérales. La poursuite des fouilles sur les parcelles voisines en 2010-2012 (70 rue Gambetta) nous montre également le développement important de l'habitat médiéval (XIIIe -XVe siècles) et nous apporte d'autres exemples de ces caves à cellules latérales, dont l'architecture, modulaire, va du plus simple : couloir avec escalier à peine maçonné,

à un ensemble plus imposant, formé de cinq cellules reliées par un couloir et échelonnées sur une vingtaine de mètres de long. Ces caves sont liées à l'activité viti-vinicole très présente à Villiers-Bel, mais ont pu également permettre la conservation d'autres denrées et tout particulièrement le fromage. Enfin, la périphérie de ces habitats livre encore des constructions sur poteaux de taille modeste, mais qui montrent une survivance de ces techniques de construction jusqu'au XIVe siècle. La mention voisine d'une rue où étaient les loges au XVe siècle nous fournit peut-être un nom à ces constructions légères. (Renaud 1981).

III-5-4 L'œuf, la poule ...et le coq : pôles funéraire, cultuel et seigneurial au cœur du village

Cette évolution très lente de l'habitat avec une stabilité évidente du VIIIe au XIe siècle et une pétrification tardive et progressive de l'habitat est une caractéristique évidente de la partie aval du village. La permanence de la structure sociale et celle de la propriété du sol peuvent expliquer cette continuité dans les formes et l'implantation de l'habitat. Malgré les changements dans les techniques de construction et la culture matérielle, on observe même des traits de continuité entre l'habitat en dur des XIIIe-XVe siècle et les périodes qui précèdent. Le contraste est saisissant si on le compare avec l'îlot de l'église (parcelle St Didier) où viennent s'entrechoquer dans des mutations parfois drastiques, habitat paysan, espace funéraire, l'habitat seigneurial et les bâtiments religieux. En effet, deux fouilles, l'une effectuée en 2005 dans l'église actuelle à l'occasion de la restauration du clocher (Gentili 2008b), l'autre en 2009 (Gentili 2014) sur une large parcelle située au nord de l'église à l'occasion de la reconstruction du collège St Didier (0,4 ha) nous apportent une large fenêtre de lecture dans un secteur clé qui regroupe les différentes composantes du village. Nous renvoyons aux deux rapports de fouilles de ces opérations présentés dans le volume de preuves.

rapport VLB 2005 église.pdf

rapport VLB 2009 St Didier.pdf

Les enjeux ne sont pas mineurs puisqu'il s'agit de comprendre comment s'est forgé ce cœur de village et le rôle respectif du cimetière, de l'église et du « château » dans cette émergence d'un lieu maintenant largement dominé par une vaste église gothique et Renaissance. La présence de vestiges antiques sous les villages actuels a longtemps été avancée pour expliquer leur origine, le scénario proposé étant le regroupement de la population des habitats dispersés environnants autour d'un édifice cultuel lequel aurait attiré ensuite le cimetière (Guadagnin 1982). Cette explication, donnée notamment à Villiers-le-Bel (Guadagnin 1981) a souvent été reprise, avec pour corollaire l'idée d'une christianisation précoce « dès la fin de l'Antiquité » (Foussard 2008 p.289).

Cimetière et habitat du haut Moyen Âge

À défaut de vestiges antiques, les premiers éléments structurés sur la parcelle St Didier appartiennent à la période mérovingienne *(Fig.III-44 à 46).*

L'implantation d'un l'espace funéraire au VIIe siècle semble influencée par trois facteurs conjugués : l'existence d'un habitat adjacent, et la topographie qui confère au cimetière du haut Moyen Âge une

situation finalement assez classique, sur une pente exposée au sud-est, à l'exact emplacement d'un carrefour de deux voies d'origine antiques. L'habitat du haut Moyen Âge borde directement le cimetière avec un empiètement réciproque entre les structures et les tombes. L'origine du cimetière est associée à un groupe de sarcophages en plâtre mérovingiens (VIIe siècle) largement réemployés aux périodes suivantes. La variété des modes d'inhumations de la période VIIIe-XIe siècle est frappante et le cimetière se développe de façon importante durant la période carolingienne (Abadie 2014) du fait de l'extension de l'habitat à cette période (nouvel habitat de "la Confiserie"). Bien que le cœur de l'ensemble funéraire ait été entièrement observé, aucune trace d'édifice cultuel antérieur au XIIe siècle n'a été observée et il reste peu d'espaces non explorés suffisants pour avoir accueilli un édifice de ce type. C'est une tout autre histoire qui se produit avec d'irruption d'un autre acteur : l'habitat seigneurial.

À l' origine de l'habitat seigneurial : une captation de l'espace funéraire

On observe à la charnière du Xe- XIe siècle l'implantation d'un vaste bâtiment sur poteaux plantés dont le plan nous est parvenu façon cohérente malgré les nombreux recoupements postérieurs sur cette parcelle qui ont fait disparaître une partie des trous de poteaux. Ce plan dessine une construction de 25 x11 m orientée nord-sud. Il n'est pas implanté au cœur du cimetière mais légèrement décalé au nord, mais il est entouré d'un large fossé circulaire à profil en V délimitant un espace d'environ 2000m^{2} qui s'inscrit largement au dépens du cimetière et recoupe systématiquement les sépultures antérieures. Dans cet espace interne, le bâtiment occupe la moitié ouest de la parcelle, les structures découvertes (silos, foyers) étant localisées préférentiellement entre le pignon sud du bâtiment et l'entrée de l'enclos. La découverte d'éléments de plâtre sur clayonnage dans le remblai des trous de poteaux et du fossé adjacent indique l'utilisation de ce matériau sur les murs du bâtiment. L'étude archéozoologique lève toute ambiguïté concernant le caractère privilégié de cette occupation avec l'association de plusieurs espèces chassées comme le lièvre, le cerf, le sanglier et surtout l'auroch.

Encore chassé dans les Vosges par Charlemagne, l'auroch est par excellence un gibier de choix réservé au souverain et ses proches (Le Jan 1980). Il s'agit ici, avec l'exemplaire retrouvé sur le site des Halettes à Compiègne d'un plus récents spécimen retrouvé avant sa disparition totale de cette espèce de nos régions (Yvinec 2014).

L'implantation de cet habitat dans le cimetière est donc le fait d'une élite locale, qui bénéficie de l'entourage du souverain et de la haute aristocratie. Nous ne pouvons assurer qu'il s'agisse déjà de la famille Lebel, issue de l'entourage des Montmorency dont les premières mentions remontent à 1094 ou bien si ceux-ci ont pris la suite d'une famille plus ancienne.

L'enjeu de captation d'un espace funéraire est très intéressant, en l'absence probable d'édifice religieux à cette période. À Serris, à la même époque, un grand bâtiment correspondant à un édifice seigneurial est entouré d'un double fossé enserrant également le cimetière, dans lequel un édifice cultuel est supposé. Sur cette question, le parallèle entre ces deux sites semble assez évident L'évolution ultérieure de cet habitat confirme par ailleurs également son statut seigneurial. Le fossé d'enclos est recreusé et son tracé légèrement modifié : c'est bien visible en partie ouest avec deux états successifs qui aboutissent à des fossés plus profonds.

Un nouveau bâtiment un peu mieux centré dans l'espace fossoyé remplace la construction sur poteaux plantés. Son plan est lacunaire, mais deux murs aux fondations formées de petits blocs de gypse sont en partie conservés indiquant la position de deux angles opposés et l'indice de contreforts. Il pourrait s'agir d'un bâtiment de 9x10 m de côté, La largeur des murs est de 1 m ce qui limite la hauteur de

l'édifice tout en autorisant des étages, indiquant peut-être une sorte de tour résidence. Aucune de trace de poteaux plantés n'a été relevée, ce qui n'empêche pas forcément l'utilisation de techniques de type pans de bois et plâtre sur clayonnage dans son architecture sur une partie de son élévation. Le bâtiment est associé à un groupe de silos qui sont les seules structures existant dans leur périmètre.

La chronologie fine de cet état est difficile à établir à partir des seules données à notre disposition mais semble correspondre au courant du XIe siècle et au plus tard au début du XIIe s. Les structures les mieux datées étant les silos à grains, de forts volumes.

Au XIIe siècle, les textes documentent cette élite locale. Les seigneurs de Villiers-le-Bel, la famille Le Bel prospèrent grâce à leur relation avec l'abbaye de Saint Denis dont ils sont vassaux. L'Aveu et dénombrement de Matthieu-le Bel de 1125 Puis , en 1146, aveu lige rendu à l'Abbé Suger : reconnaît tenir de Saint Denis, outre ses biens propres, cent quarante-sept fiefs dénombrés dans soixante-huit villages du Pays de France" 95 vassaux dont 32 chevaliers doivent l'Estage avec obligation de résidence à la cour de Mathieu à Villiers-le-Bel (Guadagnin 2000 p. 28, Guadagnin 2016), ce qui nous donne, en prenant en compte les serviteurs, un effectif assez important de personnes à loger.

Au XIIe siècle, la cohabitation habitat seigneurial-prieuré

La reconstruction du bâtiment seigneurial s'accompagne dans le second quart du XIIe siècle d'un doublement de la surface enclose. Un large fossé à fond plat creusé jusqu'à une nappe phréatique alimentée par les sources nombreuses au pied du mont Griffart délimite une plateforme plus vaste (3800 m^2 environ en incluant la surface des fossés), mais dont le point central reste identique à celui de l'enceinte précédente. L'irruption du religieux, pour être tardive, n'en est pas moins spectaculaire. En effet, l'espace nouvellement créé est partagé en deux moitié presque égales par une construction nouvelle, désormais est-ouest, qui barre l'ensemble : il s'agit des bâtiments d'un prieuré prolongés à l'est par une église romane. L'ensemble, imposant, mesurant 44x10m.

> On peut restituer un édifice en trois parties: à l'ouest une sorte de tour carrée à vocation résidentielle surmonte une vaste latrine voûtée au centre, une nef prolongée d'un choeur voûté à contreforts massifs terminé en abside, un accès au sud étant matérialisé par un porche vraisemblablement lié à l'usage paroissial du lieu.

Ces évolutions sont documentées par les textes ce qui aide à leur datation, et s'inscrit dans un phénomène plus large de créations de prieurés associés à des édifices seigneuriaux (Racinet 2012b)

> D'après l'Abbé Lebeuf, Radulph Le Bel construit l'église de Villiers-le-Bel, qu'il remet à Etienne de Senlis, évêque de Paris lequel la transmet en 1124 à l'abbaye de Saint-Victor de Paris (crée en 1113).
>
> ("Saint-Didier prieuré des augustins de Saint-Victor en 1124 " Dom Cottineau Répertoire des Abbayes et Prieurés 1937) En 1130, cinq religieux sont à demeure au prieuré-cure de Villiers-le-Bel, ils sont huit entre 1160 et 1169 : Robert, prieur; Hugues, Pierre, Grumbert, Turold, prêtres; Simon, Hugues et Thibaud, diacres En 1218, l'abbaye de Saint-Victor est autorisée à installer 4 chanoines si les revenus sont suffisants (Dom Bonnard Histoire de l'Abbaye Saint-Victor, T 1, p. 43).

Au sud du prieuré, un nouveau bâtiment seigneurial est construit, la nouvelle église mordant sur l'ancien édifice. Les restes de deux édifices superposés de dimensions assez proches, l'un du XIIe et l'autre du XIIIe siècle ont été découverts, d'orientation nord-sud. L'état le plus ancien n'existe que sous la forme de lambeaux de tranchée de récupération située sous les murs du second édifice lui aussi en partie récupéré. Les deux états de construction ont en commun un même matériau de fondation : blocs de gypse et grès liés au plâtre.

Le second état présente des murs pourvus de gros contreforts indiquant une hauteur importante. Il mesure 20m de long pour 9m de large. Les restes de tuiles glaçures jaunes, vertes et brun-rouge

indiquent une toiture polychrome. L'espace interne est divisé en deux pièces égales par une cloison qui ménage une circulation le long du mur ouest.

Au XIIIe siècle, une nouvelle église

L'intégration du prieuré au sein d'une nouvelle enceinte va poser des problèmes face à la rapide augmentation de population durant cette période faste du point de vue démographique. La création du prieuré et la construction de l'église romane achèvent de saturer l'espace malgré une extension de la surface enclose commune à l'hôtel et au prieuré. Les paroissiens sont trop nombreux pour l'église du prieuré d'autre part la réduction de l'espace dédié aux inhumations va conduire à l'utilisation d'un autre cimetière (créé au XIIIe siècle ou déjà existant?) qui sera dénommé ultérieurement le *Grand cimetière* (Guadagnin 1981), l'ancien cimetière étant occupé, envahi par le bâti seigneurial et ecclésiastique. La création d'une nouvelle église, actée par un document de 1204, dont le programme architectural ambitieux nécessite de la place, va donc se faire par lotissement d'une nouvelle parcelle au détriment du fossé d'enceinte comblé dans sa partie méridionale. Malgré un rééquilibrage au XIVe siècle qui voit un agrandissement de l'hôtel seigneurial, probablement couvert en ardoises, l'évolution va se faire au détriment du " château" et en faveur du prieuré dont le bâtiment principal est reconstruit avec à sa base un vaste cellier voûté.

La fin de l'habitat seigneurial

La messe semble dite dès le second tiers du XIVe siècle lorsque l'Hôtel cesse d'être résidence du seigneur de Villiers désormais installé à l'Isle-Adam. En 1464 l'hôtel seigneurial est mentionné comme « grand masure appelée la motte » (Renaud 1981) tandis qu'à l'inverse, le prieuré héberge, à la Toussaint 1465 deux hôtes de marque: Louis XI et de Comte de Charolais, futur Charles le Téméraire à l'occasion d'une brève et houleuse entrevue.

À la fin du XVe siècle (1499), Le prieuré, est agrandi après destruction complète de l'ancien hôtel seigneurial, et annexe l'ensemble de la parcelle dont les fossés sont comblés. La construction de ce nouvel édifice en plâtre et moellons est bien documentée par les comptes de fabrique (Renaux 1981) et présentait encore une partie de ses élévations à la fouille. À la même époque commencent des travaux sur l'église qui aboutissent au réhaussement de la nef et à la reconstruction du clocher, ils vont conférer à l'église de Villiers-le Bel une envergure impressionnante et la silhouette de cathédrale qu'on lui connaît encore aujourd'hui (Foussard 2008 p. 289-293). Malgré la crise des guerres de religions, le prieuré cure de Villiers-le-bel reste encore au XVIIe siècle un ensemble prospère, outil de reconquête du catholicisme dans une localité à forte présence huguenote, dont témoignent les mémoires de Gourreau de la Proustière (Buffévent 1990). Les lots de céramique (assiette aux armoiries du prieur et verreries façon de Venise) découverts dans ses latrines témoignent du statut du prieur, personnage clé de la localité. Le souvenir de l'ancienne résidence seigneuriale s'estompe à tel point que les documents qui s'y réfèrent seront pendant longtemps attribués à la ferme seigneuriale située en partie aval du village

III-5-5 Conclusion

Comme on peut le voir dans l'exemple de Villiers-le-bel, les fouilles préventives au cœur des villages actuels sont riches en enseignements concernant la question complexe de formation du village médiéval et de l'évolution de ses composantes sociales. Ici, elles nous permettent de préciser les conditions d'émergences vers l'an Mil d'un habitat élitaire dans le cimetière d'une *villa* carolingienne déjà importante à la fin du VIIIe siècle, et son évolution architecturale, menant d'un bâtiment sur poteaux au *Grand Hôtel seigneurial des Villiers*. Au XIIe siècle, la fondation d'un prieuré apporte une composante religieuse absente jusqu'alors, en faisant par son importance jeu égal avec l'habitat seigneurial qui partage la même enceinte fossoyée. Cet espace, devenu vite trop étroit, étant

transgressé par la fondation d'un nouveau sanctuaire au début du XIIIe siècle Ce processus aboutit à la fin de Moyen âge, à une situation inverse à celle du départ : seule subsiste sur la parcelle une église paroissiale imposante flanquée d'un prieuré prospère.

Probablement absente au départ (en tous cas sous la forme d'édifice dédié), la fonction religieuse du lieu l'a emporté au détriment des fonctions funéraires (à l'exception des sépultures *ad sanctos* dedans et en bordure immédiate de l'église) et seigneuriales occupant désormais des espaces excentrés du village. Dans le cas de Villiers-le-Bel, les données de fouilles entrent en contradiction avec les premières interprétations privilégiant l'origine antique et le sanctuaire comme moteur de l'ancrage villageois. Elles apportent au final un éclairage plus nuancé à cette question : ensembles funéraires, habitat des élites et établissement religieux jouant successivement leur partition, mais pas dans l'ordre imaginé au départ.

Il convient de ne pas généraliser ces observations en modèle, la présence d'églises du haut Moyen Âge étant attestée dans de nombreux cas par les textes et l'archéologie, mais de montrer la variété des cas de figures qui nécessite pour faire progresser cette question épineuse du village la multiplication des études de cas de ce type. En l'occurrence, cet absence d'édifice cultuel avéré à Villiers-le-Bel avant la fondation du prieuré du XIIe siècle, si elle surprend, nécessite de reconsidérer le maillage des paroisses avant le XIIe siècle. L'association village/paroisse n'allant pas forcément de soi avant cette date. Nous avons vu avec l'exemple de Villiers-le-Sec que la présence d'un édifice cultuel était hypothétique au sein de l'habitat du haut Moyen Âge et seule la présence d'un luminaire en verre découvert en bordure du cimetière permettait d'accréditer sa présence. En tout cas, la titulature de l'église du village, Saint Thomas Beckett était plus récente que le déplacement du village à son emplacement actuel.

La présence du sanctuaire de Belloy, l'église St Georges, mentionnée dans le document de 840, nous fournit un centre paroissial à proximité immédiate. Ce n'est pas le cas à Villiers-le-Bel à l'époque carolingienne. L'absence de lieu de culte identifié pour cette période pose la question de la paroisse de rattachement avant cette date. La paroisse de Luzarches, d'où proviennent les reliques de St Eterne données lors de la fondation du prieuré de Villiers-le-Bel, constitue une piste intéressante, mais la distance parait rédhibitoire. À Gonesse, les fouilles récentes ont livré également des sarcophages mérovingiens, et la présence d'un large mur antérieur (fouilles Inrap, N. Karst, inédit). Néanmoins, le candidat le plus sérieux reste la commune adjacente de Sarcelles qui a livré, comme à Gonesse, les vestiges d'une nécropole mérovingienne (voir paragraphe suivant).

III-5-6 L'exemple de Sarcelles

Dans le cas de Sarcelles, la présence d'une nécropole mérovingienne est documentée par la découverte de sarcophages en pierre et en plâtre lors de la réalisation d'un parking en 1969. La fouille d'une parcelle adjacente a permis de découvrir un habitat du haut Moyen Âge et notamment une unité des VIIe-VIIIe s. regroupant bâtiment sur poteaux, silos, fours et fonds de cabanes (Warmé 2011). En 2014, un diagnostic effectué au 120, rue Pierre Brosselette a permis de vérifier la poursuite de la nécropole mérovingienne. Ces éléments archéologiques peuvent être complétés par la mention de découvertes anciennes (1877) sous l'église St-Pierre-St Paul et relatées par l'Abbé Gallet. Celui-ci décrit les vestiges et fourni un plan (Gallet 1880 p.111-113). Celui-ci indique l'existence de vestiges interprétés comme « ruines romaines (…) en blocage redressé par des briques » et des fondations d'une « petite église autour de la flèche actuelle et autour du premier édifice »

L'abbé Gallet insère ces vestiges dans un schéma historiographique classique pour la période : sanctuaire antique christianisé au Ve siècle, puis nouvelle église au IXe siècle.

Faute d'informations suffisantes, il est difficile de confirmer ces datations. En revanche, la présence d'assises de briques dans les murs les plus anciens rend possible une datation antique pour laquelle nous resterons néanmoins très méfiants. Si l'existence d'un sanctuaire contemporain de l'habitat mérovingien et de la nécropole n'est pas assurée, la présence de deux états de constructions antérieurs à l'église du XIIe siècle identifiés par l'Abbé Gallet lors des travaux de 1877 rend crédible l'existence d'un édifice du haut Moyen Âge.

De ce point de vue la faible distance (1300m) entre l'église de Sarcelles et le cœur de Villiers-le-Bel rend tout à fait crédible la desserte de l'un par l'autre *(Fig. III-47 et Fig.III-48).* L'étude de cas de Villiers-le-Bel nous alerte en tout cas sur un point essentiel. Sans vestiges directs ni mentions d'un sanctuaire, l'existence d'un ensemble funéraire du haut Moyen Âge au cœur d'un village, même important, ne saurait impliquer automatiquement la présence d'une église du haut Moyen Âge, et l'on doit tenir compte du maillage paroissial éventuellement préexistant. De ce point de vue, le mécanisme d'interaction entre l'ensemble funéraire, lieu de culte et lieu élitaire dans la structuration de l'habitat peut avoir joué de façon différente suivant les lieux. À l'inverse de l'exemple de Villiers-le-Bel, l'étude de cas de Louvres/Orville nous donne un exemple de fondation ancienne d'un sanctuaire. La présence de plusieurs fouilles dans le village et l'exemple de l'habitat voisin d'Orville nous fournit notre dernière étude de cas pour le Pays de France.

III-6 L'étude de cas de Louvres et Orville

Le secteur de Louvres a fait l'objet de multiples opérations archéologiques (*Fig.III-49)* tout d'abord sous l'impulsion de l'association GRHALP (groupe de recherches historiques et archéologiques de Louvres en Parisis), avec plusieurs fouilles en centre-ville dans les années 1980-90 (nécropole et Sanctuaire de Saint-Rieul) fouilles du "Codec" (65 rue de Paris), parfois effectuées en collaboration avec l'AFAN (association pour les fouilles archéologiques nationales) (Durand 1998). À partir des années 1995-2000, les fouilles effectuées à l'occasion des travaux de la Francilienne ont conduit à plusieurs interventions, archéologiques. On mentionnera la fouille d'un établissement de La Tène (Casadei et Leconte 2000) et d'un d'un relais routier du Ier siècle (Le Val Noël) situé en bordure de la voie antique de Paris à Senlis (route des Flandres, actuelle RN17), replacé dans une étude parcellaire plus large (Daveau 1999 et 2000).

Cet axe antique traverse le village de Louvres et correspond à la rue de Paris qui constitue l'épine dorsale du Bourg. Le fossé bordier de cette voie a été peut être retrouvé lors de la fouille du" Codec" au 65 rue de Paris (Durand 1998).

Le village de Louvres présente la spécificité de posséder deux églises dont les éléments architecturaux en élévation les plus anciens remontent à la période romane (fin XIe-début XIIe s.). Saint Justin a conservé son statut d'église paroissiale mais Saint-Rieul, désaffectée à la révolution a été en partie détruite (nef). Les fouilles effectuées à son emplacement par le GRHALP durant les années 1980-90 ont permis la découverte d'une nécropole du haut Moyen Âge associée à des tombe aristocratique du début du VIe siècle. Plusieurs états du sanctuaire ayant été mis en évidence.

La fouille de la rue des deux églises, effectuée en 2003 par le GRHALP sous la direction de Charles Huet, avec le concours de plusieurs membres de l'équipe du château d'Orville (F. Gentili, I. Abadie) avait permis de compléter les données des fouilles anciennes. Un important travail de synthèse a été entrepris parallèlement à une reprise des données funéraires (Abadie 2004). La titulature est liée à la présence à Louvres de Saint-Rieul évêque de Senlis, identifié comme évangélisateur de la localité dans

la *Vita Reguli* : « *In Lavira villa idolum Mercurii signo crucis dejicit, altare beatae Mariae consecrat* » (*Vita Reguli episcopi et confessoris ecclesiae Silvanectus*; Vita II, Bibliotheca Hagiographica Latina 7107, *Acta Santorum*, (A.A, S.S), t.IX, 30 mars p. 817-827).

La localisation précise de cet épisode est disputée depuis longtemps entre Louvres et la butte de Montmélian, et conduisent Lebeuf (Lebeuf 1754 Vol 5 p.538) puis Roblin (Roblin 1971, p. 16 et 238) à envisager que le territoire de Louvres s'étendait jusqu'à Montmélian, hypothèse reprise plus récemment dans un article (Frutieaux-Paillard 2009). La question de la datation du sanctuaire primitif est actuellement discutée. Dans la notice sur l'église St Rieul dans l'ouvrage collectif sur les églises du Val d'Oise, (Foussard et alii 2008 p.162-163). Charles Huet propose de faire remonter la phase la plus ancienne du sanctuaire à la fin du IIIe ou au début du IVe siècle, sur la base d'une monnaie du IIIe siècle découverte dans un remblai (CAG 2006 p.320-321). L'édifice primitif, tel qu'il est connu à l'issue des fouilles de la fin des années 1980 et de la tranchée de 2003, semble divisé deux parties inégales, les inhumations privilégiées, les plus anciennes étant localisées dans les deux parties de l'édifice (Abadie 2004). Compte tenu des premières observations du plan phasé du cimetière et des édifices proposé par Isabelle Abadie et Charles Huet on observe que le premier édifice semble fonctionner en même temps que le groupe de sépultures privilégiées situées à l'intérieur, sans que l'on puisse mesurer réellement l'antériorité du bâtiment par rapport aux premières sépultures *(Fig. III-50)*.

Le fait que les sépultures de cette première phase soient toutes inscrites dans le bâtiment semble désigner un édifice à vocation funéraire lié à la présence de sépultures privilégiées plutôt qu'un édifice antique antérieur recoupé ou réutilisé. Une publication des fouilles de Saint-Rieul étant en cours, il convient d'attendre les données détaillées de la fouille pour nous forger une opinion plus solide sur la question. L'étude d'Isabelle Abadie (Abdie 2004) étant le document le plus exploitable actuellement avec son phasage associant l'ensemble funéraires et des différents états architectauraux de l'édifice et les quelques structures associées (silos).

III-6-1 Le site d'Orville au haut Moyen Âge

Situé à 900 m de Saint Rieul, l'habitat du haut Moyen Âge d'Orville a été découvert dans le cadre d'une opération préventive (1997-1999) poursuivie en fouille programmée avec la fouille du château d'Orville (2001-2009). L'occupation continue du site du VI-VIIe siècle jusqu'au XVe s. (l'habitat ouvert devient un site aristocratique fortifié puis un château fort détruit pendant la guerre de Cent Ans) nous permet de suivre les évolutions durant le haut Moyen Âge *(Fig.III-51)*. L'habitat s'étire sur une parcelle en pente douce dominant une petite vallée secondaire (ru du Rhin/ Croult). L'occupation mérovingienne est surtout représentée par des fonds de cabanes répartis sur l'ensemble de la parcelle. Une nécropole mérovingienne liée à ce site a été découverte anciennement (1850) quelques centaines de mètres à l'est. Une rupture dans l'organisation de l'habitat semble effective dès le IXe siècle avec l'apparition de plusieurs bâtiments sur solins de pierre et une organisation plus orthogonale de l'établissement ménageant une cour centrale où se regroupent diverses activités.

Le caractère aristocratique de l'habitat n'est pas prouvé à cette période, mais la présence de plusieurs bâtiments à fondations de pierre et leur disposition régulière pourraient le suggérer. La mise en œuvre de grands fossés et d'un mur terrasse pour organiser l'espace suggère une partition de l'habitat entre la cour décrite plus haut et un bâtiment en pierre situé à l'emplacement du château médiéval. La situation devient plus nette aux Xe-XIe siècles : la cour se réorganise autour d'un grand bâtiment sur poteau formé de deux ailes disposées perpendiculairement en « L ». Ce bâtiment possède un foyer ; un fragment de verre plat suggère la présence d'ouvertures vitrées. Le fossé limite avec la parcelle du

château est désormais comblé, mais d'autres constructions à fondations de pierre dégagées partiellement existent également un peu plus à l'est à l'emplacement du château médiéval.

L'habitat ouvert disparaît à la charnière des XIe et XIIe siècles, mais une continuité d'occupation est perceptible avec les périodes suivantes. L'habitat fortifié qui prend la suite va tirer parti d'une petite avancée du plateau calcaire Lutétien sur la vallée en partie est de l'habitat. Cette position présente quelques avantages, notamment qu'il est appuyé sur une zone marécageuse. Il contrôle de plus un chemin qui double la voie antique de Paris à Senlis devenue au Moyen Âge la « route des Flandres ». Ces points positifs contrebalancent l'inconvénient majeur du site d'être dominé par la plaine au nord, problème défensif qui ne sera réglé qu'au XIVe siècle lorsque le site sera puissamment fortifié.

III-6-2 L'habitat du centre-ville de Louvres

Pendant longtemps, le site de Saint-Rieul, c'est-à-dire les fouilles effectuées à l'emplacement de la nef détruite et à l'intérieur de l'édifice, sous le clocher, est resté le seul secteur ayant livré des vestiges du haut Moyen Âge dans le centre-ville de Louvres. Le diagnostic (Gentili 2002) puis la fouille du musée (Lefeuvre 2007), effectués de l'autre côté de la rue de Paris n'ont livré que des vestiges du Bas Moyen Âge.

rapport Louvres 2002 56rdp.pdf

Un autre diagnostic effectué en 2003 a l'occasion d'un projet immobilier du Bouteiller a permis de mettre en évidence sur une surface restreinte une zone d'habitat très dense attribuable à la fin de la période carolingienne et limitée par un fossé. Cette occupation borde le tracé courbe de la rue du Dr Paul Bruel laquelle, avec la rue aux blés, semble délimiter un îlot plus ancien au cœur duquel se trouve l'ensemble funéraire et cultuel de Saint-Rieul, distant d'à peine 50 m. Un fossé de même tracé que le chemin limite, à l'ouest, la zone d'habitat composée d'une forte densité de silos et trous de poteau. Le mobilier découvert (poinçons en os, peson) atteste d'une activité de tissage.

rapport Louvres 2003 DiagBouteiller.pdf

Toutefois, aucune trace d'occupation plus ancienne, contemporaine des phases anciennes de l'ensemble funéraire et cultuel de Saint-Rieul n'avait pu être observée jusqu'à la fouille de la ferme Baron en 2008.

La fouille de la ferme Baron, au 1 rue d'Orville

Il s'agit donc d'une opération effectuée en 2008 au 1, rue d'Orville, dans la partie arrière de la ferme Baron, *(Fig.III-52)* naguère ferme de Quinze-Vingt (Gentili 2010).

rapport Louvres 2008 Ferme Baron.pdf

Un diagnostic effectué par Jean-Claude Durand en avril 2007 et avait permis de mettre au jour une vingtaine de structures archéologiques dans trois tranchées, les vestiges (allant de période mérovingienne à la période moderne). Les fouilles entreprises ensuite ont porté sur une surface décapée de 1300 m^{2}. Celles-ci ont permis la découverte d'un habitat de la fin du Ve et du VIe siècle, contemporain du premier sanctuaire et des tombes aristocratiques fouillées par le GRHALP à l'emplacement de la Tour Saint-Rieul dans les années 1987-90 et en 2003. Le substrat fait d'un niveau chaotique de gros blocs de grès est recouvert d'un niveau limoneux dans lequel est piégé du mobilier gallo-romain. Celui-ci correspond à une occupation voisine matérialisée ici par quelques structures du Haut et Bas-Empire. Les fouilles ont mis en évidence de nombreux vestiges caractéristiques de la

période mérovingienne : trous de poteau, fosses, fonds de cabane ainsi qu'une dizaine de fours. On note la présence de foyers oblongs fortement rubéfiés, mais aussi de fours à voûte construite, ou bien creusés en sape, isolés ou bien réunis au sein d'ensembles successifs. Des fossés organisent l'espace. L'occupation semble perdurer jusqu'au début de la période carolingienne.

Statut social et faune

L'étude de la faune *(Fig.III- 53)*, basée sur l'étude de quatre contextes mérovingiens, présente un assemblage caractéristique de la période mérovingienne avec une forte proportion de bœuf et une faible représentation de la faune sauvage. Certaines nuances peuvent être néanmoins observées. On note une tout d'abord une forte proportion d'oiseaux de basse-cour (10,3% des restes). Enfin, le groupe des trois principales espèces est dominé par les bovins, mais dans une proportion relativement faible (41%) pour la période mérovingienne. La part du porc est également importante avec 36% des restes (Chaulet in Gentili 2010 p.156-168).

rapport Louvres 2008 Ferme Baron.pdf

Ce taux de porcs supérieur à ce qui est observé sur le site d'Orville à l'époque mérovingienne peut s'expliquer par des différences de statut social de l'habitat. Mais l'explication la plus convaincante semble la différence de chronologie, plus centrée sur le VIe siècle à Louvres et sur le VIIe-VIIIe siècles à Orville, et l'augmentation de la part du bœuf perçue régionalement à la fin de la période mérovingienne (cf Yvinec, supra l'étude archéozoologique de Jossigny in Gentili et Sethian 2012).

rapport Jossigny 2012 Pré Chêne Vol1.pdf

Il semble donc difficile de déterminer si cette part légèrement plus importante de la volaille et du porc est due à la proximité d'un habitat privilégié ou bien si elle caractérise une période mérovingienne plus précoce qu'à Orville. D'autres vestiges, plus récents, appartiennent à la période médiévale classique. Un groupe de silos à grains des XI-XIIe siècles semble associé à un grand bâtiment formé d'un solin de gros blocs de grès extraits sur place, complété par une rangée de trous de poteaux de gros module.

Un bâtiment excavé (XIIIe s.) qui présente sur un côté des fondations de pierres a également été découvert. Un dépotoir du XVe siècle a été fouillé à proximité. Cette occupation peut être mise en relation avec une maison appartenant au seigneur d'Orville, vendue à l'hôpital des Quinze-Vingts en 1495. Bien que restreint en superficie, cette fouille a apporté des renseignements importants pour comprendre la chronologie de l'habitat au cœur du bourg depuis son origine et les activités qui s'y rattachent. L'axe bordant la fouille, la rue d'Orville correspond à une voirie longeant la vallée du Croult vers le sud, dont le rôle semble primordial dès le haut Moyen Âge et durant toute la période médiévale. L'implantation de l'habitat, du sanctuaire et des espaces funéraires à la charnière de l'antiquité et du haut Moyen Âge semble conditionnée par la jonction entre ce chemin et l'ancienne voie romaine de Paris à Senlis.

Au sud, des indices protohistoriques et antiques

Les études menées par Jean-François Pastre et Sonia Bensadoune (CNRS) en aval du site du château d'Orville avaient permis de mettre en évidence l'épaisse stratigraphie de la vallée du ru du Rhin devant le site.

Gentili et alii 2011 (Louvres Orville MedEuropeParis).pdf

Ces dépôts tourbeux semblent débuter au niveau de la Ferme du Secrétain mais conservent suffisamment d'épaisseur pour masquer des occupations anciennes. Un autre diagnostic effectué en 2007 par J-C Durand (Durand 2007) à l'occasion d'un projet immobilier de Kaufmann et Broad a

permis de mettre en évidence une occupation antique avec des éléments protohistoriques, un niveau augustéen en bordure de la rue d'Orville. Ces découvertes, compte tenu de la faible superficie concernée, n'ont pas fait l'objet de prescriptions de fouille. Toutefois, les vestiges découverts lors des travaux de terrassement réalisés sur une partie de la parcelle, non accessible lors du diagnostic, ont mis en évidence d'importants niveaux antiques riches en mobilier (Gentili 2010, annexe n°1). Ceux-ci conduisent sans ambiguïté à localiser l'habitat antique en partie basse du bourg dans le périmètre situé entre le bas de la rue de Paris, l'avenue de la veille France et la ferme du Secrétain.

rapport Louvres 2008 Ferme Baron.pdf

Le diagnostic du parc du château

Au nord, les fouilles du 65 rue de Paris et les diagnostics du Parc SNCF.

-Un sauvetage urgent effectué par J-C Durand en collaboration avec le GRHALP avait abouti en 1998 à la découverte d'un grand fossé attribué au Xe-XIe siècle ainsi qu'à une cave du XIIIe siècle en partie démontée (fouille dite du Codec).

-La poursuite du diagnostic plus au nord dans le parc du château, ancien centre de formation de la SNCF, n'a pas confirmé la découverte de vestiges médiévaux mais conduit à une découverte inattendue : celle d'une nécropole antique. Le diagnostic effectué par Peter Macintyre (Macintyre 2009) a permis d'estimer cet ensemble funéraire à 250 tombes environ et révélé un état de conservation exceptionnel des fosses dont les sommets des tertres semblaient conservés. La position de ce cimetière, à la jonction des deux voies qui structurent le vieux centre de Louvres, l'avenue du Prélay et la rue de Paris est significative. La fouille préventive ayant été confiée par l'établissement public d'aménagement (EPA plaine de France) à une société de fouilles privée (EVEHA), a confirmé l'effectif de cette nécropole du Bas-Empire (Vigot 2014 et http://www.eveha.fr/fouille/louvres-95-zac-du-parc/) mais aussi des inhumations du Haut-Empire effectuées dans une carrière de moellons qui semblent liées à la voie antique

III-6-3 La question des voies dans la genèse et la structuration de l'habitat antique et du haut Moyen Âge

La morphologie du bourg de Louvres s'explique principalement par deux axes qui constituent deux variantes de la route des Flandres faisant jonction au nord des deux sanctuaires, à proximité de deux ensembles funéraires antiques et du haut Moyen Âge.

La voie romaine, chemin de plaine

Louvres est connu de longue date comme étant traversé par la voie antique de Paris à Senlis identifiée dans le village comme la rue de Paris *(Fig.III-54)*. Ce tracé qui correspond grosso-modo à la route royale (actuelles RN2/RN17), fait partie d'un itinéraire plus long et d'une grande importance au Moyen Âge puisqu'il s'agit de la route des Flandres. La fouille d'un relais routier du Haut-Empire au sud du bourg (Daveau 1999, CAG 2006 p.319) confirme bien l'identification du tracé antique à cette portion de route royale, comme, plus récemment, la fouille de l'agglomération antique de la Patte d'Oie de Gonesse. Cet axe est repris par Sandrine Robert (Robert 2007 p.7-23).

Le chemin passant par la vallée

Le tracé de la rue d'Orville prolonge le tracé de l'Avenue du Prélay qui borde le ru du Rhin au nord et desservait le site du château d'Orville. Ce chemin semble jouer un rôle important de desserte dès le haut Moyen Âge. En effet, il longe le site d'Orville dont l'habitat se trouvant précisément entre le ru et le chemin. Des sépultures le bordent au plus tard à l'époque carolingienne. La nécropole mérovingienne de Saint-Roch, découverte lors d'une ouverture de carrières en 1830 et observée après

coup par Alexandre Hahn en 1850 se situe également en bordure de cette voie. Son tracé borde ensuite la ferme de Secrétain, (actuellement chemin d'Orville). Son tracé se poursuivait ensuite de façon rectiligne jusqu'aux deux églises. Mais il fut interrompu dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'ancienne rue du four servant de raccord avec l'axe de la rue de Paris étant rebaptisé rue d'Orville.

L'actuelle rue du Milton qui donne sur la rue Saint-Justin s'appelait encore rue d'Orville sur le pré-cadastre de la fin du XVIIIe siècle, bien qu'elle soit séparée de son tronçon précédent qui fossilise le tracé ancien. Si l'on prolonge son tracé au-delà, à l'emplacement du Parc du Château (Parc SNCF) dont les jardins à la française recouvraient le tracé dès les début du XVIIIe siècle, on rejoint la rue de Paris. Les plans les plus anciens en notre possession montrent à cet emplacement le Parc du Château de la période moderne. Si l'on considère l'intersection des deux voies, celle-ci se trouve très exactement au niveau de la nécropole antique découverte en 2009 (Macintyre 2009, Vigot 2014). Il serait étonnant que cette localisation soit fortuite. La question de la topographie de l'habitat dans le centre de Louvres durant la période romaine reste ouverte, les diagnostics de 2007 et la fouille de 2008 semblent néanmoins indiquer un positionnement de celui-ci plutôt en partie basse dans un triangle formé par le tracé de la voie antique de Paris à Senlis (rue de Paris) et celui de la rue d'Orville prolongée par l'avenue du Prélay. Si l'on considère la naissance et le développement du village de Louvres au haut Moyen Âge et même l'habitat antique qui l'a précédé, il convient de prendre en compte non seulement l'axe de la voie antique, mais aussi ce second itinéraire. L'espace situé entre les deux semble avoir conditionné la répartition de l'habitat et celui des différents ensembles funéraires. La question de la complémentarité des deux itinéraires est posée de même que l'évolution de leur fréquentation dans le temps.

La voie antique de Paris à Senlis génère dès le Haut-Empire l'agglomération secondaire de Gonesse (La Patte d'oie, fouille F. Jobic 2004) et, plus près de Louvres, le site du Val Noël (Daveau 1999) avec son relais routier (*mutatio, mansio* ?), mais la situation est moins claire concernant le centre-ville de Louvres. Des lambeaux d'occupation existent dès la période augustéenne à plusieurs emplacements : sur le diagnostic 2007 du projet Kaufmann et Broad (Durand 2007), mais aussi des niveaux limoneux de faible épaisseur découverts rue de deux églises et lors de la fouille de la ferme Baron (monnaie de César et potin Senon LT747). Plus au nord, les vestiges ne concernent que le secteur d'extraction de moëllons ponctuel suivi d'une zone d'inhumations bordant la voie antique (rue de Paris) au Ier siècle (Vigot 2014) .

La densité en mobilier antique découvert sur le projet Kaufmann et Broad semble confirmer cette densité pour le Haut-Empire, mais il est difficile de rattacher ces occupations à l'une ou l'autre de ces deux voies et les découvertes effectuées par J-C Durand en 2007 (niveau augustéeen) bordent la rue d'Orville. Côté avenue du Prélay, les indices antiques sont plus ténus : l'existence d'indices en prospection pédestre au lieu-dit la Borne de Jerusalem, et au Secrétain restent à confirmer d'autant que le recouvrement peut être important en bordure de vallée et masquer des gisements. La situation change cependant durant l'Antiquité tardive et au début du haut Moyen Âge: nous avons vu que le positionnement de la nécropole antique du parc du château (diagnostic Inrap 2009, fouilles EVEHA 2010) s'expliquait par sa position topographique en bordure de la voie romaine.

Mais cette cette nécropole se trouve également à la jonction de la voie antique et d'un autre chemin, qui n'a jusqu'à présent pas attiré l'attention des archéologues, d'autant que le tracé traditionnel de la voie romaine, qui passe rue de Paris était confirmé par des indices archéologiques récents et coïncidant avec la route royale qui organise le village actuel. Notons d'ailleurs la présence que quelques structures d'habitat du haut Moyen âge ont été découvertes à cet emplacement (Vigot 2014). L'étude que nous avons mené sur lors de la fouille du 1, rue d'Orville (ferme Baron) dans le cœur de Louvres

nous a conduit à proposer une nouvelle lecture des cheminements médiévaux en interaction forte avec la répartition des habitats antiques et du haut Moyen Âge qui semblent s'y rattacher.

Un axe prédominant à partir du haut Moyen Âge?

Sans nier totalement le maintien de l'axe traditionnel Paris-Senlis durant le haut Moyen Âge, il convient de souligner l'importance croissante d'un tracé alternatif aboutissant à la rue d'Orville /avenue du Prélay, cheminement qui suit la vallée du Croult et joue un rôle essentiel dans l'implantation de plusieurs habitats et ensembles funéraires. Il semble qu'à partir de Louvres, la variante du tracé passant par la vallée du Croult vers Paris via Saint-Denis ait joué un rôle majeur dans l'implantation des habitats du haut Moyen Âge. Le site d'Orville dont les premiers indices remontent au VIe siècle s'étire le long de cet axe. Bien que mal datée, il est possible que la nécropole de la croix Saint-Roch, avec les sarcophages en pierre reconnus par A. Hahn en 1850 puisse également avoir une datation haute.

Le cas des sanctuaires et de l'ensemble funéraire de Saint Rieul Saint Justin est plus délicat car il est difficile de définir lequel des deux tracés a la prééminence dans l'implantation de la nécropole. La topographie des deux édifices nous fournit un premier indice, les entrées se trouvant systématiquement face à la rue d'Orville (actuellement rue St Justin). En tout cas, l'évolution progressive du site d'Orville avec une importance accrue à l'époque carolingienne puis la mise en place d'un habitat privilégié, conduisent à imaginer un rôle accru de la relation entre cet habitat et le cœur religieux de Louvres. D'autant que les lieux d'inhumations des habitats au départ multiples finissent par se restreindre à la nécropole de Saint-Rieul (Abadie 2004).

Cette voirie est-elle progressivement privilégiée du fait de son importance locale de liaison entre deux zones d'habitat proches (Orville et Louvres), ou bien révèle-t-elle une montée en puissance du passage d'une variante de la "route des Flandres" par la vallée du Croult au détriment du tracé de plaine de l'ancienne voie antique ? Si l'on prolonge l'observation vers Paris, cet axe du Croult passe via deux variantes par Goussainville ou Le Thillay et Gonesse. Il y a un lien direct entre le déplacement de l'agglomération antique de la Patte d'Oie de Gonesse située en bordure de la voie antique vers l'emplacement actuel du village, la nécropole mérovingienne de Gonesse, découverte sous l'église étant située en bordure du chemin du Croult. Ensuite, ce chemin a été fouillé à Bonneuil-en-France à l'emplacement d'un vaste habitat du haut Moyen Âge découvert en 2006 et partiellement fouillé en 2010, et dont il constitue la colonne vertébrale (Bruley 2016). Via Dugny, Merville, St Lucien on arrive directement à Saint Denis que l'ancienne voie romaine laissait largement à l'ouest.

Le passage par Saint-Denis et Gonesse explique probablement l'intérêt porté à cette variante qui rejoint l'itinéraire antique à Louvres et a constitué un vecteur majeur dans le développement de l'habitat. Pour la période qui nous intéresse; le passage par Saint Denis et l'étape à Gonesse ont dû constituer un atout majeur expliquant probablement une prééminence de cette portion de tracé par rapport au chemin de plaine. Le rôle stratégique du château d'Orville, bien perçu à la fin de la guerre de Cent-Ans dans les chroniques (Gentili et alii 2011) s'explique plus clairement par un passage direct de l'itinéraire de la route des Flandres à cet emplacement.

Il ne s'agit pas pour autant de prétendre que cet itinéraire passant par le Croult est une création de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, et ce type de tracé passant par les vallées secondaire peut très bien avoir eu une origine protohistorique. Mais cela correspond moins à une perte d'influence du tracé de long parcours (voie antique-RN17) au profit d'un itinéraire local (plus ancien ?), qu'à une variante de tracé liée à un changement des pôles économiques et des centres de pouvoirs.

En l'occurrence, l'importance croissante de Saint-Denis dès la période mérovingienne peut expliquer qu'un itinéraire plus direct soit préféré à la voie antique qui rejoint Paris bien plus à l'est. L'essor considérable de l'abbaye de Saint-Denis comme pôle économique principal propriétaire foncier, religieux et politique, à l'époque carolingienne va évidemment accentuer ce phénomène.

Un point cependant mérite d'être évoqué : le déplacement des habitats au profit d'une localisation dans la vallée du Croult (cf. Gonesse) est-il lié à une utilisation croissante de cet itinéraire au détriment de la voie romaine ou bien à l'inverse, est-ce une implantation croissante des habitats dans la vallée qui génère un changement dans les habitudes de cheminements ? Sans trop détailler ce qui constitue, avec Roissy, un des secteurs en Pays de France ayant le plus fait l'objet de fouilles d'habitat du haut Moyen Âge ; l'étude du secteur de Tremblay-Villepinte montre un développement considérable de l'habitat du haut Moyen Âge dans une petite vallée parallèle à celle du Croult, entre Tremblay et Villepinte (JPGF 2013, Gonçalves-Buissart et Lafarge 2009, et Gonçalves-Buissart et alii 2012)

Il s'agit donc probablement d'un double phénomène : implantation préférentielle des habitats dans les vallées et montée en puissance d'un itinéraire de vallée lié à l'émergence de nouveaux centres économiques et de pouvoir, les deux phénomènes se conjuguant ensuite. Cette question mériterait d'être approfondie par une étude plus détaillée de la chronologie de l'implantation des habitats en aval de Louvres. Des fouilles récentes comme celle de l'église de Gonesse ou la poursuite de la fouille du village alto-médiéval de Bonneuil (Bruley-Chabot 2016, Ben Kaddour, en cours) devraient contribuer à faire avancer les choses; nous le verrons également un peu plus loin avec l'exemple de Moussy-le-Neuf.

III-6-4 Evolution de Louvres au haut Moyen Âge: essai de restitution à partir des différentes fouilles effectuées en centre-ville

En dépit de données dispersées, issues de découvertes fortuites, de diagnostic et de fouilles effectuées ponctuellement, Il s'avère nécessaire de tenter d'insérer ces découvertes dans un schéma interprétatif. Nous avons vu que le tracé de la rue de Paris et plus largement celui de la RN17 sur la commune de Louvres, au moins jusqu'à la patte d'Oie de Gonesse correspondant très précisément à un important axe antique *(Fig.III-55)*. Il convient de noter qu'en bordure de cette voie, sur plusieurs parcelles, Kaufmann et Broad 2007, Rue d'Orville/ferme Baron 2008 et en 2003 rue des deux églises ont été observées une couche de limon (colluvion) présentant un mobilier gallo-romain précoce. Sur la parcelle du 1 rue d'Orville, les monnaies provenant de cette couche sont nombreuses.

Quelques fosses gallo-romaines découvertes sur cette fouille confirment une occupation antique à proximité. La découverte lors des travaux de terrassement de Kaufman et Broad d'un très abondant mobilier antique nous incite à localiser un habitat situé de part et d'autre de la voie antique. Malheureusement nous connaissons peu de choses sur son extension faute d'autres découvertes. La mise au jour d'une nécropole antique au nord du bourg semble confirmer la présence d'un habitat antique, bien que le recrutement du cimetière puisse venir d'habitats dispersés annexes. Contrairement à la patte d'Oie de Gonesse, il semble que nous ayons à Louvres une occupation de l'Antiquité tardive encore conséquente, si l'on prend en compte la présence de nombreuses sépultures de cette période reconnues lors du diagnostic de la nécropole du Parc (Macintyre P. rapport de diagnostic 2009, Vigot 2014).

Compte tenu de l'absence d'indices antiques, à l'exception de quelques éléments résiduels, il ne semble pas que l'habitat antique remonte plus haut (au nord) à l'emplacement des deux églises. Le diagnostic du musée, en 2002 n'a d'ailleurs pas livré de vestiges antérieurs à la fin du Moyen Âge à l'est de la rue de Paris. La fouille effectuée au 1 rue d'Orville montre l'implantation d'un habitat assez dense au début de la période mérovingienne. Corrélée aux données des fouilles et sondages effectués autour de l'église St Rieul, elle nous fournit quelques éléments topographiques sur l'implantation mérovingienne. La fouille du 1 rue d'Orville a livré des vestiges mérovingiens du VIe au VIIIe siècle avec une densité habituelle pour un cœur d'habitat, avec cabanes, fours petits foyers caractéristiques de cette période (voir les sites de Servon (Gentili et Blanchard 2015) Moissy-Cramayel (Desrayaud et Warmé 2016) et Saint-Pathus (Bruley-Chabot et Hurard 2011)). Il est possible que deux petits fossés fouillés en bordure sud de l'emprise puissent limiter cet habitat au sud, mais cela n'est pas certain. Il semble plutôt que cet habitat se développe vers le nord, jusqu'à la parcelle des deux églises. Quelques structures d'habitat de la fin de la période mérovingienne ont été découvertes au delà, sur la fouille de la nécropole antique, à la jonction présumée des deux voies. La présence de silos du haut Moyen Âge sur la fouille de Saint-Rieul confirme l'existence d'un habitat dans la périphérie de l'édifice cultuel et de la nécropole. Le premier état du sanctuaire est associé à de riches tombes aristocratiques datées de la fin du Ve et du début du VIe siècle (CAG 2006 p. 320-321). L'habitat qui correspond à ces inhumations semble se trouver dans son entourage immédiat et semble, structuré de part et d'autre de la rue d'Orville qui dessert l'édifice cultuel. Les inhumations se développent de façon considérable autour des sépultures fondatrices y compris de part et d'autre du chemin. Nous proposons de donner comme limite à ce noyau d'habitat avec nécropole et sanctuaire, le tracé courbe de la rue du Dr Paul Bruel. En effet, l'extérieur de ce tracé courbe sert de limite à l'implantation d'un nouvel habitat carolingien. D'après cette multitude de petites surfaces explorées, on peut envisager que la *villa* mérovingienne de Louvres se soit installée en bordure ouest de la voie romaine, de part et d'autre de la rue d'Orville, dans un espace situé entre l'habitat et la nécropole antique. L'implantation du premier édifice semble liée à la présence de tombes aristocratiques implantés hors de la nécropole antique, au sein de l'habitat ; son pouvoir attractif va conduire rapidement au déplacement de l'espace funéraire antique qui perdure jusqu'à la fin du IVe siècle (Vigot 2014) formant dès la période mérovingienne un vaste cimetière.

L'habitat mérovingien semble divisé en deux parties : l'une semble associer dans une même parcelle pôle funéraire, cultuel et habitat, même si ce dernier n'est que très peu attesté (quelques silos) compte tenu de la faible surface fouillée. L'autre partie semble structurée par la portion parallèle des deux chemins. D'après les fouilles menées au 1 rue d'Orville, on y retrouve les structures caractéristiques de la période mérovingienne à partir du VIe siècle mais pas d'indices spécifiques d'une occupation privilégiée. Durant la période carolingienne, le sanctuaire est reconstruit avec la mise en place une église à abside entouré de sépultures mais aussi de structures d'habitat (silos). On observe l'implantation de nouvelles unités bordant l'extérieur de la rue du Dr Paul Bruel, sur une trentaine de mètres avec de nombreux silos et trous de poteaux associés à du mobilier du Xe et XIe siècle. À l'inverse, la partie sud de l'habitat (1, rue d'Orville) semble se restreindre à l'époque carolingienne (il n'y a plus de vestiges de cette période) avant l'implantation d'un nouveau bâtiment avec des silos aux XIe-XIIe siècle. Ainsi résumé mais avec beaucoup d'inconnues, ce scénario montre l'implantation de la *villa* mérovingienne de Louvres à l'emplacement d'un établissement antique de type vicus routier encore occupé durant l'Antiquité tardive, mais qui n'est connu que par des découvertes ponctuelles et par son ensemble funéraire situé plus au Nord. L'implantation mérovingienne est décalée au nord de l'habitat antique et vient se placer entre celui-ci et la nécropole antique encore en usage à la fin du IVe siècle. Cet habitat semble s'organiser autant à partir du chemin du Croult (avenue du Prélay) que de la voie antique (rue de Paris). La présence d'une population aristocratique conduit à l'établissement

d'une édifice cultuel à vocation funéraire associé à des tombes privilégiées, installé au sein de l'habitat.

Celui-ci conduit au déplacement du cimetière, et à l'implantation de deux édifices religieux. On ignore précisément quand est édifiée la seconde église de Louvres, Saint-Justin, accolée au sanctuaire St Rieul, et si l'édifice actuel, qui date de la fin du XIe ou du tout début du XIIe siècle, masque un édifice antérieur. Ce cas de figure, fait en effet fortement penser à l'exemple de Notre-Dame de Bondeville mais aussi à celui de Serris (Catteddu et alii 2007 et supra), ce qui pourrait signifier l'existence de deux édifices religieux complémentaires dès le haut Moyen Âge.

Ce rapprochement entre les trois sites permet d'associer fortement la création d'un édifice cultuel à un établissement privilégié avec hypothèse d'une église funéraire privée qui aurait pu être édifiée dans la *curtis* d'un grand personnage, ou bien même l'établissement d'une petite communauté monastique au sein d'un domaine, hypothèse privilégiée à N.D de Bondeville, mais sans certitude, dans les trois cas, la question restant ouverte.

III-6-5 Le site d'Orville de la période mérovingienne au XIIe siècle

La période mérovingienne

(Gentili et alii 2011)

Gentili et alii 2011 (Louvres Orville MedEuropeParis).pdf

L'occupation mérovingienne est surtout représentée par des fonds de cabanes répartis sur l'ensemble de la parcelle. La majeure partie de cette occupation est attribuable aux VIIe-VIIIe siècles mais quelques structures sont plus anciennes (VIe siècle) (*Fig.III-56)*. Si un habitat sur poteaux plantés est perceptible, les plans sont plus malaisés à restituer : un seul bâtiment appartient à coup sûr à cette période et deux autres le sont de façon hypothétique. Une nécropole mérovingienne liée à ce site a été découverte anciennement par des carriers (1830/1850). Celle-ci a pu être localisée précisément 300 mètres à l'est de l'habitat d'Orville grâce aux plans d'exploitation des carrières. D'après la description elle comportait des sarcophages de pierre et des sépultures avec mobilier. Une rupture dans l'organisation de l'habitat semble effective dès le IXe siècle avec l'apparition de plusieurs bâtiments sur solins de pierre et une organisation plus orthogonale de l'établissement ménageant un espace central divisé en parcelles où se regroupent diverses activités. Le caractère aristocratique de l'habitat n'est pas prouvé à cette période, mais la présence de plusieurs bâtiments à fondations de pierre et leur disposition régulière pourraient le suggérer. La mise en œuvre de grands fossés et d'un mur-terrasse pour organiser l'espace suggère une partition de l'habitat entre la cour décrite plus haut et un bâtiment en pierre situé à l'emplacement du château médiéval mais seulement en partie conservé. La situation devient plus nette aux Xe-XIe siècles : la cour se réorganise autour d'un grand bâtiment sur poteaux, formé de deux ailes disposées perpendiculairement en L. Cette disposition a été observée à Villiers-le-Sec pour un bâtiment de la fin de l'époque carolingienne. Il s'apparente par sa dimension également à la construction principale du site de Serris. Pour la même période ce bâtiment possède un foyer. Un fragment de verre plat suggère la présence d'ouvertures vitrées et la mise en œuvre de solins complète l'architecture sur poteaux plantés. Le fossé limitrophe avec la parcelle du château est désormais comblé, mais d'autres constructions à fondations de pierre (Xe siècle) dégagées partiellement existent également un peu plus à l'est à l'emplacement du château médiéval, notamment sous le futur corps de logis seigneurial occupé au plus tard à partir du XIIe siècle. Un extension de l'habitat vers l'ouest, toujours sur le même versant de la vallée a été mise en évidence lors d'un diagnostic effectué en 2000

montrant un étirement considérable du site au plus tard bien attesté aux Xe-XIe siècle mais peut-être dès la période carolingienne.

La variété des modes de construction à Orville: poteaux plantés, sablières, solins et murs nous a conduit à développer une recherche spécifique dans ce domaine, en relation également avec les données des sites voisins, et à mettre en œuvre une démarche d'archéologie expérimentale de matérialisation d'hypothèses de reconstruction de bâtiments (fond de cabanes et greniers). Si un cimetière avec sarcophages de pierre existe à proximité, il est probable que le centre funéraire et cultuel de Saint-Rieul situé moins d'un km à l'est devient ensuite le principal lieu d'inhumation. Une zone d'inhumation alignée en bordure du chemin reliant le site d'Orville à Louvres a livré une douzaine de sépultures alignées comportant exclusivement des immatures, en cercueils pour au moins quatre d'entre eux. En l'absence de mobilier une datation large VIIIe-XIe siècle a été proposée. Il convient de noter également la présence de sépultures de trois périnataux et d'un jeune enfant au cœur de l'habitat à l'époque carolingienne ainsi que les ossements résiduels de deux adultes.

En ce qui concerne l'agriculture à l'époque mérovingienne, le seigle domine dans les espèces cultivées avec 63% des restes devant le blé tendre-dur (29%). On note également la présence d'épeautre découvert notamment dans une structure de combustion liée au grillage datée au IXe siècle, viennent ensuite l'orge et l'avoine. La prépondérance du seigle sur le blé est visible sur les ensembles datés du VIIIe siècle ou du VIIIe-IXe siècle mais le seigle laisse la première place dans les quatre ensembles datés du IXe siècle tandis qu'aux Xe-XIe siècle, le rapport blé/seigle s'est totalement inversé avec respectivement 62% et 27,6% des plantes cultivées. La rotation des cultures des cultures entre céréales et légumineuses est bien marquée dans un diagramme pollinique correspondant au comblement Xe siècle d'un fossé carolingien qui montre une alternance de céréales et de fèves. La présence de plantes adventices montre également des semis d'hivers et de printemps. Dans ce dernier cas, aucune évolution n'est perceptible du VIIIe au XIe siècle et les changements observés dans la représentation respective du blé et du seigle ne peuvent être mis sur le compte d'une modification de la gestion des terroirs exploités.

Sans revenir de façon détaillée sur les résultats de l'étude archéozoologique, effectuée par J.H Yvinec on peut noter que les bovins prédominent dès la phase mérovingienne et le resteront durant toute la durée d'occupation du site. Par contre une particularité de la phase carolingienne centrale (IXe siècle) tient dans le fait que pour moitié cet élevage est destiné à la consommation de viande consommée sur place. En y rajoutant la totalité de l'élevage porcin, on voit que la production de viande est prédominante à cette période. Tout comme la prédominance du blé, celle-ci accrédite soit une amélioration globale du niveau de consommation, soit la présence proche de populations d'un contexte aisées auquel sont destinées ces productions. Pour la dernière période de l'habitat ouvert, les indices d'une occupation privilégiée reposent sur des indices architecturaux : grands bâtiments sur poteaux, présence de verre à vitre. La fortification de l'habitat (XIe-XIIe), et les premiers indices d'une fortifié qui prend la suite va tirer parti d'une petite avancée du plateau sur la vallée, dans la partie orientale de l'habitat, mais sans déplacement substantiel par rapport aux périodes qui précèdent. Cette position présente quelques avantages, par exemple l'appui sur une zone marécageuse, et le contrôle, de plus, un chemin qui double la voie antique de Paris à Senlis devenue au Moyen Age la « route des Flandres » et qui constitue une variante essentielle car passant par Gonesse et St-Denis.

Ces points positifs contrebalancent l'inconvénient majeur du site d'être dominé par la plaine au nord, problème défensif qui ne sera réglé qu'à la fin du XIVe siècle lorsque le site sera puissamment fortifié. Un grand mur à fondations en grès est attribuable à un premier bâtiment à caractère massif. Les dimensions de l'édifice dans son premier état semblent être de 16,5 x 10 m pour une largeur de

fondation de près de 2m. La largeur conséquente des fondations, alors que le terrain sur lequel elles viennent s'installer est un banc calcaire massif pourrait en ce cas signifier plutôt une certaine hauteur, éventuellement donc la possibilité d'un étage. Une cloison interne a été mise au jour dans l'axe du bâtiment. Celle-ci peut appartenir également à un état plus récent du bâtiment (logis du XIVe siècle). Le seul mobilier recueilli dans les couches de fondation des murs est carolingien, mais la fondation recoupe des niveaux carolingiens ayant livré du mobilier des IXe et de la première moitié du Xe siècle.

Un épais remblai formé de terre brune semble fonctionner avec ce bâtiment : il s'agit des terres noires qui viennent sceller une grande structure excavée carolingienne. La partie supérieure de ce remblai forme une pente assez raide qui forme le talus au pied de la muraille du côté de la vallée.

Ce remblai a livré un mobilier attribuable aux Xe-XIe siècle. Entre le fossé et le grand bâtiment, les deux massifs de porte appuyés contre le bâtiment carolingien pourraient être contemporains de la mise en place de l'édifice à fondations de grès. Le rôle clé de cet édifice est également mis en évidence par son évolution ultérieure : intégré dans le dispositif défensif au XIIIe siècle et profondément remanié au XIVe siècle, il subsistera néanmoins jusqu'à la destruction du château. Nous proposons un maintien du bâtiment primitif lors de la mise en place de la courtine et du creusement des fossés.

L'habitat d'Orville est contraint par une topographie spécifique en bordure du vallon du ru du Rhin. L'occupation mérovingienne montre bien cette influence dans l'orientation et la répartition des structures et notamment des fonds de cabanes.

La période carolingienne

La période carolingienne marque une inflexion nette dans topographie de l'habitat. Il est marqué par des aménagements qui structurent le bâti et les activités dans un espace rectangulaire adapté à la topographie. De ce point de vue l'essentiel de l'habitat fouillé lors des campagnes 1997-1999 semble correspondre à une seule unité organisée de façon cohérente. Par sa dimension et son organisation, elle s'apparente à l'unité principale du site de Villiers-le-Sec avec une superficie d'environ 1,5 ha si l'on se limite à la zone bâtie. Sur le site d'Orville, on observe une intense activité entre le début du IXe siècle et la fin du XIe. La fouille 1998-1999, quasi exhaustive montre une évolution complexe du bâti durant cette période, notamment dans la partie nord et est de l'habitat. La partie ouest, dont la fouille en 1997 n'a pas été exhaustive, et pour lequel, dans certaines zones, nous ne disposons que du plan après décapage, n'a permis que l 'établissement d'un phasage simple et l'organisation précise du bâti nous échappe en partie. Une reprise des données céramiques effectuée en 2001 (Gentili 2002, rapport du château d'Orville 2001 p.169-179) a néanmoins permis l'établissement d'un plan phasé intégrant l'ensemble des campagnes de fouilles. Cette unité principale de l'habitat est délimitée par des fossés plus ou moins important sur les côtés est, ouest et nord. À l'est un grand fossé qui a pu avoir une fonction drainante compte tenu du sens de la pente. À l'ouest, un large fossé sur la fouille 1997 n'a été que partiellement exploré mais peut avoir joué un rôle similaire.

Au nord, des portions de fossés peu profonds présentent des interruptions dont une semble être liée à une entrée. Au sud, le tracé d'un mur de soutènement attribué à la période carolingienne limite une terrasse où se trouvent les constructions et une partie basse qui n'a pas été que partiellement explorée lors de la fouille 1997. Cette limite, arrondie, est prolongée à l'est par un fossé. Sa forme est influencée par la courbe formée par la vallée à cet emplacement.

La disposition de la cour

Les structures bâties sont implantées de façon relativement régulière, des fossés et un mur -terrasse organisent l'espace.

Venant de l'Est on peut faire la description suivante : l'accès de l'habitat est matérialisé par les restes d'un chemin qui longe au sud un mur de soutènement d'une trentaine de mètres de long. Immédiatement à gauche de ce passage, un large fossé (largeur 3m, longueur 25 m.), malheureusement non fouillé, forme une limite nord-sud très nette. Près de cette entrée, un petit groupe de fosses ou silos dépasse légèrement l'alignement de l'entrée. Cette première parcelle qui fait environ 50 m de côté a livré un nombre important de fosses et de silos : elle semble dédiée également au traitement des grains puisqu'un four de grillage/séchage en provient. Ce dernier ayant livré de l'épeautre. Un premier bâtiment est implanté près de cette entrée ses dimensions sont d'environ 10 x 5m mais le plan reste incertain, seule la moitié des trous de poteaux ayant été fouillés et une largeur plus importante étant possible. Au-delà de ce premier espace, s'ouvre une sorte de large cour où l'on retrouve surtout des fonds de cabanes et quelques petites constructions sur poteaux.

Une première rangée de bâtiments s'aligne au nord–est ; l'un d'entre-eux, de plan carré, associe sablières basses et trous de poteaux (bât 3). Le bâtiment du milieu ayant fait l'objet de reconstructions multiples (bât 5). Le dernier bâtiment (bât 9) est bordé par un fossé qui sépare l'espace bâti d'une zone d'ensilage. Au nord de cet alignement, on observe un arrêt net des vestiges. Au-delà, seule une rangée de sépultures d'immatures bordant le chemin a été découverte, mais on ne peut pour l'instant faute de mobilier, les attribuer à la période mérovingienne ou bien à la phase carolingienne du site. Dans l'axe de la cour, en vis-à-vis du premier bâtiment évoqué, mais à l'autre extrémité, on observe le premier bâtiment sur solin attesté sur le site (bât 8) dont l'architecture associe poteaux ancrés dans le sol et mur à soubassement en pierre. Derrière, deux constructions sur poteaux longent un large fossé probablement bordé d'une palissade et qui crée une limite forte. Au sud, coté ru, le grand mur de soutènement et une série de fossés qui en prolongent le tracé forment également une limite qui suit le relief. Malheureusement, les contraintes techniques imposées lors de la fouille 1997 ne permettent pas de préciser les activités pratiquées sur cette zone.

À l'est du grand fossé, la zone fouillée en 2001 à l'emplacement du château montre une poursuite très nette de l'occupation, avec silos, fonds de cabanes. La surface fouillée et le nombre de structures sont trop faibles pour pourvoir caractériser le statut de cette occupation.

Évolution durant la période carolingienne (IX-Xe s.)

Les évolutions perceptibles sur la zone fouillée sont résumées sur le plan. Si l'on reprend le canevas descriptif précédent, on observe les modifications suivantes : la zone bâtie s'est recentrée dans la première partie de la cour.

> On peut proposer, avec prudence quant au plan, mais avec plus d'assurance sur la datation, un bâtiment sur poteau carré de 10 mètres de côté environ. Côté nord-est (fouille 1999), le bâti s'est modifié mais apparaît encore très dense, entre des bâtiments antérieurs remaniés et de nouvelles constructions : il est possible que l'ensemble de ces bâtiments n'aient pas fonctionné simultanément (par exemple, le dernier état du bâtiment 8 pourrait-être antérieurs au premier état du bâtiment 7 qui le remplacerait) la zone stratifiée étant trop restreinte en surface pour déterminer les relations stratigraphiques entre ces bâtiments. En ce qui concerne le grand fossé carolingien, on constate un recreusement avec réaménagement d'une entrée en partie sud en vis-à-vis des structures reconnues en 2001, et dans l'alignement de l'entrée sud-ouest évoquée plus haut. À l'est, la fouille programmée effectuée à l'emplacement du château médiéval a permis la mise en évidence d'un bâtiment en pierre carolingien malheureusement en partie détruit par une carrière d'extraction. Dans ce secteur on note une concentration de mobilier appartenant à cette période et une épaisse couche d'occupation avec du torchis indiquant que le bâtiment en pierre possédait une élévation en matériaux légers.

La période de l'an Mil (fin X^{e}- Fin XIe s.)

Il s'agit de la dernière période d'occupation de l'habitat « ouvert » et aussi celle de son extension maximale. Il faut également mentionner l'extension ouest de l'habitat avec le groupe de constructions et de cabanes, qui semblent s'apparenter au développement d'unités en chapelet le long des chemins.

> L'accès sud-ouest semble toujours en fonction puisqu'un bâtiment sur solin vient s'y établir Une construction du même type est reconnue une soixantaine de mètres plus loin toujours en bordure du mur de soutènement. Les fonds de cabane occupent toujours la partie centrale de la cour. La partie bâtie la plus dense est toujours située au nord-est : elle s'organise cette fois autour d'un grand bâtiment en L qui succède à deux constructions précédentes disposées perpendiculairement mais non jointives. Ce bâtiment possède des équipements de confort : verre à vitre et un foyer. L'ossature du bâtiment repose sur des poteaux ancrés dans le sol mais on note également la présence de solins de pierre seulement conservés à la jonction des deux ailes.

Autour de ce bâtiment, on observe des annexes, cabanes, greniers. Le grand fossé carolingien est peut-être déjà comblé puisqu'il n'a pas livré de mobilier céramique attribuable à cette période. Concernant le bâtiment en L, un élément chronologique peut être pris en considération : le fond de cabane 3710 qui est installé à l'emplacement de l'aile sud-ouest a livré l'ensemble céramique le plus récent de la fouille 1997-1999 : il se place chronologiquement à la fin du XIe siècle ce qui semble le cas également de la cabane voisine 3606. Ces deux structures marquent la fin de l'habitat ouvert et ont pu un temps être contemporaines de l'édification du grand bâtiment seigneurial à la charnière du XIe et du XIIe siècle.

L'habitat fortifié (XI-XIIe s.)

Le premier bâtiment seigneurial est implanté sur l'avancée maximale du plateau sur la vallée, ce qui compte tenu de son caractère marécageux constitue un élément défensif.

L'habitat ouvert disparaît à la charnière des XIe et XIIe siècle, mais une continuité d'occupation est perceptible avec les périodes suivantes. L'habitat fortifié qui prend la suite va tirer parti d'une petite avancée du plateau sur la vallée, dans la partie orientale de l'habitat, mais sans déplacement substantiel par rapport aux périodes qui précèdent. Cette position présente quelques avantages, par exemple l'appui sur une zone marécageuse, et le contrôle, de plus, d'un chemin qui double la voie antique de Paris à Senlis devenue au Moyen Age la «route des Flandres». Ces points positifs contrebalancent l'inconvénient majeur du site d'être dominé par la plaine au nord, problème défensif qui ne sera réglé qu'à la fin du XIVe siècle lorsque le site sera puissamment fortifié. Un grand mur à fondations en grès est attribuable à un premier bâtiment à caractère massif. Les dimensions de l'édifice dans son premier état semblent être de 16,5 x 10 m pour une largeur de fondation de près de 2 m. La largeur conséquente des fondations, alors que le terrain sur lequel elles viennent s'installer est un banc calcaire massif pourrait en ce cas signifier plutôt une certaine hauteur, éventuellement donc la possibilité d'un étage. Une cloison interne a été mise au jour dans l'axe du bâtiment. Celle-ci peut appartenir également à un état plus récent du bâtiment (logis XIVe siècle). Le seul mobilier recueilli dans les couches de fondation des murs est carolingien, mais la fondation recoupe des niveaux carolingiens ayant livré du mobilier des IXe et de la première moitié du X$_{e}$ siècle. Un épais remblai formé de terre brune semble fonctionner avec ce bâtiment : il s'agit des terres noires qui viennent sceller une grande structure excavée carolingienne. La partie supérieure de ce remblai forme une pente assez raide qui forme le talus au pied de la muraille du côté de la vallée.

Ce remblai a livré un mobilier attribuable aux Xe- XIe siècles. Entre le fossé et le grand bâtiment, les deux massifs de porte appuyés contre le bâtiment carolingien, pourraient être contemporains de la mise en place de l'édifice à fondations de grès. Le rôle clé de cet édifice est également mis en évidence par son évolution ultérieure : intégré dans le dispositif défensif au XIIIe siècle et profondément remanié au XIVe siècle, il subsistera néanmoins jusqu'à la destruction du château. Nous

proposons un maintien du bâtiment primitif lors de la mise en place de la courtine et du creusement des fossés. Le tracé sud de la courtine a été entièrement exploré côté sud avec une large tour à gorge ouverte comme principal élément défensif.

III-6-6 Conclusion et comparaison avec les autres sites du corpus

De la comparaison effectuée entre les sites de Villiers-le-Sec et d'Orville ressortent des différences importantes. La surface étudiée n'est pas la même, avoisinant les 10 ha pour Villiers, la surface explorée du site d'Orville est plus restreinte, d'environ 3,5 ha d'un seul tenant entre les différentes campagnes programmées et préventives. L'occupation se poursuit cependant vers l'ouest entre le chemin du Prélay et le vallon du Rhin. D'après le diagnostic de 2000 qui a touché seulement la partie sud de la parcelle, une superficie d'environ 0,8 ha est occupée par des unités carolingiennes bordant le chemin. Nous aurions donc peut être juxtaposition d'un établissement centré sur une cour donnant naissance au château médiéval et d'autre part des unités se développent en chapelet le long du chemin du Prelay, variante de la voie antique se dirigeant vers Saint-Denis. Enfin, il est possible que l'habitat se soit étendu à l'est jusqu'à la nécropole de la croix St Roch (sarcophages en pierre avec couvercles), uniquement documentée par la description d'Alexandre Hahn (1814-1890) de seconde main mais localisées par les plans de carrière (CAG 2006 p.321). Le secteur considéré, détruit par des carrières ne permet pas de vérifier cette hypothèse haute, qui placerait la surface totale de l'habitat d'Orville à environ 5 ha. Autre différence, le substrat diffère fortement des autres sites abordés dans cette étude puisque l'habitat d'Orville est installé sur des niveaux de marne et caillasses.

Cela implique des creusements moins aisés qui n'ont cependant pas vraiment modifié la forme des fonds de cabanes, silos et trous de poteaux qui présentent les mêmes caractéristiques qu'en contexte limoneux. En revanche, les fours culinaires, qui doivent être construits, sont beaucoup moins nombreux. La présence de ressource sur place a également favorisé le recours à la pierre dans l'architecture avec la coexistence de solins, de murs en pierre à côté des poteaux et des sablières basses.

En dépit de ces différences, on est frappé par un point commun entre le site de Villiers-le-Sec et Orville: la constitution d'une unité principale sur 1, 5 ha correspondant au centre de l'habitat *(Fig. III-57)*. À Orville, cette unité est complétée par un autre espace, plus restreint, difficile à comprendre car en partie détruit par les constructions postérieures. On y retrouve un bâtiment carolingien à fondations de pierre et une forte densité de structures, ce qui nous incite à y voir un habitat privilégié ; mais cette zone est à la fois entamée par des carrières d'extractions de calcaire et le creusement des larges fossés du château médiéval. Cette partie de l'habitat implanté sur une avancée maximale du plateau sur la vallée verra l'établissement d'un bâtiment à caractère seigneurial à la fin du XIe-ou dans le courant du XIIe siècle, pourvu d'épais murs en pierre à fondation de grès.

L'organisation linéaire du site d'Orville, contrainte par la topographie entre chemin et cours d'eau, montre à l'époque mérovingienne une nécropole à l'est et un habitat relativement lâche qui s'étend vers l'ouest sans délimitation franche. La structuration de l'espace est différente à l'époque carolingienne, et nous indique une division en trois espaces successifs. Un premier espace, mal perçu du fait des destructions postérieures contient un bâtiment en pierre et des annexes : c'est lui qui donnera naissance à l'habitat fortifié. Un second espace mieux compris est une cour présentant de nombreux bâtiments, alignés au nord ou répartis au centre de la cour, avec une partition visible. Cet ensemble témoigne d'une importante activité agricole. Enfin un troisième secteur, pour lequel nous n'avons des indices qu'à la fin de la période carolingienne, n'est connu que par un diagnostic et pourrait indiquer l'existence d'autres unités se développant quand la topographie le permet, en bordure du chemin vers le Sud-Ouest, ce qui nous rappelle les exemples de Baillet-en-France et Villiers-le-Sec.

La caractérisation sociale des occupants de l'habitat d'Orville nécessite de croiser les sources disponibles. On a vu plus haut que l'archéozoologie ne fournissait pas de contextes privilégiés évidents même si la présence d'un élevage dédié à la production de viande pouvait être un marqueur intéressant, nous n'avons pas de dépotoir significatif d'un contexte seigneurial pour le haut Moyen Âge (les résultats de l'étude archéozoologique de la partie château ne sont pas achevés). Les données carpologiques montrent une augmentation nette du blé par rapport au seigle à partir du IXe siècle. L'utilisation croissante de la pierre dans la construction est liée à la ressource locale abondante mais a également une signification dans le statut social. L'utilisation ponctuelle de verre à vitre comme à Serris semble le confirmer. L'étude de cas de Louvres-Orville sur la longue durée s'avère intéressante, notamment dans les rapports et complémentarité de rythme entre les deux habitats; Le cas du bourg de Louvres est particulièrement intéressant même si les observations sont limitées par la faible surface des fouilles ou des données ponctuelles. Elles autorisent cependant à proposer une restitution hypothétique de son origine et évolution. Il semble bien que la villa de Louvres soit implantée à l'emplacement d'un vicus routier occupé encore durant l'Antiquité tardive contrairement à d'autres habitats de ce type présents le long de la voie romaine de Paris à Senlis (Patte d'Oie de Gonesse).

L'habitat mérovingien semble se développer dans un espace intercallaire au nord de l'établissement antique et au sud de sa nécropole. Plus que la voie antique, c'est un autre cheminement, qui passe par le Croult qui semble jouer un rôle croissant dans l'organisation de l'habitat. Cet habitat est associé à une présence aristocratique dont le niveau élevé est connu par la découverte de plusieurs sépultures (fin V^{e}-VIe siècle).

L'implantation d'un groupe de sépultures privilégiées associées à la fondation d'une église funéraire s'effectue au sein de cet habitat et conduit au déplacement de l'ensemble funéraire auparavant situé à l'écart. Ce noyau initial de l'habitat mérovingien est localisé par une fouille préventive (Ferme Baron) ainsi que la découverte de structures d'habitat (silos) lors de la fouille des sépultures. Enfin, la découverte d'une occupation carolingienne occupant immédiatement l'extérieur de cet espace limité par une rue au tracé courbe nous en donne vraisemblablement la limite.

Nous aurions dans cette configuration une partie de l'habitat intégrant le pôle funéraire et cultuel d'environ 1 ha, limitée au sud et à l'est par la rue courbe en question (rue Dr Paul Bruel). Au sud de la rue, l'autre partie de l'habitat s'étendant entre les deux chemins correspondrait à une occupation marquée par la présence d'activités annexes, fond de cabanes, foyers et fours culinaires. Ce semble être également le cas au nord, près de l'intersection des deux chemins. Ce contexte d'une présence aristocratique est peut être à l'origine, comme à Serris et Notre Dame de Bondeville de deux édifices religieux accolés ? *(Fig. III-58)*. Ces deux cas, bien que plus tardifs dans leur mise en place (VIIe s.) que Louvres présentent des similitudes : le plan de ND de Bondeville et la présence d'inhumations nombreuses dans l'église. Tout ceci renforce bien l'idée d'une église privée lié à un habitat aristocratique. À l'époque carolingienne, l'église est reconstruite et le cimetière s'est fortement développé, et l'habitat s'étoffe autour de cet espace. En ce qui concerne Orville, la proximité relative avec Louvre ne semble pas jouer à l'époque mérovingienne puisque le site paraît avoir disposé d'une nécropole dédiée (voir supra et CAG 2006 p.321) Le développement et la restructuration de l'habitat à l'époque carolingienne indique vraisemblablement la présence d'une élite rurale, comme c'est le cas à Villiers-le-Sec, mais les marqueurs distinctifs sont ténus et beaucoup moins nets qu'à Serris, ou bien dans le cas de Louvres, par la richesse des tombes du début du VIe siècle. Le lien avec le site de Louvres tient dans l'attractivité de son pôle funéraire et cultuel sur les habitats voisins. Quelques sépultures d'immatures le long du chemin à Orville ne sont pas représentatives de l'ensemble de la population probablement déjà inhumée dès le début de la période carolingienne dans le cimetière de Louvres. Il semble que la présence d'une petite élite rurale carolingienne soit à l'origine du site castral

via l'implantation d'un habitat fortifié combiné à l'abandon de l'habitat ouvert. Dans le cas d'Orville, un double phénomène explique cette évolution : attractivité d'un centre paroissial et montée en puissance d'une petite élite dans un contexte de fortification de l'habitat.

III-6-7 Deux autres exemples révélés par des diagnostics récents à proximité de Louvres : Moussy-le-Neuf et Marly-la-Ville

Au nord et au nord-est de Louvres, deux autres études de cas en cours, en contexte villageois complètent cette mise en perspective des habitats du haut Moyen Âge et des villages du Pays de France. Sur la commune de Moussy-le-Neuf, une série de diagnostics et de fouille effectués comme à Serris, sur le tracé du TGV Nord ont été poursuivis à l'occasion de plusieurs aménagements (Duvaux-Robine 2014-2015), jusqu'au cœur du village actuel (Gentili 2017b). Un vaste habitat du haut Moyen Âge situé à près d'1 km du bourg actuel et présentant une occupation diachronique du VIe jusqu'au XI-XIIe siècle (site de la Fontaine de Brie, la Barogne).

Le diagnostic effectué en juillet 2017 sur une parcelle de 1,3 ha déjà signalée en jardin sur les plans du XVIIIe siècle présente une occupation alto-médiévale de même chronologie mais avec une densité encore supérieure en structures. Parmi les vestiges découverts, les composantes habituelles des habitats de cette période ont été reconnus, les nombreux trous de poteaux indiquent un bâti dense non un secteur de périphérie. Les fonds de cabanes nombreux sont à mettre en partie en relation avec une occupation mérovingienne bien marquée par les indices mobiliers. Plusieurs zones de combustion, cendriers, fours trouvent également des parallèles avec la Fontaine de Brie. Un réseau de fossé organise cet espace.

Cette découverte permet de faire un lien évident entre l'habitat précédent et l'occupation du centre bourg . La structuration de l'habitat, bordant une voirie qui prolonge au nord l'axe de la Beuvronne, et rappelle d'autres études de cas de villages du Pays de France, notamment Louvres /Orville et Tremblay-en-France, qui présentent des évolutions topo-chronologiques similaires.

De ce point de vue il est probable que nous ayons affaire aux différents noyaux d'une vaste habitat incluant probablement le cœur du bourg et ses deux églises. En effet, comme à Louvres, une église paroissiale St Vincent et une église prieurale Ste Opportune coexistent. La mention du transfert des reliques de Saint Opportune par les moines de Sées dans le domaine de Moussy-le-Neuf, lors des invasions normandes de la seconde moitié du IXe siècle est relatée dans les *Acta Santorum* (*Miracula sanctae Opportunae, Acta Sanctorum*, XII, avril, t. 3, p. 70 et Le Maho 2005.

La reprise des données anciennes (à l'image de ce que nous avons fait sur Serris et Villiers-le-Sec dans le présent mémoire), les résultats de la fouille d'A. Duvaux (publiés) et les deux diagnostics prescrits et en attente de fouille, sont à même de nous fournir un cas éclairant à la lumière notamment des observations effectuées à Louvres et Orville. La présence de vestiges du haut Moyen Âge dès le VIe siècle au cœur d'un bourg, possédant deux églises pose évidemment de nature et d'ancienneté de ce pôle cultuel, mais aussi, d'une façon globale, de la nature des différentes unités et aires d'habitat échelonnées sur 1 km le long du chemin *(Fig. III-59)*.

Enfin il convient d'aborder succintement l'exemple de la commune de Marly-la-Ville, à la lumière des vastes diagnostics entrepris dans le cœur du village de Marly-la-Ville depuis février 2016. Des sondages effectués dans l'église en 2005 avaient permis de reconnaître des structures antérieures à l'église dont un silo daté des premières années du XIIe siècle par un dépôt monétaire. Deux diagnostics effectués en partie ouest dans la cour de deux vastes fermes permettent de mieux

comprendre l'évolution topo-chronologique de l'habitat médiéval. Ces découvertes ont abouti à des prescriptions de fouille non encore réalisées, mais qui permettent déjà d'esquisser un premier scénario. Un noyau d'habitat du haut moyen âge est implanté à la jonction de deux chemins dont l'un se dirige vers Luzarches et l'autre vers Orry-la-Ville ; ce premier noyau d'habitat est à rapprocher d'un autre habitat mérovingien « le Perrier, les Hantes » ayant fait l'objet de sondages en 2009 et situé sur ce même chemin à 800m vers le Nord-Ouest (Gentili 2017a). *(Fig. III-60).* L'habitat médiéval se développe ensuite le long du chemin d'Orry-la-ville qui structure définitivement le village, ce dernier glissant légèrement vers le nord. Ce déplacement comme l'implantation tardive du sanctuaire rejoint les études de cas de Villiers-le-Bel et Villiers-le-Sec. Enfin la réalisation d'un diagnostic en cours (resp. A.Alligri, SDAVO) dans le parc du château qui occupe la partie sud-est du village (30 ha) confère à cette ensemble un potentiel considérable.

Ces deux exemples de Moussy-le-Neuf et Marly montrent bien que la variété déjà entrevue dans les études de cas villageoises présentées se confirme avec ces nouveaux chantiers tout en confortant l'idées de traits communs et de modèles distincts plus ou moins apparentés.

III-7 Conclusion de l'étude de cas du Pays de France

Ces études de cas du Pays de France nous ont permis d'observer variété et la complexité des cas de figure qui concernent l'habitat du premier Moyen Age. Il ne s'agit pas pour nous, dans le cadre de ce mémoire, de prendre en compte la totalité des données archéologiques du territoire. Les conclusions issues de nos études de cas auront donc plus ou moins de pertinence en fonction de la surface fouillée et de la représentativité des informations recueillies.

III-7-1 La question de l'église dans la formation des villages du Pays de France

Il y a trente ans, la thèse de Rémy Guadagnin (Guadagnin 1982) marquait une étape dans la connaissance des campagnes au nord de Paris, apportant avant la vague de l'archéologie préventive une masse d'informations liée pour l'essentiel un très important travail de prospection pédestre et de détections de sites. L'ampleur les occupations antiques et la présence plus discrète d'indices protohistoriques constituait une rupture complète avec la vision minimaliste d'un Michel Roblin sous-estimant totalement l'importance de l'occupation humaine dans les campagnes d'Île-de-France durant l'Âge du Fer et la période gallo-romaine. La mise en évidence de nombreuses implantations durant l'Antiquité tardive documentées alors par les monnaies et les molettes des productions argonnaises contrastaient avec les rares attestations du haut Moyen Âge. Ce fait conduisait l'auteur à conclure à la fin de l'habitat dispersé et à un regroupement systématique à l'emplacement villages actuels, souvent mentionnés dans les documents carolingiens. Souvent mal reconnue dans les prospections pédestres la céramique du haut Moyen Âge était alors souvent confondue avec les productions granuleuses du Bas-Empire, et conduisait à dater systématiquement les abandons du IVe-Ve siècle. Dans ces conditions, la position de thèse proposait que le moteur du regroupement des nouveaux habitats soit l'église, soit un lieu de culte antique christianisé, soit un oratoire de villa, autour duquel le cimetière se développerait ensuite.

« *Archéologiquement, il est donc établi de façon évidente que plus de la moitié des églises du Pays de France ont été édifiées sur ou à proximité immédiate d'un établissement antique (...) la nature de l'établissement, qu'il s'agisse d'un sanctuaire d'une villa ou d'un vicus, reste encore à déterminer dans la plupart des cas; mais nous pouvons maintenant affirmer que, dès le début du Ve siècle, c'est autour de l'un de ces trois types d'édifices que les futurs villages se sont progressivement développés L'absence totale, hors des villages actuels, de sites d'habitats postérieurs au Ve siècle est une réalité péremptoire qui garantit le bien fondé de notre conviction* » (Guadagnin 1981 p. 45).

Cette christianisation ancienne des campagnes associée à la création systématiques d'églises répond bien à une historiographie ancienne imprégnée de catholicisme et bien souvent exprimé comme une évidence. L'exemple de Villiers-le-Bel illustre bien ce modèle explicatif. Dans sa notice sur l'église de Villiers-le-Bel (Foussard 2008), on note « les premières traces d'une présence chrétienne à Villiers-le-Bel remontent à la fin de l'Antiquité » Dans son article sur les quatre cimetières de Villiers-le-Bel, Rémy Guadagnin, dresse le scénario suivant : « *Dans le courant du Ve siècle, le reliquat de la population des habitats ruinés et abandonnés se regroupe autour d'un établissement préexistant, plus ou moins préservé (selon toute vraisemblance un sanctuaire) et s'organise autour de celui-là.* » (Guadagnin 1981, les quatre cimetières de Villiers-le-Bel, Bulletin de la JPGF n°6, p.24.

Ce modèle correspond bien à un état de la recherche, où la connaissance de l'occupation reposait principalement sur les données de prospection pédestre et où le mobilier du haut Moyen Âge était mal identifié. L'exemple le plus évident pour cette période tient dans circonstances de la découverte du site de Villiers-le-Sec. La prospection pédestre n'avait permis de localiser qu'une occupation antique dans un secteur restreint du site, et la mise en évidence d'une occupation du haut Moyen Âge en 1981 a été le fait de terrassements, les vestiges apparaissant en coupe. La même remarque valant pour l'occupation alto-médiévale du site de Belloy « La Cavée». Entre une fixation précoce du village dans le cadre d'un *inecclesiamento* (Lauwers), en phase avec une christianisation complète des campagnes dès le Ve siècle et une implantation tardive des villages médiévaux, « *l'encellulement* » de Robert Fossier, l'historiographie des années 1980-90 nous présentait deux modèles extrêmes (voir chap.V.7.5)

La confrontation aux données de terrain révélées par l'archéologie préventive, issues de vingt ans fouilles et de diagnostics nous présente un paysage contrasté dont les études de cas présentées dans ce mémoire constituent un aperçu représentatif. Malheureusement, nous disposons encore de trop peu d'interventions au cœur des villages et notamment sous les églises et leur périphérie immédiate pour multiplier les exemples. Toutefois, si nous prenons toujours l'exemple de Villiers-le-Bel, l'écart entre le postulat de départ : sanctuaire précoce lié à une villa antique conduisant à la fondation d'un cimetière et le résultats de la fouille est considérable : l'habitat associé à une nécropole mérovingienne précédant l'établissement d'un habitat fortifié au tournant du premier millénaire avant l'implantation tardive, au XIIe siècle, du prieuré inclus dans l'enceinte seigneuriale. Cette fondation tardive ne peut être généralisée et ne doit pas masquer des exemples bien plus précoces de fondations d'églises.

Nous avons évoqué plus haut l'exemple de Louvres pour lequel une origine antique a été souvent évoquée en relation avec un épisode de la vie de Saint-Rieul évêque de Senlis et du Martyr de Saint Justin au IVe siècle. Dans le cas de St Rieul le lieu du miracle semble associé à Montmélian tandis qu'en ce qui concerne le martyr légendaire de Saint-Justin, il existe une confusion déjà ancienne avec Saint-Just dans le Beauvaisis (Frutieaux 2009). L'existence d'un premier édifice au sein duquel des inhumations privilégiées d'un groupe d'aristocrates de la fin du Ve et du début du VIe siècle a été observée. Plutôt qu'un sanctuaire antique christianisé qui nous replacerait dans le premier schéma historiographique, il serait plus vraisemblable de lier la construction de ce premier édifice à cet usage funéraire d'une population aristocratique. L'attractivité considérable du lieu durant la période mérovingienne où se constitue très rapidement (Abadie 2004) un vaste ensemble funéraire pouvant être associée à ce tombes privilégiées plutôt qu'à la présence d'un sanctuaire. Pour rester dans les études de cas de notre corpus « val-d'oisien », l'exemple de l'église St-Georges de Belloy-en-France mérite d'être souligné grâce à la présence d'une précieuse mention carolingienne en 840 comme lieu de rédaction d'un acte de donation (charta Lantfredi cf. supra).

La découverte d'une boucle de ceinture du VIe siècle lors de la surveillance de tranchées en bordure de l'église associées à de nombreux ossements humains permet de supposer l'existence d'une nécropole mérovingienne à cet emplacement. Le cas de figure d'un sanctuaire établi sur un lieu funéraire plus ancien par exemple via une chapelle funéraire semble souvent mieux coller à la réalité que le sanctuaire antique christianisé conduisant à la création d'un cimetière *ad sanctos*.

Plutôt que la question de la création de l'église et de la paroisse, la question primordiale semble à rechercher dans les rapports entre les lieux d'inhumations et l'habitat, leur regroupement, l'influence d'une hiérarchie sociale. L'existence d'un édifice cultuel pouvant en découler, ou non. L'exemple de Villiers-le-Sec est assez symptomatique de cette question même si en l'occurrence, la disparition de la partie centrale du cimetière nous ampute d'une partie de la lecture. L'implantation du cimetière présente une certaine logique topographique à la croisée de deux chemins perpendiculaires dont le carrefour est empierré dès la période gallo-romaine. Même aux VIIe-VIIIe siècles, avant l'extension de l'habitat au nord-ouest à l'époque carolingienne, le cimetière est entouré de tous côtés par l'habitat et se situe face à ce qui semble être la partie principale de l'habitat mérovingien.

Malheureusement, la partie centrale ayant disparu, des éléments majeurs nous manquent pour caractériser précisément la chronologie des tombes et vérifier l'existence d'un édifice cultuel. Seule la découverte d'un luminaire en verre à proximité du cimetière peut appuyer cette présence, mais ce dernier peut également avoir été utilisé en contexte d'habitat. L'existence d'un élément de sarcophage en pierre dans le remblai d'un puits daté du VIe siècle semble montrer l'existence d'un lieu d'inhumation d'un certain niveau au moment de l'implantation de l'habitat du haut Moyen Âge .

A Villiers-le-Bel, si un groupe de sarcophages mérovingiens en plâtre désigne un noyau initial, le secteur présente trop de destructions pour nous permettre de découvrir les tombes les plus anciennes à l'origine du cimetière. Dans le cas de Louvres, le plus évident, ce noyau initial est composé d'un groupe de tombes aristocratiques et est à l'origine du déplacement du cimetière auparavant situé au nord à l'écart de l'habitat (vaste nécropole antique fouillée en 2010), et va se retrouver au cœur de celui-ci.

A Villiers-le-Sec, comme à Villiers-le-Bel, le cimetière est totalement inséré dans l'habitat avec recouvrement réciproque. La localisation du cimetière dans ces deux cas est fortement influencée par la présence de chemins avec une localisation à un carrefour. Ces deux points, le rôle des axes de circulation et la hiérarchisation sociale influent également sur la nature et l'organisation de l'habitat mais aussi sa localisation. Il ne s'agit pas pour autant de passer d'un extrême à l'autre concernant cette question importante du rôle des édifices religieux dans la genèse et la structuration des habitats groupés. Il semble nécessaire de multiplier les observations au cœur des églises comme récemment à Gonesse ou comme cela avait été le cas à Cergy, dans le Vexin. Un premier sanctuaire mérovingien, de plan rectangulaire et de taille modeste a été mise en évidence dans le chœur de l'église, point de départ de constructions superposées jusqu'à l'édifice actuel (Gentili et Riou 2002).

Gentili et Riou 2002 (Cergy église) .pdf

À Sarcelles, localité voisine de Villiers-le-Bel, le cas est plus complexe à interpréter car il repose sur des fouilles anciennes mais il mérite d'être évoqué car emblématique. Des découvertes effectuées sous l'église de murs chaînés de briques sous le cœur, interprété comme ruines romaines, et d'un état antérieur de la nef ont été effectuées par l'Abbé Gallet en 1877 (CAG 2006 p.414 et Abbé Gallet, Recherches historiques sur Sarcelles. Paris 1880 p.111.) L'abbé Gallet s'appuie sur ces découvertes pour proposer le modèle classique de christianisation du lieu de culte païen.

« L'église actuelle est certainement sur l'emplacement d'une temple antérieur à nos siècles chrétiens; les fondations, les débris l'affirment quand bien même aucun vestige n'en resterait dans l'histoire des vieux temps » La découverte de sarcophages en plâtre confirme en tout cas la présence d'une nécropole mérovingienne, l'existence d'un sarcophage en pierre étant attribuée au Bas-Empire. Les fouilles effectuées en 2007 ont confirmé la présence d'un habitat mérovingien dans le secteur attenant à l'église) (CAG 2006 p.414) et supra fig.III-47. L'abbé Gallet attribue le premier état de la nef au IXe siècle, mais ne précise bas sur quelles bases il la date.

Si cette origine antique de l'église de Sarcelles, installé sur un sanctuaire christianisé se vérifiait, il pourrait nous fournir un centre paroissial ayant pu desservir les villages environnants, ainsi que le suppose M. Roblin, sur la foi de la titulature St Pierre-St Paul (Roblin 1971 p. 247) . Ce point est important pour Villiers-le-Bel, situé seulement à 1,3 km, rendant plus aisé à l'expliquer l'absence d'église pour desservir le lieu avant le XIIe siècle (fig.III-48). La présence d'une église du haut Moyen Âge à Sarcelles reste néanmoins difficile à prouver sur les bases seules de la découverte de 1877.

En effet, la description et la localisation de l'angle de mur présumé sous le cœur est particulièrement intéressante mais ne suffit pas à établir sa datation et son caractère religieux. Il en va se même pour la datation de la première nef, retrouvée lors de fouilles de 1877 et dont le tracé, à peine en retrait de la nef de la fin du XVe siècle, pourrait désigner simplement un état contemporain du clocher roman et non une nef carolingienne comme le prétend l'Abbé Gallet.

Dans le cas de Sarcelles, et comme nous l'avons vu plus haut (supra, fig. III-48) nous retrouvons une nécropole mérovingienne et un habitat mérovingien (fouille Warmé 2009) parfaitement contigu, un diagnostic récent confirmant une extension importante de l'ensemble funéraire. Le cas de figure semble ambigu faute de données plus précises et étendues : l'hypothèse d'un édifice cultuel ayant une vocation funéraire initiale liée à la présence d'une nécropole associée à un habitat est également à prendre en compte et pourrait nous rapprocher du cas de Louvres, ou bien qu'un peu plus récent, de ceux de Cergy (Gentili et Riou 2002) et de Serris (Catteddu et alii 2007).

La faible surface étudiée limite l'interprétation, mais nous sommes frappés par la similitude des cas de Belloy/Villiers-le-Sec et Sarcelles/Villiers-le-Bel qui nous dessine probablement une première génération de paroisses.

III-7-2 Héritage antique et ruptures

Nous devons souligner l'importance de l'héritage antique dans les certaines implantations alto-médiévales et ce fait est souvent signalé. L'exemple de Villiers-le-Sec nous montre parfaitement cette superposition entre l'enclos agricole du Haut-Empire et l'implantation mérovingienne et carolingienne. Mais dans le cas de Villiers-le-Sec, il convient de replacer ce phénomène dans le temps long : la superposition des occupations est visible depuis La Tène Moyenne, mais avec des hiatus dans l'occupation du site sinon du terroir environnant.

A Villiers-le-Sec, la superposition entre le système d'enclos de La Tène Moyenne et celui du début de notre ère est évidente en dépit d'un hiatus d'au moins un siècle. En revanche, une modification du système de fossés avec décalage vers l'ouest intervient dans une période d'occupation continue suite à la création d'un nouveau chemin. Ce nouvel enclos servant de matrice à l'occupation du haut Moyen Âge. D'autres fouilles franciliennes sont à mettre en regard des exemples que nous proposons dans le cadre de ce mémoire: L'exemple le plus caractéristique concerne le site de Moissy-Cramaiel « Chanteloup » (Desrayaud et Warmé 2017)

Cette opération montre une remarquable continuité d'occupation de l'époque gallo-romaine au XIIe siècle montrant superposition d'une villa gallo-romaine, selon un modèle déjà observé à Servon (Gentili et Blanchard 2015), mais exploré en totalité sur une surface de 4,8 ha, avec notamment une densité de bâtiments impressionnante, et la question posée du statut de l'occupation alto-médiévale, notamment en regard de certains éléments fauniques (ours).

Gentili et Blanchard 2015 (Servon RAIF-S3-05-).pdf

Cette question avait également été posée sur le site sur le site de St Pathus (Bruley-Chabot et Hurard 2011) où une continuité d'occupation était bien mise en évidence entre la villa antique et l'habitat carolingien mais la fouille n'était pas exhaustive et ne permettait pas de cerner complètement toutes les occupations. En tout cas, ces habitats qui présentent une continuité dans l'occupation malgré des changement évidents dans les modes de construction et la culture matérielle s'inscrivent dans les cadres topographique de l'habitat antique. Sur ce type d'habitat, la question d'un lien sans solution de continuité entre les élites antiques et celles du haut moyen Âge peut se poser du fait de l'absence de rupture dans l'occupation et dans le cadre général dans lequel celle-ci s'inscrit.

Ces exemples montrent donc que des cas de superposition sans solution de continuité existent à côté des exemples que nous avons proposé à Serris et Villiers-le Sec, même si dans ce dernier cas le hiatus est moins évident. La question de la part de l'Antiquité dans l'ancrage des habitats du haut Moyen Âge se pose bien évidemment aussi sous les villages actuels, et nous avons montré par les exemples de plusieurs villages dans le Pays de Frances que les études de cas étaient très variées. Il convient notamment d'observer le rôle joué par des ensembles funéraires de l'Antiquité tardive comme à Bondy (Le Forestier (Gonçalves-Buissart et alii 2012 p.55). Cette filiation de localisation entre l'habitat antique et l'implantation mérovingienne apparaît la plus frappante à Louvres, en dépit de la mauvaise connaissance de la topographie antique de l'habitat, les découvertes de ces dernières années ont renforcé notre connaissance du tracé antique de la voie romaine de Paris à Senlis via les fouilles d'établissement routiers la bordant (Le Val Noël, la patte d'Oie de Gonesse). En dépit de données partielles, les interventions effectuées en centre-ville montrent que contrairement aux apparences, renforcées par l'identification précise de son tracé, la voie romaine ne joue pas un rôle majeur dans l'organisation de l'habitat. Elle est concurrencée par un autre cheminement, passant par la vallée du Croult et répondant à un paysage économique et politique différent de l'Antiquité, notamment avec le rôle majeur joué par l'abbaye de Saint-Denis. De fait, l'absence de vestiges antiques antérieurs à l'implantation mérovingienne du site d'Orville, situé en bordure de cette voie s'explique aisément. Cet étirement de l'habitat dans la vallée, observée ailleurs en Pays de France, par exemple par les fouilles de Tremblay-Villepinte (Gonçalves-Buissart et Lafarge 2009, Gonçalves-Buissart et alii 2012), ne signifie pas forcément un retour aux pratiques pré-romaines qui feraient du tracé antique de plaine une parenthèse, mais répondent à des nouveaux besoin spécifiques. Les exemples donnés récemment par l'archéologie sont particulièrement nets en aval de Louvres avec le déplacement de l'agglomération de la Patte d'Oie de Gonesse à l'emplacement du village actuel comme le montrent les fouilles récentes effectuées sur les deux sites. L'exemple du vaste habitat de Bonneuil-en-France au haut Moyen Âge découvert lors d'un diagnostic en 2006 et partiellement fouillé en 2010 montre l'importance de de ce tracé dans l'implantation et le développement de l'habitat, même si celui-ci a pu naître au sein d'un établissement antique.

La découverte de mobilier antique, fragment de *tegulae,* de tessons a souvent constitué un argument majeur pour lier la localisation l'implantation médiévale à un établissement antique, notamment dans les cœurs de village, notamment à proximité des églises. À la lecture des exemples précisés par la réalisation de fouilles, la caractérisation de l'habitat antique et son lien avec l'implantation du haut

Moyen Âge n'est pas toujours évidente. À Villiers-le-Bel par exemple, la fouille de la parcelle de l'église et du prieuré a livré un peu de mobilier résiduel antique mais pratiquement aucune structure gallo-romaine témoignant de la présence d'une villa antique dont la présence était supposée du fait de l'existence d'un puits à margelle monolithe utilisé jusqu'au XIXe siècle et ayant livré quelques tessons antiques. La forte densité d'habitats antiques reconnus et la quantité considérable de mobilier résiduel observé dans les contextes du haut Moyen Âge, même en l'absence d'habitat antique directement associé au site peuvent expliquer le plus souvent la présence de mobilier antique sans qu'il soit forcément nécessaire d'y voir une filiation directe expliquant l'implantation alto-médiévale. Dans le cas du site d'Orville où aucune structure antique n'a été observée, la présence de mobilier antique récupéré a même été observée (Louvres Orville rapport 1999 p. 91). L'exemple de Louvres et Orville , celui évoqué plus succintement à Moussy-le-Neuf (supra) posent la question de l'émergence d'habitats qui se développent le long de cours d'eaux, ou plutôt de voiries bordant des cours d'eaux comme cela a été également constaté sur la partie de pays de France incluse dans le territoire de Seine st Denis et notamment la commune de Tremblay.

Les indices semblent rapprocher ce phénomène de la période mérovingienne, au moins le VIe siècle. Il faut se méfier de toute généralisation et d'autres facteurs semblent s'être combinés notamment la présence d'habitat antique antérieurs. Il n'en reste pas moins que la question d'une prévalence des implantations mérovingiennes dans les vallées secondaires, notamment au VIe siècle pourrait être rapprochée du modèle de réimplantation que nous proposons sur le secteur de Serris avec un retour de habitats sur le plateau avec la vallée de Gondoire comme vecteur de progression, cette fois dans un contexte de défrichement.

III-7-3 Chronologie et organisation de l'habitat mérovingien

La faiblesse quantitative de l'occupation du début de la période mérovingienne est d'autant plus flagrante que contrairement aux études de cas de Marne-la Vallée, elle vient à la suite d'une occupation des IVe-Ve siècles bien représentée dans l'habitat dispersé. Sur le site d'Orville, seule une cabane est attribuée au VIe siècle.

À Villiers-le-Sec, quelques rares structures, le comblement d'un puits, un four, documentent une occupation mérovingienne à partir de la fin du Ve ou du début du VIe siècle, sans commune mesure avec l'extension considérable de l'habitat aux VIIe et VIIIe siècles. Le recours massif aux datations archéomagnétiques des fours culinaires, fréquents sur ces sites dès qu'ils sont installés sur un substrat limoneux, confirme par une datation indépendante de la céramique cette relative modestie de l'occupation mérovingienne précoce.

Il en va autrement de l'habitat mérovingien de Louvres où la petite fouille du 1, rue d'Orville documente une occupation contemporaine de l'implantation de la nécropole de Saint-Rieul. Il est difficile sur une surface aussi faible que celle de la fouille du 1, rue d'Orville de témoigner d'une organisation spatiale de l'habitat. Certains points peuvent néanmoins être soulignés : la fouille d'un petit groupe de foyers oblongs qui présentent une sole rubéfiée particulièrement épaisse témoigne d'un espace dédié à une activité spécifique dans une surface restreinte. Nous disposons de peu d'arguments pour discuter de l'organisation de l'habitat à cette période pour nous un peu en creux par rapport à celle qui suit à partir du VIIe siècle.

Si l'on considère les sites de notre corpus, et cette observation rejoint bien l'étude de cas de Marne la Vallée, la phase de décollage semble de façon très évidente attribuable au VIIe siècle avec une accentuation au VIIIe siècle. Le rôle des chemins apparait nettement dans la localisation de l'habitat et

du cimetière, mais apparaît nettement moins nettement dans la disposition des bâtiments et des structures.

Sur le site d'Orville, on peut observer une répartition assez homogène des structures, assez lâche entre les deux contraintes linéaire qui délimitent l'habitat : le ru du Rhin et le chemin. À Villiers-le-Sec, le cas est plus complexe avec une délimitation de plusieurs espaces qui semblent bien s'inscrire dans le système de voirie antique et se superposer à l'enclos du Haut-Empire, mais en l'élargissant de façon importante. Le mode de délimitation de l'espace change également dans la nature et les formes : une grande palissade au sud, et au nord un fossé dont la forme curviligne et le rythme n'a plus rien à voir avec les enclos rectangulaires ou trapézoïdaux de la période gallo-romaine.

Si certaines parties de l'habitat présentent une organisation bien perceptible : secteur de fonds de cabanes avec métiers à tisser, grands bâtiments bordant la palissade ou le chemin accédant à la partie principale du site ; ce qui frappe c'est l'absence de contrainte dans la répartition des structures qui indique une extension importante de l'espace réservé aux activités dans une vaste cour agricole ou même au-delà. La répartition spatiale des fours et des silos montre bien cet aspect mangeur d'espace de ces structures. Dans le cas des fours culinaires, l'exemple est flagrant et ces structures marquent souvent les limites spatiales de l'habitat même si elles en occupent également le centre. Cette observation est également perceptible sur les études de cas de Marne-la-Vallée et semble bien un trait marquant des VII-VIIIe siècles à Villiers-le-Sec et là où les décapages permettent de les appréhender sur des surfaces suffisantes.

Sur des habitats de grandes dimensions comme Villiers-le-Sec, les marqueurs spécifiques la période mérovingienne tiennent dans l'association entre l'habitat et lieux d'inhumations où coexistent de petits noyaux à proximité des sépultures à proximité des constructions et annexes, et l'implantation d'un cimetière dont le développement prime sur les inhumations réparties dans l'habitat (étude anthropologique de C. Leforestier in Gentili 2000 p.456-554).

rapport VLS 2000 Vol03.pdf

Dans le cas de Villiers-le-Sec, il semble qu'un élément de l'habitat manque et soit localisé dans la zone non fouillée.

Bien que très étendu, le reste de l'habitat ne présente pas du tout une organisation en unités d'exploitation distinctes, mais semble constituer un établissement unique centré sur une large cour agricole. En aucun cas cet habitat groupé ne peut se résumer à une juxtaposition de petites unités réunies au sein d'un même complexe d'habitat mais présentant des caractéristiques.

Ce schéma ne fonctionne pas à Villiers-le-Sec avant la fin du VIIIe siècle. Les exemples de Louvres Orville et de Villiers-le-Sec nous montrent une rupture très nette à la fin du VIIIe, ce changement trouvant également des parallèles sur le site de Villiers-le-Bel. Sur le site d'Orville, l'organisation de l'habitat jusqu'alors assez lâche se modifie avec l'aménagement d'une cour délimitée par des fossés dans lequel le bâti semble beaucoup plus organisé tout en ménageant des espaces spécifiques avec des partitions.

À Villiers-le-Sec, cette modification apparaît très clairement dans la cour préexistante avec une densification très forte de l'occupation, grands bâtiments et fond de cabanes, puits, activité de forge et livre des indices sociaux (faune, mobilier architecture) marquant une légère différence (supérieure) avec le reste de l'habitat. Surtout l'extension considérable du reste de l'habitat s'effectue selon une organisation très différente de celle de la période précédente, avec la création d'unités juxtaposées le

long d'un chemin, marquant une organisation rigoureuse de l'espace soucieuse d'une économie des surfaces utilisées.

En effet, cette tendance très nette à aligner les bâtiments en bordure de chemin et à localiser également l'ensemble des structures annexe dans une bande étroite correspondant au secteur bâti marque une volonté d'utiliser à plein pour les cultures les parcelles situées immédiatement à l'arrière des constructions. Cette contrainte se voit bien dans les changements de localisation des fours, des silos, et n'est valable que pour ces unités bordant le chemin, et ne touche pas la vaste cour où silos, fours, puits et bâtiments occupent un large espace. Dans une moindre mesure, car la surface observée est plus limitée, on peut observer une organisation identique à Villiers-le Bel avec la fouille de l'habitat de « la Confiserie » qui présente le long de la rue Gambetta, au nord une unité alignée le long du chemin avec des caractéristiques proches des unités de Villiers-le-Sec, et de l'autre un espace délimité par un enclos plus vaste et un développement des bâtiments et des structures annexes en profondeur.

Cette économie de surface s'inscrit très probablement dans des contraintes liées à la nature de l'exploitation du sol et trouve sans difficulté son explication dans le mode d'organisation qui transparaît dans les textes. Si le manse définit à la fois la parcelle cultivée, la maison et ses annexes, le fait d'organiser au mieux l'espace attenant à l'habitat de façon à valoriser la culture de l'espace proche, enrichi par les rejets domestique et animaux est une caractéristique de l'habitat villageois traditionnel. Cette organisation découle clairement à Villiers-le-Sec d'une extension de l'habitat par la création de tenures, la part majeure de l'habitat restant au sein d'une vaste cour. Cette hiérarchie au sein de l'habitat groupé n'est pas binaire ni figée. Au sein des nouvelles unités, l'une d'entre elle, la plus à l'ouest, est deux fois plus importante par la taille et un rééquilibrage semble se produire à son profit à la fin de la période carolingienne. Il s'agit d'une étape essentielle dans l'organisation de l'habitat groupé qui confère à Villiers-le-Sec à l'époque carolingienne toutes les caractéristiques du village médiéval. La question de la paroisse et du sanctuaire étant mise de côté, l'existence d'un lieu de culte à Villiers-le-Sec à l'époque carolingienne restant hypothétique. L'exemple de Villiers-le-Bel nous conduit également à poser la question du statut de l'ensemble funéraire en l'absence constatée d'édifice cultuel.

Nous avons vu dans le détail les arguments qui nous conduisaient à conclure à l'absence d'église du haut Moyen Âge au sein du cimetière de Villiers-le-Bel, et il ne semble pas raisonnable d'imaginer faire coïncider un édifice avec les faibles surfaces non fouillées. Cette absence nous oblige à penser le statut de l'ensemble funéraire sans la sacralisation directe que pourrait lui conférer la présence du sanctuaire. Nous verrons de quelle façon cette question intervient dans le statut du cimetière dans les rapports qu'il entretient avec un groupe social dominant. Ainsi, en dépit de différences entre les sites, on peut effectuer quelques remarques concernant l'habitat mérovingien en Pays de France. Une association plus étroite entre l'habitat et les structures funéraires s'observe par le développement de sépultures au sein de l'habitat et par la mise en place de cimetières peut-être, comme à Louvres, organisés à partir de tombes fondatrices liées à des personnages important pour la communauté sans que la présence d'un édifice cultuel soit systématique.

III-7-4 Le village carolingien

L'exemple le plus symptomatique des évolutions de l'époque carolingienne est le plan de Villiers-le-sec à partir de la fin du VIIIe siècle. La structure du village carolingien apparaît nettement dans l'organisation des unités en bordure de voirie, évolution qui va de pair avec une localisation plus ordonnée de zones bâties et d'activité. Nous proposons d'y voir une rationalisation de l'espace au sein

des unités destinée à valoriser les parcelles de cultures attenantes à l'habitat dans un contexte de contrainte lié à une division croissante du domaine en tenures.

Cette évolution se perçoit également à Villiers le Bel, sur l'habitat de la Confiserie implanté à cette période. Une certaine hiérarchie observée dans l'habitat se perçoit dans la structure du village dominée par une "curtis" dont Villiers-le-sec fournit également un bel exemple. Les différences sociales sont moins spectaculaires qu'à Serris à l'époque mérovingienne, (mais c'est moins les cas également à Serris au IXe siècle), mais le croisement des marqueurs est significatif (faune, mobilier, architecture).

Cette organisation de l'unité principale, est également perceptible à Orville où l'ordonnancement de l'habitat a nécessité des aménagements importants (mur terrasse).et cette partie bien organisée en cour coexiste avec des unités échelonnées le long du chemin. À Villiers-le-Sec, la présence d'une vaste cour occupées par de multiples activités, cabanes, silos, fours montre une gestion de l'espace beaucoup moins contrainte qu'au sein des unités. Certaines activités, comme le tissage semblent encore centralisées au sein de l'unité principale si l'on apporte crédit à l'interprétation des aménagements des fonds de cabanes. La fin du VIIIe siècle marque une rupture dans l'organisation de l'habitat à Villiers-le-Sec avec le développement des tenures organisées en village rue.

L'habitat reste marqué par une inégalité très nette entre la partie principale de l'habitat et les nouvelles unités, la prééminence de ces dernières étant visible dans tous les aspects. Néanmoins, parmi les nouvelles tenures, les tailles des unités et leurs surfaces nous indiquent une hiérarchisation discrète au sein de l'habitat. Dès cette période, on observe très nettement une augmentation considérable du nombre de silos, et la standardisation des plans de bâtiments à six poteaux de grande taille dont la fonction de grenier semble établie par différents indices. La question de la fonction des autres bâtiments est plus difficile à déterminer faute de standardisation et de modèles permettant d'associer avec certitude des plans de bâtiments à certaines fonctions, ce qui est plus aisé avec les fonds de cabanes ou certains bâtiments excavés.

Enfin, il semble qu'une catégorie de bâtiments de grandes dimensions, quelquefois partagés en deux ailes puisse correspondre à des occupations d'un statut social supérieur. Nous aurons cependant du mal sur les sites que nous avons étudié à caractériser la fonction des espaces, la place de la stabulation etc. Dès cette période, à part l'existence incertaine d'une église, le village carolingien présente peu de différence avec le village de Villiers-le-Sec au XIXe siècle, que ce soit en terme de superficie ou bien de l' organisation, marqué par la présence du grosse ferme seigneuriale attenante à l'église et d'une seconde ferme émergente, le reste étant constitué des maisons de journaliers pauvres.

III-7-5 Les évolutions du IXe au XIIe siècle

On ne perçoit pas de rupture majeure dans l'organisation de l'habitat jusqu'à leur abandon, quand c'est le cas, et sinon jusqu'à la fin du XIIe siècle sur les sites où l'occupation se prolonge comme à Villiers-le-Bel. En revanche, des évolutions sont perceptibles. Le développement du tissage au sein des unités paysannes est visible par la standardisation des fonds de cabanes avec fosses d'ancrages quelles que soient les contraintes liées au substrat est très nette et cet équipement est répandu au sein des unités les plus modestes. La raréfaction des fours culinaires indique une mise en commun plus évidente de cet équipement après le Xe siècle, sans que l'on sache encore à quelle condition celle-ci s'effectue.

La parcelle de la tenure paysanne s'agrémente toujours ou presque de la cabane de tissage, mais le four à pain la déserte au profit d'autres emplacement dans le village.

À Villiers le Bel, les fours à pain carolingiens bordant le chemin n'existent plus après le Xe siècle et doivent être localisés ailleurs.

À Baillet comme à Villiers-le-Sec, on observe la présence de fours de fort diamètre (sole supérieure à 2m) en bordure de chemin.

Le sentiment qui prévaut à l'examen de sites diachroniques comme Villiers-le-Sec ou Villiers-le-Bel est celui d'une continuité évidente dans les formes de l'habitat et dans l'évolution du bâti, ou les réparations semblent plus nombreuses que les reconstructions. Des sites comme Baillet et le Mesnil-Aubry témoignent de la création des nouvelles unités et d'un étirement important de ces tenures le long de chemins ; ce semble également le cas à Orville. Les unités nouvelles présentent un caractère assez stéréotypé qui ne diffère pas trop de la période carolingienne. Un ou deux bâtiments, un grenier, un fond de cabanes avec fosses d'ancrages de métiers, de très nombreux silos disposés au sein de la zone construite, associés à des restes de combustions, foyers, liés aux traitement des récoltes.Cette domination de l'habitat sur poteaux plantés perdure jusqu'à la fin du XIIe siècle et la césure de la fin du Xe siècle début XIe s, n'est pas pertinente en ce qui concerne les unités paysannes.

Pourtant, la période couvrant la seconde moitié du Xe siècle et le XIe constituent une rupture majeure dans l'organisation des habitats. Ce point a longtemps été masqué par la rareté des textes à notre disposition mais aussi dans de nombreux cas le maintien des noms de lieux.

La majorité des villages actuels sont mentionnés du Pays de France dans les documents d'intendance du IXe siècle, mais dans de très nombreux cas, cette stabilité dans les noms s'est effectuée au prix d'un déplacement très net de ces habitats groupés. Non pas un glissement progressif mais un déplacement dans cadre d'une réorganisation complète du territoire dont il convient de comprendre les motivations et les acteurs.

III-7-6 L'émergence de nouveaux pouvoirs politiques locaux et le déplacement des villages

L'absence de sources écrites entre le IXe siècle et la toute fin du XIe voire le XIIe siècle ne nous aide pas à clarifier le rôle de l'émergence de nouveaux pouvoirs dans cette réorganisation des habitats. Le secteur de Baillet-Montsoult-Maffliers, en dépit de l'absence d'habitats fouillés intégralement nous donne des informations intéressantes. Les *villae* de *Mafflarem* et *Baliolo* mentionnées en 832 sont localisées sans trop d'incertitude à l'emplacement des sites de la Vieille Église (Baillet) et Notre-dame de Champs (Maffliers), soit des déplacements vers l'ouest respectifs de 700 m et d'1,3 km ce qui est considérable. Dans ces deux cas, ce déplacement ne concerne dans un premier temps ni le cimetière, ni le lieu de culte si celui-ci existe dès le haut Moyen Âge.

Parmi les motivations de cette réorganisation, une dynamique des terroirs a pu jouer. Dans le cas de Baillet; l'étirement des unités d'exploitation au XIe siècle s'effectue le long de l'axe antique du chemin de Pontoise à Moussy-le-Neuf et pourrait s'inscrire dans le cadre d'une mise en valeur progressive du massif forestier situé entre le massif de Montmorency et L'Isle-Adam. A Maffliers, le même phénomène a pu jouer, mais les contraintes topographiques, avec l'éminence formée par la butte de Montsoult nous fournissant d'autres motivations (voir paragraphe suivant).

III-7-7 La question de la butte de Montsoult

La butte de Montsoult est mentionnée dans le document de 862 à propos de vignobles destinés aux moines de St Denis, mais nous ne savons pas précisément si l'habitat carolingien se situe à l'emplacement du village actuel, sur le versant sud-est de la butte témoin, position favorable à la culture de la vigne. Il est possible que le territoire actuel de la commune de Montsoult corresponde à un démembrement du territoire de Baillet. La valeur stratégique de la butte de Montsoult a pu motiver l'existence d'un habitat de hauteur dès le Xe siècle, ce que semblerait montrer la découverte d'un trésor monétaire de la seconde moitié du Xe siècle et des indices topographiques associés. Le château médiéval et moderne, situé en limite de commune de Monsoult et de Maffliers, est documenté dès le XIIIe siècle et décrit en 1412 comme chatel fermé de murs de fossés. La présence de cet habitat fortifié est probablement en cause dans le déplacement du village à son emplacement actuel. Dans le cas de Baillet, le lien entre la localisation des villages actuels et la présence d'habitats seigneuriaux est assez évidente, mais, là aussi, il est délicat d'en percevoir la chronologie précise.

La création de l'habitat du Fayel au XIIe siècle s'inscrit dans le prolongement de l'étirement vers l'ouest du site de la Vieille église durant le XIe siècle. Dans le cas de l'habitat seigneurial de Baillet, la question est plus complexe car l'emplacement de l'hôtel seigneurial n'est documenté qu'au XIVe siècle, même si la mention de seigneurs de Baillet dans la seconde moitié du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle doit vraisemblablement correspondre au village actuel, L'habitat de la Vieille église n'ayant pas laissé d'indices d'habitat fortifié. En tout cas, la découverte très récente dans un diagnostic (Warmé 2016) de la partie ancienne du cimetière, avec des tombes attribuées au XIIe siècle fait bien coïncider l'abandon de l'habitat de la Vieille Église et la fondation du cimetière du village actuel, même si un maintien du sanctuaire et d'un ensemble funéraire sur l'ancien lieu est très vraisemblable. Ce chapelet d'habitats seigneuriaux s'échelonne du nord au sud en bordure du massif forestier en limite occidentale de la plaine de France. Un chemin semble les relier qui sert d'ancrage au village actuel de Baillet et pourrait s'inscrire dans un itinéraire reliant plusieurs habitats fortifiés importants, du château de Montmorency à celui de Beaumont via Domont, Baillet et Maffliers.

Le déplacement des villages de Baillet et Maffliers semble être corrélé à l'implantation d'habitats seigneuriaux en limite ouest de la plaine de France dans un contexte probable de recentrage du territoire vers l'ouest. Dans ce contexte de déplacement important en distance, le maintien dans les deux cas de l'église et au moins un temps un temps du cimetière marque une résilience qui montre l'importance des ensembles funéraires et cultuels de ces deux habitats, ce qui semble indiquer la présence de paroisses dès le haut Moyen Âge.

III-7-8 L'exemple de Villiers-le-Sec et Belloy-Saint Martin-du-Tertre

Dans le cas de Villiers-le-Sec, le déplacement de l'habitat s'effectue sur 500 mètres vers le nord, le long du chemin de Paris à Luzarches.

Il ne s'agit pas d'un glissement progressif et le développement de l'habitat à l'époque carolingienne s'était effectué de l'autre axe, perpendiculaire, en direction de Villaines. Faute de découvertes sérieuses au cœur du village actuel, force est d'associer ce déplacement à l'implantation de l'habitat seigneurial et de l'église. La titulature à St Thomas Beckett incite logiquement l'Abbé Lebeuf à placer la fondation de l'église postérieurement à sa canonisation.

Dans ce contexte, le déplacement de l'habitat du haut Moyen Âge ne saurait avoir comme moteur le regroupement autour d'un sanctuaire préexistant, Nous pencherions plutôt pour un ancrage associé à

un premier état de l'habitat seigneurial, mais nous ne disposons pas d'indices directs pour le montrer faute d'intervention archéologique dans le village. Deux kilomètres au sud, le village du Mesnil-Aubry est une mention tardive et l'habitat ne bénéficie d'aucune mention du haut Moyen Âge.

En dépit d'une faible surface fouillée, l'assiette du site de la Chapelle semble assez importante si l'on considère les données de prospection pédestre et la longueur de la parcelle fouillée. Il présente très exactement la même localisation que le site de Villiers-le-Sec en bordure de « l'Avenue de Beaumont ». Le toponyme « La Chapelle », la surface présumée et sa localisation à proximité du village semblent rapprocher le site du Mesnil-Aubry, « La Chapelle » des exemples de Baillet « la Vieille église » et de Maffliers « la Vieille église des champs » en faisant référence explicite à un édifice cultuel, et surtout Villiers-le-Sec « la Place » de par sa position à proximité des axes de circulation (fig.III-2). Le déplacement est proche de celui de Villiers-le-Sec, de l'ordre de 500m si l'on prend en compte l'emplacement de l'église actuelle.

Au nord, la question du terroir de Belloy et Saint-Martin du Tertre est plus complexe. L'emplacement du village actuel de Belloy qui occupe une position centrale sur le large territoire de cette commune n'a fait l'objet d'aucune découverte si ce n'est celle d'une boucle mérovingienne à proximité de l'église St Georges elle-même mentionnée en 840. Mais aucune prescription de diagnostic n'a jamais été faite dans le village en dépit de la construction d'importants lotissements pavillonnaires dans le village. L'existence d'un centre paroissial ancien est donc vraisemblable. D'autant que le territoire des communes de Villiers-le-Sec et Villaines semblent bien correspondre à un démembrement de Belloy-en-France (fig.III-17).

Le site de « la Cavée », sur lequel les vestiges de bâtiments et structures mérovingiennes et carolingiennes ont été observées à l'emplacement d'un vaste établissement antique peut également avoir fait partie de la villa de Belloy. Nous avons vu plus haut les problèmes posés par l'attribution de la cella Sancti Martini au site de « la Cavée ».

Dans ce contexte, la création du village de Saint-Martin au milieu du XIIe siècle dans le cadre d'un contrat de pariage entre le Comte de Beaumont et l'Abbaye de Saint-Denis nous fournit un exemple en résonance avec les déplacements du secteur de Baillet et Maffliers. La fouille de la maison du Comte de Beaumont en 2004 confirme cette fondation du milieu du XIIe siècle sans trace d'occupation antérieure. À Viarmes, localité voisine de Belloy et Saint-Martin, l'ancrage semble plus ancien avec la présence d'une habitat fossoyé de la fin du Xe ou du XIe siècle mais également d'un cimetière de la même période, l'ensemble donnant naissance au château médiéval qui semble avoir englobé l'église dans une même enceinte, dans un schéma qui nous rappelle l'exemple de Villiers-le-Bel.

III-7-9 Villiers-le-Bel, Orville : naissance d'un habitat seigneurial

L'exemple de Villiers-le-Bel est d'autant plus précieux que le modèle observé est inattendu. L'habitat seigneurial n'est pas à l'origine du village. Au contraire, il a été implanté au cœur de celui-ci et son enceinte avec un fossé en V englobe partiellement le cimetière : un espace hautement symbolique. Son statut transparaît à travers des éléments architecturaux, notamment un grand bâtiment sur poteaux plantés avec des murs en plâtre, entouré fossé en « V » et des indices de chasse (cerf, sanglier, auroch) reflète un mode de vie élitaire. La mise en place d'un centre paroissial relève d'une initiative seigneuriale un siècle plus tard. Comme à Orville, la fouille permet d'observer la succession des habitats privilégiés jusqu'à la fin du Moyen Âge. La pérennité de ces pôles de pouvoir nous permet également d'identifier ces élites rurales archéologiquement bien avant leur apparition dans les sources textuelles (Guadagnin 2016).

À Orville, le passage de l'habitat ouvert à un habitat fortifié semble s'effectuer dans la seconde moitié du XIe siècle. Il a été précédé, depuis la période carolingienne, par la présence d'un habitat élitaire qui semble, comme celle de Villiers-le-Sec présenter des indices modérés de marqueurs sociaux privilégiés (mobilier, faune, architecture). Cela pourrait indiquer que ces groupes seigneuriaux puissent remonter leur origine à l'époque carolingienne bien qu'il ne soit pas toujours facile de démontrer une continuité absolue comme à Orville. Si l'on associe Louvre et Orville, la localisation d'une élite dès le VIe siècle matérialisée par des tombes privilégiées associes à un sanctuaire et un habitat associé pose également la question de la continuité topographique de cette présence ou de déplacements mineurs : les exemples de Serris, Louvres/Orville et Moussy-le-Neuf mériteraient d'être mis en perspective de ce point de vue et la présence sur ces villages de deux églises trouve peut être une explication similaire.

Nous avons donc affaire à un paysage complexe qui associe une permanence dans les structures de la culture matérielle paysanne à des changements importants dans l'organisation des terroirs, déplacement de villages, créations d'habitats fortifiés avec une mutation qui s'échelonne globalement sur un siècle et demi, de la fin du Xe siècle au milieu du XIIe siècle ou la mue semble achevée. Les études de cas du Pays de France nous confrontent donc à la complexité de la question de l'émergence de l'habitat groupé qui semble montrer une variabilité importante. Le postulat d'une corrélation entre l'abandon de l'habitat dispersé et le regroupement précoce autour de sanctuaires christianisés ne peut être retenu comme explication systématique. Ou bien ; alors, cet *inecclesiamento* doit intégrer totalement les aspects funéraires comme le propose d'ailleurs Michel Lauwers (Lauwers 2010), mais en aucun cas la présence d'un édifice cultuel ne semble constituer un préalable à ce regroupement. Dans cette combinaison complexe entre habitat, lieu de pouvoir, édifice cultuel, espace funéraire et chemins, qui constitue la base de la réflexion sur l'émergence du village, il est souvent difficile de percevoir quel élément précède les autres et quel est l'élément moteur. La question de l'héritage antique elle-même mérite d'être nuancée : nous avons vu dans le cas de Serris qu'une réimplantation à proximité d'habitats antiques pouvait s'effectuer sans filiation directe et après une importante solution de continuité. Ici la rupture est moins nette dans la mesure où la présence d'une forte occupation de l'Antiquité tardive permet de saisir une séquence intermédiaire. Les exemples de superposition parfaite comme à Villiers-le-Sec entre l'établissement mérovingien et l'enclos agricole antique s'inscrit dans une évolution de longue durée depuis La Tène Moyenne et ne doit pas masquer la faiblesse de informations entre la fin du IVe et le VIe siècle.

Dans ce contexte, le lien entre l'espace funéraire et l'habitat constitue un point crucial dans le changement des pratiques et doit s'apprécier de deux façons : on observe une part croissante d'inhumations au sein des habitats, ces dernières étant isolées ou formant souvent de petits groupes. La localisation de ces tombes dans l'habitat peut être à l'origine d'ensembles funéraires plus importants, et l'expression de la part de groupes sociaux dominants d'une illustration de leur puissance. Dans le cas d'une présence aristocratique forte liée à un centre domanial important, et à deux époques différentes, les cas de Louvres de Serris sont éclairants tant ils semblent corréler une présence aristocratique à la fondation d'un édifice cultuel et à sa vocation funéraire comme pôle d'attraction d'inhumations postérieures. Dans ce contexte, on ne peut pas dire que l'habitat se regroupe autour du lieu de culte et du cimetière mais plutôt que les pratiques funéraires rapprochent les lieux d'inhumation de l'habitat. Et que dans certains cas, la présence de tombes privilégiées est associé à un édifice, l'attractivité de ces tombes dans le développement de l'espace funéraire pouvant être un élément moteur avec ou sans édifice cultuel associé.

Globalement donc, le paradigme d'un sanctuaire primitif attirant le cimetière puis l'habitat ne semble pas à même d'expliquer la majorité des cas observés. Nous dirions plutôt, dans un certain nombre de

cas, que les changements de pratiques funéraires rapprochent le lieu d'inhumation de l'habitat et conduisent dans un certain nombre de cas à la constitution d'espaces funéraires groupés autour de certaines sépultures, parfois associés à la mise en place d'un édifice cultuel.

La collecte d'autres exemples est indispensable pour faire avancer notre réflexion sur ce sujet : la relation d'antériorité/postériorité entre la fondation de premiers édifices religieux par rapport à celle des ensemble funéraire peuvent être observées à l'occasion des travaux de restauration touchant de plus en plus fréquemment les églises et notamment les travées sous clochers. L'existence de sarcophages mérovingiens et de mobilier antique résiduel ne peut en aucun cas conduire à conclure systématiquement à l'existence d'un sanctuaire primitif cause du regroupement de l'habitat et du cimetière. Notre enquête, limitée volontairement à quelques études de cas ne nous permettra pas d'approfondir cette question, mais nous incite à découpler la relation habitat/ensemble funéraire du seul rapport à l'édifice cultuel. L'étude de Villiers-le-Bel, à l'issue des dernières fouilles nous montre l'implantation directe dans le cimetière d'un habitat seigneurial incluant une partie de l'espace funéraire carolingien dans son enceinte fossoyée.

Elle pose directement la question de l'enjeu symbolique de possession de l'espace funéraire de la communauté dans le contrôle d'une élite rurale sur le reste de la population, y compris en l'absence d'église directement associé au cimetière. La constitution progressive d'ensembles funéraires dans les habitats puis celle du regroupement autour d'un ensemble funéraire commun semble un trait constitutif de l'évolution de certains habitats du haut Moyen Âge, mais il ne semble pas que la présence d'un édifice cultuel soit un élément indispensable à cette mutation. Cette évolution de la perception du cimetière comme espace commun de l'ensemble des morts de la communauté soulève la question de l'apport de l'édifice cultuel à la sacralité du cimetière et à l'inverse celle de l'autorité que confère au sanctuaire une implantation au sein de la communauté inhumée (Blaizot 2014).

Quoi qu'il en soit parmi les exemples de déplacement de village ; les exemples de Baillet et Maffliers sont suffisamment éclairants pour indiquer qu'une résistance au déplacement de l'édifice cultuel dans le nouveau lieu tient dans la présence du cimetière qui conduit un temps au maintien du sanctuaire (Lauwers 2010) comme cela a été vu par exemple sur le site de Portejoie à Tournedos sur Seine (Catteddu et alii 2007). Ce phénomène de déplacement de l'habitat aux X-XIe siècles ne peut être réduit à un ancrage topographique croissant autour de centres paroissiaux de villages d'habitats qui en sont dénués. Dans le cas de Villiers-le-Sec, si l'on envisage un déplacement de l'habitat au courant du XIe siècle, il faut attendre au moins un siècle pour voir, sur la foi de la titulature tardive de St Thomas Beckett, la création d'une église. Dans l'exemple d'Orville, la disparition de l'habitat ouvert vers la fin du XIe siècle a probablement été précédée de longue date par un abandon de l'ensemble funéraire dédié au site ou aux inhumations dans l'habitat au profit du vaste cimetière autour de l'église de Saint-Rieul. Son extension importante à partir des VII-VIIIe siècle montre son attractivité et un recrutement qui intègre très probablement un habitat voisin comme Orville, ce qui pourrait également être lié à son développement comme centre paroissial.

L'observation des habitats du haut Moyen Âge dans le secteur de Louvres nous conduit à mettre en exergue le rôle des chemins dans la localisation et l'organisation de l'habitat. Le tracé de la voie romaine de Paris à Senlis à l'emplacement exact de la route royale comme le montrent les fouilles récentes de la patte d'Oie de Gonesse et de Louvres le Val Noël ont gravé cet axe de circulation dans le marbre. L'implantation des habitats suggère plutôt la préférence d'une variante de tracé qui semble plus attractive durant le haut Moyen Âge que le tracé initial de la voie antique. La structure interne du village de Louvres ainsi que le développement du site d'Orville, et des noyaux villageois de Gonesse, Bonneuil-en-France, jusqu'à Saint-Denis montrent clairement leurs liens étroits avec cet itinéraire.

Son importance et peut-être dû à son parcours en vallée ou l'importance des lieux desservis notamment l'Abbaye de Saint-Denis, principal centre économique et propriétaire foncier de la région.

III-7-10 Chemins et structure de l'habitat

Si l'habitat antique nous montre dans ses agglomérations secondaires, ses « *mansione* » comme le site de la patte d'Oie à Gonesse, une organisation de l'habitat fortement influencée par la voirie, avec une série de maisons juxtaposées bordant le chemin, force est de constater que dans les exemples que nous avons étudiés cette organisation en « village-rue » pourtant majoritairement répandue dans les villages du second moyen âge, n'a aucune filiation avec l'Antiquité. Si le chemin joue un rôle dans la fixation de l'habitat, il ne semble pas immédiatement conditionner la topographie stricte de l'habitat et la disposition des bâtiments. Les exemples de Villiers-le-Sec, d'Orville montre plutôt l'émergence d'une organisation en « cour » avec une surface importante dédiées aux nombreuses activités, fours, silos, cabanes.

III-7-11 Mode d'exploitation et hiérarchisation au sein de l'habitat groupé

Il semble que les mutations à l'œuvre dans le mode d'exploitation du domaine puissent être corrélées à l'émergence d'une gestion différente de l'espace à l'époque carolingienne.

L'exemple de Villiers-le-Sec nous montre bien une différence dans la structuration de la « cour » encore peu économe de surface et celle des autres unités où l'organisation du bâti et des activités annexes semble ordonnée en bordure de voirie de manière à laisser une place optimales aux parcelles cultivées attenantes dans un contexte ou les parcelles dédiée à ces habitats sont limitées en surface. Ce mode d'organisation semble se systématiser à la fin de la période carolingienne et durant le XIe siècle, vecteur de développement et d'étirement des habitats (Baillet-en-France).

Si l'on considère le site de Villiers-le-Sec au VII-VIIIe siècle, on observe un ensemble composé de plusieurs pôles, dont un cimetière, mais dominé par une vaste cour qui semble concentrer l'essentiel de l'habitat, même si des espaces spécialisés, comme le tissage semble regroupés. Ce qui semble finalement conférer à cet ensemble la physionomie d'un village au sens strict, c'est justement ce développement d'unités juxtaposées en bordure de chemin liées au développement d'un mode d'exploitation du terroir privilégiant progressivement la part des tenures au détriment de l'exploitation directe de la réserve. Cette évolution ne permet aucune hésitation dans la caractérisation de Villiers-le-Sec comme village dans le sens médiéval du terme.

L'observation du bâti sur poteaux carolingien à Villiers-le-Sec comme d'ailleurs à Villiers-l-e-Bel jusqu'au XIIe siècle montre sans aucune ambiguïté la stabilité induite par de multiples réfections reconstructions sur place. Il n'est pas nécessaire de passer à la construction de pierre et plâtre pour signifier un habitat stable : de ce point de vue, la permanence de la structure de l'habitat dans le secteur de la Confiserie (fig.III-42 et 43) est éclairant. Le recours aux murs de plâtre sur clayonnage comme à Villiers-le-Bel a pu jouer un rôle dans l'impression de pérennisation des constructions. Si l'on ne prend pas en compte la nature des constructions, on n'observe finalement pas de différences notables dans sa structure entre le Villiers-le-Sec du IXe siècle et le Villiers-le-Sec sous l'ancien régime, sinon l'existence avérée d'une paroisse et le fait qu'ils ne se trouvent pas au même endroit.

Pour résumer en quelques traits, l'émergence de l'habitat groupé s'inscrit dans un nouveau rapport à l'époque mérovingienne entre les espaces funéraires et l'habitat.

L'évolution d'un cimetière et d'un habitat juxtaposé s'effectue souvent dans le contexte d'un habitat hiérarchisé où domine parfois un habitat privilégié, une « cour » et qui participe également à l'émergence d'un ensemble funéraire centré autour des sépultures des dominants, et contribue parfois à la création d'un lieu de culte. L'intégration d'autres unités au sein de cet habitat semble répondre à un changement dans les pratiques des modes d'exploitation du finage. Celui-ci conduit au développement d'une autre forme d'habitat structuré par la voirie et répondant à l'exiguïté des parcelles par une meilleure gestion de l'espace.

La présence d'un ensemble funéraire commun qui fait émerger une notion collective d'appartenance. La mutualisation de certaines activités comme la cuisson du pain contribuent à façonner progressivement cette physionomie médiévale du village.

III-7-12 La mutation des X-XIIe siècle

Le déplacement massif de nombreux habitats dont nombre d'entre eux sont déjà mentionnés dans les documents carolingiens est un phénomène massif qui semble avoir et sous-estimé du fait de la continuité des toponymes. Il s'accompagne également de la disparition d'habitats plus modestes ou bien de leur transformation avec l'implantation d'habitats fortifiés (Orville). Ces habitats déplacés sont ceux qui sont les mieux perçus par l'archéologie préventive via de grands décapages et ne doivent pas être considéré comme des maillons faibles, ayant fait les frais d'une réorganisation car ils n'étaient pas arrivés « à maturation». Les exemples de Baillet et probablement de Maffliers montrent que ces déplacements peuvent toucher des villages pourvus d'églises et de cimetières comme c'est le cas également du site des Ruelles.

À l'inverse, l'exemple de Villiers-le-Bel où l'on n'observe pas de déplacement entre la période carolingienne et le village médiéval, ne constitue pas un centre paroissial ancien. Ceci nous confirme que le déplacement observés au XIe siècle ne sont pas liés à des regroupements à l'emplacement de centres paroissiaux mais répondent à d'autres préoccupations.

III-7-13 Une réorganisation générale du terroir

La grande part de ces abandons et déplacement intervient à la période la plus mal documentée par les textes. Si l'on considère l'exemple de l'ouest du pays de France, ces déplacements semblent liés à deux phénomènes concomitants : l'ouverture du terroir à la culture vers l'ouest dont témoignait déjà l'évolution du site de la « Vieille Église » et l'émergence de nouveaux habitats seigneuriaux et les nouveaux cheminements qu'ils génèrent, qui vont progressivement fournir de nouveau pôles de regroupement à l'habitat. Cette émergence des implantations seigneuriales dans la réorganisation du terroir n'est pas une découverte, et l'exemple d'une Villeneuve, il est vrai plus tardive, de Saint-Martin-du-Tertre permet d'en entrevoir la place dans l'organisation du village.

Là aussi l'exemple de Villiers-le-Bel nous montre le rôle émergent de l'habitat seigneurial au cœur du village carolingien.

IV Synthèse et questions récurrentes

IV-1 Comparaison entre les études de cas de Marne-la-Vallée et du Pays de France

Nous avons déjà tenté la comparaison entre les sites de Serris Les Ruelles et Villiers-le-Sec, où le degré d'ouverture semblait suffisant pour proposer une approche comparative (Gentili 2010).

Gentili 2010 (Organisation spatiale 30 ans).pdf

Contrairement aux exemples du Pays de France, où l'habitat dispersé antique disparaît à la fin de l'Antiquité tardive au profit d'habitats groupés, le secteur de Serris voit après une phase d'abandon total une véritable explosion des différentes formes d'habitat rural, du vaste habitat polarisé centre de domaine à de petites exploitations modestes d'une durée peu importante. La question de la hiérarchisation des habitats est accrue dans ce contexte.

IV-1-1 Villages, hameaux, fermes : problèmes de vocabulaire et de hiérarchisation de l'habitat

Nous avons évoqué l'existence de ce qui nous avons appelé des habitats pionniers dès le VIe siècle dans le cadre d'une occupation marginale d'un territoire repris par la forêt. Ces petits habitats associant un ou deux bâtiments, quelques fosses, un ou deux fours et de petits greniers semblent avoir constitué un type d'habitat. L'exemple de la première phase de l'habitat de Jossigny ou éventuellement de l'unité de la zone 2000 sur le site des Ruelles nous donne un autre exemple. À l'opposé, le site des Ruelles, dans sa configuration des VIIe-VIIIe siècle se présente sous la forme d'un habitat multipolaire intégrant dans un ensemble fossoyé une vaste cour associant résidence privilégiée et bâtiment d'exploitation, un espace cumulant les fonctions cultuelles et funéraires avec un lien fort avec la partie aristocratique et des fonctions économiques, agricoles et d'habitat. Entre les deux des parcelles intègrent une partie de l'habitat mais sans structuration évidente en unités distinctes.

À l'opposé la partie orientale de l'habitat présente, peut-être dans la continuité de l'habitat pionnier de la zone 2000, une organisation en unités distinctes séparées reliées par des chemins et dont l'organisation le long de la voirie semble s'accentuer à partir de la période carolingienne. Ces unités intégrées au sein de l'habitat groupé renvoient également à d'autres habitats du même type dispersés dans le finage, mais qui peuvent avoir le même rapport au lieu central. Parmi les habitants environnant dans un rayon de moins d'1 km, il ne semble pas qu'un module prévale dans les dimensions. L'habitat du Pré Chêne, très proche du site des Ruelles (400m) s'étoffe de façon importante aux VIIe-VIIIe siècle. Il ne s'inscrit pas au départ dans un canevas d'unités juxtaposées mais donne l'impression d'une organisation d'ensemble, ce qui ne sera plus le cas durant la période carolingienne. À l'inverse, le site de Serris le Couternois présente une superficie légèrement supérieure à une densité du bâti considérable et une organisation qui associe une « cour » à des unités juxtaposées organisées le long d'un chemin. Des disparités entre les différentes parties de l'habitat restent difficilement perceptibles. En dépit de sépultures dans l'habitat, le site du Couternois ne donne pas lieu à l'implantation d'un cimetière. La question de sa relation avec l'ensemble cultuel et funéraire des Ruelles est donc probable. Plus encore que des sites comme Villiers-le-Sec, l'habitat groupé des Ruelles réponds bien à la définition médiévale, pleine, du village.

Le caractère diachronique des différentes composantes de cet habitat du VIIe au XIe siècle, en dépit de modifications et d'évolutions montre bien la pérennité de cet habitat sur une longue durée avant le déplacement du village.

La présence de nombreux habitats dans le finage semblent associés au site des Ruelles. Le site du Pré Chêne semble devoir par sa proximité directe former un écart, plus près de la « cour » domaniale que cette dernière du cimetière. Dans le cas du Couternois, compte-tenu de la situation et de l'importance de l'habitat, il convient de s'interroger sur la relation respective de ces deux sites qui semblent chacun disposer d'une dynamique propre, ce qui transparaît dans la morphologie du territoire de la commune de Serris.

IV-1-2 Quelle taille a le finage?

Nous avons vu également que l'implantation de ces habitats s'effectuait dans un contexte dynamique d'ouverture du terroir. Dans ce contexte, si le caractère central du site des Ruelles semble avéré, il nous est difficile de déterminer jusqu'où s'étend son territoire. Au nord et à l'est, les secteurs de Montevrain Chanteloup, Chessy ont livré d'autres habitats, mais nous ne sommes pas en mesure de définir les relations qu'ils peuvent entretenir avec le site des Ruelles. Les limites communales peuvent nous fournir des indications, mais certaines limites semblent avoir fluctué avec le temps, c'est le cas notamment avec la localité de Jossigny. Néanmoins, l'observation des limites communales de Serris est intéressante.

Si l'on adjoint les territoires de Serris à ceux de Villeneuve Saint-Denis, dont on sait qu'il est créé au XIIe siècle à partir des bois de Serris, on obtient une forme rectangulaire disproportionnée de 7 km du nord au sud pour une largeur de seulement 1,6 km. Si l'on prend en compte seulement le territoire de la commune actuelle de Serris dont on peut supposer qu'elle correspond au secteur mis en valeur à l'issue des défrichements mérovingiens, on observe une forme intéressante dans la mesure où elle semble composée de deux parties distinctes séparées par le tracé de la route de Meaux (*fig. II-3*). En partie nord du territoire de la commune de Serris, l'espace défini semble parfaitement cohérent avec la localisation du site des Ruelles et définit un territoire centré de part et d'autre du Ru des Gassets. La frange nord étant elle aussi délimitée par le ru des Longuiolles. La surface considérée est de 3,3 km^{2}. De façon totalement symétrique, la partie sud présente les mêmes caractéristiques avec le site du Couternois et une dimension de 2,3 km^{2}.

Cette interprétation d'un territoire communal de Serris correspondant initialement au territoire de deux habitats groupés éclaire d'un nouveau jour le déplacement des habitats à la fin du Xe et dans la première moitié du XIe siècle. La localisation du village actuel de Serris se trouve en effet au centre de gravité des deux parties, en bordure de la route de Meaux.

Si l'on ajoute l'abandon systématique à cette période des habitats plus modestes situés dans les environs, ce regroupement semble s'inscrire dans une rationalisation de l'habitat au centre du finage. À part cette position centrale, nous ne disposons d'aucun indice mettant en évidence le choix de l'emplacement du village actuel faute de fouilles effectuées à son emplacement. Le maintien d'une église et du cimetière sur le site des Ruelles est bien attesté jusqu'à l'abandon de l'habitat à cet emplacement, mais nous n'avons aucun indice de perduration au-delà. L'église du village actuel de Serris, dont la titulature Saint-Michel évoque une fondation capétienne peut avoir pris le relais de l'ancien lieu de culte, mais sans qu'il s'agisse d'un transfert de l'ancienne église mais de la création d'un nouveau lieu de culte.

Cela dit, nous ne disposons pas de sources suffisantes ni archéologiques ni documentaires pour en attester la présence avant le XIIe siècle. Le contexte de fondation des deux « villeneuves" de la fin du

XIIe siècle montre le rôle joué par les contrats de pariages entre les abbayes et les initiatives seigneuriales. Pour la grande vague de réaménagement qui précède, nous ne disposons pas de textes qui puissent les documenter et en définir précisément les conditions et le rôle moteur. S'il s'agissait d'un simple regroupement des habitats pour des motivations religieuses, dans un contexte d »'*inecclesiamento »*, on imagine plutôt que ce regroupement se serait effectué sur l'habitat possédant déjà un important cimetière et un édifice cultuel. Les notions d'exploitation de terroir et de déplacements jouent plutôt dans le sens d'une rationalisation de l'espace avec l'implantation de l'habitat groupé au centre du terroir, ce qui n'était plus le cas du site des Ruelles suite à la mise en valeur progressive des terres au sud au détriment de la forêt, ce qui se poursuivra ensuite avec la création des deux villeneuves.

Nous ne pouvons pas effectuer de lien direct entre l'emplacement du nouveau village et l'existence d'un habitat seigneurial de la seconde moitié du XIe siècle, qui prendrait le relais de celui des Ruelles. Cette question de l'habitat seigneurial est particulièrement intéressante du fait de l'existence d'un maillage dense de maisons fortes à la fin du Moyen Âge. La seule fouillée, la maison forte des Ruelles, est implantée tardivement, les fossés étant creusés au début du XIVe siècle. Nous manquons d'informations concernant les autres maisons fortes qui ont pour le moment été préservées des aménagements. Leur répartition n'est pas très éloignée de celle des anciens habitats, mais s'inscrit dans un contexte politique de frontière entre le Comté de Champagne et le Domaine royal. La période qui nous intéresse pour nous aider à comprendre ce phénomène de restructuration du terroir, la seconde moitié du XIe siècle et la première moitié du XIIe siècle, constituent les grand absents pour l'instant des données archéologiques du secteur. La réponse se trouve sous le centre de bourgs et à l'emplacement des maisons fortes environnantes.

Cette réorganisation du terroir au XI-XIIe siècle semble conduire à plus d'abandons de site sur le secteur de Serris que dans le Pays de France du fait d'une présence plus marquée d'habitats de différentes tailles dans le terroir. Les études de cas que nous présentons pour le pays de France sont issues le plus souvent de tracés linéaires, mais les opérations effectuées dans des secteurs voisins, sur les carrières du Mesnil-Aubry, les pistes de Roissy, ont rarement livré des sites de ce type en plaine de France. Il semble toutefois que certains habitats tardifs, des X-XIe siècles se soient développés le long de voiries, quelquefois dans des contextes de vallées à partir de centres plus anciens, comme c'est le cas à Baillet et comme cela a été également observé à Gonesse. Ces unités agricoles souvent modestes associent généralement un bâtiment, un grenier, une cabane avec fosses d'ancrages et des silos et illustrent le dynamisme agricole dans la période qui précède immédiatement la réorganisation du terroir.

IV-1-3 Une réorganisation autour de nouveaux centres de pouvoir ?

Nous manquons encore de données archéologiques dans les centres de villages pour réellement caractériser la chronologie et les caractéristiques des habitats groupés pour lesquels on observe une continuité entre le haut Moyen Âge et le village actuel. L'exemple de Villiers-le-Bel nous indique en tout cas que ceux-ci ne sont pas toujours des centres paroissiaux bien attestés. À l'inverse, les sites qui font les frais de cette réorganisation comme le site de la « Vieille Église » à Baillet-en-France semblent déjà avoir un lieu de culte ancien et un cimetière. C'est peut-être le cas à Villiers-le-Sec, dont, en tout cas, la présence d'un cimetière et la forme et hiérarchie de l'habitat montrent une organisation proche que ce que l'on a pu observer à Villiers-le-Bel.

L'exemple de Serris les Ruelles s'inscrit également dans cette catégorie de villages qui présentent tous les critères d'organisation du village médiéval. Les centres paroissiaux présumés les plus anciens comme Louvres, Sarcelles, Belloy n'ont pas varié dans leur localisation. Les déplacements partiels d'habitats groupés ayant cimetière et lieu de culte semblant plutôt toucher des villages dont la cristallisation comme habitat groupé était plus récente. Dans tous les cas il semble que ces déplacements se font plutôt en relation avec la création de nouveaux lieux de pouvoirs locaux. Il ne semble pas que ces modifications soient consécutives à des difficultés et la chronologie qui privilégie plutôt le début ou le courant du XIe siècle ne colle pas avec les périodes de troubles des invasions normandes dont la période d'impact majeure n'est pas vraiment identifiée au sein des habitats ruraux. Cette phase d'organisation qui s'effectue dans un cycle économique d'expansion et de peuplement semble corréler à la fois l'existence de nouveaux centres de pouvoirs et une plus grande rationalisation des habitats par rapport aux terroirs cultivés, ce que semble bien indiquer l'exemple de Serris. Nous avons limité l'approche de cette question à quelques études de cas et un travail à plus vaste échelle combiné à la multiplication des interventions en cœur de villages devrait nous aider à éclaircir ce phénomène de restructuration et de déplacement de pôles villageois souvent masqué par un maintien du nom des villages.

IV-1-4 Organisation interne des habitats groupés et culture matérielle

Nous avons mis en évidence, notamment à Villiers-le-Sec (Gentili 2010) l'évolution des différentes composantes de l'habitat au sein de sites diachroniques et ce que cela pouvait signifier comme changement de pratiques : l'exemple le plus évident étant l'évolution de la place du four culinaire dans l'habitat, et celle de la cabane à fosses d'ancrages. On n'observe pas de rupture radicale dans la nature des structures mais des évolutions : les bâtiments ne présentent pas de plans standardisés et l'impression générale qui prévaut sur les habitats groupés diachroniques est celle d'une évolution complexe avec une durée importante des bâtiments et une pratique d'adaptation aux contraintes et de réfections qui se prêtent peu à l'observation d'une typo-chronologie du bâti. Certains standards apparaissent néanmoins comme le développement des plans à six poteaux de grande taille à partir de l'époque carolingienne, mais on les retrouves encore au XI-XIIe siècle. Parmi ces évolutions lentes, la standardisation des modèles de fonds de cabanes avec fosses d'ancrages constitue une surprise tant les plans semblent superposables, même lorsque la nature du substrat rend différentes les conditions de leur mise en œuvre (comme entre Villiers-le-Sec, limoneux et Orville , calcaire par exemple). Nous pouvons passer en revue les différents aspects évolutifs de la culture matérielle, l'utilisation de tel ou tel mobilier spécifique comme les fiche à bélière, les poinçons en os, les lissoirs en verre : sont-ils liés à de nouvelles activités, que remplacent-t-il dans leur usage, et par quoi sont-ils remplacés ?

Dans l'ensemble, les grandes catégories de structures se maintiennent durant toute la période et ce sont leur nombre et leur répartition (silos, fours) ou des évolutions de détail qui marquent les changements. Nous avons vu sur différents exemples que l'habitat rural des X-XIe siècles semblait plus marqué par une organisation en unités bordant les chemins, mais nous avons vu que cette évolution remonte à la période carolingienne. Par exemple les concentrations de silos ne sont pas spécifiquement plus importantes à cette période qu'au IXe siècle (Villiers-le-Sec). La connaissance de ces structures d'habitat venant de la fouille de sites où l'occupation se prolonge sans hiatus jusqu'à la fin du Moyen Âge, comme sur le site de la Confiserie à Villiers-le-Bel, paraît nous indiquer une continuité évidente dans les techniques de construction et la nature des annexes jusqu'à la fin du XIIe siècle. Bien entendu, cette permanence dans les techniques ne concerne pas l'habitat seigneurial ni les édifices religieux, mais semble évidente par un maintien des constructions sur poteaux plantés y compris sur les bâtiments d'habitation et certaines annexes comme les greniers à six poteaux et les cabanes avec fosses d'ancrages.

La période de restructuration des terroirs de la fin du Xe-XIe siècle, qui a été mise en exergue comme période charnière ne se matérialise pas comme une césure dans la culture matérielle et la construction paysanne. Certaines particularités locales comme le recours au plâtre dans la réalisation de clayonnage qui semble se développer au XIe siècle n'est en fait que la poursuite d'une évolution visible dès le début de la période carolingienne. Il faut attendre la fin du XIIe siècle et les XIIIe-XIVe siècles pour voir à Villiers-le-Bel des changements dans l'habitat et ses annexes avec l'apparition de murs en pierre et plâtre et pans de bois. l'usage de la construction à poteaux plantés semblent résister encore longtemps sur les bâtiments annexes, et l'usage des silos perdure également un temps. À Villiers-le-Bel, immédiatement à côté du site de la Confiserie, la présence d'une rue « où étaient les loges » au XVe siècle nous conduit à mettre en relation cette dénomination avec certains bâtiments sur poteaux plantés découverts en 2012 (Warmé et Gentili 2012 et fig. III-43, phase 4).

rapport VLB 2012 rue L Michel .pdf

Si l'on conserve l'exemple du site de la Confiserie à Villiers-le-Bel, on observe que la pétrification de l'habitat s'effectue « en continuité » et avec un maintien évident des limites parcellaires depuis la période carolingienne, un mur remplaçant l'ancien fossé. La maison bloc qui remplace les bâtiments sur poteaux présente une emprise au sol plus faible mais un étage au-dessus d'un cellier, et une cour attenante bordé par un mur. Le stockage des grains n'est plus documenté par des annexes spécifiques, silos et greniers et a probablement rejoint les combles. Mais dans ce secteur marqué par la vigne, l'apparition d'un nouveau type d'annexe, la cave voûtée creusée présence des exemplaires très fruste, s'apparentant presque à un silo prolongé par un escalier et pouvant avoir la double utilisation de conservation du vin et des produits laitiers. Les fonds de cabanes ne disparaissent pas totalement, mais ceux qui subsistent ne sont plus des ateliers de tissage mais semblent liés à l'élevage.

Gentili 2009b (fond de cabanes).pdf

Les évolutions dans la construction sont facilités par la présence locale d'une ressource bon marché, le gypse accessible directement et permettant la réalisation bon marché de murs en plâtre et moellons. Cette évolution dans l'habitat marque des ruptures dans certaines activités comme le tissage qui n'apparaît plus sous la forme de cabanes avec métier vertical ou oblique. Mais indépendamment des modifications dans les activités exercées dans les maisons et annexes, il semble que cette pétrification s'inscrive dans un phénomène de rationalisation de la surface, permettant de valoriser encore mieux les parcelles de jardins attenantes aux habitations. On peut considérer dans l'évolution de longue durée de l'habitat groupé le recours croissant à la construction de murs en pierre et plâtre comme une étape ultime qui répond à une préoccupation déjà visible dans l'organisation de l'habitat en unités au début de la période carolingienne. Dans un contexte de pression démographique et de parcelles limitées en surface, il s'agit d'optimiser la surface occupée par les constructions et les annexes pour permettre un développement des cultures attenantes en jardins potagers essentiels à l'économie rurale.

IV-2 Les composantes de l'habitat : structures archéolologiques, bâtiments et annexes

Il nous a semblé nécessaire d'aborder en marge de ce travail quelques aspects méthodologiques qui sont fortement corrélés à l'interprétation des sites et en conditionnent la perception. En effet, l'argumentaire proposé dans le mémoire s'appuie beaucoup sur l'analyse des plans phasés et l'interprétation du bâti et de son évolution.

IV-2-1 Les bâtiments sur poteaux plantés

La reconnaissance du bâti est un enjeu majeur dans la caractérisation des sites du haut Moyen Âge, et dans la majeure partie des cas, il s'agit d'identifier des plans de bâtiments à partir des trous de poteaux. Nous avons résumé les enjeux méthodologiques de lecture, relevé et fouilles de ces bâtiments à propos du site de Jossigny le Pré Chêne (Gentili 2009 p.127-130). En complément de cet article, nous revenons ici sur les conditions de relevé et de fouilles des trous de poteaux des différentes études de cas présentées dans le mémoire.

Gentili 2009d (trous de poteaux méthodo).pdf

Les minutes du décapage

La pratique, avant la généralisation de l'usage des relevés topographiques, était d'effectuer un relevé de la surface décapée, généralement effectuée au 1/50e à partir d'axes recalés ensuite. Cette technique a été utilisée à Villiers-le-Sec lors des premières campagnes de fouilles et Serris en 1989-1992. Les principales campagnes de Villiers-le-Sec ont bénéficié de relevés topographiques systématiques des structures dessinées à partir de clous, aboutissant à des minutes plus précises au 1/20e comme à Serris 1997 et Jossigny 2006.

Relevé topographique au décapage sans minute

Cette technique s'est généralisée car plus rapide à mettre en œuvre, aboutissant généralement à la prise d'un point central pour les trous de poteaux avec l'indication approximative d'un diamètre qui sont les seules informations enregistrées au décapage. Cette technique aboutit à un plan rapidement effectué mais qui présente une vision très schématique des structures et ne valorise pas les informations perçues sur un décapage frais, notamment la présence de négatifs de formes différentes.

La fouille des trous de poteaux

La fouille à moitié des trous de poteaux découverts au décapage avec relevé de la coupe au 1/20e est devenue une norme. Souvent peu valorisée de par son caractère fastidieux, redondant et peu riche en mobilier, on observe souvent un « service minimum » qui conduit à fouiller exclusivement la moitié les structures observées au décapage.

Le relevé après fouille inclut parfois un relevé en plan, quelquefois uniquement la coupe de la demi-structure fouillée. Cette méthodologie a été employée sur le site du Couternois, mais a été complétée d'une phase complémentaire, incluant la fouille intégrale des trous de poteaux et la recherche active des plans sur le terrain, Elle permet d'observer la différence d'informations entre une fouille rapide à 50% des seules structures repérées au décapage et une fouille intégrale. La figure (*Fig.IV-1)* montre le plan d'ensemble relevé au décapage avec représentation schématique des trous de poteaux, aucun plan de bâtiment n'apparaît. Le second plan montre les structures fouillées à 100% et relevées après fouille avec positionnement des négatifs (*Fig.IV-2*). L'organisation du bâti apparaît beaucoup plus clairement, le plan (*Fig.IV-3*) montrant l'interprétation des plans de bâtiments. Les exemples des bâtiments 61 et 67 du Couternois, qui sont spectaculaires après fouille, montrent le décalage entre le plan effectué au décapage et celui effectué lors de la fouille à 100% après recherche des plans sur le terrain.

Dans le cas du bâtiment 61,*(Fig.IV-4)* le décalage entre le relevé schématique au décapage et le plan après fouille à 100% est significatif, la fouille à 50% n'ayant pas abouti à la découverte d'autres trous de poteaux, on aboutissait à une concentration de trous de poteaux sans interprétation possible. La fouille à 100% et la recherche active de plans a abouti à la découverte de 24 trous de poteaux supplémentaires sur un effectif de 63 soit 40% de trous de poteaux en plus, ce qui permet d'obtenir la compréhension des deux plans de bâtiment, dont l'un d'entre eux présente un plan très régulier. Une observation effectuée à grande échelle sur le site du Couternois montre que la fouille exhaustive avec

recherche des bâtiments permet de retrouver au moins un quart et souvent près d'un tiers de poteaux masqués ou peu lisibles au dcécapage , qui font en général la différence pour aboutir à un plan cohérent. Nous avons observé à peu près le même taux sur les autres sites étudiés, même si la nature du substrat encaissant peut avoir modifié la perception d'un site à l'autre.

Un troisième exemple (bâtiment 1, *(Fig.IV-5)* montre un bâtiment bordant un chemin, avec la difficulté de lecture des trous de poteaux due à la présence de la zone de roulement. Le redécapage du chemin a abouti à un doublement du nombre de trous de poteaux du bâtiment par rapport au premier enregistrement avec une soixantaine de TP supplémentaires sur ce bâtiment. Autre point intéressant, la forme en plan des négatifs de poteaux n'est pratiquement jamais prise en compte dans l'enregistrement, la fouille à moitié des trous de poteaux étant souvent effectuée de façon non pertinente par rapport à son emplacement *(Fig.IV-6)*. Ici nous avons l'exemple d'un bâtiment dont tous les poteaux ont été soigneusement équarris laissant de beaux négatifs rectangulaires. Le plan du bâtiment se dessine d'ailleurs tout seul du fait de ces négatifs rectangulaires alors qu'au vu du relevé au décapage, ces poteaux carrés étaient totalement indétectables faute d'avoir été enregistrés. La présence de poteaux équarris est un point très intéressant pour les possibilités qu'il permet d'entrevoir dans les restitutions de bâti, notamment dans le caractère élaboré des assemblages. Mais pour les trouver, encore faut-il rechercher la forme du négatif en plan et pas seulement en coupe. Par ces exemples, il apparaît clairement que la méthodologie de fouille des trous de poteaux joue énormément dans la possibilité de restitution du bâti, notamment sur les secteurs où le substrat présente une lisibilité délicate. De même, l'utilisation de la coupe d'un trou de poteau fouillé à 50% doit être envisagée avec précautions : dans de très nombreux cas, les coupes étaient mal positionnées pour rendre compte du négatif du poteau, ou bien pour enregistrer d'importants surcreusements visibles sur la seconde moitié fouillée. Sur le site du Couternois, on peut estimer à un tiers les coupes réalisées à la moitié de la fouille des trous de poteaux ne rendant pas compte avec exactitude du profil réel de la structure. Il est difficile de juger a posteriori d'une méthodologie de fouille adaptée à la recherche du bâti à la seule lecture du rapport. La mauvaise restitution du bâti peut en effet être également causée par un arasement trop important ou bien une superposition dense de structures. Les problèmes de recouvrement entre trous de poteaux, fossés, et autres structures doivent être pris en compte néanmoins lors de la fouille par un redécapage. Cela nécessite une recherche de la logique d'alignement et de cohérence des plans dès la phase terrain et cela ne peut être effectué lors de la phase d'étude.

Quelques exemples

Il est difficile au vu des seuls rapports de pouvoir vérifier si le bâti a été correctement appréhendé, et quelle est la part inhérente à la mauvaise conservation du site, aux destructions liées aux superpositions successives. Faute de comparaison nous nous contenterons de deux exemples de sites documentés ne plusieurs phases de fouilles. Premier exemple, en marge de notre zone d'étude, la fouille de Saint-Pierre-du-Perray, le Champtier à Caille a fait l'objet d'une première fouille en 2001 (Gentili 2004), sur une bande de 6000m^2. En dépit de nombreux recoupements et d'un secteur de forte densité de trous de poteaux partiellement masqués par un chemin, plusieurs bâtiments ont pu être mis en évidence lors de la fouille, dont trois maisons et quatre structures annexes de type grenier.

En 2006, la poursuite de la fouille sur le double de la surface*(Fig.IV-7)* (11000m^2 aboutit à seulement un nouveau bâtiment et deux greniers situés en périphérie des concentrations, les zones de forte densité de structures n'ayant livré aucun plan. (Göhin (L), notice en ligne *http://www.inrap.fr/le-champtier-cailles-4064* . Nous renvoyons également à l'exemple d'Orville (cf rapport 1999 Gentili

2000 p.15. En effet, entre les campagnes 1997 et 1999, la disproportion très importante dans la reconnaissance du bâti est liée au pourcentage de fouille des trous de poteaux, faibles dans le premier cas et intégrale dans le second. La fouille intégrale des trous de poteaux n'est pas la garantie d'une interprétation certaine du bâti, qui peut être difficile dans le cas d'un arasement important, ou bien lorsque les densités de constructions successives rendent possible de multiples interprétations.

A l'inverse, une fouille partielle des seuls trous de poteaux observés au décapage aboutit généralement à un échec et une interprétation erronée, sauf cas particulier de terrain très lisible grâce à la nature du substrat et de plans de bâtiments isolés immédiatement perceptibles. Chercher les plans de bâtiments conduit souvent à la découverte de trous de poteaux passés inaperçus lors du décapage, masqués par d'autres structures ou pas assez lisibles.

IV-2-2 Difficultés d'une typo-chronologie des bâtiments

Indépendamment des problèmes méthodologiques de fouilles des trous de poteaux et de reconnaissance des plans, force est de constater la difficulté d'établir des standards de taille et de dispositifs architecturaux des bâtiments caractéristiques de tel ou telle période à l'intérieur de notre chronologie. Nous avons proposé une première réflexion à partir du corpus de trois sites du secteur Briard, cohérent du point de vue géographique et du point de vue de l'approche méthodologique, mais ce travail nécessite d'être approfondi et étendu à d'autres sites.

Cette réflexion sur les plans est indissociable d'une réflexion architecturale qui doit prendre en compte. C'est notamment le sens du travail d'archéologie expérimentale que nous avons initié en collaboration avec Frédéric Epaud sur le site du château d'Orville.

IV-2-3 La question de la stabulation

Aucun indice probant d'usage d'un bâtiment, ou d'une partie de bâtiment comme étable ou écurie n'a été relevé sur les études de cas que nous avons présenté.

Le caractère diachronique des zones étudiées, qui sont une caractéristique de ces habitats groupés, est aussi un handicap car il limite le recours aux études de dosages de phosphates. La tentative effectuée à Jossigny (Fechner K. in : Gentili et Sethian 2012), n'a pas livré de concentrations spécifiques à l'intérieur des bâtiments mais plutôt des effets de parois soulignant un nettoyage intérieur.

IV-2-4 La question des grands bâtiments carolingiens

Nous avons sur les différents sites de notre corpus mis en évidence l'existence d'une catégorie de grands bâtiments sur poteaux plantés pouvant correspondre à un statut social supérieur à la moyenne. C'est le cas sur les sites de Villiers-le-Sec, Serris »les Ruelles », Orville et Villiers-le-Bel. L'existence de bâtiments de grande taille doit être envisagée avec précaution car ceux-ci ne signifient pas forcément qu'il puisse s'agir d'une habitation, et il peut également s'agir d'une grange. Dans le cas des Serris, Orville et Villiers-le-Sec, il semble que ces bâtiments soient divisés en deux parties, soit disposés dans l'alignement, soit en L. Cette division peut correspondre à une bipartition étable/maison mais, si l'on prend en compte l'association entre ces bâtiments et un contexte social, cette bipartition n'est pas sans rappeler celle qui a été observée sur le bâtiment principal en pierre du manoir mérovingien des Ruelles, où l'on envisage plus une bipartition communs/salle.

Les dimensions importantes d'un bâtiment si celui-ci est réservé à l'habitation imposent à l'inverse des granges, la présence d'un plancher séparant la pièce du comble voire d'un étage rendant les espaces habitables l'hiver.

La présence de files axiales de poteaux sur ces bâtiments et de renforts intermédiaires peuvent être liées à cette nécessité d'asseoir un plancher, et il ne faut pas forcément imaginer que ces poteaux qui semblent partager ces bâtiments en deux nefs puissent s'être élevés jusqu'au faîte du toit. Dans le cas de Serris, nous avons proposé d'interpréter comme grange le bâtiment incomplet situé au nord du cimetière., Mais il s'agit d'un bâtiment sur solins et dés de pierres qui s'inscrit dans la parenté des constructions de l'ensemble manorial des Ruelles, pourvu de grands bâtiments associant différents modes architecturaux, murs en pierres, solins poteaux plantés mais pour lesquels nous ne disposons pas de parallèles, chaque plan constituant un cas unique.

IV-2-5 Les greniers

Il s'agit du seul type de bâtiment où la forme semble correspondre à une fonction spécifique de par la simplicité du plans et sa récurrence. Nous renvoyons à l'article de synthèse de la publication du PCR sur l'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France (Gentili 2009 p.97).

Gentili 2009 (Silos greniers).pdf

Les indices de sol surélevé et de stockage des grains ont été observés à plusieurs reprises, ainsi que nous l'avons vu plus haut avec l'exemple d'un grenier carolingien de Serris (fig.II-85). Ce type de bâtiment a fait l'objet d'un programme d'archéologie expérimentale effectué en collaboration avec Frédéric Epaud (CNRS) et dont les détails ont été publiés (Epaud et Gentili 2009). Cette collaboration avait notamment comme objectif de tirer parti de la connaissance des techniques de charpenteries dans les édifices antérieurs au XIIIe siècle pour tenter une approche de restitution des bâtiments vernaculaires en se confrontant directement aux contraintes techniques de réalisation et notamment les questions d'économie de matériaux et de main d'œuvre. En l'occurrence, au cœur de cette restitution se trouvait la question de l'utilisation dans les édifices vernaculaires des techniques simples de charpentes à chevron-formant-ferme systématiques sur les édifices religieux antérieurs au XIIIe siècle.

Depuis cette publication, les rapports annuels de l'opération du château d'Orville rendent compte des expérimentations concernant l'architecture du grenier (couverture en bardeau) mais également de son utilisation comparée à celle de silos pour le stockage des grains (Orville, rapport 2011 et 2012 dans le volume de preuves, Gentili 2012 p.14-35 Gentili 2013).

IV-2-6 La question de la couverture des bâtiments

Cette question est difficile à résoudre, et a généralement été traitée par défaut. Nous avons vu la possibilité à Serris les Ruelles de l'utilisation de tuiles de tradition antique associé à l'habitat aristocratique. Sur le site du Mesnil-Aubry, l'étude carpologique (Ruas et Pradat 2008) montre l'utilisation probable de la coupe longue de la paille de seigle, qui devait constituer le principal matériau de couverture utilisé sur les bâtiments. L'omniprésence du seigle dans les cultures des sites étudiés accrédite fortement la domination de ce matériau de couverture. Néanmoins, la question des couvertures de bois mériterait d'être réévaluée au sein des habitats ruraux notamment en ce qui concerne certains types de bâtiments. Nous n'avons pas découvert de bardeaux de bois sur les sites de notre corpus, mais des découvertes en contextes humides lors des fouilles urbaines de St Denis, Neuvy-les-deux-clochers (Cher) et plus loin à Pinheuil (Gironde) montrent une bonne diffusion de cette technique à la fin du haut Moyen Âge, et nous a conduit à l'expérimenter sur le site d'Orville (Epaud et Gentili 2009). Cette utilisation de grands bardeaux à une période où les chênes à croissance lente sont encore largement accessibles a probablement été sous-estimée et nous permet de proposer une alternative au chaume sur certains bâtiments à une période où la tuile de tradition antique n'est

plus en usage. La filiation morphologique est évidente entre les bardeaux de chêne pourvus de trous de chevilles et les tuiles plates les plus anciennes du XIIe siècle (Aumard 2007), Celle-ci, étant de grandes dimensions et également fixées avec de chevilles de bois.. Ceci pourrait indiquer que ces bardeaux ont fortement influencé la réalisation des premières tuiles plates qui sont une simple transposition en terre cuite d'un modèle en bois dont nous sous-estimons probablement l'usage au haut Moyen Âge faute de contextes humides *(Fig. IV-7)*.

IV-2-7 Les celliers

Beaucoup moins répandu que les greniers, un type de bâtiment carolingien nous a également intéressés. Ces constructions qui s'apparentent au sens large à la catégorie des « fond de cabanes » présentent des creusements rectangulaires profonds et sont associés à des trous de poteaux ancrés contre les parois. L'exemplaire étudié à Villiers-le-Sec au sein de l'unité principale de l'habitat carolingien trouve des parallèles à Rungis (Broine 2009) et à St Pathus (Bruley-Chabot et Hurard 2011), dans des contextes similaires. Il pourrait désigner un type d'équipement standardisé pouvant être associé à la vitiviniculture mais aussi aux produits laitiers (fromages). Un projet de reconstitution expérimental a été effectué en 2013 et 2014 (Epaud et Gentili 2013), en utilisant notamment des parallèles ethnographiques avec les loges d'Anjou-Touraine étudiés par Frédéric Epaud (Epaud 2009 et Epaud et alii à paraître). *rapport Orville 2012.pdf*

IV-2-8 Le bâti sur les habitats diachroniques

Comme nous l'avons vu plus haut, la constitution d'un corpus de bâtiment nécessite une approche critique des méthodologies de fouilles et d'interprétation des plans. Ce travail se heurte également à une importante variabilité des plans de bâtiments à l'image de ceux que nous présentons dans les études de cas de ce mémoire. Le fait, par la nature de notre sujet, d'avoir privilégié l'approche de zones d'habitats groupés, souvent diachroniques, nous a conduit à étudier des superpositions de plans, des reconstructions mais aussi de nombreux indices de réparations. On a pu observer à plusieurs reprises la présence de dédoublements de bâtiments au sein d'unités, comme à Jossigny pour l'époque carolingienne, avec deux exemples de nouvelles constructions venant dédoubler un bâtiment existant encore conservé (Gentili et Sethian 2012 p. 109 fig 93 p. 111 fig 94).

rapport Jossigny 2012 Pré Chêne Vol1.pdf

Ce dédoublement de bâtiment avec construction d'une maison accolée à l'ancienne fait partie d'indices intéressants même si l'absence d'indices d'utilisation des bâtiments ne permet pas de savoir si les deux bâtiments ont alors conservé une fonction d'habitation. On pourrait y voir l'indice d'un accroissement démographique au sein d'une même unité. L'autre aspect intéressant concerne les contraintes externes qui conditionnent le bâti dans un contexte d'habitat groupé : par exemple, le bâtiment 1 du site du Couternois montre un agrandissement influencé par le tracé d'un chemin qui le borde et sur lequel le bâtiment n'empiète pas. Cela nécessite alors un rétrécissement et une forme relativement irrégulière qui montre que l'insertion d'un bâtiment dans un espace contraint nécessite des adaptations. L'exemple du bâtiment 25 de Villiers-le-Sec pourvu d'une aile de forme relativement irrégulière dont la validité est cependant étayée par des trous de poteaux très profonds (Gentili 2000 p.256 fig. 332).

rapport VLS 2000 Vol02.pdf

IV-2-9 Les foyers domestiques

Ce point essentiel dans la caractérisation des lieux d'habitation, le foyer domestique reste le grand absent des décapages en l'absence de conservation des sols. La présence de foyers-cuvettes a été

observée ici et là, souvent associés à des ensembles culinaires, comme à Villiers-le-Sec, où l'on retrouve quelquefois des foyers à côté de fours culinaires. Mais l'absence de ce type de foyers excavés au sein des bâtiments laisse penser à la présence, logique de foyers situés au ras du sol dans certains bâtiments. Sur le site d'Orville, où le substrat et calcaire, la présence récurrente de fragment de soles épaisses de limon, différentes par l'épaisseur (plus épaisses), que les soles de fours semble correspondre à des soles de cheminées. Dans ce cas de figure, la présence assez courante de fragments de torchis rubéfiés, voire de murs fortement rubéfiés pourraient, plutôt que le stigmate d'un incendie, correspondre à un foyer appuyé contre un mur aboutissant par l'usage répété à une rubéfaction importante du torchis du mur. La présence ponctuelle de foyers lors que les niveaux de sols sont conservés doit également être soulignée. Sur le site d'Orville, le bâtiment 7 livre un foyer adossé à un muret. À Villiers-le-Sec, deux des grands fonds de cabanes ont livré de tels foyers. Sur le fond de cabanes/cellier 2095, la présence d'un foyer semble correspondre à un état ponctuel de l'occupation et n'a pas livré d'aménagement spécifique. En revanche, dans le cas de la grande cabane 1748 (Gentili 2000 p.206 fig. 267), le foyer est situé en bordure de la cabane, associé à une ouverture dans le toit matérialisé par deux poteaux.

rapport VLS 2000 Vol02.pdf

La présence de cheminées avec conduit des fumées est une question délicate. Un tel dispositif a été proposé à Marle à partir d'un foyer appuyé entre deux trous de poteaux (Nice 1994) Nous n'avons pas relevé de relation évidente, sur les sites que nous avons étudiés, entre le foyer et un dispositif d'évacuation de fumées documenté au sol par des trous de poteaux. La présence de quatre trous de poteaux situés à l'intersection des deux ailes du grand bâtiment 60 de Villiers-le-Sec (Gentili 2000 p.283 fig 290) est peut-être lié à une ouverture dans le mais nous n'avons pas découvert d'indice de foyers associé.

IV-2-10 La question des ateliers de tissages

Nous avons passé en revue les indices nombreux qui concernent la question de la production de textile sur les habitats ruraux, via l'omni-présence des plantes textile, liées à la teinture ou bien l'outillage et les traces laissés par les cadres de tissages. Nous renvoyons l'article publié en 2009 sur les fonds de cabanes (Gentili 2009) et la typologie des fosses d'ancrages et les interprétations qui en découlent.

Gentili 2009b (fond de cabanes).pdf

Le caractère stéréotypé des cabanes à fosses d'ancrage semble s'accroître fortement durant la période carolingienne et semble répondre à des exigences spécifiques. Parmi les premiers exemplaires publiés, en 1988, l'un des fonds de cabanes de Baillet (106) avait été restitué avec un cadre de tissage parfaitement vertical, appuyé sur la faîtière de la cabane. (Un village…1988). La découverte de très nombreuses cabanes à trois et à deux fosses d'ancrages décalées par rapport au dispositif de couverture nous avaient conduit à réfléchir aux implications de ces dispositions et notamment à l'obliquité des implantations. Parmi les questions non résolues, la présence de cabanes à une fosse d'ancrage, proches morphologiquement du type à trois fosses mais de taille plus restreinte n'est pas non plus facile à restituer. La question des trois fosses d'ancrage a fait l'objet d'une proposition alternative (Nice 2009) effectuée à Marle au « Musée des temps barbares » et ayant pour optique l'installation de deux métiers verticaux simultanés en angle au sein des trois fosses d'ancrage. Cette idée est intéressante car elle mettrait en avant une utilisation collective de ces cabanes tout en conservant par simplicité le caractère vertical des cadres de tissages. Néanmoins, cette explication confrontée au grand nombre d'occurrences de cabanes de ce type ne semble pas recevable, notamment du fait de la position des accès, des zones de piétinement liées aux positions de travail, et de la taille

restreinte de certains fonds de cabanes de ce type (Gentili 2009). La superposition de l'aménagement habituel à trois fosses et d'un aménagement à quatre fosses associé à des sablières permet à Alain Nice de proposer le passage à un métier horizontal, sur Nice 2009 en s'appuyant sur le travail de Dominique Cardon (Cardon 1999). L'existence d'un type à quatre fosses d'ancrages, n'est toutefois pas une nouveauté. Il a observé au IXe siècle à Villiers-le-Sec sur une très grande cabane et au XIe siècle à Baillet, et présente une parenté évidente avec les types à trois fosses. Il peut donc y avoir un dispositif analogue lié au maintien de l'obliquité du métier. On le voit, l'accumulation d'un impressionnant corpus de traces montre la récurrence de types précis, mais l'explication des dispositifs reste encore incertaine et rend plus que jamais nécessaire le recours à l'expérimentation, en prenant toutefois en compte l'ensemble des données du corpus, et notamment la position de travail dans un espace par nature contraint en dimensions.

Enfin, rappelons simplement que des métiers à tisser ont pu également être installés au niveau du sol et n'auront donc pas laissé de traces. La quasi-absence de fonds de cabanes à Serris et Jossigny ne signifie pas absence de tissage, mais simplement leur localisation à un autre emplacement. Le caractère stéréotypé des cabanes et leur présence quasi systématique au sein des unités comme à Baillet ou Villiers-le-Sec à la fin du haut Moyen Âge montre en tout cas que l'activité textile a probablement pris une part croissante dans les activités d'appoint des unités agricoles

V Conclusion générale

V-1 Les héritages antiques

Nous avons vu que le poids de l'héritage antique se présentait différemment sur nos deux secteurs étudiés. L'absence totale d'indices matériels de l'Antiquité tardive sur le secteur de Serris a pu être mise en relation avec le regain forestier attesté par les analyses palynologiques. Cette lacune soulève la question de la nature des liens possibles entre les habitats antiques et ceux du haut Moyen Âge dont l'implantation s'accompagne d'une ouverture des paysages. Pourtant, la superposition entre les sites antiques abandonnés à la fin du IIIe siècle et les habitats mérovingiens est évidente en dépit de plusieurs siècles d'écart et un changement radical de paysage. À Couternois, la réutilisation des puits antiques et de certaines limites parcellaires indiquent une connaissance de l'organisation antique voire une recherche des anciens lieux d'habitat. Il est possible que le maillage serré des systèmes fossoyés et complexes reliant mares et grands fossés ait en partie influencé et guidé ces réimplantations. En revanche, la cour et les bâtiments antiques des Ruelles ne semblent pas avoir influencé la structuration de l'habitat mérovingien.

En Pays de France, de nombreux sites attestent en revanche une occupation dense durant l'Antiquité tardive, bien que l'exemple de Villiers-le-Sec conduit à nuancer les phénomènes ou la nature de la continuité. Ce site atteste néanmoins une remarquable pérennité sur la longue durée à travers les formes des enclos remontant à La Tène Moyenne. Notons que la superposition évidente entre le système d'enclos protohistorique et celui qui est attribuable à la période gallo-romaine précoce s'effectue en dépit d'un abandon total de l'habitat durant La Tène finale dans l'emprise de la fouille. La superposition entre l'enclos du Haut-Empire, structuré par deux chemins, et la grande cour mise en place au cours du VIIe s. suggère une continuité territoriale. Des indices ténus d'une occupation de la toute fin V^{e}-début VIe siècle semble prolonger celle du Bas-Empire qui prend fin peu avant 400.

À moins d'une fouille complète et une approche précise du mobilier, il convient donc d'envisager avec une grande prudence l'ancrage des habitats du haut Moyen Âge sur des habitats antiques comme une preuve de continuité. Et si cette superposition des habitats antiques et mérovingiens est établie, elle ne signifie pas forcément une continuité dans leur organisation et leur nature a également a pu évoluer. De ce point de vue, l'exemple de Louvres du Bas-Empire et du début de la période mérovingienne, mérite d'être souligné avec deux changements importants. La voie antique sur le plateau/plaine est délaissée au profit d'autres parcours passant par la vallée du Croult en direction de l'Abbaye de St-Denis. Le nouvel itinéraire influence la disposition de l'habitat qui se conjugue à son glissement vers le nord et sa fusion avec un nouvel ensemble funéraire et cultuel marqué par une présence élitaire.

V-2 De nouvelles logiques d'implantation

L'évolution des réseaux viaires qui touche l'organisation territoriale semble s'amorcer dès l'Antiquité Tardive. L'abandon de l'agglomération antique de la Patte d'Oie de Gonesse sur l'axe antique au IVe siècle (Robert 2007) et l'implantation de l'habitat dans la vallée également témoignent de ces nouvelles dynamiques territoriales. La route de vallée semble avoir généré l'implantation de nombreux habitats du haut Moyen Âge. Dans le cas du site d'Orville, probablement dès le VIe siècle avec un développement considérable au VIIe siècle (chemin du Prélay). Plus en aval, une partie de ces d'occupations du haut Moyen Âge donnent naissance aux villages actuels, qui finalement sont peu nombreux à se greffer sur l'ancienne voie romaine. Les indices sont parfois ténus, comme au Thillay,

où quelques structures du haut Moyen Âge montrent dès la période mérovingienne un glissement depuis l'habitat antique « la Vieille Beaune » localisé en plaine/plateau vers la vallée à l'emplacement actuel du village. À Bonneuil-en France, un vaste habitat d'une dizaine d'hectares, partiellement fouillé en 2010 (Bruley-Chabot 2016), présente comme à Villiers-le-Sec un décalage de quelques dizaines/centaines de m avec le village actuel. La question d'une implantation préférentielle des pentes dans les vallées à partir de l'Antiquité Tardive et les premiers siècles du haut Moyen Âge est clairement posée à partir de ces exemples et s'observent aussi dans d'autres secteurs du Pays-de-France notamment dans la vallée du Sausseron, entre Tremblay et Villepinte (93). Les nouvelles préférences topographiques influencent et modifient les réseaux viaires. Mais le phénomène a également pu jouer dans l'autre sens. Il convient notamment de considérer d'autres facteurs, tel l'émergence de nouveaux centres économiques et politiques, qui ont pu renforcer l'attractivité d'un axe reliant Louvres à Saint-Denis, encourageant le développement des habitats qui bordaient ce chemin. La place des vallées secondaires comme vecteur de l'habitat mérovingien est une question importante. Elle amène également à s'interroger sur les dynamiques de défrichements au VIe-VIIe siècle, du secteur de Serris Jossigny et son terroir environnant à partir de la vallée de la Marne et de Lagny la vallée du Gondoire.

V-3 Les défrichements du haut Moyen Âge : modalités et rythmes

A Serris, la mise en évidence d'une rupture nette dans l'occupation humaine entre au plus tard le début du IVe et le courant du VIe siècle constitue un apport décisif. D'autant plus que cette lacune est étayée par des analyses palynologiques. La lisière actuelle de la forêt de Brie ou forêt de Ferrières correspond approximativement aux derniers épisodes de défrichement de la fin du XIIe siècle, seuls épisodes documentés par les textes avec la création de villeneuves (Higounet 1990). Les données palynologiques montrent une plus grande extension de la forêt, qui sans doute couvrait le plateau jusqu'à la vallée de la Marne. Peut-être faut-il également examiner l'existence ou l'extension du massif forestier de Ferrières durant le Haut-Empire à l'aide de prospections ou de sondages ainsi que d'analyses environnementales. Des diagnostices récents dans la commune de Villeneuve-le-Comte (Berga A. Bet Ph. rapport en cours) révèlent la poursuite de l'occupation antique rappellant celles observées plus au nord dans le secteur de Marne la Vallée. Ces observations soulèvent la question de la nature de la couverture forestière avant le IVe siècle. L'évolution de la Forêt de Ferrières sur la longue durée mériterait une recherche spécifique en utilisant notamment le fort potentiel des mares et contextes humides favorables à la palynologie.

L'ouverture de clairières autour de Villeneuve-le-Comte (1203) et Villeneuve-St-Denis (1992-1993) , respectivement dans la Forêt des Ferrières et des bois de Serris représente une phase ultime des défrichements, Cela ne signifie pour autant que cette reconquête sur la forêt s'est échelonnée sur une longue durée. À l'exception du nom même de Serris, mentionné pour la première fois en 1165, mais qui visiblement reflète une réalité antérieure, seule l'archéologie atteste des défrichements dans ce périmètre. Les trois sites dans le secteur de Serris : les Ruelles, Couternois et Pré Chêne à Jossigny présentent chacun une évolution spécifique, qui ensemble souligne la complexité du phénomène. Dès le VIe siècle, la construction d'un vaste bâtiment sur la parcelle du Couternois accompagne la mise en place d'une grosse unité exploitation au cœur d'un habitat, qui ensuite connaît une croissance rapide puis progressive jusqu'au début du XIe siècle. Cela suggère une implantation en clairière qui débouche de façon rapide à l'ouverture complète d'un terroir et semble coïncider avec la moitié méridionale du territoire de la commune de Serris. L'ouverture complète du paysage semble rapide à partir d'un habitat, important dès le début, et qui à partir du VIIe s. se densifie de manière continue. Le site du Pré Chêne présente un cas différent et semble évoluer à partir d'un habitat pionnier de très petite taille et qui pourrait indiquer une occupation de clairière. L'apparence modeste de cet habitat du VIe s.

composé d'un petit bâtiment entouré de quelques annexes contraste néanmoins avec le mobilier recueilli assez riche qui suggère une certaine aisance.

L'importance du porc, bien adapté aux contextes de lisière, pourrait aussi indiquer une certaine autarcie. Le taux élevé du porc se constate aussi dans la phase mérovingienne du Couternois est intéressante. Il est toutefois délicat de déterminier si son importance doit être imputée aux pratiques agro-pastorales comme on a pu l'observer dans plusieurs autres sites de l'Antiquité Tardive et des premiers siècles du Moyen Âge, ou s'il reflète un mode de consommation privilégié. Il est également possible qu'un petit habitat pionnier soit à l'origine du vaste site des Ruelles (zone 2000) au début du VIIe siècle. Les marges de datation du mobilier recueilli sont trop importantes pour distinguer si l'habitat a évolué rapidement vers un grand village en quelques décennies ou s'il s'est constitué dès le début autour d'un pôle de pouvoir et d'un pôle religieux. En tout état de cause, cet habitat semble jouer un rôle majeur dans l'organisation du terroir à partir du VIIe siècle.

Défrichement et habitat

Les analyses palynologiques ont permis de montrer que l'agandon des habitats à l'Antiquité tardive s'est accompagné d'une expansion de la couverture forestière au IVe s. qui se maintien jusqu'à la fin du VIe s. quand les paysages s'ouvrent à nouveau. Cette renconquête du terroir coïncide avec l'installation de plusieurs habitats, qui vont croître et se densifier durant le VIIe s.

Celle-ci débute par la mise en place dans le courant du VIe siècle d'un établissement assez important dans la moitié sud du terroir, Serris Le Couternois fondé aoutour d'un grand bâtiment. Autour de ce bâtiment et le long d'un axe antique dont le tracé est légèrement modifié, l'habitat s'étoffe considérablement. Les indices de continuité au niveau de l'unité principale nous indiquent vraisemblablement une stabilité dans l'occupation. Même si l'apparition de nouvelles unités à côté de celle-ci révèle une montée en puissance rapide et un mode d'exploitation des terres fondées sur des exploitations dépendantes.

Plus au nord, après l'implantation d'un petit habitat pionnier, la création d'un centre de domaine incluant un habitat privilégié devient le moteur de la mise en valeur très rapide de la frange nord du territoire. Un premier habitat à Jossigny, Pré Chêne se met en place durant le VIe siècle à la limite actuelle entre les communes de Serris et Jossigny À moins de 400 m au nord-est, le vaste habitat ou village de Serris, les Ruelles se développe rapidement dans les décennies autour de 600. Ce site offre une occasion rare de distinguer clairement les différentes composantes de l'habitat et de caractériser le contexte social de chaque secteur. Un établissement privilégié que l'on pourrait qualifier de manoir regroupe plusieurs grands bâtiments en dur ou à fondations de pierre agencés autour d'une cour. L'architecture du bâtiment principal, qui sans doute avait un étage, ainsi que les artefacts et les écofacts témoignent des modes de vie élitaire. Les dimensions imposantes des bâtiments annexes suggèrent des capacités de stockage ou de stabulation voire des possibilités d'héberger un personnel nombreux. Les inhumations en marge de l'ensemble, des femmes et des immatures, sont peut-être les dépouilles des dépendants voire des esclaves. Dans la partie occidentale du village, un réseau fossoyé complexe articule étroitement le manoir avec des bâtiments et des annexes répartis dans de petites parcelles. Toujours dans la partie occidentale du village, mais au nord du ru, se trouve un pôle religieux dont le caractère précis soulève des questions. L'installation d'une possible communauté monastique a notamment été suggérée (Blaizot 2011). Le secteur abrite rapidement un vaste ensemble funéraire évoquant un cimetière autour d'une église. En parallèle, d'autres éléments notamment des traces liées au traitement des céréales témoignent des activités économiques du secteur religieux. La moitié, orientale du village semble formée d'unités distinctes reliées par des chemins ; celles-ci qui semblent de plus en plus organisées en bordure de voirie. La mise en place des différentes parties de

ce vaste habitat semble se faire dès le début de l'occupation ou en tout cas découler d'une évolution trop rapide pour être captée par les datations archéologiques.

La mise en place et le développement de Serris les Ruelles révèle probablement le mode d'exploitation du terroir avec une réserve cultivée par un établissement dédié et une population vraisemblablement servile logée dans les vastes bâtiments d'exploitation de la « ferme domaniale » ou dans de petites parcelles ; une organisation d'ensemble incluant une unité à vocation religieuse devenant progressivement le cimetière du village à partir de tombes et inhumations privilégiées associées à un édifice dédié. La mise en évidence d'unités paysannes en partie orientale du village nous conduit à envisager une mode d'exploitation lié à l'existence de tenures. Le mode d'organisation de ces unités bordant les chemins s'inscrit bien dans les observations effectuées sur d'autres sites comme Villiers-le-Sec à partir du VIIIe siècle.

Autant à Jossigny, Pré Chêne qu'à Serris les Ruelles, un vaste enclos délimite une large unité d'exploitation avec de grands bâtiments. Les deux habitats connaissent une croissance rapide se traduisant par leur extension et une densification des espaces bâtis. Cette ouverture large du terroir génère d'autres habitats, parfois éphémères comme le site du Clos-Rose dont l'occupation disparaît à la période carolingienne. La limite de la frange forestière semble coïncider pendant un certain temps avec la zone d'activité métallurgique (réduction) du Bassin à Bailly qui sera abandonnée à la période carolingienne au profit d'une lisière plus éloignée en forêt de Ferrières.

V-4 formes de l'habitat

Nous ne reviendrons pas sur les détails de l'ensemble élitaire de Ruelles qui dans l'état actuel de nos connaissances constitue un exemple unique en milieu rural. Le grand bâtiment en dur pourvue d'une galerie et de pièces spacieuses en enfilade, probablement surmontées d'une étage avec des fenêtres vitrées évoquent une version plus modeste des grandes résidences aristocratiques (*fig.II-38*). On peut ainsi noter que les murs sont liés de terres et non pas de mortier. Au niveau de l'organisation spatiale l'unité d'exploitation ou le manoir mérovingien de Villiers-le-Sec, délimité par une longue palissade, présente des traits similaires avec l'agencement des bâtiments autour d'une vaste cour. Cette organisation en "cour" qui constitue également une évolution très nette de l'habitat privilégié des Ruelles au VIIIe siècle se se retrouve dans plusieurs habitats carolingiens dès lors où la surface ouverte permet ce genre d'observation. Elle montre clairement que ces habitats ne sont pas composés d'unités identiques juxtaposées mais révèlent clairement une hiérarchie sociale à l'intérieur des habitats que l'on peut également percevoir dans l'architecture, la répartition du mobilier. Ainsi, à Villiers-le-Sec, la plus grande exploitation ne concentre pas simplement les plus grands bâtiments et cabanes excavées. Il y a aussi une concentration et une variété significative du mobilier métallique ains que des indices de pratiques cynégétiques.

La disposition en « cour » ne constitue pas pour autant une innovation dans la structure de l'habitat. Il est troublant par exemple de la voir se superposer à Villiers-le-Sec à l'enclos du Haut-Empire lui-même héritier de plusieurs enclos d'habitats depuis la Tène Moyenne. Pourtant dès la période mérovingienne, Le cas de Villiers-le-Sec ne se limite pas à une simple ferme puisqu'on observe une organisation plus complexe, avec des secteurs d'activité spécifiques (zone de fonds de cabanes dédiés au tissage par exemple) et la constitution d'un ensemble funéraire directement associé à l'habitat.

À Villiers-le-Sec comme à Orville plusieurs marqueurs montrent que l'implantation de grandes exploitations avec une organisation cohérente des bâtiments et annexes correspond à un statut social supérieur aux unités adjacentes. La présence de bâtiment en dur (IXe s.) sur le site d'Orville et

d'aménagements particuliers (mur-terasse) sont corrélés à d'autres évolutions liées aux cultures (le blé tendre passe devant le seigle).

À l'exception des exploitations à caractère privilégié, rien dans l'organisation de Villiers-le-Sec au VIIe-VIIIe siècle ne permet d'identifier des unités distinctes et juxtaposées. Autre trait caractéristique, la gestion de l'espace périphérique de l'habitat montre une liberté, avec la présence d'un halo de structures, fours silos occupant un large espace vague autour des zones bâties. En revanche, à partir de la fin du VIIIe siècle, l'organisation du site de Villiers-le-Sec marque une rupture suggérant un changement dans le mode de gestion territoriale. Alors que le manoir domine toujours largement l'ensemble, la partie nord de l'habitat est profondément remaniée et prend l'allure d'un village-rue avec la juxtaposition d'unités installées en bordure de chemin. Celui-ci remonte certes à l'époque romaine, mais c'est seulement à partir du VIIIe s. qu'il organise l'habitat de cette manière.

L'habitat présente maintenant une plus grande rigueur dans l'implantation des constructions et annexes qui se cantonnent, fours et silos compris dans une bande restreinte située en bordure de chemin, les parcelles arrière délimitées par les fossés en étant dépourvues. La contrainte spatiale ne concerne cependant pas l'ensemble de l'habitat ; dans la vaste exploitation priviligié fours, puits et silos, cabanes s'égayent en apparence librement à l'intérieur de l'enclos.

Nous proposons d'interpréter ces changements par une modification du mode d'exploitation qui aboutit à côté d'une réserve exploitée par l'habitat situé dans la vaste cour, à la mise en place de tenures implantées dans les parcelles limitées en taille et exploitant une autre partie des terres. La contrainte liée à la taille des parcelles explique probablement une plus grande rigueur dans la disposition des constructions et annexes. Il s'agit en effet de préserver des espaces cultivables de potagers, jardins dans les petites parcelles attenantes directement aux constructions. Indépendamment des champs qui font l'objet de redevances (Nissen 2012) et d'une rotation collective. Ces petites parcelles attenantes aux constructions, amendées par les rejets organiques et les fumures ont probablement joué un rôle économique essentiel pour ces petites unités d'exploitations.

Les fouilles dans le village de Villiers-le-Bel, en partie Aval « La Confiserie » au sud de la rue Gambetta nous a permis l'exploration d'un habitat de l'époque carolingienne (VIIIe-IXe siècle) jusqu'à la fin de la période médiévale. Bien que sa fouille soit partielle, son organisation rappelle nettement celle de Villiers-le-Sec. Un vaste enclos quadrangulaire regroupe de nombreux bâtiments, fonds de cabanes silos répartis dans toute la parcelle. Cette partie de l'habitat de la Confiserie évoque l'unité principale carolingienne de Villiers-le-Sec. En revanche, comme à Villiers-le-Sec, l'habitat au nord de la rue Gambetta, juste en face, évoque un village-rue avec un habitat contraint en bordure de voirie et des parcelles de jardins limités par des fossés en partie arrière. Ce chapelet d'unités se poursuit le long de la rue Gambetta en direction de l'église (Gentili 2016). Dans le cas du site d'Orville, les contraintes topographiques ont nécessité des aménagements à même de permettre une organisation en cour. L'existence de tenures en bordure de chemin est plus difficile à établir mais semble attestée au Xe siècle en prolongement de l'occupation vers l'ouest.

Ce mode d'organisation spatiale devient dominant aux X-XIe siècles et peut être illustré par des unités juxtaposées de Baillet-en-France ou le Mesnil-Aubry. À Serris comme à Villiers-le-Sec, il semble que certaines de ces unités s'étoffent et font presque jeu égal avec les unités principales.

Nous n'avons donc pas simplement affaire à une organisation binaire entre une grande exploitation principale et de petites unités identiques sur rue, mais à une hiérarchie nettement plus complexe et mouvante. Ces observations et les questions qu'elles conduisent à s'interroger sur l'émergence de nouvelles formes de l'habitat élitaires à la fin de la période carolingienne.

V-5 Aux origines de l'habitat seigneurial

Le manoir de Serris constitue un exemple spectaculaire et unique d'un habitat élitaire de la fin de la période mérovingienne. Le plus souvent les différences de statut sont moins prononcées, mais elles témoignent néanmoins de manière significative des hiérarchisations sociales au sein des habitats. Au Couternois, le premier état du bâtiment 1 rappelle certains des grands édifices en bois de l'ensemble aristocratique des Ruelles. Dans le cas du site d'Orville, la présence de bâtiments carolingiens en dur recèle une occupation privilégiée, même si la présence de calcaire et de grès dans les affleurements a pu favorise l'utilisation de la pierre. Il est également significatif, que les seuls murs en plâtre sur clayonnage dans la phase du IXe siècle à Villiers-le-Sec se trouvaient dans l'unité principale. En revanche, le recours au plâtre est moins exceptionel à Villiers-le-Bel ou les gisements de gypse sont abondants et le plâtre largement utilisé au moins des le VIIe siècle pour les sarcophages et le IXe siècle pour l'habitat.

Cependant, la taille et le dispositif architectural de bâtiments sur poteaux plantés ainsi que l'organisation de vastes unités constituent les principaux critères de distinction. La taille des bâtiments est un critère important, mais il est aussi problématique lorsqu'il s'agit d'en interpréter la fonction et le dispositif architectural. Certains grands édifices semblent représenter des résidences élitaires. À Villiers-le-Sec, un grand bâtiment en L, abandonné avant le XIe s., se trouve au milieu de l'enclos du manoir sud. Un plan similaire est constaté dans le site d'Orville pour les X-XIe siècles. A Serris, deux bâtiments aux dimensions imposantes amènent également à s'interroger sur leur statut et leur fonction. Pour les trois sites, l'aménagement de limites fossoyées constitue un élément particulièrement significatif de ces grandes unités d'exploitation.

L'interprétation de ces constructions tient aussi à la restitution architecturale que l'on peut en faire à taille égale. Une file axiale de poteaux paraît peu compatible avec une fonction résidentielle et pourrait correspondre à un type grange avec une grande capacité de stockage. Sauf si cette file axiale a servi a supporter un plancher et un étage. Les recherches effectuées sur les charpentes médiévales (Epaud 2009) démontrant l'importance des constructions à chevrons formant ferme pourront aller dans ce sens. Dans ce cas, les poteaux internes ne soutiendraient pas la faîtière mais un plancher. La présence d'un étage double la superficie du bâtiment et il facilite l'aménagement d'une partie d'habitation. Le grand bâtiment en L à Orville, dont la galerie repose partiellement sur des solins de pierre était d'ailleurs pourvu d'un foyer et il a livré des tessons de verre à vitre confortant son caractère résidentiel.

À Serris, l'attraction apparente du pôle religieux va refondre le tissu spatial de l'habitat. Durant les premiers siècles d'occupation, la moitié occidentale se distingue par la juxtaposition des pôles religieux et du pouvoir situés respectivement des deux côtés du ru. Mais au Xe-XIe siècle, la principale exploitation ou manoir, délimitée par un double fossé au tracé curviligne est accolée au cimetière. Un peu plus au sud, un large enclos circulaire, qui semble être maintenu en eau par un système de banquettes, entoure une construction solide à quatre puissants poteaux. Il pourrait s'agir d'une tour ou d'une tour-grenier. Cet ensemble paraît certes en retrait par rapport au manoir mérovingien notamment en terme de surface bâtie, mais il prolonge néanmoins la dualité entre les parties ouest et est du village, respectivement occupées par les pôles de pouvoir et du religieux et par des unités agricoless ordinaires qui semblent avoir gagné en importance. Le rapprochement entre les pôles funéraire, cultuel et « seigneurial » observé à Serris est un cas exemplaire. Il nous conduit directement à l'exemple de Villiers-le-Bel qui voit s'implanter une grande bâtisse entourée d'un fossé sur la partie la plus ancienne du grand cimetière carolingien. L'implantation du premier bâtiment seigneurial de Villiers-le-Bel présente des caractéristiques proches de Serris, mais le bâtiment est plus large et donc plus vaste. Ses murs sont en plâtre sur clayonnage et l'édifice est entouré d'un fossé circulaire à profil en

V. Le statut social n'est pas seulement documenté par l'architecture mais aussi par des le spectre faunique qui comprend du grand gibier : sanglier, cerf et surtout auroch.

Dans le cas de Serris, la présence d'un édifice cultuel peut avoir motivé le déplacement du pôle seigneurial . À Villiers-le Bel, la présence d'une église n'est pas attestée avant le XIIe siècle pose la question de la motivation de ce lieu d'implantation sur la partie ancienne du cimetière. Cette superposition ne peut être fortuite puisque cet espace funéraire, largement élargi à l'époque carolingienne, continuera à être utilisé à côté de l'enceinte seigneuriale et en partie à l'intérieur de celle-ci (le cas est également perceptible à Viarmes). Ce lien fort entre la domination sur les vivants et l'emprise sur le lieu d'inhumation de la communauté, indépendamment de la présence ou non d'un lieu de culte mérite d'être vérifié par d'autres exemples et constitue une piste de recherche intéressante. Cette question nous conduit à aborder la question des interactions entre édifices religieux, ensembles funéraires et habitats élitaires et paysans. Mais nous devons revenir sur la question épineuse des édifices religieux et des paroisses.

V-6 La question des édifices religieux et des paroisses

Parmi les études de cas que nous avons utilisé, l'exemple de Louvre constitue l'exemple le plus ancien. Ce sanctuaire n'a pas échappé au mythe historiographique du sanctuaire antique christianisé, mais en l'absence de publication détaillée, il semble plus cohérent d'associer cet édifice à la présence d'un groupe de tombes aristocratiques fondatrices qui vont conduire à un déplacement du vaste ensemble funéraire antique, utilisé jusqu'à la fin du IVe siècle. La coexistence de deux édifices religieux accolés constitue de ce point de vue un fait troublant qui nous renvoie aux deux exemples plus tardifs de Serris et à celui de Notre Dame de Bondeville. Dans le cas de Serris, la mauvaise conservation des édifices religieux révélés surtout grâce à leur lien avec les inhumations et aux matériaux découverts dans le remblai des tombes nous invite à la prudence. Néanmoins, l'exemple des Ruelles montre un lien organique entre l'habitat privilégié et un espace funéraire et cultuel qui leur est dédié.

Les études de cas du Pays de France ne s'inscrivent pas dans un espace historiographiquement neutre puisque la position de thèse de Rémy Guadagnin (Guadagnin 1982) postulait une cristallisation de l'habitat au Ve siècle autour des églises des villages actuels, et pensait trouver leur origine dans des sanctuaires antiques (*fana*) ou oratoires de *villae* christianisées. Les exemple évoquées dans ce mémoire constituent un apport fragile au débat. En effet, de nombreuses inconnues subsistent : nous sommes par exemple encore dans l'incertitude à propos de l'existence d'une église attenante au cimetière du site de Villiers-le-Sec. Dans le cas de Baillet « la Vieille Eglise » les indices photographiques ont permis la localisation de l'édifice mentionné dans la toponymie, l'associant ainsi à des indices funéraires remontant à la période mérovingienne découverts dans des sondages. Mais nous ne savons rien de son origine et de sa chronologie. C'est également le cas de « la Vieille Eglise des Champs » à Maffliers, et du toponyme de « la Chapelle » au Mesnil-Aubry. Nous manquons donc de données archéologiques évidentes pour étayer cette question.

Un peu plus à l'ouest l'exemple de la fouille de l'église de Cergy (Gentili et Riou 2002) s'il met en évidence un premier édifice cultuel mérovingien à chevet plat, assez proche de la chapelle de Serris, n'indique pas une origine plus ancienne. L'exploration du sous-sol de l'église de Villiers-le-Bel et de la parcelle adjacente au nord de celle-ci n'a pas permis d'attester l'existence d'un édifice religieux antérieur à la fondation du prieuré au XIIe siècle, alors que le noyau mérovingien (sarcophages en plâtre) et un large développement du cimetière carolingien ont été explorés. Les exemples de Cergy (Gentili et Riou 2002) et de Villiers-le-Bel semblent donc très différents. Dans le premier cas, les édifices se succèdent au même emplacement comme des poupées russes depuis un premier édifice

attribué au VIIe siècle, dans le second cas Il y a juxtaposition de deux édifices (XIIe et XIIIe s.) après une fondation qui semble tardive.

La situation peut paraître plus claire si l'on considère les édifices mentionnés durant le haut Moyen Âge comme c'est le cas à Luzarches ou à Belloy-en-France. Encore faut-il avoir la certitude que le lieu mentionné corresponde bien à l'édifice en question. Nous avons vu que l'existence d'une occupation du haut Moyen Âge sur le site de la cavée à Belloy-Saint-Martin du Tertre pouvait générer une ambiguïté avec le village actuel de Belloy-en-France. Nous verrons plus loin que les déplacements d'habitats avec maintien du toponyme sont possibles. Toutefois, la découverte d'une boucle mérovingienne à l'emplacement de l'église St Georges rend plus que probable l'identification de cet édifice avec celui des documents carolingiens (Un village au temps de Charlemagne 1988**).** Ces derniers montrent l'importance de Belloy à l'époque carolingienne (cf.supra III-3-6-1). Le vaste territoire de la commune dans lesquels viennent s'imbriquer Villiers-le-Sec et Villaines, trahit probablement un centre paroissial ancien dont pouvait dépendre les deux dernières localités qu'elles aient été ou nous pourvu d'églises ou de chapelles.

Il est probable que Villiers-le-Bel, dont la proximité toponymique avec Villers-le-Sec attire l'attention, s'inscrive dans un schéma similaire à Sarcelles dont l'église est distante seulement d'une vingtaine de minute à pied. La distance entre l'habitat de Villiers-le-Sec et l'église de Belloy est similaire.

À part l'exemple de Louvres qui semble associé directement à un habitat aristocratique mérovingien Charles Huet propose cependant de faire remonter l'édifice religieux de Saint-Rieul antérieurement à la fin IIIe- IVe siècle (Foussard et alii 2008 p. 162-163). Nous ne disposons pas d'arguments suffisants pour trancher entre les différents scénarios d'origine de ces sanctuaires. On peut toutefois attirer l'attention sur la réutilisation funéraire d'édifices ou de ruines antiques attestées dans de nombreux endroits. Il n'est pas non plus exclu, qu'un mausolée soit à l'origine de la future église. Dans le cas de Louvres, Belloy, de Sarcelles et peut être de Gonesse, peut-être faut-il chercher un lien avec la présence d'agglomérations secondaire antiques/vici routiers à proximité.

V-7 Les mutations des X-XII ^{e} siècles : un tournant majeur dans l'organisation des terroirs mais des traits de continuité dans les formes de l'habitat

Les très nombreux abandons et déplacements d'habitats groupés de la fin du Xe siècle la fin du XIe siècle constituent un trait majeur des deux secteurs étudiés. Cette mutation profonde de l'organisation des terroirs ne doit cependant pas cacher des traits évidents de continuité dans certains traits hérités du haut Moyen Âge.

L'étude de la partie Aval de Villiers-le-Bel montre une continuité sans aucune rupture jusqu'à la fin du Moyen Âge et permet ainsi de suivre l'évolution des formes de l'habitat. Celui-ci est marqué sur cette partie du site par une continuité et une stabilité dans les implantations de bâtiment et annexes. Les types de construction et le panel de structures associées à l'habitat évoluent peu dans le forme à l' exception notable des fours culinaires dont la raréfaction semble aller de pair avec une utilisation plus collective marquée par des tailles plus importantes (Baillet, Villiers-le-Sec, Wy dit Joli village), qui conduisent directement au four banal. Nous suivons sans grande modification les fonds de cabane avec fosses d'ancrage de métiers qui déjà ont connu une standardisation dès la fin de la période carolingienne et dont les types ne semblent pas évoluer jusqu'à la fin du XIIe siècle. Leur présence témoigne de l'importance du tissage comme activité d'appoint au sein des unités paysannes.

L'exemple de Villiers-le-Sec nous a fourni trois grandes périodes en ce qui concerne ces activités de tissage : une aire spécialisée de cabanes avec métiers à tisser en périphérie de l'habitat, un grand atelier de tissage situé exclusivement dans l'unité principale du village à l'époque carolingienne, et en fin une multiplication d'un type standardisé au sein des unités aux X-XI ^{e} siècles. C'est cette dernière phase qui semble perdure jusqu'à la fin du XIe siècle.

Les systèmes de conservation des grains présentent la même stabilité : le modèle du grenier à six poteaux de grandes dimensions qui s'était développé depuis le début de la période carolingienne perdure également au XIIe siècle de même que le stockage des grains en silos. La fin du XIIe et le début du XIIIe siècle constituent une rupture et une étape dans ce que l'on a appelé la pétrification de l'habitat.

Encore faut-il souligner l'apport croissant du plâtre sur clayonnage dès la période carolingienne avec un accroissement important au XIe siècle : mais il s'agit à Villiers-le-Bel d'une particularité locale. La technique de construction sur poteaux plantés est encore largement employée aux XIIIe-XIVe siècle pour certains types de bâtiments. De même l'existence de « fonds de cabanes » est encore attestée à Villiers-le-Bel aux XIIIe et XIVe siècles mais il semble qu'il s'agisse d'annexes spécifiques en relation avec l'élevage ovin (bergerie). Le recours croissant à un bâti en dur pérennise les constructions. Mais nous devons toutefois nuancer cette distinction. En effet, contrairement aux idées reçues, le recours à un bâti sur poteaux plantés ne constitue pas la preuve d'un habitat instable : à côté de reconstructions, l'étude de secteurs occupés sur la longue durée est très nettement marquée par des indices de remaniement, de réparations et d'une certaine stabilité dans les évolutions. Il ne s'agit donc pas d'opposer un habitat léger, instable d'un côté à un habitat en dur, pérenne, de l'autre. Cette permanence de formes dans les habitats ruraux doit cependant être mise en balance avec une modification profonde de l'organisation des terroirs dont l'archéologie préventive permet maintenant de percevoir l'ampleur grâce à la découverte de grands sites ruraux dans les champs. La mobilité de l'habitat dans le cadre d'une continuité territoriale a été largement sous-estimé du fait qu'il s'est souvent accompagné du déplacement du toponyme lui-même comme c'est le cas à Baillet, Maffliers et Villiers-le-Sec. Ce phénomène est d'autant plus mal documenté qu'il coïncide avec une période de très grande rareté des sources textuelles. Dans l'étude de cas du plateau Briard, cet abandon touche d'abord les habitats secondaires. Jossigny le Pré Chêne et Le Couternois dès le début du XIe siècle, au milieu de ce siècle en ce qui concerne le site des Ruelles qui possède pourtant à cette période la totalité des caractéristiques d'un village médiéval. Nous proposons de faire coïncider ces abandons avec la création du village actuel de Serris.

Ce regroupement permettant de réunir les finages respectifs des sites des Ruelles et du Couternois via une implantation à mi-chemin. Des aspects politiques inhérents à des changements dans l'organisation et la réalisation pratique de ces transformations, semblent avant tout traduire une volonté de rationaliser l'exploitation des terroirs. Les analyses palynologiques laissent penser que des défrichements ont amorcé l'ouverture des territoires ruraux dès la fin du VIe s. comme semblent l'indiquer les données palynologiques. La seconde et ultime phase de conquête qui s'observe à la fin du XIIe siècle par les Villeneuve (-St-Denis puis -Le-Comte) n'a pas encore débuté. Rationaliser les espaces construits peut ainsi fournir un gain de surface cultivée. Elle se conjugue évidemment avec un contrôle accru au sein des nouveaux villages. Dans le cas de Serris, l'absence de sources antérieures au XIIe siècle nous interdit de connaître le nom des deux habitats principaux antérieurs au village actuel (Les Ruelles et le Couternois). Il est probable que le toponyme de Serris fait allusion aux campagnes de défrichement du haut Moyen Âge dont on a vu qu'elles étaient achevées dès le VIIIe siècle, le nom pourrait donc désigner l'un des deux sites ou les deux,voire le territoire rural qui leur était associée.

Les études de cas du Pays de France présentent de nombreux cas analogues. L'importance de l'habitat dispersé du plateau Briard marque constitue toutefois une différence importante.

L'exemple de Villiers-le-Sec nous montre un déplacement peu important (500m) en distance mais avec une rupture dans la logique d'implantation. De ce point de vue, il ne s'agit pas du tout d'un glissement progressif, puisque la dynamique spatiale du site à l'époque carolingienne se dirigeait en direction de la commune de Villaines, mais d'un déplacement complet avec une implantation autour d'un nouveau pôle associant église, ferme seigneuriale. Le village de Bonneuil présente un cas assez proche de Villiers-le-Sec avec un décalage complet de 600m (fig.IV-9 et IV-10). Moins bien documenté, le site de la Chapelle au Mesnil-Aubry présente un décalage assez proche de l'ordre de 500m. L'observation de ces exemples montre qu'il ne s'agit pas d'une contraction d'un habitat groupé lâche et étendu suite au passage à une organisation plus serrée, mais met clairement en œuvre l'émergence d'un nouveau pôle de fixation de l'habitat qui, en l'absence de fouilles, est matérialisé par un îlot associant église, cimetière et le plus souvent la ferme seigneuriale.

Des exemples de déplacements plus importants touchent la partie occidentale du Pays de France. Le cas le mieux documenté est celui de Baillet avec un déplacement de 1,3 km vers l'ouest. Mais il est rejoint dans ce cas par le site voisin de Maffliers qui migre également vers l'ouest de 600m. Dans les deux cas, l'existence d'une église et d'un cimetière associé à l'ancien habitat n'a pas empêché le déplacement. Ce point est intéressant car il montre que les abandons d'habitats ne sont pas forcément liés à des « villages faibles », dépourvus de lieu de cultes. À l'inverse, le maintien de l'église et du cimetière de l'ancien habitat semble s'être poursuivi plusieurs siècles permettant au toponyme de se cristalliser. Dans le cas de Baillet, si le nouvel habitat semble rapidement pourvu d'un cimetière propre (XIIe s.) La question de l'église est plus délicate puisque l'église actuelle n'est consacrée qu'au XVIe siècle sans trace d'édifice antérieur si ce n'est la Vieille Église de l'ancien village. On reste néanmoins dans des distances raisonnables d'une quinzaine de minutes à pied. L'observation de la partie occidentale du Pays de France montre clairement un phénomène de recentrage vers l'ouest des implantations qui semble corrélée avec l'implantation d'habitats seigneuriaux dans un contexte d'expansion territoriale au détriment du massif forestier du secteur de Chauvry. Les contraintes topographiques ont cependant joué probablement un rôle dans ces implantations, notamment dans le cas de la Butte de Montsoult-Maffliers. De ce point de vue la création de St Martin-du-Tertre qui s'inscrit au même titre que le Villeneuve-St-Denis dans le cadre d'un contrat de pariage avec l'Abbaye de St-Denis nous fournit un exemple, certes plus tardif, mais bien documenté de ces créations de nouveaux villages. Corollaire de ces déplacements où semblent se conjuguer la mise en valeur de nouvelles terres et le regroupement des habitants sous l'égide de l'habitat seigneurial qui dans ce dernier cas occupe une place éminente, puisqu'il s'agit d'une hauteur qui domine toute l'Île-de-France.

L'emprise de l'habitat seigneurial au cœur des villages est bien représenté par l'exemple de Villiers-le-Bel, l'évolution de l'habitat seigneurial ayant été observé lors de fouilles de 2009, avec une filiation continue du premier bâtiment sur poteaux entourés de fossés jusqu'à l'hôtel seigneurial du XIVe siècle, flanqué à partir du XIIe siècle d'un prieuré. Mais l'étude de cas d'Orville nous fournit un autre trait caractéristique de ces évolutions. L'habitat ouvert, qui semble avoir possédé une nécropole à l'époque mérovingienne et présente des traits d'habitats privilégié dès la période carolingienne ne survit au-delà du XIe siècle que sous la forme d'un habitat fortifié beaucoup moins étendu.

Cette reconversion entre habitats ruraux du haut Moyen Âge et habitats fortifiés est visible sur le secteur du plateau Briard, mais sans qu'il soit généralement possible de déterminer une continuité. Ainsi la maison forte de Serris n'a pas livré d'occupation avant le début du XIVe siècle alors qu'elle

occupe le cœur de l'ancien village et a peut-être pu en préserver le nom, «Les Ruelles ». Les exemples sont nombreux, par l'exemple, la motte du Couternois non loin du même site, mais nous manquons les faits pour en déterminer l'origine. Les deux études de cas proposées dans ce corpus de thèse permettent de mesurer les avancées permises par le développement de l'archéologie préventive concernant la question de l'habitat du haut Moyen Âge et celle de la formation du maillage des villages actuels. Une des leçons apportées clairement par l'exemple du plateau briard tient dans l'apport de grandes superficies ouvertes lors de fouilles, mais aussi à la possibilité grâce notamment aux diagnostics de percevoir l'insertion de ces sites dans le terroir. Dernier point majeur, la prise en compte des données environnementales conduit à enrichir considérablement notre perception des phénomènes. Cette première partie, que nous avons volontairement limitée dans l'espace à une fenêtre d'une dizaine de km de côté, reflète également la façon dont cette archéologie s'est déroulée à partir des premières fouilles préventives. Le changement de regard au fur et à mesure de l'ouverture dont nous avions parlé lors d'une communication au Congrès de la SAM sur trente ans d'archéologie médiévale en 2006 (Gentili 2010). Ce point s'est vérifié lorsque nous avons cherché à intégrer à ce travail les fouilles effectuées en 2012 et 2013 sur le site du Couternois, qui nous ont conduites à percevoir cette dualité du terroir de Serris au haut Moyen Âge dans un contexte dynamique de défrichement, point qui nous avait échappé à l'issue des travaux précédents.

L'intégration des données des fouilles effectuées depuis 1988-1989 nous a également mis en face des difficultés inhérentes au démarrage de cette archéologie préventive, notamment dans la faiblesse de moyens d'études. Ce retour aux données et au mobilier n'a pas été facilité par l'absence de politique sérieuse de conservation et d'accessibilité des collections qui avaient pourtant été scrupuleusement inventoriées et conditionnées et nous ont empêché de relancer certaines études. Nous espérons que cela sera possible dans l'avenir. En dépit d'une ouverture majeure en surface diagnostiquée et fouillée, le secteur de Serris -Jossigny ne nous présente pas des résultats redondants et répétitifs dans la nature et l'organisation de l'habitat. Chaque site étudié ayant des caractéristiques spécifiques et une place différente dans la hiérarchie des occupations. En revanche, les données environnementales sont concordantes et définissent un cadre commun à savoir un retour de la forêt durant l'Antiquité tardive suivi d'un défrichement mérovingien puis d'une ouverture définitive du terroir.

Les formes de l'habitat apparaissent très diverses. Cette diversité nous révèle cependant une hiérarchisation significative au sein des sites. Elle suggère une organisation sociale autour de sites élitaires locaux, qui ont eu un poids décisif sur l'exploitation des terroirs et leur gestion. C'est en tout cas ce que nous avons tenté de proposer avec les trois sites évoqués dans la première étude de cas du mémoire.

Le fait que chacun les trois sites du secteur de Serris aient leur caractéristiques propres : un vaste habitat polarisé aux Ruelles, un petit habitat pionnier isolé au croissance rapide au Pré Chêne qui semble fonctionner avec Les Ruelles et enfion une grosse implantation de défrichement stable dans son organisation à Couternois. Ces différences et ce maillage incitent à émettre des scénarios, mais il faudrait élargir le corpus de sites afin de discerner plus clairement une typologie des formes de l'habitat. Cela pourrait sans doute se faire à l'échelle de Marne-la-Vallée où de nombreux autres habitats de cette période ont été explorés.

Enfin, l'absence de données archéologiques sous les villages actuels constitue un handicap lié au développement de l'archéologie préventive dans ce secteur qui a privilégié la prescription des grandes superficies mais n'a pas intégré les multiples aménagements effectués dans les anciens bourgs ce qui est un handicap si l'on cherche à mieux comprendre les logiques à l'œuvre aux XIe et XIIe siècles. Là aussi, si des occasions ont été perdues, il convient d'espérer à l'avenir la collecte d'information même

restreintes à l'occasion d'aménagement dans les villages, ainsi que cela a été récemment entrepris dans la commune de Magny-le-Hongre, voisine de Serris.

Concernant l'autre moitié du corpus, les études de cas en Pays-de-France permettent de comparer l'exploration d'habitats ruraux parfois sur de grandes superficies à des fouilles sous les villages actuels. En dépit d'un maintien du peuplement durant l'Antiquité tardive à l'inverse de ce que nous avions perçu sur le secteur de Serris, on peine à percevoir une continuité directe sur les sites que nous avons exploré. On bien comme c'est le cas à Villiers-le-Sec, Il s'agit plus d'une résilience qui conduit à la superposition d'enclos depuis La Tène Moyenne jusqu'à l'époque carolingienne mais avec des ruptures dans l'occupation du site. De ce point de vue, il ressort de l'ensemble des sites explorés une rareté ou une extrême discrétion des occupations du Ve et du VI ^{e} siècle et à l'inverse une véritable explosion aux VIIe et VIIIe siècles. Cela a très probablement une nette signification en terme d'effectif de population.

L'exemple de Villiers-le-Sec nous a permis de mieux caractériser l'émergence de ces habitats groupés ; et de lier leur organisation interne au contexte social d'un mode d'exploitation du terroir. Contrairement à ce qui avait été observé à Serris, on n'observe pas le phénomène d'unités d'exploitations juxtaposées avant le VIIIe s. Ici implantation d'ensemble centrée autour d'un habitat élitaire entouré d'un enclos, où les zones périphériques sont affectées à des activités diverses, représentés par des silos et des fours. La mutation à la fin du VIIIe s. se traduit par la mise en place d'un village-rue qui aboutit une plus grande structuration et une gestion plus rigoureuse de l'espace villageois. Ces exploitations co-existent – et dépendent peut-être – du grand ensemble manorial, qui a livré plusieurs indices d'une population au statut social plus élevé sans atteindre les marqueurs observés à Serris. Ce mode d'organisation en cour, constituait aussi une évolution de l'ensemble manorial de Serris au VIIIe siècle, qui semble également à l'œuvre sur le site d'Orville à l'époque carolingienne, également dans le sens d'une amélioration du statut social. A Serris comme à Villiers-le-Sec notre perception du modèle villageois tient dans cette juxtaposition d'un habitat principal organisé dans une cour et d'unités plus modestes organisées en bordure de chemin dans des espaces plus contraints. Le dernier point correspondant bien sur à l'existence d'un espace funéraire principal associé à l'habitat parallèlement à de petits groupes d'inhumations présents dans l'habitat lui-même et progressivement réduits au profit d'un cimetière unique.

La difficulté de perception du phénomène villageois alto-médiéval tient dans la variété des cas de figure et leurs limites mouvantes. Le rapprochement lieu d'inhumation/lieu d'habitat touche toutes formes d'habitat parfois modestes, et sur les grands habitats comme Serris et Villiers-le-Sec, l'émergence progressive d'un cimetière principal ne fait pas disparaître immédiatement ce phénomène de petits groupes de sépultures dans l'habitat même si l'on aboutit au bout de l'évolution au monopole du cimetière villageois. Le modèle achevé, qui réunit l'ensemble des composantes semble présent quasiment dès la fondation du village des Ruelles à Serris. Dans le cas de Villiers-le-Sec, c'est à la période carolingienne avec l'émergence d'unités juxtaposées le long du chemin à côté d'un espace organisé en cour, que se dessine la morphologie familière du village médiéval. Auparavant l'habitat ne semble être qu'une grosse ferme un peu dilatée et pourvue d'un cimetière.

Cette physionomie est d'ailleurs renforcée à l'époque carolingienne à Orville qui développe à l'époque carolingienne cette organisation en cour, mais en revanche, en dépit du développement de l'habitat le long du chemin aux X-XIe siècles, il ne semble pas que cet habitat en « cour » soit vraiment rééquilibré par la juxtaposition d'unités comme à Villiers-le-Sec.

Il convient également de questionner ce que nous pouvons comprendre par l'archéologie des activités au sein de ces habitats et de l'évolution des pratiques. De ce point de vue, ce que nous avions montré du tissage à Villiers-le-Sec, avec le passage d'une activité regroupée, centralisée des ateliers à une répartition au sein des unités va dans le sens inverse de ce que l'on peut percevoir des fours à pain. Ce que l'on peut percevoir des évolutions en nombre, taille et localisation montre à Villiers-le-Sec. Mais aussi sur d'autres sites du corpus (Jossigny par exemple) : une localisation lâche en périphérie, opportuniste à l'époque mérovingienne puis une régularisation et une stabilisation des localisations proche des habitats ou bien dans de petits secteurs dédiés parfois à mi-chemin de plusieurs unités (Serris) ce qui pourrait laisser penser à une mutualisation possible des pratiques de cuisson.

De ce point de vue, le double mouvement d'accroissement des diamètres et de réduction en nombre des fours constitue un marqueur très net de l'aboutissement d'une collectivisation de cette pratique. Cela est bien visible à Villiers-le-Sec, et l'exemple de Baillet est également éclairant. Ce phénomène est également présent sur les autres sites étudiés mais de façon moins nette. À Villiers-le-Bel sur un habitat encore très dense aux XI-XIIe siècles, les derniers fours observés sur la fouille appartiennent à la période carolingienne. Cette mise en commun n'est pas étrangère à cette structuration, régularisation de l'organisation de la partie de l'habitat divisé en unités qui constitue justement cette physionomie de « village-rue » si spécifique. Nous expliquons cette évolution par une contrainte foncière et notamment la volonté de disposer d'espace de culture proche dans les parties attenantes à l'habitat et qui s'explique aisément dans le cas d'un espace contraint. De ce point de vue, il semble également logique de libérer la périphérie immédiate des habitations des fours culinaires via une utilisation collective. Autre point intéressant concernant les pratiques tient dans la question du stockage des grains. La multiplication des greniers à six poteaux au sein des unités montre clairement que le stockage des grains reste une affaire directement rattachée aux unités, ce qui n'empêche pas une mise en commun possible de certaines étapes de la chaîne opératoire. En ce qui concerne les silos à grains, la question des aires d'ensilages a été soulevée à plusieurs reprises dans la mesure où ce phénomène semble une réalité évidente en France méridionale. Dans les exemples que nous avons observé et notamment à Villiers-le-Sec on observe au contraire une coïncidence parfaite avec la zone bâtie et sa périphérie immédiate à partir de la période carolingienne, leur localisation étant plus libre précédemment. Cette observation se vérifie dans la durée à Villiers-le-Bel jusqu'au XIIe-XIIIe siècle avec des exemples de silos installés dans des bâtiments. Le travail effectué sur les volumes de silos, notamment à Villiers-le-Sec, montre la présence de silos de gros volumes qui participent par ailleurs à caractériser une hiérarchie dans les unités. Cette coïncidence entre les zones de bâtiments et les silos dans un secteur d'occupation dense peut créer aisément, dans le cas d'un habitat mal conservé ou dont le bâti n'a pu être perçu correctement, de fausses aires d'ensilage situées en bordure de voirie.

L'exemple de Baillet montre bien comment le développement de l'habitat en unités juxtaposées, étirées le long de chemins, aboutit à des chapelets de groupes ayant chacun ses propres espaces de conservation, greniers et silos et ateliers de tissage tandis que la cuisson du pain comme par ailleurs l'approvisionnement en eau sont mises en commun via des équipements collectifs. Reste à côté de la question funéraire un point plus délicat : celui de l'émergence d'édifices religieux et de leur rôle dans la structuration de l'habitat groupé. La question des édifices religieux au cœur de l'historiographie sur la naissance des villages est nettement plus complexe et touche à la naissance des paroisses. Loin d'une explication unique, les quelques cas observés, trop rares pour que nous puissions avancer des modèles, nous fournissent des scénarios différents.

Premier point, l'existence d'une église ne constitue pas un préalable au regroupement et au développement d'une organisation villageoise telle qu'on peut la percevoir à Villiers-le-Sec ou à Villiers-le-Bel à l'époque carolingienne. Les exemples de Serris et Louvres, s'ils ne sont pas

contemporains, conduisent également vers un premier type de fondations cultuelles liées à des domaines mérovingiens et en relation avec l'inhumation privilégiée dont la présence conduit à l'existence de deux édifices, l'un à vocation paroissiale et l'autre peut être directement associé à la population inhumée. Les quelques cas documentés nous révèlent donc une variété de cas qui rendent difficile l'établissement d'un modèle. Tout au plus pourrait-on proposer l'idée d'étapes successives avec un premier maillage de paroisses anciennes (Belloy, Sarcelles? Louvres, Gonesse?), complétées ensuite par d'autres vagues de création. L'existence de lieux de cultes disparus associés à des habitats du haut Moyen Âge désertés constitue de ce point de vue un fait récurrent. Mais qu'il s'agisse de la « Vieille Eglise » de Baillet, de « la Vieille Eglise des Champs » de Maffliers ou de « la Chapelle » du Mesnil-Aubry, nous manquons d'information pour en dater la fondation et le contexte d'origine : cimetière antérieur? Habitat antique ? Ce maillage d'églises ne semble achevé qu'à l'issue d'une dernière vague de création, au XIIe siècle, directement en phase avec le développement de l'habitat seigneurial qui joue un rôle moteur comme à Villiers-le-Bel, dans la constitution de regroupements « église /cimetière/château ».Il nous sera toutefois souvent difficile en l'absence de mention du haut Moyen Âge de discerner la période de fondation de l'édifice le plus ancien sans avoir recours aux sources archéologiques. L'intervention au cœur des églises (Gentili et Riou 2002, Gentili 2008b) à l'occasion de suivis de restauration reste souvent la seule solution pour trancher entre différents scénarios d'origine de ces lieux de cultes. D'où l'importance du suivi archéologiques dans les églises lors des travaux de restauration, notamment de reprise des fondations.

Gentili et Riou 2002 (Cergy église) .pdf , *rapport VLB 2005 église.pdf*

Plus largement il convient de noter l'apport des diagnostics et fouilles en cœur de villages, qu'il s'agisse de surfaces qui, cumulées, deviennent plus importantes, ou bien d'informations plus ponctuelles comme à Baillet mais qui nous fournissent des informations majeures sur chaque composante de l'habitat à l'occasion d'aménagements divers. Cette archéologie du village doit marcher sur ces deux pieds, sous les villages et dans les champs. Le foisonnement d'information et de cas de figures complexes rend nécessaire la multiplication des études de cas, seules à même de permettre une compréhension de ce phénomène et notamment l'interaction des différentes composantes en jeu. Enfin, l'exercice auquel nous nous sommes attelés ici a privilégié une réflexion à l'échelle de petits territoires. Le retour sur les données a été facilité par le fait qu'il s'agissait pour l'essentiel de matériaux accumulés au cours du temps par les mêmes équipes mais sur l'interprétation desquelles le retour a été permanent. Bien évidemment, cet éloge de la continuité du regard et de la réflexion, intégrant y compris les données de diagnostics modestes, et d'une succession de fouilles effectuées sur le territoire n'est pas favorisé par l'évolution actuelle de l'archéologie commerciale qui scinde les approches et multiplie les intervenants au détriment des possibilités de synthèse.

Ici les comparaisons ont été facilitées par une approche méthodologique commune. Cet avantage constitue aussi une des limites volontaires de notre approche. Je n'ai pas souhaité aborder dans ce mémoire de façon détaillée les questions historiographiques sortant de la fenêtre d'étude. Cette démarche déjà abordées à plusieurs reprises à l'occasion des travaux du PCR sur l'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France (Gentili et Lefèvre 2009) pour la région parisienne et ont suscité l'intérêt de chercheurs (Chapelot 2010). L'approche environnementale est par ailleurs bien documentée par la thèse d'Isabelle Catteddu (Catteddu 2012). Tandis que la question du village semble à nouveau susciter l'intérêt dans la confrontation des recherches d'historiens (Fossier, Toubert Lauwers) aux premières données archéologiques issues de l'archéologie préventives (Zadora Rio 1995, Peytremann 2001, Watteaux 2003, Yante et Bultot-Verleysen 2010, Van Ossel 2010, Nissen sous presse). Nous renvoyons notamment à la publication très récente d'un court article historiographique d'Edith Peytremann sur le village dans un numéro de la revue Archéopages portant sur cette question

(Peytremann 2014) cf. également le débat présent dans la même publication entre Isabelle Catteddu, Claude Raynaud et Jean-Pierre-le Goff, p.148-153). Enfin, une table ronde sur le même sujet dans le Nord de la France, tenue au M.A.N en 2007 s, a récemment fait l'objet d'une publication (Mahé-Hourlier Poignant 2013). Nous abordons néanmoins cette question dans la seconde partie de notre conclusion. Les tentatives de synthèses portant sur des secteurs géographiques étendus et des ouvertures pas toujours représentatives ont été un exercice nécessaire mais les modèles qui en découlent restent fragiles. La complexité des études de cas abordés dans le présent mémoire, y compris sur des larges ouvertures et des terroirs pourtant largement explorés, doit nous inciter à la prudence. Le développement croissant de PCR régionaux sur l'habitat rural du haut Moyen Âge (Pays de Loire, Centre, Picardie) portant sur le sujet ou des projets à venir constituent de ce point de vue une perspective encourageante car les synthèses doivent s'accompagner d'une véritable évaluation critique des sources et d'un réexamen permanent des données sous peine de voir des classifications correspondre au regard ou à la méthodologie de tel ou tel. De ce point de vue, parmi les questions abordées dans le mémoire, la question du bâti et de son interprétation nous semble primordiale car la reconnaissance des plans de bâtiments, de leur disposition taille est souvent pour beaucoup dans l'interprétation des habitats. Il nous semble indispensable à ce stade de poursuivre le travail ébauché dans le cadre de ce présent mémoire avec la présentation du corpus issu des fouilles de Serris en l'étendant à d'autre sites, en prenant en compte l'approche méthodologique utilisée lors de la fouille et en poursuivant par ailleurs l'approche ethnographique et expérimentale par le biais des collaborations déjà engagées sur le site d'Orville (Epaud et Gentili 2009).

V-8 Comparaison, modèles et représentativité des habitats étudiés

Nous l'avons évoqué plus haut, les sites étudiés dans le cadre de cette thèse n'épuisent pas la variété des modèles et le développement des ouvertures à large échelle par l'archéologie préventive. De la même façon, la multiplication des opérations au cœur de villages n'aboutit pas pour l'instant à la redondance ce qui nous indique que le corpus est encore insuffisant à refléter la variété des situations.

V-8-1 Les fouilles d'habitats groupés du haut Moyen Âge, autres exemples franciliens

Villiers-le-Sec et Serris ont bénéficié de larges ouvertures qui permettent une bonne lecture de l'organisation des habitats voire des secteurs environnants. Il n'existe pas régionalement d'exemple aussi étendu que l'étude de cas de Serris Jossigny, incluant trois grandes fouilles d'habitats aussi proches au sein d'un large espace diagnostiqué. D'autant qu'il conviendrait d'y ajouter le secteur des communes de Montévrain (Berga 2011) et Chanteloup (Mahé 2011), que nous avons laissé de côté dans nos études de cas. D'autres secteurs méritent d'être pris en compte : c'est notamment le cas du secteur de Melun-Sénart avec tout particulièrement les fouilles de Vert-Saint-Denis « les Fourneaux » (Daveau et alii 2000), Saint-Pierre du Perray « le Champtier à Caille » (Gentili et Guy 2001, Gentili 2008d, Gohin, rapport de fouille de 2006 en cours)« et la fouille de Moissy-Cramaiel « Chanteloup » (Deresyaud et Warmé 2016). Nous pouvons y ajouter le site de Servon « l'Arpent ferret » fouillé en 1991 dont l'environnement immédiat a fait l'objet de larges diagnostics (Gentili et Blanchard 2015).

L'observation de ces larges fouilles totales ou partielles, mais qui permettent d'entrevoir à la fois l'habitat diachronique et sa périphérie permet, même si les surfaces ouvertes n'atteignent pas Villiers-le-Sec ou Serris, une observation non biaisée par les tracés linéaires ou des emprises limitées comme c'est souvent le cas. Nous pouvons prendre pour comparaison quatre sites, qu'ils s'agissent de larges emprises de décapages ou bien de fouilles complétées par des larges aires diagnostiquées permettent une bonne compréhension des limites de l'habitat et de sa périphérie *(Fig.IV-10)*. Ainsi, le site « des

Fourneaux » à Vert Saint-Denis (77) possède des traits spécifiques. Il s'agit d'un vaste habitat associé à une activité métallurgique constellé d'innombrables puits et fosses d'extraction ce qui a limité la lecture des plans de bâtiments, mais qui permet malgré tout de proposer une évolution générale de l'occupation qui n'est pas sans rappeler le schéma général de Villiers-le-Sec : occupation mérovingienne superposée à la cour de l'établissement antique et développement de l'habitat qui sort de ce cadre à l'époque carolingienne. La différence notable avec Villiers-le-Sec tient dans la continuité d'occupation clairement attestée durant l'Antiquité tardive (Daveau 1995) Ce schéma, déjà avancé à l'époque de la fouille de Servon Ferret , avec une superposition de l'habitat mérovingien sur la cour de la villa gallo-romaine et une sortie des limites bien plus tardive doit être nuancée à la lecture des diagnostics périphériques qui montrent des unités diachroniques dès la période mérovingienne installées dans la périphérie (Gentili et Blanchard 2015 p.114). Un apport majeur à la compréhension de ces mécanismes est apporté par la fouille récente de Moissy-Cramaiel dont le rapport vient d'être achevé (Desrayaud et Warmé 2016) Il s'agit de la fouille intégrale d'un habitat diachronique présentant une occupation continue de la période gallo-romaine jusqu'au XIIe siècle. En dépit de la superposition intense, une bonne perception du bâti sur poteaux a été possible grâce à une fouille exhaustive des trous de poteaux. Comme dans le cas de Servon et Vert Saint-Denis il n'existe pas de rupture dans l'occupation du site durant l'Antiquité tardive et la superposition directe, extrêmement dense sur le même espace pose la question d'une continuité des occupants avec peut être maintien au sein de cet habitat d'une composante élitaire héritière des habitants de la pars *urbana* antique de la villa? (Van Ossel 2010) On le voit, ces opérations effectuées sur de larges superficies dans la partie méridionale du plateau Briard montrent des différences majeures avec les études de cas que nous avons observé sur le secteur de Serris et Jossigny. Ces différences sont, bien entendu, causées par un destin différents de ces secteurs durant l'Antiquité tardive, mais aussi, et les choses sont probablement liées par un modèle différent d'exploitation à l'époque romaine. Ainsi le sud du plateau Briard est marqué par la présence de grandes *villae*, et le secteur de Marne-la-Vallée par des exploitations plus modestes (Ouzoulias 2014), ce qui explique peut être la différence dans ce qui se produit après le IIIe siècle.

La question du Pays de France est plus délicate : ce secteur géographique présente cependant un habitat dispersé antique dont l'occupation durant l'Antiquité tardive a été anciennement mise en évidence par les prospections pédestres constituant une des positions de thèse de Rémy Guadagnin (Guadagnin 1982) sur l'origine des villages.

Mais la continuité avec le haut Moyen Âge est plus difficile à établir au-delà du début du Ve siècle. Dans le cas de Villiers-le-Sec, on ne sait dire si l'absence d'indices chronologiques entre la fin du IVe et le VIe siècle marque une éclipse dans l'occupation du lieu ou bien est simplement un effet d'une population beaucoup plus restreint combinée au fait qu'une partie du site n'a pas été fouillée. Dans le cas du secteur de Tremblay et d'une manière générale des habitats de Seine-Saint-Denis (Gonçalves-Buissart et alii 2012), l'accent est plutôt mis sur des créations mérovingiennes avec comme vecteur d'implantation la présence de cours d'eau qui suivent une logique très différente de celle de l'habitat antique. L'exemple de Louvres et Orville, ainsi que les constatations que nous avons faites sur la question de la vallée du Croult et du chemin reliant Louvre et l'Abbaye de St Denis rejoignent bien cette observation. Nous nous éloignons ici du modèle précédent que l'on peut caricaturer ainsi : habitat mérovingien dans la cour de la villa puis étirement de l'habitat carolingien le long d'un chemin à partir de ce noyau initial.

Le cas de Moussy-le-Neuf, encore un peu fragile du fait de la part liée aux diagnostics dans l'ensemble de l'information (Gentili 2017 et fig III-59) et l'absence de rapport concernant la fouille effectuée sur le TGV (Foucray, dir.) montre néanmoins qu'un chapelet étiré de noyaux d'occupation existe dès le

VIe siècle, avec comme vecteur d'organisation un chemin structurée par la vallée de la Beuvronne qui est ici à ses prémisses. Rappelons que parmi nos hypothèses de travail dans l'étude de cas de Serris Jossigny, nous avons émis l'idée d'une remise en valeur du plateau avec comme vecteur de progression la petite vallée du ru du Gondoire au VIe siècle, à partir de Lagny. Dans le cas de Louvres la présence de plusieurs noyaux d'occupation dans la vallée du ru du Rhin est bien attestée dès le VIe siècle, mais pose aussi la question des lieux de pouvoirs et de la hiérarchie des habitats. Celle de la filiation entre l'habitat antique (vicus?) à Louvres et l'habitat mérovingien est également posée et nous avons tenté , en dépit de l'absence de fouille de la partie présumée gallo-romaine de proposer un schéma. Mais la question de la continuité se pose différemment dans le cas d'une occupation de bord de route et dans celle des *villae*.

A contrario de ces exemples, nous pouvons mentionner, non loin du Pays de France, l'exemple de St Pathus (Seine et Marne) où l'on retrouve comme à Moissy-Cramaiel un habitat diachronique avec une Antiquité tardive et un V-VIe siècles très bien représentés alors que cette période est souvent absente des autres habitats. Ce genre de continuité pose la question du maintien d'élites rurales sur le lieu depuis l'Antiquité jusqu'à la période carolingienne (Bruley-Chabot et Hurard 2011). Deux grands bâtiments carolingiens qui correspondent bien à la catégorie que nous avons observée sur nos études de cas Mais l'absence de mobilier caractéristique, et la limite de fouille qui ampute la lecture de l'unité carolingienne n'aident pas à résoudre cette question.

On retrouve également un trait commun avec Moissy, : celle d'une zone activité dense de foyers peut-être liés à des activités de maltage des grains et datables de la transition Bas-Empire-mérovingien. Enfin il convient de mentionner deux fouilles récentes dont seuls des résultats préliminaires sont connus. Nous avons évoqué plus haut la fouille de Bonneuil-en-France (III-1 et fig IV-10) diagnostiqué en 2008 qui, après une importante campagne de fouilles effectuée par l'Inrap en 2010 (Bruley-Chabot 2016) puis une autre campagne effectuées cette fois-ci par la société privée Eveha (Ben Kaddour, dir.) devrait aboutir à terme à une lecture complète de l'habitat mais pas de sa nécropole.(*http://www.eveha.fr/fouille/bonneuil-en-france-95-%E2%88%92-aeroport-du-bourget-zone-nord-ouest/*) Par son emprise, la fouille de Bonneuil est similaire à celle de Villiers-le-Sec et devrait permettre des comparaisons fructueuse concernant la topo-chronologie et l'analyse spatiale .

Enfin, la fouille de Frépillon sur une surface de 4,8 ha présente également une occupation antique et alto-médiévale : à la jonction de la vallée de Chauvry et de la vallée de l'Oise et situé à 8km à l'ouest du site de la Vieille église à Baillet et bordé par le même axe de circulation (Chemin de Pontoise à Moussy-le-neuf). Le diagnostic effectué par le SDAVO avait également permis (Carvahlo 2014) de mettre en évidence des rapprochements entre un enclos circulaires du XIe siècle que nous avions alors comparé à Villiers-le-Bel et Serris. La fouille a finalement été effectuée par la société privée Eveha (Ben Kaddour, dir.) et les premiers résultats affichés (*http://www.eveha.fr/fouille/frepillon-95-zac-des-epineaux/*) indiquent bien un lien entre l'enclos circulaire et la présence d'une élite. Ce point est particulièrement intéressant et peut être également revu à la lumière des études de cas de Villiers-le-Bel, Viarmes et Serris qui ont révélé déjà ce type d'aménagement dont le caractère ostentatoire semble l'emporter sur les aspects défensifs, minimes du fait de la faible profondeur des fossés.

Nous attendons notamment avec beaucoup d'intérêt l'étude des bâtiments éventuels associés à cet enclos pour les comparer à nos exemples précités, et la recherche de ce type de sites, notamment au travers de fouilles plus partielles n'ayant pas forcément attiré l'attention, mériterait une enquête spécifique.

V-8-2 Habitat et élites : exemples de régions voisines

Cette question d'une présence élitaire au sein de grands habitats du haut Moyen Âge avait déjà été abordée en mettant en parallèle l'exemple des pays de Loire notamment avec le site de Distré (Gentili et Valais 2007, Valais 2012). Plus récemment en région Centre, Parmi les habitats recensés dans le cadre du PCR sur l'habitat rural de la région Centre, un petit groupe d'habitats où une présence privilégiée est supposée par croisement différentes données : organisation, architecture, mobilier a fait l'objet d'une présentation en comparant différents plans d'établissements. Il s'agit notamment des sites de Saint-Rimay « Planchebrault", Saint-Gervais la Forêt, Ingré, Sorigny, Mer. (Jesset et alii 2015). Ceci rejoint bien nos questionnements sur la perception d'une hiérarchisation de l'habitat, non pas sur une distinction binaire entre habitat élitaire et habitat modeste, mais en ayant plutôt pour but d'entrevoir une hiérarchie prenant en compte plusieurs critères dont l'étude de la faune semble constituer un élément majeur, et pouvant aboutir à terme à une typologie de ces habitats. Ces exemples diffèrent de nos études de cas qui concernent principalement des habitats plus vastes au sein desquels on va tenter de chercher une hiérarchie entre plusieurs composantes du même habitat.

Concernant l'Île-de-France ont peut noter l'existence d'habitats isolés présentant des physionomies assez proches. Pour se limiter à un exemple publié, notons par exemple, le site de Mareuil-lès-Meaux (Sethian 2009) qui présente une grosse bâtisse et plusieurs bâtiments et annexes dans un enclos rectangulaire proche de celui d'Ingré. La question de composantes privilégiées au sein de vastes habitats est également avancée dans le même secteur, près d'Orléans sur le site de la Chapelle-Saint-Mesmin dans le Loiret, fouillé en 2011 et 2012 sur une emprise approchant les 5 ha.

http://www.eveha.fr/fouille/la-chapelle-saint-mesmin-45-les-chesnats-et-la-patrie-tranche-3/

Celle-ci serait caractérisée par bâtiments se distinguent par des plans de bâtiments spécifiques, des « fondations puissantes » ainsi que le mobilier (céramique d'importation et de qualité, armement, bijoux, mobilier équestre), mais ces points seront probablement précisés ultérieurement (Loubignac et alii à paraître). Concernant l'origine de sites seigneuriaux médiévaux bien attestés par leur occupation ultérieure, comme nous avons pu le montrer à Viarmes, Villiers-le-Bel, Orville , et la question de la caractérisation « élitaire » des phases antérieures, il convient également de se tourner des sites similaires comme Boves près d'Amiens (Racinet 2010 et Racinet 2012) , dont la fouille a permis une bonne perception du bâti depuis le Xe siècle en dépit des aménagements postérieurs. Le croisement entre le mobilier, l'architecture et la filiation évidente avec des occupations seigneuriales bien attestée par les textes constitue un atout évident dans la caractérisation. Nous renvoyons bien évidemment au site exceptionnel de Méaulte (Blondiau 2011) dont la lecture des bâtiments a été possible en dépit d'une fouille limitée en temps et en moyens, particulièrement sur la partie située dans l'enclos de la haute cour et notamment la présence d'une grande bâtisse à étages avec des poteaux carrés. Rappelons comme nous l'avons fait plus haut la difficulté de ne prendre en compte qu'un seul critères pour caractériser une présence privilégiée, notamment celui de la taille des bâtiments : une grande construction peut éventuellement être interprété comme un bâtiment élitaire à étages ou bien simplement une grange comme par exemple sur le site de Longueuil-Annel (Oise) (Derbois 2011) où des données carpologiques étayent l'utilisation pour le stockage des grains et la fonction de stockage.

V-8-3 Les grands sites ruraux et la question de l'organisation spatiale et des différents pôles

Deux grand sites ruraux appartiennent du point de vue historiographique au même groupe que Serris (premières fouilles) et Villiers-le-Sec (fouilles de 1995-96) : il s'agit des fouilles de Saleux (Somme),

sur une surface de 4 ha) et de celles de Portejoie à Tournedos sur Seine (Eure) où le site de 3ha s'inscrit dans un décapage d'une très grandes superficie (carrières) incluant le village et une périphérie plus lâche suivant un ancien méandre de la seine. Nous renvoyons à la fig. IV-10 qui présente à la même échelle les différents plans de fouilles de grands habitats et permet d'en mesurer l'ampleur.

Indépendamment du vaste ensemble funéraire et des églises qui y sont présentes, et qui ont pu faire l'objet de confrontations entre ces différents sites (Catteddu et alii 2007), les large surfaces ouvertes permettent d'aborder également d'autres aspects de l'habitat comme l'organisation du bâti, la présence de secteurs spécialisés etc. Dans le cas de Saleux, la compréhension globale de l'organisation de l'habitat est contrainte par la limite linéaire de l'emprise, malgré sa largeur, et par un manque de lisibilité du bâti sur poteaux plantés qui n'aboutit à aucun plan évident de bâtiment. L'organisation de l'habitat étant plus déterminée par les fossés et certains groupes de structures, notamment les fonds de cabanes. En ce qui concerne Portejoie, qui présente le mérite d'un décapage intégral du site et de sa périphérie large, l'assiette du village se distingue clairement de sa périphérie. Mais seules les constructions annexes, greniers sur poteaux, fond de cabanes ont laissé des plans évidents, ce qui laisse à penser que les maisons utilisaient des techniques de constructions moins fondées et n'ayant pas livré des vestiges interprétables. En revanche, des points de rapprochement avec Serris peuvent être avancés à propos d'un bâtiment situé à côté de l'église, matérialisé par un aménagement excavé et un plancher carbonisé qui pourrait avoir eu un lien avec certaines tombes du cimetière.

Enfin, et le point de comparaison n'est pas moindre, une zone de traitement des grains est clairement définie à Portejoie immédiatement à l'ouest de l'église. Cela rejoint les indices laissés par les remblais de plusieurs sépultures de Serris, la présence d'un grenier à l'époque carolingienne, mais aussi d'un grand silo et probablement d'une grange (VIIe et VIIIe siècle) qui confèrent également au pôle funéraire et cultuel de Serris un rôle dans le traitement et le stockage des grains. Il convient également d'y ajouter le four carolingien (556) pour lequel nous avançons une hypothèse liée au maltage. Notons également la présence d'un petit grenier et d'un bâtiment excavé dans le cimetière du site de Delle-Saint-Martin à Mondeville à proximité de l'édifice à abside interprété comme une église (Catteddu et alii, p.210). La question d'une utilisation plurielle de l'espace fossoyé qui enserre ce qui va progressivement devenir le cimetière est posée : dire qu'il s'agit d'une utilisation opportuniste d'un espace libre pour le traitement de grains, ne répond pas totalement aux indices qui associent ces pratiques à des structures de stockage ou de transformation assez particulières. Même si dans le cas de Serris, leur interprétation peut être discutée compte tenu d'une mauvaise conservation des vestiges bâtis du fait de la superposition des structures, sépultures et fossés. Dans le cas comme à Serris d'un village où les unités possèdent leurs propres greniers et silos et où la « *manor house* » dispose également de bâtiments de stockage hors norme, cette localisation autour des bâtiments cultuels de structures de transformation des grains et de conservation semble correspondre à une fonction spécifique de cet espace dans la gestion des grains récoltés. Un dernier point qui nous renvoie toujours à Serris avec ses deux édifices que nous supposons être deux églises compte tenu de leur rôle dans l'organisation du cimetière, et la présence notamment de vitraux dans les remblai bordant leurs murs. La présence de deux édifices à Portejoie (une église sur poteaux plantés et le bâtiment semi excavé évoqué plus haut) pose question. Faut-il y voir un lien avec les quelques cas de doubles églises évoqués plus haut : le cas de Louvres (St Rieul-Saint-Justin) que nous avons rapproché de Notre-Dame de Bondeville qui présente un cas similaire? Peut-on y voir l'indice d'une complémentarité entre une église paroissiale et un édifice lié à une communauté mais aussi à un secteur d'inhumation associé à une présence aristocratique? Nous soulevons plus d'interrogations que nous ne trouvons de réponses.

L'exemple de Moussy-le-Neuf que nous avons abordé à propos d'un diagnostic récent pose également problème puisque nous trouvons dans ce secteur une implantation mérovingienne dense et ancienne matérialisée par plusieurs fouilles mais avec un très intéressant texte de la vie de Ste Opportune (*Acta Santorum Miracula sanctae Opportunae)* (Le Maho 2005) à la fin du IXe siècle (876). La question de la création d'une église est mentionnée après que les reliques, déposées dans une maison aient provoqué des miracles. La question des informations apportées par la fouille dans les cœurs de villages actuels constitue un élément important de notre travail et il faut d'abord insister sur les lacunes importantes qui sautent aux yeux par exemple dans le cas du secteur de Serris.

Le travail effectué en Pays de France,dont nous avons présenté une partie avec les études de cas de Villiers-le-Bel et Louvres, par exemple, ne doit pas cacher la difficulté à effectuer ce types de recherches par des prescriptions répétées de diagnostic sur de petites surfaces, coûteuses en temps pour les services prescripteurs et les opérateurs menant à bien les diagnostics (Gentili 2014). La situation évolue cependant positivement mais n'est pas au niveau des destructions des cœurs de bourgs par la densification de l'urbanisation dans certaines régions comme l'Île-de-France.

Ainsi un premier bilan effectué en Picardie sur les opérations menées dans les cœurs de villages (Hugonnier et alii 2014) montre une nette progression par rapport au bilan effectué dix ans plus tôt, assez sec sur cette question (Blary, Derbois et Legros 2005). La trentaine de sites évoquée, dont seulement une partie correspond à des opérations en centre de villages permet néanmoins une amorce de réflexion générale sur les implantations, la chronologie, la nature des activités. L'amorce d'une recherche en Val de Loire est également évoquée dans un article (Joly) au travers la présentation de quatre sites. Les exemples que nous avons montré notamment à Villiers-le-Bel, c'est la possibilité d'obtenir des fenêtres répétées aboutissant à une surface de lecture suffisante pour aboutir à des interprétations comparables à celles que l'on peut avoir sur les fouilles d'habitats situés dans les champs. L'urbanisation intensive des centres bourgs en Île-de-France lorsqu'elle a été suivie de prescriptions de diagnostics rend possibles des avancées importantes, et d'autre part, la possibilité d'un suivi archéologique des travaux des monuments historiques dans les églises peut permettre sur les mêmes localités une approche des différents pôles de ces ensembles villageois, comme nous avons pu le faire à Villiers-le-Bel.

L'exemple de Marly-la-Ville (*Fig. III-60)* peut être souligné, puisqu'en l'espace d'un an et demi, trois campagnes de diagnostic (Inrap puis collectivité) (Warmé 2016, Gentili 2017, Alligri, diagnostic en cours) ont permis de mettre au jour un habitat du haut Moyen Âge, plusieurs secteurs du village-médiéval et moderne situés sous la cour de deux grande fermes et l'un des châteaux moderne attenant et son immense parc, le tout sur une surface d'environ 35 ha. Ces opérations venant compléter des informations issue de fouilles effectuées en 2005, lors de la restauration de l'église (Cissé et Abadie 2006). Dans le secteur du Pays de France, les études de cas que nous avons abordé et qui associent les cœurs de villages et la fouilles d'habitats ruraux dans les champs jouxtent également d'autre localités largement explorées et en partie pionnières sur ce sujet : qu'il s'agissent des fouilles de Roissy menées depuis 20 ans par J-Y Dufour (Dufour 2014) ou bien de façon très spécifique , le travail effectué sur les villages potiers de la vallée de l'Ysieux dans les années 1990 par R. Guadagnin (Guadagnin 2000). Si l'on ajoute les fouilles préventives effectuées sur le secteur de Bonneuil et Gonesse , les travaux effectués en Seine Saint-Denis Tremblay, Bondy. Gagny, s'ouvre la possibilité d'une lecture à l'échelle d'un territoire assez large au nord de Paris.

V-8-4 Questions de chronologie des implantations et modélisation chronologique des sites

L'établissement d'une chronologie des habitats en quatre grande phase (Peytremann 2003) nous conduit à observer la pertinence de ce découpage sur les deux secteurs que nous venons de présenter.

La phase I : IV-Ve siècle

Nos deux secteurs présentent des visages particulièrement contrastés : en Pays de France, la continuité de l'habitat dispersé, déjà entrevue lors des premières recherches basées principalement sur les prospections pédestres, et notamment la chronologie des molettes sur céramique de type Argonnaises (Guadagnin 1982, vol II), mais les habitats présentant une occupation après le milieu du Ve siècle sont rares.

> Sur le secteur de Serris/Jossigny et cette observation est valable sur un large périmètre, c'est l'absence d'habitat corrélée à une reprise de la forêt qui semble prévaloir sur le territoire considéré. Plus au sud, les quelques exemples que nous avons évoqués dans le secteur de Melun-Sénart et de Brie-Comte-Robert montrent beaucoup plus d'exemples de continuité.
>
> Cette phase I est donc absente de notre étude de cas sur le nord du plateau briard, et en ce qui concerne le Pays-de-France, elle s'inscrit dans le cadre de l'habitat dispersé antique souvent avec une continuité d'implantation mais des changement dans les pratiques de constructions, les structures annexes (fours en sape, bâtiments sur poteaux).

Compte tenu du nombre important de ces habitats avant la seconde moitié du Ve siècle, et pour ce qui concerne les autres leur continuité avec le VIe siècle, il semble nécessaire de placer plutôt une césure au milieu du Ve siècle.

La phase 2 : VIe siècle-milieu du VIIe siècle

En ce qui concerne les exemples à notre disposition, nous envisagerions plutôt une séquence partant de la seconde moitié à fin du Ve siècle jusqu'à la fin du VIe siècle avec quatre grandes situations.

-Le maintien d'une occupation dense à l'emplacement dans certains habitats de type *villa* qui semblent garder une prééminence dans des secteurs par ailleurs marqués par la quasi-disparition de l'habitat dispersé.

> On peut prendre pour exemple les sites de Saint-Pathus, Moissy-Cramaiel, Vert Saint-Denis, mais il convient de signaler que cette occupation s'inscrit parfaitement dans la continuité avec la période précédente, dont il est difficile de la distinguer, mais semble former un pic dans l'occupation d'un site comme Saint-Pathus.
>
> La cause du maintien d'une occupation sur ces sites ne tient pas à l'attractivité d'un pôle religieux mais semble plutôt correspondre à l'évolutions de centres économiques (*villae* antiques) plus anciens dont ils maintiennent le cadre général tout en poursuivant une mutation dans les formes de l'habitat et la culture matérielle.

-Une deuxième catégorie présente des caractéristiques proche mais correspond à un maintien d'occupation sur un lieu correspondant déjà à une importance particulière ou des spécificités allant au delà du simple établissement rural, notamment la présence d'une nécropole importante associé à un habitat de type « vicus » à l'exemple de Louvres, peut-être de Belloy-en-France.

> Dans les deux cas il est possible que le maintien d'un habitat corresponde à la continuité d'un lieu de pouvoir sur le territoire environnant pour le premier cas. Dans le second cas, comme à Louvres La combinaison d'une nécropole, d'un habitat élitaire et d'un pôle cultuel associé à des sépultures privilégiées ont pu constituer un centre attractif corrélé à un système de chemins.
>
> Louvre est le cas le plus évident car il combine les différents éléments , mais d'autres lieux de nos études de cas sont possibles : Gonesse (Karst 2016), Belloy, Sarcelles (voir supra) sont des possibilités même si les preuves sont moins évidentes. Dans le cas de Belloy, avec une grande incertitude concernant les deux localisation possibles et peut être combinées : l'emplacement du site antique de la Cavée et l'emplacement du village actuel.

-Un troisième type d'habitat correspond à des créations d'habitats sans continuité directe avec une occupation antérieure, avec plusieurs cas de figure.

-Les occupations de vallées.

Il semble que des habitats de ce type se développent avec une implantation préférentielle dans les vallées secondaires comme cela est bien visible à Tremblay Gonçalves 2007- ou le long de la vallée du Crould, comme à Orville et Moussy-le-Neuf. Notons bien souvent la modestie des indices attribués au VIe siècle en regard des occupations des VIIe-VIIIe siècle

-Les habitats pionniers

Dans le cas du secteur de Serris, ces implantations s'inscrivent dans une remise en valeur du plateau, et les données environnementales indiquent qu'il s'agit bien d'implantations en contexte de défrichement. Mais les deux cas observés sur le site du Couternois à Serris et celui du Pré Chêne sont très différents par les dimensions et l'organisation. L'habitat du Couternois structuré autour d'un très grand bâtiment sur poteaux plantés indique une fondation d'envergure très différente de l'implantation modeste du Pré Chêne.

-Des implantations sporadiques ou mal définies sur des habitats antiques

Un dernier cas est bien représenté par l'exemple de Villiers-le-Sec avec la présence d'une implantation très modeste du VIe siècle, difficile à caractériser à l'emplacement d'un habitat antique dont les cadres influencent encore le paysage mais sans continuité chronologique directe.

La phase 3 : milieu du VIIe -fin du VIIIe s.

Le boom du VIIe siècle

L'impression laissée par les sites de Villiers-le-Sec, Orville, et surtout les trois fouilles du secteur de Serris/Jossigny est celle d'un décollage très net dès le début du VIIe siècle. De fait, la césure du milieu du VIIe siècle n'est pas forcément la plus pertinente. Mais nos observations se sont pas forcément représentatives des autres secteurs et les datations ne permettent pas toujours une perception très fine de la chronologie.

Notamment, nous sommes influencés par la fondation du village des Ruelles accompagné d'une expansion qui s'accompagne d'une large ouverture du terroir. Des sites comme Orville, Le Couternois, le Pré Chêne montrent eux aussi aussi une extension importante à cette période

Cette ouverture du terroir s'accompagne de créations d'habitats qui s'inscrivent clairement dans un maillage d'occupation intercalaire, ou en périphérie de sites plus étendus comme c'est le cas du site du Clos Rose à Montévrain , ce site n'allant pas au-delà du VIIIe siècle.

Sur les sites que nous avons étudiés en détail comme Serris, Jossigny, Villiers-le-Sec, et dans une moindre mesure Louvres, cette période et notamment l'ensemble du VIIIe siècle, paraît constituer une phase de croissance déterminante marquée par une démultiplication des constructions, bâtiments, annexes (fours) et une densité accrue de l'habitat. Sans pour autant d'ailleurs que l'organisation générale de l'habitat soit modifiées (Serris) mais ce développement va de pair avec une occupation extensive de sa périphérie (fours, cabanes). En revanche, l'organisation systématique en unités juxtaposés bordant les chemins, si elle commence à être perceptible sur certains sites comme à Serris semble être surtout l'un des traits majeurs de la période suivante.

La phase 4 : IXe-XIIe siècle

Par certains aspects, il n'est pas complétement absurde d'effectuer ce très large regroupement qui va pourtant Charlemagne à Philippe Auguste, dans la mesure où un certain nombre de traits des habitats déjà perceptibles au IXe siècle (probablement même dès la fin du VIIIe siècle à Villiers-le-Sec) sont encore visibles au XIIe siècle. : le développement des unités bordant les chemins semble un trait caractéristiques de cette période même s'il n'est pas exclusif et exprime clairement une volonté de rationalisation des espaces proches de l'habitat

Toutefois, l'observation de grands habitats groupés explorés sur des superficies importantes nous permet d'observer des évolutions très nettes durant ce très long intervalle. Et si l'on prend en compte des différentes composantes de ces habitats, notamment les composantes privilégiées et religieuses/funéraires, ce regroupement est bien trop large pour prendre en compte les évolutions à l'œuvre. Mais ces différences s'observent surtout sur des fouilles étendues : à Villiers-le-Sec, l'effectif des silos carolingiens fait jeu égal avec ceux des X-XIe siècle et les capacités d'ensilages sont comparables, mais certains traits propres aux unités, notamment une certaine standardisation, par exemple celle des métiers à tisser disséminés au sein des unités agricoles, apparaît clairement aux X-XIe siècles. Enfin le jeu à l'œuvre qui concerne les habitats privilégiés, leurs évolutions de et les liens avec les pôles funéraires et religieux est beaucoup plus rapide et les changements effectués durant cette période ont une incidence majeure.

De ce point de vue, l'exemple de Villiers-le-Bel illustre bien ce découplage et prend en compte ces différences de rythmes entre la permanence de l'habitat de la Confiserie entre le IXe et le XIIe siècle et les évolutions très rapides du secteur qui va accueillir l'habitat seigneurial puis l'église.

Si l'on veut également prendre en compte la réorganisation du terroir à l'œuvre à partir de la fin du Xe siècle, il convient absolument de diviser ce long intervalle entre la fin du VIIIe siècle jusqu'au milieu/fin du Xe siècle et une dernière période partant de la du fin X^{e} jusqu'au XIIe siècle mais centrée sur le XIe siècle moment de bascule qui voit une mutation majeure dans l'organisation des terroirs et de l'habitat en relation avec l'émergence de nouveaux pouvoirs.

Ces délimitation chronologiques qui peuvent constituer des outils de classement et d'analyse des sites ne répondent pas forcément à tous les aspects d'évolutions de ces habitats ce qui semble logique dans un processus continu où viennent se rencontrer plusieurs logiques et rythmes, des permanences agraires, artisanales ou des techniques de construction à des évolutions rapides touchant enjeux des pouvoirs locaux.

V-8-5 Agglomération rurales, habitat groupé, villages et hameaux

« *La preuve du pudding c'est qu'on le mange » (F. Engels*)

La question du village fait l'objet d'un débat historiographique déjà ancien et disputé entre archéologues et historiens du Moyen Âge.

Ces questions historiographiques qui sont bien résumées dans un article récent (Peytremann 2014) où les différents points de vue sont passés en revue. Robert Fossier, dont la perception du village (Nissen sous presse) semblait la plus restrictive avait su néanmoins évoluer à la lecture de premières évolutions de l'archéologie préventive et j'ai souvenir notamment se sa réaction ouverte lors d'une présentation des fouilles de Serris et de Villiers-le-Sec que j'avais effectué dans le séminaire de Jean Chapelot (EHSS) en 2004.

La nature des sources archéologiques et des documents historiques pose également la question de la possibilité même d'une lecture commune, d'une rencontre sur le sujet entre les deux disciplines (Zadora-Rio 1995). Sans esquiver les questions de vocabulaires, mais sans rentrer plus avant dans les difficultés de dénominations communes entre historiens et archéologues, nous pouvons résumer rapidement les apports de nos deux principales études de cas et les réflexions qui en découlent sur l'évolution de l'habitat groupé et les questions d'agglomérations rurales, de village et hameaux, de leur organisation et leur périmètre.

-Dans le secteur de Serris/Jossigny, l'ampleur des surfaces ouvertes et la taille des habitats diachroniques multipolaires met en évidence les caractéristiques de ces différents habitats sans qu'un recours aux textes du haut Moyen-Âge, absent, ne soit possible faute de sources identifiées clairement.

-Dans le secteur du Pays de France, la question de l'identification des habitats pour la plupart mentionnés dès la période carolingienne grâce aux documents d'intendance de l'Abbaye de Saint-Denis se pose différemment sur fond de déplacements parfois important entre les habitats connus par l'archéologie et les villages actuels. L'observation de la hiérarchie de l'habitat va par exemple nous conduire à réfléchir aux seuils pouvant caractériser une typologie de ces habitats, et les critères mis en œuvre pour les définir de l'habitat dispersé au « hameau » et au Village. La question de la perception de différents pôles au sein de ces habitats, qu'il s'agisse de la hiérarchie des différents secteurs de l'habitat (unités) ou d'espaces ayant des fonctions ou usages différents (funéraire, religieux, spécialisé, agro-pastoral) est un point majeur pour tenter de saisir par les traces archéologiques cet ensemble complexe d'interactions sociales de pratiques collectives qu'est le village.

Ces question de complémentarité ou de différences de fonction jouent un rôle important dans l'interprétation, qu'il s'agisse de situation contrastée ou de différences plus ténues mais révélatrices de pratiques différentes dans l'architecture, la gestion de l'espace, la consommation. Le rapport entre habitats et espaces funéraires et d'autre part la question de la présence /absence d'édifices religieux associés à un habitat ne peut être éludée d'autant que cette question a joué un rôle majeur dans l'historiographie (Guadagnin 1982, Lauwers 2010). Enfin, l'organisation interne de ces habitats et des écarts qui peuvent également le composer sont à observer en terme de complémentarité, d'indices de pratiques collectives ou à l'inverse en observant les activités ressortant de chaque unité de base, lorsque bien sûr, ce type de distinction est possible. Enfin ces différents points sont à aborder chronologiquement dans l'espace chronologique que nous nous efforçons de balayer, du VIe au XIIe siècle.

Le « village » mérovingien

Le village de Serris les Ruelles aux VII-VIIIe siècle

L'absence d'occupation durant l'Antiquité tardive conduit à l'implantation mérovingienne des Ruelles ex-nihilo, à grande échelle, avec une structuration en différents pôles qui semblent plus ou moins présents dès le départ et fonctionnent en interaction et non par simple juxtaposition. Les seuls éléments antiques qui influencent sa topographie sont des fossés et des mares qui s'ajoutent aux contraintes hydrographiques. S'il existe des points communs entre la partie aristocratique des Ruelles et les grands bâtiments des *villae* antiques , une différence majeure entre la villa gallo-romaine classique, son organisation bipartite et ce que nous montre village des Ruelles tient dans cette complexité multipolaire. Celle-ci inclue des éléments présentant des caractéristiques différentes, complémentaires, et d'autres identiques mais distincts et répétés, reliés au sein d'un espace groupé par des chemins et insérés dans un territoire.

Si l'habitat privilégié fonctionne comme une unité économique distincte, un pôle cultuel qui va progressivement accueillir le principal espace funéraire lui fait pendant, et entre les deux, un secteur d'habitat réunit ces deux pôles au sein d'un ensemble cohérent intégré, organisé par des fossés. L'autre partie du village divisé en unités distinctes bordant les chemins apparaissant plutôt comme la répétition d'éléments modulaires qui renvoient par leur forme aux habitats dispersés qui existent également dans une périphérie large du village. Cet ensemble exploré sur une surface de 16 ha

présente tous les critères les plus restrictifs de la définition médiévale du village. Toutefois, l'exploration de sa périphérie large nous pose la question des limites réelles de cet ensemble par exemple l'habitat du Pré Chêne, au départ isolé comme habitat pionnier, semble évoluer de concert avec le manoir des Ruelles peu distant malgré un hiatus de quelques centaines de mètres, une forge se trouvant à mi-chemin. La question des limites est donc posée et ouvre sur la question de l'association de groupes d'habitats « dispersés », ou bien simplement reliés au centre par une occupation discontinue le long de chemins. Par exemple, faut-il considérer le petit habitat mérovingien du Clos Rose ou bien une unité du site du Pré Chêne au même titre que les unités de la partie est du site des Ruelles. Mais cela nous renvoie également au statut de différends noyaux d'habitat contemporains les unes les autres et observés le long de cours d'eau et de chemins sur plusieurs centaines de mètres.

Dans le cas du site d'Orville, la relation avec le village de Louvres qui possède un vaste ensemble funéraire et cultuel, associé à un habitat, la question peut se poser même si la présence de deux noms différents qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, indique probablement une identité distincte dès le départ accentuée par le fait que le site d'Orville possède à l'époque mérovingienne un ensemble funéraire dédié. On peut se poser également la question dans les cas des habitats échelonnés à Tremblay mais aussi dans le cas de Moussy-le-Neuf (fig. III-59) où dès la période mérovingienne, l'habitat s'échelonne sur un peu plus d'1 km jusqu'à l'emplacement des deux églises dont au moins l'une d'entre elle, Ste Opportune existe déjà au IXe siècle.

L'exemple de Villiers-le-Sec présente moins de critères que l'exemple de Serris, la présence d'un ensemble funéraire est attestée dès la période mérovingienne mais celle d'un édifice religieux est incertaine et son absence pourrait s'expliquer du fait de la proximité de Belloy dont l'église est déjà mentionnée au IXe siècle le rendrait inutile.sans préjuger de la partie non explorée du site, la partie fouillée est divisée en trois parties :

-une cour bordée de grands bâtiments

-une zone dédiée aux fonds de cabanes (tissage) et un secteur d'habitat attenant à un cimetière et clôturée par un enclos.

Les deux chemins qui traversent le village jouent un rôle dans son organisation puisque le cimetière se trouve à leur intersection et que les fossés viennent s'appuyer dessus, mais ils n'influencent pas directement l'habitat, et la bordure du chemin n'est pas recherchée pour implanter les maisons et annexes en unités juxtaposées : ces traits qui confèrent à Villiers-le-Sec une allure villageoise évidente, remontent à la fin du VIIIe siècle.

L'observation des structures d'habitat apporte des informations complémentaires : le creusements de puits, répétés avec plusieurs échecs et une technique hasardeuse impliquait une mise en œuvre coûteuse en bras et qui a dû être menée à bien par une mise en œuvre collective ou contrainte. La présence d'un regroupement de fonds de cabanes avec aménagements liés au tissage montre que cette activité s'effectue dans un espace commun. Dispersion des fours et des silos en périphérie d'ensemble de l'habitat donne l'impression d'une gestion commune, un peu lâche, des espaces de périphérie, sans corrélation évidente avec telle ou telle partie de l'habitat.

Le village carolingien

La réorganisation des habitats déjà existants comme Villiers-le-Sec ou bien la création de nouveaux d'habitats comme Villiers-le-Bel nous fournissent des clefs d'analyses concernant les évolutions des formes villageoises durant la période carolingienne.

Les mutations de Villiers-le-Sec à l'époque carolingienne

Nous pouvons mettre deux exemples en perspective : les sites de Villiers-le-Sec et celui de la Confiserie à Villiers-le-Bel. À partir de la fin du VIIIe siècle, l'organisation du village change de façon significative et l'emprise de fouille coïncide mieux avec les vestiges.

Un habitat caractérisé par de grands bâtiments et annexes (fond de cabanes) installé dans une grande cour domine le reste de l'habitat et présente des indices modérés (chasse, mobilier, architecture) d'un statut social plus élevé que le reste de l'habitat, qui est formé d'unités plus modestes serrées le long d'un des axes de circulation. Le cimetière à la jonction de deux axes se trouvant désormais dans une position plus centrale. La même caractéristique est visible à Villiers-le-Bel de part et d'autre de la rue Gambetta. L'exemple de Villiers-le-Bel présente quelques incertitudes du fait qu'il existe des secteurs non fouillés; mais le modèle semble le même, Le cimetière se trouvant même dans une position assez proche, à la croisée de deux axes en partie haute du village. Cette évolution semble plus ou moins perceptible sur plusieurs sites qui semblent s'organiser progressivement le long de chemins avec un modèle d'habitat qui rationalise l'espace et limite les activités périphériques gaspilleuses d'un espace qui peut être utilisé pour des cultures proches. Mais cela semble concerner les unités les plus modestes tandis que d'autres habitats, organisés en cour au sein d'enclos ou de palissades fonctionnent autrement .C'est également le cas à Orville.

Dans le cas de Serris Le Couternois, initié autour d'un très grand bâtiment mérovingien; l'unité d'exploitation associée à cet habitat fondateur semble garder la prééminence sur les autres groupes qui s'échelonnent également le long d'un chemin. Cette différence sociale intra site rappelle l'organisation du site des ruelles à la période précédente mais avec des contrastes beaucoup moins importants et une perception plus ténue des différences (mobilier, architecture) . Cette hiérarchie n'est d'ailleurs pas définitive et l'on peut quelquefois noter un rééquilibrage, perceptible à Villiers-le-Sec et à Serris par certains aspects. D'autre part, la question funéraire et cultuelle semble jouer de façon différente suivant les sites et en dépit de la présence systématique de petits ensembles funéraires dans l'habitat, il n'existe pas systématiquement de cimetière ni d'église associés. Sans faire de ces derniers points un critère exclusif de sélection, l'absence de cimetière et d'église signifient surtout un lien spécifique avec un autre lieu proche ou attractif possédant déjà ces caractéristiques.

La présence d'un ensemble funéraire groupé associé à un habitat formé de plusieurs parties au sein desquelles on perçoit des unités similaires, mais aussi une hiérarchie interne et des espaces liés à des activités spécifiques (fours par exemple, forge etc.) semble devoir bien correspondre à la définition d'un village en dépit de l'absence d'église. La présence de centres paroissiaux plus anciens à Sarcelles ou bien Belloy-en-France respectivement à très faible distance de Villiers-le-Bel ou Villiers-le-Sec explique aisément ce phénomène qui n'enlève rien cependant à la sacralité du cimetière même en l'absence de lieu de culte associé. Mais quelquefois, un habitat dont l'ensemble funéraire, présente une attractivité importante, prive de facto des habitats importants d'espaces funéraires propres alors même qu'il pouvait réunir les autres caractéristiques de l'habitat groupé et conserve, ponctuellement quelques inhumations ponctuelles au sein de l'habitat, comme Serris le Couternois ou le site d'Orville.

Ce critère, est souvent utilisé de façon implicite pour désigner des « hameaux » et non des villages.

En dehors de ce critère funéraire il semble difficile de trouver des seuils évidents de catégories entre les différents habitats fouillés car tous les intermédiaires semblent exister entre de petites unités isolées, jusqu'à de vastes hameaux combinant plusieurs unités d'importance diverses bordant les chemins. L'organisation d'une partie de l'habitat en unités bordant les chemins n'est pas une invention de cette période carolingienne puisque ce mode d'organisation préexiste souvent en réponse à une

contrainte d'organisation spatiale. Mais son développement sur une partie de l'habitat carolingien répond à une contrainte particulière qui pourrait être liée à la taille restreinte des parcelles disponibles incombant de partager maisons, annexes, cultures proches dans des espaces contigus, contrainte qui n'existe pas dans les habitats situés dans de grandes cours. Ce modèle d'habitat structuré le long d'axes de circulation a aussi été un vecteur d'expansion et d'étirement de l'habitat : on pense par exemple aux unités de Baillet au XIe siècle. La corrélation semble évidente entre ces étirements de l'habitat et la réorganisation des terroirs à l'œuvre lors de la dernière période abordée dans ce mémoire.

Nouvelles polarisations de l'habitat (fin X^{e}-XIIe siècle)

On ne peut aborder cette question sans aborder la question des déplacements, des abandons et la création de nouveaux pôles de pouvoirs qui semblent un des acteurs en jeu dans la réorganisation des terroirs. Ce sont pour l'essentiel les déplacements d'habitats de cette période qui nous ont permis d'avoir accès à des grands sites dans les champs, les ouvertures en centre de villages étant plus difficiles. La question du maintien du nom de lieu en dépit d'un déplacement parfois conséquent comme à Baillet (1,6 km) pose aussi la question de l'objet que désigne exactement le nom de la *villa* : l'ampleur et la cohérence de villages comme Villiers-le-Sec, Baillet semblent bien correspondre aux villae mentionnées dans les documents du IXe siècle.Mais il est possible que d'autres écarts situés dans le finage aient été compris dans cette dénomination, cette dernière incluant probablement les terres qui y sont associées. Ce point est très délicat à définir et l'on observe bien le cas complexe des sites de Serris Les Ruelles, de Jossigny Le pré Chêne et du Couternois plus au sud : le toponyme de défrichement *Serris* a-t-il désigné l'un des trois avant de correspondre au village actuel, ou les trois ? Concernant la justification de ces déplacements, il semble que deux phénomènes se soient conjugués : l'émergence de nouveau pouvoirs locaux et une rationalisation de l'exploitation du terroir. L'évolution du site de Serris au Xe siècle illustre bien la question d'une nouvelle forme d'habitat d'une élite rurale dans le village. : les techniques de constructions ne diffèrent pas du reste de l'habitat, mais la taille des bâtiments en impose et un système fossoyé organise plusieurs espaces avec une volonté ostentatoire à défaut d'une efficacité défensive. Autre caractéristique importante, cet ensemble inclut le cimetière et l'église dans un même ensemble fossoyé.. À Villiers-le-Bel, c'est un habitat du même type qui s'implante dans le cimetière, probablement dès la première moitié du XIe siècle ; une grande bâtisse sur poteaux probablement pourvue d'un étage et entouré d'un fossé circulaire. D'autres sites montrent de tels aménagements à la même période comme à Viarmes (XIe siècle)

Sur le site d'Orville, l'organisation est plus complexe à observer mais un grand bâtiment proche de Villiers le Bel, Villiers-le-Sec et Serris semble avoir prééminence au sein de l'habitat ouvert. Le secteur de Serris nous a conduit à formuler une hypothèse concernant l'évolution des habitats et des terroirs cultivés des premiers défrichements du VIe siècle au déplacement du XIe siècle : le village actuel de Serris aurait remplacé les grands habitats des Ruelles et du Couternois, ainsi que quelques habitats plus modestes en se plaçant au centre des terroirs respectifs du Couternois et des Ruelles encore visible dans la forme du territoire communal. Ces modifications de terroirs indiquent à l'inverse d'une déprise l'idée d'un terroir plein, conduisant aux derniers défrichements et créations de la fin du XIIe siècle (Villeneuve St Denis, Villeneuve le Comte). Phénomène auquel on peut rattacher la création de Saint-Martin-du-Tertre au milieu du XIIe siècle dans le cadre d'un contrat de pariage toujours avec l'Abbaye de Saint-Denis dans notre autre étude de cas (voir chap III.4.2). Le déplacement de Baillet et celui de Maffliers, chacun situés au centre de terroirs riches posent d'autre questions : Il s'agit d'un phénomène un peu plus tardif (fin XIe-XII^{e}s. pour Baillet) et incomplet puisque dans les deux cas l'église a subsisté. À Baillet, un nouveau cimetière est créé après le déplacement (XIIe siècle) mais une coexistence de l'ancien et du nouveau est possible peut-être sur

une durée assez longue. La nouvelle localisation de Maffliers et Baillet adossés à la butte témoin et le massif forestier suggère un lien avec la localisation des habitats seigneuriaux connus dans le secteur.

Dans le contexte de Villiers-le-Bel et Viarmes qui n'ont pas connu de déplacement, la superposition des constructions seigneuriales qui succèdent à ces premiers établissements du XIe siècle montre bien la continuité dans le temps de ces implantations au cœur de village.

Dans le cas de Villiers-le-Bel, la fondation de l'église (et d'un prieuré) est une initiative seigneuriale du XIIe siècle, ce qui pourrait bien être le cas à Viarmes à la charnière du XIe et du XIIe siècle *(III.4.3*), fournissant ainsi la dernière composante « classique » du village : l'église accolée aux pôles seigneuriaux comme le font, de façon spectaculaire les seigneurs de Villiers-le-Bel qui partagent la moitié de leur enceinte au XIIe siècle pour établir un vaste prieuré roman.

Cette richesse et complexité des évolutions de la fin du Xe au XIIe siècle concernant les lieux de pouvoir, la réorganisation des terroirs, va de pair en revanche avec une relative permanence de la culture matérielle, des techniques de constructions de l'habitat rural maisons et annexes. On a cependant observé, là où la surface fouillée le permet, des changements dans la gestion de certaines activités comme la fabrication du pain , observable via l'évolution de la distribution des fours sur les sites passant d'une implantation foisonnante et anarchique (VII-VIIIe s.) à la mise en place de secteurs spécialisés (carolingien) puis à une raréfaction allant de pair avec un accroissement considérable du diamètre (Villiers-le-Sec, Baillet, Wy-dit-Joli Village).

Nous manquons encore de fouilles étendues d'habitats permettant de saisir les modifications à l'œuvre entre le début du XIIe et le XIVe siècle où la « pétrification » de l'habitat semble bien avancée, mais l'exemple de la Confiserie à Villiers-le-Bel montre bien comment ce changement s'inscrit dans une continuité parcellaire et d'implantation, le mur remplaçant le fossé et la maison bloc construite du un cellier et la cave à cellules latérales, le fond de cabane et le silo. Le maintien de constructions de constructions annexes sur poteaux plantés et de fond de cabanes dans la seconde partie du Moyen âge montrent cependant une persistance de certaines pratiques héritées du haut Moyen Age.

Ces études de cas dans les champs et au cœur des villages sur deux secteurs distincts d'une région peu étendue, nous montrent bien la complexité de la question de la genèse du village médiéval si tant est que l'on puisse s'entendre clairement sur sa définition.

Le secteur de Serris nous apprend l'importance de tenter de saisir les interactions entre différents habitat insérés dans un terroir dans un contexte dynamique documenté par les études environnementales, mais également entre les différentes composantes internes de ces habitats afin de tenter d'en comprendre l'organisation sociale. L'étude des villages du pays de France permet également de cerner l'évolution des pratiques dans le fonctionnement interne de ces habitats groupés qu'il s'agisse de sites largements ouverts ou bien de fenêtres au sein des villages actuels. Entre les notions d'in*ecclesiamento* ou d'*incastellamento* se dessine une réalité plus complexe, probablement issue de plusieurs générations d'implantations entre un premier maillage paroissial ancien et habitats où le cimetière et le » coq » de village vont faire office de point d'ancrage.

Les exemples présentés dans ce mémoire, permettent d'avancer sur un certain nombre de questions concernant l'origine, la forme et l'évolution diachroniques des habitats groupés au sein de deux terroirs franciliens. Mais force est de constater que si les différents sites étudiés nous permettent d'avancer sur plusieurs questions importantes concernant l'organisation spatiale, sociale de ces habitats, la variété de ce corpus d'habitats résiste à une classification simple et doit nous encourager à poursuivre l'enquête, qu'il s'agisse de l'étude d'habitats explorés sur de grandes ouverture ou d'études

répétées au sein des villages actuels. Tout en gardant à l'esprit l'importance des données environnementales. Et, autre point qui nous semble essentiel, en poursuivant le travail de compréhension des espaces bâti et des architectures de l'habitat rural par une méthodologie de fouille adaptée à sa compréhension, et en poursuivant les études pluri-disiplinaires et expérimentales des bâtiments, maisons et annexes sur un corpus de taille critique. Sans oublier bien sur, l'indispensable dialogue avec les sources écrites.

Il y a beaucoup à attendre beaucoup d'une confrontation de nos premières observations avec les résultats d'autres habitats fouillés récemment sur de grandes superficies et dont l'ouverture devrait permettre une bonne lecture de l'organisation spatiale. Enfin, les données présentées dans ce mémoire montrent bien que l'intervention dans les villages actuels, difficile à mettre en œuvre et faite d'interventions répétées produit des résultats complémentaires de la fouille dans les champs.

Le lotissement, parfois intensif, des centre-bourgs a longtemps peu intéressé les archéologues. L'évolution actuelle va vers une meilleure prise en compte de cette archéologie « dans le village », par la réalisation croissante de diagnostics. Celle-ci si elle n'est pas encore systématique et à la mesure des destructions opérées, devrait nous permettre d'atteindre un nombre de cas plus conséquent que les quelques exemples que j'ai pu aborder, au fils des ans, et que j'ai tenté d'ordonner dans cette thèse, en regard des grandes fouilles effectuées dans les champs.

Viarmes, le 2 septembre 2017

Bibliographie

Abadie 2014

Abadie, I. Étude de l'ensemble funéraire de Villiers-le-Bel St Didier in : Gentili (dir) *Au cœur du village : cimetière, habitat seigneurial et prieuré médiévaux et modernes (VIIe-XVIIIe siècles),* Inrap Centre-Île-de-France. Juin 2014, p.478-540

Abadie et alii 2013

Abadie I., coll. Gentili F., Boulestin B., Charlier P., Yvinec J.-H. Traces d'interventions anthropiques sur des restes osseux humains déposés dans un silo du haut Moyen Âge, site de « La Confiserie », Villiers-le-Bel (Val-d'Oise), *RAIF*, n° 6, 2013, p. 185-222

Abadie 2004

Abadie I., *La nécropole Saint-Rieul à Louvres (département du Val-d'Oise): approche historique, archéologique,anthropologique et topographique*, Maîtrise sous la direction de Monsieur J.P. Caillet, Université Paris X Nanterre, 2004

Aumard 2007

Aumard, S., *Nouvelles perspectives d'études sur les tuiles médiévales : recherches sur les toitures de monuments en Bourgogne du Nord.* Medieval Europe Paris, 2007 [en ligne] http://medieval-europe-paris-2007.univ-paris1.fr/S.Aumard.pdf

Baduel 1983

Baduel, D. La Vieille Église : site du Haut Moyen Âge à Baillet-en-France. *Bulletin de la JPGF*, n°7,1983, p. 84-99.

Baduel 2000

Baduel, D., *Saint-Martin-du-Tertre, un village, une histoire,*Syndicat d'initiative de Saint-Martin-du-Tertre, 2000 361 p.

Bakels 2009

Bakels, C., Etudes sur les plantes cultivées pendant le haut Moyen-Âge en France septentrionale, *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1 /2, 2009 p.63-68

Barbaud 1989

Barbaud J., Le capitulaire *De villis* et le développement des jardins médicinaux sous Charlemagne, in *Hist. Sci. méd.*, t. XXIII, 1989 p.299-308

Barbey 1992

Barbey, S. Bailly « Le Bassin » notice du bilan scientifique DRAC SRA, 1992 p.58-59

Barbier 1982

Barbier J., Position de thèses, Ecole nationale des Chartes, Paris, 1982

Barbier 1988

Barbier J., *...Palatium, fiscus, saltus*: recherches sur le fisc entre Loire et Meuse du VIe au Xe siècle In: *Un village au temps de Charlemagne* , catalogue d'exposition, 1988 p. 82

Bauchet 2006

Bauchet, étude d'archives in :Pantano L., Bailly-Romainvillers « Le Bois du Trou » (Seine-et-Marne – Ile-de-France), ZAC des Deux Golfs 4/2/7, 14/11/05- 18/01/06, INRAP- SRAIF, 2006

Bauchet 2007

Bauchet O. Étude microtoponymique de Serris in : Damour V., Serris (Seine-et-Marne), "ZAC du Val d'Europe" : rapport de fouille, Pantin : Inrap CIF , 2007

Beau 1995

Beau, E., Beau, J.P., *Histoire de Montsoult et de Maffliers,* édition du Valhermeil, 1995

Bedos 1980

Bedos, B., *La Châtellenie de Montmorency des origines à 1368, Aspects féodaux, sociaux et économiques*, SHAPVOV, 1980 405 p.

Berga 2008

Berga A., « Le réseau hydrographique artificiel antique de Marne-la-Vallée », in Griffisch J.-N., Magnan D., Mordant D. (dir.), *La Seine-et-Marne*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres (coll. CAG, 77/1 et 77/2), 2008 p. 133-137.

Berga 2012

Berga, A., Z.A.C. du Clos Rose à Montévrain (Seine-et-Marne) : établissements protohistorique et antique. Actes des journées archéologiques d'Île-de-France : 2004-2005-2009-2010-2011, vol. 1 p. 79-86. Paris : Service Régional de l'Archéologie, 2012.

Bergot 2012

Bergot, *Bailly « les Petites Hermières »*, rapport final d'Opération. Inrap, 2012

Billoin 2010

Billoin, D., Un établissement rural mérovingien à Delle «la queue du Loup », territoire de Belfort.

Revue Archéologique de l'Est, t. 59-2010, p.603-634

Blaizot 2011

Blaizot, F. , *Les espaces funéraires de l'habitat groupé des Ruelles à Serris du VIIe au XIe s. (Seine et Marne, Île-de-France) : taphonomie du squelette, modes d'inhumation, organisation et dynamique).* Thèse de doctorat en Paléoanthropologie sous la direction de Henri Duday, 2011, 2342 p.

Blaizot 2014

Blaizot, F., *De l'expression individuelle à l'expression collective dans le cimetière des Ruelles, Apporter, placer, déplacer et replacer : à Serris (Seine-et-Marne), du VIIe au début du XIe siècle. Déplacer les morts. Voyages, funérailles, manipulations, exhumations et ré-inhumations de corps au Moyen Âge,* Boyer-Gardner, Delphine, Vivas, Mathieu (éd.), Collection Thanat'Os (2), Bordeaux, 2014 148 p.

Blary, Derbois et Legros 2005

Blary F., Derbois M., Legros V., Bayard D , Bakels C , Yvinec JH, Les campagnes médiévales en Picardie : état de la question, *Revue archéologique de Picardie,* année 2005 Volume 3 Numéro 1 pp. 223-246

Blanchard 2008

Blanchard J., Cammas,C., Genin M., Verdin, « Un réseau de fossés antique original au nord-ouest du plateau briard : nouvelles observations réalisées à Bussy-Saint-Georges (Marne-la-Vallée, Seine-et-Marne) », *Revue archéologique du Centre de la France*, 52, p. 191-230.

Blondiau 2011

Blondiau L. : Méaulte, Bray s/Somme et Fricourt, Somme

Plate-forme aéro-industrielle de Haute-Picardie Volume 7, un habitat médiéval fortifié aux Quarante Cinq (site 5) 328 p. 104, Inrap Nord-Picardie Janvier 2011

Bonin 1993

Bonin T., Chessy, « Le Bois de Paris » p.213-214 *: L'Ile-de-France de Clovis à Hugues Capet du Ve au Xe siècle*. - p. 98-102*,* musée archéologique de Guiry-en-Vexin, 1993.

Bonin 2000

Bonin T., Le site de Chessy et l'occupation du sol en Île-de-France (VIe-Xe s.), *Archéol. médiévale*, XXIX, 2000 : 1-68.

Boulen 2010

Boulen M., « Synthèse des analyses polliniques pour la période romaine sur le secteur de la bordure nord-ouest du plateau briard », *Revue archéologique d'Île-de-France*, 3, p. 133-148.

Boulen 2012

étude Palynologique de Jossigny le Pré Chêne in : Gentili et Sethian 2012 p.497.

Boulen 2015

Boulen M., étude Palynologique de Serris Le Couternois in : Sethian et Gentili, rapport final d'opération (en cours)

Bourgeois 2006

Bourgeois L., Les résidences des élites et les fortifications du haut Moyen Âge en France et en Belgique dans leur cadre européen : aperçu historiographique (1955-2005), *Cahiers de civilisation médiévale*, Année 2006 ,Volume 49, Numéro 49-194 pp. 113-141

Bourgeois 2014

Bourgeois L , « Production et distinction : l'artisan au château (Nord-Ouest de l'Europe, Xe-XIIe siècles) », dans D. Barthélemy et J.-M. Martin (dir.*), Richesse et croissance au Moyen Âge. Orient et Occident, Actes du séminaire de la fondation des Treilles*, 19-22 juin 2012. Paris, Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance (ACHCByz, monographies 43), p. 151-182.

Broine 2009

Broine E., Rungis (Val-de-Marne) « La Couture / Z.A.C. du Lagué », notice de site in : Gentili et Lefèvre 2009 p. 221-232

Bruley-Chabot 1997

Bruley-Chabot, G., *Les fours culinaires du haut Moyen Âge en Ile-de-France*, mémoire

de maîtrise sous la direction de L. Pressouyre, Paris 1 Sorbonne, 1997.

Bruley-Chabot et Hurard 2011

Bruley-Chabot et Hurard, S. & G. Bruley-Chabot (dir.). 2011. Saint-Pathus "les Petits-Ormes" (Seine-et-Marne). Longue durée d'occupation du Néolithique à l'époque moderne. Mutations d'un habitat rural du Bas-Empire à la fin du premier Moyen Âge. Rapport de fouille d'archéologie préventive. Pantin, Inrap Centre – Île-de-France, 4 vol.

Bruley-Chabot 2016

Bruley-Chabot G. Alligri A., Abadie I, Blaser R.

Bonneuil-en-France (Val-d'Oise), Aéroport du Bourget - zone nord-ouest "La Fontaine Plamond" : phase 1 : fermes, exploitation, village : les exploitations reconnues depuis le Hallstatt ancien jusqu'au XIIe siècle : rapport de fouillePantin : Inrap CIF, 2016 570 p.

Brunterc'h 1988

Brunterc'h J-P., De l'habitat dispersé antique aux villages de l'An Mil., in *Un village au temps de Charlemagne : moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil*, Réunion des musées nationaux, Paris, 1988, p. 112-144

Catteddu I., Nissen-Jaubert A., Gentili F., « Héritages et temps nouveaux. Le haut Moyen Âge », in Demoule J.-P. (Dir.), *La France archéologique - 20 ans d'aménagements et de découvertes*, Ed.Hazan Paris 2004.

Catteddu et alii 2007

Catteddu I., Carré F., Gentili F., Delahaye F., Langlois J.-Y. et Couanon P.)- "Fouilles d'églises rurales du haut Moyen Âge dans le Nord de la France : des questions récurrentes", in *Hagiographie,*

épigraphie et archéologie : nouvelles approches et perspectives de recherche, actes du Colloque : Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle, Amiens, janvier 2007.

Catteddu 2007

Catteddu I., Gentili F..(Col.) , Jesset S. (Col.) « Le renouvellement des connaissances sur l'habitat et l'espace rural au haut Moyen Âge », in : Demoule J.P. (dir), *L'archéologie préventive dans le monde. Apports de l'archéologie préventive à la connaissance du passé*, Éditions La Découverte, Paris, 2007

Catteddu et Nissen 2011

Catteddu I. et Nissen Jaubert I, Archaeology of the rural space some introductory remarks and considerations on the research of medieval rural settlement in Europe with some high lights from Northern France, dans P. de Vingo, I. Catteddu & A. Nissen Jaubert (éd.), *Archaeology and rural landscape : rural settlements in their natural economical and social environment 4th International Congress of Medieval and Modern Archaeology. On the Road Again. L'Europe en Mouvement*, p. 8-21

Catteddu 2012

Catteddu I., Archéologie des sociétés rurales altomédiévales dans la moitié nord de la France : modes d'habitats, gestion de l'espace, pratiques agropastorales et milieux (études de cas d'archéologie préventive), thèse de doctorat (Université de Paris 1), soutenue publiquement à l'Institut d'Art et d'Archéologie de Paris 1 et Paris 4 le 30 novembre 2012

Catteddu et alii 2004

Nissen, A , Catteddu I., Gentili F(col.) Héritages antiques et temps nouveaux. Le haut Moyen Âge Demoule, J-P (dir.),. *La France archéologique. Vingt ans d'aménagement et de découvertes*. Paris, Éditions Hazan 2004, 255 p.

Casadei et Leconte 2000

Casadei, D., Leconte,L., Analyse spatiale d'un établissement rural de La Tène D l : Louvres/Le Vieux Moulin (Val-d'Oise), Blanquaert B. et Marion St. (dir.) Les Installations agricoles de l'âge du Fer en France septentrionale 528p.

Cuisenier (1988)

Cuisenier et Guadagnin (Dir.) *Un village au temps de Charlemagne, Moines et paysans de l'Abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil,* cat. d'exposition, Musée des arts et traditions populaires, 29 novembre 1988 - 30 avril 1989, éd. de la RMN, Paris 357 p

CAG95 2006

Carte archéologique de la Gaule 95 - Le Val-d'Oise , Par : Monique Wabont, Franck Abert, Didier Vermeersch , 2006 , Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 495 p. 497 ill.

Catteddu et alii 2007

Catteddu, I., Carré, F., Gentili, F., Delahaye, F., Langlois, J.-Y., Couanon, P ., "Fouilles d'églises rurales du haut Moyen Âge dans le Nord de la France : des questions récurrentes", in *Hagiographie, épigraphie et archéologie : nouvelles approches et perspectives de recherche*, actes du Colloque : Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle, Amiens, janvier 2007.

Cardon 1999

Cadron D., *La draperie au Moyen Age : essor d'une grande industrie européenne*. Paris : C.N.R.S. Editions, 1999. In-8°, 661 pages, ill.

Chaoui-Derieux et Goret 2010

Chaoui-Derieux D. et Goret J.-F., Les outils en os du haut Moyen Âge : état de la question et présentation d'une expérience en cours -Gentili, François, dir. ; Lefèvre, Annie, dir. : L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France, p. 97-123. Guiry-en-Vexin : Centre de recherches archéologiques du Vexin français, 2009. Programme collectif de recherche - bilan 2004-2006. (*Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise*, supplément ; 2).

Chapelot et Gentili 2010

Chapelot J., Gentili F - Trente ans d'archéologie médiévale en France, dans Chapelot J. (dir.) - *Trente ans d'archéologie médiévale en France, Un bilan pour un avenir*, actes du IXe congrès international de la Société d'Archéologie Médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006), Publications du CRAHM, Caen, 2010, p 3-24

Chapelot 2010

Chapelot J., L'habitat rural du haut Moyen Âge : quelques réfléxions à partir de ce que nous en font connaître les fouilles d'Île-de-France. *Autour du "village" : établissement humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IVe-XIIIe siècles)* / Jean-Marie Yante (2010)

Cissé et Abadie 2008

Cissé L., Abadie I. – *Marly-la-Ville, Eglise Saint-Etienne (Val-d'Oise)* : rapport de fouille. Pantin : Inrap CIF, 2008, 154 p.

Coxal et alii 1993

Coxall, D., Ajot, J., Charamond, C., Les fouilles de l'abbaye et les églises adventices in : *L'Ile-de-France de Clovis à Hugues Capet du Ve au Xe siècle*. - p. 98-102, musée archéologique de Guiry-en-Vexin, 1993.

Daveau 1995

Daveau I. L'établissement rural des Fourneaux à Vert-Saint-Denis dans l'Antiquité Tardive, dans :Ouzoulias P., Van Ossel P. (dir.), *L'époque romaine tardive en Île-de-France, Les campagnes de l'Île-de-France de Constantin à Clovis*, Pré-actes du colloque, Paris, 14-15 décembre 1995, *Documents de Travail*, 2, Paris, p. 117-126.

Daveau 1999

Daveau I., - Une étape sur la voie de Paris à Senlis, le site gallo-romain du Val-Noël à Louvres. In : *Vivre en Val-d'Oise*, 59, 1999, pp.38-42.

Daveau 2000

Daveau, I. - Opération archéologique Francilienne liaison Cergy-Roissy, Louvres (Val d'Oise),

Le Val-Noël - RN 17, une station sur la voie de Paris à Senlis ?, D.F.S de fouille archéologique,Saint-Denis, 2000, 102 p.

Daveau et alii 2000

Daveau,I., Goustard (V.) Bahain , J.-J. : Un complexe métallurgique et minier du haut Moyen Age. Le site des Fourneaux à Vert-Saint-Denis (Seine-et-Marne) *Mines et métallurgies en Gaule. Recherches récentes* Gallia Année 2000 Volume 57 Numéro 1 pp. 77-99

Derbois 2011

Derbois M.(dir.),Clavel B., Epaud F., Friboulet M. : *Longueil-Annel, Oise, "Le Village" : une grange monastique et un habitat des Xe-XIe siècles* : rapport de fouilles, Amiens : Inrap NP, 2011

Devroey 1985

Devroey, JP., "L'économie domaniale", dans : *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de Dagobert à Charles le Chauve (VIIe-IXe siècles)*, édité par Patrick Périn et Laure-Charlotte Feffer, Rouen, 1985, p.301-305.

Derville 1999

Derville, A., *L'agriculture du Nord au Moyen âge : Artois, Cambrésis, Flandre wallonne Villeneuve-d'Ascq* : Presses universitaires du Septentrion , DL 1999 332 p.

Desrayaud 2008

Desrayaud, G., « Parcellaires fossoyés du Haut-Empire des plateaux de Brie : Jossigny/Serris et Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne) : approche méthodologique de l'étude des réseaux *», Revue archéologique du Centre de la France*, 47 [URL : http://racf.revues.org/1161].

Desrayaud et Warmé 2016

Desrayaud, G, Warmé, N. *Moissy-Cramayel,(«77) Chanteloup : Villa gallo-romaine et hameau médiéval de "Chanteloup*" (*Ier-XIIe s. ap. J.-C.)* Rapport de fouilles, 3 vol Inrap Pantin Novembre 2016 , 3 vol , 512 p.

Dietrich et Gentili 2000

Dietrich, Gentili, F., Les puits de la villa gallo-romaine de l'Arpent Ferret à Servon (Seine-et-Marne). In : I. Bertrand (dir.), *Actualité de la recherche sur le mobilier romain non céramique*. Actes du Colloque de Chauvigny (Vienne, France) 23 & 24 oct. 1998 (Mém. XVIII Assoc. Publ. Chauvinoises), Chauvigny 2000, 149-176.

Dietrich et Solari 1992

Dietrich, A., Solari, M-E, Serris-les-Ruelles Etude des bois gorgés d'eau et des charbons de bois Bulletin de la Société Botanique de France. *Actualités Botaniques*, Volume 139, Issue 2-4, 1992 pp 637-649

Durliat 1988

Durliat, J., Le système domanial au début du IXe siècle d'après le capitulaire de villis et le "polyptyque" d'Irminon (1988) - In: *Un village au temps de Charlemagne* p. 105-111

Duby 1962

Duby, G., *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval (France, Angleterre, Empire, IXe- XVe siècles)*.Paris 1962

Dufour 2014

Dufour J-Y (dir.), Le château de Roissy-en-France (Val d'Oise). Origine et développement d'une résidence seigneuriale du pays de France (XIIe-XIXe siècle). Paris, *Revue archéologique d'Île-de-France* 2014, 617 p., 278 ill

Durand 1998

Durand, J-C, *Louvres (Val-d'Oise), 65 rue de Paris* rapport de diagnostic

Afan CIF Saint-Denis : SRA Ile-de-France, 1998 1 vol. 36 p., 33 fig

Durand 2007

Durand, J-C, Louvres (Val-d'Oise), "21 rue de Paris, 7 bis rue d'Orville, rue de la Vieille France" : rapport de diagnostic. Pantin : Inrap CIFSaint-Denis : SRA Ile-de-France, 2007

Duvaut-Robine 2014-2015

Duvaut-Robine (A.). Un habitat rural du VIe au XIIe siècle aux confins du Pays de France et de la Goëlle : résultats de la fouille de la "Barogne 8" à Moussy-le-Neuf (Seine-et-Marne). *Revue archéologique d'Île-de-France* n°7-8, p. 309-349, 2014-2015.

Epaud et Gentili 2009

Epaud F., Gentili F. avec la collaboration de Simard M., 2009 - L'apport de l'expérimentation archéologique pour la compréhension de l'architecture carolingienne à poteau planté : les exemples du chantier d'Orville (Val-d'Oise), *Revue Archéologique de Picardie*, 2009 n° 1 /2 : 129-144.

Epaud et alii à paraître

Epaud, F, Gentili, F, Hunot, J-Y, Jesset,S., Laurent A., Valais.A.

Les espaces souterrains d'époque carolingienne : approche comparative et expérimentale d'un type de construction. Colloque : *Caves et celliers au Moyen Âge et à l'Epoque moderne* . Orléans octobre 2017

Faure-Boucharlat 2001

Faure-Boucharlat, É (dir.). *Vivre à la campagne au Moyen Âge : L'habitat rural du Ve au XIIe siècle (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*. 2001 *DARA* n°21 432p.

Feller 2017

Feller L. *Paysans et seigneurs au Moyen Age - VIIIe-XVe siècles* Armand Colin, Paris 2017, 301 p.

Foucray 1987

Foucray B., *Serris Les Ruelles, rapport de sondage*. DAHIF, Vincennes, 1987

Foucray 1995

Foucray, Bruno -Les Ruelles de Serris: habitats aristocratique et paysan du haut Moyen Âge (fin VIIe/Xe siècle). Bruno Foucray. In: *Ruralia I. Konference Ruralia* - Praha 1995. Praha : Archeologický ústav AV ČR, 1996 s. 203-210.

Foucray, à paraître

Foucray,B. Le trésor de Maffliers volume XXVII de *Trésors Monétaires de la BnF* (parution prévue en 2017)

Foucray et alii 1992

Foucray, B., Gentili, F., Blaizot, F., Guy, H., *Les Ruelles de Serris Village du Haut Moyen Âge (mi VII-Xe siècle)* Rapport de sauvetage programmé du 1/08 au 31/10/1997 Vincennes Mai 1992.

Foucray et Gentili 1993

Foucray, B., Gentili, F., "Les Ruelles de Serris (Seine-et-Marne) ; Le village du haut Moyen Âge", dans *L'Ile-de-France de Clovis à Hugues Capet, du Ve au Xe siècle*, catalogue d'exposition, Musée archéologique départemental du Val d'Oise - Service régional de l'archéologie d'Ile-de-France, éd. du Valhermeil, Guiry-en-Vexin, 1993, 344 p. ill. : p. 201-202

Foucray, Gentili 1995

Foucray B., Gentili F.. Le village du Haut Moyen Âge de Serris (Seine-et-Marne), lieu-dit «Les Ruelles» (Vlle-Xe siècle). In : Lorren C. dir., Périn P.(dir.) — *L'habitat rural du Haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne)* : Actes des XlVe journées internationales d'archéologie mérovingienne, février 1993. Rouen : AFAM, 1995. p. 139-143. (Mémoires ; 6).

Foucray et Gentili 1998

Foucray, B., Gentili, F., Serris Chapelle cimétériale des Ruelles in Duval (N.) *Les Premiers monuments chrétiens de la France. 3 - Ouest, Nord et Est*. Introduction de Nancy Gauthier. Edité par Picard Editeur, 1998 p. 198-200

Foussard 2008

Foussard D ., Huet C. et Lours M. *: Églises du Val-d'Oise Pays de France, vallée de Montmorency* Gonesse, Société d'histoire et d'archéologie de Gonesse et du Pays de France, 2008 308 p.

Frère et Yvinec 2010

Frère S. et Yvinec J.Y/ Elevage et alimentation carnée en Île-de-France durant le haut Moyen Âge -- Gentili, François, dir. ; Lefèvre, Annie, dir. : *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, p. 11-20. Guiry-en-Vexin : Centre de recherches archéologiques du Vexin français, 2009. Programme collectif de recherche - bilan 2004-2006. Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise, supplément ; 2).

Frutieaux-Paillard 2009

Frutieaux-Paillard (E)« Le village disparu de Montmélian aux confis du Parisis et du Senlisis sur les communes de Saint Witz (Val-D'Oise) et de Mortefontaine (Oise) Du *Mediolanum* Celtique aux châteaux et églises de Montmélian ». *Revue Archéologique de Picardie* 2009-Hommage à Marc Durand)

Garcia 1994

Garcia (C),.Les Mottes féodales en pays de France. *Vivre en Val-d'Oise*, Patrimoine, art, histoire, environnement, 23, 1994, p. 18-25.

Gauthier 2012

Gauthier, A., *étude Palynologique du site de Serris les Ruelles* in Gentili et Sethian 2012 p.497.

Gallet 1880

Gallet, A., *Recherches Historiques sur Sarcelles*, Paris, 1880 192 p.

Gentili 1987

Gentili F., village de l'An Mil à Baillet-en-France. In *: Catalogue de l'exposition "Vexin, Parisis et Pays de France au Temps des Capétiens*", Cergy-Pontoise : Conseil Général du Val-d'Oise, 1987, p. 56-59.)

Gentili 1988a

Gentili F., "Les structures domestiques culinaires : les fours et les foyers", in : Cuisenier et Guadagnin (Dir.) *Un village au temps de Charlemagne, Moines et paysans de l'Abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil,* cat. d'exposition, Musée des arts et traditions populaires, 29 novembre 1988 - 30 avril 1989, éd. de la RMN, Paris, 1988, pp. 242-249.

Gentili 1988b :

Gentili, F., Le vicus de Belloy-Saint-Martin-du-Tertre) : *Un village au temps de Charlemagne : moines et paysans de I'abbaye de Saint-Denis du 7ème siècle à I'An Mîl* : Catalogue d'exposition, Musée national des arts et traditions populaires, Paris 29 novembre 1988 - 30 avril 1989. p. 146-147.

Gentili 1988c

Gentili, F. "*La céramique des habitats ruraux du Parisis du VIIè siècle à l'an Mil*". DEA d'archéologie médiévale sous la direction de M. L. Pressouyre, Université de Paris I, Octobre 1988,

Gentili 1998

Gentili, F., Baillet-en-France (95). " *La Vieille Église "Habitat rural du Haut Moyen-age*. D.F.S de sauvetage urgent, Saint Denis 1998 116 p., 68 ill.).

Gentili 1998b

Gentili, F., *Mesnil -Aubry "La Croix Verte / La Chapelle*" : DFS de sauvetage urgent, Saint-Denis : Service régional de l'archéologie d'Île-de-France, décembre 1998.126 p., 80 ill.

Gentili 1998c

Gentili, F., -Les bâtiments agricoles du Fayel à Baillet-en-France in *Aspects méconnus de la Renaissance en Ile-de-France* Musée Archéologique du Val d'Oise.SOMOGY /éditions d'art 1998 (p.115-117)

Gentili 2000

Gentili, F. (dir.) *Villiers-le-Sec (Val d'Oise), La Place de la ville : village du haut Moyen Âge*, Document Final de Synthèse de sauvetage urgent, Saint-Denis, Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France, Service Régional de l'archéologie, 722 p.

Gentili 2000b

Gentili, F., (Dir.), Bruley-Chabot G. (Col.) *Louvres Le bois d'Orville : habitat rural du haut Moyen Âge (VII-XIe siècle)*, DFS de sauvetage urgent du 24 mai au 30 septembre 1999, 227 p.261 fig.

Gentili 2001

Gentili F. – villages, maison et annexe autour de l'an Mil, Catalogue d'exposition *L'Ile de France médiévale*,Tome 1 Madvo, Somogy, éditions d'art, I : 28-39, janvier 2001

Gentili 2001b

Gentili F, *Louvres, bois d'Orville Habitat rural du haut Moyen Age et château médiéval*, rapport d'évaluation du 24 octobre au 24 novembre 2000, Saint-Denis, Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France, Service Régional de l'archéologie, mai 2001 54 p.

Gentili 2002

Gentili, F., : *Musée Intercommunal d'Histoire et d'Archéologie, 56, rue de Paris à Louvres* (Val-d'Oise). Rapport de Diagnostic archéologique du 7 au 20 octobre 2002 Service Régional de l'archéologie, Saint-Denis novembre 2002, 60p, 63 ill

Gentili 2003

Gentili, F., Belloy , « la Cave »notice de site p. 46-52 , in Gentili F. Lefèvre A; Mahé N. *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Ile-de-France*, PCR bilan 2002/2003, 1er suppl. au *Bulletin archéologique du Vexin français*, Guiry-en-Vexin, 2003 96 p.)

Gentili 2004

Gentili, F., « La fouille de bâtiments sur poteaux du haut Moyen Âge, quelques réflexions à l'appui des fouilles de Villiers-le-Bel (95) et de Saint-Pierre-du-Perray (91) », in Gentili F.. Mahé N. Lefèvre A. (dir.), *PCR sur l'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, rapport d'activité 2004, décembre 2004.-21 p.

Gentili 2005

Gentili F. , Le verre architectural dans les habitats ruraux du Haut Moyen Âge d'Île de France : quelques exemples *De transparentes spéculations, vitres de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge (Occident-Orient)* AFAV 2005 p.78-80 afaverre.fr/pdf/78-80.pdf

Gentili 2006

Gentili, F.,*Villiers-le-Bel 69, rue Gambetta : habitat du haut Moyen Âge et occupation protohistorique* ; Rapport final d'opération octobre 2006, Inrap Pantin 176 p., 139 ill.

Gentili 2008

Gentili F. (Dir.), Abadie I., Bonnard M, Goret J.F, Jouannin G., LafargeI., Lefèvre A., Le Roux J., Mathis D., Preiss S., Viré M., Warmé N. collab. *Villiers-le-Bel (Val-d'Oise),"La Confiserie" 72 avenue Gambetta* . Rapport final d'opération Inrap, Pantin. Février 2008 251 p, 323 ill.

Gentili 2008b

Gentili F.(dir), Abadie I., Caillot I. Epaud E. *Villiers-le-Bel (Val-d'Oise) église Saint-Didier*. Rapport final d'opération/ Inrap Pantin 2008 143 p.152 ill

Gentili 2008c

Gentili, F. , L'habitat du haut Moyen Âge de « La Chapelle, La Croix Verte » au Mesnil-Aubry (Val-d'Oise). *Revue archéologique d'Île-de- France* n° 1, 2009 p.265-308)

Gentili 2008d

GENTILI (F.)
La maison et ses annexes, l'exemple du Champtier à Caille à Saint-Pierre-du Perray
Catalogue d'exposition Homo Senartus, 15 ans de recherches en ville nouvelle de Sénart, Sénart, 2008 p. 120-121.

Gentili 2009

Gentili, F., - Silos et greniers. Structures de conservation des grains sur les sites ruraux du haut Moyen Âge d'après des exemples franciliens. Gentili, François, dir. ; Lefèvre, Annie, dir. *: L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France,* p. 97-123. Guiry-en-Vexin : Centre de recherches archéologiques du Vexin français, 2009. Programme collectif de recherche - bilan 2004-2006. (*Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise*, supplément ; 2).

Gentili 2009b

Typologie et analyse spatiale des fonds de cabane du haut Moyen Âge en Pays de France. L'exemple de Villiers-le-Sec et des sites environnants : Baillet-en-France, Le Mesnil-Aubry, Louvres et Villiers-le-Bel. Gentili, François, dir. ; Lefèvre, Annie, dir. : *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, p. 31-59. Guiry-en-Vexin : Centre de recherches archéologiques du Vexin français, 2009. Programme collectif de recherche - bilan 2004-2006. *(Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise*, supplément ; 2).

Gentili 2009c

Gentili F. (dir.) Caillot I ,Jagou B, Lafarge I, Duprez M-J , Epaud F. , Bensadoune S, et Viré M Louvres, Château d'Orville, Habitat rural du haut Moyen Âge et château médiéval opération archéologique programmée Rapport d'activité 2008 Inrap, SRAIF avril 2009 185 p.

Gentili 2009d

Gentili, F., Méthodologie d'enregistrement des bâtiments sur poteaux plantés. Quelques remarques illustrées par l'exemple de Jossigny « le Pré Chêne » (77) p.127-130 – dans : Gentili F. et Lefèvre A. (dir.), *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, *Bulletin archéologique du Vexin français et du Val d'Oise*, 2e supplément, Guiry-en-Vexin 2009

Gentili 2010

Gentili, F., L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge : l'apport des grandes fouilles préventives. Deux exemples franciliens : Serris « Les Ruelles » (Seine-et-Marne) et Villiers-le-Sec (Val-d'Oise) in : Chapelot J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France, Un bilan pour un avenir*, actes du IXe congrès international de la Société d'Archéologie Médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006), Publications du CRAHM. Caen, 2010, p.119-131

Gentili 2010b

Gentili F., Le verre architectural des habitats ruraux du haut Moyen Âge en Ile-de-France dans : Balcon-Berry S., Perrot F., Sapin C. -*Vitrail, verre et archéologie entre le Ve et le XIIe siècle*: Paris 2010 p. 133-140

Gentili 2010c

Gentili F. (Dir.) Caillot I., Foucray B, Huet M-T, Lafarge I., Lefèvre A. Lejault C., Warmé N. : *Louvres (Val d'Oise), Ferme Baron, 1, rue d'Orville Dans le bourg, de l'habitat mérovingien à la ferme des Quinze-Vingts*. Rapport final d'opération de fouille préventive Février 2010, Inrap Pantin 2010, 272 p., 231 fig.

Gentili 2010d

Gentili, F., *Baillet–en-France : glacière du Parc du Château. Statues soviétiques de l'exposition de 1937*. Rapport final d'opération. Inrap, Janvier 2010, 229 p.

Gentili 2011

Gentili, F.(dir.) Epaud F., Héritier-Salama V., Saout C et Viré M. : *Louvres, Château d'Orville, Habitat rural du haut Moyen Âge et château médiéval -opération archéologique programmée*, Rapport d'activité 2010 Inrap, SRAIF, février 2011 110 p.

Gentili 2011b

Gentili, F. , Une archéologie du village, *Dossiers d'Archéologie* n° 344 Mars-Avril 2011, p. 32-37.

Gentili 2012

Gentili , F., Prieuré et habitat seigneurial au cœur du village de Villiers-le-Bel : premières interprétations à l'issue des fouilles 2004-2012 *Châteaux et Prieurés Actes du premier colloque de Bellecroix (Chagny)* - 15-16 octobre 2011 Sous la direction d'Hervé Mouillebouche

Préface de Vincent Tabbach. Chagny 2012, p.244-273

Gentili 2012b

Gentili F (dir), Viré M., Warmé N., *Viarmes, Hôtel de Ville : rapport de diagnostic archéologique*.Inrap Centre-Île-de-France . Février 2012, 96 p.105 ill

Gentili 2014

Gentili F (dir) Abadie I., Claude C., Renel F., Viré M., Warmé N., Yvinec J.Y. : *Villiers-le-Bel 1, rue Gambetta, 2bis, rue Victor Gouffé. Au cœur du village : cimetière, habitat seigneurial et prieuré médiévaux et modernes (VIIe-XVIIIe siècles)* Inrap Centre-Île-de-France. juin 2014. 782 p. 864 ill.

Gentili 2014b

Gentili F Archéologie d'un village du Moyen Âge à la période moderne. L'exemple de Villiers-le-Bel », *Archéopages*, 40 | avril-juillet 2014 p. 132-139

Gentili 2015

Gentili F. *Note concernant une intervention sur les lieux de découverte d'un trésor monétaire médiéval à Maffliers (95)* .Inrap Pantin, 5 p., 8 ill. Rapport déposé au SRAIF octobre 2015.

Gentili 2016

Gentili F. , *Villiers-le-Bel, 49 rue Gambetta, rapport de diagnostic archéologique*, Inrap octobre 2016 88p, 62 ill.

Gentili 2016a

Gentili, F. Aux origines de l'habitat seigneurial. L'émergence des élites au sein des habitats ruraux du hau Moyen Âge : quelques exemples en Île-de-France à partir de l'archéologie préventive *Catalogue d'exposition Château, vous avez dit châteaux? Maisons de seigneurs au Moyen Âge* Archéa 2016 p.20-27

Gentili 2016b

Gentili, F., Au cœur du village de Villiers-le-Bel, rencontre du seigneurial et du religieux. L'évolution de l'hôtel des Villiers du XIe au XVe siècle in : *Catalogue d'exposition Châteaux, vous avez dit châteaux ? Maisons de seigneurs au Moyen Âge* Archéa 2016 p.68-72

Gentili 2016c

Gentili, F., *Viarmes Hôtel de Ville-Place Pierre Salvi Rapport de fouille* Inrap Centre-Ile de France. Pantin, décembre 2016 748p. 673fig, 2 vol.

Gentili 2017a

Gentili, F., *Marly la Ville « le Village » 5 et 15 rue Gabriel Péri*. Rapport de diagnostic archéologique. Inrap, Avril 2017, 118 p.

Gentili 2017b

Gentili, F. *Moussy-le-Neuf, 6 rue Pasteur « les Jardins Rouards »* Rapport de diagnostic archéologique Inrap, Août 2017, 99p.

Gentili et alii 2009

Gentili F, Lafarge I, Viré M. Raymond P. (col) Le "Vieux Château" à Saint-Martin-du-Tertre (Val d'Oise), un site fortifié du XIIe siècle sur le balcon de l'Ile-de-France *Revue archéologique du Vexin Français et du Val-d'Oise* n° 41 année 2009 p.31-67).

Gentili et alii 2011

Gentili. F.,Bensaadoune S. , Pastre J.F. Caillot I. Viré M.- Le site d'Orville à Louvres (France): évolution d'une vallée, d'un habitat et d'un édifice : trois manières d'appréhender la durée dans le cadre d'approches pluridisciplinaires. Dans : Catteddu (I.) De Vingo (P.) Nissen-Jaubert (A.) (dir.) *On the road again, l'Europe en mouvement thème 2, Archaeology and rural landscape : rural settlements in their natural, economical, and social environment / 4th International congress of médiéval and modern archaeology* Genoa : De Ferrari , 2011, p. 75-100.

Gentili et Blanchard 2015

Gentili F., Blanchard J, La villa gallo-romaine et les occupations médiévales de l'Arpent Ferret à Servon en Seine-et Marne, de la fouille de 1991 au diagnostic de 2009 *Actes du colloque de Créteil*, 2015, suppl. *RAIF* 3, p.75-118

Gentili et Guy 2007

Gentili F, Guy H; Du diagnostic à la fouille des ensembles funéraires de Cergy, Serris et Bobigny. Augereau A., Guy H, Koehler A., éd.. *Le diagnostic des ensembles funéraires : Actes du séminaire des 5 et 6 décembre 2005*. Paris : Inrap, 2007. 116 p., 61 fig. (Les Cahiers de l'Inrap, 1)

Gentili et Lanchon 1989

Gentili F., Lanchon Y. *Serris "Les Ruelles", nécropole et habitat du haut Moyen Âge*, Rapport de sondage et proposition de fouilles, Juillet 1989

Gentili et Lefèvre 2009

Gentili F. et Lefèvre A. (dir.), *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, Bulletin archéologique du Vexin français et du Val d'Oise, 2e supplément, Guiry-en-Vexin. 2009. 296 p.

Gentili et Valais 2007.

Gentili F, A. Valais. Composantes aristocratiques et organisation de l'espace au sein de grands habitats ruraux du haut Moyen Âge / Philippe Depreux, Francois Bougard et Régine Le Jan (dir.) *Les élites et leurs espaces: mobilité, rayonnement, domination ; (du VIe au XIe siècle) ; actes de la rencontre de Göttingen des 3, 4 et 5 mars 2005*. Turnhout Brepols (2007) pp. 99-134

Gentili et Riou 2002

Gentili F.et Riou S : Cergy « Eglise Saint-Christophe », Résultats des sondages de 1994 et premières données issues de la fouille programmée de 2002, 30 p. *Bulletin Archéologique du Vexin Français* n° 32

Gentili et Yvinec 2015

Gentili F, Yvinec J-Y Les habitats médiévaux du Fief à Créteil et le cerf harnaché antique *Actes du colloque de Créteil, 2015*, suppl. *RAIF*, 3 p.297-332.

Gentili et Mahé 1999

Gentili F. et Mahé N (dir.) Belarbi M. Dietrich A., Foucray B. Gauthier A. Guy H : *Les Ruelles de Serris, Village du haut Moyen Âge*. DFS de sauvetage urgent, AFAN, SRAIF 202 p., 178 fig

Gentili et Escher 2009

Gentili F., Escher K « Le village mérovingien de Serris au cœur de la ville nouvelle », dans *Actes des XXIXe journées internationales d'archéologie mérovingienne*, Musée des Temps barbares, Marle (Aisne), 26-28 septembre 2008 / *Revue archéologie de Picardie*, N°1-2, 2009, p. 145-152

Gentili et Sethian 2012

Gentili F. Sethian E. *L'habitat rural du haut Moyen Âge de Jossigny Pré Chêne (VIe-XIe s.)*, Vol 1 650 p. Inrap CIF Juin 2012

Gentili et Sethian à paraître

Gentili F. Sethian , Le terroir de Serris / Jossigny au haut Moyen Âge dynamique d'occupation et hiérarchie des habitats à partir des fouilles préventives. *Actes des 36e journées de l'AFAM de Montpellier de 2015*, à paraître.

Gonçalves-Buissart et Lafarge 2009

Gonçalves-Buissart C., Lafarge I. 2009 - « Tremblay-en-France, évocation de la formation du village à partir de l'habitat dispersé du haut Moyen Âge ». in : Gentili F. et Lefèvre A. (dir.), *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, Bulletin archéologique du Vexin français et du Val d'Oise, 2e supplément, Guiry-en-Vexin 2009 p.267-271.).

Gonçalves-Buissart et alii 2012

Gonçalves-Buissart C, Lafarge I, Le Forestier C : Les habitats ruraux du haut Moyen Âge en Seine-Saint-Denis État des lieux. *Archéopages* n°34 Juillet 2012 p-48-57

Goret 2004

Goret J.-F. Tracéologie et protocole expérimental pour l'étude d'outils en matière dure d'origine animale au haut Moyen Âge,: Indices d'activité textile, tissage et filage sur quelques sites du haut Moyen Âge d'Île-de-France, dans : Gentili F, Lefèvre A et Mahé N (Dir.), *PCR sur l'habitat rural du haut Moyen Âge en Île de France*, rapport d'activité 2004. pp.34-37

Guadagnin et Renaux 1975

Guadagnin (R.), Renaux (D.) - *Histoire de Villiers-le-Bel*. Paris, 1975, 334 p.

Guadagnin 1981

Guadagnin R., Les quatre cimetière de Villiers-le-Bel, *Bulletin de la JPGF* n°6 Ermont 1981 p. 10-11

Guadagnin, 1982

Guadagnin R. *L'origine du village en Pays de France*. Thèse de doctorat. Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1982.

Guadagnin 1988

La villa carolingienne dans l'ancien Pays-de-France Guadagnin R. in : Cuisenier et Guadagnin (Dir.) *Un village au temps de Charlemagne, Moines et paysans de l'Abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil,* cat. d'exposition, Musée des arts et traditions populaires, 29 novembre 1988 - 30 avril 1989, éd. de la RMN, Paris, 1988 p. 112-124

Guadagnin 2000

Guadagnin R., *Fosses-Vallée de l'Ysieux, mille ans de production céramique en Ile de France*, vol. 1, Les données archéologiques et historiques, CRAM, Caen, 2000, p. 23-71

Guadagnin et Renaux 1975

Guadagnin R, Renaux, D., *Histoire de Villiers-le-Bel*. 334 Paris, Impr. Bellamy et Martet, 1975, 334 p.

Guadagnin 1988

Guadagnin R., "La villa carolingienne dans l'ancien Pays de France", dans *Un village au temps de Charlemagne, Moines et paysans de l'Abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil,* cat. d'exposition, Musée des arts et traditions populaires, 29 novembre 1988 - 30 avril 1989, éd. de la RMN, Paris, pp. 112-149

Guadagnin 2016

Guadagnin R. : Emergence et apogée d'une lignée seigneuriale en Île-de-France : la famille LeBel Villiers-de l'Isle-Adam *Catalogue d'exposition Châteaux, vous avez dit châteaux ? Maisons de seigneurs au Moyen Âge* Archéa 2016 p.29-67

Hamerow 2002

Hamerow H. *Early medieval settlements. The archaeology of Rural Communities in Northwest Europe 400-900,* Oxford University Press, 2002, 225 p., ill.

Heuclin 1988

Heuclin, J., *Aux origines monastiques de la Gaule du Nord : ermites et reclus du Ve au XIe siècle* Presses universitaires de Lille 1988 p. 201

Higounet 1990

Higounet, C., *Défrichements et villeneuves du Bassin Parisien (XIe-XIVe siècles)*.Editions du C.N.R.S. Paris 1990 384 p.

Hingh et Bakels 1996

Anne de Hingh Corrie Bakels

Palaeobotanical evidence for social difference? The example of the early medieval domain of Serris-Les Ruelles, France *Vegetation History and Archaeobotany* June 1996, Volume 5, Issue 1, pp 117-120

Hourlier 2008

Caput régis et couronne royale : Michel Hourlier *Revue numismatique* Année 2008 Volume 6 Numéro 164 pp. 55-64

Hugonnier et alii 2014

Louis Hugonnier, Stephane Arbault, Martine Derbois, Gilles Desplanque, Richard Fronty, et al.. Etat de la recherche sur le " fait villageois " en Picardie méridionale Nouvelles données et nouvelles perspectives. *Archéopages* Inrap 2014.

Jagou 2009

Jagou, B., *La métallurgie du Fer au premier Moyen Âge dans la micro-région de Marne la vallée* mémoire de : Master 2 recherche « Archéologies des périodes historiques » (Burnouf J et Arribet-Deroin D, Dir.) . Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne 2009.

Jesset, Josset et Nissen 2012

Jesset S.,Josset D.et Nissen A 2012 -PCR *L'habitat rural du Moyen Âge en région Centre*, 222 p. ill

Jesset et alii 2015

Jesset,S., Joly,S., Josset,D., Roy G. Discussion sur les critères de hiérarchisation des occupations privilégiées en région Centre – Val-de-Loire (fin du 1er Moyen Âge) Poster. 36e journées de l'AFAM de Montpellier de 2015. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01211565

Laubenheimer et alii 2003

Laubenheimer Fanette, Ouzoulias Pierre, Van Ossel Paul. La bière en Gaule. Sa fabrication, les mots pour le dire, les vestiges archéologiques : première approche. In: *Revue archéologique de Picardie*. N°1-2, 2003. Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes de Gaule romaine. pp. 47-63

Lauwers 2010

Lauwers M., " Circuit, cimetiere, paroisse. A propos de l'ancrage ecclesial des sites d'habitat (IXe-XIIIe siecle) ". *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IVe-XIIIe siècles)*, éd. Jean-Marie Yante et Anne-Marie Bultot-Verleysen, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2010, 543p.

Le Jan 1980

Hennebicque-Le Jan, Régine, « Espaces sauvages et chasses royales dans le nord de la Francie VIIe-IXe siècles », dans Le paysage rural : réalité et représentations, Actes du Xe congrès des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Lille 18-19 mai 1979, Revue du Nord, LXII, n°244, janvier-mars 1980, p. 35-57.

Le Jan 1995

Le Jan, R., *Famille et pouvoir dans le monde franc (VIIe-Xe siècle).* Essai d'anthropologie sociale, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, 571 p.

Le Maho 2005

Le Maho J, « Une nouvelle source pour l'histoire du monastère de la Croix-Saint-Ouen à la fin du IXe siècle », *Tabularia* [En ligne], Sources en ligne, mis en ligne le 10 mars 2005, consulté le 16 août 2017. *URL : http://tabularia.revues.org/2485 ; DOI : 10.4000/tabularia.2485*

Lebeuf 1754

Abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, 1754 Lefeuvre 2007 Musée Intercommunal d'Histoire et d'Archéologie 56, rue de Paris à Louvres (Val-d'Oise). Rapport de fouille archéologique. SDAVO 2007

Loubignac et alii à paraître

Loubignac F. Rouleau R. Van De Casteele G. : Jaffrot E. L'évolution d'un village médiéval de près de cinq hectares dans la banlieue orléanaise : le site de Chesnats à la Chapelle Saint-Mesmin (Loiret) *Actes des 36e journées de l'AFAM de Montpellier de 2015*, à paraître.

Louis 2009

Louis E , « Note sur deux sites à vitraux du Nord de la France », in S. Balcon-Berry, F. Perrot et C. Sapin (éd.), *Vitrail, verre et archéologie entre le Ve et le XIIe siècle*, Paris, 2009, p. 141-152.

Louis 2010

Louis E. Deux sites mérovingiens à vitraux du Nord de la France In: Sylvie Balcon-Berry S, Perrot F, Sapin C, *Vitrail, verre et archéologie entre le Ve et le XIIe siècle* CTHS 2010 p. 141-152

Loveluck 2013

Loveluck C., *Northwest Europe in the Early Middle Ages*, c.AD 600–1150 Cambridge University Press, octobre 2013

Le Maho et Langlois 2005

Le Maho J. et Langlois J-Y., Du vitrail-mosaïque au vitrail peint, les découvertes de Notre-Dame-de-Bondeville et de Rouen (VIIe-IXe siècles) *De transparentes spéculations, vitres de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge (Occident-Orient)* AFAV 2005

Macintyre 2009

Macintyre P. *Louvres Parc du château, rapport de diagnostic archéologique* Inrap 2009

Mahé 2002

Mahé N., "Un ensemble céramique du XIe siècle provenant du village des Ruelles à Serris (Seine-et-Marne)", *Archéologie médiévale*, t. 32, 2002, p. 55-68, ill.

Mahé 2006

Mahé N., « La céramique dite « de Serris » Seine et Marne) : une production mérovingienne tardive », in Hincker V., Husi P. (Eds.),. - dans *La céramique du Haut Moyen Âge dans le Nord-Ouest de l'Europe Ve-Xe s*., Actes du colloque de Caen 2006 NEA, Caen, p. 159-171.

Mahé-Hourlier 2012

Mahé-Hourlier N., Chanteloup-en-Brie (Seine-et-Marne), ZAC du Chêne Saint-Fiacre . Etablissement du Haut –Empire et du Premier Moyen Âge. L'Etablissement fossoyé antique. *Actes des Journées Archéologiques d'Île de France 2012*, Vol 1 p.137-140) DRAC Île de France, Ministère de la Culture, Paris 2012.

Mahé-Hourier Poignant 2013

Mahé-Hourier N. Poignant S

Archéologie du village, archéologie dans le village dans le Nord de la France du Ve au XIIIe siècle. Acres de la table-ronde du Musée d'archéologie nationale ; Saint-Germain en Laye, Association française d'Archéologie mérovingienne (Mémoires de l'*AFAM*, 29), 250 p.

Mataouchek,Atlas

Mataouchek V. La construction en pierre au haut Moyen Âge (VIe-IXe siècle) Atlas archéologique d'Orléans. Synthèse par thèmes

Publication en ligne http://www.inrap.fr/atlas/orleans/syntheses/themes/construction-pierre-haut-moyen-age consulté le 1/08/2015

Majewski 2003

Majewski, V., " De Rebais à Faremoutiers : législation monastique en Brie mérovingienne *", Bulletin de la Société Littéraire et Historique de la Brie*, 2003, 58e volume, pp. 97-122

Marot 1989

Marot, P., *Baillet-en-France : 2500 ans d'histoire d'un village du Pays de France*. Baillet 1989.

Mesqui 1994

Mesqui, J., *Chemins et ponts liens entre les hommes.* Rempart. 1994 p.42-44

Marot 1997 ,

Marot, P*., Histoire de Baillet-en-France* 1997 mairie de Baillet-en-France p. 191

Nice 1994

Nice, A., "L'habitat mérovingien de Goudelancourt-les-Pierrepont (Aisne).Aperçu provisoire d'une unité agricole et domestique des VIème et VIIIème siècles", *Revue Archéologique de Picardie*, 1/2, 1994, p. 21-79.

Nice 2009

Nice, A., Tissage et archéologie à Goudelancourt-lès-Pierrepont *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1 /2 Année 2009 Volume 1 Numéro 1 pp. 55-62

Nissen 2006

Nissen-Jaubert, A., le haut Moyen Âge in *: Histoire de l'agriculture en Gaule. 500 av. J.-C. - 1000 ap. J.-C.* édition Errance 2006.

Nissen 2012

Nissen Jaubert A. Gérer la terre sans écrit, est-ce possible ?. In*: Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 90, fasc. 2, 2012. Histoire Médiévale, Moderne et Contemporaine Middeleeuwse, Moderne en Hedendaagse Geschiedenis. pp. 315-346.

Nissen sous presse
Nissen ,A.

Le monde rural du haut Moyen Âge dans le nord-ouest de l'Europe à l'épreuve des traditions de recherches et des approches textuelles et archéologiques.

Actes du Colloque *Fossier, les hommes et la terre, l'histoire rurale médiévale d'hier et d'aujourd'hui.* Valenciennes, Novembre 2015

Ouzoulias 2014

Ouzoulias P., *Nos natura non sustinet* À propos de l'intensification agricole dans quatre terroirs du nord des Gaules. *Gallia*, 71-2, 2014, p. 307-328

Peytremann 2001

Peytremann E., *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la Gaule du IVe au XIIe siècle.* Thèse de doctorat, Université de Caen. Claude Lorren (Dir.)

Peytremann 2003

Peytremann, E. , *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IVe au XIIe siècle* . Saint-Germain en Laye, Mémoires de l'AFAM XIII, 2 vol.

Peytremann 2014

Peytremann, E. , La notion de village en France au premier Moyen Âge - Retour sur un débat

Archéopages n° 40, juillet 2014 p.84-91

Périn 1985

Périn P, Vélay P et Renou L. *Collections mérovingiennes du musée Carnavalet*. Catalogue d'art et d'histoire du musée Carnavalet 2. Edité par Musée Carnavalet Paris 1985 859 p. : ill

Picard 1998

Picard J.-C. Un monde rural : les campagnes de l'Est parisien du VIe au XIIe siècle dans : *Évêques, saints et cités en Italie et en Gaule*. Études d'archéologie et d'histoire. Rome : École Française de Rome, 1998. pp. 425-438. (Publications de l'École française de Rome, 242 p.425-438)

Piolin1854

Piolin, P., *Histoire de l'Eglise du Mans* T.II Paris 1854 p.232

Porte 2011

Patrick Porte *Larina, de l'Antiquité au Moyen Âge* Ed. Seguier 2011

Poyeton 2004

Poyeton A., *Montevrain Zac du Val d'Europe (Seine et Marne) Le Clos Rose*, D.F.S DRAC IDF, Inrap Pantin 2004

Racinet 2010

Racinet (P.) Dix ans de fouilles programmées à Boves (Somme) : autour d'un château (début Xe-fin XIVe siècle) in : Chapelot J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France, Un bilan pour un avenir*, actes du IXe congrès international de la Société d'Archéologie Médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006), Publications du CRAHM. Caen, 2010 p. 257-270

Racinet 2012

Racinet, Ph. « Un lieu de pouvoir exceptionnel aux portes d'Amiens : Boves (Xe-XIIe siècles) », *Les lieux de pouvoirs au Moyen Âge en Normandie et sur ses marges*, table rondes du CRAHM, Caen, 2006, pp. 119-148.

Racinet 2012b

Racinet, Ph., . - Du voisinage à l'insertion : étude des relations entre prieuré et château dans la moitié nord de la France (XIe-XIIIe siècle) p.68-99 Mouillebouche H.(Dir.) *Châteaux et Prieurés Actes du premier colloque de Bellecroix* (Chagny) -2012 , 368p.

Renaux 1981

Renaux, D., - *Villiers-le-Bel : 1428-1499*. Paris,1981. 153 p.

Robert 2007

Robert, S., Les itinéraires routiers anciens traversant le Val-d'Oise. *Bulletin archeologique du Vexin Francais et du Val-d'Oise*, 2007, n38, pp. 7-23.

Roblin 1970

Roblin, M., *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement et défrichement dans la « civitas des Parisii »*. 2e édition augmentée. Paris 1970

Ruas et Pradat 2008

Ruas, M.-P., Pradat, B., Les productions agro-pastorales du haut Moyen Âge au Mesnil-Aubry (Val-d'Oise) : étude carpologique de « La Croix Verte, La Chapelle », *Revue Archéologique d'Île-de-France*, tome 1, 2008, p. 321 - 352.

Saint-Vitus 2006

Saint-Vitus, B. « Palais des hôtes » ou bâtiments laïcs aux marges des abbayes, VIIe-Xe siècles. Comparaisons et évolutions des sites jusqu'aux XIe-XIIe siècles. Autour du grand bâtiment carolingien de Nevers (fouille du 12 rue Saint-Genest) Dijon, 21 septembre 2006

Paru dans *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* | BUCEMA, 10 | 2006

Sethian 2009

Sethian, E., Mareuil-lès-Meaux(Seine-et)Marne) La Grange du Mont, notice de site in : Gentili, François, dir. ; Lefèvre, Annie, dir. : *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, p. Guiry-en-Vexin : Centre de recherches archéologiques du Vexin français, 2009. Programme collectif de recherche - bilan 2004-2006. (*Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise*, supplément ; 2). p.215-221

Sethian et Gentili, en cours

Sethian, E, Gentili, F. Serris le Couternois, rapport de fouille . Inrap CIF (en cours)

Schneider 2010

Schneider L. De la fouille des villages abandonnés à l'archéologie des territoires locaux. L'étude des systèmes d'habitat du haut Moyen Âge en France méridionale (Ve-Xe siècle) dans : Chapelot J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France, Un bilan pour un avenir*, actes du IXe congrès international de la Société d'Archéologie Médiévale (Vincennes, 16-18 juin 2006), Publications du CRAHM. Caen, 2010 p. 133-162

Toubert 1990

Toubert P., "La part du grand domaine dans le décollage économique de l'Occident (VIIIe-Xe s.)", in: *La croissance agricole du haut Moyen Âge*, Flaran, 10e journées internationales d'histoire, 1988, Auch, 1990, p. 53-86.

Toupet et Blondeau 2012

Toupet Ch. et Blondeau C. La mutation d'une collégiale en prieuré clunisien: le cas du prieuré Saint-Léonor du château de Beaumont-sur-Oise (Val-d'Oise). Colloque "*Saint-Leu-d'Esserent et l'implantation monastique dans la basse vallée de l'Oise*", Saint-Leu-d'Esserent ,2012, no 25 (238 p.) pp. 71-89.

Un village au temps de Charlemagne 1988

Cuisenier et Guadagnin (Dir.) *Un village au temps de Charlemagne, Moines et paysans de l'Abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil,* cat. d'exposition, Musée des arts et traditions populaires, 29 novembre 1988 - 30 avril 1989, éd. de la RMN, Paris, 1988

Valais 2012

Valais A (dir.), Préface d'Elizabeth Zadora-Rio, *L'habitat rural au Moyen Âge dans le Nord-Ouest de la France* , t. 1 : Les synthèses , t. 2 : Les notices, Rennes, PUR, 2012, 792 p

Van Ossel 1992

P. Van Ossel, *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, 51e suppl. à Gallia, éd. C.N.R.S., Paris, 1992, 470 p., 155 Fig., XXXIV cartes.

Van Ossel 2010

P. Van Ossel De la "villa" au village : les prémices d'une mutation Autour du « village ». *Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin* (IVe-XIIIe siècles), éd. Jean-Marie Yante et Anne-Marie Bultot-Verleysen, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 2010,

Vigot 2014

Vigot A.S : *La fouille de la ZAC du Parc, Louvres (95) :" Une importante nécropole antique"* rapport final d'opération. SRAIF Novembre 2014

Yvinec 1997

Yvinec J.H. Etude archéozoologique du site de la place des Hallettes à Compiègne (Oise), du haut Moyen Âge au XIIe siècle *Revue archéologique de Picardie*. Numéro spécial lien Année 1997 Volume 13 Numéro 13 pp. 171-210

Yvinec 2008

Yvinec J.-H., Étude archéozoologique du site rural haut Moyen Âge du Mesnil-Aubry « La Croix Verte/La Chapelle » (Val-d'Oise), *Revue Archéologique d'Île-de-France*, tome 1, 2008, p. 309 - 320.

Yvinec 2014

Yvinec J-H Étude archéozoologique des contextes médiévaux et modernes de Villiers-le-Bel in Gentili 2014 Villiers-le-Bel 1, rue Gambetta, 2bis, rue Victor Gouffé. Au cœur du village : cimetière, habitat seigneurial et prieuré médiévaux et modernes (VIIe-XVIIIe siècles) Inrap Centre-Île-de-France. juin 2014. 782 p. 864 ill. p.414-432

Warmé et Gentili 2012

Warmé N. et Gentili F. , *rapport de diagnostic Villiers-le-Bel 5, rue Louise Michel* Inrap Centre-Île-de-Francejuin 2012, 68 p. 39 ill

Warmé 2011

Warmé N. , Alligri A. Claude C., Frère S. *Sarcelles (Val-d'Oise), 6-12 place de la Libération / 131 rue Pierre Brossolette : au cœur de l'ancien village, évolution de l'habitat du VIIe au XIXe siècle* : rapport de fouille Pantin : Inrap CIF, 2011 1 vol. (370 p.)

Warmé 2016

Warmé N (dir) Abadie I, Claude C, Gentili F, *Baillet, projet d'extension du cimetière, rapport de diagnostic archéologique*, Inrap, Janvier 2016.

Watteaux 2003

Watteaux M. À propos de la « naissance du village au moyen âge » : la fin d'un paradigme ? Ed .EHESS *Études rurales*, 2003/3-4. N°167-168

Wiethold 2010

Wiethold J. L'histoire et l'utilisation de la coriandre (Coriandrum sativum L.) à partir du deuxième Âge du fer jusqu'au début de l'époque moderne. Culture, utilisation, sources écrites et données carpologiques *Des hommes et des plantes. Exploitation du milieu et gestion des ressources végétales de la préhistoire à nos jours* p.141-159 XXXe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes Sous la direction de C. Delhon, I. Théry-Parisot, S. Thiebault éditions APDCA, Antibes, 2010

Wyss 2001

Wyss M. Un établissement carolingien mis au jour à proximité de l'abbaye de Saint-Denis : la question du palais de Charlemagne. In: « *Aux marches du Palais ». Qu'est-ce qu'un palais médiéval ? Données historiques et archéologiques*. Actes du VIIe Congrès international d'Archéologie Médiévale (Le Mans – Mayenne 9-11 septembre 1999) Caen : *Société d'Archéologie Médiévale*, 2001. pp. 191-200. (Actes des congrès de la Société d'archéologie médiévale, 7)

Yante et Bultot-Verleysen 2010

Yante J -M , Bultot-Verleysen A -M , *Autour du "village" : établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IVe-XIIIe siècles)* Louvain-la-Neuve : Institut d'études médiévales de l'Université catholique de Louvain, 2010, XXI-543 p..

Zadora-Rio 1995

E. Zadora-Rio, « Le village des historiens et le village des archéologues » *, Campagnes médiévales : l'homme et son espace*. Études offertes à Robert Fossier, éd. É. Mornet, Paris, 1995, p. 145-153

Liste des figures

Fig. II-1 localisation de la zone d'étude de Serris –Jossigny sur la carte de Cassini

Fig. II-2 localisation des diagnostics et fouilles de la zone d'étude avec localisation des habitats du haut Moyen Âge

Fig. II-3 schématisation de l'occupation du haut Moyen Âge à partir des fouilles et diagnostics sur fond de carte des Minutes d'état-Major du XIXe s.

Fig. II-4 carte des phases de fouilles du site des Ruelles

Fig. II-5 carte des sites et occupations diachroniques sur le secteur Serris/Jossigny

Fig. II-6 établissement antique du Haut-Empire sur le site des Ruelles

Fig. II-7 cartographie du mobilier résiduel antique sur le site des Ruelles à Serris

Fig. II-8 présentation des diagrammes polliniques sur deux mares des sites des Ruelles et du Pré Chêne

Fig. II-9 plan phasé du secteur du Pré Chêne et des Ruelles, occupation du VIe siècle

Fig. II.10 Mobilier de la première phase mérovingienne de Jossigny le Pré Chêne (VIe-Ière moitié VIIe s.)

Fig. II-11 Occupation antique du site du Couternois : chemin et fossés et position des échantillons palynologiques d'un puits diachronique, antique et haut Moyen Âge

Fig II-12 Serris Le Couternois, carte de répartition des indices mobiliers caractéristique du VIe siècle ou du VIe -VIIe siècle.

Fig II-13 Serris Le Couternois, carte de répartition de la céramique du haut Moyen Âge

Fig II-14 localisation des trois sites et de leur dates de fondations sur la carte de Cassini

Fig II-15 a plan phasé du secteur du Pré Chêne et des Ruelles , occupation du VIIe siècle

Fig II-15 b plan phasé du site des Ruelles, occupation du VIIe siècle

Fig II-16 le site des Ruelles plan phasé , évolutions du VIIe au VIIIe siècle

Fig II-17 plan de la zone 5000, manoir mérovingien, les vestiges carolingien en grisé

Fig II-18 plan du bâtiment principal de l'établissement aristocratique (bât 59)

Fig II-19 vues de la fouille (1990 et 1992) du bâtiment 59

Fig II-20 vue du bâtiment 3, de la latrine 1-1001 et détail des pépins de raisins en coupe

Fig II-21 plan du bâtiment 64

Fig II-22 plan du bâtiment 55

Fig II-23 évolution en deux phases de l'ensemble bat 54, 55 et 56

Fig II-24 plan du bâtiment 54

Fig II-25 plan et essai de restitution de l'architecture du bâtiment 56

Fig II-26 évolution en trois phases du bat 57

Fig II-27 Environnement du puits 5452, empierrement et indices de constructions annexes?

Fig II-28 coupe transversale de la cour présentant de nombreuses ornières

Fig II-29 niveaux de cour attenant au bâtiment principal et détail du foyer 5345 dans la cour

Fig II-30 carte de répartition du petit mobilier, monnaies, bijoux et accessoires vestimentaires

Fig II-31 carte de répartition de l'outillage

Fig II-32 carte de répartition des tuiles de tradition antique

Fig II-33 carte de répartition du torchis

Fig II-34 carte de répartition du verre plat

Fig II-35 proposition de phasage de l'établissement aristocratique des Ruelles (zone 5000), fouilles 1990/1992/1997

Fig II-36 maquette et vue 3D restitution de la partie aristocratique du site des Ruelles

Fig.II-37 spatialisation des données archéozoologiques des VII-VIIIe siècles indiquant des différences entre secteurs mettant en exergue la partie aristocratique

Fig.II-38 comparaison du bâtiment 59 de Serris et des constructions palatiales de St Denis et Nevers

Fig.II-39 plan du secteur funéraire et cultuel : occupation du haut-Moyen Âge (VIIe-XIe s.)

Fig.II-40 carte de répartition du verre et vitrail

Fig.II-41 carte de répartition des fragments de tuiles de tradition antique

Fig.II-42 plan et restitution de l'unité mérovingienne de la zone 2000 et photographie des principales structures de cette période

Fig.II-43 surface bâties cumulées respectives des différents pôles du site des Ruelles aux VIIe et VIIIe siècle

Fig.II-44 tableau des distances entre différents pôles du site des Ruelles et les secteurs d'habitats adjacents, dont le site du Pré Chêne.

Fig.II-45 Plan phasé du site du Pré Chêne, 2 eme phase VII-VIIIe s. expansion importante de l'habitat.

Fig.II-46 Plan phasé du site du Pré Chêne, 2eme phase VIII-IXe s.

Fig. II-47 plan du site de Serris Le Couternois , phase 2 méro VII/VII-VIIIe s.

Fig.II-48 plan du site de Serris Le Couternois , phase 3 transition mérovingien-carolingien (VIIIe siècle)

Cette phase montre l'extension maximale du bâti du secteur du bâtiment 1.

Fig.II-49a plan phasé du secteur du Pré Chêne et des Ruelles, occupation carolingienne

Fig.II-49b le site des Ruelles plan phasé , occupation carolingienne centrale (IXe-Xes.)

Fig.II-50 vues nacelles de bâtiments carolingiens

Fig.II-51a plan phasé du secteur du Pré Chêne et des Ruelles, occupation de la fin de la période carolingienne

Fig.II-51b le site des Ruelles plan phasé, occupation de la fin de la période carolingienne (Xe-XIe s.)

Fig.II-52 vues aériennes et détails de bâtiments de la partie privilégiée de la fin de la période carolingienne

Fig.II-53 spatialisation des données archéozoologiques de Serris Les Ruelles à la période carolingienne

Fig.II-54 carte des découvertes de verre à vitre carolingien

Fig.II-55 indices mobilier de la partie privilégiée de la fin de la période carolingienne.

Fig.II-56 plan phasé du site du Pré Chêne, 3 e phase IXe-début du Xe s.

Fig.II.57 plan phasé du site du Pré Chêne, 4 e phase Xe-début XIe s.

Fig.II- 58 plan du site de Serris Le Couternois, phase 4 (fin VIIIe-IXe siècle)

Fig.II-60 Carte de répartition des indices mobiliers caractéristique de la période fin X-XIe siècle.

Fig.II-61 schématisation de l'évolution spatiale de l'habitat du Couternois

Fig.II-62 comparaison des bâtiments 61, 67 et 8

Fig.II-63 évolution de la surface bâtie estimée sur le site du Couternois au travers des 5 phases du VIe au XIe siècle.

Fig.II-64 évolution comparée de la surface bâtie sur les trois sites par périodes

Fig.II-65 plan du site des Ruelles et son environnement au XIVe-XVe s.

Fig.II-66 Carte de répartition des céramiques mérovingiennes sableuses et fines

Fig.II-67 Carte de répartition des céramiques fines peinte et polies carolingiennes

Fig.II-68 Carte de répartition des productions à pâtes sableuses 10-11e siècles

Fig.II-69 Serris Les Ruelles : carte de répartition du mobilier métallique en fer par périodes

Fig.II-70 Serris Les Ruelles : Chronologie du mobilier en fer

Fig.II-71 Serris Les Ruelles : carte de répartition des scories du haut Moyen Âge (mérovingien et carolingien) et détail du secteur sud-est (zone 4000) indiquant une forge.

Fig.II-72 Serris Les Ruelles : détail du bâtiment 46 avec indices d'activité de forge.

Fig.II-73 Serris Les Ruelles carte des fours culinaires et structure de combustion avec datations.

Fig.II-74 Serris Les Ruelles schématisation de la répartition diachronique des fours culinaires.

Fig.II-75 Serris Le Couternois et Jossigny le Pré Chêne schématisation de la répartition diachronique des fours culinaires.

Fig.II-76 Plan du grand four 556 de Serris et propositions de restitution en plan de la structure.

Fig.II-77 Serris Les Ruelles schématisation de la répartition diachronique des silos à grains

Fig.II-78 : corpus des bâtiments de Serris Les Ruelles, Serris Le Couternois et Jossigny Le Pré Chêne.

Fig.II-79 histogramme des surfaces des bâtiments de Serris Les Ruelles par périodes

Fig.II-80 histogramme des surfaces des bâtiments de Jossigny Le Pré Chêne par périodes

Fig.II-81 histogramme des surfaces des bâtiments de Serris Le Couternois par périodes

Fig.II-82 histogramme des surfaces des trois sites par périodes

Fig.II-83 histogramme des trois sites toutes périodes confondues.

Fig.II-84 : présentation synthétique des petits bâtiments, greniers des trois sites

Fig.II-85 Serris Les Ruelles, exemples de deux greniers carolingiens associés à des restes carpologiques : zone 2000 et nécropole

Fig.II-86 : présentation synthétique des bâtiments de taille moyenne

Fig.II-87 : présentation synthétique des bâtiments de grande taille

Fig.II-88 comparaison du bâtiment 1 du Couternois et du bâtiment 56-2 des Ruelles

Fig.II-89 Exemple la longue bâtisse de Serris Le Couternois et restitutions de volumes

Fig.II-90 exemples de bâtiments avec négatifs de poteaux carrés

Fig.II-91 Couternois : tableau de la section des négatifs de poteaux par période

Fig.II-92 exemples de palissades sur les trois sites.

Fig.II-93 exemple de fossé palissadé sur le site des Ruelles (VIIIe s.)

Fig.II-94 Exemples de porches extérieurs ou associés à des bâtiments sur le site du Couternois.

Fig.II-95 localisation des six puits du haut Moyen Âge de de Serris Les Ruelles.

Fig.II-96 Coupe schématiques des six puits du haut Moyen Âge de de Serris Les Ruelles et du puits de Jossigny.

Fig.II-97 indices mobiliers textiles et carte de répartition des lissoirs

Fig.II-98 tableau des taxons de fruits à Serris comparés aux documents carolingiens

Fig.II-99 plan de synthèse des indices de vini-viticulture sur le site des Ruelles

Fig.II-100 indices du travail de la vigne, hypothèse de pressoir, pépins de raisin, cerclage de tonneau.

Fig.II-101 carte de synthèse environnementale des Ruelles : gallo-romain (I-IIIe ap.J-C) et Antiquité tardive (IV-VIe)

Fig.II-102 carte de synthèse environnementale des Ruelles : mérovingien 1 (VIIe s., VII-VIIIe s.) et mérovingien 2 /carolingien (VIIIe, VIII-IXe s.)

Fig.II-103 carte de synthèse environnementale des Ruelles: caro/XIes. XIV-XVIes.

Fig.II-104 carte de synthèse de l'évolution de l'habitat du Couternois

Fig.II-105 Interprétation sociale du site des Ruelles. Période mérovingienne

Fig.II-106 Interprétation sociale du site des Ruelles. Période carolingienne.

Fig.III.1 carte de localisation des sites de l'étude de cas Pays-de-France

Fig.III-2 plan de synthèse en partie ouest du Pays-de-France

Fig.III-3 vue IGN du site de Villiers-le-Sec lors des fouilles de la Francilienne (1995)

Fig.III. 4 Schématisation des occupations successives du site de Villiers-le-Sec de l'Âge du Fer au XIe siècle

Fig.III-5 Le site de Villiers-le-Sec période mérovingienne

Fig.III-6 Le site de Villiers-le-Sec période carolingienne

Fig.III. 7 Le site de Villiers-le-Sec au X-XIe s.

Fig. III-8 indices de faune sauvage à Villiers-le-Sec

Fig.III-9 Indices de chasse à l'époque carolingienne dans l'unité principale du site de Villiers-le-Sec) :

Fig. III-10 faune sauvage reportées sur la carte de la forêt des silvanectes (R.Le Jan)

Fig. III-11 unités principales à Serris (VII-VIIIe) et Villiers-le-Sec (période carolingienne)

Fig. III-12 schématisation des unités carolingiennes en partie nord du site de Villiers-le-Sec

Fig.III-13 coupe des puits de Villiers-le-Sec

Fig.III-14 répartition spatiale et chronologie des puits de Villiers-le-Sec

Fig.III-15 le puits 1609 : restitution des étapes du comblement d'après la stratigraphie

Fig III-16 un puits inachevé (366): restitution des étapes du comblement d'après la stratigraphie

Fig.III-17 localisation du site du Mesnil-Aubry

Fig.III-18 Mesnil-Aubry " Le Chapelle, la Croix Verte" plan phasé

Fig.III-19 cliché vertical IGN et photographie aérienne oblique de 1996 avec localisation de l'église

Fig.III-20a plan du site de la Vieille église

Fig.III-20 à 22 détails du plan du site de la Vieille église

Fig.III-23 plan des bâtiments de Baillet la "Vieille Eglise"

Fig.III-24 Les fonds de cabanes de Baillet-en-France

Fig.III-25 Baillet, foyers et grand four culinaire 1046

Fig.III-26 panorama des céramiques de Baillet « la Vieille Eglise »

Fig. III-27 Plan masse du diagnostic et de la fouille du Fayel à Baillet-en-France

Fig.III-28 Baillet-en-France, hameau du Fayel, occupations de la fin du Moyen Âge

Fig.III-29 Baillet-en-France, indice d?habitats seigneuriaux, ferme du Gournay et village

Fig.III-29 b occupation médiévale au sud de l'église actuelle de Baillet-en-France : cimetière XII-XIIIe et bâtiments médiévaux (d'après Warmé N. Inrap)

Fig.III-30 indices d'habitats seigneuriaux médiévaux à Baillet et comparaisons locales

Fig. III-31 plan de synthèse de l'ouest du Pays de France, avec déplacement de deux villages

Fig.III-32 trésor monétaire carolingien de Maffliers

Fig.III-33 localisation du Trésor et indices d'habitat adjacent (Lidar)

Fig.III-34 tableau de synthèse de la Charta Lantfredi (840)

Fig. III-35 schématisation de la donation de Lantfred à l'Abbé Hilduin 840.

Fig.III-36 Site antique et altomédiéval de la "Cavée"

plan de synthèse des données et détail du secteur du haut Moyen Âge

Fig.III-37 le terroir de Belloy-en-France plan de synthèse

Fig.III-38 Viarmes,le château plan schématique et orthophoto de la fouille 2013

Fig. III-39 Viarmes, vestiges du haut Moyen Âge et du premier habitat seigneurial (XIe s)

Fig.III-40 Villiers-le-Bel : localisation des interventions archéologiques

Fig.III-41 Villiers-le-Bel : localisation des occupations d'époque carolingienne

Fig.III-42 et 43 évolution de la partie aval de Villiers-le-Bel

Fig.III-44 à 46 évolution de la partie amont de Villiers-le-Bel

Fig. III- 47 Sarcelles Carte indices d'occupation mérovingienne et états antérieurs de l'édifice Fig.III-48 Plan de synthèse de Sarcelles et Villiers-le-Bel

Fig.III-49 Louvres, synthèse des occupations en centre bourg

Fig. III-50 Evolution de l'ensemble funéraire et cultuel de Saint-Rieul à Louvres, fouilles GRHALP (Ch.Huet) d'après Abadie 2005

Fig.III-51 Evolution du site d'Orville de la période mérovingienne au XIIe siècle

Fig.III-52 évolution de l'habitat de la ferme Baron de l'antiquité.au XIVe siècle

Fig.III- 53 Fréquences relative des trois principales espèces (en % du Nombre de restes) dans les sites du Val d'Oise.

Fig.III-54 Variante de tracé de la voie antique de Paris à Senlis (route des Flandres)

par la vallée du Croult et implantation des habitats du haut Moyen Âge

Fig.III-55 Louvres : occupation antique et altomédiévales schéma interprétatif à partir de données partielles

Fig.III-56 mutations de l'habitat d'Orville de la période mérovingienne au XIIe siècle

Fig.III-56b plan du premier bâtiment seigneurial d'Orville (XIe-XIIe s.)

Fig. III-57 comparaison des unités principales d'Orville et Villiers-le-Sec aux X-XIe s.

Fig. III-58 Comparaison entre le sanctuaire de St Rieul à Louvre et ND de Bondeville

Fig. III-59 synthèses des occupations du haut Moyen Âge à Moussy-le-Neuf (77)

Fig. III-60 Essai de topo-chronologie villageoise de Marly-la-Ville
à partir des diagnostics archéologiques.

Fig.IV-1 plan des trous de poteaux du site du Couternois à Serris, relevés au au décapage

Fig.IV-2 part des trous de poteaux du site du Couternois à Serris attribués à des bâtiments

Fig.IV-3 plans de bâtiments attribués sur le site du Couternois

Fig.IV-4 Serris" le Couternois" exemple de grands bâtiments non reconnus au décapage

Fig.IV-5 plan de bâtiment en bordure de chemin et partiellement masqué au décapage

Fig.IV-6 exemple de négatifs de poteaux carrés observés après fouille complète des trous de poteaux.

Fig. IV-7 Réalisation d'une toiture en bardeaux de chêne sur le site d'Orville à Louvres (2010 et 2011)

Fig. IV-8 Construction expérimentale d'un bâtiment excavé sur le site d'Orville

à partir d'un exemple de Villiers-le-Sec

Fig.IV-9 Localisation du village du haut Moyen Âge de Bonneuil en regard du village actuel

Fig IV-10 fouille de grands habitats groupés, quelques exemples de plans à la même échelle

Crédit des illustrations

Sauf mention contraire, les illustrations sont de l'auteur (F.Gentili Inrap)

Fig.II-1 fond de carte IGN

FigII-5 F. Barenghi (Inrap)

Fig.II.8 F. Gentili, M. Boulen (Inrap) et A. Gauthier (CNRS)

Fig.II-11 E. Séthian (Inrap)

Fig.II-13 P. Bet (Inrap)

Fig.II-25 F. Gentili et F. Epaud (CNRS)

Fig. II-36 maquette St. Rogge d'après F. Gentili

Fig.II-37 F. Gentili et J.-H. Yvinec

Fig.II-53 F. Gentili et J.-H. Yvinec

Fig.III-3 IGN géoportail

Fig.III-10 d'après R. Le Jan complément F. Gentili

Fig III-17 fond de carte IGN

Fig III-19 IGN géoportail et F. Gentili

Fig. III-28 : M. Belarbi et F. Gentili (Inrap)

Fig.III-21 F. Gentili, fond de carte IGN

Fig.III-32 F. Gentili, B. Foucray et SDAVO

Fig.III-33 F Gentili, fond de carte IGN

Fig.III-38 F Gentili et P. Raymond(Inrap)

Fig.III-47 A. Gallet, N. Warmé et F. Gentili

Fig.III-48 F. Gentili, fond de carte IGN

Fig.III-50 I. Abadie (Inrap)

Fig.III-53 J.-H. Yvinec (INRAP)

Fig.III-58 I. Abadie, Langlois J-Y (Inrap)

Fig.IV-8 F. Gentili et F. Epaud (CNRS)

Fig.IV-9 F. Gentili et fond de carte, photo IGN

Fig.IV-10 F. Gentili , d'après les plans de fouilles en vignette de (Berga, Bruley-Chabot, Benkkaour, Carré, Catteddu, Daveau, Desrayaud et Warmé, Hurard)